Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

233 Jérôme

DES SIÉGES ET BATAILLES

MÉMORABLES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE,

OU

ANECDOTES MILITAIRES

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE.

BIBLIOTHÈQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Severin.

M DCC LXXI.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

DICTIONNAIRE DES SIÉGES *ET BATAILLES.*

[FAË]

FAËNZA. (*bataille de*) L'an 541, les Romains, ayant placé leur camp près de Faënza, furent atteints par Totila, qui leur préſenta bataille, à la tête de cinq mille hommes. Lorſque les deux armées étoient en préſence, un Goth, d'une taille giganteſque, nommé *Valiaris*, s'avance hors des rangs, & défie au combat le plus brave des Grecs. Artabaſe, l'un des chefs, accepte le défi. Il court, à toute bride, ſur ce terrible adverſaire, & lui perce le côté droit avec ſa lance. Le Goth demeurant ferme ſur ſa ſelle, Artabaſe lui porte un ſecond coup dans le ſein; mais la lance de Valiaris le bleſſe & lui coupe une artère. Il retourna vers les ſiens, perdant une

grande quantité de ſang, & mourut, trois jours après. Ce combat ſingulier fut ſuivi d'une bataille générale, dont le roi des Goths eut l'honneur, après avoir fait un grand carnage des ennemis, & pris tous leurs drapeaux.

FALÉRIES. (*ſiége de*) Après la priſe de Veïes, les Romains ſongerent à ſe venger des Faliſques, qui les avoient fort incommodés durant le ſiége. Camille fut chargé de cette guerre. Ce général, toujours heureux & toujours digne de l'être, battit les ennemis, & marcha contre leur ville, dont il forma le blocus. C'étoit une place très-forte, & en état de ſe défendre peut-être auſſi long-tems que Veïes; mais la vertu de Camille hâta la victoire. Un maître, à qui l'on confioit l'éducation des enfans des meilleures familles de la ville, lui amena tous ſes diſciples, qu'il en avoit fait ſortir, ſous le prétexte d'une promenade, & lui offrit de les lui livrer. Quelle heureuſe occaſion pour tout autre que Camille! Mais ce grand homme, déteſtant une telle perfidie, fit arrêter le traître. On le dépouilla, par ſon ordre: on lui attacha les mains derriere le dos; & les jeunes diſciples, armés de verges, reconduiſirent à Faléries leur digne pédagogue, en le fouettant de leur mieux. Les Faliſques, charmés d'un ſi rare exemple de juſtice, ſortirent auſſi-tôt pour remettre la place aux Romains, & faire la paix avec des ennemis ſi généreux. *An de R. 361, & 391 avant J. C.*

FALKIRK. (*bataille de*) Le prince Charles-Edouard menaçoit l'Angleterre d'une révolution nouvelle; & ſes longs ſuccès lui pro-

mettoient un thrône dont l'injuſtice & la rebellion avoient privé ſes ancêtres. Les milices Angloiſes n'oſoient ſe préſenter devant lui; &, quoiqu'il n'eût qu'environ huit mille hommes, il étoit ſur le point de voir tout le pays ſoumis à ſes loix. La cour de Londres fit des efforts. Le duc de Cumberland fut mis à la tête des troupes; & l'on conçut de nouvelles eſpérances. Par l'ordre du Duc, le général Hawley marcha à la rencontre de l'ennemi, avec douze mille ſoldats. Le 28 de Janvier 1746, les deux armées ſe rencontrerent près des marais de Falkirk. Attaquer les Anglois, les enfoncer, les vaincre, fut l'affaire d'un moment pour le prince Edouard. Les Dragons donnerent d'abord l'exemple de la fuite, & furent ſuivis de toute l'armée Angloiſe, ſans que les généraux & les officiers puſſent arrêter les ſoldats. Ils regagnerent leur camp, à l'entrée de la nuit. Pour achever ſa victoire, Edouard auſſi-tôt les aſſaillit dans leurs retranchemens. Il y pénètre, l'épée à la main: il y répand la terreur. Tout fuit, tout ſe diſperſe; & le triomphe du prince eſt complet. Les Anglois ne perdirent pas ſix cens hommes dans cette journée; mais ils laiſſerent leurs tentes & leurs équipages au pouvoir du vainqueur.

FESCAMP. (*ſurpriſe de*) Le maréchal de Biron avoit enlevé Feſcamp, port & citadelle dans le pays de Caux, aux ennemis de l'autorité royale. « Dans la garniſon qui en » ſortit, il y avoit, dit M. de Sully, un gen» tilhomme, nommé *Bois-Roſé*, homme de » cœur & de tête, qui remarqua exactement

» la place d'où on le chaſſoit ; &, prenant ſes » précautions de loin, fit enſorte que deux » ſoldats qu'il avoit gagnés, furent reçus dans » la nouvelle garniſon que les Royaliſtes éta- » blirent dans Feſcamp. Le côté du fort qui » donne ſur la mer eſt un rocher de ſix cens » pieds de haut, coupé en précipice, & dont » la mer lave continuellement le pied à la » hauteur d'environ trois toiſes, excepté » quatre ou cinq jours de l'année, où, pen- » dant la morte-eau, la mer laiſſe à ſec, l'eſ- » pace de trois ou quatre heures, le pied de » cette falaiſe, avec quinze ou vingt toiſes de » ſable. Bois-Roſé, à qui toute autre voie étoit » fermée pour ſurprendre une garniſon atten- » tive à la garde d'une place nouvellement » priſe, ne douta point que, s'il pouvoit » aborder par cet endroit regardé comme » inacceſſible, il ne vînt à bout de ſon deſ- » ſein. Il ne s'agiſſoit plus que de rendre la » choſe poſſible ; & voici comment il s'y » prit.

» Il étoit convenu d'un ſignal avec les deux » ſoldats gagnés ; & l'un d'eux l'attendoit » continuellement ſur le haut du rocher, où » il ſe tenoit, pendant tout le tems de la » baſſe marée. Bois-Roſé, ayant pris le tems » d'une nuit fort noire, vint avec cinquante » ſoldats déterminés & choiſis exprès parmi » des matelots, & aborda avec deux chalou- » pes au pied du rocher. Il s'étoit encore » muni d'un gros cable, égal en longueur à » la hauteur de la falaiſe, & il y avoit fait, » de diſtance en diſtance, des nœuds, & paſſé » de courts bâtons, pour pouvoir s'appuyer

» des mains & des pieds. Le ſoldat, qui ſe » tenoit en faction, attendant le ſignal depuis » ſix mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il » jetta du haut du précipice un cordeau, au- » quel ceux d'en-bas lierent un gros cable » qui fut guindé en haut par ce moyen, & » attaché à l'entre-deux d'une embraſure avec » un fort levier paſſé par une agraſe de fer, » faite à ce deſſein. Bois-Roſé fit prendre les » devants à deux ſergens, dont il connoiſſoit » la réſolution, & ordonna aux cinquante » ſoldats de s'attacher de même à cette eſ- » pece d'échelle, leurs armes liées autour de » leur corps, & de ſuivre à la file; ſe met- » tant lui-même le dernier de tous, pour ôter » aux lâches toute eſpérance de retour. La » choſe devint d'ailleurs bientôt impoſſible; » car, avant qu'ils fuſſent ſeulement à moitié » chemin, la marée, qui avoit monté de plus » de ſix pieds, avoit emporté les chaloupes, » & faiſoit flotter le cable. La néceſſité de » ſe retirer d'un pas difficile n'eſt pas tou- » jours un garant contre la peur, lorſqu'on » a autant de ſujet de s'y livrer. Qu'on ſe re- » préſente ces cinquante hommes, ſuſpendus » entre le ciel & la terre, au milieu des téné- » bres, ne tenant qu'à une machine ſi peu » sûre, qu'un léger manque de précaution, » la trahiſon d'un ſoldat mercénaire, ou la » moindre crainte pouvoit les précipiter dans » les abymes de la mer, ou les écraſer ſur les » rochers. Qu'on y joigne le bruit des va- » gues, la hauteur du rocher, la laſſitude & » l'épuiſement; il y avoit dans tout cela de » quoi faire tourner la tête au plus aſſuré de

» la troupe, comme elle commença, en effet, » à tourner à celui-là-même qui la conduiſoit. » Ce ſergent dit à ceux qui le ſuivoient, qu'il » ne pouvoit plus monter, & que le cœur lui » défailloit. Bois-Roſé, à qui ce diſcours étoit » paſſé de bouche en bouche, & qui s'en » appercevoit, parce qu'on n'avançoit plus, » prend ſon parti, ſans balancer. Il paſſe par- » deſſus le corps de tous les cinquante qui le » précedent, en les avertiſſant de ſe tenir » fermes, & arrive juſqu'au premier qu'il » eſſaye d'abord de ranimer. Voyant que, » par la douceur, il ne peut en venir à bout, » il l'oblige, le poignard dans les reins, de » monter; &, ſans doute que, s'il n'eût obéi, » il l'auroit poignardé & précipité dans les » flots. Avec toute la peine & le travail qu'on » s'imagine, enfin la troupe ſe trouva au haut » de la falaiſe, un peu avant la pointe du » jour, & fut introduite par les deux ſoldats » dans le château, où elle commença par » maſſacrer, ſans miſéricorde, le corps-de- » garde & les ſentinelles. Le ſommeil livra » preſque toute la garniſon à la merci de l'en- » nemi qui fit main-baſſe ſur tout ce qui ré- » ſiſta, & s'empara du fort. »

FÉSULES. (*ſiége de*) Béliſaire, toujours accompagné de la victoire, portoit les derniers coups à l'empire des Oſtrogoths en Italie. L'an 539, pendant qu'il aſſiégeoit Auxime, il envoya Cyprien & Juſtin, deux de ſes capitaines, attaquer Féſules. Mais la difficulté de l'accès rendoit l'attaque impraticable; & les Goths faiſoient de fréquentes ſorties dans leſquelles les ſuccès furent d'abord

balancés. Enfin les Romains prirent la ſupériorité, & tinrent l'ennemi tellement renfermé dans la place, que, preſſé par la famine, il ſe rendit à compoſition. Les vainqueurs allerent rejoindre leur général au ſiége d'Auxime.

FEZ. (*ſiége de*) Abdoulmoumen, ſecond prince de la dynaſtie des Almohades, ayant été proclamé Souverain des Arabes de l'Afrique, voulut joindre à tous ſes titres celui de Conquérant. L'an 1148, Fez, ville que ſa grandeur, ſes richeſſes, ſa population rendoient importante, ſe vit inveſtie par les armées nombreuſes de ce redoutable monarque. Mais une triple enceinte, des tours de diſtance en diſtance, des foſſés profonds, une foule de déſerteurs, d'immenſes proviſions; tout enfin la mettoit en état de ſoutenir, & même de braver les efforts de cet ennemi terrible. Durant neuf mois, on ne ceſſa de former d'inutiles attaques; de livrer de ſanglans combats; d'employer tour-à-tour, & ſans ſuccès, la violence & l'artifice. A l'orient de la ville couloit une riviere qui la traverſoit d'un bout à l'autre. Comme elle étoit peu profonde, les habitans s'imaginoient n'avoir rien à redouter de ce côté-là. Abdoulmoumen fit faire des écluſes ſur cette eſpece de ruiſſeau. Il avoit, en même tems, préparé pluſieurs bateaux plats chargés de troupes. Il lâcha les écluſes; &, s'abandonnant avec ſa petite flotte au courant de l'eau, il aborda près de la ville, & tenta, par le moyen des échelles, de gagner le haut des murailles. Les habitans effrayés accoururent en foule; ren-

verſent tout ce qui leur réſiſte, & accablent les téméraires de pierres, de bitume, d'huile bouillante. Abdoulmoumen fait ſonner la retraite. Il étoit près de lever le ſiége, quand une trahiſon ranima ſes eſpérances. Quelques habitans, d'autres diſent quelques ſoldats de la garniſon, déſeſpérant du ſalut de la place, traiterent ſecrettement avec lui, & lui livrerent une des portes. Ses troupes entrerent dans la ville, l'épée à la main, &, dans leur premiere fureur, maſſacrerent tout ce qui ſe préſenta devant eux; puis, ſe répandant dans les maiſons, ils y commirent toute ſorte de déſordres. Plus de cent mille habitans périrent, & le butin fut immenſe.

FIDÈNES. (*priſes de*) 1. Les citoyens de cette ville avoient pillé des bateaux de vivres que les Cruſtuminiens envoyoient à Rome, dans un tems de famine. Romulus marcha contr'eux; battit leur armée; les pourſuivit juſqu'aux portes de Fidènes, qu'il emporta bientôt, & dont il fit une colonie.

2. Elle ſe révolta, & s'unit avec les Véiens, ſous le règne de Tullus Hoſtilius. Ce prince la preſſa vivement, pendant quelques jours, après leſquels elle ſe rendit à diſcrétion. Les auteurs de la révolte furent ſeuls punis; & la ville reſta ſoumiſe aux Romains, juſqu'à l'avènement d'Ancus Marcius au thrône, qu'elle voulut encore ſe ſoulever contre ſes vainqueurs. Le roi l'aſſiégea, & conduiſit des mines ſouterreines, depuis ſon camp, juſques ſous les murailles: c'eſt la premiere fois qu'il en eſt parlé chez les Romains.

3. Les Etruſques, ayant formé une puiſ-

ſante Ligue contre les Romains, ſe préſenterent devant Fidènes qui leur ouvrit ſes portes. Quelque tems après, Tarquin l'Ancien, qui avoit remporté de grands avantages ſur les ennemis, vint attaquer cette ville, tant de fois rebelle, pour la punir de ſa perfidie. Elle fit une longue & vigoureuſe réſiſtance; mais enfin elle fut priſe d'aſſaut, & réduite, encore une fois, en colonie Romaine. *An de Rome 163.*

4. L'an de Rome 317, elle ſe donna à Tolumnius, roi des Véïens, &, ajoûtant à la révolte le crime le plus noir, elle tua des ambaſſadeurs Romains qui venoient ſe plaindre de ſa défection. Pluſieurs années après, elle fut punie de ſa cruelle perfidie. Le dictateur Mamercus Emilius marcha contr'elle, avec une armée nombreuſe. Les Fidénates, ſoutenus des Véïens, s'étoient campés à quelque diſtance de leurs murs. Le Dictateur fit donner le ſignal. On combattit de part & d'autre, avec une égale animoſité. La vengeance fit faire aux Romains des efforts incroyables; & déja ils avoient ébranlé l'ennemi, lorſque tout-à-coup, les portes de la ville s'étant ouvertes, il en ſort une troupe de gens armés de feux & de torches ardentes, qui ſe jettent avec fureur ſur les aſſiégeans. Les Romains furent déconcertés; mais, le Dictateur ayant ranimé leur courage, ils arrachent aux rebelles ces torches qui les avoient étonnés, & mettent le feu par-tout. La déroute eſt générale. Les Véïens ſont preſque tous tués; & les Fidénates ſe réfugient dans leur ville. Le vainqueur y entre avec eux.

Le carnage fut grand. On livra Fidènes au pillage; & cette défaite la rendit plus ſage.

FILINKAUSEN. *Voyez* WILLINGHAUSEN.

FINAL. (*priſe de*) Un détachement de troupes Piémontoiſes, s'étant avancé vers la côte occidentale de l'Etat de Gènes, eut l'audace d'attaquer la ville de Final. Cette entrepriſe paroiſſoit téméraire. Il falloit forcer une place environnée de fortes murailles, défendue par une citadelle bâtie preſqu'entièrement ſur un rocher, & par deux forts qui protégeoient l'avenue de la montagne ſur laquelle eſt élevé le château. En 1745, une eſcadre Angloiſe de treize vaiſſeaux avoit eſſayé vainement de bombarder cette ville importante. En 1746, les Piémontois ſe flaterent d'être plus heureux; &, en effet, la Fortune ſe plut à couronner leur hardieſſe. Le 9 de Septembre, ils s'approcherent de la ville; l'attaquerent avec fureur; emporterent quelques ouvrages. Auſſi-tôt la terreur ſe mit parmi les aſſiégés. D'abord la garniſon de la ville ſe rend priſonniere de guerre. Celle des châteaux, animée par l'exemple de ſon commandant, veut réſiſter. On la preſſe; on la fatigue; on l'oblige, le 16, de ſe ſoumettre à la diſcrétion du vainqueur.

FINISTERE. (*batailles du Cap*) Le conſeil de Verſailles ſentant de quelle importance il étoit qu'on reconquît le Cap-Breton en Amérique, & que l'on mît M. de la Bourdonnaye en état de pourſuivre ſes conquêtes ſur la côte de Coromandel, dans la preſqu'iſle de l'Inde, M. de la Joncquière partit des ports

du royaume, à la tête d'une flotte marchande, qu'il convoyoit avec une bonne eſcadre, pour remplir ce double objet. Cette deſtination n'avoit pas échappé au miniſtere Anglois. M. Anſon, ſi fameux par ſon voyage autour du monde, ſe mit en mer; &, le 24 de Mai 1747, il atteignit la flotte Françoiſe à vingt-quatre lieues du Cap Finiſtère. Se voir & s'attaquer ne furent qu'une même choſe. De part & d'autre on fit, pour triompher, les plus nobles efforts. Enfin la victoire ſe rangea du côté des Anglois. Ils prirent la plus grande partie des vaiſſeaux de guerre, & diſperſerent la flotte marchande, qui devint la proie de différens armateurs. Ainſi, par un de ces caprices de la Fortune, échoua le deſſein de la cour de France, dans le tems qu'elle faiſoit trembler tous ſes ennemis dans le Continent. Ce ſuccès de l'amiral Anſon rendit aux Anglois leur premiere fierté, & les conſola des malheurs qu'ils eſſuyoient en Europe. Le roi George II fit au capitaine victorieux une réception honorable, & lui dit ces flateuſes paroles : « Milord, vous m'avez rendu un » grand ſervice; & je vous en remercie. » Il l'éleva au rang ſuprême de Lord-Pair du royaume; & toute la nation imita le monarque, en célébrant les louanges du ſujet.

Une nouvelle victoire remportée dans les mêmes lieux par l'amiral Hawke, mit, quelque tems après, le comble à l'allégreſſe de l'Angleterre. M. d'Eſtanduaire, chef d'eſcadre, étoit parti des ports de France pour eſcorter, juſques dans le Nouveau-Monde, une flotte marchande. M. Hawke le rençon-

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

tra avec des forces ſupérieures. En vain le capitaine François veut éviter le combat. L'Anglois l'environne, l'attaque & l'oblige de ſe défendre. Cette action fut auſſi malheureuſe que la premiere pour le pavillon François. Les vaincus perdirent ſix gros vaiſſeaux de roi: le reſte gagna les ports d'Eſpagne; & ceux qui ne purent faire force de voiles tomberent au pouvoir des bâtimens que l'amiral envoya à leur pourſuite après ſon triomphe.

FLEURUS. (*bataille de*) Le maréchal-duc de Luxembourg, digne éleve du Grand-Condé, s'étant avancé dans les Pays-bas, en 1690, attaqua, le 1er de Juillet, le prince de Waldeck, général des troupes Hollandoiſes, retranché dans la plaine de Fleurus, près de Charleroi. Le combat fut long & opiniâtre. L'infanterie des Etats-Généraux fit des prodiges, & réſiſta durant pluſieurs heures. Mais enfin, accablée par le nombre, & vaincue par le génie des François, elle chercha ſon ſalut dans une prompte retraite. Huit mille priſonniers, ſix mille morts, parmi leſquels on comptoit huit cens officiers, deux cens étendards, le canon, les bagages, le champ de bataille, la fuite des ennemis, furent les marques authentiques de la victoire.

FLORENCE. (*bataille & ſiége de*) 1. L'an 406 de J. C. Radagaiſe, ayant paſſé les Alpes avec une armée de deux cens mille Scythes, vint mettre le ſiége devant Florence. Huldin, roi des Huns, & Sarus, roi des Goths, tous deux alliés de l'Empire Romain, volerent au ſecours de la place. Ils tomberent à l'improviſte ſur un corps de troupes, qu'ils mirent

en fuite du premier choc, & forcerent le monarque François à ſe renfermer dans les montagnes de Féſule. Ils occuperent auſſi-tôt tous les paſſages, & firent périr l'armée ennemie de faim, de ſoif & de maladie. Radagaiſe déſeſpéré ſe déroba ſecrettement, & voulut ſe ſauver ſeul ; mais il fut arrêté, chargé de chaînes, & décapité à la vue de ſes ſoldats. Ce ſpectacle acheva de les abbatre. Ils ſe rendirent ; & leur nombre étoit ſi grand, qu'on les vendoit par bandes, comme de vils animaux, une piéce d'or par tête, c'eſt-à-dire treize à quatorze livres de notre monnoie.

2. Les Florentins, fatigués de la domination des Médicis, les chaſſerent enfin de leur ville. Le pape Clément VII, apprenant la diſgrace de ſa famille, entra dans les plus violens tranſports de colère. « Oui, s'écria » le fougueux pontife, j'aimerois mieux n'être » pas inhumé en terre ſainte, que de ne pas » punir cette ville rebelle. » A quelles foibleſſes ne porte pas le deſir d'une aveugle vengeance ? Le ſaint pere étoit en guerre avec l'empereur Charles-Quint. Il ſacrifie ſon ambition à ſon reſſentiment. Il ſe hâte de faire la paix avec ſon mortel ennemi qui lui promet de l'aider à réduire Florence.

Les Florentins, voyant l'orage prêt à fondre ſur leurs têtes, crurent le conjurer en envoyant une ambaſſade vers l'empereur ; mais ils ſe trompoient. Leurs députés furent mal reçus ; & Charles leur répondit qu'il ne vouloit point les entendre qu'ils ne ſe fuſſent ſoumis au ſouverain de Rome. Ils ſe prépa-

rerent donc à défendre leur liberté qu'ils eſtimoient plus que la vie, ne doutant pas qu'ils ne fuſſent bientôt aſſiégés. En effet, le prince d'Orange, vice-roi de Naples, raſſembloit, par ordre de l'empereur, une armée qui fut prête à marcher dès que le pape l'ordonneroit. Ce pontife, plein de ſes projets de vengeance, voyoit avec la joie la plus vive tant de gens s'armer pour ſervir ſa colere. Rome retentiſſoit des cris de guerre & du bruit des tambours. Il ſembloit que cette capitale du Monde Chrétien ne fût habitée que par des ſoldats. Le deſir de ſaccager Florence étoit ſi grand dans les gens de guerre, qu'il y en eut qui, cités en juſtice, & craignant de ne pouvoir arriver à tems au rendez-vous de l'armée, proteſterent, contre leurs parties, des dommages & intérêts du ſac de cette ville opulente.

Cependant les Florentins faiſoient toutes les diſpoſitions capables de réſiſter au torrent qui les menaçoit d'une ruine prochaine. Ils détruiſirent leurs fauxbourgs qu'ils ne pouvoient ſe flater de conſervet long-tems. Ils releverent les fortifications que le tems avoit détruites. Ils augmenterent celles qui ſubſiſtoient encore. Ils aſſemblerent des troupes de toutes parts, & firent prendre les armes à leur jeuneſſe. Le prince d'Orange vint camper dans le plaine de Ripoli, à un mille environ de la place. Quand les Eſpagnols furent arrivés à l'Apparità, d'où l'on découvre toute la ville & ſon territoire, ils commencerent à crier, en branlant leurs lances : « Florence ! Flo» rence ! prépare tes ſuperbes étoffes ; nous

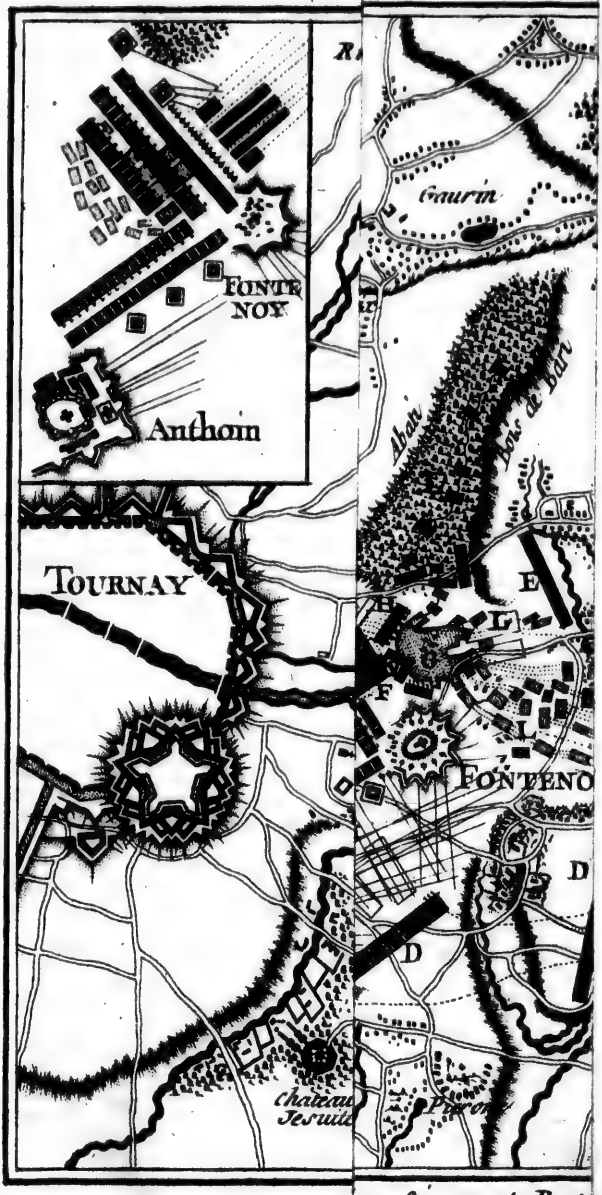
» venons les acheter à la meſure de nos pi-
» ques ! » Malateſta Baglioni, général de la république, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour la ſûreté de la ville, après avoir aſſigné ſon poſte à chaque capitaine, ſe préſenta un jour, au lever du ſoleil, ſur les fortifications, avec tous les joueurs d'inſtrumens, & tous les tambours. Durant pluſieurs heures, il fit retentir les airs de ſymphonies guerrieres, comme pour provoquer les ennemis au combat; &, voyant que perſonne ne paroiſſoit, il les envoya défier par un Trompette. Cette ſommation fut auſſi inutile que le concert. Enfin, Malateſta, fatigué d'attendre, termina la comédie par une décharge de toute ſon artillerie, dont la quantité étoit prodigieuſe. Les rivages & les collines d'alentour répéterent le bruit effrayant du canon. Un nuage épais de fumée déroba le jour; & les Florentins, animés par cet heureux commencement, pouſſerent des cris de joie: c'eſt tout ce que ce ſiége offre de mémorable. Après quelques mois d'attaques & de réſiſtances, les aſſiégés, voulant ſe garantir du pillage, capitulerent, & conſentirent à recevoir la forme de gouvernement qu'il plairoit à l'empereur de leur donner. Alexandre de Médicis, que l'on croit être fils du pape Clément VII, fut établi Grand-Duc, & reçu dans Florence, en 1531.

FONTAINE-FRANÇOISE. (*combat de*) Vélaſco, connétable de Caſtille, & le duc de Mayenne ſoutenoient encore en Bourgogne les reſtes expirans de la Ligue. Henri IV, reſolu de leur porter le dernier coup, ſe mit

à la tête de ſon armée, & les joignit près de Fontaine-Françoiſe, en 1595. Le monarque, s'étant avancé, à la tête de cinq cens chevaux pour reconnoître les ennemis, rencontra leur avant-garde, commandée par le duc de Mayenne. L'attaquer, l'enfoncer, la mettre en fuite, fut l'affaire d'un moment. Mais il courut les plus grands riſques : auſſi diſoit-il, en parlant de ce combat, que, dans toutes les autres occaſions où il s'étoit trouvé, il avoit combattu pour la victoire, mais qu'en celle-ci il avoit combattu pour la vie. Le Duc, ayant fait mille efforts pour rallier ſes troupes, fut obligé de ſe réfugier vers le connétable, pour le prier de venir arrêter le roi victorieux. « Ne ſçais-je pas bien ce que je » dois faire ? » répondit gravement l'Eſpagnol ; &, pour le lui prouver, il ne branla point. Henri, qui pourſuivoit les fuyards, parut dans ce moment. Vélaſco décampa, & laiſſa le roi maître de la Bourgogne.

FONTENAY. (*bataille de*) L'empereur Lothaire, toujours armé contre ſon pere, traita ſes freres avec plus de rigueur encore. Mais ces deux princes, ayant formé entr'eux une union redoutable, s'oppoſerent avec vigueur à l'ambition ſacrilége du perfide ; &, pour lui porter un coup terrible, ils s'avancerent juſqu'au bourg de Fontenay, dans l'Auxerrois, où l'empereur étoit campé. Le combat fut long, ſanglant, & tel qu'il devoit être entre des freres ennemis. Lothaire fut vaincu, mis en fuite, & obligé d'aller cacher ſa honte dans le fond de ſes Etats. On fit de ſes troupes un carnage horrible. Toute la fleur de la nobleſſe

nit près de
monarque,
cens che-
mis, ren-
dée par le
foncer, la
moment.
ues : auſſi
que, dans
oit trouvé,
mais qu'en
a vie. Le
rallier ſes
ers le con-
ter le roi
ce que je
nt l'Eſpa-
ne branla
yards, pa-
ampa, &
e.
'empereur
ſon pere,
ur encore.
é entr'eux
avec vi-
ſide; &,
s'avance-
ans l'Au-
Le com-
voit être
vaincu,
ſa honte
ſes trou-
eur de la
nobleſſe


FONTE
NOY
Anthoin
TOURNAY
Gaurin
Abat.
Bois de Barl
E
H
L
F
G
FONTENO
D
D
Chateau
Jesuite
Piron

noblesse Françoise, ces guerriers invincibles aux nations étrangeres, périrent dans cette affreuse journée; &, si l'on en croit quelques auteurs, le nombre des morts fut de cent mille François, l'an 842.

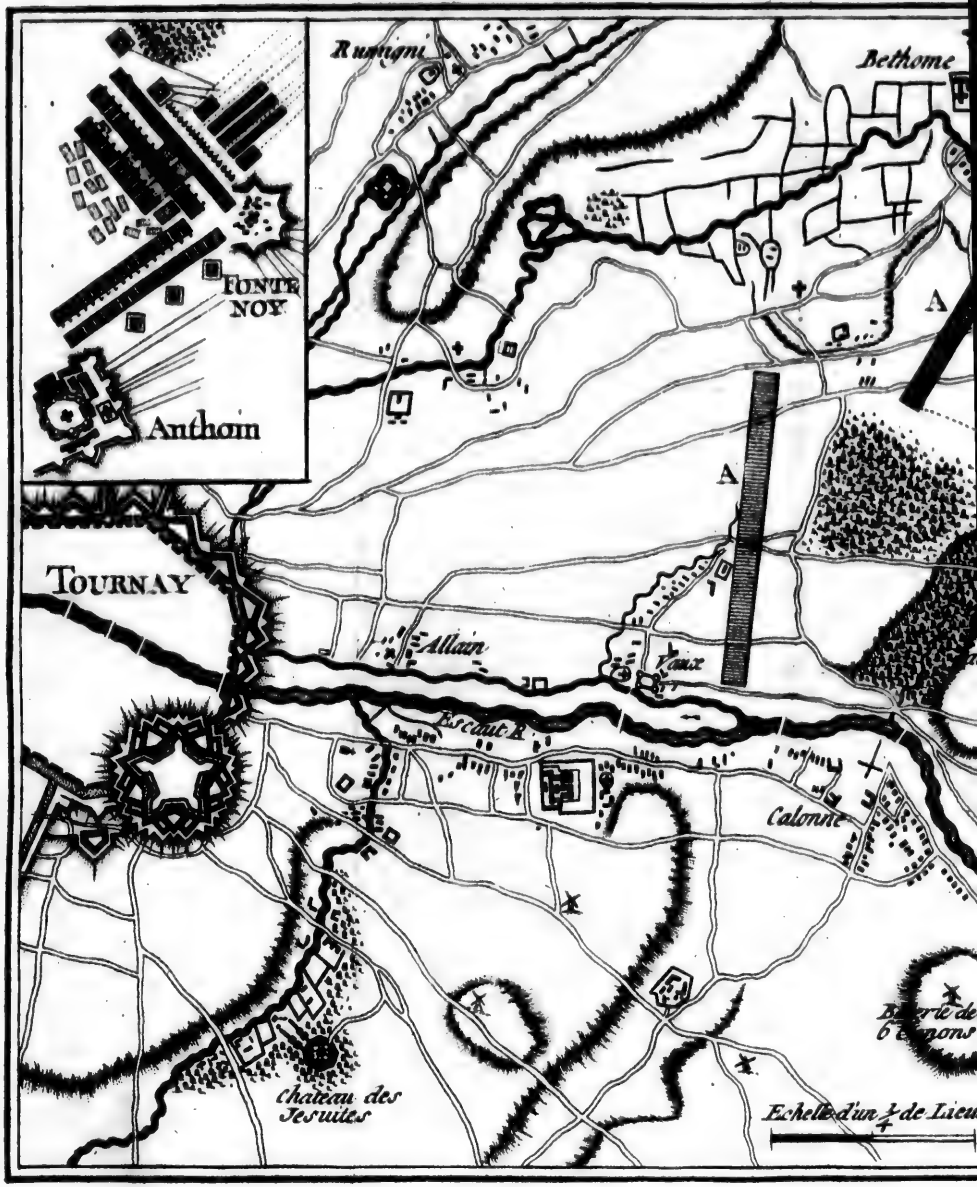
FONTENOI. (*bataille de*) C'est à l'illustre M. de Voltaire qu'il appartient de raconter cette mémorable action, qu'il a si bien célébrée dans ses vers.

» Le maréchal de Saxe étoit en Flandres, » à la tête de l'armée, composée de cent six » bataillons complets, & de cent soixante & » douze escadrons. Déja Tournai, cette an- » cienne capitale de la domination Françoise, » étoit investi. C'étoit la plus forte place de la » barriere. La ville & la citadelle étoient en- » core un des chefs-d'œuvres du maréchal de » Vauban; car il n'y avoit guères de place en » Flandres, dont Louis XIV n'eût fait cons- » truire les fortifications.

» Dès que les Etats-Généraux des sept Pro- » vinces apprirent que Tournai étoit en dan- » ger, ils manderent qu'il falloit hazarder une » bataille pour secourir la ville. Ces Républi- » cains, malgré leur circonspection, furent » alors les premiers à prendre des résolutions » hardies. Au 5 de Mai, les Alliés avance- » rent à Cambrou, à sept lieues de Tournai. » Le Roi partit, le 6, de Paris, avec le Dau- » phin. Les aides-de-camp du roi, les mé- » nins du dauphin les accompagnoient.

» La principale force de l'armée ennemie » consistoit en vingt bataillons & vingt-six » escadrons Anglois, sous le jeune duc de » Cumberland, qui avoit gagné, avec le roi

PLAN DE LA BATAIL



LA BATAILLE DE FONTENOY

Dictionaire des Sieges et Batailles Tome II. Page 17.

» ſon pere, la bataille de Dettingue. Cinq » bataillons & ſeize eſcadrons Hanovriens » étoient joints aux Anglois. Le prince de » Valdek, à-peu-près de l'âge du duc de Cum- » berland, impatient de ſe ſignaler, étoit à la » tête de quarante eſcadrons Hollandois, & » de vingt-ſix bataillons. Les Autrichiens n'a- » voient dans cette armée que huit eſcadrons. » On faiſoit la guerre pour eux dans la Flan- » dre, qui a été ſi long-tems défendue par » les armes & par l'argent de l'Angleterre & » de la Hollande. Mais, à la tête de ce petit » nombre d'Autrichiens, étoit le vieux géné- » ral Kœnigſec, qui avoit commandé contre » les Turcs en Hongrie, contre les François » en Italie & en Allemagne. Ses conſeils de- » voient aider l'ardeur du duc de Cumberland » & du prince de Valdek. On comptoit dans » leur armée au-delà de cinquante mille com- » battans. Le roi laiſſa devant Tournai en- » viron dix-huit mille hommes, qui étoient » poſtés en échelle, juſqu'au champ de ba- » taille; ſix mille, pour garder les ponts ſur » l'Eſcaut & les communications.

» L'armée étoit ſous les ordres d'un général » en qui l'on avoit la plus juſte confiance. Le » comte de Saxe avoit déja mérité ſa grande » réputation, par de ſçavantes retraites en » Allemagne, & par ſa campagne de 1744. » Il joignoit une théorie profonde à la pra- » tique. La vigilance, le ſecret, l'art de ſça- » voir différer à propos un projet, & celui » de l'exécuter rapidement; le coup d'œil, » les reſſources, la prévoyance, étoient ſes » talens, de l'aveu de tous les officiers. Mais

» alors ce général, consumé d'une maladie » de langueur, étoit presque mourant. Il étoit » parti de Paris très-malade pour l'armée. » L'auteur de cette Histoire l'ayant même ren- » contré avant son départ, & n'ayant pu » s'empêcher de lui demander comment il » pourroit faire, dans cet état de foiblesse ? » le maréchal lui répondit : Il ne s'agit pas » de vivre, mais de partir.

» Le roi, étant arrivé, le 6, à Douai, se » rendit, le lendemain, à Pontachin, auprès » de l'Escaut, à portée des tranchées de » Tournai. De-là, il alla reconnoître le ter- » rein qui devoit servir de champ de bataille. » Toute l'armée, en voyant le Roi & le » Dauphin, fit entendre des acclamations de » joie. Les Alliés passerent le 10 & la nuit » du 11 à faire leurs dispositions. Jamais le » Roi ne marqua plus de gaieté que la veille » du combat. La conversation roula sur les » batailles où les rois s'étoient trouvés en » personne. Le Roi dit que, depuis la bataille » de Poitiers, aucun roi de France n'avoit » combattu avec son fils, & qu'aucun n'avoit » gagné de victoire signalée contre les An- » glois ; qu'il espéroit être le premier. Il fut » éveillé le premier, le jour de l'action. Il » éveilla lui-même, à quatre heures, le comte » d'Argenson, ministre de la guerre, qui, » dans l'instant, envoya demander au maré- » chal de Saxe ses derniers ordres. On trouva » le maréchal dans une voiture d'osier, qui » lui servoit de lit, & dans laquelle il se fai- » soit traîner, quand ses forces épuisées ne » lui permettoient plus d'aller à cheval. Le

» Roi & ſon fils avoient déja paſſé un pont » ſur l'Eſcaut, à Calonne. Ils allerent prendre leur poſte par-delà la Juſtice de Notre-Dame-aux-Bois, à mille toiſes de ce pont, » & préciſément à l'entrée du champ de bataille.

» La ſuite du Roi & du Dauphin, qui compoſoit une troupe nombreuſe, étoit ſuivie » d'une foule de perſonnes de toute eſpece, » qu'attiroit cette journée, & dont quelques-uns même étoient montés ſur des arbres, » pour voir le ſpectacle d'une bataille.

» En jettant les yeux ſur les cartes, qui ſont » fort communes, on voit d'un coup d'œil » la diſpoſition des deux armées. On remarque Antoin, aſſez près de l'Eſcaut, à la » droite de l'armée Françoiſe, à neuf cens » toiſes de ce pont de Calonne, par où le » Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le » village de Fontenoi par-delà Antoin, preſque ſur la même ligne; un eſpace étroit, » de quatre cens cinquante toiſes de large, » entre Fontenoi & un petit bois qu'on appelle *le bois de Barri*, fortifioient cette enceinte. Le champ de bataille n'avoit pas » plus de cinq cens toiſes de longueur, depuis l'endroit où étoit le Roi auprès du village de Fontenoi, juſqu'à ce bois de Barri, » & n'avoit guères plus de neuf cens toiſes » de large; de ſorte que l'on alloit combattre » en champ clos, comme à Dettingue, mais » dans une journée plus mémorable.

» Le général de l'armée Françoiſe avoit » pourvu à la victoire & à la défaite. Le pont » de Calonne, muni de canons, fortifié de

» retranchemens, & défendu par quelques » bataillons devoit ſervir de retraite au Roi » & au Dauphin, en cas de malheur. Le » reſte de l'armée auroit défilé alors par d'au- » tres ponts, ſur le bas Eſcaut, par-delà » Tournai.

» On prit toutes les meſures qui ſe prê- » toient un ſecours mutuel, ſans qu'elles puſ- » ſent ſe traverſer. L'armée de France ſem- » bloit inabordable; car le feu croiſé, qui » partoit des redoutes du bois de Barri & du » village de Fontenoi, défendoit toute ap- » proche. Outre ces précautions, on avoit » encore placé ſix canons, de ſeize livres de » balle, au-deçà de l'Eſcaut, pour fou- » droyer les troupes qui attaqueroient le vil- » lage d'Antoin.

» On commençoit à ſe canonner, de part » & d'autre, à ſix heures du matin. Le ma- » réchal de Noailles étoit alors auprès de » Fontenoi, & rendoit compte au maréchal » de Saxe d'un ouvrage qu'il avoit fait, à » l'entrée de la nuit, pour joindre le village » de Fontenoi à la premiere des trois re- » doutes entre Fontenoi & Antoin. Il lui ſer- » vit de premier aide-de-camp, ſacrifiant la » jalouſie du commandement au bien de l'E- » tat, & s'oubliant ſoi-même, pour un gé- » néral étranger & moins ancien. Le maré- » chal de Saxe ſentoit tout le prix de cette » magnanimité; & jamais on ne vit une » union ſi grande entre deux hommes que la » foibleſſe ordinaire du cœur humain pou- » voit éloigner l'un de l'autre.

» Le maréchal de Noailles embraſſoit le

» duc de Grammont, ſon neveu ; & ils ſe » ſéparoient, l'un, pour retourner auprès » du Roi, l'autre, pour aller à ſon poſte, » lorſqu'un boulet de canon vint frapper le » duc de Grammont à mort. Il fut la pre- » miere victime de cette journée.

» Les Anglois attaquerent trois fois Fon- » tenoi ; & les Hollandois ſe préſenterent à » deux repriſes devant Antoin. A leur ſe- » conde attaque, on vit un eſcadron Hollan- » dois emporté preſque tout entier par le ca- » non d'Antoin : il n'en reſta que quinze » hommes ; & les Hollandois ne ſe préſen- » terent plus dès ce moment.

» Alors le duc de Cumberland prit une » réſolution qui pouvoit lui aſſurer le ſuccès » de cette journée. Il ordonna à un major- » général, nommé *Ingolsbi*, d'entrer dans » le bois de Barri ; de pénétrer juſqu'à la re- » doute de ce bois, vis-à-vis Fontenoi, & » de l'emporter. Ingolsbi marche, avec les » meilleures troupes, pour exécuter cet or- » dre. Il trouve dans le bois de Barri un ba- » taillon du régiment d'un partiſan : c'étoit » ce que l'on appelloit *les Graſſins*, du nom » de celui qui les avoit formés. Ces ſoldats » étoient en avant dans le bois, par-delà la » redoute, couchés par terre. Ingolsbi crut » que c'étoit un corps conſidérable. Il re- » tourne auprès du duc de Cumberland, & » demande du canon. Le tems ſe perdoit. Le » prince étoit au déſeſpoir d'une déſobéiſſance » qui dérangeoit toutes ſes meſures, & qu'il » fit enſuite punir à Londres, par un conſeil » de guerre, qu'on appelle *Cour Martiale*,

» Il se détermina sur le champ à passer » entre cette redoute & Fontenoi. Le ter- » rein étoit escarpé. Il falloit franchir un ra- » vin profond : il falloit essuyer tout le feu » de Fontenoi & de la redoute. L'entrepriſe » étoit audacieuse ; mais il étoit réduit alors » ou à ne point combatre, ou à tenter ce » passage.

» Les Anglois & les Hanovriens s'avan- » cent avec lui, sans presque déranger leurs » rangs, traînant leurs canons à bras par les » sentiers. Il les forme sur trois lignes assez » pressées, & de quatre de hauteur chacune, » avançant, entre les batteries de canon qui » les foudroyoient continuellement, dans un » terrein d'environ quatre cens toises de » large. Des rangs entiers tomboient morts » à droite & à gauche : ils étoient remplacés » aussi-tôt ; & les canons qu'ils amenoient » à bras, vis-à-vis Fontenoi & devant les re- » doutes, répondoient à l'artillerie Françoise. » En cet état, ils marchoient fièrement, pré- » cédés de six piéces d'artillerie, & en ayant » encore six autres au milieu de leurs lignes.

» Vis-à-vis d'eux se trouverent quatre ba- » taillons des Gardes Françoises, ayant deux » bataillons des Gardes-Suisses à leur gau- » che, le régiment de Courten à leur droite, » ensuite celui d'Aubeterre, & plus loin le » régiment du Roi, qui bordoit Fontenoi, le » long d'un chemin creux.

» Le terrein s'élevoit à l'endroit où étoient » les Gardes-Françoises, jusqu'à celui où les » Anglois se formoient.

» Les officiers des Gardes-Françoises se

» dirent alors les uns aux autres : Il faut aller » prendre le canon des Anglois. Ils monte- » rent rapidement avec leurs grenadiers ; » mais ils furent bien étonnés de trouver » une armée devant eux. L'artillerie & la » mouſqueterie en coucha par terre plus de » ſoixante, & le reſte fut obligé de revenir » dans ſes rangs. Cependant les Anglois avan- » çoient ; & cette ligne d'infanterie, com- » poſée de Gardes-Françoiſes & Suiſſes, & » de Courten, ayant encore ſur leur droite » Aubeterre & un bataillon du régiment du » Roi, s'approchoit de l'ennemi. On étoit à » cinquante pas de diſtance. Un régiment des » Gardes-Angloiſes, celui de Cambel & le » Royal-Ecoſſois étoient les premiers. M. de » Cambel étoit leur lieutenant-général ; le » comte d'Albermale, leur général-major ; » & M. de Churchil, fils naturel du grand » duc de Marlbouroug, leur brigadier. Les » officiers Anglois ſaluerent les François, en » ôtant leurs chapeaux. Le comte de Cha- » banne, le duc de Biron, qui s'étoient avan- » cés, & tous les officiers des Gardes-Fran- » çoiſes leur rendirent le ſalut. Milord Char- » les-Hai, capitaine aux Gardes-Angloiſes, » cria : Meſſieurs des Gardes-Françoiſes, ti- » rez. Le comte d'Anteroche, alors lieute- » nant des grenadiers, & depuis capitaine, » leur dit, à voix haute : Meſſieurs, nous ne » tirons jamais les premiers ; tirez, vous-mê- » mes. Les Anglois firent un feu roulant, » c'eſt-à-dire qu'ils tiroient par diviſion ; de » ſorte que le front d'un bataillon, de quatre » hommes de hauteur, ayant tiré, un autre

» bataillon faiſoit ſa décharge, & enſuite un
» troiſieme, tandis que les premiers rechargeoient. La ligne d'infanterie Françoiſe ne
» tira point ainſi : elle étoit ſeule ſur quatre
» de hauteur, les rangs aſſez éloignés, &
» n'étant ſoutenue par aucune autre troupe
» d'infanterie. Dix-neuf officiers des Gardes
» tomberent bleſſés à cette ſeule charge.
» MM. de Cliſſon, de Langey, de la Peyre
» y perdirent la vie; quatre-vingt-quinze ſoldats demeurerent ſur la place; deux cens
» quatre-vingt-cinq y reçurent des bleſſures;
» onze officiers Suiſſes tomberent bleſſés, ainſi
» que deux cens neuf de leurs ſoldats, parmi
» leſquels ſoixante-quatre furent tués. Le colonel Courten, ſon lieutenant-colonel, quatre officiers, ſoixante & quinze ſoldats tomberent morts, quatorze officiers & deux
» cens ſoldats bleſſés dangereuſement. Le premier rang ainſi emporté, les trois autres regarderent derriere eux, &, ne voyant qu'une
» cavalerie, à plus de trois cens toiſes, ils ſe
» diſperſerent. Le duc de Grammont, leur
» colonel & premier lieutenant, qui auroit
» pu les faire ſoutenir, étoit tué. M. de Luttaux, ſecond lieutenant-général, n'arriva
» que dans leur déroute. Les Anglois avançoient à pas lents, comme faiſant l'exercice. On voyoit les majors appuyer leurs
» cannes ſur les fuſils des ſoldats, pour les
» faire tirer bas & droit. Ils déborderent
» Fontenoi & la redoute. Ce corps, qui,
» auparavant, étoit en trois diviſions, ſe
» preſſant par la nature du terrein, devint
» une colomne longue & épaiſſe, preſqu'iné-

» branlable par ſa maſſe, & plus encore par » ſon courage : elle s'avança vers le régiment » d'Aubeterre. M. de Luttaux, premier lieu- » tenant-général de l'armée, à la nouvelle de » ce danger, accourut de Fontenoi, où il » venoit d'être bleſſé dangereuſement. Son » aide-de-camp le ſupplioit de commencer » par faire mettre le premier appareil à ſa » bleſſure : Le ſervice du Roi, lui répondit » M. de Luttaux, m'eſt plus cher que ma » vie. Il s'avançoit vers le duc de Biron, à » la tête du régiment d'Aubeterre, que con- » duiſoit ſon colonel de ce nom. Luttaux re- » çoit, en riant, deux coups mortels. Le duc » de Biron a un cheval tué ſous lui. Le ré- » giment d'Aubeterre perd beaucoup de ſol- » dats & d'officiers. Le duc de Biron arrête » alors, avec le régiment du Roi qu'il com- » mandoit, la marche de la colomne par ſon » flanc gauche. Un bataillon des Gardes-An- » gloiſes ſe détache ; avance quelques pas à » lui ; fait une décharge très-meurtriere, & » revient au petit pas ſe replacer à la tête » de la colomne qui avance toujours lente- » ment, ſans jamais ſe déranger, repouſſant » tous les régimens qui viennent l'un après » l'autre ſe préſenter devant elle.

» Ce corps gagnoit du terrein, toujours » ſerré, toujours ferme. Le maréchal de Saxe, » qui voyoit de ſang-froid combien l'affaire » étoit périlleuſe, fit dire au Roi, par le mar- » quis de Meuze, qu'il le conjuroit de repaſ- » ſer le pont avec le Dauphin ; qu'il feroit ce » qu'il pourroit pour remédier au déſordre. » Oh ! je ſuis bien sûr qu'il fera ce qu'il vou-

» dra, répondit le Roi; mais je resterai où je » suis.

» Il y avoit de l'étonnement & de la con- » fusion dans l'armée, depuis le moment de » la déroute des Gardes-Françoises & Suisses. » Le maréchal de Saxe veut que la cavalerie » fonde sur la colomne Angloise. Le comte » d'Etrées y court; mais les efforts de cette » cavalerie étoient peu de chose contre une » masse d'infanterie si réunie, si disciplinée & » si intrépide, dont le feu, toujours roulant » & soutenu, écartoit nécessairement des pe- » tits corps séparés. On sçait d'ailleurs que la » cavalerie seule ne peut guères entamer une » infanterie serrée. Le maréchal de Saxe étoit » au milieu de ce feu. Sa maladie ne lui lais- » soit pas la force de porter une cuirasse; il » portoit une espece de bouclier de plusieurs » doubles de taffetas piqué, qui reposoit sur » l'arçon de sa selle. Il jetta son bouclier, & » courut faire avancer la seconde ligne de ca- » valerie contre la colomne.

» Tout l'état-major étoit en mouvement. » M. de Vaudreuil, major-général de l'ar- » mée, alloit de la droite à la gauche. M. de » Puységur, MM. de Saint-Sauveur, de Saint- » Georges, de Mézière, aides-maréchaux- » des-logis, sont tous blessés. Le comte de » Longaunai, aide-major-général, est tué. » Ce fut dans ces attaques que le chevalier » d'Aché, lieutenant-général, eut le pied fra- » cassé. Il vint ensuite rendre compte au Roi, » & lui parla long-tems, sans donner le moin- » dre signe des douleurs qu'il ressentoit, jus- » qu'à ce qu'enfin il tomba évanoui.

» Plus la colomne Angloiſe avançoit, plus » elle devenoit profonde & en état de répa- » rer les pertes continuelles que lui cauſoient » tant d'attaques réitérées. Elle marchoit tou- » jours ſerrée au travers des morts & des » bleſſés des deux partis, & paroiſſoit for- » mer un ſeul corps d'environ quatorze mille » hommes.

» Un très-grand nombre de cavaliers fu- » rent pouſſés en déſordre, juſqu'à l'endroit » où étoit le Roi avec ſon fils. Ces deux prin- » ces furent ſéparés par la foule des fuyards, » qui ſe précipitoit entr'eux. Pendant ce dé- » ſordre, les brigades des Gardes-du-Corps, » qui étoient en réſerve, s'avancerent d'elles- » mêmes aux ennemis. Les chevaliers de » Suzy & de Saumery y furent bleſſés à » mort. Quatre eſcadrons de la Gendarmerie » arriverent, preſqu'en ce moment, de Douai, » &, malgré la fatigue d'une marche de ſept » lieues, ils coururent aux ennemis. Tous ces » corps furent reçus comme les autres, avec » cette même intrépidité & ce même feu » roulant. Le jeune comte de Chevrier, gui- » don, fut tué. C'étoit le jour même qu'il » avoit été reçu à ſa troupe. Le chevalier de » Monaco, fils du duc de Valentinois, y eut » la jambe percée. M. du Gueſclin reçut une » bleſſure dangereuſe. Les Carabiniers don- » nerent. Ils eurent ſix officiers renverſés » morts, & vingt & un de bleſſés.

» Le maréchal de Saxe, dans le dernier » épuiſement, étoit toujours à cheval, ſe pro- » menant au pas au milieu du feu. Il paſſa ſous » le front de la colomne Angloiſe, pour voir

» tout de ſes yeux, auprès du bois de Barri, » vers la gauche. On y faiſoit les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchoit en vain » d'ébranler cette colomne. Les régimens ſe » préſentoient les uns après les autres; & la » maſſe Angloiſe, faiſant face de tous côtés, » plaçant à propos ſon canon, & tirant tou- » jours par diviſion, nouriſſoit ce feu con- » tinu, quand elle étoit attaquée; &, après » l'attaque, elle reſtoit immobile, & ne ti- » roit plus. Quelques régimens d'infanterie » vinrent encore affronter cette colomne, » par les ordres ſeuls de leurs commandans. » Le maréchal de Saxe en vit un dont les » rangs entiers tomboient, & qui ne ſe dé- » rangeoit pas. On lui dit que c'étoit le » régiment des Vaiſſeaux, que commandoit » M. de Guerchi: Comment ſe peut-il faire, » s'écria-t-il, que de telles troupes ne ſoient » pas victorieuſes?

» Hainault ne ſouffroit pas moins. Il avoit » pour colonel le fils du prince de Craon, » gouverneur de Toſcane. Le pere ſervoit » le Grand-Duc; les enfans ſervoient le » roi de France. Ce jeune homme, d'une » très-grande eſpérance, fut tué à la tête de » ſa troupe; ſon lieutenant-colonel bleſſé à » mort auprès de lui. Normandie avança; il » eut autant d'officiers & de ſoldats hors de » combat, que celui de Hainault. Il étoit » mené par ſon lieutenant-colonel, M. de » Solency, dont le Roi loua la bravoure ſur » le champ de bataille, & qu'il récompenſa » enſuite, en le faiſant brigadier. Des batail- » lons Irlandois coururent au flanc de cette

» colomne. Le colonel Dillon tombe mort. » Ainſi aucun corps, aucune attaque n'avoit » pu entamer la colomne, parce que rien » ne s'étoit fait de concert & à la fois.

» Le maréchal de Saxe repaſſe par le front » de la colomne qui s'étoit déja avancée plus » de trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu » & de Fontenoi. Il va voir ſi Fontenoi te- » noit encore. On n'y avoit plus de boulets; » on ne répondoit à ceux des ennemis qu'a- » vec de la poudre.

» M. du Brocard, lieutenant-général d'ar- » tillerie, & pluſieurs officiers d'artillerie » étoient tués. Le Maréchal pria alors le duc » d'Harcourt, qu'il rencontra, d'aller conju- » rer le Roi de s'éloigner; & il envoya ordre » au comte de la Marck, qui gardoit An- » toin, d'en ſortir avec le régiment de Pié- » mont. La bataille parut perdue ſans reſ- » ſource. On ramenoit de tous côtés les ca- » nons de campagne. On étoit près de faire » partir celui du village de Fontenoi, quoi- » que des boulets fuſſent arrivés. L'intention » du maréchal de Saxe étoit de faire, ſi l'on » pouvoit, un dernier effort mieux dirigé & » plus plein contre la colomne Angloiſe. Cette » maſſe d'infanterie avoit été endommagée, » quoique ſa profondeur parût toujours égale. » Elle-même étoit étonnée de ſe trouver au » milieu des François ſans avoir de cavalerie. » La colomne étoit immobile, & ſembloit ne » recevoir plus d'ordres; mais elle gardoit » une contenance fière, & paroiſſoit être » maîtreſſe du champ de bataille. Si les Hol- » landois avoient paſſé entre les redoutes

» qui étoient vers Fontenoi & Antoin ; s'ils » étoient venus donner la main aux Anglois, » il n'y avoit plus de reſſource, plus de re- » traite même ni pour l'armée Françoiſe, ni » probablement pour le Roi & ſon fils. Le » ſuccès d'une derniere attaque étoit incer- » tain. Le maréchal de Saxe, qui voyoit la » victoire ou l'entiere défaite dépendre de » cette derniere attaque, ſongeoit à préparer » une retraite ſûre. Il envoya un ſecond ordre » au comte de la Mark d'évacuer Antoin, » & de venir vers le pont de Calonne, pour » favoriſer cette retraite, en cas d'un dernier » malheur. Il fait ſignifier un troiſieme ordre » au comte, depuis duc de Lorges, en le » rendant reſponſable de l'exécution. Le » comte de Lorges obéit à regret. On déſeſ- » peroit alors du ſuccès de la journée.

» Un conſeil aſſez tumultueux ſe tenoit » auprès du Roi. On le preſſoit, de la part » du général, & au nom de la France, de » ne pas s'expoſer davantage. Le duc de Ri- » chelieu, lieutenant-général, & qui ſervoit » en qualité d'Aide de-camp du Roi, arriva » en ce moment. Il venoit de reconnoître la » colomne près de Fontenoi. Ayant ainſi » couru de tous côtés, ſans être bleſſé, il ſe » préſente hors d'haleine, l'épée à la main, » & couvert de pouſſiere. Quelle nouvelle » apportez-vous, lui dit le maréchal ? Quel » eſt votre avis ? » ... Ma nouvelle, dit le » duc de Richelieu, eſt que la bataille eſt » gagnée, ſi on le veut ; & mon avis eſt » qu'on faſſe avancer dans l'inſtant quatre » canons contre le front de la colomne : pen-

» dant que cette artillerie l'ébranlera, la Mai-
» ſon du Roi & les autres troupes l'entoure-
» ront : Il faut tomber ſur elle comme des
» fourrageurs. Le roi ſe rendit le premier à
» cette idée.

» Vingt perſonnes ſe détachent. Le duc de
» Péquigni, appellé depuis *le duc de Chaulnes*,
» va faire pointer ces quatre piéces. On les
» place vis-à-vis la colomne Angloiſe. Le
» duc de Richelieu court à bride abbatue, au
» nom du Roi, faire marcher ſa Maiſon. Il
» annonce cette nouvelle à M. de Monteſſon
» qui la commandoit. Le prince de Soubiſe
» raſſemble ſes Gendarmes ; le duc de Chaul-
» nes ſes Chevaux-légers : tout ſe forme &
» marche. Quatre eſcadrons de la Gendar-
» merie avancent à la droite de la Maiſon
» du Roi. Les Grenadiers à cheval ſont à la
» tête, ſous M. de Grille, leur capitaine. Les
» Mouſquetaires, commandés par M. de Ju-
» millhac, ſe précipitent.

» Dans ce moment important, le comte
» d'Eu, & le duc de Biron, à la droite,
» voyoient avec douleur les troupes d'An-
» toin quitter leur poſte, ſelon l'ordre poſitif
» du maréchal de Saxe. Je prends ſur moi la
» déſobéiſſance, leur dit le duc de Biron. Je
» ſuis ſûr que le Roi l'approuvera, dans un
» inſtant où tout va changer de face. Je ré-
» ponds que M. le maréchal de Saxe le trou-
» vera bon. Le Maréchal, qui arrivoit dans
» cet endroit, informé de la réſolution du Roi
» & de la bonne volonté des troupes, n'eut
» pas de peine à ſe rendre. Il changea de ſen-
» timent, lorſqu'il falloit en changer, & fit
rentrer

» rentrer le régiment de Piémont dans An-
» toin. Il ſe porta rapidement, malgré ſa foi-
» bleſſe, de la droite à la gauche, vers la bri-
» gade des Irlandois, recommandant à toutes
» les troupes qu'il rencontroit en chemin de
» ne plus faire de fauſſes décharges, & d'agir
» de concert.

» Le duc de Biron, le comte d'Eſtrées,
» le marquis de Croiſſy, le comte de Lowen-
» dhal, lieutenans-généraux, dirigent cette
» attaque nouvelle. Cinq eſcadrons de Pen-
» thièvre ſuivent M. de Croiſſy & ſes enfans.
» Les régimens de Chabrillant, de Brancas,
» de Brionne, d'Aubeterre, de Courten ac-
» courent guidés par leurs colonels. Le régi-
» ment de Normandie, les Carabiniers en-
» trent dans les premiers rangs de la colomne,
» & vengent leurs camarades tués dans la
» premiere charge. Les Irlandois les ſecon-
» dent. La colomne étoit attaquée à la fois
» de front & par les deux flancs.

» En ſept ou huit minutes, tout ce corps
» formidable eſt ouvert de tous côtés. Le
» général Poſomby, le frere du comte d'Al-
» bermaſle, cinq colonels, cinq capitaines
» aux Gardes, un nombre prodigieux d'offi-
» ciers étoient renverſés morts. Les Anglois
» ſe rallierent; mais ils céderent. Ils quitterent
» le champ de bataille ſans tumulte, ſans
» confuſion, & furent vaincus avec honneur.

» Le roi de France alloit de régiment en
» régiment. Les cris de *Victoire !* & de *Vive*
» *le Roi !* les chapeaux en l'air; les éten-
» dards & les drapeaux percés de balles; les
» félicitations réciproques des officiers qui

» s'embraſſoient, formoient un ſpectacle dont » tout le monde jouiſſoit avec une joie tumul- » tueuſe. Le Roi étoit tranquille, témoignant » ſa ſatisfaction & ſa reconnoiſſance à tous » les officiers généraux, & à tous les com- » mandans des corps. Il ordonna qu'on eût » ſoin des bleſſés, & qu'on traitât les enne- » mis comme ſes propres ſujets.

» Le maréchal de Saxe, au milieu de ce » triomphe, ſe fit porter vers le roi. Il re- » trouva un reſte de force pour embraſſer ſes » genoux, & pour lui dire ces propres pa- » roles : Sire, j'ai aſſez vécu ; je ne ſouhaitois » de vivre aujourd'hui que pour voir Votre » Majeſté victorieuſe. Vous voyez, ajoûta- » t-il enſuite, à quoi tiennent les batailles. Le » Roi le releva, & l'embraſſa tendrement.

» Il dit au duc de Richelieu : Je n'oublierai » jamais le ſervice important que vous m'a- » vez rendu. Il parla de même au duc de » Biron. Le maréchal de Saxe dit au Roi : » Sire, il faut que j'avoue que je me repro- » che une faute. J'aurois dû mettre une re- » doute de plus entre les bois de Barri & de » Fontenoi ; mais je n'ai pas cru qu'il y eût » des généraux aſſez hardis pour hazarder de » paſſer en cet endroit.

» Les Alliés avoient perdu neuf mille hom- » mes, parmi leſquels il y avoit environ deux » mille cinq cens priſonniers. Ils n'en firent » preſqu'aucun ſur les François.

» Par le compte exactement rendu au ma- » jor-général de l'infanterie Françoiſe, il ne » ſe trouva que ſeize cens quatre-vingt-un ſol- » dats, ou ſergens d'infanterie, tués ſur la place,

» & trois mille deux cens quatre-vingt-deux » blessés. Parmi les officiers, cinquante-trois » seulement étoient morts sur le champ de » bataille; trois cens vingt-trois étoient en » danger de mort par leurs blessures. La ca- » valerie perdit environ dix-huit cens hom- » mes.

» Jamais, depuis qu'on fait la guerre, on » n'avoit pourvu avec plus de soin à soulager » les maux attachés à ce fléau. Il y avoit des » hôpitaux préparés dans toutes les villes » voisines, & sur-tout à Lille. Les églises » même étoient employées à cet usage di- » gne d'elles. Non-seulement aucun secours, » mais encore aucune commodité ne man- » qua, ni aux François, ni à leurs prisonniers » blessés. Le zèle même des citoyens alla » trop loin. On ne cessoit d'apporter de tous » côtés aux malades des alimens délicats; & » les médecins des hôpitaux furent obligés de » mettre un frein à cet excès dangereux de » bonne volonté. Enfin les hôpitaux étoient » si bien servis, que presque tous les officiers » aimoient mieux y être traités que chez les » particuliers; & c'est ce qu'on n'avoit point » encore vu.

» On est entré dans ces détails sur cette » seule bataille de Fontenoi. Son importance, » le danger du Roi & du Dauphin l'exi- » geoient. Cette action décida du sort de la » guerre, prépara la conquête des Pays-bas, » & servit de contre-poids à tous les évè- » nemens malheureux. Ce qui rend encore » cette bataille à jamais mémorable, c'est » qu'elle fut gagnée lorsque le général, affoi-

» bli & presqu'expirant, ne pouvoit plus » agir. Le maréchal de Saxe avoit fait les dis- » positions ; & les officiers François rempor- » terent la victoire (*a*). »

Parmi les officiers qui se distinguerent le plus dans cette bataille, on comptoit le célèbre & malheureux comte de Lally. Il enfonça des premiers la terrible colomne ; prit un grand nombre d'officiers Anglois, & signala tellement sa valeur, que le roi le fit colonel sur le champ de bataille.

Pour reconnoître les services du maréchal de Saxe, que cet auguste monarque avoit

---

(*a*) « On est obligé d'avertir que, dans une » Histoire aussi ample qu'infidèle de cette guerre, » imprimée à Londres, en quatre volumes, on » avance que les François ne prirent aucun soin » des prisonniers blessés. On ajoûte que le duc de » Cumberland envoya au roi de France un coffre » rempli de balles mâchées & de morceaux de » verre trouvés dans les plaies des Anglois.

» Les auteurs de ces contes puériles pensent ap- » paremment que les balles mâchées sont un poi- » son. C'est un ancien préjugé, aussi peu fondé » que celui de la poudre blanche. Il est dit, dans » cette Histoire, que les François perdirent dix » mille hommes dans la bataille ; que leur roi ne » s'y trouva point ; qu'il ne passa pas le pont de » Calonne ; qu'il resta toujours derriere l'Escaut. » Il est dit enfin que le Parlement de Paris rendit » un Arrêt qui condamnoit à la prison, au bannis- » sement & au fouet ceux qui publieroient des re- » lations de cette journée. On sent bien que des im- » postures si extravagantes ne méritent pas d'être » réfutées. »

déja comblé de biens, d'honneurs & de gloire, il lui accorda les honneurs du Louvre; il lui donna à vie le château & le parc de Chambor; il augmenta ſes penſions de quarante mille francs par an.

Le lendemain de la bataille, le monarque vainqueur alla viſiter la plaine, théatre de ſon triomphe. Il avoit à ſes côtés le Dauphin, ſon fils, âgé de ſeize ans, jeune prince qu'il vouloit inſtruire dans le grand art de régner. Un calme affreux régnoit ſur tout ce champ de carnage. Des morts entaſſés ſur des morts; des vainqueurs immolés ſur des vaincus; des guerriers mutilés; des reſtes épars; des mourans; des bleſſés, dont les cris aigus inſpiroient la compaſſion. Tout offroit un ſpectacle d'horreur pour un cœur ſenſible. Le Roi ne put retenir ſes larmes. Il plaignit le ſort des rois & des peuples; &, ſe tournant vers ſon auguſte fils: « Vous voyez, lui dit-il, ce que » produit la guerre. »

Dans le fort de la bataille, le Roi fit ramaſſer les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, & dit gaiement à M. de Chabrier, officier d'artillerie: « Renvoyez ces » boulets aux ennemis; je ne veux rien avoir » à eux. »

Quand on fut ſur le point de charger la redoutable colomne, Monſieur le Dauphin courut, de ſon côté, pour ſe mettre à la tête de la Maiſon du Roi. On l'arrêta. On lui dit que ſa vie étoit trop précieuſe: « Ce n'eſt pas la » mienne qui eſt précieuſe, répondit-il, c'eſt » celle du général, le jour d'une bataille. »

FOURMIGNY (*bataille de*) En 1450,

une armée de plus de quatre mille Anglois, conduite par Thomas Kyriel, rencontra quelques bataillons François près de Fourmigny, petit village entre Carentan & Bayeux. On en vint aux mains ; &, après différens ſuccès, les François, ayant été ſecourus par un nouveau corps de troupes, remporterent une victoire complette ; & Kyriel fut fait priſonnier. Cet heureux exploit, qui rendoit facile la conquête entiere de la Normandie, inſpira la joie la plus vive, & fut célébré par des proceſſions ſolemnelles. Celle qui ſe fit à Paris étoit compoſée de quatorze mille enfans audeſſous de l'âge de quatorze ans. On voyoit parmi ces troupes innocentes « les enfans des » Mandians des quatre ordres de Paris. » C'étoient, ſans doute, des proſélytes que ces bons religieux, zélés pour la propagation de leurs ordres, choiſiſſoient dès le berceau. Peut-être auſſi . . . car dans ce ſiécle ! . . . Mais les Annales ne diſent rien qui puiſſe écarter l'équivoque.

FRANCFORT. (*bataille de*) Le felt-maréchal Soltikoff, général des Ruſſes, après avoir battu les Pruſſiens, en 1759, pénétra juſqu'à Francfort-ſur-l'Oder, où il fut joint par un corps d'Autrichiens aux ordres du baron de Lowdon. Le roi de Pruſſe craignoit pour Berlin. Il ramaſſe en diligence les débris de l'armée vaincue, qu'il réunit à la ſienne, & marche à grandes journées aux ennemis, devant leſquels il ſe préſente, le 12 du mois d'Août. Il prétendoit forcer les Ruſſes ou à mettre bas les armes, ou à ſe jetter dans l'Oder. Sur les onze heures du matin, ſes co-

lomnes débouchent des vallons & des bois, & réuniſſent leurs attaques contre l'aîle gauche des Alliés. Le feu du canon & de la mouſqueterie fut terrible ; & cette impétuoſité Pruſſienne, à laquelle les Ruſſes n'étoient pas accoutumés, leur fit perdre bien du terrein. Soltikoff, pour arrêter ce déſordre, rompt auſſi-tôt ſa ſeconde ligne, & la partage en pluſieurs échelons, qui la rendent auſſi impénétrable qu'un mur. Le Roi fait avancer ſon canon, qui tire ſur elle à quarante pas. Lui-même, à la tête de ſes eſcadrons, la charge juſqu'à ſept fois, ſans pouvoir l'enfoncer. Deux chevaux périſſent ſous lui ; & ſes habits ſont criblés de balles. C'en étoit fait des Ruſſes. Leur conſtance s'affoibliſſoit & ne pouvoit laſſer l'ardeur de leurs ennemis, lorſque le baron de Lowdon fit changer la fortune. Il ſe détache de l'armée Ruſſe ; va prendre en flanc les Pruſſiens vainqueurs ; les charge avec furie ; rompt leurs colomnes ; les enfonce de toutes parts ; répand la confuſion dans leurs rangs ; en fait une horrible boucherie. En vain le monarque déſeſpéré eſſaya de rallier ſes troupes : on fut ſourd à ſa voix. La nuit favoriſa ſa fuite au milieu des bois & des marais ; & il laiſſa plus de vingt mille hommes ſur le champ de bataille.

FRAVENSTALD. (*bataille de*) Shullembourg & Renſchildt, ces deux généraux fameux, qui ſembloient participer à la fortune de leurs maîtres, ſe rencontrerent, le 13 de Février 1706, aſſez près de Punitz, dans un lieu nommé *Fravenſtald* ou *Frawſtadt*. Le premier avoit ſous ſes ordres vingt mille hom-

mes, tant Saxons que Moſcovites. L'armée du ſecond n'étoit pas de dix mille combattans. Le capitaine d'Auguſte fit une diſpoſition admirable; mais à peine la bataille fut-elle engagée, que ſes troupes prirent la fuite. Le carnage fut horrible. Plus de ſept mille Saxons reſterent ſur la place. Huit mille treize furent pris avec trente-deux piéces de canon, quatre mortiers, onze mille mouſquets, dont ſept mille étoient encore chargés, & la plûpart des drapeaux & étendards. Une victoire ſi glorieuſe & ſi complette ne coûta que trois cens ſoixante & treize hommes aux Suédois. Parmi les priſonniers, il ſe trouva un régiment entier de François qui s'étoient attachés au ſervice d'Auguſte, après la fameuſe bataille de Hochſtedt, & qui, dès ce jour même, paſſerent ſous les drapeaux de Charles XII. Ce prince fut un peu jaloux de la gloire de Renſchildt; &, dans un premier mouvement, il ne put s'empêcher de dire: « Renſchildt ne » voudra plus faire comparaiſon avec moi. »

FRÉDÉRIKS-HALL. (*ſiége de*) Charles XII voulant faire, pour la ſeconde fois, la conquête de la Norwège, vint mettre le ſiége devant Frédériks-Hall, place importante, qu'on regardoit comme la clef du royaume, & ſituée à l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche du Danemarck. On étoit au mois de Décembre 1718. L'hyver étoit exceſſif, & le froid tuoit une foule de ſoldats. Cependant les ouvrages avancerent promptement, & bientôt la ville fut ſerrée de très-près.

» Le 11 de Décembre, dit M. de Voltaire,

» le Roi alla, ſur les neuf heures du ſoir, vi-
» ſiter la tranchée ; &, ne trouvant pas la pa-
» rallele aſſez avancée à ſon gré, il parut très-
» mécontent. M. Mégret, ingénieur Fran-
» çois qui conduiſoit le ſiége, l'aſſura que la
» place ſeroit priſe dans huit jours. Nous
» verrons, dit le Roi ; & il continua de viſiter
» les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta
» dans un endroit où le boyau faiſoit un an-
» gle avec la parallele. Il ſe mit à genoux ſur
» le talus intérieur ; &, appuyant ſes coudes
» ſur le parapet, il reſta quelque tems à conſi-
» dérer les travailleurs qui continuoient les
» tranchées à la lueur des étoiles. »

Ce prince étoit expoſé, preſqu'à demi-corps, à une batterie de canons, pointée vis-à-vis de l'angle où il étoit, & qui tiroit à cartouches. Dans ce moment, ſes officiers le virent qui tomboit ſur le parapet, en faiſant un grand ſoupir. Ils s'approchent ; mais Charles n'étoit plus. Une balle, peſant une demi-livre, l'avoit atteint à la temple, & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts. En expirant, il avoit eu la force de mettre, par un mouvement naturel, la main ſur la garde de ſon épée. Mégret, homme indifférent & ſingulier, ſe contenta de dire, en voyant le monarque ſans vie : « Retirons-nous ; la piéce » eſt jouée. » Pour dérober aux troupes la connoiſſance de ce malheur, juſqu'à ce que le prince de Heſſe, beau-frere de Charles, en fût informé, on enveloppa le corps d'un manteau gris, & la tête d'une perruque & d'un chapeau. En cet état, on tranſporta le Roi ſous le nom du capitaine Carlsberg.

Ainſi mourut l'Alexandre de notre ſiécle, à l'âge de trente-ſix ans & demi. Plus conſtant dans ſes vertus que le roi de Macédoine, ſon unique défaut fut de les porter à l'excès; & l'on peut dire avec l'illuſtre hiſtorien qui nous a tracé ſes exploits, que c'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans foibleſſe. Après ſa mort, on leva le ſiége; & les Suédois ſe hâterent de faire la paix avec leurs ennemis.

FRÉTEVAL. (*journée de*) Philippe-Auguſte, étant en guerre avec Richard, roi d'Angleterre, fut ſurpris, l'an 1194, entre Bellefoge & Blois, près de Fréteval, par des troupes miſes en embuſcade. Le monarque Françios perdit non-ſeulement ſon bagage, ſa chapelle, & l'argent deſtiné à la paye de l'armée, mais encore ſon ſceau & les titres de la couronne. Le ſoldat vainqueur diſſipa une partie de ces papiers précieux. Richard ſe ſaiſit des autres, & ne voulut jamais les rendre. Il fallut en fabriquer de nouveaux.

FRIBOURG. (*bataille & ſiéges de*) 1. Le duc d'Enguien, après avoir rétabli l'honneur des armes Françoiſes dans la Flandre, traverſa le Rhin, en 1644, & pourſuivit les Allemands juſqu'auprès de Fribourg, où il les trouva retranchés, ſous les ordres du général comte de Merci. Leur armée, ſupérieure à la ſienne par le nombre, l'étoit encore par l'avantage de ſa poſition ſur deux éminences très-eſcarpées, & bordées d'artillerie. Condé avoit ſous lui deux maréchaux de France,

dont l'un étoit Grammont, & l'autre le fameux vicomte de Turenne, que ſes ſervices venoient d'élever au grade de maréchal, & qui jettoit, depuis ſa tendre jeuneſſe, les fondemens de la réputation immortelle qu'il eut depuis. Le Prince, avec les deux généraux, attaqua, le 3 d'Août, ſur les ſix heures du ſoir, le camp des Impériaux. Les vainqueurs de Rocroi y ſignalerent cette valeur ſage & terrible que leur avoit inſpirée le jeune & auguſte général qu'ils avoient à leur tête. Le combat recommença trois fois, à trois jours différens. Il falloit gravir contre des rochers, des montagnes, des éminences; franchir des précipices; traverſer des marais; parcourir des bois affreux, & vaincre partout l'ennemi, qui, le fer à la main, menaçoit l'audacieux qui vouloit l'attaquer. Jamais bataille ne fut plus terrible. On dit que le duc d'Enguien jetta ſon bâton de commandant dans les retranchemens ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Il falloit peut-être des actions auſſi hardies pour mener les troupes à des aſſauts ſi difficiles. Ce combat de Fribourg, plus meurtrier que déciſif, fut la ſeconde victoire du duc d'Enguien. Merci décampa quatre jours après. Philisbourg & Mayence rendus furent la preuve & le fruit de ce nouveau triomphe.

2. Le maréchal de Créqui, devenu plus prudent par ſes défaites, réparoit un jour de témérité par une ſuite de ſuccès dûs à ſa ſageſſe. Après avoir harcelé long-tems & même battu le duc de Lorraine, en 1677,

il fit, en ſa préſence, le ſiége de Fribourg, place forte, grande, belle, capitale du Briſgaw, & ſituée avantageuſement entre le Rhin & la Forêt-Noire. Il ouvrit la tranchée. Il foudroya la place, avec tant de promptitude, qu'il alloit livrer l'aſſaut, le 14 de Novembre, cinquieme jour du ſiége, lorſque le gouverneur vint demander à capituler.

3. L'armée Françoiſe, ſous les ordres du maréchal de Coigni, vint mettre le ſiége devant Fribourg. On ouvrit la tranchée, le 30 de Septembre 1744; & l'on pouſſa les travaux avec toute l'activité dont les François ſont capables. Le Roi, qui venoit de toucher aux portes du tombeau, joignit ſes troupes, le 10 d'Octobre. Ce grand monarque étoit encore foible & convaleſcent; & cependant il ſe trouvoit par-tout, animant les ſoldats par ſa préſence, les encourageant par ſes promeſſes. On fut obligé de détourner la riviere de Thréſeim, & de lui ouvrir un canal de deux mille ſix cens toiſes. Mais à peine ce long & pénible travail fut-il achevé, qu'une digue ſe rompit; & l'on recommença. Il falloit ſaigner à la fois deux bras de la riviere. Il falloit travailler ſous le feu des deux châteaux de Fribourg. Les eaux, conſidérablement gonflées par les pluies continuelles, dérangerent les ponts conſtruits ſur le nouveau canal. On les rétablit dans une nuit; &, le lendemain, on marcha au chemin-couvert ſur un terrein miné, vis-à-vis d'une artillerie & d'une mouſqueterie qui lançoient, ſans diſcontinuer, des foudres & la mort. Cinq gens grenadiers furent tués ou

bleſſés dans cette attaque terrible. Deux compagnies entieres périrent par l'effet des mines du chemin-couvert. Le jour ſuivant, on acheva d'en chaſſer les ennemis, malgré une grêle de bombes, de pierres & de grenades, qu'ils faiſoient tomber, à chaque inſtant, du haut de leurs remparts & de leurs tours. Seize ingénieurs dirigeoient les opérations des guerriers : tous les ſeize furent dangereuſement bleſſés. Une pierre atteignit le prince de Soubiſe, & lui caſſa le bras. Dès que le Roi le ſçut, il alla le voir. Il y retourna pluſieurs fois. Il voyoit mettre l'appareil à ſes bleſſures. Encouragés par cette ſenſibilité, les ſoldats redoubloient d'ardeur, en ſuivant le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, à la tranchée & aux attaques. Enfin le général Damnitz, gouverneur de Fribourg, arbora le drapeau blanc, le 6 de Novembre, & rendit le château, le 25. Toute la garniſon fut faite priſonniere de guerre.

FRIEDBERG. (*bataille de*) Pendant que la France triomphoit aux plaines de Fontenoi, le roi de Pruſſe, ſon allié, s'engageoit dans une gorge de montagnes au fond de la baſſe Siléſie, pour attaquer le prince Charles de Lorraine, qui commandoit les troupes de la Reine. Ce monarque joignit l'ennemi près du village de Friedberg, le 3 de Juin 1745 ; &, dès le lendemain, il fit ſes diſpoſitions pour engager le combat. Il fut long & opiniâtre ; mais la bravoure & la prudence du nouveau Céſar lui firent remporter une victoire complette. Un aide-major, député de Fontenoi, de la part du roi de France, pour

annoncer au monarque l'heureux ſuccès de ſes armes, fut témoin de ce triomphe. Le vainqueur le chargea de dire à ſon maître, de ſa part, ces propres paroles : « J'ai ac- » quitté à Friedberg la lettre-de-change que » vous avez tirée ſur moi à Fontenoi. »

FRIGIDUS. (*bataille du*) Arbogaſte, qui vouloit s'élever à l'Empire, avoit décoré de la pourpre Eugène, vain & ridicule ſophiſte, pour régner ſous ſon nom. L'empereur Théodoſe lui déclara la guerre, & vint lui livrer bataille ſur les bords de la riviere nommée alors *Frigidus*, aujourd'hui le Vipao, dans le comté de Gorice, à douze lieues au nord-eſt d'Aquilée. Le carnage fut horrible. La nuit ſépara les combattans, avant que la victoire fût décidée. Théodoſe perdit une bonne partie de ſon armée ; & les ennemis ſe crurent vainqueurs. On conſeilla même à l'empereur de ſe retirer, pour lever de nouvelles troupes. « Non, non, répondit ce re- » ligieux prince, la Croix de Jeſus-Chriſt ne » fuira pas devant les dieux d'Eugène. » Il mit toute ſon eſpérance dans le ſecours du Ciel ; &, pour le mériter, il ſe retira dans une chapelle, où il paſſa la nuit en prieres. Vers le matin, le ſommeil le ſurprit ; & il vit en ſonge deux cavaliers dont les habits & les chevaux étoient d'une blancheur éblouiſſante. « Prenez les armes, lui dirent-ils ; » retournez au combat : nous combattrons à » votre tête. Nous ſommes Jean l'évangéliſte » & l'apôtre Philippe. » A ces mots, l'empereur s'éveille ; &, lorſqu'il regagnoit ſon camp, l'eſprit tout occupé de la céleſte vi-

sion, on lui amena un soldat qui avoit eu le même songe. Aussi-tôt il encourage ses troupes, & marche avec confiance contre les nombreux bataillons de l'usurpateur. On eût pris cette armée pour une poignée de désespérés qui venoient s'ensevelir au milieu du carnage dont le champ de bataille étoit couvert. En ce moment, Théodose apperçoit derriere lui le comte Arbitrion prêt à le charger en queue, dès que le combat seroit engagé. Mais ce capitaine vient se ranger avec ses troupes sous les drapeaux de son prince légitime. Alors Théodose, sautant à bas de son cheval, & s'avançant à la tête de ses guerriers, met l'épée à la main, & vole seul à l'ennemi, en s'écriant : « Où est le Dieu de » Théodose ? » On s'empresse de le suivre. Tout-à-coup l'air se couvre d'une épaisse obscurité. Un vent impétueux souffle dans le visage des ennemis, & les met en désordre. Ils sont enfoncés de toutes parts, malgré les efforts d'Arbogaste ; & ceux qui échappent au carnage, se prosternant devant Théodose, le saluent comme leur empereur, & demandent humblement la vie. Ce prince fait cesser le carnage, & leur ordonne de lui amener Eugène. Le tyran comptoit sur la victoire. » Où est Théodose, s'écria-t-il, en voyant » ses soldats ? Me l'amenez-vous enchaîné, » comme je vous l'ai commandé ? »... C'est » vous-même, répondent les guerriers, que » nous allons conduire à notre prince. » En même tems, ils lui arrachent la pourpre ; l'enchaînent ; l'entraînent avec eux, & le présentent aux pieds du vainqueur. Un soldat

lui tranche la tête d'un seul coup d'épée. Arbogaste, instruit du malheur de sa créature, & craignant tout pour lui-même, termina sa vie par deux coups d'épée. Cette mémorable victoire fut remportée le 6 de Septembre, l'an 394.

FRONTENAY. (*siége de*) En 1242, S. Louis, poussant vivement la guerre qu'il avoit déclarée au comte de la Marche, mit le siége devant Frontenay, ville forte alors, située sur les confins de la Saintonge & du Poitou. Cette place, qu'on regardoit comme imprenable, fut attaquée & défendue avec une égale valeur. Mais enfin, après quinze jours d'efforts, elle fut emportée d'assaut. On la rasa jusqu'aux fondemens : d'où lui est venu le nom de *Frontenay-l'abbatu*, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

FRUIDENTALL. (*prise de*) Le roi de Prusse, ayant formé le projet de se rendre maître de la Silésie, en 1741, fit investir, par le felt-maréchal de Schewerin, la ville de Fruidentall, dans le duché d'Oppaw, ou de Troppaw, dont la conquête lui ouvroit l'entrée de la province qu'il convoitoit. Le général Prussien répondit au choix de son maître par une activité merveilleuse. Il parut devant la place, lorsqu'on l'y attendoit le moins. La garnison, qui n'étoit que de deux cens hommes, demanda, le lendemain, à capituler. On lui accorda des conditions assez honnêtes; & l'armée victorieuse entra dans la place qui fut la premiere conquête du monarque Prussien en Silésie. L'année suivante, par un traité, Frédéric la rendit à l'impératrice-

trice-reine. Mais, en 1744, il s'en empara de nouveau, & la conſerva.

FURNES. (*ſiéges de*) 1. En 1675, l'armée Françoiſe, étant entrée en Flandres, ſous la conduite du prince de Condé, s'approcha de Furnes, pour en faire la conquête. Pendant qu'elle étoit en marche, le comte de Boutteville, depuis maréchal de Luxembourg, apperçut quelques ſoldats qui s'écartoient du corps. Il envoya dans le moment un de ſes aides-de-camp, pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un ſeul qui continua ſon chemin. Le Comte, vivement offenſé d'une telle déſobéiſſance, court à lui, la canne à la main, & menace de l'en fraper. Celui-ci répond avec ſang-froid, que, s'il exécutoit ſa menace, il ſçauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponſe, Boutteville lui déchargea quelques coups, & le força de rejoindre ſon corps.

Quelque tems après, quand on eut conſtruit les premiers ouvrages, & donné quelques attaques à la place, Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans ſon régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit beſoin, avec cent piſtoles de récompenſe. Le ſoldat en queſtion, qui paſſoit pour le plus brave du régiment, ſe préſenta; &, ayant mené avec lui trente de ſes camarades, dont on lui avoit laiſſé le choix, il s'acquitta de ſa commiſſion, qui étoit des plus hazardeuſes, avec un courage & un bonheur incroyables. A ſon retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent piſtoles pro-

miſes. Le ſoldat ſur le champ les diſtribua à ſes camarades, diſant qu'il ne ſervoit point pour de l'argent, & demanda ſeulement que, ſi l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompenſe, on le fît officier. Adreſſant enſuite la parole au Comte, il lui demanda s'il le reconnoiſſoit? Sur la réponſe de Boutteville, qui ne ſe rappelloit pas de l'avoir jamais vu : « Eh bien ! lui dit-il, c'eſt moi qui » ſuis le ſoldat que vous maltraitâtes ſi fort il » y a quinze jours. Je vous avois bien dit que » je vous en ferois repentir. » Le Comte, plein d'admiration & attendri juſqu'aux larmes, l'embraſſa ; lui fit des excuſes, & le nomma officier, le jour même. Il ſe l'attacha bientôt après, en qualité d'un de ſes aides-de-camp. Le grand Condé, grand eſtimateur des belles actions, prenoit un plaiſir ſingulier à raconter ce trait de bravoure & de généroſité. En peu de tems, toute l'armée en eut connoiſſance. Animée par cet exemple, elle redoubla d'ardeur, & ſeconda les opérations de ſon auguſte général. Bientôt Furnes fut obligée d'ouvrir ſes portes, & de s'humilier devant les drapeaux victorieux de Louis XIV.

2. Le 29 de Juin 1744, après la priſe d'Ypres & du fort de la Kenoque, Louis XV fit inveſtir la ville de Furnes. M. le comte de Clermont fut chargé de ce ſiége, & fit faire deux attaques auxquelles les troupes ſe porterent avec cette ardeur qu'inſpirent toujours la preſence & l'exemple d'un prince du ſang. La tranchée fut ouverte le 7 de Juillet ; & la place capitula le 10.

[G A B]

GABAA. (*siége de*) Cette ville, l'une des plus fortes places des enfans de Benjamin, fut assiégée, quelque tems après la mort de Josué, par toutes les tribus, pour punir les excès de ses habitans. Un Lévite, dont la femme étoit belle, avoit été forcé de l'abandonner à leur brutalité. Ils la lui renvoyerent, après l'avoir outragée, pendant toute une nuit. Mais à peine étoit-elle arrivée à la porte de la maison où étoit son mari, qu'elle tomba morte. Le Lévite voulut se venger d'une maniere terrible. Il coupa le corps de sa femme en douze morceaux qu'il envoya aux douze tribus. Un spectacle si inouï fit horreur aux enfans d'Israël. Ils jurerent de venger avec éclat l'attentat commis en la personne du ministre de Dieu; &, la tribu de Benjamin ayant refusé d'entrer dans ce projet, ils l'envelopperent dans la proscription des citoyens de Gabaa. On consulta le Seigneur. Il ne désapprouva pas la guerre. On marcha donc contre la ville criminelle; mais les Benjamites furent vainqueurs. On consulta de nouveau le Seigneur. Il rendit le même oracle; & les Israëlites furent encore vaincus. Alors on eut recours aux prieres & aux jeûnes. Dieu, touché du motif qui les animoit: » Marchez contre eux, leur dit-il; demain je » vous les livrerai. » On reprit le chemin de Gabaa; on livra la bataille; la victoire se dé-

clara pour le parti le plus juſte. Les Benjamites furent taillés en piéces; la ville & tous les villages livrés aux flammes; &, de toute la tribu, il ne ſe ſauva que ſix cens hommes. *1432 avant J. C.*

GABÈNE. (*action dans la province de*) Le célèbre Eumène, ce digne officier d'Alexandre le Grand, & qui, par ſa prudence, avoit échappé aux plus grands dangers, ne put éviter les triſtes effets de la perfidie. Ce héros avoit pris ſes quartiers d'hyver dans la province de Gabène. Antigone, ſon infatigable ennemi, crut pouvoir l'y ſurprendre, parceque ſes troupes avoient voulu ſe diſperſer dans différentes villes éloignées les unes des autres. Mais Eumène, qui ſçavoit tout prévoir, avoit répandu de tous côtés des eſpions qui l'inſtruiſirent à propos de l'approche des ennemis. Pour tromper ſon rival, il plaça ſur les montagnes, du côté par où il arrivoit, les troupes qu'il trouva ſous ſa main; &, la nuit ſuivante, il leur fit allumer un ſi grand nombre de feux, qu'Antigone crut qu'il étoit campé dans cet endroit, avec ſon armée entiere, & en état de le recevoir. Il s'arrêta, &, par ce délai, donna le tems à ſon ſage adverſaire de raſſembler tous ſes ſoldats; mais il reconnut bientôt ſon erreur; &, plein de dépit, il réſolut d'en venir à une bataille. Son armée étoit compoſée de vingt-deux mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, & de ſoixante-cinq éléphans. Celle d'Eumène montoit à près de trente-ſept mille fantaſſins, & à plus de ſix mille cavaliers, outre cent quatorze éléphans. Les deux chefs rangerent leurs

ſoldats à-peu-près de la même maniere. Tous deux placerent leurs éléphans ſur une premiere ligne, le long du front de la bataille, & remplirent les intervalles de troupes armées à la légere. Eumène n'eut pas beſoin d'exhorter les ſiens à combattre avec courage. Les Argyraſpides, compagnie formidable par ſa valeur, & compoſée de vieux ſoldats qui, ſous Philippe & Alexandre, s'étoient couverts cent fois de lauriers dans les combats, donnoient aux troupes, par leurs exemples, de plus puiſſans motifs que n'auroient pu faire de vaines paroles. Ces braves guerriers ſe jetterent, tête baiſſée, ſur l'infanterie d'Antigone, & portant à ſes ſoldats épouvantés des coups terribles : « Scélérats, leur crioient-» ils, c'eſt contre vos peres que vous com-» battez. » Rien ne put leur réſiſter. Tout plia, dès le premier choc; &, malgré les efforts du général, tout ſe diſperſa, tout prit la fuite. La cavalerie d'Eumène ne ſoutenoit point cette victoire. Elle fut enfoncée. Antigone la pourſuivit; &, à la faveur d'une grande pouſſiere, il enleva tous les bagages des Argyraſpides, leurs femmes, leurs enfans, leurs courtiſanes, leurs eſclaves, leur or, leur argent, & tout ce qu'ils avoient acquis à la ſuite d'Alexandre. Dans la bataille, Antigone avoit perdu cinq mille hommes, & Eumène n'en avoit eu que trois cens de tués; auſſi ſes ſoldats ſe retiroient-ils, en célébrant leur victoire par de grands cris de joie. Mais ces mouvemens d'allégreſſe ſe changerent bientôt en triſteſſe, quand ils ſe virent dépouillés de tout ce qu'ils poſſédoient. Leur déſeſpoir fut ſi

grand, que plusieurs députerent sur le champ vers Antigone, pour le prier de leur rendre ce qu'il leur avoit enlevé. Ce prince leur répondit que, non-seulement il leur accorderoit leur demande, s'ils vouloient leur livrer Eumène, mais qu'il récompenseroit encore ce service par une multitude de bienfaits. Il n'en falloit pas tant, pour porter au plus grand des crimes des cœurs déja ulcérés. Ces forcenés, oubliant leur propre gloire & leurs sermens, se jetterent sur leur infortuné chef, dans un tems où il ne se défioit de rien; &, pleins de fureur, ils lui ôtent son épée, & lui attachent les mains derriere le dos, avec sa propre ceinture. Dans cet état, ils le font passer à travers la phalange Macédonienne, rangée en haie sous les armes. Plusieurs déroberent leurs regards à un si triste spectacle. L'illustre prisonnier, sans s'étonner de sa disgrace, leur disoit, d'un ton majestueux : « Mes amis, » donnez-moi la mort; ou, si vous n'osez » souiller vos mains du sang de votre géné- » ral, rendez la liberté à l'une des miennes: » à cette condition, je prie les dieux de vous » délivrer des maux que vous attirez sur vos » têtes. » On hâta sa marche, pour éviter ces sortes d'apostrophes, capables de réveiller l'affection des soldats, ou du moins de faire naître des remords. Quand il fut arrivé au camp d'Antigone, toutes les troupes s'empresserent de le voir; & chacun lui témoignoit sa compassion & ses respects. On alla demander au général comment il vouloit qu'on gardât un si grand homme ? « Comme un éléphant, » répondit-il, ou comme un lion. » Bientôt

après, il lui fit donner la mort dans ſa priſon. Ainſi périt dans les fers l'un des plus grands hommes qu'ait produits l'antiquité, & le plus digne de ſuccéder à Alexandre. Iſſu d'un pere qui travailloit de ſes mains dans une profeſſion obſcure, il ne rougit jamais de la baſſeſſe de ſa naiſſance, & s'avança par degrés juſqu'aux premieres places, ſans s'oublier dans ſa grandeur. Bon fils, bon pere, bon époux, excellent citoyen, ami conſtant, vertueux par goût & par choix, ſa moindre qualité eſt de l'avoir emporté ſur tous les capitaines de ſon ſiécle, & je dirois preſque, ſur Alexandre même, en courage, en prudence, en fermeté, en reſſources, en fineſſes. *An du monde 3689.*

GABIES. (*priſe de*) Les habitans de cette ville avoient aidé les Volſques dans leur rebellion contre les Romains. Tarquin le Superbe, après avoir puni ceux-ci par la priſe de Sueſſa-Pométia, marcha avec ſon armée triomphante contre Gabies. Il y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit cru; mais ce prince, qui, pour faire réuſſir ſes deſſeins, employoit ſans ſcrupule la fourberie & l'injuſtice, eut recours à la ruſe la plus ſinguliere pour ſe rendre maître de cette place. Sextus, l'aîné de ſes enfans, de concert avec lui, ſe jetta dans la ville, en ſe plaignant amèrement de la cruauté de ſon pere, & en priant tous les citoyens de lui ouvrir un aſyle contre ſa fureur implacable. Les Gabiens, plus compatiſſans que précautionnés, le reçurent avec bonté; eſſuyerent ſes larmes feintes; &, charmés enſuite de ſa douceur & du zèle qu'il

témoignoit pour eux, ils lui donnerent le commandement de la ville. Quand il eut bien reconnu l'état de la place, & le caractère des principaux citoyens, il envoya à ſon pere une perſonne de confiance pour ſçavoir ſa volonté. Tarquin, pour toute réponſe, ſe promenant dans ſon jardin, d'un air taciturne, s'amuſe à abbatre les plus hautes tiges des pavots, & renvoie le député. Sextus entendit le mot de cette énigme. Il fit mourir, ſous différens prétextes, ceux qui avoient le plus d'autorité à Gabies; &, s'en rendant le maître par cette cruelle adreſſe, il la livra enfin à ſon pere. Les Gabiens s'attendoient aux traitemens les plus durs & les plus inhumains. Ils furent agréablement trompés. Tarquin parut oublier ſon caractere, pour prendre celui de Roi. Il ne fit mourir ni exiler aucun d'eux. Il n'ôta à perſonne ni ſes biens ni ſes dignités; &, pour mettre le comble à ſes bienfaits, il leur rendit leur ville & leur liberté. Ce prince ruſé affectoit cette douceur pour s'aſſurer de plus en plus l'empire de Rome, en ſe procurant des appuis étrangers. Que ne traitoit-il ainſi les Romains? Son autorité, fondée alors ſur l'amour & la reconnoiſſance, eût été inébranlable. Tarquin ſigna de ſa main un traité d'alliance; &, ayant établi Sextus, ſon fils, roi ou chef de Gabies, il s'en retourna à Rome avec ſes troupes. *L'an 528 avant J. C.*

GADELBUSCH. (*bataille de*) Le général Steinbock, étant entré dans le Mecklembourg, à la tête d'environ douze mille hommes, atteignit, le 20 de Décembre 1712,

près de Gadelbuſch, un détachement de ſix mille Saxons, & toute l'armée Danoiſe, qui alloit joindre les Moſcovites. Les Suédois étoient ſéparés de leurs ennemis par un marais, derriere lequel ces derniers étoient campés & couverts d'un bois. Les Alliés avoient donc l'avantage du nombre & du terrein; &, pour les attaquer, il falloit traverſer un marécage immenſe ſous le feu de leur artillerie. Steinbock, ſans s'effrayer, donne le ſignal à ſes braves ſoldats; paſſe d'un air intrépide; arrive en ordre de bataille, & engage un combat terrible. Après trois heures d'acharnement égal, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & laiſſerent ſur le champ de bataille, qu'ils abandonnerent, plus de deux mille combattans. Plus de quatre mille tomberent entre les mains des vainqueurs, avec vingt-quatre piéces de canon, les tentes & une partie du bagage. Un fils du roi Auguſte & de la belle comteſſe de Koniſmar, connu ſous le nom de *Comte de Saxe*, fit, dans cette célèbre journée, ſon apprentiſſage militaire.

GALLUCCIO. (*ſiége de*) Roger, roi de Sicile, s'étoit emparé de la Pouille. Le pape Innocent II lui déclara la guerre. Ce pontife forma le ſiége du château de Galluccio, & le preſſa avec tant d'ardeur, qu'il étoit ſur le point d'y entrer, lorſque le monarque parut à la tête de ſes troupes. En vain le ſaint pere voulut échapper. Roger lui livra bataille; le vainquit; le fit priſonnier, l'an 1139. Telles furent les ſituations fâcheuſes où s'expoſerent les papes, dit un auteur Italien fort judicieux,

toutes les fois qu'ils ont voulu prendre les armes, & que, ſortant de leur place, ils ont prétendu, comme princes du monde, ſe donner en ſpectacle à la tête des armées, ſe couvrir d'un caſque, au lieu d'une tiare, & endoſſer la cuiraſſe, au lieu de l'étole & du ſurplis.

GAMALA. (*ſiége de*) Veſpaſien, après avoir pris Jotapat, vint aſſiéger Gamala, place forte de la Galilée. Les Juifs, qui s'y étoient enfermés, étoient pleins de valeur, & avoient réſolu de ſe défendre juſqu'à la mort. Le roi Agrippa s'étant approché des murs pour leur conſeiller de ſe rendre aux Romains, un Juif le frappa d'un coup de pierre, & interrompit par-là ſa longue & charitable harangue. Les Romains emporterent la ville d'aſſaut. Mais, comme les maiſons, dans leſquelles ils pourſuivoient les Juifs, n'étoient pas ſolidement bâties, elles s'enfoncerent ſous le poids de tant d'hommes. Les Romains furent écraſés; les aſſiégés reprirent courage, & l'ennemi fut obligé de ſortir de la ville. Cet échec ne ralentit pourtant pas la valeur impétueuſe de Veſpaſien. Il fit donner un ſecond aſſaut. Les légions, animées par la vengeance, forcerent tous les retranchemens. Rien ne put leur réſiſter. La ville fut priſe, après un mois de ſiége. Une partie des aſſiégés, ne voyant plus d'eſpérance, avoient jetté leurs femmes & leurs enfans, du haut en bas des rochers, & s'y étoient précipités après eux. Le reſte fut impitoyablement égorgé par le vainqueur; & il n'échappa à ſa furie que deux filles d'un certain Philippe, ancien général du roi Agrippa. *An de J. C. 68.*

GAND. (*ſiéges de*) 1. Jean de Croy, comte de Rœux, ayant reçu ordre des Etats de Hollande d'attaquer le château de Gand, défendu par les troupes de Philippe II, roi d'Eſpagne, vint en former le ſiége, le 20 d'Octobre 1576, avec une armée aſſez nombreuſe. Cette citadelle, conſtruite par l'empereur Charles-Quint, étoit compoſée de quatre bons baſtions tournés en partie du côté de la ville, & en partie du côté de la campagne; mais elle étoit mal pourvue. Mondragoné, qui en étoit gouverneur, étoit abſent; & ſon lieutenant rempliſſoit ſes fonctions. Le comte de Rœux commença par élever une grande plate-forme, le plus près qu'il put de la ville, & ouvrit auſſi-tôt la tranchée, du même côté, afin de déboucher promptement dans le foſſé. Enſuite il établit ſur la plate-forme ſon canon dont le feu plongeoit dans le château, qu'il avoit fermé ſi exactement de toutes parts, qu'il étoit impoſſible d'y faire entrer du ſecours. La femme de Mondragoné, dame remplie d'un courage audeſſus de ſon ſexe, ſe défendit avec la plus héroïque valeur, & remplaça ſon mari avec une diſtinction digne de tous les éloges de la poſtérité. Cependant ces intrépides défenſeurs étoient ſi peu ſecondés, qu'ils ne purent arrêter les efforts des Flamands. Ils céderent, après une bonne réſiſtance; & le ſiége finit ſans aucune action d'éclat.

2. Quelque tems après la bataille de Fontenoi, le maréchal de Saxe concerta la priſe de Gand, dont les ennemis avoient fait leur magaſin. Ils étoient campés à Bruxelles. Pour

les tromper, le général François fit faire plusieurs mouvemens à son armée, & prit tellement ses mesures, que le marquis du Chayla d'un côté, & le comte de Lowendhal de l'autre, devoient se trouver devant la ville à la même heure. On exécutoit les ordres du maréchal, lorsque l'entreprise fut près d'échouer par un de ces évènemens si communs à la guerre. Les Anglois, quoique vaincus à Fontenoi, n'avoient été ni dispersés ni découragés. Ils virent des environs de Bruxelles le péril évident dont Gand étoit menacé. Ils firent marcher enfin un corps de six mille combattans pour défendre cette ville qui n'avoit alors que six cens hommes de garnison. Cette troupe avançoit à Gand sur la chaussée d'Alost, précisément dans le tems que M. du Chayla étoit environ à une lieue de-là, sur la même chaussée, avec trois brigades de cavalerie, deux d'infanterie, composées de Normandie, Crillon & Laval, vingt piéces de canon & de pontons. L'artillerie étoit déja en avant, gardée par cinquante hommes; &, au-delà de cette artillerie, marchoit M. de Grassin, avec une partie de la troupe légere qu'il entretenoit à ses frais. Il étoit nuit. Une tranquillité profonde régnoit dans toute la campagne. Tout-à-coup les six mille Anglois paroissent, & fondent sur les Grassins, qui n'ont que le tems de se jetter dans une ferme, près de l'abbaye de la Mêle, dont cette journée a pris le nom. Les Anglois courent à l'artillerie, & s'en emparent. Tout étoit perdu. Le marquis de Crillon, qui étoit déja arrivé à trois cens pas,

voit les ennemis maîtres du canon qu'ils tournoient contre lui, ſur le point d'y mettre le feu. Il ſe décide auſſi-tôt ; & ſans ſe troubler, il s'élance d'un côté contre les Anglois, tandis que le jeune marquis de Laval s'avance avec un autre bataillon. On reprend le canon. On arrête les vainqueurs. A quelques pas de-là, une ſeule compagnie de Normandie ſe défend avec courage. Deux bataillons du même régiment viennent à ſon ſecours. Le jeune comte de Périgord, âgé de dix-ſept ans, les commandoit. Il attaque le premier, à la tête d'une compagnie de grenadiers, un bataillon Anglois, qui lui demande la vie. Dans cet inſtant, MM. du Chayla & de Souvré ſe montrent avec la cavalerie. Les Anglois ſont enveloppés de tous côtés. Il ſe livre un combat ſanglant, dans lequel M. de Graville reçoit une grande bleſſure. Enfin les ennemis ſe débandent, & abandonnent la victoire. M. d'Azincourt, capitaine de Normandie, avec quarante hommes ſeulement, fait priſonniers le lieutenant-colonel du régiment de Rich, huit capitaines, deux cens quatre-vingt ſoldats qui jetterent leurs armes à ſes pieds. Rien ne fut égale à leur ſurpriſe, quand ils virent qu'ils s'étoient rendus à quarante François. M. d'Azincourt conduiſit ſes priſonniers au marquis de Graville, tenant la pointe de ſon épée ſur la poitrine du lieutenant-colonel Anglois, & le menaçant de le tuer, ſi ſes gens faiſoient la moindre réſiſtance. Un autre capitaine de Normandie, M. de Montalembert, prend cent cinquante Anglois, avec cinquante ſoldats de ſon régiment. M. de Saint-Sauveur, capitaine

au régiment du Roi, cavalerie, met en fuite; ſur la fin de l'action, trois eſcadrons ennemis. « Enfin le ſuccès étrange de ce combat, dit M. de Voltaire, eſt peut-être ce qui fit le plus d'honneur aux François dans cette campagne, & qui mit le plus de conſternation chez leurs adverſaires. » Ce qui caractériſe encore cette journée mémorable, c'eſt que tout y fut fait par la préſence d'eſprit, & par la valeur des officiers François.

On arriva devant Gand, le 11 de Juillet, au moment déſigné par le maréchal de Saxe. On entre dans la ville, les armes à la main, ſans la piller. On fait la garniſon de la citadelle priſonniere; &, ce qui étoit le monument & le fruit de la victoire, on ſe ſaiſit de cet amas prodigieux de vivres, de munitions, d'armes, d'habits, que les Alliés avoient dépoſé dans la place.

GANZAC. (*bataille de*) Choſroës II, roi des Perſes, étoit campé à Ganzac, capitale de l'Atropatène, & nommée aujourd'hui *Tauris*, avec quarante mille hommes. L'empereur Héraclius, qui s'étoit mis à la tête de ſes troupes pour combattre en perſonne cet infatigable ennemi, marcha contre ce prince. Une troupe de Saraſins, qu'il avoit à ſa ſolde, tombe ſur les gardes avancées des Perſes; les taille en piéces, & jette tant d'épouvante, que Choſroës prend auſſi-tôt la fuite avec ſes troupes. Les Romains les pourſuivirent avec ardeur; en tuerent un grand nombre, & entrerent triomphans dans Ganzac, qui n'oſa leur fermer ſes portes. *L'an 623.*

GAULOIS. (*défaite des*) L'an de Rome

397, le dictateur Sulpicius eut ordre de marcher contre les Gaulois. Pour éteindre le premier feu de cette nation courageuſe, il reſta long-tems dans ſon camp. Les ſoldats, inſultés ſans ceſſe par l'ennemi, demanderent le combat avec des cris ſéditieux. Il fallut ſe rendre; mais l'habile général, pour s'aſſurer de la victoire, eut recours à la ruſe. Il fit préparer environ mille mulets, ſur le dos deſquels on mit deux piéces d'étoffe, & que les valets de l'armée, auxquels on avoit donné des armes, monterent avec ordre de s'aller cacher dans les bois, & de n'en ſortir qu'au ſignal convenu. On ajoûta deux cens cavaliers pour faire réuſſir le ſtratagême. Cependant les deux nations en viennent aux mains. La valeur & même le ſuccès eſt égal de part & d'autre. Tantôt les ennemis ſont enfoncés : tantôt les Romains reculent. Sulpicius fait alors paroître ſa fauſſe cavalerie, qui fond, en pouſſant de grands cris, ſur les Gaulois ébranlés. Ceux-ci, croyant avoir à faire à une nouvelle armée, ſe retirent promptement dans leur camp. Les Romains l'avoient pris. Il fallut fuir vers les bois & les montagnes. Ils y furent accueillis par les valets qui en firent un grand carnage. Nul général, depuis Camille, ne remporta le triomphe ſur les Gaulois à plus juſte titre que Sulpicius.

GAURUS. (*journée du Mont-*) L'an de Rome 412, la République, ayant pris Capouë ſous ſa protection, déclara la guerre aux Samnites. Les deux Conſuls ſe mirent à la tête des armées. Cornélius partit pour le Samnium, & campa près de Saticule. Valérius

entra en Campanie, & plaça ſes troupes au pied du Mont-Gaurus. Les légions des Samnites vinrent l'y chercher. Pluſieurs jours ſe paſſerent en eſcarmouches, parce que le Conſul vouloit étudier ce nouvel ennemi. Enfin on donna le ſignal. Les Samnites firent une longue réſiſtance; mais les Romains, déja fatigués, ayant ranimé leur ardeur, les ennemis ne purent plus ſoutenir leurs efforts. Ils prirent la fuite de toutes parts, & abandonnerent aux Romains la victoire & leur camp.

GAVIGNANA. (*bataille de*) L'armée de l'empereur Charles-Quint aſſiégeoit Florence, en 1530, afin d'y rétablir les Médicis. Ferruci, général de cette république, voulut la ſecourir avec trois mille hommes, une nombreuſe artillerie, & toutes les munitions néceſſaires. Il s'achemina vers Gavignana, pour ſe ſouſtraire à trois corps de troupes qui le pourſuivoient de trois côtés différens. Mais, tandis qu'il entroit dans la ville par une porte, le prince d'Orange, qui commandoit les Impériaux devant Florence, vint à ſa rencontre, & entra par une autre porte dans Gavignana. A cette vue, Ferruci deſcend de cheval; prend une pique, & engage une action ſanglante. Les ſuccès ſont variés. Les deux partis ſont vainqueurs tour-à-tour. Le prince d'Orange reçoit deux coups d'arquebuſe, qui lui donnent la mort. Les troupes qu'il conduiſoit prennent la fuite; mais les autres corps étant ſurvenus, recommencent le combat avec plus de fureur. En un moment, Ferruci eſt accablé par le grand nombre. Cependant il ſe bat avec tant de courage, qu'il repouſſe

repouſſe l'ennemi. Il ſe croyoit victorieux, & ſe repoſoit un peu, appuyé ſur ſa pique, lorſque tout-à-coup quelques compagnies d'Allemands, qui n'avoient point encore combattu, viennent fondre ſur lui, & le pouſſent vivement. Pour cette fois, la victoire & la fortune l'abandonnerent. Mais ſa valeur, toujours conſtante, le ſoutint au milieu des dangers. Il immole tout ce qui s'offre à ſes coups. Il combat comme un lion, & répand la terreur par-tout où il ſe trouve. Enfin, après avoir réſiſté, pendant plus de trois heures, à quatre armées réunies, après avoir vu tuer ou bleſſer preſque tous ſes ſoldats, reſté preſque ſeul, tout couvert de coups dont pluſieurs étoient mortels, & ne pouvant plus ſoutenir le poids de ſes armes, il ſe rendit. Le général ennemi, abuſant de ſa victoire, fit déſarmer, ſur la place de Gravignana, cet illuſtre guerrier; &, l'accablant d'injures, il lui enfonça ſon épée dans le corps. Ferruci, grand juſqu'au dernier ſoupir, lui dit avant d'expirer : « Lâche, tu tues un homme mort. »

GAZA. (*bataille & priſes de*) 1. Cette ville étoit une des clefs de l'Egypte. Alexandre en forma le ſiége. Mais, quoiqu'il y employât toute la vigueur & toute l'application poſſibles, elle l'arrêta pendant deux mois. Pour ſe venger de deux bleſſures qu'il y reçut, il traita tous les habitans & les ſoldats avec la derniere cruauté. Alexandre avoit vaincu les Perſes. Mais ſes paſſions l'avoient vaincu lui-même; & leur tyrannie vengeoit l'Aſie du joug que ce conquérant lui avoit impoſé. Il fit paſſer dix mille hommes au fil de

l'épée, & fit vendre tout le reſte avec leurs femmes & leurs enfans. Mais rien n'égale l'indigne traitement qu'il fit ſubir à Bétis, gouverneur de la place, guerrier plein de valeur, & qui fut pris, dans le dernier aſſaut, couvert de glorieuſes bleſſures. Alexandre le fit comparoître devant ſon thrône : « Malheu» reux, lui dit-il avec une joie inſolente, tu » ne mourras pas comme tu l'as ſouhaité. At» tends-toi à ſouffrir tous les tourmens que » la vengeance peut inventer. » Bétis, le regardant d'un air fier, ne répondit rien à ces menaces. « Voyez-vous, reprit le vainqueur, » voyez-vous cette arrogance muette ? A-t-il » fléchi le genou ? a-t-il dit une parole de » ſoumiſſion ? Je vaincrai ce ſilence obſtiné ; » &, ſi je ne tire de ſa bouche aucun hom» mage, j'en arracherai pour le moins des » gémiſſemens. » Enfin ſa colere ſe tourna en rage. Il lui fit percer les talons ; y fit paſſer une corde ; l'attacha à un char ; &, pour imiter Achille qui, ſelon Homere, fit traîner trois fois le corps d'Hector autour des murs de Troye, il fit courir le char autour de Gaza, avec ce malheureux qui perdit bientôt le peu de vie que lui avoient laiſſé ſes bleſſures. *An du monde 3672.*

2. Démétrius, fils d'Antigone, jeune prince à qui ſon habileté dans les ſiéges fit donner le ſurnom de *Poliorcète*, c'eſt-à-dire *preneur de villes*, perdit une grande bataille, dans les plaines de Gaza, contre Ptolémée, officier d'Alexandre, & qui s'étoit fait proclamer Roi d'Egypte. *An du monde 3692.*

3. Les Sarafins vinrent attaquer Gaza, en

633, ſous la conduite d'Amrou. Il y eut d'abord un pour-parler, dans lequel le gouverneur ayant demandé fièrement au Barbare ce qui l'amenoit en Syrie ? « L'ordre de Dieu, » répondit-il ; l'ordre de notre maître. » Le gouverneur, ayant eſſayé vainement de l'arrêter par ſurpriſe, pour terminer la guerre par la priſe du chef, fut obligé d'en venir aux mains. Ses troupes furent taillées en piéces. Les Sarafins lui couperent le retour ; & Amrou fit dans Gaza, qui lui ouvrit ſes portes, une entrée triomphante.

GÉDÉON. (*victoire de*) Les Madianites & leurs Alliés, voulant dompter les Iſraëlites, raſſemblerent toutes leurs forces ; paſſerent le Jourdain, & vinrent camper dans les plaines que ce fleuve fertiliſe. Le Peuple de Dieu ſe croyoit perdu, lorſque le Seigneur arma pour le ſauver les mains de Gédéon. Rempli de ce ſaint enthouſiaſme qui tranſportoit les prophètes, le miraculeux général ſonne de la trompette, & raſſemble bientôt une armée de trente-deux mille hommes. Avec ces troupes nombreuſes, il marchoit à l'ennemi. Le Tout-Puiſſant l'arrête, & lui dit de permettre aux timides & aux lâches de retourner chez eux. Gédéon obéit ; & vingt-deux mille hommes ſe retirent. « C'eſt encore trop de troupes, dit le Seigneur. Menez les dix mille ſoldats qui vous reſtent ſur le bord du Jourdain, & ne gardez avec vous que ceux qui boiront de l'eau dans leurs mains, & ſans mettre les genoux en terre. » Il n'y eut que trois cens de ces braves. Avec cette armée, ſi foible en apparence, mais forte & invin-

cible par la protection du Dieu des batailles, Gédéon se présenta devant les ennemis. Il partagea sa petite troupe en trois bandes, donnant à chaque soldat une trompette avec un pot de terre, qui renfermoit une lampe. Sur le minuit, ces guerriers, choisis par la main de l'Eternel, s'étant approchés du camp des ennemis par trois côtés différens, commencerent à sonner de la trompette & à briser leurs pots l'un contre l'autre. Incontinent une vive lumiere éclaira le champ de bataille. Le son effrayant des trompettes répandit la terreur parmi les Madianites. Le désordre se mit dans leur camp. « Le Seigneur tourna » leurs épées contr'eux-mêmes : ils se tuoient » les uns les autres. » Les chefs & la moitié des troupes prirent la fuite vers le Jourdain. Mais Gédéon en fit garder les passages; &, les Israëlites s'étant mis à les poursuivre de tous côtés, cette armée si formidable fut presqu'entièrement massacrée. *L'an 1258 avant J. C.*

GELBOË. (*bataille de*) Ce fut près de cette montagne de la Palestine, que les Philistins, sous la conduite du roi Achis, rangerent leurs troupes en bataille, pour combattre contre Saül. Cet infidèle monarque, abandonné de Dieu, y périt misérablement avec Jonathas & deux autres de ses fils; & les ennemis, profitant de cette éclatante victoire, se rendirent maîtres de toute la campagne. *1054 ans avant J. C.*

GELDUBA. (*bataille de*) C'étoit ainsi que s'appelloit l'endroit où Vocula, général des Romains dans les Gaules, fut attaqué par

Civilis, chef des Bataves & des Gaulois révoltés, la ſoixante-neuvieme année depuis J. C. Les Barbares furent vaincus; & Vocula les pourſuivit juſques dans le voiſinage du camp Romain, nommé *Vétéra*, qu'ils aſſiégeoient. Là, il les battit encore une fois, & les força d'abandonner l'attaque des légions renfermées dans leurs retranchemens. *Voyez* VÉTÉRA.

GEMBLOURS. (*bataille de*) Dom Juan d'Autriche, nommé gouverneur de Flandres, à la place de Requeſens, mort en 1576, arriva dans ſa province, & commença ſon adminiſtration par un accord avec les rebelles. Cette paix ne fut pas de longue durée. Les perfidies des Eſpagnols révolterent les Flamands. Ils reprirent les armes; &, de part & d'autre, on ſe diſpoſa à recommencer la guerre avec plus de fureur que jamais. L'armée des Etats fut rencontrée, près de Gembloux, par les arquebuſiers Eſpagnols. Ils l'attaquerent; &, leur décharge étant faite, ils s'ouvrirent pour laiſſer paſſer les gendarmes dont le choc, plus ferme & plus ſerré, devoit produire plus d'effet. Au premier feu des arquebuſiers, la cavalerie Flamande avoit préſenté le front; &, après avoir bravement ſoutenu leurs efforts, elle ſembloit attendre la gendarmerie avec courage; mais la réſiſtance ne répondit point aux apparences. Le prince de Parme, qui commandoit cette troupe, ſe comporta avec tant de courage, que déja la cavalerie des Etats plioit, & paroiſſoit balancer à fuir. Sur ces entrefaites, arrive dom Juan avec le peu d'infanterie,

qui avoit fait assez de diligence pour se trouver à tems de combattre. L'ennemi, croyant alors avoir toute l'armée royale sur les bras, s'épouvante, & prend la fuite à toute bride. Vivement poursuivi par la cavalerie du Roi, il se précipite sur l'infanterie de l'arriere-garde de sa propre armée. Le choc s'étendit jusqu'au corps de bataille; & bientôt le désordre devint général. Il n'y eut que l'avant-garde qui ne souffrit aucune perte, parce qu'elle avoit beaucoup d'avance. Les Royalistes tuerent, dans cette occasion, plus de trois mille hommes. La victoire ne coûta que cent hommes à dom Juan. Trente drapeaux, quatre étendards, le canon, les équipages, le général des ennemis, divers autres officiers de distinction, & un grand nombre de prisonniers, furent les trophées de cet éclatant succès. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que six cens hommes au plus, de l'armée d'Espagne, commencerent l'action, & que leur nombre étoit à peine de douze cens, quand elle fut décidée en leur faveur, l'an 1578.

GÉMINIEN. (*prise du rocher*) Entre les précipices du Mont-Aurose en Mauritanie, s'élevoit une roche escarpée, qu'on appelloit *le rocher Géminien*. On y a bâti une tour fort petite à la vérité, mais qui, par son assiette, devenoit un refuge assuré. Yabdas, deux fois vaincu par Salomon, général de l'Empire, y avoit enfermé ses femmes & ses thrésors, sous la garde d'un vieil officier dont il connoissoit la rare fidélité. Les Romains, en visitant tous les détours de cette montagne, découvrirent un sentier qui les conduisit au pied de la tour.

Un d'entr'eux ſe hazarda d'y monter, & ſervit d'abord de riſée aux femmes du roi des Maures. Le vieux commandant, le regardant entre les créneaux, l'invitoit, par raillerie, à redoubler ſes efforts. Le ſoldat, piqué de ces inſultes, fit tant, des pieds & des mains, qu'il approcha d'aſſez près pour s'élancer aux créneaux, & pour abbatre la tête au commandant, d'un coup de ſabre. Ses camarades, animés par ſon exemple, ſe ſoulevent mutuellement, & atteignent le haut de la tour. Ils enleverent les femmes & l'argent dont Salomon récompenſa leur valeur, l'an 539.

GEMMINGHEN. (*bataille de*) Le peu de ſuccès des troupes Eſpagnoles, à la journée d'Héligerlée, détermina le duc d'Albe à ſe mettre lui-même à la tête de ſon armée, pour chaſſer le comte Louis de la Friſe, & l'obliger de ſe réfugier dans l'Allemagne, après l'avoir battu. Louis étoit campé en-deçà de l'Embs, devant un gros village nommé *Gemminghen*. Pour l'atteindre, il falloit parcourir une longue digue qui s'étend depuis le village, près de quatre lieues, en remontant le long du fleuve. Le terrein étoit coupé d'un ſi grand nombre de canaux qui communiquoient à l'Embs, & dont les bords étoient ſemés de maiſons de payſans & le cours traverſé par une infinité de ponts à leur uſage, qu'il étoit auſſi difficile d'y pénétrer, que de ſe rendre maître de la digue. Le camp du Comte étoit d'ailleurs bien défendu. Derriere lui étoit le village. Il avoit le fleuve à ſa gauche; à ſa droite, la campagne bordée de bons retranchemens par-tout où le ſol le permettoit. En-

fin on ne pouvoit venir à lui de front que par la digue même, qui, en cet endroit, étoit un peu éloignée de la riviere, & qui, protégée de chaque côté par deux fortes redoutes, étoit hériſſée d'artillerie dans l'intervalle qu'elles laiſſoient entr'elles. Une poſition ſi redoutable n'effraya point le Duc accoutumé, depuis long-tems, à moiſſonner des lauriers. Déterminé à faire tous ſes efforts pour détruire l'armée de ſon ennemi, il ne craignit point de l'attaquer dans ſon fort. Les deux armées étoient à-peu-près de la même force. Le duc d'Albe avoit ſous ſes drapeaux douze mille hommes de pied, & trois mille chevaux. Louis étoit ſeulement plus foible en cavalerie. Le gouverneur commença par faire avancer un bon corps de cavalerie, ſous les ordres de Ferdinand, ſon fils naturel, à qui il avoit confié le commandement de la cavalerie de ſon armée. Il lui enjoignit de s'emparer pied-à-pied de tous les ponts & de toutes les maiſons qui ſe trouvoient ſur ſa route, pour couvrir ſa retraite, s'il étoit forcé de la faire. De-là il porta plus loin cinq cens arquebuſiers Eſpagnols, & cinquante chevaux, commandés par d'Avila, & ſuivis de deux détachemens, chacun de ſix cens hommes de pied Eſpagnols, partie arquebuſiers, partie mouſquetaires, à la tête deſquels il avoit mis les meſſres-de-camp Romero & Lodogno. Il les fit ſoutenir par les deux compagnies de gendarmes de Céſar d'Avalos, & de Curtio Martinengue. Tel étoit enſuite l'ordre du reſte de l'armée. Les Eſpagnols formoient l'avant-garde, les Allemands le corps de bataille, &

les Vallons l'arriere-garde qui étoit fermée par le ſurplus de la cavalerie. Toutes ces troupes étoient reſſerrées ſur un front fort étroit, parce qu'on ne pouvoit marcher commodément que ſur la digue. D'Avila s'étoit déja avancé. Il avoit rencontré d'abord un petit corps de troupes ennemies, qui, après avoir levé les écluſes, inondoient la campagne où l'eau étoit déja entrée en grande quantité. Le comte Louis avoit fait une faute conſidérable, en ne coupant point les digues, dès le grand matin. C'étoit l'unique moyen d'arrêter le Duc. Mais il eſt des inſtans où les meilleurs généraux ne peuvent tout prévoir. Le plus habile eſt celui qui commet le moins de négligences. D'Avila mit aiſément en fuite les rebelles qui s'oppoſoient à ſon paſſage. Il fit fermer & garder les écluſes avec toutes les précautions néceſſaires ; &, peu de tems après, le Duc lui-même, accompagné de Vitelli, de Noircarmes & de quelques officiers, arriva à la vue du camp ennemi. Il y régnoit un grand déſordre. L'approche ſoudaine de l'armée royale avoit rempli de terreur une grande partie des révoltés. La plûpart des ſoldats du Comte, levés à la hâte & mal payés, ſe répandoient en reproches injurieux, & faiſoient craindre un ſoulevement général. Les eſpions du gouverneur l'informoient exactement de la diſpoſition des eſprits. Cet habile capitaine ſaiſit cet inſtant favorable pour attirer l'ennemi au combat. Louis ignoroit que l'armée entiere fût déja arrivée. Se flatant de diſſiper ſans peine les Eſpagnols qui s'étoient avancés, il raſſemble ſes troupes en

deux gros bataillons, autant que le permettoit un terrein ſi étroit, & leur ordonne de fondre bruſquement ſur les Royaliſtes. Ceux-ci les reçoivent avec une égale valeur. L'avant-garde de l'armée royale, s'étant alors approchée, anime les Eſpagnols par ſa préſence, autant qu'elle décourage les troupes de Louis. Ces dernieres, déconcertées par cette réſiſtance imprévue, ſe battent d'abord en retraite; & bientôt, ſe voyant trop vivement preſſées, elles prennent honteuſement la fuite. Les Eſpagnols les pourſuivent avec tant d'ardeur, que tous entrent pêle-mêle dans le camp du Comte. Les vainqueurs y font éclater la même bravoure; & les rebelles y montrent la même foibleſſe. Ces lâches ne ſongent qu'à ſauver leur vie, & ſont immolés par l'ennemi qu'ils tâchent en vain d'éviter. Ce n'eſt plus un combat; c'eſt un horrible carnage. L'Eſpagnol, plus altéré de ſang qu'avide de butin, & voulant venger la défaite d'Héligerlée, paſſe au fil de l'épée tout ce qui s'offre à ſes yeux. Le nombre de ceux qui ſe noyerent fut conſidérable. Les fuyards, ne pouvant éviter autrement le fer victorieux, s'abandonnoient à l'impétuoſité du fleuve qui, dans cet endroit, eſt très-large & dangereux par ſes fréquens tourbillons. On dit même que le Comte le traverſa à la nage, avec la plus grande peine. Il perdit ſept mille hommes dans cette malheureuſe journée, & abandonna au vainqueur tout ſon bagage, vingt étendards, dix gros canons, ſix autres canons qu'on appelloit du nom des ſix notes de muſique, & qui avoient été pris dans le combat

d'Héligerlée. Ce ſuccès ſignalé ne coûta au duc d'Albe que ſoixante-dix hommes, ſuivant Strada, & même huit ſeulement, ſi l'on veut ſuivre le récit du célèbre préſident de Thou. On apprit à Groningue la victoire des Eſpagnols par la quantité de chapeaux qu'on reconnut être ceux des Allemands qui s'étoient noyés dans le fleuve, que le flux fit entrer dans le Dollart & porta dans la partie la plus proche de Groningue. *1568.*

GÈNES. (*révolution de*) La célèbre révolution arrivée à Gènes, en 1746, eſt un des faits les plus importans de l'Hiſtoire, & mérite l'attention d'un lecteur curieux. M. de Voltaire ſera notre guide; & nous ne ferons qu'abréger ſon récit. Gènes n'eſt pas une ville qui doive, comme Milan, porter ſes clefs à quiconque approche d'elle avec une armée. Outre ſon enceinte, elle en a une ſeconde de plus de deux lieues d'étendue, formée ſur une chaîne de rochers. Par-delà cette double enceinte, l'Apennin lui ſert par-tout de fortification. Quarante mille Autrichiens & vingt mille Piémontois s'avançoient vers le poſte de la Bocchetta; &, de tout tems, ce poſte étoit regardé comme imprenable; mais l'allarme, que l'approche de ce torrent avoit jettée dans la ville, diſſipa les troupes qui le défendoient. Des députés vinrent au-devant des Autrichiens; ſe ſoumirent; & Gènes conſternée ouvrit ſes portes à ſes tyrans. Elle fut taxée à vingt-quatre millions de livres. C'étoit la ruiner de fond en comble. Cette république ne s'étoit pas attendue, quand la guerre commença pour la ſucceſſion

de la maiſon d'Autriche, qu'elle en ſeroit la victime ; mais, dès qu'on arme dans l'Europe, il n'y a point de petit Etat qui ne doive trembler.

Les Autrichiens uſoient avec rigueur du droit de la victoire. Les Génois, ayant épuiſé leurs reſſources, & donné tout l'argent de leur banque de S. George, pour payer ſeize millions, demanderent grace pour les huit autres ; mais on leur ſignifia, le 30 de Novembre, de la part de l'Impératrice-Reine, que non-ſeulement il les falloit donner, mais qu'il falloit payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régimens répandus dans les fauxbourgs de Saint Pierre-des-Arènes, de Biſagno, & dans les villages circonvoiſins. A la publication de ces ordres, le déſeſpoir ſaiſit tous les habitans. Leur commerce étoit ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuiſée ; les magnifiques maiſons de campagne, qui embelliſſoient les dehors de Gènes, pillées ; les habitans traités en eſclaves par le ſoldat : ils n'avoient plus à perdre que la vie ; & il n'y avoit point de Génois qui ne parût enfin réſolu à la ſacrifier, plutôt que de ſouffrir plus long-tems un traitement ſi honteux & ſi rude. Quelques ſénateurs fomentoient ſourdement & avec habileté les réſolutions déſeſpérées que les habitans ſembloient diſpoſés à prendre. Leurs émiſſaires diſoient aux plus accrédités du peuple : « Juſqu'à quand attendrez-vous que les Autrichiens viennent » vous égorger entre les bras de vos femmes » & de vos enfans, pour vous arracher le » peu de nourriture qui vous reſte ? Leurs

» troupes ſont diſperſées hors de l'enceinte de » vos murs : il n'y a dans la ville que ceux » qui veillent à la garde de vos portes ; vous » êtes ici plus de trente mille hommes capa- » bles d'un coup de main : ne vaut-il pas » mieux mourir, que d'être les ſpectateurs » des ruines de votre patrie ? » Mille diſcours pareils animoient le peuple ; mais perſonne n'oſoit encore arborer l'étendard de la liberté.

Le 5 de Décembre, les Autrichiens tiroient de l'arſenal de Gènes des canons & des mortiers, pour l'expédition qu'ils méditoient en Provence ; & ils faiſoient ſervir les habitans à ce travail. Le peuple murmuroit ; mais il obéiſſoit. Un capitaine Autrichien, ayant rudement frapé un habitant qui ne s'empreſſoit pas aſſez, ce moment fut un ſignal auquel le peuple s'aſſembla, s'émut & s'arma en un inſtant de tout ce qu'il put trouver ; pierres, bâtons, épées, fuſils, inſtrumens de toute eſpece. Ce peuple, qui n'avoit pas eu ſeulement la penſée de défendre ſa ville quand les ennemis en étoient encore éloignés, la défendit quand ils en étoient les maîtres. Le marquis de Botta, qui étoit à Saint-Pierre-des-Arènes, crut que cette émeute du peuple ſe rallentiroit d'elle-même, & que la crainte reprendroit bientôt la place de cette fureur paſſagere. Le lendemain, il ſe contenta de renforcer les gardes des portes, & d'envoyer quelques détachemens dans les rues. Le peuple, attroupé en plus grand nombre que la veille, couroit au palais du Doge demander les armes qui ſont dans ce palais. Le Doge

ne répondit rien. Les domeſtiques indiquerent un autre magaſin. On y vole : on l'enfonce ; on s'arme. Une centaine d'officiers ſe diſtribuent dans la place. On ſe barricade dans les rues ; & l'ordre qu'on tâche de mettre, autant qu'on le peut, dans ce bouleverſement ſubit & furieux, n'en rallentit point l'ardeur.

Il ſemble que, dans cette journée & dans les ſuivantes, la conſternation, qui avoit ſi long-tems atterré l'eſprit des Génois, eût paſſé dans les Allemands. Ils ne tenterent pas de combattre le peuple avec des troupes régulieres. Ils laiſſerent les ſoulevés ſe rendre maîtres des portes Saint-Thomas & Saint-Michel. Le ſénat, qui ne ſçavoit pas encore ſi le peuple ſoutiendroit ce qu'il avoit ſi bien commencé, envoya une députation au général Autrichien, dans Saint-Pierre-des-Arènes. Le marquis de Botta négocia lorſqu'il falloit combattre.

Les Allemands, comptant ſur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, s'avancerent à la porte de Biſagno, par le fauxbourg qui porte ce nom ; mais ils y furent reçus par des ſalves de canon & de mouſqueterie. Le peuple de Gènes compoſoit alors une armée. On battoit la caiſſe dans la ville, au nom du peuple ; & l'on ordonnoit, ſous peine de la vie, à tous les citoyens de ſortir en armes hors de leurs maiſons, & de ſe ranger ſous les drapeaux de leurs quartiers. Les Allemands furent attaqués à la fois dans les fauxbourgs de Biſagno & de Saint-Pierre-des-Arènes. Le tocſin ſonnoit en même tems dans tous les

villages des vallées. Les payſans s'aſſemblerent, au nombre de vingt mille. Un prince Doria, à la tête du peuple, attaque le marquis de Botta dans Saint-Pierre-des-Arènes. Le général & ſes neuf régimens ſe retirerent en déſordre. Ils laiſſerent quatre mille priſonniers & près de mille morts, tous leurs magaſins, tous leurs équipages, & allerent au poſte de la Bocchetta, pourſuivis ſans ceſſe par de ſimples payſans, & forcés enfin d'abandonner ce poſte, & de fuir juſqu'à Gavi.

Cette nouvelle mit en feu le Conſeil de Vienne; &, croyant être bientôt en état de reprendre Gènes, & de punir un peuple qu'il appelloit rebelle, il ſignifia au ſénat qu'il eût à faire payer inceſſamment les huit millions reſtans de la ſomme à laquelle on l'avoit condamné, à en donner trente pour les dommages cauſés à ſes troupes, à rendre tous les priſonniers, à faire juſtice des ſéditieux. Ces orgueilleuſes conditions affermirent de plus en plus les Génois dans la réſolution de ſe défendre, & dans l'eſpérance de repouſſer de leur territoire ceux qu'ils avoient chaſſés de leur capitale.

Cependant cette ville étoit menacée des plus grands périls. Elle n'avoit ni troupes régulieres aguerries, ni aucun officier expérimenté, ni argent, l'ame de la guerre, depuis que la guerre n'eſt plus qu'un négoce. Nul ſecours n'y pouvoit arriver que par mer, & encore au hazard d'être pris par une flotte Angloiſe, conduite par l'amiral Medley, qui dominoit ſur les côtes. Le roi de France fit d'abord tenir au ſénat un million, par un petit

vaiſſeau qui échappa aux Anglois. Les galeres de Toulon & de Marſeille partirent, bientôt après, chargées d'environ ſix mille hommes. Enfin le duc de Boufflers vint animer par ſa préſence les défenſeurs de Gènes. Sa ſageſſe rétablit par-tout l'ordre & l'abondance ; & la Religion ſeconda ſes meſures. Par ſon ordre, les confeſſeurs refuſoient l'abſolution à quiconque balançoit entre la patrie & les ennemis. Un hermite ſe mit à la tête des milices qu'il encourageoit par ſon enthouſiaſme, en leur parlant, & par ſon exemple, en combattant. Il fut tué dans un de ces petits combats qui ſe donnoient, tous les jours, pour chaſſer les ennemis de leurs poſtes, & mourut en exhortant les Génois à ſe défendre. Les dames Génoiſes, ſemblables à celles de l'ancienne Rome, mirent en gage leurs pierreries chez des Juifs, pour ſubvenir aux frais des ouvrages néceſſaires. Enfin la cour de Vienne, déſeſpérant du ſuccès de ſes tentatives, ordonna qu'on levât le blocus. Le duc de Boufflers ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire. Il mourut le 27 de Juin 1747, le jour même que les ennemis ſe retiroient. Il étoit fils du maréchal de Boufflers, ce général ſi eſtimé ſous Louis XIV, homme vertueux, bon citoyen. Il avoit les qualités de ſon pere.

GERBEROY. (*ſiége de*) Guillaume le Conquérant, en partant pour ſon expédition d'Angleterre, avoit déclaré Duc de Normandie ſon fils aîné Robert. Ce jeune prince, ſoutenu du roi de France, oſa ſommer ſon pere de le mettre en poſſeſſion d'un Etat qu'il lui

lui avoit cédé. « Ma coutume, répondit Guil- » laume, n'eſt point de me dépouiller avant » de me coucher. » De-là naquit, entre le pere & le fils, une guerre cruelle. Guillaume, juſtement irrité, vint aſſiéger Robert dans la ville de Gerberoy, en Beauvoiſis, que Philippe I lui avoit donnée pour retraite. Mais cette place étoit bien munie : auſſi fit-elle une vigoureuſe réſiſtance. Robert, qui, malgré ſes vices, avoit un grand courage, fit une ſortie dans laquelle, courant contre ſon pere, ſans le connoître, il lui porta un coup de lance ſi furieux, qu'il le déſarçonna, & le renverſa par terre. Un cri, que le vaincu fit en tombant, fit connoître au vainqueur toute l'horreur de ſa victoire. Il ſe jette à ſes pieds ; le conjure de lui pardonner ſon crime ; le releve en gémiſſant, & le fait monter ſur ſon propre cheval. Guillaume, outré de ſe voir à la merci de ſon fils, l'accabla de reproches, &, en ſe retirant, lui donna ſa malédiction. Cependant les amis des deux princes réveillerent dans ſon cœur les ſentimens de la nature, que la colere étouffoit. Robert fut reçu en grace, & jura de reſter tranquille, avec l'intention de violer au plutôt ſon ſerment. *L'an 1079.*

GERGOVIE : (*ſiége de*) place très-forte, ſituée ſur une haute montagne dont toutes les approches étoient difficiles, & défendue par une foule de Gaulois pleins de valeur. Céſar, ſuivi de Vercingétorix, le plus habile guerrier des Gaules, & qui ne ceſſoit de rendre aux Romains tous les maux que ces Républicains faiſoient à ſa patrie, entreprit le ſiége

de cette importante ville, & forma ſur le champ les attaques les plus vives. Mais, l'imprudente ardeur de ſes troupes lui ayant cauſé une perte conſidérable, il fut obligé de ſe retirer, & d'aller chercher des conquêtes plus faciles. *An de Rome 700.*

GERMAINS. (*expéditions contre les*) Cette nation fameuſe par ſa valeur fit la guerre aux Romains, pendant pluſieurs ſiécles, & vint enfin à bout de renverſer & d'anéantir leur formidable puiſſance. Mais cet honneur lui coûta bien du ſang, & la mit plus d'une fois elle-même ſur le bord du précipice. On ſe contentera de choiſir, entre toutes les expéditions formées contre les Germains, celles qui peuvent intéreſſer, ſoit par quelque trait qui caractériſe les mœurs & le génie des deux peuples rivaux, ſoit par quelqu'exploit rare & ſingulier, digne d'attirer l'attention du lecteur.

Druſus, frere de Tibere, fut envoyé dans la Germanie par Auguſte, pour châtier ſes habitans de quelques courſes au-delà du Rhin. Durant quatre ans, la Fortune, que la ſage conduite du jeune prince avoit fixée ſous les drapeaux Romains, ſe plut à couronner toutes ſes entrepriſes. Dans la quatrieme campagne, les Germains, battus par-tout, donnerent une preuve horrible de leur férocité naturelle. Leurs femmes, ſelon l'uſage, les avoient ſuivis au combat. Si l'on en croit Oroſe, ces cruelles marâtres, ne trouvant ni javelots ni d'autres armes de cette eſpece, ſaiſirent leurs enfans à la mammelle; &, tranſportées d'une aveugle fureur que la na-

ture condamne également dans tous les hommes, elles écraſerent contre la pierre ces innocentes victimes, pour les lancer contre l'ennemi. *La 9e année avant J. C.*

Il ſuffit de rappeller ici la fameuſe expédition de Caligula contre les Germains. Ce ridicule empereur ſe contenta de montrer à la Germanie ſes légions & ſes machines de guerre; &, ſans avoir vu l'ennemi, il oſa triompher du plus vaillant peuple qui fût alors en Europe.

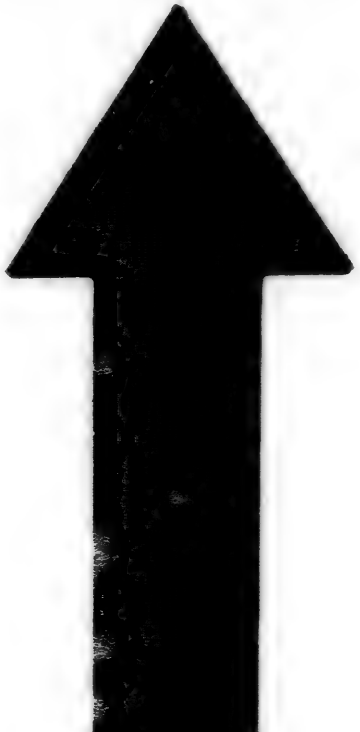
Ayant été vaincus par l'empereur Maximin, les Germains ſe jetterent dans un marais pour échapper aux vainqueurs. Mais l'empereur y entra le premier, quoique ſon cheval eût de l'eau juſqu'au poitrail; & il tua de ſa main quelques braves qui tournoient tête pour lui réſiſter. Les Romains eurent honte d'abandonner leur Prince qui leur donnoit l'exemple de la témérité. Ils le ſuivirent en foule; &, les Germains, qui ſe voyoient pourſuivis dans leur retraite, s'étant mis en défenſe, il ſe livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut long-tems diſputé. Les Romains y perdirent beaucoup de monde. Mais enfin l'avantage leur reſta; & l'armée des Barbares périt preſqu'entiere. Le marais fut rempli de corps morts; & les eaux furent teintes de ſang. *An de J. C. 235.*

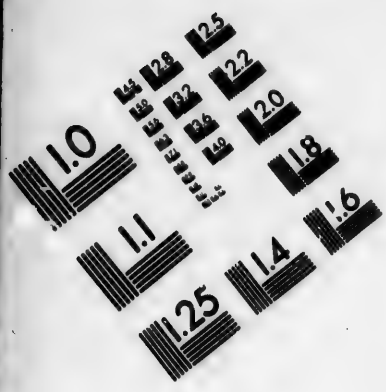
GERTRUIDEMBERG. (*ſiége de*) Cette place, avantageuſement ſituée à l'extrémité du Brabant, également défendue par l'art & par la nature, avoit été livrée aux Eſpagnols. Le prince Maurice entreprit de l'inveſtir, en 1593. Il diſtribua à l'entour les divers quar-

tiers de ſon armée, qu'il protégea par une grande redoute, & qu'il lia l'un à l'autre par une ſorte de cordon formé par des redoutes moins conſidérables, que des lignes profondes & des épaulemens prolongés dans toute la circonvallation réuniſſoient. Ces ouvrages le mettoient à l'abri des attaques du dehors. Il s'étoit auſſi fortifié contre les ſorties de la garniſon, par une contre-vallation bien flanquée. Enfin, pour empêcher aux Royaliſtes toute communication extérieure, il remplit la Meuſe, que dans cet endroit l'on appelle *la Merve*, d'un grand nombre de bâtimens. Quand tous les ouvrages furent achevés, il foudroya la place de toutes parts, avec une artillerie qui montoit à plus de ſoixante piéces de canon de gros calibre. Malgré cette effroyable tempête, la garniſon, qui ne comptoit pas même douze cens hommes, ſe défendit avec la plus courageuſe réſolution. Elle fit de vigoureuſes ſorties. Le ſeigneur de Mazieres, qui la commandoit, lui inſpiroit ſa bravoure, & l'animoit par ſes exemples. Malheureuſement, un boulet de canon l'emporta. Le ſeigneur de Geſſan fut mis à ſa place, & ſe montra digne de ce choix. Le comte de Mansfeld, avec quatorze mille hommes d'infanterie & quatre mille chevaux, eſſaya de lui donner du ſecours. L'armée des aſſiégeans n'étoit que de cinq mille hommes; mais les lignes, qui la couvroient, étoient ſi bien entendues, ſi redoutables par leur profondeur, & par toutes les défenſes que le génie, l'eſprit de reſſource & la ſcience des armes pouvoient fournir au général le

plus habile, qu'elles furent inacceſſibles à l'armée Eſpagnole. Elles étoient d'une aſſez vaſte étendue pour embraſſer pluſieurs villages; & l'on y voyoit avec étonnement les laboureurs du canton cultiver leurs terres avec autant de ſécurité qu'en pleine paix. Enfin, ce qui fait l'éloge de Maurice, c'eſt que ces lignes, ſi fameuſes dans l'Hiſtoire des Guerres de Flandres, & ſi juſtement admirées par les plus ſçavans capitaines, furent l'ouvrage d'un prince âgé de vingt-ſept ans. Mansfeld, n'ayant pu réuſſir dans ſon projet, abandonna la ville à ſes propres forces. Ce fut une ſorte de ſurpriſe qui en termina le ſiége. Un ſoldat intrépide, s'étant gliſſé, au travers des ruines de la muraille, juſques ſur le rempart, apperçut qu'on y faiſoit mal la garde, & qu'une partie de ſes défenſeurs dînoit, tandis que les autres ſe livroient au ſommeil. Il fait ſigne à ſes camarades. Ils accourent : ils montent à l'aſſaut; &, après un combat très-vif, ils obligent la garniſon, qui ſe voyoit ſur le point de ſuccomber, de faire des propoſitions pour ſe rendre. On lui accorda une honorable capitulation, le 24 du mois de Juin.

GIALOULAH. (*bataille de*) Les Sarafins, ſous les auſpices de Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, avoient conquis, en moins de deux ans, les vaſtes provinces de l'Empire de la Perſe; & cet Etat redoutable, qui, pendant plus de huit ſiécles, avoit réſiſté à la puiſſance Romaine, avoit enfin ſubi le joug des diſciples de Mahomet. Iſdégerd, ſuivi des triſtes débris de ſa grandeur, s'étoit réfugié près de Gialoulah, ville du Khoraſan. Saëd le pour-





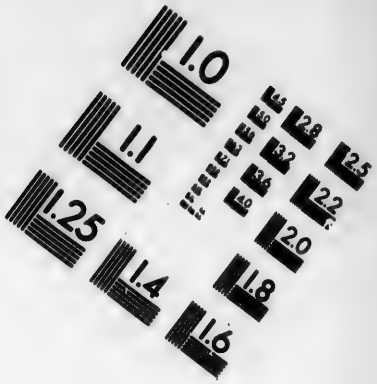
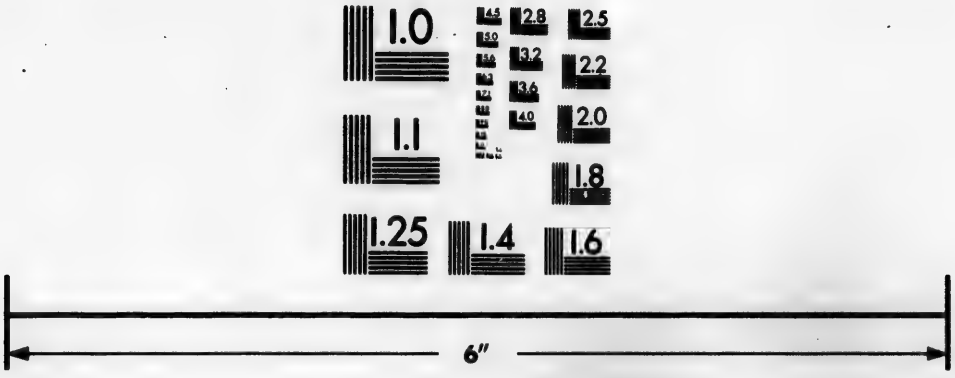


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ſuivit au fond de ſa retraite. Il traverſa la Perſe entiere; &, ſans être arrêté ni par les montagnes, ni par d'immenſes ſolitudes, auſſi infatigable que ſes ſoldats, il atteignit le malheureux monarque; défit dans une ſanglante bataille tout ce qui lui reſtoit de troupes, & le força d'abandonner ſes Etats. Le roi fugitif alla chercher un aſyle à Ferganah, dans le Turqueſtan. *L'an de J. C.* 637.

GIBRALTAR. (*priſe de*) Les Anglois, ayant déclaré la guerre à l'Eſpagne, en 1704, voulurent faire la conquête de Gibraltar, qui paſſoit, avec raiſon, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers eſcarpés en défendent toute approche du côté de la terre. L'entrée de la mer eſt inacceſſible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuſe, y laiſſe les vaiſſeaux expoſés aux tempêtes & à l'artillerie de la fortereſſe & du mole. Les bourgeois ſeuls de cette ville la défendroient contre mille vaiſſeaux & cent mille hommes; mais cette force même fut la cauſe de ſa priſe. Il n'y avoit que cent hommes de garniſon: c'en étoit aſſez; mais ils négligeoient un ſervice qu'ils croyoient inutile. Le prince de Heſſe avoit débarqué avec dix-huit cens ſoldats dans l'iſthme, qui eſt au nord, derriere la ville; mais, de ce côté-là, un rocher eſcarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouiſſances, s'approcherent dans des barques, ſous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroyer. Elle ne joua point. Ils montent ſur le mole; ils s'en rendent les maîtres: les troupes y ac-

courent. Il fallut que cette ville imprenable ſe rendît, le quatrieme jour dû mois d'Août. En 1727, les Eſpagnols tenterent de la reprendre; mais ils firent, durant trois mois, des efforts inutiles. Gibraltar eſt encore un monument de l'audace heureuſe des Anglois.

GIESSEN. (*ſiége de*) En 1760, le prince Ferdinand de Brunſwick, pour obliger les François à repaſſer le Rhin, entreprit le ſiége de Gieſſen, petite place fortifiée à la hâte, & qui ſervoit de boulevard à Francfort, où étoit le quartier général de l'armée Françoiſe. Le maréchal de Broglie, qui connoiſſoit l'importance de ce poſte, en avoit confié le gouvernement au baron du Blaiſel, officier d'un mérite reconnu, & d'une intrépidité à toute épreuve. Il ſoutint, avec la valeur la plus héroïque, tous les efforts des Alliés. Sommé de ſe rendre au prince Ferdinand, il répondit ſimplement qu'il étoit dans la place pour la défendre, & qu'il tâcheroit de le faire de façon à mériter l'eſtime de ſon Alteſſe; &, ſur ce que l'aide-de-camp lui inſinua que, par une obſtination déplacée, il s'expoſeroit peut-être à ſubir de fâcheuſes extrémités, le baron ajoûta: « Il y a trente ans que je ſers le Roi » mon maître, & quelque tems que je ſuis » guéri de la peur. Quand M. le prince Fer» dinand voudra, nous commencerons. » Le ſiége de Gieſſen ne ſe fit pas dans les formes. Le général des Alliés avoit prétendu s'en rendre maître, en la bloquant. Le maréchal, par l'habileté de ſes manœuvres, dégagea à propos la ville, & força le prince de renoncer à ſon entrepriſe.

GIRONE. (*siége de*) Philippe le Hardi, étant entré en Catalogne, en 1285, s'avança vers Girone, ville forte, qu'il inveſtit, la veille de S. Pierre & de S. Paul. Le roi d'Aragon y avoit mis une garniſon nombreuſe, ſous le commandement d'un brave chevalier, nommé *Raimond Folch*, vicomte de Cardonne. La défenſe fut vigoureuſe. Le Roi fit jouer un engin terrible, que les aſſiégés brûlerent « avec celui qui l'avoit fait, afin qu'il » n'en fît jamais un autre. » Quand le Roi le ſçut, il en fut ſi courroucé, qu'il jura de ne point retourner en France, qu'il ne ſe fût rendu maître de la place, ou par aſſaut, ou par capitulation. Pour n'être point parjure, il redoubla ſes efforts; &, après plus de deux mois d'un ſiége meurtrier, Girone ſe rendit. Philippe y fit ſon entrée, le 7 de Septembre, & y mit une bonne garniſon.

GISORS. (*bataille de*) Louis le Gros, roi de France, & Henri I, roi d'Angleterre, cherchoient, depuis long-tems, l'occaſion de faire éclater leur haine mutuelle. Ils la trouverent dans l'année 1110. La fortereſſe de Giſors, ſituée ſur les frontieres de France & de Normandie, fut livrée à Henri par le gouverneur, nommé *Pagan*, ou *Payen*. Louis demanda la démolition du château, ou le combat corps-à-corps. Les deux armées, qui campoient dans la plaine, & qui n'étoient ſéparées que par l'Epte, applaudirent à ce défi. Il y avoit un mauvais pont ſur la riviere. Quelques mauvais plaiſans ſe mirent à crier » qu'il falloit que les deux rois ſe battiſſent » ſur le pont qui tremble. » Le monarque An-

glois ne fit que rire de cette propoſition, & ordonna la bataille; mais il fut vaincu & repouſſé juſqu'à Meulan.

GIULNABAT. (*bataille de*) Les Aghuans, ou Afgans, peuples voiſins du Caucaſe, s'étant révoltés contre les Perſans, s'avancerent juſqu'à Giulnabat, bourg ſitué à quatre lieues d'Iſpahan. Leur armée en vint aux mains avec celle de leurs maîtres, commandée par le Grand-Viſir. D'abord les rebelles furent mis en déroute; & Mahmoud, leur chef, s'étant fait amener le plus agile de ſes dromadaires, ſongeoit déja à la retraite, lorſque la perfide lâcheté du Grand-Viſir arracha aux Perſans une victoire preſque certaine. Placé au centre de la bataille, avec le gros de l'armée, il ne fit aucun mouvement, pendant les premieres attaques; &, lorſqu'il parut enſuite s'ébranler, pour charger le front des Aghuans, il lâcha le pied, & ſe retira honteuſement avec toutes ſes troupes, avant même que les ennemis fuſſent à portée de le combattre. Les rebelles, étonnés de cette retraite, & craignant qu'elle ne couvrît quelques piéges dangereux, n'eurent pas la hardieſſe de ſuivre les fuyards. Mais ils chargerent deux petits corps commandés par deux braves capitaines, appellés *Roſthom* & *Ali*, & les taillerent en piéces. Le premier de ces généraux fut tué ſur le champ de bataille: l'autre fut bleſſé, & perdit un de ſes freres. Tel fut le ſort de ce combat, livré en 1723. Les Perſans y perdirent deux mille hommes. Le nombre des morts fut à-peu-près égal, du côté des Aghuans; mais ils demeurerent maîtres du

champ de bataille, du thréſor de l'armée, de l'artillerie & du bagage.

GLATZ. (*priſe de*) Le 7 de Janvier 1742, le prince Léopold d'Anhalt-Deſſau, qui commandoit l'armée Pruſſienne, ſe préſenta devant la ville de Glatz, capitale du comté de ce nom, & la fit battre de toutes parts. Le gouverneur demanda, le 9, à capituler, & ſe retira avec ſa garniſon de cinq cens hommes dans le château avantageuſement ſitué ſur une montagne. On ne croyoit pas qu'il pût y tenir long-tems. Mais, ſon courage animant ſes ſoldats, il prolongea ſa défenſe juſqu'au 26 d'Avril, qu'il ſe rendit, faute de vivres.

GLOGAW. (*ſiége de*) L'empereur Henri V, étant entré en Pologne, en 1109, vint mettre le ſiége devant Glogaw-ſur-l'Oder. Cette ville étoit preſque ſans fortifications; mais le courage de ſes habitans fut un rempart impénétrable à tous les efforts des Impériaux. Cependant, les machines ayant renverſé la plus grande partie des murailles, les aſſiégés, qui craignoient d'être emportés d'aſſaut, demanderent à capituler, & promirent de ſe rendre, ſi, dans cinq jours, Boleſlas III, leur prince, ne venoit les ſecourir, avec une armée aſſez forte pour tenir la campagne, & combattre celle de l'empereur. Pour ſûreté de leur parole, ils donnerent en ôtages les plus jeunes de leurs enfans. Auſſi-tôt ils inſtruiſent Boleſlas de ce traité, & le conjurent de venir délivrer des ſujets fidèles. Ce prince raſſembloit ſes troupes; mais le délai étoit ſi court, que la place ne pouvoit man-

quer de ſe rendre, avant qu'il pût ſe montrer. Il les engage à rompre ce traité; à profiter de la trève, pour relever leurs remparts; à ſacrifier même à la patrie, s'il eſt néceſſaire, leurs ôtages & leurs vies, plutôt que de ſubir le joug d'un ennemi ſuperbe. Dociles à ces ordres, ils creuſent des foſſés derriere les brèches; ils élevent des parapets; ils établiſſent des redoutes: par-tout ils ſont de larges coupures. Les femmes, oubliant leur foibleſſe, ſignalent leur zèle héroïque, & partagent les plus rudes travaux avec les hommes les plus robuſtes. Tout devient ſoldat, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, de condition. Tous les bras s'arment pour venger le bien public. Le cinquieme jour arrive. L'empereur ſe préſente à la tête de ſes troupes. Il croyoit entrer dans la ville: on le reçoit en ennemi. Dans l'inſtant, on monte à l'aſſaut avec fureur. Tout-à-coup on ſe voit arrêté par les fortifications nouvelles. On n'oſe franchir ces foſſés profonds; on craint d'attaquer ces redoutes; on recule: les aſſiégés pourſuivent les fuyards, & en font un horrible carnage. Henri fait ſonner la retraite; &, plein de colere, il ordonne, bientôt après, une nouvelle attaque. Pour cette fois, il crut avoir trouvé un moyen infaillible de ſe rendre maître de Glogaw, & de ſe venger de ſes perfides habitans, ſans riſquer ſes ſoldats. Il fit mettre au premier rang les ôtages qu'il avoit entre ſes mains. Il croyoit que la nature arrêteroit les bras des peres de ces malheureux enfans. Sa cruelle prudence fut trompée. L'amour de la patrie triompha de la tendreſſe paternelle. Ces gé-

néreux citoyens immolerent ce qu'ils avoient de plus cher, pour porter leurs coups juſques dans le ſein de l'ennemi. Jamais attaque ne fut mieux ſoutenue. Les femmes en partagerent la gloire. Elles encourageoient leurs époux, & jettoient ſur les aſſaillans une grêle de pierres, un torrent de poix ardente. Les Impériaux furent repouſſés de toutes parts; & leurs aſſauts, quoique ſouvent réitérés, furent toujours inutiles. Boleſlas ſurvint. L'empereur fut vaincu & obligé de prendre honteuſement la fuite, dépouillé de toutes les marques de ſa dignité.

GLOGAU. (*priſe de*) Le 23 de Décembre 1740, le roi de Pruſſe, ayant appris que le grand Glogau, la plus forte place de toute la Siléſie, étoit mal approviſionnée, & qu'il ne pouvoit pas tenir long-tems, ſe contenta de le faire bloquer par le prince Léopold d'Anhalt-Deſſau. Ce général l'attaqua, l'épée à la main, la nuit du 8 au 9 de Mars 1741. Les troupes, s'étant avancées, à minuit, juſqu'au pied du glacis, franchirent les premieres paliſſades; &, s'étant jettées dans le chemin couvert, elles en chaſſerent les ennemis. Cependant d'autres troupes, commandées pour l'attaquer, deſcendirent dans le foſſé, malgré le grand feu des aſſiégés, & ſe préparerent à attaquer le corps de la place. Le rempart étoit haut de trente-quatre pieds. Il geloit depuis pluſieurs jours; & le chemin étoit fort gliſſant. Ces difficultés ne rallentirent pas l'ardeur des Pruſſiens. Le prince Léopold & le margrave Charles arriverent des premiers au haut de la courtine. Les troupes,

qui ſuivoient, s'emparerent des deux baſtions voiſins. Léopold entreprit de forcer la porte du château; mais, le général Rayski ayant été tué, les grenadiers, qui défendoient cette porte, ſe débanderent. Elle fut enfoncée, & le prince entra dans le château & dans la ville. Deux autres attaques furent auſſi heureuſes; enſorte que les têtes de toutes les colomnes arriverent en même tems dans la place. La conſternation étoit ſi grande parmi les aſſiégés, que quatre grenadiers, qui avoient été des derniers à monter ſur le rempart, s'étant préſentés à la gorge d'un baſtion qui étoit défendu par un capitaine & cinquante-deux ſoldats, & leur ayant crié hardiment de mettre bas les armes, ceux-ci ſe rendirent priſonniers de guerre, & reſterent à la garde de trois des grenadiers, tandis que le quatrieme alla promptement chercher du ſecours. La garniſon étoit de mille hommes, avec vingt-huit officiers & l'état-major. Elle fut faite priſonniere de guerre. La ville ne fut point miſe au pillage; & les vainqueurs n'eurent que neuf hommes tués & trente-huit bleſſés.

GOMÉRA. (*attaque de la*) Une petite eſcadre Angloiſe, commandée par le chevalier Windham, rodoit, en 1743, aux environs des iſles Canaries. Elle oſa attaquer la Goméra, l'une des principales villes de ces contrées. On vit, en cette occaſion, juſqu'où les Anglois ſçavoient porter leur audace & leur fierté. Le chevalier, qui les conduiſoit, envoya cette ſommation ſinguliere au gouverneur de la place: « Charles Windham, par » la grace de Dieu, capitaine-commandant

» de trois vaiſſeaux de guerre, &c. . . de-
» mande au gouverneur de la Goméra la poſ-
» ſeſſion de ſa ville & de ſes forts, faute de
» quoi, il va les renverſer, les réduire en cen-
» dres, le faire pendre, & paſſer la garniſon &
» les habitans au fil de l'épée. » L'Eſpagnol, homme de bon ſens & de courage, ſe contenta de faire cette réponſe : « Diego Bueno, » Catholique Romain, commandant de cette » iſle, baiſe les mains au ſeigneur comman-» dant chevalier Windham, & répond à ſes » propoſitions, que, pour ma patrie, pour » ma loi & pour mon roi, je perdrai la vie; » qu'ainſi le plus fort ſera victorieux. Dieu » vous garde. » Les effets ſuivirent de près la menace. Le feu du canon & de la mouſqueterie fit un grand carnage des troupes qui avoient débarqué. Elles n'eurent rien de mieux à faire, que de regagner au plus vîte leurs vaiſſeaux qui eux-mêmes étoient expoſés au grand feu de la place, & qui couroient riſque d'être coulés à fond. Le téméraire Windham fut aſſez heureux pour n'être ni du nombre des morts, ni de celui des bleſſés. Il remit promptement en mer, n'emportant que la honte de ſon extravagance.

GOMPHI. (*priſe de*) Cette ville de Theſſalie oſa fermer ſes portes à Céſar. Ce général, outré d'indignation, fit livrer l'aſſaut avec tant de vigueur, qu'il emporta la place, avant le ſoir, & l'abandonna au pillage. Les vainqueurs y trouverent toutes ſortes de proviſions, & ſur-tout du vin en abondance. Depuis long-tems, ils vivoient fort mal & fort à l'étroit. Ils ſe dédommagerent de ce long

jeûné, & burent avec excès, ſur-tout les Germains. Cette débauche, en remuant les humeurs de ces corps naturellement robuſtes & vigoureux, rétablit leur ſanté notablement affoiblie par les maux qu'ils avoient ſoufferts; & ce qui auroit tué des hommes délicats, rendit à ces vieux ſoldats toutes leurs forces. Appien rapporte qu'une maiſon de Gomphi préſenta à ceux qui y entrerent un ſpectacle bien tragique; vingt corps morts de vénérables vieillards, étendus par terre, comme dans un aſſoupiſſement d'yvreſſe, ayant chacun ſa coupe à côté de ſoi: un ſeul paroiſſoit aſſis ſur un ſiége, tenant encore la coupe à la main; c'étoit le médecin, qui, après avoir préparé aux autres le poiſon, l'avoit pris lui-même à ſon tour. La crainte des maux affreux, qui accompagnent le ſac d'une ville priſe d'aſſaut, avoit opéré ce funeſte déſeſpoir. *An de Rome 704.*

GONDELOUR. (*priſe de*) Le trop célèbre M. de Lally, ayant été nommé gouverneur des Indes Françoiſes, donna d'abord une grande opinion de ſon courage; & ſes premieres expéditions furent pour les Anglois des coups terribles. La ville de Gondelour incommodoit beaucoup, par ſon voiſinage, les poſſeſſions Françoiſes. Il en fit le ſiége, en 1759. Les attaques furent pouſſées avec tant de vigueur, qu'en peu de jours la place ouvrit ſes portes, & la garniſon ſe rendit priſonniere.

GORDION. (*priſe de*) Alexandre, étant entré dans la Phrygie, attaqua & prit la ville de Gordion qui en étoit la capitale. Il voulut

voir le fameux chariot où étoit attaché le nœud Gordien. L'oracle promettoit l'Empire de l'Asie à celui qui pourroit le délier. Alexandre, avide de toute espece de gloire, essaya vainement de le faire. Alors, prenant son épée : « Il n'importe, dit-il, comment » on le dénoue ; » & il le coupa. De cette maniere, il éluda ou accomplit l'oracle, dit Quinte-Curce. *An du monde 3671.*

GORGO. (*bataille de*) Péroſe, roi des Perſes, enfermé dans des défilés par Achanouar, roi des Huns Nephtalites, avoit été forcé de conclure un traité par lequel il reconnoiſſoit ce prince pour ſon Souverain. Mais à peine fut-il ſorti d'entre les mains de ſes ennemis, qu'il oublia ſes ſermens pour ſonger à la vengeance. Les Huns lui envoyerent des députés pour le ſommer de tenir ſes promeſſes. Le Barbare, ſans reſpect pour le droit des gens, les fit maſſacrer impitoyablement, & ſe mit en campagne à la tête de ſes troupes. Les principaux ſeigneurs d'entre les Huns, apprenant ſa marche, allerent en grand tumulte trouver leur prince, lui reprochant de ſe laiſſer jouer par un ennemi perfide. Quelques-uns même oſerent l'accuſer de s'entendre avec les Perſes, pour la perte de ſa nation. « Eh ! qu'avez-vous donc perdu » juſqu'à ce jour, leur dit froidement Acha» nouar ? »... Le tems, s'écrierent-ils ! c'eſt » le tems qui décide des ſuccès. » Le Roi retint cette fougue, & chercha tous les moyens de ſurprendre ſon ennemi. Il ſçavoit que Péroſe ne pouvoit entrer dans ſon pays, que par une grande plaine, nommée *Gorgo*, bordée

à

à droite & à gauche, de montagnes eſcarpées. Il envoya ſecrettement un grand nombre de pionniers, pour couper d'un profond & large foſſé toute la largeur de cette plaine, laiſſant ſeulement au milieu le paſſage de dix cavaliers de front. On couvrit enſuite ce foſſé de branchages, & d'une légere couche de terre. Lorſqu'il apprit que Péroſe entroit dans la plaine de Gorgo, premiere ville des Huns du côté de la Perſe, il fit marcher ſes bataillons. Quand l'armée fut arrivée au lieu où le traité avoit été juré, il brûla de l'encens, ſuppliant le Ciel de ſe déclarer contre les parjures. Un cavalier portoit au bout d'une pique, à la tête des troupes, l'original du traité & les objets ſacrés ſur leſquels Péroſe avoit prêté le ſerment. A la ſuite de cet étendard, l'armée marchoit en bon ordre. Le Roi fit faire halte à quelque diſtance de la tranchée; & alors il inſtruiſit les ſiens de ſon ſtratagême. Il donna ordre à quelques eſcadrons de défiler dans la plaine au-delà du foſſé, pour attirer l'ennemi; de prendre la fuite dès qu'ils le verroient approcher, & d'obſerver ſurtout de bien enfiler le ſentier, en ne marchant que ſur dix de front. L'ordre s'exécute. Les Perſes les pourſuivent, ſans ſoupçonner aucun piége. Leur ardeur les emporte. Tout-à-coup la terre ſe dérobe ſous leurs pieds. Ils ſe précipitent dans le foſſé, hommes & chevaux. Les rangs fondent & diſparoiſſent. Ils s'écraſent: ils ſe percent mutuellement, & ne s'apperçoivent de leur chute, que lorſqu'enterrés dans cet abyme, briſés, fracaſſés, entaſſés les uns ſur les autres, ils ſe ſentent

arracher ce qui leur reſte de vie par les traits qui pleuvent ſur eux, par les pierres énormes dont on les accable, & qui achevent de combler ce vaſte ſépulcre. Péroſe y périt avec trente de ſes fils. On perdit alors la plus belle perle qui fût connue dans l'univers. Elle ſervoit de pendant d'oreille à Péroſe, ſuivant l'uſage des rois de Perſe. On la chercha vainement pendant pluſieurs jours. Cette horrible défaite, arrivée l'an 485, fit ſur l'eſprit des Perſes une impreſſion ſi vive, qu'on défendit, par une loi ſolemnelle, de jamais pourſuivre les ennemis dans leur pays, même après la victoire la plus complette. Que ne proſcrivoit-on le parjure & la perfidie par une première loi ? cette ſeconde eût été inutile.

GORGONES. (*défaite des*) On réunira ſous ce titre tous les exploits de Perſée, l'un des premiers & des plus illuſtres héros de la Grèce. Grand capitaine, il connoiſſoit toutes les ruſes de la guerre; ſoldat intrépide, jamais l'ennemi le plus terrible ne put effrayer ſon courage. La prudence dirigeoit ſa bravoure. Sage dans ſes projets, prompt à les exécuter, ſa préſence ſubite & la terreur de ſon nom étonnoient, déconcertoient ſes ennemis, & les rendoient comme immobiles.

Selon la fable, Polydecte, roi de l'iſle de Sériphe, pour ſe débarraſſer avec honneur de Perſée qu'il avoit élevé, lui perſuada d'aller faire la guerre aux Gorgones. C'étoient trois ſœurs appellées *Méduſe*, *Sthéno* & *Euryale*. Elles régnoient dans les iſles Gorgades, voiſines du Cap-Verd, & poſſédoient des thréſors immenſes. Elles n'avoient pour

elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient tour-à-tour. Leurs mains étoient d'airain, & leurs cheveux hérissés de serpens. Leur aspect étoit si effroyable, que tous ceux qui les appercevoient étoient transformés en rochers. Notre héros voulut délivrer la terre de ces monstres terribles. Une entreprise si généreuse méritoit bien la protection des dieux : aussi s'empressèrent-ils de la seconder. Minerve fit présent à Persée de son miroir ; & ce meuble précieux de la toilette de la déesse lui servit de bouclier. Mercure lui attacha des aîles aux pieds & à la tête. Vulcain lui forgea un cimeterre auquel rien ne pouvoit résister. La tête de Méduse fut tranchée d'un seul coup, & de son sang naquit le fameux cheval Pégase, si souvent invoqué par les poëtes. Persée porta depuis cette tête avec lui dans toutes ses expéditions ; & ce glorieux monument de sa victoire lui servit à pétrifier ses ennemis. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard des habitans de l'isle de Sériphe, qu'il changea en rochers. Ce premier triomphe fut le prélude d'une infinité d'autres exploits aussi mémorables. Il passoit par la Mauritanie : Atlas, roi du pays, refusa de le recevoir. Persée, pour le punir de son peu de courtoisie, lui montra la tête du monstre ; & l'incivil Atlas, étonné, interdit à la vue des serpens affreux dont elle étoit environnée, fut changé en montagne. Ensuite il enleva les pommes d'or, qu'un énorme dragon gardoit dans le jardin des Hespérides. Enfin il mit le comble à ses hauts faits, en domptant le monstre marin, auquel la belle Andromède

étoit exposée toute nue. Voilà ce que dit la fable. Sous ces fictions ingénieuses, la vérité se montre. Le miroir de Persée, c'est sa prudence; ses aîles, c'est son activité, ou, si l'on veut, c'est le vaisseau qui le transporta dans le pays des Gorgones; son redoutable & divin coutelas, c'est sa valeur victorieuse. Cet œil, cette dent unique donnée aux trois sœurs, marque leur grande concorde. La tête de Méduse, coupée d'un seul coup, ce sont les richesses de cette Mégere, enlevées dès la premiere bataille. Atlas pétrifié n'est qu'un prince vaincu par le héros, & poursuivi dans les montagnes où il périt. Persée se montra dans le monde vers l'an 1348 avant Jesus-Christ.

GORLITZ. (*prise de*) En 1745, le roi de Prusse, s'étant avancé vers les frontieres de la Bohême & de la Silésie, voulut faire la conquête de Gorlitz, capitale de la haute Lusace. Le 24 de Novembre, lorsqu'il se présenta devant cette ville, la terreur de ses armes, qui l'avoit devancé, en avoit déja chassé la garnison Autrichienne. Il y entra sans résistance. Il y trouva des magasins immenses, avec une grande quantité d'équipages que les ennemis avoient laissés, pour n'en être pas embarrassés dans leur retraite.

GOTTINGEN. (*siége de*) En 1760, le maréchal-duc de Broglie mit le comble à ses habiles manœuvres par le siége de Gottingen qu'il emporta presque sans effort. Cette place, qui est de l'électorat d'Hanovre, tenoit fort au cœur du prince Ferdinand. C'étoit assez qu'il eût vu les François envahir la Hesse;

mais il ne pouvoit ſe conſoler d'avoir laiſſé entamer les domaines du monarque Britannique. Cette conſidération le porta à redoubler ſes ſoins pour rentrer dans la ville. Il réſolut de la bloquer; & il la ſerra de ſi près, qu'il y avoit à préſumer que la garniſon devoit ſe rendre, faute de vivres. Il fut trompé dans ſes eſpérances. M. de Broglie trouva le moyen de faire paſſer ſous ſes yeux deux grands convois qui entrerent dans Gottingen. La rigueur de la ſaiſon ſe faiſant ſentir de plus en plus chaque jour, les ordres furent donnés aux troupes, qui formoient le blocus, de ſe replier & d'entrer en quartiers d'hyver. Ainſi les François, pendant cette campagne, eurent la gloire de conquérir toute la Heſſe, en obligeant le général Hanovrien de rétrograder en leur préſence, & de faire échouer toutes ſes entrepriſes, quoique conduites avec une habileté à laquelle on ne peut refuſer les plus grands éloges.

GOVERNO. (*journée de*) L'an 1526, une armée conſidérable d'Allemands entra en Italie, pour combattre les troupes de la Ligue nouvellement conclue entre le pape, François I, les Vénitiens & les Florentins, pour arrêter l'ambition de Charles-Quint. Elle étoit commandée par George Franiſperg, général fameux par ſa valeur, mais ſi plein de lui-même, qu'à chaque pas il tiroit de ſon ſein un cordeau d'or, avec lequel il vouloit, diſoit-il, enchaîner le ſaint pere. Il en avoit d'autres, de ſoie cramoiſie, à l'arçon de ſa ſelle, deſtinés pour les cardinaux. Aux approches de cet homme terrible, les généraux

des Puiſſances liguées prirent conſeil entr'eux. Jean de Médicis, le plus illuſtre & le meilleur capitaine de toute l'Italie, fut d'avis de n'en point venir à un combat, mais de harceler les Allemands par des eſcarmouches continuelles, & de les conſumer ainſi peu-à-peu. Il exécuta lui-même ce qu'il conſeilloit avec tant de prudence. Ayant joint les ennemis dans le Mantouan, il leur fit tant de mal & leur inſpira tant de crainte, qu'ils l'appelloient en leur langue *le grand Diable*. Enfin il vint à bout de les enfermer dans le parc de Governo, lieu très-fort, mais où ils ſe voyoient réduits à mourir de faim, s'ils s'obſtinoient à y demeurer. Dans cette extrémité, ils reçurent, de la part du duc de Ferrare, un ſecours de pluſieurs barques chargées de vivres, dans l'une deſquelles étoient cachées trois piéces d'artillerie. La premiere de ces trois piéces partit d'elle-même, & atteignit à la jambe Jean de Médicis qui ſe retiroit, vers la nuit, dans ſon camp, ſe regardant déja comme victorieux. Cet illuſtre guerrier mourut de ſa bleſſure, & délivra les ennemis de la plus vive terreur. Ses troupes, dont il étoit adoré, furent ſi conſternées de ſa perte, qu'elles prirent le deuil, & furent appellées *les Bandes noires*.

GOVERNOLO. (*priſe de*) Après la victoire & la conquête de Luzara, & la reddition de Guaſtalla, en 1702, le duc de Vendôme fit aſſiéger Governolo, ville du duché de Mantoue, que ſa ſituation ſur le Mincio & ſes fortifications rendoient importante. Cette place ſoutint, durant cinq jours, les terribles

attaques des François. Le ſixieme, épuiſée par les efforts qu'elle avoit faits pour ſe défendre, elle ſe ſoumit au vainqueur, ſans oſer attendre plus long tems que le prince Eugène vînt la ſecourir.

GRAMPIUS. (*journée du Mont-*) Elle fut fatale à la liberté des habitans de la grande Bretagne, qui y furent vaincus par Agricola, malgré les efforts qu'ils firent, ſous la conduite de Galgacus, leur chef. Le général Romain ſoumit entièrement l'iſle, dont il fit le tour, par le nord, avec ſa flotte, l'an 84 de Jeſus-Chriſt.

GRANDE-VILLE. (*priſe de la*) C'étoit le nom d'une des plus fortes places de la domination de Carthage. Les troupes de cette république tenoient Syracuſe aſſiégée. Agathocle, qui s'en étoit fait tyran, conçut pour la délivrer le plus grand & le plus hardi de tous les projets. Il partit avec une petite flotte, mais montée par des gens déterminés, & cingla vers l'Afrique. A peine fut-il débarqué, qu'il fit brûler les vaiſſeaux, pour impoſer à ſes ſoldats la néceſſité de vaincre ou de mourir. Après quelques jours de route, après avoir encouragé ſes troupes par un riche butin, il les mena vers la Grande-Ville Les citoyens, ſurpris & déconcertés, ne firent pas beaucoup de réſiſtance, & ouvrirent au tyran le chemin de la capitale. L'allarme y fut telle, qu'on crut auſſi-tôt que les armées de la république avoient été défaites, & la flotte entièrement diſſipée. On marcha cependant à la rencontre des Grecs qui remporterent encore la victoire. Ce qu'Agathocle

avoit prévu arriva. Les Carthaginois déſeſpérés leverent le ſiége de Syracuſe, pour aller au ſecours de leur patrie. *An du monde 3686.*

GRANIQUE. (*journée du*) Alexandre le Grand, ayant réſolu de faire la guerre aux Perſes, & de venger les injures faites à la Grèce par le Grand-Roi, s'avança dans les terres de cet Empire, & ſe diſpoſa à paſſer le Granique, riviere de Phrygie. Darius l'attendoit à l'autre bord avec une armée de cent mille hommes de pied, & de dix mille chevaux. Le roi de Macédoine, ſans s'effrayer de ce nombre, ranime la confiance de ſes troupes, & leur ordonne de dîner amplement, parce qu'elles ſouperoient, le lendemain, aux dépens de l'ennemi; puis, prenant ſes armes, il ſe met à la tête des plus braves, & ſe jette le premier dans l'eau. Bientôt il eſt ſuivi du reſte de l'armée excitée par l'intrépidité de ſon prince. Les Perſes étonnés reculent & ſe diſſipent. Alexandre les pourſuit, l'épée dans les reins. Mais, tandis qu'il ſe livre à l'impétuoſité de ſon courage, Spithobate, gendre de Darius & Satrape de l'Ionie, pique vers lui; l'attaque, & lui porte un coup qui le bleſſe légèrement. Alexandre ſe retourne, & le tue. Roſacès, frere du Satrape, ſe met en devoir de venger ſa mort; &, prenant de côté le roi de Macédoine, il lui décharge ſa hache ſur la tête; fend ſon bouclier, & pénètre juſqu'à ſes cheveux. Il alloit redoubler. Clitus, d'un coup de ſabre, lui coupe la main, & ſauve la vie à ſon maître. Ce péril du roi enflamma de colere les Macédoniens. Ils ſe jetterent avec fureur ſur les ennemis, & rem-

porterent, après bien des efforts, une victoire glorieuſe. Vingt mille hommes de pied, & deux mille cinq cens chevaux reſterent ſur la place, du côté des Barbares; & les vainqueurs ne perdirent que deux cens hommes. *An du monde 3670, & 334 avant J. C.*

GRANSON. (*bataille de*) Charles le Hardi, duc de Bourgogne, vouloit ſoumettre la Suiſſe, pour s'aſſurer un paſſage libre en Italie. Il s'avance vers Granſon, petite ville ſituée ſur le lac de Neufchâtel, défendue par cinq cens Suiſſes ſeulement; en forme le ſiége, & la prend à diſcrétion, après une vigoureuſe réſiſtance. Quatre cens ſoldats de la garniſon furent pendus aux arbres voiſins, & les autres noyés dans le lac. Cependant une armée de Suiſſes voloit au ſecours de la place. On le dit à Charles: « Ils ne ſont pas ſi ſous, ré» pondit-il; » & il continua ſa marche. La principale force de ſon armée conſiſtoit en cavalerie. Il devoit par conſéquent choiſir les plaines; mais, plein de mépris pour les Suiſſes, ſon orgueilleuſe préſomption l'engagea dans des défilés. Bientôt il reconnut ſa faute. Les Suiſſes arrivent, attaquent, enfoncent & renverſent le premier corps où Charles combattoit en perſonne. Le ſecond prend la fuite. Les vainqueurs le pourſuivent, l'accablent, le taillent en piéces, le diſſipent. La déroute eſt générale. Charles lui-même prend la fuite, avec ſon fou, qui crioit, en courant après lui: « Monſeigneur, nous voilà bien annibales. » L'artillerie, les équipages, la vaiſſelle & le thréſor du Duc reſterent au pouvoir des Suiſſes. Ces vaillans Républicains, bien diſ-

férens alors de ce qu'ils ſont aujourd'hui, connoiſſoient ſi peu le prix d'un ſi riche butin, qu'ils déchirerent les tentes les plus précieuſes pour s'en faire des habits. L'argenterie du Duc fut priſe pour de l'étain, & vendue pour peu de choſe. Un ſoldat, ayant trouvé le gros diamant du prince vaincu, enfermé dans un étui, le prit pour un morceau de verre, & ne daigna pas d'abord le ramaſſer. Il s'en repentit, un moment après; le mit dans ſa poche, & le donna à un prêtre pour un florin. Celui-ci le céda pour trois livres. Cependant c'eſt aujourd'hui le ſecond diamant de la couronne; & les connoiſſeurs l'eſtiment cent quatre-vingt mille livres.

Sur le champ, les vainqueurs attaquerent Granſon, & l'emporterent d'aſſaut. Leurs malheureux compatriotes, victimes de leur foibleſſe, furent détachés des arbres où les avoit fait expirer la cruauté du duc de Bourgogne. Un pareil nombre de Bourguignons prirent leur place, & expierent, par une fin déplorable, l'inhumanité de leur prince. *L'an 1476.*

GRASSE. (*attaque de*) A la fin de l'année 1746, les Autrichiens & les Piémontois, ayant paſſé le Var, entrerent en Provence, ſous la conduite du général Brown, & ſe préſenterent devant Graſſe, ou Grace, ville qu'un commerce paiſible avoit rendue très-floriſſante. Au premier coup de canon, les bourgeois, qui n'étoient pas guerriers, capitulerent, & l'ennemi exigea une contribution de ſoixante mille livres; ſomme conſidérable pour cette petite ville, & qui eût ſans doute appauvri ſes habitans, ſi elle n'eût trouvé une

reſſource dans la charité peu commune de M. de Surian, ſon évêque. Ce prélat, digne des premiers ſiécles de l'Egliſe, digne du beau nom de Paſteur, racheta ſon troupeau, en payant généreuſement pour lui la ſomme demandée.

GRAVE. (*ſiége de*) Le comte Charles de Mansfeld, ayant reçu ordre du prince de Parme de bloquer avec un gros corps de troupes cette forte ville, défendue d'un côté par la Meuſe, & de l'autre par une enceinte bien fortifiée, commença ſes opérations, vers le 1er d'Avril 1586. Bientôt on accourut de tous côtés au ſecours de la place. Le 16 d'Avril, il y eut un ſanglant combat entre les Anglois qui vouloient pénétrer dans la ville par la grande digue qui s'étend le long de la Meuſe, & les Eſpagnols qui s'oppoſerent à ce deſſein. Ces derniers furent mis en déroute, & perdirent ſept capitaines, divers autres officiers, & plus de deux cens ſoldats. Cependant ils reſterent en poſſeſſion de la digue. Le prince de Parme, piqué de cet échec, aſſembla de plus grandes forces, & vint lui-même au ſiége. On établit, en peu de jours, deux batteries de douze piéces de canon chacune. La premiere, qui étoit de l'autre côté de la Meuſe, tiroit ſur la partie de la ville qui regardoit la riviere. La ſeconde la battoit en ruine, du côté de la campagne, & étoit dirigée ſur un ouvrage flanqué, qui étoit la meilleure défenſe des ennemis. Néanmoins la place pouvoit tenir long-tems. Déja le comte de Leiceſter, qui commandoit les troupes Angloiſes envoyées par Elizabeth, & qui s'étoit

rendu à Arnheim, ville voiſine de Grave; donnoit aux aſſiégés les meilleures eſpérances, quand le baron de Hémert, Anglois, gouverneur de la ville, propoſa de capituler. Le prince de Parme, pour récompenſer ſa trahiſon, lui accorda les conditions les plus honorables; mais Leiceſter punit le lâche comme il le méritoit, en lui faiſant trancher la tête.

Le 18 de Juillet 1602, Grave fut encore inveſtie par le prince Maurice; elle ne ſe défendit pas mieux. On eſſaya inutilement de la ſecourir. Les Royaliſtes, après bien des tentatives, furent battus, & les aſſiégés obligés de ſe rendre, le 20 de Septembre.

GRÉBENSTEIN. (*combat de*) Le 24 de Juin 1762, les maréchaux d'Eſtrées & de Soubiſe, généraux de l'armée Françoiſe en Allemagne, furent attaqués & battus par le prince Ferdinand, chef des troupes alliées, près de Grébenſtein & de Villemſtadt. Les Grenadiers de France, les Grenadiers Royaux & le régiment d'Aquitaine furent très-maltraités dans cette journée malheureuſe, où les vaincus virent emmener près de deux mille priſonniers, ſans oſer les défendre.

GRENADE. (*ſiége de*) Ferdinand V, roi d'Aragon, époux de la fameuſe Iſabelle, ſe préſenta, le 9 de Mai 1491, devant la ville de Grenade, avec une armée de quarante mille hommes de pied & de dix mille hommes de cavalerie, preſque tous chevaliers. Grenade étoit alors la ville la plus peuplée, la plus riche & la plus belle de toute l'Eſpagne. Située dans une plaine de quinze lieues couverte de ſources & de ruiſſeaux qui la fer-

tiliſoient, on regardoit cette heureuſe capitale comme le lieu le plus frais, le plus ſain, le plus délicieux & le plus abondant de l'Europe. Auſſi les Grenadins ſe vantoient-ils que le paradis étoit placé ſur leur zénith. Bâtie ſur deux collines, au milieu deſquelles coule la petite riviere du Darro, elle étoit environnée d'une double enceinte de murailles élevées, fortifiées, de diſtance en diſtance, par mille trente tours, & préſentoit un front redoutable. Le côté de la ville, qui regardoit la plaine, comme le plus expoſé, étoit celui où il y avoit le plus d'ouvrages : ce n'étoient que fortifications entaſſées les unes ſur les autres, & que batteries qui en rendoient l'accès impraticable. Sur le ſommet des deux collines, s'élevoient deux citadelles, appellées *l'Alhambra* & *l'Albaycin*. La premiere & la plus grande contenoit dans ſon enceinte le palais des rois Maures : c'étoit, ſans contredit, le plus bel édifice & le plus fortifié de l'univers. Il étoit ſi vaſte, qu'il ſembloit former une ſeconde ville. L'Albaycin étoit moins grand, mais auſſi fortifié, & ſéparé par une épaiſſe muraille du reſte de la place. Une armée de trente mille Maures, commandée par le roi Abou-Abdoullah, nommé par les Chrétiens *Boabdil*, une multitude innombrable de citoyens guerriers, & d'immenſes magaſins de vivres & de munitions, ſembloient rendre Grenade inexpugnable. Ferdinand ne l'attaqua point ſuivant les règles ordinaires. Point de lignes, point de tranchées, point d'artillerie. Il environna ſon camp de murs & d'ouvrages ; & ſon unique ſoin fut d'affa-

mer la place. Il ſe ſaiſit de tous les paſſages; Il détacha divers corps de troupes qui brûlerent les moiſſons, arracherent les arbres, & changerent en un inſtant ce ſéjour délicieux en un déſert ſec & aride. Différens partis de Maures parurent dans la plaine, & voulurent s'oppoſer aux ravages que faiſoient les Chrétiens. L'eſpace entre le camp & la ville étoit un champ de bataille où l'on en venoit, tous les jours, aux mains, avec différens ſuccès. Les chevaliers, de part & d'autre, faiſoient des prodiges de valeur; mais la garniſon, toujours repouſſée dans ſes fréquentes ſorties, périſſoit en détail. Le ſiége, ou plutôt le blocus, duroit depuis pluſieurs mois, & les Maures ſe flatoient que l'approche de l'hyver obligeroit les Chrétiens à ſe retirer; mais ils ſe tromperent. Iſabelle ſe rendit au camp, & vint animer par ſa préſence le courage conſtant de ſon époux. Pendant la nuit, le feu prit à la tente de cette princeſſe, & ſe communiqua ſi loin, que le camp parut entièrement embraſé. Le Roi ſortit en chemiſe, l'épée à la main, craignant une ſurpriſe des ennemis; &, pendant qu'on éteignoit les flammes, le duc de Cadix rangea une partie des troupes en bataille, pour tenir en reſpect les Maures qui n'oſerent profiter de cet accident. Pour ſe garantir de nouveaux malheurs, on conſtruiſit dans le camp, par le conſeil de la reine, une quantité de maiſons à l'épreuve du feu. On bâtit une ville pour en prendre une autre. Cet ouvrage immenſe fut commencé & achevé en moins de ſoixante jours. Le camp des Chrétiens, changé tout-à-coup en une place

fermée de murailles, & défendue par un foſſé profond, fut appellé *Santa-Fé*, & fit perdre courage aux Maures, qui virent avec douleur que rien n'étoit capable de rebuter les Caſtillans. La famine commençoit à ſe faire ſentir. Elle augmenta bientôt par la rigueur de l'hyver. Enfin, privés de tous ſecours, & preſſés de plus en plus par ce terrible fléau, les aſſiégés envoyerent des députés à Ferdinand. Ils en obtinrent une trêve de ſoixante jours. Abou-Abdoullah s'attendoit à quelque occaſion de vaincre ou de mourir. Il la chercha, ſans la trouver. Les maux augmenterent; l'eſpérance s'éteignit : il fallut ſubir un joug déteſté. Mais à peine ce monarque infidèle eut-il ſigné le traité, qu'il s'en repentit, & ne put ſoutenir l'idée de deſcendre du thrône, ſans entrer en fureur. Cependant il n'oſa remuer. Les gens de guerre paroiſſoient réſolus de périr, plutôt que de devenir les ſujets des Chrétiens. Les habitans couroient en foule aux tombeaux de leurs ancêtres; rempliſſoient les moſquées, & imploroient, avec des cris lamentables, le ſecours de Dieu & de Mahomet. Un Alfaqui fanatique ſe met à courir dans les rues, pour faire rompre le traité, criant : « Citoyens, vous êtes trahis. » Le roi & tous les grands ſont Chrétiens » dans le cœur : armez-vous de courage & » d'eſpérance, Dieu & Mahomet vous ſau» veront par mon bras ; égorgeons les traî» tres. » Vingt mille hommes le ſuivent, & rempliſſent Grenade de trouble & d'effroi. Abou-Abdoullah eut beſoin de toute ſon éloquence pour ramener le calme. Il harangua,

les larmes aux yeux, & prouva, d'une maniere convaincante, que le ſeul parti qu'on eût à prendre, étoit de ſe conformer à la capitulation ; mais, en même tems, dans la crainte d'être la victime de la douleur & du déſeſpoir de ſes ſujets, il ſe hâta de livrer tous les forts, & paſſa dans le camp des vainqueurs. Ferdinand ne lui permit pas de deſcendre de cheval. Il le traita, pour la derniere fois, en Souverain, & l'embraſſa. Pendant cette entrevue, les Caſtillans arboroient l'étendard de la croix & celui de Caſtille ſur les citadelles de Grenade. Abou-Abdoullah rentra comme ſimple particulier dans ſa capitale, d'où il étoit ſorti en roi. Enſuite il prit la route de l'Alpucharra, dont on lui avoit donné pluſieurs places pour ſon apanage. Quand ce malheureux prince fut arrivé près du Padul, dans un endroit d'où l'on découvre, pour la derniere fois, la ville de Grenade, il ſe mit à contempler cette grande ville, dont les palais brilloient au loin. A cette vue, il s'écria, fondant en larmes : « O » Dieu tout-puiſſant ! »... Tu fais bien de pleu» rer, lui dit la Sultane, ſa mere, qui étoit » à ſes côtés ; tu fais bien de pleurer, comme » une femme, ce que tu n'as pu défendre » comme un homme. »

La conquête de Grenade acheva celle de toute l'Eſpagne qui rentra ſous la puiſſance des Chrétiens, après avoir reſté ſept cens quatre-vingt-deux ans ſous la domination des Arabes.

GRODNO. (*priſe de*) Charles XII, après avoir déthrôné Auguſte, & placé la couronne de

de Pologne sur la tête de Staniſlas, après s'être enrichi des dépouilles de la Saxe, entra dans la Moſcovie, à la tête de plus de quarante-trois mille hommes, & s'avança vers Grodno, dans le mois de Janvier 1708. Le Czar étoit dans cette ville avec plus de deux mille hommes. A la nouvelle que les Suédois arrivent, ce prince ſe hâte de ſortir par la porte du nord, tandis que Charles, qui avoit pris les devants avec ſix cens gardes, y entre par la porte qui eſt au midi. Peu de tems après, un transfuge vint apprendre au monarque Ruſſien qu'il n'a quitté la place qu'à une poignée de ſoldats, & que le gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné de plus de cinq lieues. Auſſi-tôt il détache quinze cens chevaux de ſa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le roi de Suède dans la ville. Ces cavaliers arriverent juſqu'à la premiere garde, ſans être reconnus. Les trente ſoldats, qui la compoſoient, ſoutinrent, pendant un demi-quart d'heure, l'effort des Moſcovites. Ils commençoient à plier, lorſque le Roi ſurvint, & chaſſa l'ennemi. Toute l'armée le joignit enſuite, & acheva la victoire en pourſuivant long-tems & en maſſacrant les ſujets du Czar.

GROLL. (*ſiége de*) Cette ville du comté de Zutphen, ſituée ſur la petite riviere de Slinck, qui lui ſert de défenſe dans la partie qu'elle arroſe, avoit été priſe par le prince Maurice, le 26 de Septembre 1597. Spinola voulut s'en rendre maître, en 1606; &, le 3 d'Août, il en commença l'attaque avec une vivacité étonnante. Il ne fallut que trois

jours pour avancer la tranchée jusqu'au fossé de la demi-lune. On essaya de le passer ; & l'on en vint à bout, à l'aide de certains ponts de madriers couverts de toile, & soutenus par de petits tonneaux que l'ingénieur Targoné avoit inventés. La demi-lune tint pourtant pendant plusieurs jours, malgré cet avantage ; & il ne laissa pas d'en coûter bien du sang & de la peine pour l'emporter. Les assiégeans, s'étant rendus maîtres de cet ouvrage, s'attacherent aussi-tôt au corps de la place. Leur artillerie étoit bien servie, & en ruina en peu de tems les fortifications. Les assiégés, après s'être défendus avec bravoure, ne crurent pas pouvoir soutenir plus longtems l'attaque sans témérité, & se rendirent, le 14 d'Août. Le prince Maurice voulut reprendre cette place, au mois d'Octobre suivant. Mais l'approche de Spinola, qui vint lui présenter bataille, lui en fit lever le siége. Ce fut le dernier exploit de cette guerre fameuse, qui duroit depuis quarante-six ans. Les deux partis, également épuisés, songerent enfin à la paix ; & la république de Hollande, reconnue pour Etat libre & indépendant, consentit à traiter avec ses anciens tyrans.

GRONINGUE. (*siéges de*) 1. Cette ville, avec son gouverneur le comte de Renneberg, étoit rentrée sous l'obéissance de Philippe II, son souverain. Le prince d'Orange, à cette nouvelle, transporté de colere, assembla sur le champ une armée qu'il fit marcher contre Groningue, sous les ordres du comte d'Hohenloë. La place fut investie ; mais les commencemens de cette entreprise furent

traverſés par tant de difficultés, que les aſſiégeans ſe virent forcés de convertir le ſiége en un blocus qui dura quatre mois. Cependant le général des rebelles ſe flattoit du plus heureux ſuccès; mais l'arrivée imprévue de Martin Schenck détruiſit ſes eſpérances. Ce capitaine, qui s'étoit élevé par ſon propre mérite, & qui ne devoit rien à la naiſſance, s'avança pour combattre Hohenloë. Celui-ci, qui craignoit de ſe mettre entre deux feux, ne jugea pas à propos de l'attendre ſous les murs de la place. Il vint à ſa rencontre, avec d'autant plus d'eſpoir de le battre, qu'il étoit ſupérieur en forces. Il ſe trompa dans ſon attente. L'action s'engagea. Il fut défait, après un combat ſanglant. Le ſiége fut levé; & ce triomphe couvrit de gloire l'armée royale & ſon illuſtre chef, le brave Schenck. *1580.*

2. Le mauvais ſuccès d'Hohenloë n'empêcha point les Etats de faire de nouvelles tentatives ſur Groningue. Le 22 de Mai 1594, le prince Maurice fut chargé de l'inveſtir. Le premier ſoin de cet habile général fut d'environner ſes quartiers de bonnes lignes de circonvallation & de contre-vallation, afin d'empêcher que les Royaliſtes ne forçaſſent ſes retranchemens, pour ſecourir les aſſiégés. Bientôt il tourna ſes efforts contre le corps de la place. Son artillerie étoit nombreuſe. Il l'avoit diſperſée autour de l'enceinte de la ville, pour la battre en pluſieurs endroits. Les bourgeois, ſecondés par les troupes auxiliaires, faiſoient la défenſe la plus courageuſe. Ils avoient garni leurs murailles d'un grand nombre de piéces de canon, avec leſquelles ils

foudroyoient ſans ceſſe le camp ennemi, & retardoient beaucoup les travaux du ſiége. Leurs ſorties cauſoient encore plus de dommage aux aſſiégeans; & il y en eut quelques-unes qui firent répandre beaucoup de ſang de part & d'autre. Mais, les troupes de Maurice s'étant avancées juſqu'au foſſé, ce général établit auſſi-tôt ſes batteries qu'il dirigea vers le ravelin de la porte ſituée à l'orient de la ville. Les aſſiégés, pour le défendre, y monterent ſix piéces de gros canon. L'attaque & la réſiſtance devinrent terribles. Les aſſiégeans firent une grande brèche, & livrerent l'aſſaut; mais ils furent repouſſés. Maurice attache le mineur à la muraille; &, ne doutant pas que le ravelin ne ſoit bientôt renverſé, il ſe prépare à donner un ſecond aſſaut. Il ne fut pas plus heureux que le premier. Les Hollandois furent repouſſés une ſeconde fois. Enfin, la mine étant parfaite, on y mit le feu. Les aſſiégeans ayant feint alors de donner un troiſieme aſſaut, les aſſiégés accoururent pour s'y oppoſer; mais, les premiers s'étant auſſi-tôt retirés, la mine creva dans l'inſtant même, & engloutit ceux qui s'étoient rendus ſur le ravelin pour le défendre. Les Hollandois revinrent à la charge, & n'eurent pas de peine à ſe loger ſur cet ouvrage. Cette perte, qui étoit d'une grande conſéquence, répandit la conſternation dans la ville. Le premier bourg-meſtre, nommé *Van-Balen*, perſuada aux bourgeois de ſe rendre. On ſe détermina donc à aller trouver Maurice. On convint avec ce prince, que la ville, & le pays dont elle eſt capitale, entreroient dans

la confédération, & ſe ſoumettroient aux loix générales de l'union des Provinces entr'elles, pour leur commune défenſe. Le traité fut bientôt fait. On permit à la garniſon de ſortir avec tous les honneurs de la guerre ; &, le 22 de Juillet, Maurice fit ſon entrée dans ſa nouvelle conquête, avec tout l'appareil d'un triomphe militaire. L'acceſſion de la ville & de la ſeigneurie de Groningue à l'union d'Utrecht conſomma l'établiſſement de la république des Provinces-Unies. Il ne lui eſt ſurvenu aucun changement eſſentiel à ſa conſtitution depuis cette époque.

GROTKAU. (*priſe de*) Le roi de Pruſſe, étant entré en Siléſie, en 1740, attaqua Grotkau, capitale d'une principauté du même nom, & l'emporta ſans beaucoup d'efforts, quoique cette ville fût bien fortifiée, & avantageuſement ſituée dans une plaine, ſur les bords de la Neiſs. Il la conſerva juſqu'au mois d'Avril de l'année ſuivante, que les Autrichiens la reprirent. Après la bataille de Molwitz, les Pruſſiens s'en emparerent encore, & en furent chaſſés une ſeconde fois. Enfin, le 8 de Septembre de la même année, Frédéric fit une derniere tentative pour y rentrer. Par ſon ordre, un détachement marcha vers Grotkau. Cinq cens Autrichiens, qui en formoient la garniſon, l'abandonnerent ; & les Pruſſiens en prirent poſſeſſion, ainſi que des magaſins conſidérables qu'ils y trouverent.

GRUMANTE. (*journées de*) 1. Le conſul Néron vint à Grumante, en Lucanie, à la tête d'une armée de quarante-deux mille hommes, pour attaquer Annibal. Entre le

camp des Romains & celui des Carthaginois, étoit une plaine dominée par une colline toute découverte, & qui, ne paroiſſant point propre à des embûches, ne donna d'ombrage ni aux uns ni aux autres. Néron y fit paſſer un bon corps de troupes ; &, dès le grand matin, il rangea ſon armée en bataille. Annibal accepte le combat ; &, au premier ſignal, les Carthaginois ſe jettent ſur les Romains avec plus d'impétuoſité que d'ordre & de diſcipline. Il fallut reculer. Les ſoldats mis en embuſcade acheverent la déroute. Plus de huit mille hommes reſterent ſur la place. On fit ſept cens priſonniers : on enleva neuf drapeaux ; & cette victoire conſidérable, ſurtout parce qu'elle étoit remportée ſur Annibal, ne coûta que cinq cens hommes au Conſul. *An de Rome 545.*

2. Grumante, pendant la guerre Sociale, ſoutint un ſiége aſſez long, mais qui n'eſt mémorable que par l'action généreuſe de deux eſclaves. Voyant que la place étoit aux abois, ils ſe retirerent dans le camp des Romains. A peine y avoit-il quelques jours qu'ils y étoient arrivés, que la ville fut emportée d'aſſaut, & livrée au pillage. Nos deux héros courent auſſi-tôt à la maiſon de leur maîtreſſe ; la ſaiſiſſent avec une ſorte de violence, & l'emmenent, en la menaçant du geſte & de la voix ; &, lorſqu'on leur demandoit qui elle étoit ? « C'eſt une barbare, répondoient-ils, » dont nous voulons nous venger. » Ils la firent ainſi ſortir de la ville, & la conduiſirent dans une retraite ſûre, où ils la cacherent avec grand ſoin ; puis, quand la fureur du ſolda

fut passée, & que tout fut calme dans la ville, ils l'y firent rentrer, prêts à lui obéir comme auparavant. Elle leur donna la liberté; récompense bien grande, à la vérité, mais fort au-dessous du bienfait qu'elle avoit reçu de ces dignes esclaves. *Vers l'an 90 avant J. C.*

GRUMBERG. (*bataille de*) Les armées de Prusse & de Hanovre pressoient vivement le siége de Marpourg & de Cassel; &, sans un prompt secours, ces deux villes alloient tomber au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal de Broglie voulut dégager ces places importantes, & dirigea son plan de maniere à en rendre le succès immanquable. Le prince héréditaire de Brunswick avoit appuyé son corps d'armée entre Grumberg & Landsbach. Sa position étoit avantageuse; mais il n'étoit pas difficile de le déposter. Le Maréchal fit marcher vers Grumberg MM. de Stainville & de Closen, chacun à la tête d'une division, pour attaquer les ennemis de droite & de gauche, tandis qu'il en feroit autant au centre. Dès que les Alliés eurent deviné son dessein, ils se réunirent au village d'Alzenheim, à côté de Grumberg, qui est couvert d'un étang & d'une multitude de ravins. Les Volontaires de l'armée filerent, à pied, le long du bois; & le baron de Closen tourna le village à droite, pendant qu'une brigade de dragons marchoit à la digue de l'étang, qui est sur la gauche.

Le 21 de Mars 1761, tout fut prêt pour le combat. La cavalerie Alliée, voyant que tout l'effort alloit tomber sur elle, voulut chercher un asyle dans les forêts voisines. Par ce mou-

vement, qu'une terreur ſoudaine avoit occaſionné, elle découvrit ſon infanterie qui fut attaquée avec tant de vivacité & d'audace, qu'elle ſe vit entièrement rompue & miſe en déroute. Ce corps battu ſe rétablit, dans la plaine, à la faveur de ſa cavalerie qui fit ferme & repouſſa celle des François. Ceux-ci, ſe trouvant ſoutenus à propos, revinrent à la charge, & attaquerent avec la plus grande vigueur. Les Alliés ne purent réſiſter à cette impétuoſité : par-tout ils plierent. Les Volontaires & les Dragons ſe mirent à leur pourſuite, & les menerent battant juſqu'au village de Burgmünden, où ils repaſſerent l'Ohm en très-grande confuſion, après avoir abandonné toute leur artillerie, & laiſſant au pouvoir du vainqueur dix-neuf drapeaux ou étendards, avec deux mille de leurs priſonniers de guerre.

Une brigade de l'armée du Maréchal avoit eu ordre de tourner le bois, & de ſe porter dans la plaine que les ennemis avoient à traverſer pour arriver à Burgmünden. Si elle avoit pu exécuter ce mouvement, le corps entier du Prince héréditaire auroit été pris avec celui du général Lukner. Mais les mauvais chemins & l'inclémence de l'air ſauverent les Alliés d'une cataſtrophe que toute l'habileté du prince Ferdinand auroit eu bien de la peine à réparer.

Les jours ſuivans, il y eut pluſieurs autres eſcarmouches très-vives, qui preſque toutes ſe paſſerent à l'avantage des François. Ils eurent le bonheur de reprendre tout ce qu'on leur avoit enlevé, & de s'emparer de beau-

coup de canons & d'équipages. Marpourg & Caſſel ſe trouverent libres. Les Alliés avoient perdu beaucoup de monde à ces deux ſiéges; & la famine, jointe au froid exceſſif, leur fut bien fatale. L'habileté des manœuvres & la juſteſſe des meſures du Maréchal victorieux lui mériterent des éloges de la part de ceux même qu'il avoit vaincus. Il fut mis en parallèle avec le vicomte de Turenne; & il eut l'honneur d'avoir le Roi pour panégyriſte. C'eſt ainſi que s'exprime ce monarque, dans ſa Lettre à l'archevêque de Paris, pour faire chanter le *Te Deum :* « Les talens, l'activité » & la fermeté de mon couſin le maréchal-» duc de Broglie, & la valeur victorieuſe de » mes troupes, ont confondu les deſſeins de » l'armée Alliée contre ma puiſſance. » Il eſt doux & glorieux de ſervir ſous un prince qui ſçait apprécier le mérite, & lui décerner les diſtinctions flateuſes qui lui ſont dûes.

GUADELOUPPE. (*priſe de la*) Le chef d'eſcadre Moore, qui avoit ſous ſes ordres neuf vaiſſeaux de ligne, fit voile, dès les premiers jours de Janvier 1759, pour la Guadeloupe; &, le 22, il parut devant cette iſle. Quoique le bourg de la Baſſe-Terre, qui en eſt le chef-lieu, fût ſi bien fortifié du côté de la mer, que, ſuivant l'opinion de l'ingénieur chargé de le reconnoître, il fût imprenable par cet endroit, le capitaine Anglois ne rabatit rien de ſa premiere réſolution. Il ordonna l'attaque; & elle fut ſoutenue avec tant de vigueur, qu'après une canonnade de neuf heures conſécutives, les batteries de la place n'oppoſerent qu'un feu lent. La garniſon, pour

n'être pas faite priſonniere de guerre, abandonna le fort, & ſe retira avec les habitans dans les montagnes de difficile accès. Ils n'y tinrent que pendant ſix ſemaines, au bout deſquelles ils ſe rendirent à des conditions honorables. Le retard d'une heure ſeulement les auroit conſervés dans la poſſeſſion de l'iſle. Il leur arrivoit un renfort de deux mille ſix cens hommes commandés par M. de Beauharnois; mais il n'en étoit plus tems. Les François reſpecterent leur capitulation. C'eſt la troiſieme fois que les Anglois ſe rendent maîtres de la Guadelouppe: la premiere fut en 1691; & la ſeconde, en 1703.

GUASTALLA. (*ſiéges & bataille de*) 1. Après la bataille de Luzara, en 1702, le duc de Vendôme forma le ſiége de Guaſtalla, petite ville, mais digne, par la force de ſes remparts & l'avantage de ſa ſituation, d'avoir pour conquérant un petit-fils de Henri IV. La terreur des habitans & de la garniſon fut ſi grande, qu'après quelques attaques, ils ouvrirent leurs portes, & ſe ſoumirent au général François.

2. En 1734, après la bataille de Parme, les troupes combinées de France & de Sardaigne projetterent la priſe de Guaſtalla. Cette expédition demandoit & beaucoup de prudence, & une grande activité. Les Impériaux avoient dans la place douze cens hommes d'élite. Ils pouvoient faire une longue & terrible réſiſtance: Toutes les démarches étoient perdues, ſi l'on étoit apperçu. Toutes les meſures furent ſi bien concertées, que les aſſaillans attaquoient la ville, avant même qu'on

eût été instruit de leur approche. La garnison étonnée n'osa se mettre en défense. Elle composa de bonne grace, & se rendit prisonniere de guerre. Le premier usage que les Alliés firent de leur victoire fut de fortifier leur conquête, & de la mettre à l'abri des entreprises des ennemis.

Ces précautions étoient sages; car, à peine les nouveaux ouvrages étoient-ils achevés, que, le 19 de Septembre de la même année, on vit arriver les troupes impériales sous les ordres du comte de Conigzeg. L'armée des Alliés étoit commandée par le roi de Sardaigne, qui avoit pour lieutenans-généraux les maréchaux de Coigni & de Broglie. Se voir, s'approcher, s'attaquer, ne fut qu'une même chose. Le combat fut long, sanglant, opiniâtre: durant plusieurs heures, la victoire fut incertaine; enfin les troupes de France & de Sardaigne, qui, combattant à l'envi, signaloient un courage héroïque, remporterent un glorieux triomphe, qui fut très-funeste aux Impériaux.

3. Au mois de Mars 1746, le comte de Browne, général des troupes Autrichiennes, se présenta devant Guastalla qui s'étoit soumise à Sa Majesté Catholique. Il s'empara de tous les postes avantageux, & résolut de faire un siége dans les formes. Pendant qu'il faisoit dresser ses batteries, il apprit que le marquis de Castellar venoit au secours de la place avec trois mille hommes. Sur le champ, il détacha le comte Nadasti, avec un corps supérieur; ce qui donna lieu à une action très-vive. Les Espagnols, après avoir combattu

avec beaucoup de valeur, furent obligés de ſe retirer. On les pourſuivit; mais on ne put pas les inquiéter beaucoup dans leur marche. Le comte Caraffe, qui commandoit dans Guaſtalla, ſe voyant ſans eſpérance de ſecours, arbora le drapeau blanc, & ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, le 27 de Mars.

GUELDRES. (*priſe de*) Sur la fin de l'an 1702, les Alliés attaquerent la ville de Gueldres dans les Pays-bas. Cette place, avantageuſement ſituée ſur la riviere de Niers, dont les eaux rempliſſent ſes foſſés, & rendent, en quelque ſorte, inexpugnables les baſtions & les ouvrages qui l'environnent, étoit célèbre par les vains efforts que les Hollandois avoient faits trois fois pour la conquérir, en 1637, 1639 & 1640. Elle ſoutint, avec ſon premier courage, un blocus de quatorze mois, un bombardement de quinze jours, & ne ſe rendit que le 17 de Décembre 1703, après avoir encore diſputé, pendant deux mois, les débris de ſes remparts que trente piéces de canon & trente-ſix mortiers avoient réduits en poudre.

GUINEGATTE. (*bataille de*) L'empereur Maximilien menaçoit Thérouanne à la tête d'une armée de vingt-ſept mille hommes. Auſſi-tôt le maréchal Deſquerdes & le maréchal de Gié s'approcherent de ce prince pour faire échouer ſes projets. Les deux armées ſe rencontrerent près du village de Guinegatte. On ſe range en bataille de part & d'autre; on donne le ſignal, & l'on s'ébranle. Deſquerdes fit avancer ſes gendarmes, qui, tom-

bant sur la cavalerie Allemande, la culbuterent & la mirent en déroute. La victoire étoit gagnée, si le maréchal, dans ce moment décisif, se fût contenté de détacher un corps de cavalerie à la poursuite des fuyards, & eût attaqué avec le reste l'infanterie ennemie, qui lui prêtoit le flanc. Mais, emporté par son ardeur, ou, comme il est plus vraisemblable, dit le nouvel historien, ne pouvant contenir une troupe de guerriers beaucoup plus occupés du soin de faire des prisonniers, dont la rançon pouvoit les enrichir, que du gain de la bataille, il s'abandonna lui-même à la poursuite de la cavalerie ennemie, sans songer aux périls auxquels il exposoit le reste de son armée. Les Francs-Archers François, voyant la cavalerie Allemande entièrement dissipée, croient la bataille gagnée; se jettent sur les bagages, & ne songent qu'au butin. Le comte de Romont, qui commandoit l'infanterie de l'empereur, profite du désordre des François; attaque leur infanterie; la met en déroute; tombe sur les Francs-Archers; les taille en piéces, & ramene la victoire sous les étendards de son maître. Desquerdes, apprenant le malheur de ses troupes, fit sonner la retraite, & n'osa hazarder un second combat. Maximilien resta maître du champ de bataille; mais il paya ce stérile honneur par la perte de toute sa cavalerie, & d'un grand nombre d'officiers illustres. 1479.

GULIA. (*bataille de*) L'an 891, quatre-vingt-dix mille Normands débarquerent entre le Rhin & la Meuse, & porterent dans

tous les Pays-bas la mort & le ravage. Arnoul, roi de Germanie, raſſembla ſon armée, & la fit marcher à l'ennemi. On ſe joignit près du torrent, nommé *Gulia*. On ſe battit une grande partie du jour avec une égale fureur; mais enfin les François, enveloppés de toutes parts, & accablés par le grand nombre, s'étant ouvert un paſſage au milieu des bataillons Normands, chercherent leur ſalut dans une prompte fuite. Quelques officiers de diſtinction voulurent réſiſter; mais ils furent tués par les Barbares, ainſi que tous les priſonniers; & le camp fut livré au pillage.

GURAU. (*journée de*) Le roi Auguſte, déthrôné, & toujours pourſuivi par Charles XII, confia le commandement de ſon armée au comte de Schullembourg, capitaine de grande expérience, & qui déja s'étoit ſignalé par des exploits ſans nombre. « Ce gé-» néral, dit M. de Voltaire dont nous em-» prunterons le récit, avoit toujours pré-» tendu, malgré l'avis des généraux Alle-» mands, que l'infanterie pouvoit réſiſter en » pleine campagne, même ſans chevaux de » friſe, à la cavalerie. Il en oſa faire l'expé-» rience contre cette cavalerie victorieuſe, » commandée par Charles XII & Staniſlas, » & par l'élite des généraux Suédois. Il ſe » poſta ſi avantageuſement, qu'il ne pût être » entouré. Son premier rang mit un genou en » terre. Il étoit armé de piques & de fuſils. » Les ſoldats, extrêmement ſerrés, préſen-» toient aux chevaux des ennemis une eſpece » de rempart hériſſé de piques & de bayon-» nettes. Le ſecond rang, un peu courbé ſur

» les épaules du premier, tiroit par-deſſus ; » & le troiſieme, debout, faiſoit feu en » même tems derriere les deux autres. Les » Suédois fondirent avec leur impétuoſité or- » dinaire ſur les Saxons qui les attendirent » ſans s'ébranler. Les coups de fuſils, de pi- » ques & de bayonnettes, effaroucherent les » chevaux qui ſe cabroient, au lieu d'avan- » cer. Par ce moyen, les Suédois n'attaque- » rent qu'en déſordre, & les Saxons ſe dé- » fendirent, en gardant leurs rangs.

» Si Charles avoit fait mettre pied à terre » à ſa cavalerie, l'armée de Schullembourg » étoit détruite ſans reſſource. Ce général » ne craignoit rien tant. Il s'attendoit à tout » moment que les ennemis alloient prendre » ce parti ; mais ni le roi de Suède, qui » avoit ſi ſouvent mis en pratique toutes les » ruſes de la guerre, ni aucun de ſes gé- » néraux n'eurent cette idée. Ce combat iné- » gal d'un corps de cavalerie contre des fan- » taſſins, interrompu & recommencé à plu- » ſieurs repriſes, dura trois heures. Les Sué- » dois perdirent plus de chevaux que d'hom- » mes. Schullembourg ceda enfin ; mais ſes » troupes ne furent pas rompues. Il en fit » un bataillon quarré long ; &, quoique » chargé de bleſſures, il ſe retira en bon » ordre, en cette forme, au milieu de la » nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois » lieues du champ de bataille. A peine com- » mençoit-il à reſpirer dans cet endroit, que » les deux rois paroiſſent tout-à-coup der- » riere lui.

» Au-delà de Gurau, en tirant vers le

» fleuve de l'Oder, étoit un bois épais, au
» travers duquel le général Saxon ſauva ſon
» infanterie fatiguée. Les Suédois, ſans ſe
» rebuter, le pourſuivirent par le bois même,
» avançant avec difficulté par des routes à
» peine praticables pour des gens de pied.
» Les Saxons n'eurent traverſé le bois que
» cinq heures avant la cavalerie Suédoiſe.
» Au ſortir de ce bois, coule la riviere de
» Parts, au pied d'un village nommé *Rurſen*.
» Schullembourg avoit envoyé en diligence
» raſſembler des bateaux. Il fait paſſer la ri-
» viere à ſa troupe qui étoit déja diminuée
» de moitié. Charles arrive dans le tems que
» Schullembourg étoit à l'autre bord. Jamais
» vainqueur n'avoit pourſuivi ſi vivement
» ſon ennemi. La réputation de Schullem-
» bourg dépendoit d'échapper au roi de
» Suède. Le Roi, de ſon côté, croyoit ſa
» gloire intéreſſée à prendre Schullembourg
» & le reſte de ſon armée. Il ne perd point
» de tems. Il fait paſſer ſa cavalerie à la nage.
» Les Saxons ſe trouvoient enfermés entre
» cette riviere de Parts & le grand fleuve de
» l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Siléſie,
» & qui eſt déja profond & rapide en cet
» endroit. La perte de Schullembourg paroiſ-
» ſoit inévitable. Il eſſaya encore de ſe tirer
» de cette extrémité, par un de ces coups
» de l'art, qui valent des victoires, & qui
» ſont d'autant plus glorieux que la fortune
» n'y a point de part. Il ne lui reſtoit plus
» que quatre mille hommes. Un moulin, qu'il
» remplit de grenadiers, étoit à ſa droite;
» un marais à ſa gauche. Il avoit un foſſé
» avant

» avant lui ; & ſon arriere-garde étoit ſur » le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pon- » tons pour traverſer ce fleuve ; mais, dès » la veille, il avoit commandé des radeaux. » Charles arrive ; attaque auſſi-tôt le mou- » lin, perſuadé qu'après l'avoir pris, il fau- » dra que les Saxons périſſent, ou dans le » fleuve, ou les armes à la main, ou que du » moins ils ſe rendent à diſcrétion avec leur » général. Cependant les radeaux étoient » prêts ; les Saxons traverſoient l'Oder à la » faveur de la nuit ; &, quand Charles eut » forcé le moulin, il ne trouva plus d'armée » ennemie. » Cette ingénieuſe retraite, faite l'an 1705, mérita les éloges des deux monarques, & l'admiration de toute l'Europe. Charles, qui avoit fait tant de merveilles, & qui paſſoit, avec raiſon, pour le plus grand guerrier de ſon ſiécle, étonné, & comme interdit, ne put s'empêcher de s'écrier : « Aujourd'hui Schullembourg nous a » vaincus ! »

GYTHIUM. (*priſes de*) Le frere du proconſul Quintius, dans la guerre des Romains contre Nabis, tyran de Sparte, mit le ſiége devant Gythium, place importante, & port des Lacédémoniens. Elle ſe défendit longtems avec ſuccès ; mais les légions Romaines, ſecondées par les troupes du roi Eumène & des Rhodiens, remporterent enfin la victoire ; & le tyran fut obligé de demander la paix. *An. R. 557.*

2. Nabis profita du traité fait avec les Romains, pour reprendre les villes qu'il avoit

perdues, & dont plusieurs étoient possédées par les Achéens. L'an 192 avant Jesus-Christ, il vint assiéger Gythium qui étoit de ce nombre. Le célèbre Philopémen accourut aussitôt, avec une flotte, au secours de la place, & attaqua le tyran. Mais, comme il n'avoit point d'expérience dans la marine, il fut vaincu. Il eut bientôt sa revanche sur terre, & remporta une grande victoire sur Nabis, qu'il ne put cependant empêcher de prendre la ville assiégée.

[HAG]

HAGUENAU. (*ſiéges de*) 1. En 1675, le célèbre Montécuculi, général des troupes de l'empereur, vint mettre le ſiége devant Haguenau, ville forte de l'Alſace, avantageuſement ſituée entre les deux rideaux qui règnent le long des prairies, à droite & à gauche de la riviere de Motter. Il preſſa ſes attaques avec toute la vivacité dont il étoit capable; & peut-être que la place eût été obligée de ſe rendre, lorſque M. le Prince vint, le 22 d'Août, à ſon ſecours. Alors tout changea de face. La fortune, qui paroiſſoit devoir favoriſer Montécuculi, ſe rangea ſous les drapeaux de la France; & le général de l'Empire, trop foible pour ſe meſurer avec un rival toujours heureux, prit ſagement le parti de la retraite.

2. En 1706, Le prince de Bade s'étoit campé près de Haguenau, & avoit fait des lignes ſur la Motter. M. de Villars entreprit de lui faire abandonner ce camp; & il y réuſſit. Il ſçut tromper la vigilance du prince Allemand; &, par des évolutions ſçavantes, il dérangea tellement le plan de ſes opérations, qu'il l'obligea non-ſeulement de décamper, mais même d'abandonner ſes tentes, ſes munitions, preſque tout ſon bagage, & de repaſſer le Rhin. Ce ſuccès, qui peut-être eût ſatisfait plus d'un grand général, ne contenta point encore M. de Villars. Il voulut,

en quelque ſorte, mettre le comble à ſa victoire par un nouveau triomphe ; & la conquête de Haguenau tenta ſon courage. Il aſſiégea cette ville ; livra aſſauts ſur aſſauts ; & ſes efforts furent ſi heureux, qu'il s'en rendit maître, au bout de huit jours. La garniſon fut faite priſonniere de guerre.

HAÏ. (*ſiége de*) Joſué, pour ſe rendre maître de cette place occupée par les Chananéens, uſa d'un ingénieux ſtratagême. Profitant des ténèbres de la nuit, il mit un corps de troupes en embuſcade près des murailles, dans un lieu profond & couvert, avec ordre d'entrer dans la ville, & d'y mettre le feu, quand il leur donneroit le ſignal. Le jour venu, le général marche lui-même avec le gros de l'armée, comme pour donner l'aſſaut. Les habitans veulent le prévenir. Ils ſortent avec fureur. Les Iſraëlites feignent de la crainte ; lâchent le pied, & ſont vivement pourſuivis. Dans ce moment, les troupes poſtées en embuſcade entrent dans la ville dépourvue de défenſeurs, & répandent partout un fatal incendie. Les Chananéens ceſſent la pourſuite, & volent au ſecours de leur patrie. Les Hébreux les environnent, & les paſſent au fil de l'épée. *1451 avant J. C.*

HALBERSTAT. (*ſurpriſe d'*) En 1760, le marquis de Stainville, officier d'une capacité peu commune, excellent ſur-tout pour ces occaſions où il faut ſurprendre l'ennemi, & déployer ſoudain toutes les reſſources du courage, fut chargé de faire une courſe juſqu'aux portes d'Halberſtat, afin d'arrêter les couriers qui paſſoient par-là, pour aller du

camp du roi de Pruſſe à celui des Allies, ou en Angleterre. Le capitaine François avoit à ſes ordres quatre régimens de dragons, & quelques troupes légères. Les Alliés n'eurent pas la moindre connoiſſance de cette marche, dont la poſſibilité ne leur étoit jamais venue à l'eſprit. M. de Stainville, après avoir pris toutes les patrouilles qui ſe trouvoient hors des portes, entra dans Halberſtat; y leva, ſans le moindre obſtacle, les contributions qu'il en avoit exigées; emmena des ôtages, pour la sûreté de ce qui n'étoit pas payé; alla culbuter trois ou quatre cens Hanovriens poſtés dans un village voiſin; intercepta des couriers chargés de dépêches où l'on vit le plan d'opérations qu'avoient formé les cours de Londres & de Berlin; &, lorſqu'il ne lui reſta plus rien à faire, il s'achemina vers l'armée Françoiſe, commandée par le maréchal de Broglie, & la rejoignit, ſans avoir perdu qu'un très-petit nombre de ſoldats.

HALIARTE. (*priſe d'*) Les Romains, commandés par le préteur Lucrétius, ſe conſolerent de l'échec qu'ils venoient de recevoir ſur les bords du fleuve Pénée, par la priſe de cette importante place dont ils ſe rendirent maîtres après un ſiége pénible, & qu'ils ruinerent juſqu'aux fondemens, après en avoir pillé les richeſſes. *Avant J. C.* 171.

HALICARNASSE. (*priſe d'*) Alexandre, s'étant rendu maître de Milet, attaqua ſur le champ Halicarnaſſe. Jamais on ne ſe défendit avec plus de courage que le firent les citoyens. La conſtance ſeule, ou, pour mieux

dire, l'opiniâtreté du roi de Macédoine ; triompha de tous les obſtacles qu'il rencontra dans ce ſiége ; & tout autre que lui y auroit échoué. La ville fut raſée juſqu'aux fondemens. *An du monde* 3670.

HAM. (*ſiége de*) L'ambition, la rivalité, les haines ébranloient de plus en plus le thrône François. L'autorité du monarque n'étoit plus qu'un vain phantôme ; &, ſous le nom du foible Charles VI, le duc de Bourgogne régnoit en effet. Ce prince, revêtu d'une puiſſance ſans bornes, & voyant en ſes mains les rênes de l'Etat, entra dans le Vermandois, en 1411, & ſe préſenta devant la ville de Ham. Cette place, prodigieuſement fortifiée, & défendue par une nombreuſe garniſon, ſous les ordres du connétable d'Albret, ſoutint les premieres attaques avec le plus grand courage. Les aſſiégeans, avec leurs *ribauldequins*, eſpeces de couleuvrines, dont l'effet étoit terrible, la réduiſirent bientôt à l'extrémité. D'Albret, jugeant ſa perte inévitable, propoſe de capituler. On le refuſe. Pouſſé par un génereux déſeſpoir, il ſort à la tête de ſes troupes ; fond ſur les Bourguignons ; écarte, renverſe, écraſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, &, par cette audace imprévue, étonne tellement les ennemis, qu'ils ne ſongent pas à le pourſuivre. La ville ſe rend. Les ſoldats du duc de Bourgogne s'y précipitent, le fer & la flamme à la main ; pillent, violent, maſſacrent, brûlent, détruiſent, & ne ceſſent de ſe livrer aux excès de leur fureur aveugle, que quand la place ne leur offre plus qu'un triſte monceau de cen-

dres. Six moines seulement, précédés de leur prieur, portant la Croix, échapperent à la mort : tant étoit grand alors le respect qu'on portoit à la besace !

HARBOURG. (*prise d'*) En 1757, au milieu de l'hyver, le prince Ferdinand de Brunswick attaqua les François dans Harbourg situé presque vis-à-vis Hambourg, sur la rive occidentale de l'Elbe. Le marquis de Péreuse, officier de considération, commandoit dans la place. Quoique pris au dépourvu, il fit la plus belle défense. Les Hanovriens, ne pouvant le forcer suivant la méthode ordinaire, convertirent le siége en blocus. Il se termina par la reddition de la place, dont la garnison promit de ne pas servir durant toute la guerre contre l'Angleterre ni contre ses Alliés.

HARFLEUR. (*siéges de*) 1. Henri V, roi d'Angleterre, ayant déclaré la guerre à la France, descendit en Normandie, & se présenta devant Harfleur dont il forma le siége. Cette ville n'avoit pour défenseurs que quatre cens hommes d'armes, commandés par de braves officiers. Cette petite garnison fit des sorties vives & fréquentes, quoique sans espérance de pouvoir tenir long-tems, faute de munitions. La poudre leur ayant manqué, & n'espérant aucun secours, ils se rendirent enfin, & sortirent vêtus de leurs simples pourpoints, sous la promesse de se rendre prisonniers à Calais, « si le roi d'An-» gleterre n'étoit combattu & défait » avant que d'y arriver. Les vainqueurs prirent possession de leur conquête, d'où ils chasserent la plûpart des habitans. *L'an 1415.*

2. Le 8 de Décembre 1449, le comte de Dunois voulut reprendre Harfleur. Il l'inveſtit avec un corps de dix mille hommes, tandis que vingt-cinq gros vaiſſeaux l'environnoient du côté du port. Jean Bureau, maître de l'artillerie, avoit fait fondre de groſſes *bombardes* d'un calibre extraordinaire. Le roi Charles VII ſe rendit en perſonne au ſiége, pour voir l'effet de ces nouvelles machines. Il y donna des preuves d'un courage héroïque. Pluſieurs fois on le vit dans les tranchées & dans les mines, « la ſalade en tête, & » ſon pavois à la main, » s'expoſer comme le moindre ſoldat. La garniſon Angloiſe étoit forte de deux mille hommes. Cela n'empêcha pas le gouverneur de capituler, le 24 du même mois. Ainſi la valeur des François triomphoit, tous les jours, d'un ennemi ſuperbe.

HARLEM (*ſiége de*) par les Eſpagnols, en 1572 & 1573. Depuis l'année 1568, que Ferdinand de Tolede, duc d'Albe, avoit été chargé, par Philippe II, roi d'Eſpagne, du gouvernement de la Flandre, l'eſprit de rebellion, prêt à s'éteindre, avoit fait les progrès les plus rapides. Les remedes violens, qu'on avoit employés pour pacifier ces provinces, étoient devenus, au contraire, la ſource & le prétexte d'une infinité de révoltes. Le duc d'Albe, l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, mais d'un caractere dur, ſévere, impitoyable, après avoir laſſé les bourreaux par des exécutions ſans nombre, avoit accablé du poids de ſes armes victorieuſes pluſieurs villes & fortereſſes dont les

malheureux Flamands s'étoient ſervis comme d'autant de boulevards, pour défendre leur vie & leur liberté. Roterdam, Mons, Tergoës, Malines, Zutphen, Naërden, priſes ou ſaccagées par les Eſpagnols, n'avoient pas rendu les rebelles plus traitables; & déja même les provinces de Zélande & de Hollande avoient preſqu'entièrement ſecoué le joug. Le duc d'Albe, perſuadé qu'un coup de vigueur pourroit ſeul les faire rentrer dans le devoir, envoya ſon fils aîné, Frédéric de Tolede, mettre le ſiége devant Harlem, l'une des plus grandes & des plus fortes places de la Hollande, ſituée entre Amſterdam & Leyde.

Frédéric obéit, & commença les opérations du ſiége, au mois de Décembre 1572. Il avoit ſous ſes ordres douze mille hommes, tous ſoldats d'élite; une artillerie nombreuſe, & pluſieurs grands capitaines, compagnons des travaux & de la gloire du duc d'Albe. Ses premiers ſoins furent de ſerrer étroitement la ville, & d'empêcher que le prince d'Orange, qui s'étoit avancé juſqu'à Leyde, n'y fît entrer aucun convoi. Mais les aſſiégés ne comptoient pas moins ſur leurs propres forces que ſur celles du dehors; & pluſieurs ſorties vigoureuſes firent preſſentir aux Eſpagnols les peines & les fatigues que devoit leur coûter ce ſiége. Ils en furent plus particuliérement convaincus, le 21 de Décembre, après un aſſaut très-meurtrier, qui leur emporta beaucoup de monde. Le feu d'une batterie dreſſée contre le ravelin de la porte de la Croix avoit été ſi vif, que cet ouvrage ſe trouvoit fort endommagé. Les ingénieurs Eſ-

pagnols, ayant repréſenté la facilité de donner un aſſaut de ce côté, François de Vargas avoit été chargé de ſoutenir avec un corps de troupes l'approche d'un pont portatif, qui fut jetté ſur les foſſés. Auſſi-tôt les Eſpagnols s'y précipitent en foule; mais, la brèche n'étant pas aſſez large pour aſſurer l'aſſiette de ce pont, il devient non-ſeulement inutile, mais funeſte même aux aſſiégeans. Ceux qui s'étoient hâtés d'y monter ſont renverſés dans les foſſés : les autres demeurent expoſés au feu de l'ennemi. L'impuiſſance d'avancer & la honte de reculer les tranſportent d'un déſeſpoir infructueux. Ils attendent & reçoivent la mort en forcenés, ſans vouloir quitter leur place, juſqu'à ce qu'enfin les ordres réitérés du général & les cris de leurs officiers les arrachent avec peine de ce lieu fatal.

Les Eſpagnols, n'ayant pu ſe rendre maîtres du ravelin par la force ouverte, eurent recours à la ſappe & aux mines. Dès le 17 de Janvier, ils étoient parvenus à le ruiner totalement. Les aſſiégés n'avoient rien négligé pour parer ce coup redoutable. Ils n'en furent point étonnés; & l'ennemi, croyant trouver la porte dégarnie, fut ſurpris, au contraire, de la voir environnée & ſoutenue de foſſés, de murailles, & d'autres ouvrages. D'un autre côté, la rigueur de la ſaiſon cauſoit autant de dommage aux aſſiégeans, qu'elle étoit favorable aux aſſiégés. Ceux-ci vivoient dans une abondance de toutes choſes, parce qu'à la faveur des glaces qui couvroient, depuis quelque tems, la mer de Harlem, (on appelle ainſi un grand lac au midi de la ville,) les

payſans des campagnes voiſines, très-adroits à ſe ſervir de patins, ne ceſſoient de leur apporter des vivres & des munitions de toute eſpece. Tout cela ſe faiſoit à la vue des Eſpagnols qui non-ſeulement ſouffroient extrêmement du froid, mais qui manquoient même des choſes les plus néceſſaires à la vie. Les maladies cauſées par le beſoin emportoient, chaque jour, un grand nombre de leurs plus braves ſoldats. Ils continuoient cependant leurs travaux avec autant de vigueur que de conſtance. Loin de ſe laiſſer abbatre par la longueur & par les difficultés du ſiége, ils ne s'occupoient que des moyens de le faire réuſſir; & la vengeance, puiſſant motif pour des Eſpagnols, excitoit merveilleuſement leur courage.

La perte d'un grand nombre de leurs compagnons n'étoit pas ce qui les irritoit le plus. Les inſultes, les affronts, les repréſailles cruelles des habitans de Harlem les avoient, en quelque ſorte, tranſportés de rage & de fureur. Un jour, les aſſiégeans s'étant aviſés de faire jetter par-deſſus les murailles la tête d'un officier Hollandois, mort les armes à la main, en conduiſant un convoi dans la ville, les aſſiégés répondirent à cette bravade par douze têtes d'Eſpagnols, qu'ils lancerent, dans un baril, au milieu du camp, avec cette inſcription : « Tribut du dixieme (*a*) en» voyé par les habitans de Harlem au duc

(*a*) Cet impôt, inconnu juſqu'alors aux peuples de la Flandre, avoit été la principale cauſe de leur révolte.

» d'Albe, avec les intérêts pour le retard du » paiement. » Le récit de toutes les cruautés de cette nature, qui se commirent de sang froid de part & d'autre, nous meneroit trop loin.

L'hyver continuoit d'être très-rigoureux. Encouragés par les nouveaux renforts qu'ils avoient reçus, les assiégés faisoient de fréquentes sorties, dans lesquelles ils avoient presque toujours l'avantage. Frédéric de Tolède, voyant ses troupes s'affoiblir considérablement, résolut de redoubler ses efforts, pour obliger du moins les ennemis à se défendre. Il fit donner à-la-fois plusieurs assauts où les Espagnols se comporterent avec la derniere intrépidité. Mais par-tout les Hollandois opposerent une résistance opiniâtre, & repoussèrent les assaillans, après en avoir fait un grand carnage.

Quoique Frédéric n'eût qu'à se louer de la conduite de ses troupes, il commençoit à désespérer du succès; & plusieurs même de ses principaux officiers opinoient à la retraite, lorsque le duc d'Albe, instruit des dispositions du conseil de guerre, envoya des ordres rigoureux à son fils de s'ensevelir sous les murs de la ville, plutôt que de lever le siége. Il lui fit passer, en même tems, les secours d'hommes & de vivres dont il avoit besoin; &, la saison étant devenue un peu moins rude, Frédéric ne songea plus qu'à signaler son obéissance & ses talens militaires.

Le dégel avoit rendu le lac navigable. Il fut bientôt couvert de vaisseaux dont les uns portoient des rafraîchissemens aux assiégés,

les autres s'efforçoient d'empêcher cette communication. Les combats ſur l'eau devenoient, de jour en jour, plus fréquens. La ville d'Amſterdam, qui tenoit pour les Eſpagnols, leur fourniſſoit des flottes entieres. Pluſieurs batailles navales, dont ils eurent preſque toujours l'honneur, contribuerent beaucoup à leur faire ſupporter courageuſement les pertes qu'ils ne ceſſoient d'eſſuyer ſous les murs de Harlem. Celle du 28 de Mai fut une des plus conſidérables. Les aſſiégés, commandés par leurs plus braves chefs, étoient venus fondre ſur la partie des retranchemens ennemis défendus par les Allemands. Ils en firent un carnage horrible; pillerent leur bagage; brûlerent leurs tentes; ſe ſaiſirent de leurs drapeaux & de leur artillerie, & rentrerent victorieux dans la ville, ayant à peine perdu huit à dix hommes.

Malgré ces avantages des Hollandois, comme les Eſpagnols étoient, en quelque ſorte, maîtres de la mer, la diſette commençoit à ſe faire ſentir dans Harlem. Tous les paſſages étoient exactement fermés. Peu s'en fallut cependant que les aſſiégés ne triomphaſſent de tous ces obſtacles. Ils avoient, dit-on, dreſſé un grand nombre de pigeons qui portoient des lettres au prince d'Orange, & qui rapportoient ſes réponſes. Par l'entremiſe de ces nouveaux couriers, ils concerterent avec lui les moyens d'approviſionner la place; mais la vigilance des aſſaillans rompit toutes leurs meſures. Le déſeſpoir leur en ſuggéra d'autres. Ils inonderent toute la campagne, en faiſant pluſieurs ſaignées à la riviere de

Sparen, qui coule dans la ville. Heureux, ſi les reſſources qu'ils ſe promettoient euſſent été plus abondantes, ou de plus longue durée! Elles furent bientôt épuiſées par l'induſtrie & par les travaux des Eſpagnols.

Les armes & le courage leur reſtoient encore. Ils ſçurent les rendre plus d'une fois funeſtes à leurs opiniâtres ennemis. Tout étoit ſoldat dans Harlem. Hommes, femmes, vieillards, tous ſe diſputoient la gloire de défendre la patrie. On rapporte qu'une dame, d'une illuſtre naiſſance, nommée *Kennaw-Haſſelaar*, âgée d'environ cinquante ans, prit les armes, & fit tant par ſes diſcours pleins d'éloquence & de feu, que trois cens femmes ſe rangerent autour d'elle, réſolues de le diſputer en valeur aux plus braves ſoldats. En effet, on les vit, dans les poſtes les plus périlleux, affronter la mort, & ſoutenir lesplus grandes fatigues; &, dit l'hiſtorien Strada, ces nouvelles Amazones ne furent pas moins un modèle de bravoure & d'intrépidité pour leurs concitoyens, qu'un objet d'admiration pour leurs ennemis.

Il n'étoit cependant point poſſible, après tant d'efforts réitérés, que les habitans de Harlem puſſent ſe flatter encore d'une longue réſiſtance. Depuis ſept mois que duroit le ſiége, ils avoient vu périr l'élite de leurs guerriers. Une famine cruelle déſoloit la ville, dont les fortifications n'étoient plus qu'un amas de ruines. Il fallut enfin ſonger à ſe rendre. On députa, pour cet effet, quelques bourgeois à Frédéric; mais le fier Eſpagnol étoit bien éloigné de laiſſer échapper une vengeance

assurée. Il refusa toute espece de composition. Lorsque cette réponse fut rapportée aux malheureux habitans de Harlem, la fureur & le désespoir s'emparerent de tous les cœurs. D'un consentement unanime, ils résolurent de tenter une derniere sortie, & de vendre du moins chèrement leur vie aux Espagnols. Ce projet parvint aux oreilles de Frédéric. Il en frémit; &, moins par compassion pour les assiégés que par la crainte de quelque nouvel échec, il envoya leur promettre un traitement plus favorable qu'ils n'oseroient l'espérer, s'ils vouloient s'en remettre à sa clémence. Il les fit assurer, en particulier, de les garantir du pillage. Sur cette promesse, la ville se rendit, le 13 de Juillet 1573. Mais le vainqueur, tenant en apparence la parole qu'il avoit donnée, ne perdit rien du plaisir de la vengeance; &, s'il parut épargner aux habitans les horreurs du pillage, ce ne fut que pour les livrer de sang froid à la rage des boureaux. Il en fit périr plus de deux mille par les formalités de la justice; & ces exécutions horribles mirent le comble à la haine des Flamands contre les Espagnols.

HASLOU. (*journée de*) Les Normands, l'an 882, s'étoient retranchés sur les bords de la Meuse, aux environs de Haslou. Charles le Gros entreprit de les forcer dans leur camp. Il en forma le siége; y fit donner plusieurs assauts sanglans, meurtriers, mais inutiles. Les élémens semblerent combattre pour les Barbares. Un orage furieux, s'élevant tout-à-coup, abbatit un pan de muraille, & renversa les tentes de l'armée impériale. Bien-

tôt la peſte ſe mit dans l'un & l'autre camp, & y cauſa d'horribles ravages. Effrayées de tant de maux, les deux nations parlerent d'accommodement. On fit un traité, mais honteux pour la France, & qui valoit mille fois mieux qu'une victoire pour les Barbares. On convint qu'ils reſteroient maîtres des pays dont ils étoient actuellement en poſſeſſion ; qu'on les dédommageroit de leurs pertes ; que Godefroi, l'un de leurs rois, ſe feroit Chrétien, & ſe marieroit avec la princeſſe Giſèle, fille du roi Lothaire & de Valdrade. Ainſi fut établi, au centre de la France, cet ennemi barbare, dangereux, inſatiable, dont il avoit été, & fut encore long-tems le fléau le plus terrible.

HASTEMBECK. (*bataille d'*) Les François avoient uni leurs armes à celles de la reine de Hongrie. Le maréchal d'Eſtrées, qui les commandoit, avoit déja paſſé le Wéſer. Il ſuivoit pas-à-pas le duc de Cumberland, qui s'efforçoit de couvrir l'électorat d'Hanovre, avec une armée de cinquante mille hommes, compoſée d'Hanovriens, de Heſſois & de quelques régimens Pruſſiens. Enfin il le joignit, le 29 de Juillet 1757, dans une poſition très-avantageuſe. Il avoit à ſa droite le Wéſer, la ville d'Hamelen un peu en arriere. Le village d'Haſtembeck & une redoute couvroient ſon front. Entre le village & le fleuve ſont des marais impraticables. Sa gauche, qui s'étendoit juſqu'aux bords d'un bois épais, étoit protégée par une batterie de canon. Le Maréchal le fit attaquer par la gauche. Elle fut culbutée & renverſée. M. de Contades

Contades chargea la droite, & triompha de tous les obſtacles. Malgré la difficulté du terrein, le village fut emporté. Pendant ce tems-là, les grenadiers de France débouchoient le long des haies. La cavalerie, en pluſieurs colomnes, ſuivoit & ſoutenoit cette redoutable infanterie, pour tomber, de concert avec elle, ſur le centre de l'ennemi. Tout annonçoit une victoire preſqu'unique. Tout-à-coup les grenadiers Hannovriens, qui avoient quitté le champ de bataille, y reviennent avec fureur; rétabliſſent le combat, & font un feu terrible ſur une brigade Françoiſe qui s'avançoit. Cette même brigade eſt, en même tems, chargée, comme ennemie, par un corps des ſiens. Elle perd ſon avantage; elle recule. On croit auſſi-tôt qu'un corps ſupérieur d'Hanovriens s'eſt emparé des hauteurs pour tourner l'armée victorieuſe. On ſuſpend la pourſuite des ennemis, qui plioient par-tout. Le duc de Cumberland profite de cette erreur pour ſauver ſes troupes. Il évite le feu de l'artillerie Françoiſe, qui, après avoir franchi tous les ravins, alloit foudroyer les Alliés de toutes parts. Il vint à bout de faire ſa retraite, ſans danger, à la vue des vainqueurs. Il ne perdit que cinq mille hommes; mais il fut obligé d'abandonner l'Electorat à la diſcrétion des François. Les princes de Condé & de la Marche-Conti ſignalerent dans cette journée leurs premieres armes. On pleura la mort du comte de Laval-Montmorenci, & d'un brave officier de la maiſon de Buſſy, qui périrent en combattant à la tête des ſoldats. Un coup de fuſil, qu'on crut long-tems mortel, perça

le comte du Châtelet, de la maiſon de Lorraine, fils de cette célèbre marquiſe, dont le génie s'eſt trouvé preſque de pair avec celui du grand Newton, qu'elle a commenté. On rappelloit le maréchal d'Eſtrées, pendant qu'il gagnoit la bataille. Le duc de Richelieu, qui lui ſuccéda, combattit encore le duc de Cumberland, & le pouſſa juſqu'à l'embouchure de l'Elbe, où il le força de capituler avec toute ſon armée.

HASTINGS. (*bataille d'*) L'an 1066 de J. C. fut ſignalé par la révolution la plus ſurprenante. Guillaume, duc de Normandie, qu'une longue ſuite de victoires fit ſurnommer *le Conquérant*, conçut le hardi projet de s'emparer de l'Angleterre. Pour autoriſer ſes armes, il intéreſſa la cour Romaine, offrant de rendre tributaire du ſiége apoſtolique le royaume qu'il alloit conquérir. Alexandre II, qui ceignoit alors la triple couronne, ſaiſit cette occaſion d'augmenter ſon pouvoir, &, ſans chercher d'autre preuve du droit de Guillaume, lui donne un étendard béni, un cheveu de S. Pierre, & une bulle d'excommunication contre quiconque oſeroit s'oppoſer à ſon entrepriſe. Muni de ces foudres ſacrés, Guillaume partit de Saint-Valeri avec une flotte de neuf cens voiles, ſans compter les frégates & les bateaux de moindre grandeur. Son armée étoit de cent mille hommes, François, Aquitains, Bretons, Manceaux & Normands. Le Duc, débarqué ſur les côtes de Suſſex, fait mettre le feu à tous ſes vaiſſeaux, pour annoncer au ſoldat qu'il falloit vaincre ou mourir. Il marche enſuite à la rencontre du

roi qu'il venoit déthrôner, c'étoit Harald II, prince courageux & digne du ſceptre, & le joint près de Haſtings. Ce fut-là que ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de l'Angleterre. En voici la deſcription tirée de Mathieu Paris. » Les Anglois, dit ce célèbre » moine, avoient paſſé toute la nuit à ſe ré- » jouir & à boire. Dès la pointe du jour, » encore fumans de débauche, ils marchent » avec ardeur à l'ennemi. Les fantaſſins, tous » armés de haches, & ſerrés les uns contre » les autres, uniſſent leurs boucliers, & en » forment un mur impénétrable. Les Nor- » mands, qui s'étoient occupés, toute la » nuit, à confeſſer leurs péchés, après s'être » nourris, le matin, du pain des forts, atten- » doient l'ennemi d'un air aſſuré. Guillaume » demande ſes armes : on les lui apporta ; » mais l'empreſſement de ſes officiers occa- » ſionna quelque changement dans les piéces » de ſon armure, qu'ils placerent à contre- » ſens. Le Duc, riant de leur mépriſe, dit » à haute voix : J'accepte l'augure ; voilà qui » m'annonce que mon duché va ſe changer » en royaume... Il fait enſuite chanter la » chanſon de Rolland, pour animer ſes ſol- » dats, & les mene au combat. On ſe battit » de part & d'autre avec un courage égal, » pendant la plus grande partie du jour, ſans » que la victoire penchât d'aucun côté. Guil- » laume alors fait prendre la fuite à ſes trou- » pes. Les Anglois, ſe croyant vainqueurs, » ſe débanderent pour pourſuivre les fuyards. » Alors les Normands font volte-face, & » font à leur tour reculer les Anglois. Ceux-

» ci ſe retranchent ſur une colline. Les Nor-
» mands veulent y monter; mais ils ſont re-
» pouſſés. Tant qu'Harald fut vivant, les An-
» glois ſe ſoutinrent dans ce poſte. Ce prince
» remplit dans cette journée tous les devoirs
» d'un brave ſoldat & d'un grand capitaine.
» Il renverſoit tout ce qui ſe préſentoit de-
» vant lui. Guillaume, de ſon côté, payoit
» de ſa perſonne. Il eut trois chevaux tués
» ſous lui. Enfin Harald, atteint d'un coup de
» flèche à la tête, tomba mort. Un ſoldat,
» le voyant étendu ſur le champ de bataille,
» lui coupa la cuiſſe. Guillaume, indigné de
» cette action, chaſſa ce ſoldat de l'armée.
» Les Anglois, après la mort de leur roi,
» prirent la fuite. » Tel fut le ſuccès de ce mémorable combat, qui dura plus de douze heures, & dans lequel il périt ſoixante-ſept mille Anglois & ſix mille Normands. Pour en conſerver le ſouvenir, Guillaume bâtit une égliſe avec une abbaye, au lieu même où Harald avoit été tué. Le temple fut dédié à S. Martin, & l'abbaye reçut le nom de *la Bataille*. Ce monaſtere eut le ſingulier privilége de ſervir d'aſyle & de franchiſe à quelque ſcélérat que ce pût être. Tout plia devant l'armée victorieuſe. Douvres, quoique défendue par une nombreuſe garniſon, ſe rendit, ſans aucune réſiſtance. Cantorbéri ſuivit ſon exemple. Londres ſembloit promettre une plus belle défenſe; mais elle étoit remplie d'évêques & de prêtres. Dès que le conquérant ſe montra, portant devant lui l'étendard béni, tous vinrent lui offrir la couronne, qu'il accepta ſans peine; & l'archevêque

d'Yorck, quelque tems après, lui donna l'onction ſacrée des rois.

» Guillaume, dit le ſçavant abbé Velly, » plus ſage qu'Alexandre, qui prenoit les ſa- » çons de vivre des peuples qu'il avoit vain- » cus, ordonna que les Anglois ſe conforme- » roient aux uſages des Normands; qu'ils » porteroient le même habit; que, comme » eux, ils ſe raſeroient la barbe; qu'ils ſe » gouverneroient par les mêmes loix; que » l'idiome Normand, qui étoit un François » mêlé d'un peu de Danois, ſeroit la ſeule » langue du pays; qu'on ne plaideroit, qu'on » ne prononceroit les ſentences, qu'on n'ex- » pédieroit les actes que dans ce langage » barbare; ce qui dura juſqu'au règne d'É- » douard III... L'élévation de Guillaume ſur » le thrône des Anglois eſt l'époque de la » grandeur & de la puiſſance de l'Angleterre » qui cependant le déteſte. Les mœurs s'y » adoucirent par le commerce des François. » Les arts & les ſciences commencerent à y » fleurir : de-là cette célébrité dont elle » jouit, & le grand rôle qu'elle fait aujour- » d'hui dans l'Europe. »

HAVANE. (*conquête de la*) Au nord de l'Amérique méridionale, à l'entrée du golfe du Mexique, s'éleve la fameuſe iſle de Cuba, qui peut avoir environ deux cens cinquante lieues de longueur. La Havane, ſa capitale, eſt ſituée ſur la côte qui regarde la Floride, à vingt-cinq degrés de latitude ſeptentrionale. Son port eſt très-renommé, & ſi bien fortifié par l'art & par la nature, que cette place peut être regardée comme imprenable. Il reçoit

la mer par une embouchure fort étroite, mais aſſez profonde. Au milieu, les rivages s'éloignent en forme de cercle, & viennent enſuite ſe réunir au pied de la ville. Les montagnes qui l'environnent le défendent contre l'agitation des vagues, & contre la fureur des tempêtes ; enſorte que les vaiſſeaux y ſont comme dans un golfe sûr, ſans avoir beſoin ni de cables ni d'ancres. Aux deux côtés de l'embouchure ſont deux pointes très-eſcarpées, avec deux châteaux aſſez bien fortifiés pour fermer le paſſage à une très-grande flotte. La citadelle, conſtruite dans une ſituation des plus avantageuſes, protege également & le port & la ville.

Telle étoit la place dont les Anglois projetterent la conquête en 1762. Ils s'en approcherent, le 6 de Juin, au matin, ſous les ordres de l'amiral Pocock, & du milord-comte d'Albemarle. Les Eſpagnols n'oublierent rien pour empêcher la deſcente. Mais, comme on avoit partagé leur attention, en feignant de débarquer à l'oueſt de la Havane, elle ſe fit heureuſement à ſix milles à l'eſt du fort Moro. Ce premier ſuccès fut ſuivi d'un ſecond, puis d'un troiſieme, coup ſur coup. On battit un corps qui, couvert d'un fort qui défendoit le paſſage de la riviere de Coximar, préſentoit un front redoutable. Enſuite on attaqua, & l'on prit deux vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, qui cherchoient à gagner l'iſle de Saint-Domingue. Enfin on s'approcha du fort Moro, dont la priſe entraînoit la ſoumiſſion des autres & de la ville même. On vit alors combien la paſſion des richeſſes eſt capable d'ani-

mer une nation dont tous les membres ſont commerçans, & pour qui la guerre n'eſt qu'un négoce. Une partie des thréſors de l'Eſpagne étoit renfermée dans la ville. La conquérir, c'étoit s'enrichir à jamais. L'amour de l'or enflamma tous les cœurs. Le ſoldat avide ne vit plus les obſtacles. Docile à ſes généraux, qui le conduiſoient à la fortune, il étoit réſolu de vaincre ou de périr. On attaque Moro par mer & par terre. Le feu prend aux travaux; & la flamme conſume, en un inſtant, les fruits d'un mois de fatigue. On ferme les yeux ſur cet accident : on redouble d'ardeur. Tous, officiers & ſoldats, mirent la main à l'ouvrage : on rétablit les batteries. La place eſt foudroyée de nouveau avec plus de fureur. Ses murs s'écroulent; & les Eſpagnols, étonnés d'une attaque ſi vive & ſi opiniâtre, ſe garantiſſent des malheurs inſéparables d'un aſſaut, en ouvrant aux Anglois les portes de la Havane, le 12 du mois d'Août. Les vainqueurs y entrerent, le lendemain. La garniſon ſortit devant eux avec tous les honneurs de la guerre, & fut reconduite en Eſpagne, mais ſans pouvoir tranſporter avec elle les richeſſes dont le dépôt lui avoit été confié. Elles devinrent le prix de la valeur; & il n'y eut ni matelot ni ſoldat qui n'en eût aſſez pour le reſte de ſes jours.

HÉLIGERLÉE. (*bataille d'*) Le comte Louis de Naſſau, frere du prince d'Orange, étant entré en Friſe avec une armée bien pourvue de munitions de toute eſpece, & qui montoit à-peu-près à dix mille fantaſſins & trois mille cavaliers, voulut ſe rendre maî-

tre de Groningue, dont la conquête lui paroiſſoit facile. Mais les ſages précautions du duc d'Albe firent échouer ſes efforts. Le comte d'Aremberg, l'un des plus grands ſeigneurs de Flandres, & capitaine célèbre, commandoit dans ces contrées, & avoit ſous ſes ordres un régiment Allemand. Le comte de Mégue, gouverneur de Gueldres & de Zutphen, provinces voiſines de la Friſe Flamande, en avoit un autre. Le Duc oppoſa ces deux corps au comte Louis, & les fit joindre par le régiment Eſpagnol de Bracamonté, en y ajoûtant pluſieurs compagnies de cavalerie, & un train de ſix piéces d'artillerie de campagne. Cette armée s'approcha des révoltés, ſous les ordres du comte d'Aremberg. Le comte de Mégue étoit encore en marche. Le comte Louis fortifioit alors la ville de Dam. Les Royaliſtes l'obligerent d'en ſortir, & d'aller choiſir un meilleur poſte auprès de l'abbaye voiſine d'Héligerlée. Le comte d'Aremberg n'étoit point aſſez fort pour attaquer l'ennemi avantageuſement campé; & c'étoit commettre la faute la plus grande, que d'en venir aux mains dans l'abſence du comte de Mégue. Mais les Eſpagnols, enflés d'un petit ſuccès qu'ils avoient eu la veille, forcerent leur général à engager l'action, le 24 de Mai 1568. Les Eſpagnols formoient la premiere ligne. Les Allemands compoſoient la ſeconde. On choiſit le terrein le plus propre pour placer la cavalerie, ſans s'arrêter à ce que preſcrivoit l'ordre de bataille. L'artillerie, placée dans l'endroit le plus découvert, tiroit ſur le flanc de l'ennemi. Le comte Louis

connoiſſoit tous ſes avantages. Saiſiſſant avec joie les eſpérances que lui offroit la Fortune, il s'empreſſa de diſpoſer ſes troupes. Il plaça à la droite, où il étoit plus facile de manœuvrer, la cavalerie commandée par le comte Adolphe de Naſſau, ſon frere. L'infanterie fut miſe à la gauche, & étoit défendue par une petite hauteur que le Comte garnit d'un bon corps de Mouſquetaires. Le centre ſe trouvoit entre un bois qui étoit par-derriere, & un marais qui étoit ſur le devant. L'artillerie des Eſpagnols fit d'abord beaucoup de ravage. Les Mouſquetaires, qui défendoient la colline, furent aſſaillis avec tant de vigueur, que les Royaliſtes s'en crurent les maîtres. Déja ils s'avançoient avec la plus fiere intrépidité, lorſqu'ils s'apperçurent bientôt de leur erreur. Enfoncés dans des marais fangeux, ils faiſoient de vains efforts pour s'en arracher; & ceux qui venoient les en tirer ne faiſoient que s'y plonger eux-mêmes. Cependant l'infanterie des rebelles frappoit ſur eux à coup ſûr, & en faiſoit un grand carnage. Le comte Louis, les ayant fait tourner par ſa cavalerie, les enferma de toutes parts; acheva de les rompre, & les mit ſans peine en déroute. Six cens Eſpagnols perdirent la vie dans ce combat, où il ne périt preſqu'aucun Allemand. Le reſte ſe rendit à l'ennemi, qui leur fit quartier, ſous la condition qu'ils ne ſerviroient plus l'Eſpagne. L'artillerie, les bagages, la caiſſe militaire, devinrent la proie du vainqueur. D'Aremberg, oubliant les devoirs d'un général, ſe battit en ſoldat déterminé. Si l'on en croit Strada, ce ſei-

gneur, quoique bleſſé d'un coup de feu, attaqua au plus fort de la mêlée le comte Adolphe; déchargea ſur lui ſon piſtolet, & le perça d'un coup d'épée. Adolphe ne mourut point ſans vengeance. Enflammé d'une noble colere, il porta pluſieurs coups mortels à ſon terrible ennemi; & tous deux ils expirerent l'un auprès de l'autre. La mort d'Adolphe fut la ſeule diſgrace du comte Louis, dans cette journée glorieuſe. Un corps de cavalerie, envoyé par le comte de Mégue, fut témoin de la défaite des Royaliſtes, & ſervit à aſſurer la fuite de ceux qui s'étoient diſperſés.

HELLESPONT. (*bataille au paſſage de l'*) Gaïnas, qui s'étoit révolté contre l'empereur Arcadius, de concert avec Tribigilde, ayant été déclaré ennemi de l'Empire, eſſaya de traverſer l'Helleſpont, pour entrer en Afrique dont il eſpéroit ſe rendre maître On lui oppoſa Fravite, perſonnage habile, qui, dans un corps foible & valétudinaire, portoit une ame vigoureuſe & ſaine. Les deux armées demeurerent campées pendant quelque tems, le détroit entre deux. Fravite profita de cette inaction, pour diſcipliner ſes troupes novices encore dans l'art des combats. Il ſçut bientôt en faire des guerriers pleins de courage, & qui ne deſiroient que l'occaſion de ſignaler leur bravoure naiſſante. Gaïnas avoit epuiſé ſes ſubſiſtances. Dépourvu de tout, il voulut enfin riſquer le paſſage dont Fravite s'étoit emparé, & qu'il fermoit avec une flotte. L'ennemi fit faire à la hâte un bon nombre de bateaux pour le tranſport des hommes & des

chevaux; &, les ayant chargés de troupes, il les abandonna dans le détroit, avec ordre de gagner, à force de rames, le bord opposé. Fravite les laissa d'abord avancer. Quand il les vit en désordre, emportés par le courant, il se mit à la tête de sa flotte; &, prenant le dessus du vent qui souffloit avec force, il alla heurter de sa proue le premier bateau, & le coula à fond avec toute sa charge. Ses gens imiterent sa manœuvre. Les Goths à découvert, percés de flèches, tâchoient en vain d'aborder les vaisseaux ennemis, qui, semblables à des tours flottantes, brisoient, renversoient, abymoient tout ce qu'ils choquoient. Bientôt l'Hellespont fut couvert de débris & de cadavres, au travers desquels les vaisseaux Romains achevoient leur victoire, en massacrant tous ceux qui s'efforçoient de se sauver à la nage. Gaïnas prit la fuite, & trouva bientôt une mort qu'il vouloit éviter, & qu'il méritoit. Uldès, chef des Huns, acheta au prix de sa tête l'amitié des Romains. *L'an 400 de J. C.*

HELSIMBOURG. (*bataille d'*) Pendant le séjour de Charles XII à Bender, la Régence de Stockholm mit à la tête des troupes le maréchal de Steinbock. Le 10 de Mars 1710, ce général joignit les Danois près d'Helsimbourg avec huit mille hommes d'anciennes troupes, & environ douze mille de nouvelles milices. C'étoient pour la plûpart des laboureurs qui, n'ayant pas eu le tems d'avoir l'ordonnance, vinrent sous leurs drapeaux, vêtus de leurs saraux de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des

cordes. Dès qu'ils furent en préſence de l'ennemi, ils demanderent la bataille. Elle ſe donna. Deux régimens de ces payſans armés à la hâte taillerent en piéces celui des Gardes du roi de Danemarck, dont il ne reſta que dix hommes. La victoire fut complette. Les Danois, commandés par le général Rantzaw, laiſſerent quatre mille morts ſur la place. L'on prit trois mille hommes, avec le canon, l'artillerie & le bagage. Steinbock n'eut que ſeize cens hommes mis hors de combat.

HÉNARÈS. (*journée de l'*) Sertorius s'étoit retiré en Eſpagne, & rendoit cette province heureuſe par un gouvernement équitable. Les Characitains ne vouloient point reconnoître ſon autorité. Ce peuple, établi près de la petite riviere de l'Hénarès, n'habitoit point dans des villes ni dans des bourgades. Il occupoit une colline aſſez haute, qui avoit un grand nombre d'antres & d'enfoncemens tournés vers le nord. La campagne, qui étoit au pied de la colline, n'étoit qu'une eſpece de boue argilleuſe & friable, qui ſe réſolvoit aiſément en pouſſiere. Sertorius ordonna à ſes ſoldats de prendre le plus qu'ils pourroient de cette terre poudreuſe, & d'en faire un grand amas vis-à-vis la colline. Les Barbares crurent d'abord qu'on prétendoit élever une terraſſe pour les attaquer, & ſe moquerent des vains efforts des Romains. Mais ils changerent bien de langage, le lendemain matin, lorſqu'ils virent que le petit vent, qui s'étoit élevé avec le ſoleil, leur apportoit une grande quantité de pouſſiere. Ce fut bien pis encore, quand le vent,

devenu plus violent, forma d'épais nuages de poudre, que les ſoldats de Sertorius avoient ſoin d'augmenter en remuant cette terre. Bientôt les cavernes des Barbares furent ſi pleines de cette incommode pouſſiere, qu'ils en étoient étouffés. Ils tinrent bon néanmoins pendant deux jours; mais au troiſieme ils furent obligés de ſe rendre. *77 ans avant J. C.*

HENNERDORFF. (*combat de*) Au mois de Novembre 1745, le roi de Pruſſe, ayant rencontré le régiment de Saxe-Gotha près de Hennerdorff, dans la haute Luſace, entre Gorlitz & la riviere de Queiſs, l'attaqua vivement; &, après une réſiſtance aſſez longue, il remporta une victoire complette. Ce monarque fit priſonniers près de onze cens ſoldats & trente-un officiers; enleva quatre piéces de canon, trois drapeaux, deux étendards, & quatre paires de tymbales.

HÉRACLÉE. (*ſiége d'*) Après la victoire remportée ſur Antiochus le Grand, roi de Syrie, au Pas des Thermopyles, le conſul Acilius engagea les Etoliens, alliés de ce prince, à rentrer dans le devoir, & à s'unir, comme auparavant, à la république Romaine. Ses remontrances furent mépriſées; & l'obſtination des Etoliens, pour être vaincue, avoit beſoin de la violence. Le Conſul forma donc le ſiége d'Héraclée, la principale de leurs villes, place très-forte, d'une grande étendue, & capable de faire une longue & vigoureuſe défenſe. Durant vingt-quatre jours de ſuite, ſans interruption ni jour ni nuit, Acilius fit jouer ſes baliſtes, ſes catapultes, & toutes les autres machines de guerre, qu'il

avoit en grand nombre, & fit attaquer la ville par quatre endroits différens. Les assiégés se défendoient avec un courage, ou plutôt avec une fureur que rien ne pouvoit intimider; &, quoique la garnison fût peu nombreuse, ils rétablissoient les murs abbatus, brûloient les machines, renversoient les travaux, & faisoient des sorties si vives, que les Romains étoient toujours enfoncés. Le Consul, fatigué par tant d'obstacles, changea de méthode. Il faisoit cesser l'attaque sur le minuit, & ne la faisoit recommencer que le lendemain matin, sur les neuf heures. Les Etoliens, persuadés que cette inaction avoit sa cause dans la lassitude des assiégeans, profitoient du repos qu'on leur laissoit, & se retiroient en même tems que les Romains. Au bout de quelques jours, le Consul, ayant fait retirer ses troupes à l'ordinaire, fit attaquer la ville, trois heures après, lorsque les assiégés étoient plongés dans le sommeil. L'assaut ne se donnoit qu'à trois endroits seulement; mais un corps de troupes choisies étoit placé à un quatrieme côté, & y attendoit le signal pour monter sur les murailles. Les Etoliens allarmés s'éveillent tout-à-coup, & courent de tous côtés où le bruit les appelle. Au point du jour, on donna le signal au quatrieme corps de troupes. Il se mit en mouvement, & monta sans peine sur les remparts, parce que les assiégés s'étoient tous rassemblés dans les lieux où paroissoient les Romains. La place fut emportée dans le moment; & les ennemis se réfugierent précipitamment dans la citadelle qui ne tint pas long-tems, & qui se

rendit à la premiere attaque. La ville fut livrée au pillage. *An du monde 3813.*

HERDOÜÉE. (*bataille d'*) Cette ville avoit quitté le parti des Romains, pour ſe donner à Annibal. Le proconſul Cn. Fulvius, qui vouloit la reprendre, s'étoit campé dans le voiſinage, où il ſe tenoit peu ſur ſes gardes. Le général Carthaginois fut inſtruit de ſa négligence. Il arriva à l'improviſte, & préſenta la bataille que Fulvius, plein d'audace & de préſomption, accepta ſans balancer. Le combat fut vif, & la victoire long-tems diſputée. Dans le feu de l'action, Annibal détacha ſa cavalerie, dont une partie alla fondre ſur le camp des ennemis, & l'autre attaqua par-derriere ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Les Romains, ſe voyant environnés de toutes parts, ne ſongerent plus qu'à tâcher d'échapper. Les uns prirent la fuite; les autres combattirent juſqu'à la mort. Le plus grand nombre, qui ſe montoit à treize mille hommes, reſta ſur la place. La mort de Fulvius fut le prix de ſon imprudence. *L'an de Rome 542.*

HERSAN. (*bataille de*) Les Impériaux & les Turcs, qui ſe faiſoient une guerre ſanglante, s'étant rencontrés dans la plaine de Herſan, en 1687, ſe préparerent à diſputer la victoire. D'abord on eſcarmouche de part & d'autre, mais d'une maniere vive & terrible, qui annonçoit combien l'action alloit être cruelle. Le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci ſe laiſſe prendre ſon étendard. Le prince de Commerci demande à l'inſtant au duc de Lor-

raine, général de l'armée, la permiſſion d'aller en enlever un autre aux infidèles. Ses inſtances réitérées font qu'il obtient enfin ce qu'il deſire. Il part : il vole avec une ardeur extrême. Il apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye : il court à lui, le piſtolet à la main ; tire de fort près ; manque ſon coup, & jette ſon piſtolet à terre, pour tirer ſon épée. Le Muſulman profite de cet inſtant pour lui enfoncer dans le flanc ſa zagaye. Le prince la ſaiſit froidement de la main gauche, & de la droite aſsène un ſi terrible coup d'épée ſur la tête de ſon adverſaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune prince arrache lui-même de ſon corps la zagaye ; porte le fruit de ſa victoire, encore tout enſanglanté, à ſon général ; fait appeller ſon cornette, & lui dit, ſans s'émouvoir : « Voilà, monſieur, un » étendard que je vous confie. Il me coûte » un peu cher ; & vous me ferez plaiſir de le » mieux conſerver que celui que vous vous » êtes laiſſé enlever. » Cette réprimande ſinguliere eſt preſqu'autant admirée que l'action même. L'empereur, dans la vue de récompenſer ce jeune héros d'une maniere digne de lui, fit placer l'étendard, avec des cérémonies extraordinaires, dans le temple principal de ſa capitale. L'impératrice, de ſon côté, en fit de ſa propre main un autre qu'elle envoya au prince de Commerci, pour remplacer celui que ſa compagnie colonelle avoit perdu.

Bientôt la mêlée devient générale. L'acharnement fut terrible. Les Ottomans firent des prodiges de valeur ; mais enfin, après une longue

longue & opiniâtre réſiſtance, ne pouvant plus ſoutenir les efforts victorieux des Allemands, ils prirent la fuite, abandonnant le champ de bataille couvert de morts & de mourans, de riches dépouilles, de canons, de mouſquets, de drapeaux, & de tous les trophées d'un glorieux triomphe.

HESDIN. (*ſiége de*) En 1639, le roi Louis XIII forma le ſiége de Heſdin, qu'il preſſa vivement. Charles de la Porte, marquis de la Meilleraie, conduiſoit les opérations, ſous les auſpices du monarque. En peu de tems, la brèche fut praticable. Le 30 de Juin, on ordonne l'aſſaut. On dreſſe les échelles. Le Roi monte des premiers, ayant à ſes côtés MM. de la Meilleraie & de Puyſégur. Ce dernier avoit une canne à la main. Louis la prend; &, la préſentant à la Meilleraie : « Je vous fais Maréchal de France, » lui dit-il; voilà le bâton que je vous en » donne : les ſervices que vous m'avez ren- » dus m'obligent à cela; vous continuerez à » me bien ſervir. » Le nouveau Maréchal répond qu'il n'eſt pas digne de cet honneur. » Trève de complimens, reprend le Roi : » je n'ai pas fait un Maréchal de meilleur » cœur que vous. » Au moins jamais on n'en avoit fait d'une façon plus glorieuſe.

HIMERE. (*ſiéges d'*) 1. En conſéquence d'un traité conclu avec Xerxès, roi des Perſes, dont l'objet étoit d'exterminer entièrement les Grecs, les Carthaginois entrerent en Sicile, l'an du monde 3520, avec une armée de trois cens mille hommes, une flotte de deux mille vaiſſeaux, & de plus de trois

mille petits bâtimens de charge, ſous la conduite d'Amilcar, le plus célèbre capitaine de ſon tems. Ce général voulut ſignaler ſes armes par la priſe d'Himère, place très-forte, & en forma le ſiége. Thérou, qui la défendoit, ſe voyant ſerré de très-près par l'ennemi, députa à Syracuſe vers Gélon qui s'en étoit rendu maître. Il accourut auſſi-tôt à ſon ſecours avec une armée de cinquante mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Son arrivée rendit le courage & l'eſpérance aux aſſiégés qui, depuis ce tems-là, ſe défendirent très-vigoureuſement. Gélon connoiſſoit bien le métier de la guerre : il excelloit ſur-tout dans les ſtratagêmes. On lui amena un courier chargé d'une Lettre des habitans de Sélinonte, ville de Sicile, pour avertir Amilcar que la troupe de cavaliers, qu'il leur avoit demandée, arriveroit un certain jour. Gélon en choiſit dans ſon armée un pareil nombre qu'il fit partir vers le tems dont on étoit convenu. Ayant été reçus dans le camp, comme amis, ils ſe jetterent ſur Amilcar qu'ils tuerent, & mirent le feu aux vaiſſeaux. Gélon, dans ce moment, attaqua avec toutes ſes forces les Carthaginois qui ſe défendirent d'abord fort vaillamment. Mais, quand ils apprirent la mort de leur général, & qu'ils virent leur flotte en feu, ils prirent la fuite. Le carnage fut horrible ; & plus de cent cinquante mille reſterent ſur la place. Le reſte de cette armée ſi nombreuſe fut obligé de ſe rendre à diſcrétion. Cette défaite conſterna & découragea Carthage qui demanda la paix.

2. L'an 3592, les Carthaginois, dont l'am-

bition convoitoit la Sicile, reporterent la guerre dans cette province, & en donnerent le ſoin à Annibal, petit-fils d'Almicar. Ce général, animé d'un vif deſir de venger ſa famille & ſa patrie, ſe préſenta devant Himère; y fit donner l'aſſaut, & s'en rendit maître. Il traita les habitans avec la derniere cruauté; donna le pillage de la ville à ſes ſoldats, & la fit raſer entièrement, 240 ans depuis ſa fondation. Trois mille priſonniers furent égorgés, par ſon ordre, dans l'endroit même où ſon aïeul avoit été tué par les cavaliers de Gélon. Il prétendoit appaiſer & ſatisfaire les manes de cet infortuné capitaine par le ſang de ces malheureuſes victimes.

HIPPIS. (*bataille de l'*) L'an 550, les Romains, étant entrés en Lazique, ſous la conduite de Gubaze & de Dagiſthée, rencontrerent Choriane, l'un des meilleurs généraux de Choſroës, ſur les bords de l'Hippis, petite riviere qui baigne la contrée appellée *Muchiriſe*. Le combat fut ſanglant & opiniâtre. Les Perſes prirent la fuite, après avoir perdu Choriane; & les vainqueurs les pourſuivirent juſqu'à leur camp, où ils furent arrêtés par un Alain d'une force & d'un courage extraordinaires. Ce Barbare, fermant de ſon corps l'entrée du camp, qui étoit fort étroite, tirant ſans ceſſe des flèches avec une vivacité ſurprenante, & déchargeant d'horribles coups de cimeterre ſur ceux qui l'approchoient, diſputa long-tems le paſſage. Enfin il fut terraſſé d'un coup de lance. Le camp fut pris; & l'on y fit un grand carnage.

HIPPONE. (*ſiége d'*) Cette ville, ſituée

ſur le bord de la mer, étoit l'une des plus fortes places de la Numidie. Genſeric, roi des Vandales, qui s'étoit jetté dans cette province de l'empire Romain, vint y aſſiéger le général Boniface, vers la fin de Mai de l'an 430. Les Barbares conduiſirent leurs opérations avec toute la vivacité poſſible. Durant les trois premiers mois du ſiége, le grand S. Auguſtin, renfermé avec ſon troupeau dans les murs d'Hippone, ne ceſſa de relever le courage des citoyens. Il nourriſſoit les pauvres; il inſtruiſoit les foibles; il veilloit; il prioit; il montroit à tous une patrie plus heureuſe, où le fer des Vandales ne pouvoit pénétrer. Enfin, ſuccombant à tant de pieux travaux, il tomba malade, & rendit entre les bras du Tout-Puiſſant cette ame tendre & ſublime qu'il avoit décorée des plus éclatantes vertus. Après la mort du ſaint prélat, les citoyens, remplis de ſon eſprit, ſoutinrent avec courage les aſſauts de Genſeric, juſqu'au mois d'Août de l'année ſuivante. Le roi Barbare, preſſé par la famine, & rebuté par tant de réſiſtance, ſe retira, après quatorze mois d'inutiles efforts. Mais, l'année ſuivante, ayant défait Boniface, il retourna devant Hippone, dont les habitans épouvantés avoient pris la fuite, & la réduiſit en cendres.

HIRAH. (*bataille d'*) Arzémidokht, reine de Perſe, voulant chaſſer les Sarafins de ſes Etats, prit dans toute ſa cavalerie douze mille chevaux d'élite, qu'elle envoya, l'an 634, ſous la conduite de Mahran, habile capitaine, contre ces Barbares campés dans l'Irak, près

de la ville d'Hirah. A peine ſe fut-on rencontré, qu'on en vint aux mains avec fureur. La victoire balança long-tems. Les Perſans & les Infidèles plierent tour-à-tour. Le combat, commencé ſur le midi, duroit encore au ſoleil couchant, lorſque Mahran & Almothanna, chefs des Arabes, s'étant joints dans la mêlée, ſe porterent des coups terribles. Le général Perſan fut tué; & ſa mort termina cette ſanglante bataille.

HOCHSTEDT. (*batailles d'*) Le maréchal de Villars, ayant joint l'électeur de Baviere, ſe hâta d'entraîner ce prince au-delà du Danube. Mais, quand le fleuve fut paſſé, l'Electeur ſe repentit, voyant que le moindre échec laiſſeroit ſes Etats à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, maréchal général des Impériaux, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit ſe réunir à la grande armée du prince de Bade, auprès de Donawert. « Il faut les prévenir, » dit le capitaine François à l'Electeur; il » faut tomber ſur Styrum, & marcher tout-» à-l'heure. » Le prince temporiſoit. Il répondit qu'il en devoit conférer avec ſes généraux & ſes miniſtres. « Je ſuis votre mi-» niſtre & votre général, lui repliquoit Vil-» lars. Vous faut-il d'autre conſeil que moi, » quand il s'agit de donner bataille? » Le Prince, occupé du danger de ſes Etats, reculoit encore. Il ſe fâchoit contre le général. » Hé bien! lui dit Villars, ſi votre alteſſe » électorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec » ſes Bavarois, je vais combattre avec les » François; » &, ſur le champ, il ordonne

l'attaque. Le Prince indigné, & ne voyant dans ce François qu'un téméraire, fut obligé de combattre, malgré lui : c'étoit dans les plaines d'Hochſtedt, ſur la gauche du Danube, ville du duché de Neubourg. Le marquis d'Uſſon, qui s'étoit approché du camp ennemi, par ordre du Maréchal, avec un gros détachement, commença l'action, le 20 de Septembre 1703. Mais, n'ayant pas donné le ſignal au moment dont on étoit convenu, il ſuccomboit ſous les efforts des Impériaux, & cédoit au grand nombre, lorſque les armées Françoiſe & Bavaroiſe vinrent à ſon ſecours, & le dégagerent. Cet incident, que le comte de Styrum n'avoit pas prévu, mit le déſordre dans ſes lignes. Il vint pourtant à bout de les rétablir, & ſe mit en devoir de combattre avec toutes ſes troupes. Après la premiere charge, on vit un effet de ce que peut dans les batailles le caprice de la Fortune. Les ſoldats Allemands & François, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite en même tems ; &, durant quelques minutes, le maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul ſur le champ de bataille. Dans cette circonſtance critique, capable de faire perdre la tête aux plus grands généraux, Villars ſe poſſéda tout entier ; &, faiſant entendre ſa voix, il rallie ſes ſoldats ; les ramene à l'ennemi, que cette déroute volontaire avoit diſperſé çà & là. Il le charge ; il le diſſipe ; il gagne une victoire complette. La bataille dura ſept heures ; & le comte de Styrum y perdit plus de trois mille hommes avec toute ſon artillerie compoſée de trente-trois piéces de fonte, & tous ſes bagages. On

fit plus de quatre mille priſonniers; & les vainqueurs ne perdirent pas deux cens hommes. Après le maréchal de Villars, l'électeur de Baviere eut toute la gloire de cette action. Tous les régimens François firent des prodiges. Parmi les officiers généraux qui ſignalerent leur valeur, on compte particulièrement le marquis de Lévy, commandant de la cavalerie, & MM. de Conflans, Bouzols, Maſſembach, brigadiers; de la Vrilliere, d'Heudicourt, Choiſeul, le chevalier de Treſſemanes, major général; M. de Beaujeu, maréchal-des-logis de la cavalerie, & le brave Kercado. Ce dernier entra ſeul au milieu de l'infanterie ennemie, qu'il auroit maſſacrée du premier choc, ſi l'on avoit pu le ſoutenir. Le frere du maréchal de Villars contribua beaucoup, par ſon ardeur, au triomphe du général.

2. L'année ſuivante, la France vit flétrir ces lauriers dans la même plaine où elle les avoit cueillis; & la précipitation aveugle du maréchal de Tallard fit diſparoître, en un inſtant, la gloire dont la ſage activité de l'immortel Villars avoit couvert la nation. Le duc de Marlborough, ayant été joint par le prince Eugène, après avoir battu les Bavarois & les François à Donawert, les ſuivit juſques dans les plaines d'Hochſtedt & de Bleinheim où ils s'étoient retranchés. L'armée de France, en comptant les troupes de l'électeur de Baviere, étoit de quatre-vingt-deux bataillons, & de cent ſoixante eſcadrons; ce qui faiſoit à-peu-près ſoixante mille combattans, parce que les corps n'étoient

pas complets. Soixante-quatre bataillons, & cent cinquante-deux eſcadrons compoſoient l'armée ennemie, qui n'étoit forte que d'environ cinquante mille hommes.

La plaine qui fut le théatre de la bataille, s'étend depuis Munſter juſqu'à Dillingen, l'eſpace de deux lieues, & eſt coupée par pluſieurs ruiſſeaux qui la rendent aſſez maréca-geuſe, comme la plûpart des campagnes de l'Allemagne. La riviere de Warnitz la borne vers l'orient : elle eſt fermée à l'occident & au nord par des bois fort épais, & le Danube coule à ſon midi. Le camp des Alliés étoit adoſſé à une partie du bois, & avoit devant le village de Bragſtet avec un gros ruiſſeau. Leurs batteries étoient derriere Niéderklau & Schoubach, deux villages au milieu de la plaine, vis-à-vis des batteries Bavaroiſes & Françoiſes. Un ruiſſeau les ſéparoit. Le camp des François & des Bavarois s'étendoit derriere, & bien près de leurs batteries, depuis le village de Bleinheim vers le Danube, juſqu'à celui de Lutzingen, au bord d'un bois. Le 12 du mois d'Août, dès le grand matin, les Alliés firent quelques mouvemens. Eugène & Marlborough jetterent un pont ſur le Keſſel, ruiſſeau de la plaine. On tira ſur les ouvriers; ce qui retarda l'ouvage, qui ne fut achevé que ſur les deux heures après minuit. Les deux généraux monterent alors à cheval, & commencerent à régler leur marche. Leur armée ſe forma ſur neuf colomnes, les Impériaux à la droite, ſous les ordres du prince Eugène; les Anglois & les Hollandois à la gauche commandée

par Marlborough; &, le 13, à ſix heures du matin, ils ſe trouverent devant le camp des François. Tout y étoit tranquille. Tallard, Marſin, l'électeur de Baviere, n'avoient pas cru qu'on oſeroit les attaquer. Ils firent tirer deux coups de canon pour rappeller les fourrageurs; & l'armée Françoiſe ſe rangea en bataille à la tête de ſon camp.

Le marquis de Feuquières compte douze fautes capitales, que firent les trois généraux, avant & après la bataille. Une des plus conſidérables étoit de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir ſéparé les deux corps de l'armée. Le maréchal de Villars, ayant appris cette diſpoſition, la trouva inexcuſable, & dit que, ſi le maréchal de Tallard vouloit combattre, il ſeroit infailliblement défait. Ce général ſe mit à l'aîle droite. L'Electeur & le maréchal de Marſin ſe placerent à la gauche.

Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité Françoiſe, un eſprit actif, pénétrant, fécond en expédiens & en reſſources; mais il avoit un malheur bien dangereux pour un général. Sa vue étoit ſi foible, qu'il ne diſtinguoit pas les objets à vingt pas de lui. D'ailleurs ſon courage, s'enflammant dans la chaleur de l'action, ne laiſſoit pas à ſon eſprit une liberté aſſez entiere. Marſin n'avoit juſques-là jamais commandé en chef; &, avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avoit, diſoit-on, l'expérience d'un officier, plus que d'un général. L'électeur de Baviere étoit regardé moins comme un grand capitaine, que comme un prince

vaillant, aimable, chéri de ſes ſujets, ayant dans l'eſprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure. Les Alliés avoient un ruiſſeau à traverſer. On ne leur oppoſa, pour en diſputer le paſſage, que trois eſcadrons commandés par M. de Zurlauben. Ils chargerent avec beaucoup de vigueur les Danois & les Hanovriens. Ceux-ci ſe replierent avec perte, & reculerent juſqu'à trois fois; mais cette poignée de François, qui faiſoit des prodiges, ne fut point ſoutenue. Elle eut bientôt une armée entiere ſur les bras, & fut contrainte de ſe retirer. C'étoit à ce paſſage qu'il falloit attendre l'ennemi. Tallard & Marſin négligerent cet avantage. Leur artillerie, qui jouoit avec beaucoup de fracas, ne ſuffit pas pour empêcher l'ennemi de paſſer le ruiſſeau avec des planches, des pontons & des faſcines. Le général Wickles attaque deux moulins qui ſervoient de redoute au village d'Oberklau, & les emporte. La réſiſtance n'y fut pas auſſi grande qu'on auroit pu la faire. Les François mirent le feu aux moulins, & ſe retirerent dans Oberklau qu'ils défendirent avec valeur. Quatre régimens Hollandois y furent taillés en piéces; il ne revint pas cinquante hommes de celui de Goor. Tout ce qui ſe préſenta d'ennemis fut tué, diſperſé, ou pris. Le prince de Holtein-Ploën, qui conduiſoit l'attaque, fut bleſſé & fait priſonnier.

Le prince Eugène ſe trouvoit dans un endroit où les bords du ruiſſeau étoient eſcarpés, & l'eau embarraſſée de joncs. La moin-

dre réſiſtance l'eût empêché de le franchir. On ne lui en oppoſa aucune. Tallard l'attendoit ſur la hauteur du village de Lutzingen, avec ſon artillerie à la tête de l'armée. L'infanterie Pruſſienne & Danoiſe fit ſon attaque avec beaucoup de vivacité; mais la cavalerie Impériale prit honteuſement la fuite. Le feu des François l'avoit tellement effrayée, que le prince Eugène ne put jamais la ramener au combat. Les Danois & les Pruſſiens, qui n'étoient pas ſecondés, furent enfoncés de même, & n'écouterent plus la voix de leur général qui eut un cheval tué ſous lui, en faiſant tous ſes efforts pour les rallier. Un inſtant après, la cavalerie revint à la charge, ſous les ordres du duc de Wirtemberg; & elle enfonça à ſon tour la cavalerie Françoiſe. Mais cet avantage ne fut pas de longue durée. Elle fut chargée & culbutée une ſeconde fois.

Cependant Marlborough s'apperçut que, l'infanterie Françoiſe étant diſtribuée dans les villages, il ſeroit aiſé de couper la communication que ces corps devoient avoir entr'eux, & qu'il n'étoit queſtion que de rompre & de repouſſer leur cavalerie. Il fit attaquer le village d'Oberklau, pour la ſeconde fois. Il en ſortit un feu ſi terrible de grenades, de canons à cartouches & de mouſqueterie, que la terre ſe trouva en un inſtant toute couverte de morts. Les Anglois, qui formoient cette attaque, furent un peu déconcertés: cependant ils ne ſe débanderent pas. Ils firent un mouvement en arriere, pour ſe mettre hors de la portée du canon, & de

maniere que l'infanterie du village ne pouvoit plus donner aucun ſecours à la cavalerie Françoiſe. Ce fut peut-être ce qui décida le ſort de la bataille. Par cette manœuvre, les eſcadrons ſe trouverent expoſés ſeuls à toute la cavalerie & à toute l'infanterie des Alliés. Tallard, qui auroit dû faire agir ſon infanterie, entrelaça dans ſes eſcadrons huit bataillons de nouvelles levées, & fit tirer par manches. Ce petit corps culbuta la premiere ligne des Anglois. Que n'eût pas fait l'infanterie entiere? Juſqu'à ce moment, l'armée Françoiſe pouvoit s'attribuer la victoire. Un inſtant changea la face des choſes. Les cavaliers François, accablés par le nombre, furent contraints de céder. Ils ſe retirent vers le village d'Hochſtedt, abandonnant huit bataillons qui ſont incontinent écraſés par l'ennemi. Ils ſont pourſuivis juſques dans les marais. La Gendarmerie ſe jette dans un coude du Danube, au-deſſus du village de Soudern. Elle fait face; elle réſiſte à une armée entiere & victorieuſe. La brigade de Grignan vole à ſon ſecours. Elle redouble ſes efforts; renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, & vient à bout de faire retraite.

Tallard avoit poſté dans le village de Bleinheim vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'étoit une petite armée ſéparée, & déſormais l'unique reſſource des François. Il envoie M. de Maiſoncelle leur ordonner de ſe retirer. Cet officier trouve le village inveſti par les troupes de Marlborough. Le Maréchal, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier ſa cavalerie. La foibleſſe de ſa vue lui fait

prendre un eſcadron ennemi pour un François. Il eſt fait priſonnier par les troupes de Heſſe, qui étoient à la ſolde de l'Angleterre. Au moment que le général étoit pris, le prince Eugène, trois fois repouſſé, gagnoit enfin l'avantage. La déroute étoit déja totale, & la fuite précipitée dans le corps d'armée du Maréchal captif. « La conſternation & l'a-
» veuglement de toute cette droite étoient
» au point qu'officiers & ſoldats, dit un écri-
» vain célèbre, ſe jettoient dans le Danube,
» ſans ſçavoir où ils alloient. Aucun officier
» général ne donnoit d'ordre pour la retraite :
» aucun ne penſoit ou à ſauver ces vingt-ſept
» bataillons & ces douze eſcadrons des meil-
» leures troupes de France, enfermés ſi mal-
» heureuſement dans Bleinheim, ou à les
» faire combattre. Le maréchal de Marſin fit
» alors la retraite. Le comte du Bourg, de-
» puis maréchal de France, ſauva une petite
» partie de l'infanterie, en ſe retirant par les
» marais d'Hochſtedt ; mais ni lui, ni Marſin,
» ni perſonne ne ſongea à cette armée qui
» reſtoit encore à Bleinheim, attendant des
» ordres & n'en recevant point. Elle étoit
» d'onze mille hommes effectifs. C'étoient les
» plus anciens corps. Il y a vingt exemples de
» moindres armées qui ont battu des armées de
» cinquante mille hommes, ou qui ont fait des
» retraites glorieuſes. Mais l'endroit où l'on
» ſe trouve poſté décide de tout. Ils ne pou-
» voient ſortir des rues étroites d'un village,
» pour ſe mettre d'eux-mêmes en ordre de
» bataille devant une armée triomphante, qui
» les eût, à chaque inſtant, accablés par un

» plus grand front, par ſon artillerie, & par » les canons même de l'armée vaincue, qui » étoient déja au pouvoir du vainqueur. L'of- » ficier général, qui devoit les commander, » le marquis de Clairambaut, fils du maré- » chal de Clairambaut, courut demander les » ordres au maréchal de Tallard. Il apprend » qu'il eſt pris. Il ne voit que des fuyards : » il fuit avec eux, & va ſe noyer dans le » Danube.

» Sivieres, brigadier, qui étoit poſté dans » ce village, tente alors un coup hardi. Il » crie aux officiers d'Artois & de Provence » de marcher avec lui. Pluſieurs officiers, » même des autres régimens, y accourent. » Ils fondent ſur l'ennemi, comme on fait » une ſortie d'une place aſſiégée. Mais, après » la ſortie, il fallut rentrer dans la place. Un » de leurs officiers, nommé *Deſnonvilles*, » revint à cheval, un moment après, dans » le village, avec milord Orknay d'Hamil- » ton. Eſt-ce un Anglois priſonnier que vous » nous amenez, lui dirent les officiers, en » l'entourant ? . . . Non, meſſieurs : je ſuis » priſonnier moi-même ; & je viens vous » dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que » de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà » le comte d'Orknay qui vous offre la capi- » tulation. » Toutes ces vieilles bandes fré- » mirent. Navarre déchira & enterra ſes dra- » peaux. Mais enfin il fallut plier ſous la né- » ceſſité ; & cette armée ſe rendit ſans com- » battre. »

Environ douze mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre pro-

digieux d'étendards, de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cens officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalerent cette journée. Mais la victoire coûta bien du ſang. Près de cinq mille Alliés reſterent ſur la place, & près de huit mille furent dangereuſement bleſſés.

On dit que l'empereur Léopold fit ériger une pyramide dans le champ de bataille, ſur laquelle on avoit gravé, en lettres d'or, le détail de l'action. Ce fait, quoique rapporté par toutes les relations, toutes les hiſtoires, eſt révoqué en doute par l'hiſtorien déja cité dans cet article. L'Angleterre ſe livra aux tranſports de la joie la plus vive. Marlborough fut préconiſé par tous ſes compatriotes. On éleva des monumens à ſa gloire : on ajoûta à ſes titres ; & le célèbre Addiſon chanta ſon triomphe.

HOLOFFIN. (*bataille d'*) Le roi de Suède, toujours accompagné par la victoire, s'avançoit à grands pas vers le Boriſthène. Sur ſa route, il rencontra, le 14 de Juillet 1708, trente mille Moſcovites retranchés dans Holoffin & aux environs. Sans attendre le reſte de ſon infanterie, il ſe jette, à la tête de ſes gardes, dans le canal de Vabitz, bordé des deux côtés par un marais, & court à l'ennemi, ayant ſouvent de l'eau juſqu'aux aiſſelles. Il avoit ordonné à ſa cavalerie de faire le tour du marais, pour prendre les Moſcovites en flanc. Ceux-ci, ſurpris qu'aucune barriere ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suédoiſe.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors ce prince monta à cheval; mais, » quelque tems après, dit M. de Voltaire, » il trouva dans la mêlée un jeune gentil- » homme Suédois, nommé *Gullenſtiern*, » qu'il aimoit beaucoup, bleſſé & hors d'é- » tat de marcher. Il le força de prendre ſon » cheval, & continua de commander à pied » à la tête de ſon infanterie. De toutes les » batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit » peut-être la plus glorieuſe, celle où il avoit » eſſuyé les plus grands dangers, & où il » avoit montré plus d'habileté. » Les vaincus, après deux heures & demie de combat, laiſſerent ſur le champ de bataille quatre mille morts, & douze piéces de canon; & Charles ne perdit pas trois cens hommes. Le Czar, étonné des progrès rapides de ſon ennemi, fit hazarder quelques propoſitions de paix. » Nous en parlerons à Moſcou, » répondit Charles. Quand on rapporta ces paroles hautaines au monarque Ruſſien : « Mon frere » Charles, dit-il, prétend faire toujours l'A- » lexandre; mais je me flatte qu'il ne trou- » vera pas en moi un Darius. »

HONAÏN. (*bataille de*) Quelques tribus d'Arabes avoient pris les armes pour s'oppoſer aux progrès rapides de Mahomet. Ce prétendu prophète, informé de leurs mouvemens, marcha contre eux, l'an 629, à la tête de douze mille combattans, & les rencontra près de Honaïn, entre la Mecque & Taïf. Dès la premiere charge, les Muſulmans plierent & furent mis en déroute. Mahomet, dans

dans ſon Alcoran, attribue cette défaite à la préſomption de ſes ſoldats qui ſe confioient en leur multitude. Cependant il vint à bout de rallier ſes troupes fugitives, & de les ramener au combat. Alors la fortune changea. Les Muſulmans, honteux de s'être laiſſés vaincre, firent d'heureux efforts; & les ennemis furent vaincus à leur tour. Mahomet aſſura enſuite que ſa victoire étoit dûe à une légion d'anges, dont l'inviſible ſecours avoit ſoutenu ſes bataillons déconcertés.

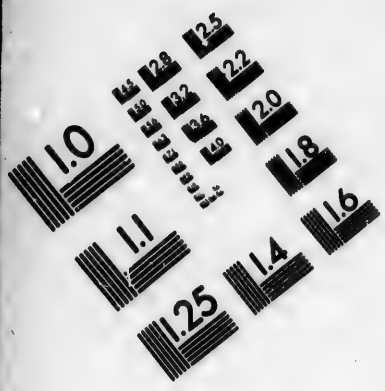
HOTÉRAGE. (*bataille d'*) Genlis, ſeigneur François, agent principal des Huguenots dans la Flandre, & lié très-étroitement aux intérêts du prince d'Orange, étoit venu à bout de raſſembler en France, avec une diligence extrême, un corps très-conſidérable d'infanterie & de cavalerie, & venoit au ſecours du comte Louis de Naſſau, aſſiégé dans Mons par l'armée du roi d'Eſpagne. Frédéric de Tolede, qui la commandoit, ayant appris que ce capitaine commençoit à déboucher d'un bois voiſin du château d'Hotérage, s'avance auſſi-tôt, &, faiſant attaquer ſon avant-garde, l'oblige de s'éloigner du bois & du château. Ce ne fut d'abord qu'une légere eſcarmouche; mais l'action ne tarda pas à s'engager, & devint bientôt générale. Les François, forcés de ſoutenir le choc & de combattre, formerent deux gros bataillons de leur infanterie, & les appuyerent de leur cavalerie, ſuivant que la poſition du bois & du terrein put le permettre. L'infanterie du Roi fut également partagée en deux corps, & ſa cavalerie avantageuſement poſtée. Vitelli

ſe faiſoit porter ſur un brancard, à cauſe de la bleſſure qu'il avoit reçue, peu de jours avant, au ſiége de Mons; &, malgré ſes ſouffrances & le danger auquel il s'expoſoit, il fit lui-même les diſpoſitions du combat. Julien Romero, meſtre-de-camp Eſpagnol, d'une valeur & d'une expérience éprouvées, conduiſit l'avant-garde. L'affaire dura peu. Les François ne croyoient pas ſe trouver ſi-tôt en préſence de l'ennemi, & n'étoient pas préparés à ſe battre. Vigoureuſement aſſaillis par les Eſpagnols, ils firent d'abord quelque réſiſtance; mais leur premier feu ſe rallentit auſſi-tôt. Le déſordre ſe met dans leurs rangs. Ils prennent la fuite. Ils perdirent beaucoup en cette rencontre. De ſix ou ſept mille hommes que conduiſoit Genlis, le tiers périt dans l'action, ou fut fait priſonnier. Preſque tous les drapeaux furent enlevés. Genlis lui-même fut pris avec le ſeigneur de Géniſſac qui commandoit la cavalerie, & le Rhingrave, capitaine Huguenot très-qualifié. Le baron de Renti & le ſeigneur de Jumelles, colonels d'infanterie, furent tués. C'étoient les principaux officiers de cette armée. Tout ce qui ne périt pas dans l'action, diſperſé par la crainte, ou réduit à un petit nombre par le maſſacre qu'en firent les payſans, étoit hors d'état de pouvoir ſervir déſormais le parti Proteſtant. Genlis fut conduit au château d'Anvers, & y mourut preſqu'auſſi-tôt de maladie. L'armée royale ſouffrit peu, & ne perdit aucune perſonne de diſtinction. Ce combat ſe livra le 19 de Juillet 1572.

HULST. (*ſiéges de*) 1. Cette ville, ſituée

dans un terrein enfoncé, étoit très-importante, parce qu'elle commandoit le pays d'alentour. Le prince Maurice en forma le ſiége, en 1591; &, après s'être rendu maître des forts qui en défendoient l'approche, il l'obligea de capituler.

Elle ne fut pas long-tems ſans voir encore à ſes portes les horreurs de la guerre. En 1596, au commencement de Juillet, l'archiduc Albert, nommé, depuis peu, gouverneur de Flandres, vint l'inveſtir avec une bonne armée. Il avoit à combattre le comte de Solms à la tête d'une garniſon de deux mille ſept cens hommes. Il fit attaquer les forts voiſins, & vint à bout de les emporter, après bien des efforts. On s'attacha ſur-tout à pouſſer les travaux de la tranchée dans l'endroit où la ville étoit défendue par trois ravelins, & un cavalier fort élevé, du haut deſquels on foudroyoit les aſſiégeans. Rôna, ce baron ſi connu par ſa valeur, avoit la direction du ſiége, ſous les ordres de l'Archiduc. Un matin qu'il concertoit quelqu'attaque, un boulet de canon, qui partit du cavalier, lui emporta la tête & la vie. Pour réparer cette perte, on nomma meſtre-de-camp-général le comte de Varas. Ce capitaine habile établit contre les trois ravelins, & contre les ouvrages qui les ſoutenoient, une forte batterie dont le feu étoit très-vif. En même tems, on combla le foſſé, malgré la vive réſiſtance des aſſiégés; & les Eſpagnols monterent à l'aſſaut. Il fut aſſez heureux, & l'on emporta les ouvrages. Dans l'intervalle qui les ſéparoit, le comte de Va-



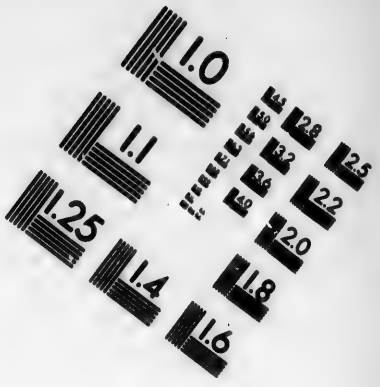
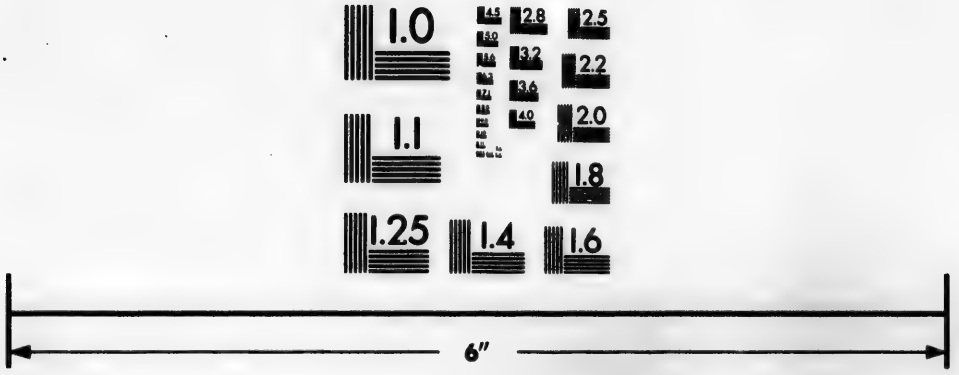


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ras fit placer dix piéces de canon pour renverſer une courtine qui étoit vis-à-vis. On eut recours à la ſappe & à la mine pour détruire les remparts, & l'on combla les foſſés profonds, qui en empêchoient l'accès; mais il en coûta bien du ſang. L'artillerie ennemie tonnoit ſans ceſſe, & les foudres meurtrieres, qu'elle lançoit de toutes parts, écraſoient tous les audacieux qui oſoient approcher. Ils ſe ſervoient auſſi de grenades qui, éclatant trois ou quatre fois, immoloient une infinité de victimes. Cependant les Royaliſtes ſe logerent au pied des remparts, mais non ſans livrer un ſanglant combat, durant lequel, dit Grotius, les guerriers, placés ſur un terrein inégal, & que le ſang des morts & des bleſſés rendoit gliſſant, ſe formoient un point d'appui des membres encore palpitans de leurs camarades pour ſe ſoutenir, & porter plus ſûrement des coups mortels à leurs ennemis. On ſe diſpoſoit à donner un dernier aſſaut, lorſque l'Archiduc, ayant appris que l'ennemi s'étoit couvert, derriere le rempart, d'une bonne coupure, que la brèche étoit minée, & que le projet des aſſiégés étoit de faire ſauter en l'air les aiſſaillans, lorſqu'ils s'y ſeroient établis, fit retarder l'attaque de quelques jours, juſqu'à ce qu'on eût contre-miné le terrein. Tel étoit l'état du ſiége, quand le comte de Solms parla de ſe rendre à des conditions honorables. L'Archiduc en accepta la propoſition ſur le champ, & accorda ſans peine au gouverneur, à la garniſon & aux habitans de Hulſt, la capitulation la plus avantageuſe. Elle fut ſignée, le 18 d'Août; & la

place fut remiſe auſſi-tôt aux Eſpagnols. Cette conquête leur coûtoit plus de deux mille hommes, & même plus de cinq mille, ſi l'on en croit les Annales de Hollande.

2. En 1747, un détachement de l'armée Françoiſe, s'étant porté vers la ville d'Hulſt, en forma le blocus, & la preſſa vivement. On ſomma le gouverneur de rendre la place & les forts qui en dépendent. La terreur des armes Françoiſes étoit ſi grande, que le commandant n'oſa réſiſter. La capitulation fut ſignée, le 11 de Mai, & quatre-vingt-dix-ſept officiers furent faits priſonniers avec ſeize cens quatre-vingt-un ſoldats.

HYDASPE. (*bataille de l'*) Alexandre voulut paſſer ce fleuve; mais, outre que l'entrepriſe étoit dangereuſe, à cauſe de la rapidité du courant, Porus, le plus vaillant & le plus puiſſant roi des Indes, l'attendoit à l'autre bord, avec une armée nombreuſe & aguerrie. Sa prudence le rendit ſupérieur à ces difficultés. Les Indiens ſuivoient toutes ſes opérations; &, s'imaginant que le deſſein des ennemis étoit de tenter le paſſage au lieu où ils étoient campés, ils n'oſoient ſe répandre dans la campagne. Alexandre, pour entretenir cette erreur, fit ranger ſes troupes en bataille, ſur les bords de l'Hydaſpe, tandis que lui-même, à la tête d'un corps choiſi d'infanterie & de cavalerie, il franchiſſoit le fleuve plus haut, & ſans riſques. Le roi des Indes en fut averti, lorſqu'il n'étoit plus tems de s'y oppoſer. Il envoya d'abord un bon détachement ſous la conduite de ſon fils. Il fut défait, & le jeune prince tué. Porus cou-

rut alors avec toute ſon armée au-devant d'Alexandre qui mit une partie de ſa cavalerie à la tête de l'aîle droite, & l'autre au-deſſous, l'étendant en demi-cercle dans la plaine. Il rangea de même ſon aîle gauche en ligne courbe, & la compoſa de ſa redoutable phalange. Porus, qui avoit un grand nombre d'éléphans, ſe plaça ſur le premier à gauche, & mit les autres ſur la même ligne, juſqu'à l'aîle droite, à la diſtance de cinquante pieds les uns des autres, & remplit les intervalles d'infanterie. On eût dit une longue muraille, dont ces terribles animaux formoient les tours, & les fantaſſins les courtines qui menoient de l'une à l'autre. Le roi de Macédoine fit charger l'ennemi par ſon infanterie, & lui-même avec la cavalerie l'attaqua bruſquement à l'aîle droite. Porus voulut prévenir ce mouvement; mais la marche lente des éléphans dérangea ſon ordre de bataille, & entr'ouvrit tous les rangs. Les Macédoniens ſe firent jour à travers ces intervalles, & obligerent l'Indien à changer de poſition pour leur faire tête. Cependant Alexandre prit en queue l'armée Indienne, qui, ſe trouvant ſerrée de deux côtés, plia, prit la fuite, & abandonna le champ de bataille, la victoire & ſon roi à la diſcrétion de l'ennemi. Vingt mille fantaſſins & trois mille cavaliers reſterent ſur la place. Tous les chariots furent briſés, & tous les éléphans pris ou tués. Porus, qui, plus intrépide que le grand roi Darius, s'étoit défendu courageuſement juſqu'à l'entiere défaite de ſes troupes, ſe voyant ſans reſſources, ſe

rendit au vainqueur. Alexandre admira ſa taille qui étoit de ſept pieds & demi, ſon port majeſtueux, & ſa noble fierté qui, juſques dans les fers, ſembloit encore donner la loi. Il demanda d'un air gracieux à cet illuſtre priſonnier, comment il vouloit qu'on le traitât? « En Roi, répondit-il. »... Mais, ajoûta Alexandre, » ne demandez-vous » rien davantage? »... Non: ce ſeul mot dit » tout. » Charmé de cette grandeur d'ame, Alexandre lui rendit ſes Etats, auxquels il ajoûta pluſieurs autres provinces; & Porus reconnoiſſant lui demeura fidèle juſqu'à la mort. Cette célèbre victoire, qui ne coûta pas quatre cens hommes au roi de Macédoine, fut le terme de la vie du fameux Bucéphale, ce cheval belliqueux, compagnon des triomphes d'Alexandre, & pour lors âgé de trente ans. Le Roi le pleura comme un ami; lui fit de magnifiques funérailles, & bâtit une ville en ſon honneur, qu'il nomma *Bucéphalie.* (*An du monde 3677.*)

[ICH]

IAXARTE. (*journée de l'*) Alexandre, toujours avide de triomphes, cherchoit ſans ceſſe de nouveaux peuples qu'il pût ſoumettre à ſon Empire. Ses victoires le conduiſirent ſur les bords de l'Iaxarte. Les Barbares, qui habitoient le pays arroſé par ce fleuve, deſcendirent tout-à-coup de leurs montagnes, & vinrent attaquer bruſquement les Macédoniens. Après avoir fait un grand nombre de priſonniers, & tué beaucoup de monde, ils regagnerent leurs retraites; & le roi alla en perſonne les aſſiéger. Mais, dès la premiere attaque, il fut bleſſé d'une flèche à l'os de la jambe; & le fer demeura dans la plaie. Les ſoldats l'emportent auſſi-tôt; &, tremblant pour une vie qui leur étoit ſi chère, ils s'aſſemblent tous autour de lui pour le conduire en ſûreté dans ſa tente. Les Barbares en eurent avis. Le lendemain, ils envoyerent des ambaſſadeurs au Roi qui les fit entrer ſur le champ, &, ôtant le bandage & l'appareil de ſa plaie, leur fit voir ſa jambe, ſans leur témoigner la grandeur de ſon mal. Les députés, étonnés de cette grandeur d'ame, excuſerent de leur mieux leurs concitoyens, & demanderent au Prince l'honneur d'être ſes ſujets. Il les traita avec bonté, & les laiſſa vivre ſuivant leurs uſages. *An du monde* 3675.

ICHNÉE. (*bataille d'*) Ce fut à quelques lieues de cette ville, ſituée dans les déſerts

de la Méſopotamie, que Craſſus, ce Romain ſi fameux par ſes richeſſes & par ſa défaite, livra aux Parthes une funeſte bataille dans laquelle il perdit la vie, & couvrit ſa patrie d'un éternel opprobre. Sa préſomption lui avoit fait eſpérer une victoire facile; & déja ſon avarice comptoit les riches dépouilles de l'ennemi. L'arrivée ſoudaine & le grand nombre des Barbares le déconcerterent pourtant un peu; mais, reprenant bientôt ſon premier caractere, il voulut, malgré l'avis du célèbre Caſſius, engager le combat. Suréna, qui commandoit les Parthes, voulant inſpirer aux Romains une fatale confiance, ne ſe montra point d'abord avec cet appareil terrible ſous lequel un traître l'avoit annoncé à Craſſus. Les premiers rangs de ſes troupes cachoient de nombreux bataillons derriere eux, pour dérober aux yeux de l'ennemi leur multitude immenſe. Leurs armes étoient couvertes de cuirs qui empêchoient qu'on ne les vît briller. Les Romains, honteux d'avoir craint un ennemi qui paroiſſoit ſi foible, avoient banni leur premiere terreur, & ſe promettoient un glorieux triomphe. Ils s'engagerent inconſidérément dans un poſte déſavantageux, & ſe rangerent en bataille. Ce fut alors que Suréna donna le ſignal à ſon armée. Auſſi-tôt toute la plaine retentit d'un bruit effroyable de tambours, accompagnés de clochettes, ce qui faiſoit un mêlange de ſons ſourds & aigus, qui jetta le trouble dans le cœur des Romains qui n'y étoient point accoutumés. Un inſtant après, tous les ſoldats de Suréna jetterent les ſurtouts qui cou-

vroient leurs armes; & les Parthes, hommes & chevaux parurent tout reſplendiſſans de fer & d'acier : ſpectacle imprévu, non moins propre à troubler les regards, que le bruit de leurs tambours ne l'étoit à épouvanter les oreilles. Craſſus détacha ſur les ennemis ſes gens armés à la légere, qui n'allerent pas loin; car, ſe trouvant accueilli d'une grêle de flèches, ils ſe replierent ſur les légions où ils commencerent à jetter l'épouvante. Les Parthes s'avancerent à leur tour, mais avec plus de ſuccès; car les Romains étoient ſi ſerrés, qu'il n'étoit preſque pas poſſible qu'aucun coup portât à faux. Quelque mouvement qu'ils fiſſent, il leur étoit funeſte. S'ils ſe tenoient dans leur poſte, ils eſſuyoient la décharge de l'ennemi, ſans avoir même la conſolation de ſe venger. S'ils s'avançoient, le Parthe fuyoit, & les accabloit dans ſa fuite, parce que la fuite étoit pour ces Barbares un nouveau moyen de combattre plus sûrement. Dans cette extrémité, le fils de Craſſus, jeune homme plein de valeur, s'élança avec impétuoſité ſur les Parthes, à la tête de deux ou trois mille braves, & les enfonça dès le premier choc; mais bientôt ils revinrent à la charge. Le jeune guerrier, qui s'étoit cru vainqueur, fut vaincu à ſon tour & ſerré de ſi près, que, pour éviter de tomber vivant entre les mains des ennemis, il ſe fit tuer par ſon écuyer, après avoir fait les plus généreux efforts. Les Parthes lui couperent la tête, & la donnerent en ſpectacle aux Romains. Craſſus, ſans ſe livrer à ſa douleur à la vue de ce triſte objet, conſoloit & encourageoit ſes ſoldats,

mais ſans pouvoir ranimer leur valeur. On ſe battit juſqu'au ſoir, toujours avec le même déſavantage pour les Romains. Enfin, lorſque le ſoleil ſe couchoit, les Parthes ſe retirerent, en diſant qu'ils laiſſoient à Craſſus une nuit pour pleurer ſon fils. La conſternation des Romains annonça aſſez leur défaite. Craſſus fit en vain tous ſes efforts pour ſe ſauver. Suréna, l'ayant engagé à une conférence, le fit tuer. Après ſa mort, toute ſon armée ſe diſſipa. *L'an 53 avant J. C.*

IGLAW. (*priſe d'*) En 1742, le roi de Pruſſe envoya un détachement pour former le blocus d'Iglaw, ville de Moravie, aux confins de la Bohême, entre Polna & Feltſch. A l'approche de ces troupes, que précédoit la terreur, la garniſon Autrichienne abandonna la place; & le détachement, victorieux ſans combattre, prit poſſeſſion de cette conquête facile, le 14 de Février.

ILLITURGIS. (*bataille & priſe d'*) 1. Aſdrubal, Magon & Amilcar, tous trois généraux de Carthage, & commandant chacun une armée conſidérable, aſſiégeoient enſemble cette ville d'Eſpagne, fidèle aux Romains. Les deux Scipions, à qui leur valeur mérita le glorieux ſurnom de *foudres de guerre*, & qui rendoient à Carthage tous les maux qu'Annibal cauſoit à Rome en Italie, paſſerent au milieu des trois camps ennemis, & jetterent du ſecours dans Illiturgis; puis, marchant avec la même fierté vers le camp d'Aſdrubal, ils ſe mirent en devoir de l'attaquer. Les deux autres généraux vinrent au ſecours de leur collégue. Les Carthaginois

étalerent aux yeux de l'ennemi ſoixante mille combattans bien armés. Les Romains n'étoient pas plus de ſeize mille hommes; mais ils étoient accoutumés à remporter des victoires: auſſi les Scipions donnerent auſſi-tôt le ſignal. Ce fut moins une bataille qu'une horrible boucherie. Les Romains tuerent plus de ſeize mille hommes; firent plus de trois mille priſonniers, & ſe rendirent maîtres des trois camps: ainſi fut levé le ſiége d'Illiturgis, l'an de Rome 537.

2. Pluſieurs années après, cette ville ſe rendit aux Carthaginois. Scipion l'Africain vint la punir de ſa révolte. Les habitans, avertis de loin par les reproches de leur conſcience de ce qu'ils avoient à craindre, avoient fait tous les préparatifs néceſſaires pour ſe bien défendre. Hommes & femmes, vieillards & enfans, tout étoit ſoldat, tout étoit déterminé à vendre chèrement ſa vie. L'armée Romaine, qui avoit dompté l'Eſpagne, ſe vit plus d'une fois repouſſée par la ſimple bourgeoiſie d'une ſeule ville. Scipion, irrité de ces mauvais ſuccès, reproche aux ſoldats leur peu de vigueur, & prend lui-même une échelle pour monter à l'aſſaut. Le danger où s'expoſoit ce général, adoré de ſes troupes, les anima d'une telle ardeur, que les légions furent, en un inſtant, ſur les remparts. Le déſordre ſe met parmi les aſſiégés. Les aſſiégeans les pourſuivent & en font un horrible carnage. En même tems, la citadelle eſt emportée ſans réſiſtance. Tous les citoyens furent paſſés au fil de l'épée. On mit le feu aux maiſons, & l'on détruiſit tout ce que

l'incendie avoit épargné : triſtes effets d'une vengeance implacable, & qui ternit peut-être la gloire du grand Scipion ! *An de Rome 546.*

IMMÆ. (*bataille d'*) Après la conquête de Tyane, l'empereur Aurélien ſe hâta d'attaquer l'armée de Zénobie, campée près d'Immæ, bourgade de Syrie, voiſine d'Antioche. La cavalerie Romaine, auſſi-tôt qu'on eut donné le ſignal, feignit de fuir ; attira l'ennemi dans un terrein déſavantageux, l'attaqua, le fatigua, le vainquit, &, par cet heureux ſtratagême, décida du ſort de la bataille. *An de J. C. 272.*

INDIENS. (*expéditions contre les*) 1. L'Inde, cette vaſte contrée de l'Aſie, ſi célèbre autrefois par le nombre, la valeur & les richeſſes de ſes habitans, fut le théatre ſanglant de bien des guerres; & l'avarice ou la gloire y conduiſirent les plus grands conquérans du monde. Une femme oſa la premiere y porter la terreur de ſon nom ; & l'immortelle Sémiramis fit voir à l'univers que les vertus guerrieres peuvent être de tous les ſexes. Cette Princeſſe, que les charmes de ſa perſonne avoient placée ſur le thrône d'Aſſyrie, avoit l'ame auſſi grande que ſa puiſſance. Suivant les glorieuſes traces de Ninus, ſon époux, elle eſſaya de reculer les limites de ſon Empire par de nouvelles conquêtes. Dans cette vue, elle amaſſa des troupes innombrables, & fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans, parce qu'elle avoit appris que les peuples qu'elle alloit combattre avoient un grand nombre de ces peſans & terribles animaux, ſi utiles alors dans

les batailles. Quand la Princeſſe eut fait tous ſes préparatifs, elle tourna ſes pas vers l'Ethiopie. Rien n'oſa réſiſter à ſes armes victorieuſes. Les peuples étonnés ouvroient les portes de leurs villes. Chacun s'empreſſoit de fléchir ſous le joug Aſſyrien. Cette marche triomphante conduiſit la Reine ſur les bords de l'Inde, fleuve fameux, qui borne le pays auquel il donne ſon nom. Le roi des Indes, à cette nouvelle, envoie des ambaſſadeurs à Sémiramis, pour lui demander ce qu'elle venoit faire dans ſes Etats, & ce qui l'engageoit à troubler la paix de ſes peuples? L'audience ne fut pas longue : « Allez, dit » l'intrépide Princeſſe aux députés du Roi, » rapporter à votre maître que, dans peu, » Sémiramis ſatisfera ſa curioſité. » Auſſi-tôt elle ſe diſpoſe à traverſer le fleuve ſur un grand nombre de barques. En vain les ennemis s'oppoſent à la deſcente. Ils prennent la fuite, après un combat ſanglant; perdent plus de mille bateaux, & laiſſent au pouvoir des vainqueurs plus de cent mille priſonniers. Animée par cet heureux ſuccès, déja Sémiramis ſe croyoit maîtreſſe des Indes. Elle laiſſe ſoixante mille hommes pour garder un pont de bateaux qu'elle avoit fait conſtruire, & s'avance dans le pays avec le reſte de ſon armée; c'eſt ce que demandoit le Roi qui, dans ce deſſein, avoit pris la fuite. Quand il l'eut fait courir, durant pluſieurs jours, & qu'il la vit bien éloignée du fleuve, il s'arrête, & range ſes troupes en bataille. Cette réſolution ſubite déconcerte d'abord notre illuſtre guerriere. Mais, ce premier mouvement faiſant place

au courage, elle accepte le défi; ſe met à la tête des eſcadrons, & donne le ſignal. Ce combat fut plus terrible encore que le premier. De part & d'autre, la valeur fit les plus grands efforts; mais les éléphans Indiens, ayant enfoncé ſans peine les chameaux de la Reine, mirent le déſordre parmi ſes bataillons. Sémiramis employa les prieres & les menaces pour rallier ſes troupes. La crainte fut plus puiſſante que ſes exemples & ſes paroles. Le Roi, la voyant dans la mêlée, s'avance contr'elle, & la bleſſe en deux endroits, mais ſans que ces plaies fuſſent mortelles. La vîteſſe de ſon cheval la dérobe à la vive pourſuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont, le déſordre & la confuſion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de ſoldats. La Princeſſe recueillit ceux qui purent ſe ſauver; rompit le pont, & revint dans ſes Etats, après avoir perdu plus des deux tiers d'une armée qui, ſelon Ctéſias, étoit de trois millions d'hommes. *Vers l'an 2090 avant Jeſus-Chriſt.*

2. Pluſieurs ſiécles après Sémiramis, Séſoſtris, le plus fameux des anciens rois d'Egypte, conçut le grand deſſein de conquérir le monde entier. Ce Prince avoit reçu une éducation toute guerriere. Les premiers jeux de ſon enfance avoient été des combats. Tous les jeunes gens nés, le même jour que lui, partageoient ſes pénibles amuſemens, & s'accoutumoient, avec lui, dès l'âge le plus tendre, à mener une vie dure & laborieuſe. Quand le jeune héros eut atteint cet inſtant

de la vie où les paſſions ſe développent, ſon grand courage parut dans tout ſon éclat. Le Roi, ſon pere, le mit à l'épreuve dans une guerre contre les Arabes; & l'apprentiſſage du Prince fut un coup capable d'immortaliſer les plus grands maîtres. Les Arabes, juſqu'alors indomptables, ſubirent le joug des Egyptiens, & ſe ſoumirent au tribut que le vainqueur voulut leur impoſer. A peine Séſoſtris fut-il monté ſur le thrône que la mort de ſon pere avoit laiſſé vacant, qu'il ſe hâta de remplir ſa glorieuſe deſtinée. Il leve une armée de ſix cens mille fantaſſins, & de vingt-quatre mille cavaliers, ſans compter vingt-ſept mille chars armés en guerre, & ſubjugue l'Ethiopie, tandis qu'une flotte de quatre cens voiles, la plus ancienne dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire, le rendoit maître de toutes les iſles & de toutes les villes placées ſur les bords de la mer Rouge. A ſon approche, les nations de l'Aſie venoient lui faire hommage. Les Indiens ſeuls oſerent réſiſter à un Prince dont le nom & la fortune jettoient l'effroi dans tous les cœurs. Leurs efforts ne furent point heureux. Séſoſtris triompha de tous leurs Rois; s'enrichit de leurs dépouilles, & pouſſa ſes conquêtes au-delà du Gange, plus loin que ne fit depuis le grand Alexandre. Pour perpétuer la gloire de ſes exploits, il fit ériger dans tous les pays où ſon bonheur l'avoit conduit, de ſuperbes pyramides, avec cette inſcription faſtueuſe: « Séſoſtris, Roi des » Rois, Seigneur des Seigneurs, a conquis » ces contrées par ſes armes invincibles. » Heureux ce Prince, s'il n'eût pas terni l'éclat de

de ſon mérite par un orgueil aveugle & ridicule ! Quand il alloit au temple, ou qu'il entroit dans la ville, il faiſoit atteler à ſon char les rois & les chefs des nations vaincues. Il ſe croyoit bien grand, en ſe faiſant ainſi traîner par les maîtres & les ſeigneurs des autres peuples. L'hiſtorien Diodore met au nombre des plus éclatantes actions de Séſoſtris cette folle & inhumaine vanité. *Vers l'an 1718 avant J. C.*

3. Hérodote rapporte que Darius Ochus, roi de Perſe, entra dans les Indes avec une armée nombreuſe, & réduiſit tout ce grand pays ſous ſa domination. On ſeroit curieux de voir comment ce Prince, ſi peu fortuné dans la guerre des Scythes, a pu réuſſir dans cette importante expédition. L'hiſtorien n'en dit pas un mot. Tout ce qu'il nous apprend, c'eſt que l'Inde faiſoit le vingtieme des gouvernemens de l'Empire des Perſes, & qu'il payoit, tous les ans, un tribut de près d'onze millions.

4. Les triomphes du grand Alexandre n'euſſent pas été complets, ſi, comme le digne ſucceſſeur de Bacchus & d'Hercule, il n'avoit attaqué, vaincu, ſubjugué les peuples belliqueux des Indes. Il parcourut en conquérant toutes les provinces de cette vaſte contrée ; il aſſiégea ; il prit toutes les villes qui voulurent réſiſter à ſes armes invincibles ; il défit les rois les plus vaillans & les plus dignes de lutter contre ſa puiſſance ; enfin il enrichit toute ſon armée d'un immenſe butin. La plûpart de ces victoires furent peu ſanglantes & très-faciles. Quelques-unes exigerent bien des

fatigues; & ce fut dans ces occaſions périlleuſes qu'il s'écria: « O Athéniens! à quels » dangers je m'expoſe pour mériter vos élo» ges! » Ainſi le mobile de tant de grandes actions étoit un peu d'encens donné par un peuple inconſtant, capricieux, qui n'érigeoit des ſtatues au mérite, que pour les briſer indignement.

Alexandre n'employa que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays renfermé entre l'Indus & l'Hydaſpe, appellé encore *Pengab*, c'eſt-à-dire *les Cinq Eaux*, à cauſe des cinq rivieres qui l'arroſent. Avant de partir, le roi de Macédoine voulut donner aux ſiécles à venir un témoignage éclatant de ſon ridicule orgueil. Il fit dreſſer, en l'honneur des dieux, des autels hauts de ſoixante & quinze pieds. Il fit tracer un camp qu'il environna de foſſés de cinquante pieds de profondeur, ſur dix de largeur. Enfin il ordonna à tous ſes ſoldats de dreſſer & de laiſſer chacun dans leurs tentes deux lits de ſept pieds & demi de long, & pour les chevaux, des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Après ce nouveau trait de folie, il quitta les Indes; alla voir l'Océan, & arriva dans la Perſe, l'an du monde 3678, & 326 avant J. C.

INDISTAVISUS. (*bataille d'*) Arminius, ce fameux chef des Germains, y fut défait par Germanicus; &, forcé de prendre la fuite, après avoir montré toute l'intrépidité d'un brave ſoldat & la ſageſſe d'un grand capitaine, il s'ouvrit un paſſage à travers les bataillons Romains, & ſe barbouilla le viſage

de ſon propre ſang, pour n'être pas reconnu. Les Barbares perdirent un grand nombre de perſonnages illuſtres dans cette journée, ſans compter une multitude de ſoldats. Cependant, quelques jours après, irrités de ce que les vainqueurs avoient fait un trophée de leurs armes, ils revinrent à la charge. Mais le général Romain les battit encore; leur tua la fleur de leur jeuneſſe, & illuſtra par cette double victoire la plaine que Tacite appelle *Indiſtaviſus*, & que Juſte-Lipſe croit être voiſine de Bréman. *L'an 16 de J. C.*

INGOLSTADT. (*priſe d'*) En 1743, ſur la fin de Juillet, les Autrichiens formerent le ſiége d'Ingolſtadt, l'une des plus fortes places de la Baviere, & la ſeule qui reſtât à l'empereur dans cet Electorat. Le comte de Granville, officier d'une valeur reconnue, commandoit la garniſon de cette ville. Il fit de ſes ſoldats autant de héros. Son exemple même rendit les habitans guerriers. En vain les aſſaillans firent les plus grands efforts. Il ſoutint leurs attaques avec ce courage qu'aucun revers ne peut ébranler, qu'aucun ſuccès ne peut éblouir. Mais cette bravoure pleine de prudence ne put ſauver la ville. Il la rendit, le 2 de Septembre, à des conditions honorables. Par cette capitulation, il fut dit qu'Ingolſtadt & le château ſeroient conſervés à l'empereur, ſans que les Hongrois puſſent en enlever autre choſe que des munitions de guerre & l'artillerie.

INTERCATIE. (*priſe d'*) Après la ruine de Cauca, Lucullus, toujours entraîné par ſon aveugle cupidité, vint attaquer Intercatie,

autre ville des Vaccéens, défendue par d'excellentes fortifications, & par une garnison de vingt mille hommes de pied & de deux mille chevaux. Le Consul employa d'abord les exhortations, & offrit des conditions raisonnables. « Nous ignorons sans doute, lui » dit-on en l'insultant, la bonne foi dont » vous vous êtes piqué à Cauca ? » Les assiégés se tinrent sous leurs murailles, se contentant de harceler l'ennemi. Un Espagnol d'une taille énorme, & couvert d'une riche armure, vint défier les Romains. Le jeune Scipion, tribun légionnaire, ne pouvant souffrir cette insolence, s'avance fièrement contre ce rival, l'attaque, le terrasse & le tue. Le vainqueur, peu de jours après, soutint l'honneur de cette victoire, en montant le premier sur le mur dans un assaut donné à la ville, mais sans succès. Le siége traînant en longueur, & la maladie faisant de grands ravages de part & d'autre, on parla d'accommodement. Les assiégés ne voulurent se fier qu'à la parole de Scipion. L'accord fut fait. On fournit au Consul dix mille casaques de soldats, du bétail, cinquante ôtages, mais point d'or ni d'argent, seul objet des travaux de Lucullus. *151 ans avant J. C.*

INVERNESS. (*prise d'*) En 1746, le prince Edouard, étant entré en Ecosse pour remonter sur le thrône de ses peres, vint camper devant les murs d'Inverness, dans la province de Murray. Le comte London, général des troupes Angloises, s'étoit enfermé dans cette forte place, située sur la riviere de Ness, avec quinze cens hommes, dans le

deſſein de ſurprendre quelques-uns des quartiers du Prince. Il ſortit; &, croyant marcher à la victoire, il ſe montra tout-à-coup aux ennemis. Il alloit attaquer. Les Ecoſſois le préviennent, & fondent ſur ſes troupes avec tant d'impétuoſité, qu'ils le mettent en fuite du premier choc. Il ſe retire dans Inverneſs, ayant à peine la moitié de ſes ſoldats. Le prince Edouard le ſuit, & aſſiége la ville. London, trop foible pour la défendre, l'abandonne au vainqueur, & ſes Anglois ſortent par une porte, tandis que les Ecoſſois entroient par l'autre. Maître de la place, Edouard le fit pourſuivre par un détachement. En vain il voulut échapper. Après avoir traverſé trois *firths*, ou bras de mer, il fut atteint, le 10 d'Avril, ſur les bords de celui de Dornoch. Il venoit de le paſſer; & les troupes du Prince, qui n'avoient point de barques, ne pouvoient en faire autant. Elles raſſemblerent trente-quatre bateaux de différens endroits, & franchirent le firth, à la faveur d'un brouillard. Milord London fut le premier qui s'apperçut de leur paſſage. Auſſitôt il détacha cinq ou ſix cens hommes pour s'oppoſer à leur débarquement. Le duc de Perth, qui commandoit les Ecoſſois, voyant le mouvement du Milord, fit mettre les bateaux en ligne, afin que tout ſon monde pût débarquer en bataille; &, lorſque ſes ſoldats furent aſſez près de terre pour n'avoir que trois ou quatre pieds d'eau, le Duc ſe jetta à la mer le premier; & ſa petite armée le ſuivit en bon ordre. Il ſe préparoit à une action vive & ſanglante; mais, lorſqu'il étoit près

de ſe précipiter ſur les ennemis, ils prirent la fuite, effrayés, ſans doute, de la fermeté des Ecoſſois, & ſe débanderent de toutes parts. Le fruit de cette double victoire fut la poſſeſſion tranquille d'Inverneſs, dont le prince Edouard fit démolir le château, & la conquête de Dornoch, dont la garniſon, compoſée de trois mille hommes, ſe rendit priſonniere de guerre. La déroute du comte London fut telle, qu'il ne s'en ſauva que les trois chefs.

IPRES. *Voyez* YPRES.

IPSUS. (*bataille d'*) Ce fut près de cette ville de Phrygie que ſe donna, l'an du monde 3703, un grand combat entre les armées d'Antigone & de Démétrius ſon fils, & des quatre princes confédérés, Ptolémée, Caſſandre, Séleucus, Lyſimaque, qui vouloient abbatre la trop grande puiſſance de leur rival. Les troupes d'Antigone montoient à plus de ſoixante mille hommes de pied, dix mille chevaux, & ſoixante-quinze éléphans. Ses adverſaires avoient ſoixante-quatre mille fantaſſins, dix mille cinq cens cavaliers, quatre cens éléphans, & ſix vingt chariots armés de faulx. Ces deux grands corps reſterent quelque tems en préſence, comme pour s'épier, & choiſir l'inſtant favorable de s'attaquer avec avantage. Mais Démétrius, trop impatient pour arrêter plus long-tems l'ardeur qui l'animoit, fait ſonner les trompettes; donne le ſignal du combat, & fond, à la tête de ſa cavalerie, ſur les bataillons ennemis, qu'il rompt par ce premier choc, & qu'il met en fuite. Cette prompte victoire le trahit. S'a-

bandonnant en aveugle à cette impétuosité qui est toujours funeste dans un général, parce qu'en s'exposant, il expose toute son armée dont le salut dépend du sien, le jeune prince se mit à poursuivre trop chaudement les fuyards, & se laissa ravir un triomphe qu'il tenoit déja dans ses mains, s'il avoit sçu profiter de son avantage; car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie; & il se vit arrêté par les éléphans ennemis, qui lui opposerent une barriere impénétrable. Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de cavalerie, feignit de vouloir les attaquer, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour les effrayer, & pour leur donner le tems de passer dans son parti. C'est ce qu'ils firent pour la plûpart. Le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, un gros détachement alla tomber avec fureur contre Antigone qui soutint quelque tems leur effort. Mais enfin, accablé de traits, & percé de coups, il tomba mort, après s'être défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. A cette triste nouvelle, Démétrius rassembla ce qu'il put de troupes, & se retira à Ephèse, avec cinq mille hommes d'infanterie & quatre mille de cavalerie, seuls débris de sa grande armée. Le fameux Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna par-tout Démétrius; renversa tout ce qui se présenta devant lui, & fit voir dans cette premiere action, qui lui servit comme d'apprentissage, tout ce qu'on devoit espérer de lui dans la suite.

IRA. (*journée d'*) Ce fut près de cette

montagne de la Grèce que ſe donna un grand combat entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens, qui ſe faiſoient la guerre pour la ſeconde fois. Les Lacédémoniens avoient été battus pluſieurs fois, & rebutés par tant de pertes, qu'ils conſulterent l'oracle qui leur dit de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conſeil & les conduire. Ils députerent vers Athènes; & cette ville, allarmée de la puiſſance où s'élevoit Lacédémone, leur donna Tyrtée, bon poëte, mais mauvais général, & très-mal fait de corps. Les Lacédémoniens le reçurent comme un envoyé du ciel. Le ſuccès ne répondit pas d'abord à leur attente. Il furent battus trois fois conſécutivement; & ils vouloient ſe retirer, lorſque Tyrtée les anima tellement par ſa poëſie pleine de feu, qu'il les détermina à mourir plutôt que de ſe deshonorer par une fuite honteuſe. On retourna donc au combat. Il fut très-ſanglant, & la victoire long-tems diſputée. Mais enfin les Meſſéniens céderent; &, après pluſieurs années de réſiſtance, ils furent tellement vaincus, qu'ils abandonnerent leur pays. Cette ſeconde guerre, terminée l'an du monde 3334, avoit duré quatorze ans, & même dix-huit, ſi l'on en croit quelques auteurs.

ISAFLIENS. (*défaite des*) Firme, prince Africain, s'étoit révolté contre Valentinien, & avoit attiré ſur lui les armées de ce prince, commandées par Théodoſe. Ce général, après pluſieurs victoires, avoit obligé le rebelle à fuir de contrée en contrée. Il apprit bientôt qu'il étoit allé chercher un aſyle chez les Iſafliens, peuple barbare, mais terrible

dans les combats. Il le pourſuivit dans cette nouvelle retraite ; &, comme il entroit dans le pays, le roi Igmazen vint hardiment à ſa rencontre. « Qui es-tu, demanda-t-il au gé-» néral Romain, & qui t'amene ici ? » Théodoſe, jettant ſur le Barbare un regard plein de cette fierté Romaine ſi commune dans les beaux tems de la république, mais qu'on ne connoiſſoit plus dans la vieilleſſe de l'Empire : » Je ſuis, lui dit-il, un des officiers de Va-» lentinien, maître de l'Univers. Je viens » chercher un brigand que tu receles ; &, ſi » tu ne le remets entre mes mains, malheur » à toi ! malheur à ta nation ! » Un diſcours ſi menaçant enflamma la colere d'Igmazen. Le lendemain, dès le point du jour, il préſenta la bataille. Le front de ſon armée étoit compoſé de près de vingt mille hommes. La ſeconde ligne, encore plus nombreuſe, devoit peu-à-peu s'étendre pendant le combat, & enfermer les Romains qui n'étoient guères plus de trois mille. On s'ébranle de part & d'autre : on ſe choque ; on ſe donne la mort avec fureur. Les Romains, couverts de leurs boucliers, ſoutiennent ſans reculer les efforts des Barbares. Enfin les ténèbres de la nuit purent ſeules ſéparer les combattans. Bientôt les Iſafliens, épuiſés par leurs fréquentes défaites, ſongerent à faire la paix. Firme en étoit le prix. On l'arrêta ; mais ce rebelle évita le ſupplice qu'il méritoit, en terminant volontairement ſa vie. *L'an* 374.

ISPAHAN. (*ſiége d'*) Après la bataille de Giulnabat, les Aghuans ſe preſenterent devant Iſpahan, capitale de la Perſe, & en

ſormerent le ſiége. Après deux mois de blocus, la ville fut réduite aux plus triſtes extrémités. La viande manqua d'abord; & l'on fut obligé de tuer les chameaux, les mulets, les chevaux & les autres bêtes de charge. La famine devint ſi cruelle, que, quand on eut épuiſé ces foibles reſſources, on ſe trouva réduit à manger des feuilles & des écorces d'arbre; des racines broyées, auxquelles on mêloit un peu de ſon pour en faire du pain; des cuirs bouillis, des chiens & des chats, & même de la chair humaine. Les rues & les places publiques étoient couvertes de cadavres. Quelques miſérables ſe jettoient avidement ſur les moins décharnés, & leur coupoient les cuiſſes pour les dévorer. On enleva dans les maiſons pluſieurs enfans qui ſervirent de pâture à leurs cruels raviſſeurs. On vit même des peres & des meres qui ſe nourrirent de ces funeſtes alimens. La mortalité devint ſi grande, que, de plus d'onze cens mille ames qui étoient dans Iſpahan, il n'en reſtoit pas cent mille à la fin du ſiége. Tant de maux obligerent les Perſans à ſe ſoumettre aux rebelles. Leur roi ouvrit les portes de la capitale; vint s'humilier devant Mahmoud, & lui céda ſon Empire.

ISSUS. (*batailles d'*) 1. C'eſt la fameuſe journée d'Iſſus, qui décida du ſort de Darius, roi des Perſes, & qui mit, en quelque ſorte, le grand Alexandre en poſſeſſion du vaſte Empire de ce prince. Le roi des Perſes, à la tête de ſix cens mille hommes, tous ſuperbement armés, vint chercher le monarque Macédonien, près de la petite ville d'Iſſus,

& ſe campa dans un terrein tout-à-fait déſavantageux. L'ordre de bataille, de part & d'autre, fut tel qu'on le devoit attendre de deux grands généraux; mais les Macédoniens étoient pleins de courage, & animés par la préſence d'un prince qui leur donnoit l'exemple, & qui partageoit avec eux les plus grands dangers. Les Perſes, au contraire, énervés par les délices, & déja vaincus par leur timidité, n'avoient de valeur que dans la perſonne de quelques ſeigneurs intrépides; &, à proprement parler, il n'y avoit dans toute cette grande armée que trente mille hommes en état de réſiſter à Alexandre. C'étoient des Grecs que Darius avoit pris à ſa ſolde. Auſſi furent-ils les ſeuls qui diſputerent long-tems la victoire; & il n'y eut que la phalange Macédonienne, ce vaſte corps hériſſé de piques, & qu'il étoit impoſſible de pénétrer, qui put les enfoncer & les mettre en déroute. Darius prit la fuite, quand il vit que tout étoit déſeſpéré: ſes richeſſes, ſes femmes, ſa mere, ſon camp, il abandonna tout au vainqueur pour ne ſauver que ſa perſonne. Alexandre s'acquit encore plus de gloire par la maniere dont il traita les Princeſſes, que par la célèbre victoire qu'il venoit de remporter. Il eut, à leur égard, & la tendreſſe reſpectueuſe d'un fils, & l'attachement fidèle d'un époux, & l'amour intéreſſé d'un pere. Sa grande ame leur rendit leurs chaînes ſi douces, que le tems calma dans le cœur de Syſigambis la douleur qu'elle reſſentit de la mort de Darius, ſon fils; mais elle ne put ſurvivre à la perte d'Alexandre. *An du monde 3671.*

2. Niger s'étoit fait proclamer Empereur par ſon armée. Sévere, qui régnoit alors, fit marcher ſes légions contre le rebelle. Après pluſieurs combats conſidérables dans leſquels Niger fut toujours battu, les armées des deux rivaux ſe rencontrerent près d'Iſſus, & en vinrent aux mains. Niger fut encore défait, & laiſſa vingt mille des ſiens ſur la place. Cette victoire fut déciſive pour Sévere; & ſon rival, vaincu & fugitif, termina bientôt ſa vie par une mort tragique. *An de Jeſus-Chriſt* 194.

ISTRIE. (*bataille dans l'*) Les Iſtriens, peuple belliqueux établi dans cette partie de l'Italie que nous appellons l'*Etat de Veniſe*, avoient allumé contr'eux la vengeance des Romains. Le conſul Manlius entra dans leur pays, & campa à cinq milles de la mer. Pour aſſurer les convois, & ſoutenir les fourrageurs, il plaça pluſieurs corps de troupes autour de ſon camp. Les Iſtriens avoient ſuivi l'armée ennemie par des chemins de traverſe, ſans en être vus, épiant l'occaſion de l'attaquer avec avantage. Ayant remarqué que les corps-de-garde, qui environnoient le camp, étoient peu nombreux, & gardoient peu d'ordre, ils fondirent ſur l'un d'eux, à la faveur d'un brouillard qui, laiſſant paroître une lumiere ſombre, groſſiſſoit les objets, & préſentoit aux yeux des Romains l'apparence d'une armée beaucoup plus conſidérable que n'étoit réellement celle des Barbares. Les ſoldats effrayés s'enfuirent dans le camp où ils cauſerent encore plus de terreur qu'ils n'en avoient eux-mêmes apporté. Les cris que l'on jette aux portes,

l'obſcurité qui augmente encore le tumulte, l'agitation des ſoldats qui, s'empreſſant de tous côtés, s'embarraſſent & tombent les uns ſur les autres; tout fait craindre, même aux plus éloignés, que l'ennemi ne ſoit entré dans les retranchemens. Une voix, pouſſée au hazard, exhorte les troupes à fuir du côté de la mer. Ce fut comme un ſignal; tout prit la fuite, juſqu'au Conſul. Il ne reſta que M. Licinius Strabon, tribun légionnaire, avec environ cinq ou ſix cens hommes. Ce brave Romain ſoutint ſeul avec ſa généreuſe troupe l'effort de l'ennemi qui n'entra dans le camp, qu'après que l'intrépide officier eut été tué avec tous les ſiens. Les Iſtriens & leur roi Ebulon ſe mirent auſſi-tôt à table, & ſe livrerent à la bonne chère pour célébrer leur triomphe, & jouir de leur victoire. Manlius s'apperçut de cette faute. Sans perdre de tems, il arrête la fuite de ſes troupes, & les reconduit à l'ennemi déja vaincu par le vin ou le ſommeil. Huit mille Barbares reſterent ſur la place; & leur roi évita la colere du vainqueur par la fuite. *178 ans avant J. C.*

ITALIQUE. (*journée d'*) Hirtuléius, queſteur de Sertorius, officier plein de valeur, mais moins prudent que ſon général, rencontra Métellus près d'une ville nommée *Italique*, ſur le Guadalquivir. Dès le lever du ſoleil, il fit ſortir ſes troupes de ſes retranchemens, & préſenta la bataille. Métellus lui laiſſa ſupporter tout le poids de la chaleur exceſſive juſqu'à midi. Alors il ſortit de ſon camp avec des ſoldats frais & bien diſpoſés; &, ſçachant que les meilleures

troupes des ennemis étoient au centre, il fit beaucoup avancer ſes aîles, pendant que ſon corps de bataille demeuroit derriere. Par ce moyen, les deux aîles d'Hirtuléïus ayant été facilement défaites, il attaqua le centre de trois côtés à la fois. Le combat fut terrible. Les chefs ſe ménagerent ſi peu, que Métellus reçut un trait dans ſa cotte d'armes, & Hirtuléïus dans le bras. Mais enfin ce dernier prit la fuite, laiſſant vingt mille hommes des ſiens ſur la place. *76 ans avant J. C.*

ITHOME. (*bataille d'*) La huitieme année de la premiere guerre de Sparte contre les Meſſéniens, commencée l'an du monde 3261, ſe donna près de cette ville un ſanglant combat, dans lequel Euphaès, treizieme deſcendant d'Hercule, & roi de Meſſénie, fut couvert de bleſſures qui le mirent au tombeau, peu de jours après.

Quelques années ſe paſſerent encore en différentes batailles; mais enfin les Meſſéniens, réduits à la derniere extrémité, notablement affoiblis par de fréquentes défaites, épuiſés par vingt années de guerre, ſans eſpérances & ſans reſſources, abandonnerent Ithome que les Lacédémoniens détruiſirent entièrement. Ce ne fut point aſſez pour leur vengeance. Ils obligerent les vaincus à jurer qu'ils leur ſeroient toujours fidèles: vain ſerment extorqué par la crainte, & que les Spartiates, par leur dureté, rendirent bientôt inutile! Un des articles de ce traité portoit que tous les Meſſéniens, hommes & femmes aſſiſteroient en habits de deuil aux funérailles des rois & des principaux citoyens de La-

cédémone. C'étoit, ſans doute, une marque de dépendance, & un hommage rendu à la nation triomphante.

ITUQUE. (*combat d'*) Viriathus continuoit à étonner l'univers par le ſpectacle intéreſſant de ſon intrépide courage. Le conſul Fabius, envoyé contre lui, avec une armée de près de vingt mille hommes, ſe hâtoit d'arriver à Ituque dans la Bétique, avec une partie de ſes troupes. Le général Eſpagnol vint à ſa rencontre avec ſix mille hommes aguerris & accoutumés à vaincre. Les Romains ſoutinrent, avec peine, le premier choc de l'ennemi. Ils tinrent ferme pourtant; & le Conſul pourſuivit ſa marche, toujours ſuivi par Viriathus. Enfin il l'attaqua; le vainquit, & le mit en fuite. Mais l'Eſpagnol, attentif à tout, ayant apperçu du déſordre parmi les troupes qui le pourſuivoient, retourne contr'elles; les défait; tue trois mille Romains, & pourſuit le reſte juſqu'aux portes du camp, où les vaincus ſe renfermerent, ſans que ni le conſul ni les autres officiers puſſent obtenir d'eux qu'ils marchaſſent contre l'ennemi qui, content de ſa victoire, ſe retira dans la Luſitanie. *142 avant J. C.*

IVOI. (*ſiége d'*) En 1552, Henri II, roi de France, étant entré dans les Pays-bas, à la tête d'une armée formidable, ſe préſenta devant Ivoi, ville alors très-forte. Les travaux furent pouſſés avec cette vivacité qui toujours a caractériſé les François. Bientôt la brèche fut praticable; & peut-être que la place ſe fût ſoumiſe, dès ce moment, à la domination du monarque aſſaillant, ſi le

courage du brave comte de Mansfeld, qui la défendoit, n'eût opposé mille obstacles à l'impétuosité de l'ennemi. Après bien des attaques inutiles; après bien des combats sanglans, mais infructueux, les assiégeans fatigués résolurent enfin de brusquer la fortune dans un assaut général. On alloit le donner; & Mansfeld se disposoit à le soutenir, lorsque treize mille Allemands, qui composoient sa garnison, refuserent de seconder sa valeur intrépide. En vain il veut se faire obéir: prieres, promesses, menaces, rien n'est entendu. Désespéré, le gouverneur fait venir un gentilhomme François, son prisonnier, & lui dit, en présence des troupes: « Allez, je » vous donne la liberté, & vous prends à » témoin du tort qu'on fait aujourd'hui à » l'empereur & à moi. Ivoi, assiégée, il y » a quelques années, par le duc d'Orléans, » fut vaillamment défendue par un forgeron, » à la tête de quelques payſans, & ne se rendit, à l'extrémité, qu'à des conditions très-» honorables; & moi, homme de naissance, » capitaine expérimenté, je me vois forcé, » par la honteuse lâcheté de mes soldats, de » subir humblement les loix que l'ennemi » voudra m'imposer! Toutes les fois que » vous rappellerez dans votre mémoire la » grace que je vous accorde, n'oubliez pas » de me justifier contre les calomnies de ceux » qui voudroient noircir ma réputation. » Quand il eut prononcé ces mots, il fit arborer le pavillon blanc, & se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison. Les fortifications de la place furent entièrement démolies. Ivoi

fut,

fut, en 1662, érigé en duché, ſous le nom de *Carignan*, par Louis XIV, en faveur d'Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soiſſons.

IVRÉE. (*priſe d'*) En 1704, le duc de Vendôme, dont le nom & la fortune faiſoient trembler l'Italie, ſe préſenta devant Ivrée, capitale du Canavez. Située entre deux collines, ſur la Doire, ou Doria, défendue par un ancien château & une bonne fortereſſe, cette ville importante paroiſſoit imprenable. Elle l'eût été, en effet, pour tout autre capitaine que le général François. Ce Prince belliqueux fit jouer ſes foudres dès le 17 de Septembre. Juſqu'au 28, une pluie de feu ne ceſſa de tomber ſur la place qui, ne pouvant plus réſiſter à ce bombardement continuel, & aux attaques réitérées des aſſiégeans, ſe rendit enfin, ainſi que le château & la fortereſſe. Onze bataillons, qui s'y étoient enfermés, furent arrêtés priſonniers de guerre.

IVRI. (*bataille d'*) Le duc de Mayenne, s'étant rendu maître de Pontoiſe, en 1590, alla mettre le ſiége devant Melun. Henri le Grand vint auſſi-tôt au ſecours de la place avec un petit détachement. Le Duc, qui ne vouloit point livrer bataille, ſe retira : le Roi en fit autant. Mais à peine fut-il éloigné, que le Duc ſe préſenta de nouveau devant la ville, & força le monarque à la venir délivrer une ſeconde fois. Toutes ces marches, toutes ces contre-marches produiſirent le ſiége de Dreux, que le Roi entreprit dans les formes. Le duc de Mayenne, puiſſamment ſecondé par les Eſpagnols, ayant appris le deſ-

ſein de Henri, voulut le faire échouer avec une armée de plus de ſeize mille hommes; mais le Roi l'avoit prévenu, & marchoit à lui, à la tête d'environ dix ou douze mille combattans. Ils ſe rencontrerent dans les plaines d'Ivri; &, pour cette fois, le Duc, malgré toute ſa répugnance, fut obligé de donner bataille.

Le 14 de Mars, au matin, les deux chefs rangerent leurs troupes avec toute l'intelligence dont ils étoient capables; & bientôt on donna le ſignal. On étoit près d'en venir aux mains, lorſque Henri, levant les yeux au ciel: « Seigneur, s'écria-t-il, ôtes-moi la vie » avec la couronne, ſi je dois être du nom» bre de ces rois que tu donnes en ta colère; » agrées que je ſois aujourd'hui la victime de » tes ſaintes volontés: fais que ma mort dé» livre la France des calamités de la guerre, » & que mon ſang ſoit le dernier qui ſoit ré» pandu en cette querelle. » Auſſi-tôt il ſe fait donner ſon habillement de tête, ſur la pointe duquel il y avoit un panache de trois plumes blanches; &, l'ayant pris, avant que de baiſſer la viſiere: « Mes compagnons, » dit-il à ſon eſcadron, ſi vous courez au» jourd'hui ma fortune, je cours auſſi la vô» tre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. » Gardez bien vos rangs, je vous prie. Si la » chaleur du combat vous les fait quitter, » penſez auſſi-tôt au ralliement; c'eſt le gain » de la bataille: vous le ferez entre ces trois » arbres que vous voyez là-haut à main droite, » (c'étoient trois poiriers;) &, ſi vous per» dez vos enſeignes, cornettes & guidons,

» ne perdez point de vue mon panache blanc. » Vous le trouverez toujours au chemin de » l'honneur & de la victoire. » Après avoir exhorté de la ſorte ſes braves guerriers, ce grand monarque alla trouver le colonel Thiſche ou Théodoric Schomberg. Cet officier commandoit quelques compagnies de Reîtres, ſoldats mutins, mais intrépides, qui l'avoient obligé, la veille de la bataille, d'aller demander au Roi les payes qui leur étoient dûes. Henri, plein de colère, avoit répondu à Schomberg : « Comment, colo- » nel Thiſche, eſt-ce le fait d'un homme » d'honneur de demander de l'argent quand » il faut prendre les ordres pour combattre ? » Le colonel s'étoit retiré tout confus, & dévoroit en ſilence dans ſa tente cette mortifiante diſgrace. Lorſqu'on étoit ſur le point de s'ébranler, le Roi ſe reſſouvint de cette faute ; &, voulant la réparer, il courut à Schomberg, & lui dit : « Colonel, nous » voici dans l'occaſion ; il ſe peut faire que » j'y demeurerai. Il n'eſt pas juſte que j'em- » porte l'honneur d'un brave gentilhomme » comme vous. Je déclare donc que je vous » reconnois pour homme de bien, & inca- » pable de faire une lâcheté. » En diſant ces mots, il l'embraſſe avec bonté, & le ſerre entre ſes bras. « Ah ! Sire, s'écrie le colo- » nel, les larmes aux yeux, me rendant » l'honneur que vous m'aviez ôté, vous » m'ôtez la vie ; car j'en ſerois indigne, ſi » je ne la mettois aujourd'hui pour votre ſer- » vice. Si j'en avois mille, je les voudrois » toutes répandre à vos pieds. » Dans ce

moment, on ſonne la charge. Schomberg part comme un trait ; fond ſur l'ennemi comme un lion furieux, & meurt les armes à la main. Tous les bataillons, tous les eſcadrons le ſuivent, en criant : « Vive le Roi ! » & le combat devient général. Il fut long ; il fut opiniâtre ; &, durant quelques heures, les différens corps étoient attaqués & enfoncés tour-à-tour, ſans que la victoire ſe déclarât pour l'un ou pour l'autre parti. C'étoit à la valeur, à l'intrépidité de Henri que le Ciel avoit réſervé le triomphe. Le comte d'Egmont, à la tête d'un formidable bataillon hériſſé de piques, s'avançoit, en bon ordre, contre l'eſcadron du Monarque, compoſé de gentilshommes. Henri l'attend, le reçoit, l'attaque, & ſe mêle, avec quelques braves, au milieu de cette forêt de lances. Trois Cornettes veulent l'envelopper. Il s'élance ſur eux : il les immole. Mais, dans cet inſtant, la terreur ſaiſit tous ſes ſoldats. Un page qui portoit, comme lui, un panache blanc, ayant été tué, le bruit court auſſi-tôt que le Roi eſt mort ; & l'eſcadron commençoit à plier, lorſqu'on apperçut le monarque au milieu d'un gros d'ennemis, maſſacrant les uns, écartant les autres, donnant par-tout des marques d'un courage invincible. On s'empreſſe de le joindre : on l'environne ; on l'imite. En moins d'un quart d'heure, ce corps redoutable eſt diſſipé, après avoir perdu le comte d'Egmont. En un moment, la déroute devint générale, malgré les efforts du duc de Mayenne qui couroit çà & là pour rétablir le combat. Sa voix ne fut point en-

tendue. La terreur boucha toutes les oreilles. Ligueurs, Eſpagnols, Flamands, Reîtres, Wallons, infanterie, cavalerie, tout prit la fuite pêle-mêle. Dans ce déſordre affreux, Henri parcouroit les rangs, & crioit : « Sau-» vez les François, Compagnons ! & main-» baſſe ſur l'étranger ! » Il reçut les Suiſſes à compoſition, & les renvoya avec bonté dans leur pays. Il traita comme ſes ſujets, comme un bon pere, tous les rebelles qui furent faits priſonniers. On pourſuivit les vaincus juſqu'au pont d'Ivri ; & l'on en fit un grand carnage. Toute l'infanterie & plus de deux mille chevaux reſterent ſur la place. Quatre cens priſonniers de marque, le canon, le bagage ennemi, vingt cornettes & ſoixante enſeignes décorerent le triomphe du monarque. Le maréchal de Biron, qui commandoit le corps de réſerve, ne combattit point ; mais il contribua beaucoup à la victoire, en ſe préſentant avec ſes bataillons dans tous les endroits où ſon ſecours pouvoit être néceſſaire. Après l'action, comme tous les ſoldats répétoient ſans ceſſe : « Vive le Roi ! » ce général s'approcha de Henri, &, d'un ton vif : « Ah ! Sire, » lui dit-il, cela n'eſt pas juſte. Vous avez » fait aujourd'hui ce que Biron devoit faire ; » & Biron a fait ce que devoit faire le Roi. » Ce grand évènement conſterna la Ligue ; & le parti du Prince légitime devint formidable.

[J A P]

JABÈS. (*ſiége de*) Saül venoit de monter ſur le thrône d'Iſraël, lorſque Nahas, roi des Ammomites, entreprit le ſiége de Jabès, ville capitale du pays de Galaad. Après une aſſez vive réſiſtance, les habitans effrayés demanderent à capituler. L'infidèle répondit que toute la compoſition qu'il vouloit faire, étoit de leur arracher à tous l'œil droit, pour les rendre l'opprobre de l'humanité. Cependant il leur accorda ſept jours pour ſolliciter du ſecours auprès de leurs freres. Tous ſe mirent à pleurer au récit de la triſte ſituation de Jabès. Mais Saül, qui s'étoit retiré dans ſon pays après ſon ſacre, aſſembla ſur le champ une armée de trois cens mille hommes, fondit tout-à-coup ſur les Ammonites, & délivra la ville dont ils ſe croyoient déja les maîtres. Cette victoire fut le premier acte que Saül fit de ſa royauté, l'an 1094 avant J. C.

JAPHA. (*priſe de*) Pendant que Veſpaſien emportoit Jotapat, Trajan, l'un de ſes premiers officiers, fut envoyé contre Japha, dont les habitans montroient une audace bien au-deſſus de leurs forces. Trajan s'empara d'abord, ſans beaucoup de difficulté, de la premiere enceinte; car la ville en avoit deux; & ceux qui s'étoient retirés dans la ſeconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entraſſent avec leurs concitoyens, les malheureux, qui ſe trouverent enfermés

entre les deux enceintes, y furent maſſacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réſerver au fils de ſon général l'honneur de la priſe de Japha. Il manda l'état des choſes à Veſpaſien qui donna mille fantaſſins & cinq cens chevaux à Tite, pour aller mettre fin à l'entrepriſe. La ſeconde enceinte fut forcée par eſcalade. Les vainqueurs paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Les femmes & les enfans reſterent priſonniers. *An de J. C. 68.*

JARGEAU. (*priſe de*) Auſſi-tôt après la levée du ſiége d'Orléans, en 1429, le duc d'Alençon, à la tête d'un corps de ſix mille hommes, &, ce qui valoit une armée, accompagné de l'intrépide Jeanne d'Arc, vint aſſiéger Jargeau, où le comte de Suffolk & ſes deux freres Guillaume & Poll s'étoient renfermés avec douze cens hommes. D'abord on emporta les fauxbourgs ; puis on dreſſa des batteries ; &, en peu de jours, la brèche fut praticable. « Avant, gentil duc, à » l'aſſaut, » dit alors la Pucelle au duc d'Alençon. Au même inſtant, ils partent comme des éclairs, & ſont ſuivis de leurs guerriers. Le combat eſt terrible. Les ennemis, du haut de leurs remparts, font des efforts incroyables. Jeanne les brave. Sa voix & ſes exemples animent les François. « Ne craignez rien, dit-elle au Duc : ne ſçavez-vous » pas la promeſſe que j'ai faite à votre épouſe » de vous ramener ſain & ſauf ? » Cependant on fait pleuvoir une grêle de traits ſur l'héroïne. L'un déchire ſa banniere qu'elle faiſoit flotter au haut de ſon échelle, & qu'elle

alloit arborer ſur la brèche. L'autre l'atteint à la tête, & ſe briſe ſur ſon caſque ; mais la violence du coup la renverſe au pied de la muraille. Devenue plus terrible par ſa chute : » Or ſus, amis ! amis, ſus, ſus ! s'écria-» t-elle. Notre-Seigneur a condamné les An-» glois. Ils ſont à nous. Bon courage ! » Aux cris de la guerriere, les François ſont tranſportés ; ils s'empreſſent ; ils ſe précipitent. Gagner la brèche, culbuter les ennemis dans la ville ; les maſſacrer, les écraſer, les pourſuivre l'épée dans les reins ; en immoler onze cens, forcer Suffolk, Guillaume Poll & les autres à ſe rendre priſonniers, fut l'action d'un inſtant.

JARNAC. (*bataille de*) Catherine de Médicis, qui vouloit terraſſer les Huguenots, en écraſant le prince de Condé & l'amiral de Coligny, leurs chefs, avoit mis à la tête des troupes royales le duc d'Anjou, ſon fils. Ce jeune général avoit pour conſeillers le maréchal de Tavanes, capitaine plein de prudence, de bravoure, d'intrépidité, & que cinquante ans de ſervice rendoient recommandable, le maréchal de Coſſé, guerrier galant & courageux, & le duc de Biron. Par l'avis de ces lieutenans habiles, le Duc chercha l'occaſion de combattre le prince hérétique, avant que le duc de Deux-Ponts eût réuni ſes troupes à celles des Huguenots. Il la trouva bientôt ; &, le 13 de Mars 1569, il joignit les rebelles auprès de Jarnac, dans l'Angoumois. L'action dura long-tems, & ne fut pas meurtriere. Les Réformés, qui furent battus, ne perdirent que quatre cens hommes,

& les vainqueurs deux cens. Le combat s'étoit engagé contre l'avis du prince de Condé; mais, dès qu'on ſe fut mêlé, il agit en héros. Il fut pris couvert de glorieuſes bleſſures; &, ſon cheval s'étant abbatu ſous lui, deux gentilshommes le mirent au pied d'un buiſſon. Un moment après, le baron de Monteſquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, l'ayant apperçu, s'approcha, & lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet. Cette action déteſtable, qui, ſans être avouée, reſta impunie, fut généralement attribuée au Duc. Le corps du Prince fut mis ſur une âneſſe, & porté à Jarnac. On le rendit enſuite à ſes parens; & il fut inhumé à Vendôme dans le tombeau de ſa maiſon. Henri IV, qui n'étoit encore que prince de Béarn, & âgé de ſeize ans, ayant vu l'ordonnance des deux armées, dit aux deux généraux de ſon parti, qu'il n'y avoit pas moyen de livrer la bataille, & qu'on la perdroit infailliblement, parce que les forces des Princes étoient éparſes, & celles du duc d'Anjou parfaitement ordonnées. On fit peu d'attention à cet avis d'un enfant; & l'on fut vaincu.

JASSI. (*priſe de*) Le comte de Munich, que la Czarine avoit mis à la tête de ſes troupes, ayant pénétré dans la Moldavie, en 1739, voulut faire la conquête de Jaſſi, capitale de cette province. Cette entrepriſe paroiſſoit téméraire. Il falloit traverſer le Nieſter; combattre & vaincre une grande armée de Turcs, campée près de Choczin; prendre cette ville, & faire de nouveaux efforts pour triompher des plus grands obſtacles. Les

Ruſſiens, Munich à leur tête, paſſerent le fleuve à la vue des Ottomans; ſe préſenterent, le 8 d'Août, devant les lignes de Choczin; les attaquerent; les forcerent; diſſiperent les infidèles; eſcaladerent la place, &, conduits par la victoire, formerent le ſiége de Jaſſi. Là, le général Ruſſien déploya tous ſes talens. L'art & le génie préſiderent à ſes opérations. Des batteries, habilement dirigées contre les remparts, contre les moſquées, contre les maiſons, ne firent bientôt de cette grande ville, qu'un vaſte amas de débris. En vain les Turcs voulurent-ils l'écarter par des ſorties vives & fréquentes. Munich les ſerra de ſi près, que, pour éviter la mort qui les menaçoit de toutes parts, ils furent obligés de ſe rendre à diſcrétion.

JÉNISHÉHIR. (*priſe de*) En 1401, le fameux Tamerlan, étant entré dans l'Aſie mineure, campa dans la plaine de Jénishéhir, ou Néapolis. A l'approche de ce conquérant terrible, les habitans ſe préparerent à ſe défendre. Mais le célèbre Naſruddin-Hoja leur perſuada de ſubir le joug, & s'offrit d'aller trouver Tamerlan de leur part. Près de partir pour cette ambaſſade, l'Eſope Turc ſe mit à ſonger en lui-même, quel préſent il pourroit faire à cet ennemi redoutable, pour l'engager à traiter favorablement ſes concitoyens. » Un avis, ſe dit-il à lui-même, eſt toujours » bon; il faut que je conſulte ma femme. » Il la va donc trouver, & lui dit : « Quels » fruits te ſemblent devoir être plus agréa- » bles à Tamerlan, des figues ou des coings?... » Des coings, répondit-elle : ils ſont plus

» beaux & plus gros; ils plairont davantage... » Quelqu'utile que ſoit un conſeil, repliqua » Naſruddin, il n'eſt jamais ſage de ſuivre » celui d'une femme; je porterai des figues. » Il part; il arrive : on l'introduit; il paroît aux pieds de Tamerlan, & lui fait ſon offrande. Il étoit chauve & nue tête. Ce prince lui fit jetter ſes figues à la tête. A chaque coup, Naſruddin crioit, ſans cependant paroître ému : « Dieu ſoit loué! » Cette ſaillie excita la curioſité de Tamerlan qui lui en demanda la raiſon. « Je remercie Dieu, repondit l'am- » baſſadeur, de ce que je n'ai point ſuivi le » conſeil de ma femme; car, ſi, comme elle » le vouloit, j'avois offert à Votre Majeſté » des coings au lieu de figues, mon préſent » m'auroit tué. » Bientôt Naſruddin plut à Tamerlan, & devint très-familier avec ce Prince. Quelques jours après, il lui apporta dix concombres cueillis dans leur primeur. Le monarque lui donna dix écus d'or. Naſruddin revint à la charge; remplit de concombres un chariot, & s'achemina vers la tente de Tamerlan pour les lui offrir. Le garde de la porte refuſa de l'introduire, à moins qu'il ne lui promît de partager avec lui la récompenſe de ce nouveau préſent. Naſruddin y conſent; paroît devant le Prince, & ſe proſterne devant ſon thrône. Mais, pour cette fois, Tamerlan lui fit un accueil bien différent du premier. Il ordonna que Naſruddin eût à recevoir autant de coups de baſtonnade qu'il y avoit de concombres. Il y en avoit cinq cens. Naſruddin ſe ſoumit; &, après avoir reçu, ſans rien dire, deux cens cin-

quante coups de baton, il ſe mit à crier qu'il avoit reçu ſa part, & qu'il eſpéroit que le Roi feroit juſtice du reſte au garde de la porte, ſuivant les conditions faites entr'eux. On va chercher le garde. Il avoue ſon marché, & reçoit, non ſans ſe plaindre, les autres deux cens cinquante coups de bâton. Tamerlan, à la conſidération de Naſruddin, pardonna aux habitans de Jénishéhir; & ce Prince, pour mettre le comble à ſon bienfait, lui dit de lui demander ce qu'il voudroit, avec promeſſe de n'être point refuſé. Naſruddin ne demanda que dix piéces d'or, pour en bâtir un monument qui pût, diſoit-il, paſſer à la poſtérité. On lui compta cette ſomme modique, & il en fit conſtruire une porte de pierre au milieu d'un champ. Cette phantaiſie frappa bientôt les yeux. On lui en demanda la raiſon? « La poſtérité la plus re-» culée, répondit-il, conſervera la mémoire » de cette porte auſſi ſûrement que celle des » victoires de Tamerlan; &, tandis que le » monde rira de ce monument qui rappellera » les actions de Naſruddin, le ſouvenir des » exploits de Tamerlan tirera les larmes des » yeux, d'un bout du monde à l'autre. »

JÉRICHO. (*ſiége de*) Après l'entrée des Hébreux dans le pays de Chanaan, & le paſſage du Jourdain, la premiere ville qui les arrêta fut Jéricho. Cette ville étoit environnée de fortes murailles, & défendue par de bonnes troupes. Le Seigneur traça lui-même à Joſué l'ordre de l'attaque. Durant ſix jours, on fit ſix fois le tour de la ville. L'armée marchoit la premiere; enſuite l'arche d'al-

liance, autour de laquelle étoient les ſacrificateurs qui ſonnoient de la trompette : tout le reſte du peuple ſuivoit les ſacrificateurs. Le ſeptieme jour, on fit ſept fois, dans le même ordre, le tour de Jéricho, tandis que les aſſiégés, ſpectateurs tranquilles, tournoient en ridicule ces fréquentes proceſſions. Mais voici que tout-à-coup le peuple pouſſe un grand cri. Les murailles tombent, & l'armée entre dans la ville. Les vainqueurs, enflammés d'une fureur religieuſe, immolent tous les habitans. Ils n'épargnerent que Rahab, célèbre courtiſane, parce qu'avant le ſiége, elle avoit caché dans ſa maiſon des eſpions envoyés par Joſué. *L'an 1451 avant J. C.*

JÉRUSALEM. (*ſiéges de*) 1. Après la mort de Joſué, les tribus de Juda & de Siméon, ayant réuni leurs forces, vinrent fondre ſur cette place, dès-lors très-importante, avec une formidable armée. Ils prirent la ville baſſe ; &, fidèles aux ordres de Moïſe, ils égorgerent tout ce qui s'offrit à leur ſainte fureur. La haute ville, nommée *Sion*, arrêta leur victoire ; & tous les efforts des Hébreux, durant près de quatre ſiécles, échouerent contre cette citadelle. La gloire de l'emporter étoit réſervée au célèbre David. Ce pieux héros, ayant été proclamé Roi par toutes les tribus, voulut ſignaler ſon avènement au thrône par la priſe de Jéruſalem. Les Jébuſéens, qui l'habitoient, bien convaincus que leur ville étoit imprenable, n'oppoſerent à l'armée ennemie que les aveugles, les boiteux & les eſtropiés. David, outré de l'inſulte, leur fit payer cher ce téméraire orgueil.

Il fit donner un assaut général. Joab, que ses vertus, ses crimes & sa naissance ont rendu si fameux, monta le premier sur la brèche, à la tête d'une troupe de braves; renversa les infidèles; les poursuivit jusques dans la forteresse, où il entra avec eux, & en ouvrit les portes à son roi. David chassa les habitans; fit réparer les murs; augmenta les fortifications; &, ayant établi sa demeure dans cette ville, elle devint la capitale du royaume des Juifs. *1048 ans avant J. C.*

2. Sous le règne de Roboam, petit-fils de David, Séfac, roi d'Egypte, forma le siége de Jérusalem avec un terrible appareil. Il menaçoit de la détruire de fond en comble, si l'on osoit s'opposer au succès de ses armes. Le peuple, indigné de ce superbe langage, vouloit attaquer l'ennemi du Seigneur & de sa ville sainte; mais Roboam, aussi lâche guerrier que monarque impérieux, intimidé par l'infidèle, lui ouvrit les portes de sa capitale qu'il vit piller sans oser remuer, après avoir subi un joug honteux, mais digne de lui. *971 ans avant l'ère chrétienne.*

3. Dès la premiere année du règne d'Achaz, roi de Juda, Rasin, roi de Syrie, & Phacée, roi d'Israël, se présenterent devant Jérusalem. Leur dessein étoit de déthrôner Achaz, & de mettre à sa place un monarque qui ne fût pas de la maison de David. Dieu fit avorter l'ambitieux projet des princes ligués. La vue des fortifications les effraya; &, après quelques vains efforts, ils se retirerent honteusement.

Quelque tems après, un ennemi bien plus

redoutable vint attaquer la ville ſainte. C'étoit Sennachérib, roi d'Aſſyrie. Ezéchias avoit refuſé de payer à ce prince le tribut auquel Achaz, ſon pere, foible monarque, s'étoit vu forcé de conſentir. Le roi d'Aſſyrie, après avoir ſoumis l'Ethiopie, marcha contre Ezéchias, & l'aſſiégea dans ſa capitale. Jéruſalem étoit perdue; & tout le royaume alloit tomber entre les mains d'un vainqueur ſuperbe & irrité. Mais la piété du roi ſut le ſalut de ſes Etats. L'ange du Seigneur frappa, pendant la nuit, l'orgueilleux Sennachérib; lui tua quatre-vingt-cinq mille hommes, & l'obligea de ſauver ſa vie par une fuite précipitée.

4. Depuis long-tems, les prophètes annonçoient à l'infidèle Sion les maux qui alloient tomber ſur ſa tête criminelle. Le tems des vengeances arriva. Nabuchodonoſor, roi de Babylone, vint l'aſſiéger; la prit de force; la livra au pillage; mit le roi Joachim dans les fers, & le relâcha enſuite, à condition qu'il lui payeroit tribut; mais ce prince inſenſé viola bientôt ſes promeſſes. Il voulut ſecouer le joug. Nabuchodonoſor reparut: Jéruſalem fut repriſe; & Joachim expia par ſa mort ſa perfidie & ſa révolte.

L'impie Sédécias, un de ſes ſucceſſeurs, fier de l'alliance contractée avec l'Egypte, contre l'aveu du prophète Jérémie, oſa tenter, comme lui, de ſe ſouſtraire à l'Empire des Chaldéens. Nabuchodonoſor l'apprend; ſe met en campagne; ravage la Judée; ſe rend maître des plus fortes places, & aſſiége Jéruſalem pour la troiſieme fois. Le roi d'E-

gypte vole au ſecours de ſon allié. Nabuchodonoſor marche contre lui ; l'atteint ; le bat, & l'oblige d'aller cacher ſa honte au fond de ſes Etats. Jéruſalem, qui s'étoit livrée aux tranſports d'une joie folle, ſe voit en proie à de nouvelles terreurs. Le roi de Babylone recommence le ſiége ; & Sédécias ſe détermine à le ſoutenir en homme qui a tout à gagner & rien à perdre. La ville eſt bloquée. Les ennemis arrêtent tous les convois & ravagent la campagne. Un peuple immenſe s'étoit renfermé dans cette capitale. La circonvallation le réduiſit bientôt à la plus affreuſe diſette. On donnoit pour un grain de froment ce qu'on avoit de plus précieux. L'eau même, qu'une ſéchereſſe extraordinaire avoit rendue très-rare, l'eau s'achetoit au poids de l'or. La peſte, non moins redoutable que la famine, cauſoit de terribles ravages. Les rues étoient jonchées de corps morts, laiſſés ſans ſépulture, & dont l'odeur fétide tuoit les vivans. La déſolation & le déſeſpoir étouffoient tous lès ſentimens de la nature. On vit des meres tendres égorger leurs enfans, pour les arracher à tant de maux, & expirer enſuite ſur leurs cadavres ſanglans.

L'ennemi cependant preſſoit vivement la place. Le bélier frapoit les murs de toutes parts. On avoit élevé de vaſtes tours de bois, du haut deſquelles on lançoit des pierres énormes, qui écraſoient ceux que la famine & la peſte avoient épargnés. Dans cette cruelle extrémité, les Juifs s'opiniâtroient encore à ne point ſe rendre. Sédécias, cachant ſes allarmes ſous un viſage aſſuré, les encourageoit par

par ſes paroles, & les animoit par ſes exemples. Plus l'ennemi étoit ardent, plus ils étoient furieux. Ils oppoſoient la force à la force; & l'art détruiſoit ce que l'art avoit élevé. Dix-huit mois ſe paſſerent de la ſorte, ſans qu'on voulût entendre Jérémie qui conſeilloit ſans ceſſe d'ouvrir les portes aux Chaldéens, & d'empêcher, par des ſoumiſſions, la ruine de la ſainte cité. Enfin les ennemis firent une grande brèche. Il fallut céder. Sédécias ſortit, avec les gens de guerre, par une porte dérobée; mais il fut atteint, chargé de chaînes, conduit en captivité, après avoir vu maſſacrer ſes enfans, après avoir été lui-même privé de la lumiere du jour, qui trop long-tems avoit éclairé ſes ſacriléges. Le vainqueur fit ſon entrée triomphante dans Jéruſalem; enleva toutes les richeſſes du temple, ces ſuperbes monumens du règne de Salomon; immola la plus grande partie des habitans; emmena le reſte en eſclavage, après avoir réduit en cendres & le temple & les principaux quartiers de la ville. Telle fut la premiere deſtruction de Jéruſalem que l'idolatrie de ſes rois & l'impiété de ſes habitans livrerent à la vengeance d'un Dieu juſte & jaloux, l'an 588 avant la naiſſance du Meſſie, 1468 ans après ſa fondation par le célèbre Melchiſédec, & près de cinq ſiécles après la conquête qu'en avoit fait David ſur les Jébuſéens.

Pluſieurs années après, Zorobabel la rebâtit, avec la permiſſion de Cyrus, roi de Perſe; & Néhémie en releva les fortifications. Elle ſe ſoumit au grand Alexandre; &,

quand la mort eut enlevé ce conquérant, elle ſoutint pluſieurs ſiéges, mais peu mémorables, & qui ſe terminerent au pillage du temple, juſqu'au grand Pompée.

5. Les Juifs, ayant refuſé de recevoir l'armée Romaine, qui marchoit contre Ariſtobule, Pompée, plein de colere, ſe préſenta devant la capitale. La vue de cette place que la nature & l'art ſembloient avoir fortifiée de concert pour la rendre imprenable, lui fit craindre, pour la premiere fois, l'inconſtance de la fortune qui, juſqu'à ce jour, avoit couronné tous ſes exploits. Il étoit dans cette inquiétude, lorſque les Juifs, renfermés dans la ville, ſe diviſerent en deux factions. Les uns, favorables aux Romains, s'étant trouvés les plus forts, ouvrirent les portes à Pompée; & les autres, partiſans d'Ariſtobule, ſe retirerent dans le temple, dont auſſi-tôt le général Romain forma le ſiége. Il éleva de grandes terraſſes ſur leſquelles il fit placer des tours garnies de baliſtes & d'autres machines de guerre, dont le jeu continuel écartoit ceux qui défendoient les murs. Mais les Juifs, que rien n'étonnoit, rendoient inutiles, par leur valeur, tous les efforts des Romains. Ils ſe défendirent avec tant d'art & d'intrépidité, que, durant trois mois, l'ennemi ne put forcer qu'une ſeule tour. Enfin la vigoureuſe opiniâtreté des légions triompha. Le temple fut pris d'aſſaut. Cornélius Fauſtus, fils du dictateur Sylla, ſuivi de quelques braves, entra le premier par la brèche. On maſſacra tous ceux qui oſerent ſe montrer. Pluſieurs ſacrificateurs furent immolés durant les fonctions de leur

miniſtere. Tous ceux qui purent ſe ſouſtraire à la fureur du ſoldat, ou ſe précipiterent du haut des rochers, ou mirent le feu à tout ce qui les environnoit, & ſe jetterent dans les flammes. Douze mille Juifs périrent dans cet inſtant funeſte. Pompée reſpecta les richeſſes du temple, & mit le comble à ſa victoire par ce trait de généroſité. *63 avant J. C.*

6. Hérode le Grand avoit été déclaré roi des Juifs par les Romains; mais Jéruſalem ne vouloit point le reconnoître. Ce prince, aidé de Soſius, envoyé par Antoine avec quelques légions, marcha contre cette ville à la tête d'une nombreuſe armée. Il en forma le ſiége; éleva trois plates-formes qui dominoient les murs, & du haut deſquelles on faiſoit tomber une grêle de traits & de pierres ſur les aſſiégés, & fit battre continuellement les remparts avec le bélier, & d'autres machines de guerre, qu'il avoit fait apporter de Tyr. Mais les Juifs, toujours intrépides, mépriſoient la mort, & ne cherchoient qu'à la donner à l'ennemi. Abbatoit-on un mur? Ils en élevoient auſſi-tôt un autre. Creuſoit-on une mine? Ils la rendoient inutile par une contre-mine, & ſe trouvoient tout-à-coup au milieu des aſſiégeans, lorſqu'ils y penſoient le moins. Ce fut ainſi que, ſans être abbatus, ni par les fréquens aſſauts, ni par la famine qui ſe faiſoit cruellement ſentir, ils ſoutinrent pendant cinq mois les efforts réunis des Romains & des Juifs partiſans d'Hérode. Enfin la ville & le temple furent emportés d'aſſaut. On vit alors paroître par-tout l'affreuſe image de la mort. Les Romains ſe baignoient dans

le ſang d'un ennemi trop opiniâtre ; & les Juifs du parti du roi, étouffant tout ſentiment d'humanité, immoloient à leur fureur tous ceux de leur nation qu'ils rencontroient dans les rues, dans les maiſons, & même dans le temple. Hérode obtint pourtant, à force de prieres, de promeſſes & de menaces, la ceſſation de cette horrible boucherie ; &, pour empêcher le pillage de la ville & du temple, il offrit généreuſement aux Romains de le racheter de ſes propres biens. Cette priſe de Jéruſalem arriva 37 ans avant J. C. au même jour que Pompée l'avoit emportée d'aſſaut, vingt-ſept ans auparavant.

7. Vers la fin du règne de Néron, ſous le pontificat de Mathias, fils de Théophile, commença la fameuſe guerre des Juifs contre les Romains. La tyrannie, les vexations, les ſacriléges des gouverneurs en furent la cauſe ; &, fatiguée de gémir ſi long-tems ſous le joug d'une domination étrangere, la nation Juive crut n'avoir plus de reſſources que dans ſon déſeſpoir. La fortune ſembla d'abord lui être favorable. Les Romains furent battus pluſieurs fois. Mais Veſpaſien, que le tyran de Rome avoit chargé de cette guerre, ſçut bientôt, par ſon habileté & par ſa prudence, fixer le bonheur ſous ſes étendards. Après avoir conquis toute la Paleſtine, il ſe diſpoſoit à bloquer Jéruſalem, lorſque ſon armée récompenſa ſes vertus de l'Empire. Le nouvel empereur donna à Tite, ſon fils, la commiſſion de dompter les rebelles, & de former le ſiége de la capitale.

Jéruſalem, bâtie ſur deux montagnes très-

eſcarpées, étoit diviſée en trois parties; la ville haute, la ville baſſe & le temple; & chacune avoit ſes fortifications particulieres. Le temple étoit comme la citadelle des deux villes. Pluſieurs murailles épaiſſes & fort élevées en rendoient l'accès impraticable. A côté, s'élevoit une fortereſſe qui le défendoit, & qu'on nommoit *Antonia*. Un triple mur, qui occupoit l'eſpace de trois cens ſtades, enfermoit la ville entiere. Le premier de ces murs étoit flanqué de quatre-vingt-dix tours très-hautes & très-fortes : celui du milieu n'en avoit que quatorze, & l'ancien ſoixante. Les plus belles de ces tours étoient celles d'Hippicos, de Phazaël & de Mariamne, qui n'étoient prenables que par famine. Au ſeptentrion, étoit encore le palais d'Hérode, qui pouvoit paſſer pour une forte citadelle. Ainſi, pour ſe rendre maître de Jéruſalem, il falloit former ſucceſſivement pluſieurs ſiéges; &, ſi l'on emportoit quelque partie, le plus fort reſtoit encore à faire. Telle étoit la place que Tite vint attaquer avec des ſoldats accoutumés à vaincre; &, malgré leur valeur, peut-être auroient-ils échoué, ſi les plus cruelles diviſions n'euſſent déchiré les entrailles de cette ville infortunée.

Une troupe de brigands & d'aſſaſſins, que l'impunité avoit raſſemblés, s'étoient jettés dans Jéruſalem, & avoient à leur tête Eléazar, de race ſacerdotale. Ces ſcélérats, qui ſe donnoient le beau nom de *Zélateurs*, ſouilloient le temple par les plus grands crimes, & faiſoient ſouffrir aux citoyens tous les malheurs d'une ville priſe d'aſſaut par l'ennemi

le plus cruel. Bientôt cette faction se divisa ; & tourna ses armes contre elle-même. Un malheureux, nommé *Jean de Giscala*, avoit supplanté Eléazar, & s'étoit rendu seul chef des Zélateurs. Celui-ci, jaloux de l'autorité de son rival, se sépara de lui, &, s'étant fait un grand nombre de partisans, s'empara de la partie intérieure du temple, d'où il dominoit sur les troupes de Jean. D'un autre côté, Simon, fils de Gioras, que le peuple, dans son désespoir, avoit appellé à son secours, s'étoit emparé de l'autorité, & tenoit en son pouvoir presque toute la ville entiere. Ces trois séditieux se faisoient une guerre horrible & continuelle, dont le peuple étoit toujours la triste victime. On ne trouvoit plus de sûreté dans sa maison ; & il étoit impossible de sortir de la ville dont les factieux gardoient tous les passages. On tuoit tous ceux qui osoient se plaindre, ou parler de se rendre aux Romains. La crainte étouffoit la parole, & la contrainte renfermoit les gémissemens au fond des cœurs. Lorsque Tite eut reconnu la place, qu'il eut fait avancer son armée, & commencer les travaux, ces tyrans, voyant le danger qui les menaçoit tous également, suspendirent leurs divisions, & réunirent leurs forces pour conjurer l'orage. Ils firent coup sur coup plusieurs sorties si furieuses, qu'ils enfoncerent les Romains. Mais ces légers désavantages ne purent ralentir l'ardeur des assiégeans. Tite fit une seconde fois le tour de la ville, pour connoître par quel endroit il faudroit l'attaquer ; &, après que sa sagesse eut pris toutes les précautions

néceſſaires pour réuſſir, il fit jouer ſes machines; mit ſes béliers en batterie, & ordonna l'attaque par trois côtés différens. Après bien des efforts, &, malgré la vive réſiſtance des aſſiégés, il emporta le premier mur au bout de quinze jours. Animé par ce ſuccès, il fit attaquer le ſecond; commanda de pointer le bélier contre une tour qui le ſoutenoit; obligea ceux qui la défendoient à l'abandonner, & la fit tomber. Cette chute le rendit maître du ſecond rempart, cinq jours après avoir pris le premier. Mais à peine jouiſſoit-il de cet avantage, que les aſſiégés fondent ſur lui; l'enfoncent, & regagnent le mur. Il fallut donc l'attaquer de nouveau. On le battit, pendant quatre jours, en pluſieurs endroits à la fois; & les Juifs furent enfin obligés de céder. Tite ne vouloit point leur perte. Pour les porter à rentrer dans le devoir en les intimidant, il fit à leurs yeux la revue de ſes troupes. Jamais ſpectacle n'avoit été plus capable d'inſpirer la terreur. Mais les ſéditieux ne purent ſe réſoudre à penſer à la paix. Le général Romain, s'en étant apperçu, partagea ſon armée pour former deux attaques du côté de la fortereſſe Antonia. Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, il voulut encore eſſayer de ramener les rebelles. Il leur envoya l'hiſtorien Joſeph, comme plus propre que tout autre à les perſuader, parce qu'il étoit Juif, & qu'il avoit tenu dans ſa nation un rang conſidérable. Ce bon patriote leur fit un long & pathétique diſcours, pour les conjurer d'avoir pitié d'eux-mêmes, du peuple, du temple & de leur patrie. Il leur fit

voir les malheurs qui les attendoient, s'ils n'écoutoient point un avis ſage. Il leur rappella adroitement tous les maux qui avoient accablé leurs peres, quand ils avoient ceſſé d'être fidèles à Dieu, & les merveilles que ce Maître abſolu de la nature avoit opérées en leur faveur, lorſqu'ils lui furent attachés. Il finit ſa harangue, comme il l'avoit commencée, en répandant un torrent de larmes. Les factieux ſe moquerent de ſon zèle. Pluſieurs furent perſuadés ; &, cherchant à ſe ſauver, ils vendirent ce qu'ils avoient de plus précieux, pour une petite quantité de piéces d'or, qu'ils avalerent, de peur que les tyrans ne les leur enlevaſſent, & ſe retirerent vers les Romains. Tite les reçut avec bonté, & leur permit d'aller où ils voudroient. Comme il s'en échappoit tous les jours, quelques ſoldats s'apperçurent de cet or qu'ils avoient avalé. Auſſi-tôt le bruit courut, dans le camp, que ces transfuges avoient le corps tout rempli de richeſſes. Ils en ſaiſirent quelques-uns ; leur fendirent le ventre, pour vérifier ce bruit & chercher dans leurs entrailles de quoi ſatisfaire leur abominable avarice. Deux mille de ces malheureux périrent de la ſorte. Tite en conçut une telle horreur, qu'il auroit fait tuer tous les coupables, ſi leur nombre n'eût point excédé celui des morts. Cependant ce prince preſſoit vivement le ſiége. Après avoir fait élever de nouvelles terraſſes, pour remplacer celles que les ennemis avoient détruites, il tint conſeil avec ſes principaux officiers. La plûpart propoſerent de donner un aſſaut général ; mais Tite, qui n'étoit pas

moins avare du ſang des ſoldats, que prodigue du ſien, fut d'un ſentiment contraire. Les aſſiégés ſe détruiſoient eux-mêmes; qu'étoit-il beſoin d'expoſer tant de guerriers courageux à la fureur de ces forcenés? Il forma donc le projet d'environner la place d'un mur qui ne permît plus aux Juifs de faire des ſorties. L'ouvrage fut diſtribué entre toutes les légions, & fini en trois jours. Ce fut alors que les factieux, pour la premiere fois, déſeſpérerent de leur ſalut.

Si les maux du dehors étoient grands, ceux qui conſumoient l'infortunée Jéruſalem n'étoient pas moins terribles. Qui pourroit peindre, s'écrie Joſeph, les triſtes effets de la famine qui dévoroit ces malheureux? Elle croiſſoit de jour en jour; & la fureur des ſéditieux, plus redoutable encore que ce fléau, croiſſoit avec elle. Rien de ſacré pour eux: ils arrachoient tout aux infortunés citoyens. Une porte fermée ſignifioit qu'il y avoit des vivres: ils l'enfonçoient, & leur tiroient preſque les morceaux de la gorge, avec une violence brutale. On frappoit les vieillards: on traînoit les femmes par les cheveux, ſans égards pour l'âge, le ſexe ou la condition. On n'avoit nulle pitié de l'innocent qui pouvoit à peine bégayer. Ceux à qui il reſtoit encore quelque nourriture, s'enfermant dans le plus ſecret de leurs maiſons, avaloient le grain ſans l'écraſer, ou ſe rempliſſoient de viandes cruës, de peur que l'odeur n'attirât chez eux ces inquiſiteurs inhumains. On voyoit ſe traîner d'un pas chancelant des hommes enflés, ou plutôt des phantômes, le viſage

desséché, les yeux creux, & tomber tout-à-coup où la faim leur donnoit la mort. On n'avoit plus ni la force ni le courage d'ensevelir les cadavres, tant le nombre en étoit grand ! On ne voyoit plus de larmes : les malheurs publics en avoient tari la source. On n'entendoit plus de soupirs : la faim avoit étouffé tous les sentimens de l'ame. Une multitude affamée couroit çà & là, & se jettoit avidement sur ce qui ne seroit pas à l'usage des bêtes les plus immondes. Enfin, & c'est le dernier trait de cet affreux tableau, une femme noble & riche, après avoir été dépouillée de ses biens, & par la misere & par les factieux, lasse de ne préparer à manger que pour ces brigands insatiables, privée elle-même de toute espece de vivres, & consumée d'une faim dévorante, se porta, dans sa fureur & dans son désespoir, au plus horrible, au plus inouï des attentats. Etouffant dans son cœur le cri de la nature, elle arrache de son sein l'enfant qu'elle nourrissoit de son lait; &, jettant sur cet innocent des yeux farouches & terribles : « Malheureux, lui dit-» elle, dans la guerre, dans la famine, dans » la sédition, hélas ! pourquoi es-tu né ? » Pourquoi vis-tu encore ? Quel sort t'at-» tend ? la servitude. La famine la prévient; » & les implacables tyrans qui nous oppri-» ment sont encore plus redoutables que l'une » & l'autre. Meurs !... Sois en même tems » & la nourriture de ta mere, & la furie de » ces brigands, & la fable de l'univers. » A ces mots, cette mere furieuse égorge son fils; le fait cuire; en mange une partie, & cache

le reſte avec ſoin. Les ſéditieux, attirés par l'odeur de cette viande abominable, accourent de toutes parts; menacent cette femme de la tuer, ſi, dans le moment, elle ne leur montre le mets qu'elle a préparé. « Je vous » en ai gardé une bonne part, » dit-elle, en leur montrant les malheureux reſtes de ſon enfant. A ce ſpectacle, ils reculent d'horreur. Humains pour la premiere fois, ils demeurent immobiles. Ils n'en peuvent croire leurs yeux. « C'eſt mon fils, continue la femme » d'un air tranquille; c'eſt moi qui l'ai tué: » vous en pouvez bien manger après moi. » Êtes-vous plus délicats qu'une femme, ou » plus tendres qu'une mere? Si la férocité » n'a pas étouffé chez vous tous les ſcrupules, » ſi vous avez horreur d'une telle viande, » j'acheverai de la dévorer. » Foibles & timides pour cette fois ſeule, ces ſcélérats abandonnent une maiſon ſouillée d'un tel crime, & maudiſſent cette action déteſtable. Le bruit s'en répandit auſſi-tôt par toute la ville. Chacun en eut horreur, comme s'il l'eût commiſe. On ſouhaitoit la mort. On envioit la condition de ceux que la famine avoit enlevés, avant que de voir un ſemblable déſaſtre. La nouvelle en vint juſqu'aux Romains. Tite ſe hâta de terminer tant de maux par un aſſaut général.

On voulut eſcalader le temple. Les aſſiégés repouſſerent les Romains. On mit le feu aux portiques; & la flamme gagna juſqu'aux galeries, ſans que les Juifs ſe miſſent en peine de l'éteindre. Enfin ils voulurent faire un dernier effort, & ſe délivrer, s'il étoit poſſi-

ble, d'un ennemi qui les preſſoit ſi vivement, ou périr les armes à la main, & vendre chèrement le peu de vie qui leur reſtoit. Ils ſortirent avec impétuoſité par une porte du temple; ſe jetterent ſur les Romains; les enfoncerent; & ſans doute ils les auroient pourſuivis juſques dans leur camp, ſi Tite, qui voyoit ce combat, du haut de la forteresſe Antonia, dont il s'étoit rendu maître, n'eût volé promptement au ſecours des vaincus. Les nouvelles troupes firent changer la fortune. Les Juifs ſont accablés par le nombre, & contraints de ſe renfermer dans le temple, dont le prince ordonne l'aſſaut pour le lendemain. Mais, dans ce moment, un ſoldat, ſans en avoir reçu l'ordre, & comme pouſſé par un mouvement ſurnaturel, ſe fait ſoulever par un de ſes compagnons, & jette par une fenêtre de ce vaſte & ſuperbe édifice une piéce de bois toute enflammée. Le feu prend auſſi-tôt. Les Juifs s'en apperçoivent; jettent de grands cris, & font d'inutiles efforts pour arrêter le progrès de l'incendie. Tite lui-même accourt avec ſon armée pour aider les rebelles. Le ſoldat furieux ne ſonge qu'à repaître ſa vengeance, & trompe les deſſeins de ſon général. Enfin la flamme conſuma tout; & ce temple fameux fut réduit en cendres, la ſeconde année du règne de Veſpaſien. Les Romains firent un grand carnage. Les factieux, par une nouvelle attaque, retarderent leur perte de quelques inſtans, & ſe cantonnerent dans la ville & dans les trois tours d'Hippicos, de Phazaël & de Mariamne. Les vainqueurs ſe diſpoſerent à les aſſiéger;

mais, à la vue des machines, les rebelles intimidés chercherent leur ſalut dans une prompte fuite, & laiſſerent les Romains maîtres de tout. Ils pillerent la ville; tuerent des milliers d'habitans, & mirent le feu par-tout. Tite fut déclaré *Imperator;* dénomination auguſte, qu'il avoit méritée par ſa rare valeur. Il entra dans Jéruſalem en triomphe; admira la beauté & la ſolidité des fortifications qu'il fit abbatre, à la réſerve des trois tours qu'avoient tenues les factieux. Onze cens mille hommes périrent dans ce ſiége mémorable: quatre-vingt-dix-ſept mille furent faits priſonniers. Jean fut trouvé dans des égouts, où ce ſcélérat s'étoit caché pour échapper aux Romains, & condamné à une priſon perpétuelle. Simon fut obligé de ſe rendre, après avoir défendu vaillamment ſa liberté. Il ſervit à décorer le triomphe du vainqueur; puis on l'exécuta publiquement à Rome. Eléazar, qui avoit échappé, s'étant retiré dans une fortereſſe, fut obligé de ſe donner la mort. Ainſi périrent d'une maniere cruelle ces barbares qui avoient cauſé la chute de leur patrie. Jéruſalem fut ruinée, pour la ſeconde fois, l'an de J. C. 72, & 2177 depuis ſa fondation. Tite, après avoir récompenſé la valeur de ſes ſoldats, retourna dans la capitale du monde, où il reçut les honneurs d'un glorieux triomphe.

8. L'an 615, ſous l'Empire d'Héraclius, une multitude innombrable de Perſes, ſous la conduite de Sarbar, vint comme un torrent inonder la Paleſtine, & porta le ravage, le meurtre & l'incendie juſqu'aux portes de Jé-

ruſalem dont elle s'empara. Près de cent mille Chrétiens périrent dans cette ville. Mais, ce qui leur fut plus ſenſible mille fois, fut la perte de la vraie Croix que Sarbar emporta dans un étui ſcellé du ſceau de Zacharie, alors patriarche de Jéruſalem. Le ſaint ſépulcre & les égliſes devinrent la proie des flammes. On ſauva l'éponge qui avoit été préſentée à J. C. dans ſon ſacrifice, & la lance dont ſon divin côté avoit été percé. Nicétas les racheta pour une groſſe ſomme d'argent, & les envoya à Conſtantinople, où les fidèles les baignerent de leurs larmes.

9. L'empereur Romain rentra bientôt dans la ville ſainte. Mais à peine l'avoit-il réparée, qu'en 637, les Saraſins vinrent l'aſſiéger, ſous les auſpices du fameux Khaled, le plus redoutable général de l'Arabie. Les premieres attaques durerent dix jours; & les Chrétiens ſe défendirent avec le courage le plus héroïque. Pendant quatre mois, il ne ſe paſſa aucun jour ſans quelque combat ſanglant. Mais enfin les malheureux citoyens, ſans eſpérance de ſecours, céderent à l'opiniâtreté des Barbares, & prirent le parti de capituler, par l'entremiſe du patriarche Sophrone, avec le Caliſe Omar en perſonne. Voici quelles furent les conditions de ce traité fameux, qui ſervit depuis de modèle aux Muſulmans. « Au » nom de Dieu très-miſericordieux. De la » part d'Omar-Ebn-Alkhettab, aux habitans » d'Ælia. » (L'empereur Elien avoit rebâti Jéruſalem; & cette ville, ſelon l'uſage, avoit pris le nom de ſon reſtaurateur.) « Ils ſeront » protégés. Ils conſerveront leurs vies &

» leurs biens. Leurs égliſes ne ſeront point » démolies ; mais ils n'en éleveront point de » nouvelles, ni dans la ville, ni dans ſon » territoire : eux ſeuls en auront l'uſage. Ils » n'empêcheront pas les Muſulmans d'y en- » trer ni jour ni nuit. Ils en ouvriront les » portes aux paſſans & aux voyageurs. Si » quelque Muſulman, qui voyage, paſſe par » leur ville, ils ſeront obligés de l'entretenir » *gratis* pendant trois jours. Ils n'enſeigne- » ront point l'Alcoran à leurs enfans. Ils ne » parleront pas ouvertement de leur religion, » & n'engageront perſonne à l'embraſſer. Ils » n'empêcheront pas leurs parens de ſe faire » Muſulmans, s'ils en ont envie. Ils témoi- » gneront du reſpect aux Muſulmans, & ſe » leveront lorſque ceux-ci voudront s'aſſeoir. » Ils ne ſeront pas vêtus comme les Muſul- » mans. Ils ne porteront pas les mêmes bon- » nets, ni les mêmes ſouliers, ni des turbans. » Ils ne partageront pas leurs cheveux comme » eux. Ils ne parleront pas la même langue, » & n'auront pas les mêmes noms. Ils n'i- » ront point à cheval avec des ſelles. Ils ne » porteront aucune ſorte d'armes, & ne ſe » ſerviront point de la langue Arabique dans » les inſcriptions de leurs cachets. Ils ne ven- » dront point de vin. Ils garderont la même » ſorte d'habillement par-tout où ils iront ; » & ils porteront toujours des ceintures. Ils » n'érigeront point de croix ſur leurs égliſes ; » & ils ne montreront point ouvertement » leurs croix & leurs livres dans les rues des » Muſulmans. Ils ne ſonneront point leurs » cloches : il ſe contenteront de les tinter.

» Ils ne prendront chez eux aucun domeſti-» que, qui aura ſervi un Muſulman. »

Il fallut ratifier cet acte de ſervitude ; &, dans cet inſtant douloureux, le patriarche ne put s'empêcher de dire, en verſant un torrent de larmes : « Ah ! c'eſt bien ici l'abo-» mination de la déſolation prédite par le » prophète Daniel. » On ouvrit les portes aux infidèles qui prirent poſſeſſion de leur conquête.

10. Durant plus de quatre ſiècles, Jéruſalem fut obligée de ſubir le joug des ennemis de ſon Dieu. Cette cité ſainte avoit paſſé des Saraſins aux Turcs Selgiucides ; & le Calife d'Egypte venoit, en dernier lieu, de la ſoumettre à ſa domination, lorſqu'en 1099, les Croiſés, au nombre de vingt-deux ou vingt-trois mille hommes, ſe préſenterent devant ſes remparts pour la délivrer. Elle étoit défendue par trente mille infidèles, que vingt mille habitans capables de porter les armes pouvoient ſeconder dans le beſoin. La valeur des Chrétiens ſuppléa à leur nombre. Ils ne compterent point leurs ennemis : ils n'écouterent que leur zèle. L'avant-mur fut emporté du premier aſſaut, & la ville du ſecond, après cinq ſemaines de ſiége. On ne fit aucun quartier aux infidèles. Tout ce qui n'étoit pas Chrétien fut impitoyablement égorgé. Quand le fanatiſme ne trouva plus de victimes, le vainqueur fit ſuccéder tout-à-coup la religion à la vengeance. La piété calma la fureur. On quitte le caſque, la cuiraſſe & l'épée. On ſe revêt de l'habit de pélerin. On va, nuds pieds, en proceſſion, ſe proſterner devant le ſaint

ſaint ſépulcre qu'on arroſe de ſes larmes. Enſuite on procéda à l'élection d'un Duc, ou Roi de Jéruſalem; & Godefroi de Bouillon fut proclamé d'une voix unanime.

11. Ce nouveau royaume ne fit, pour ainſi dire, que ſe montrer à l'univers; car, en 1187, le fameux Sultan Salahédin, ou Saladin, vint attaquer Jéruſalem avec une armée redoutable. Ce monarque infidèle fit donner ſucceſſivement pluſieurs aſſauts terribles, que la valeur des Chrétiens rendit inutiles. Mais, comme ils n'avoient aucune eſpérance de ſecours, ils envoyerent demander au Sultan comment il vouloit les traiter, s'ils ſe rendoient? « Comme vos ancêtres ont traité » les Muſulmans, répondit Saladin. Vous ſe» rez tous égorgés, ſans diſtinction d'âge ni » de ſexe. » Cette réponſe déſeſpérante fit prendre aux aſſiégés la réſolution de périr les armes à la main, ou de ſe faire jour à travers le camp ennemi. Le Sultan connoiſſoit le courage des Chrétiens. Perſuadé qu'en y ajoûtant le déſeſpoir, ils feroient un affreux carnage des Muſulmans, il leur accorda enfin des conditions plus recevables. La reine Sibille, la nobleſſe & les gens de guerre, eurent permiſſion de ſortir en armes & avec eſcorte, pour aller en telle ville qu'ils voudroient. Le reſte du peuple eut auſſi la liberté d'emporter ſes meubles, en payant par tête une certaine taxe. Ainſi fut priſe, après quatorze jours de ſiége, la ville de Jéruſalem. Avec ſa liberté, expira le royaume qui portoit ſon nom, & qui ne dura que quatre-

vingt-huit ans. Depuis cette époque fatale, elle eſt reſtée au pouvoir des infidèles.

JOANNESBERG. (*bataille de*) Les François, commandés par les maréchaux d'Eſtrées & de Soubiſe, s'étoient retranchés près des ſalines de Friedberg en Heſſe. L'armée des Alliés, conduite par le prince héréditaire de Brunſwick, voulut les déloger de ce poſte important, qui leur aſſuroit la communication de leurs différens corps. Déja elle s'étoit avancée juſqu'à Joannesberg, à trois quarts de lieues du camp François, lorſque le prince de Condé, qui commandoit la diviſion, vint à ſa rencontre. Le 30 du mois d'Août 1762, à dix heures du matin, les François s'ébranlerent & commencerent l'action. Ils furent d'abord enfoncés; mais, s'étant ralliés tout-à-coup à la voix de leur auguſte général, ils firent une ſeconde attaque ſi bruſque & ſi bien ſoutenue, que les Alliés ne purent réſiſter, abandonnerent l'avantageuſe poſition où ils étoient, & laiſſerent le prince de Condé maître du champ de bataille. L'action avoit duré quatre heures, ſans être trop meurtriere. La perte fut à-peu-près égale de part & d'autre; mais les vaincus abandonnerent aux François quinze cens priſonniers, quinze piéces de canon, douze cens chevaux & un régiment entier d'Anglois, qui, s'étant égaré dans un bois, fut obligé de dépoſer ſes armes aux pieds du vainqueur.

JOSSEAU. (*combat de*) En 1745, le comte de Lautreck, ayant pénétré dans la vallée de Pragelas, pour opérer une diver-

sion en faveur des projets de dom Philippe, rencontra, le 11 d'Octobre, un gros détachement de Piémontois, qui s'étoit retranché au village de Joffeau. Il les attaqua dans leurs lignes; les força, après un combat assez vif; tua cent trente hommes; fit quatre cens prisonniers, & mit le reste en fuite.

JOTAPAT. (*siége de*) Les Juifs s'étoient révoltés contre les Romains, & Vespasien avoit été chargé de les soumettre. Ce général entra dans la Palestine, & voulut signaler ses armes par la prise de Jotapat, la plus forte place de la Galilée, & défendue par l'historien Joseph, qui s'y étoit renfermé avec de bonnes troupes. Jotapat étoit presqu'entièrement bâti sur un rocher très-escarpé. De trois côtés, des vallées d'une profondeur effrayante en défendoient l'approche. Un seul endroit étoit accessible; mais Joseph l'avoit fait environner de fortes murailles, capables de faire échouer les efforts de l'ennemi. Le capitaine Romain vit bien, après quelques assauts, qu'il avoit à combattre & contre la nature, & contre des guerriers déterminés. Il eut recours à toutes les ressources de l'art : il épuisa toutes les ruses; il fit jouer toutes les machines. D'abord il entreprit d'élever une grande terrasse du côté le moins fortifié; puis il disposa cent soixante balistes qui tiroient incessamment contre ceux qui défendoient les murailles. Rien n'étonnoit les Juifs. Enflammés de courage, ils faisoient des sorties vives & fréquentes; ils ruinoient des ouvrages qui avoient coûté bien des sueurs; enfin ils mettoient en fuite quiconque osoit s'approcher trop près de leurs

remparts. Néanmoins ils ne purent empêcher la confection de la terraſſe. A l'abri d'une multitude de claies, les travailleurs Romains bravoient les traits ennemis; mais Joſeph la rendit inutile, en élevant un mur qui la dominoit.

Le ſuccès ne répondoit ni aux deſirs ni à l'attente de Veſpaſien; & l'induſtrieuſe activité du gouverneur faiſoit échouer tous ſes efforts. Il eſſaya d'affamer la ville. Les aſſiégés avoient du bled en abondance; mais ils manquoient d'eau; & les Romains s'en doutoient. Joſeph, pour les tromper, fit ſuſpendre aux créneaux des murs quantité d'habits tous dégouttans d'eau. Ce ſtratagême, dont Veſpaſien ne ſoupçonnoit point l'artifice, l'affligea tellement, qu'il en revint auſſi-tôt à la voie de force. Cependant il falloit de l'eau. Joſeph ſçut en trouver. A l'occident de la ville étoit une ravine ſi creuſe, que les Romains négligeoient de la garder. Il écrivit aux Juifs du dehors de lui apporter, de nuit, par cet endroit, & l'eau, & toutes les proviſions dont il avoit beſoin; mais, afin que, s'ils étoient apperçus, on les prît pour des animaux, & non pour des hommes, il les avertit de ſe couvrir de peaux toutes velues. Ce moyen dura aſſez long-tems. Enfin les Romains s'en apperçurent, & fermerent le paſſage. Alors les aſſiégés, réduits à la derniere extrémité, ne conſulterent plus que leur déſeſpoir. Pour empêcher leurs ſorties continuelles, Veſpaſien fit donner un nouvel aſſaut. Dans cette action, un Juif, nommé *Saméas*, ayant ſaiſi une pierre énorme, la

jetta avec tant de violence ſur un bélier, qu'il rompit la tête de cette machine. Auſſi-tôt il ſaute du haut des remparts au milieu des ennemis étonnés. Il ſaiſit cette tête, trophée de ſa vigueur; il la porte d'un air intrépide juſqu'au pied du mur. Il n'étoit point armé. Une grêle de traits pleuvoit ſur lui. Il eſt bleſſé de cinq coups de flèches; mais rien ne fut capable d'abbatre ſon courage. Il remonta ſur la muraille, & il y demeura à la vue des deux armées, juſqu'à ce que la douleur de ſes plaies le fît tomber avec cette tête de bélier, qu'il ne voulut jamais quitter. Cependant Veſpaſien, qui preſſoit l'attaque & ſe portoit aux endroits les plus périlleux, fut bleſſé d'une flèche tirée de la ville. Cet accident mit les Romains en fureur; ayant formé comme un mur impénétrable avec leurs boucliers, ils s'avancerent vers la place, & ſe diſpoſerent à l'emporter d'emblée, lorſque Joſeph, qui les attendoit, fit jetter ſur ce formidable bataillon des chaudieres d'huile bouillante. L'ennemi, dévoré par l'activité de cette liqueur brûlante, fut obligé de ſonner la retraite. Veſpaſien, que tant d'obſtacles enflammoient de plus en plus, fit hauſſer ſes plates-formes; &, par ſon ordre, on dreſſa au-deſſus de vaſtes tours que l'on avoit garnies de fer, pour les mettre à l'épreuve du feu. Au point du jour, il ordonnoit de faire marcher contre les murailles ces forteresſes de bois, lorſqu'un transfuge vint lui apprendre que les Juifs, accablés de fatigue, s'étoient livrés au ſommeil, ſans qu'aucun d'eux veillât. Le général Romain, au comble de

ſes vœux, ſe hâte de profiter de cette heureuſe circonſtance. Il entre dans la ville par une brèche faite dans le dernier aſſaut; tue tout ce qu'il rencontre; ne pardonne qu'aux femmes & aux enfans, & fait douze cens priſonniers. Quarante mille hommes périrent dans ce ſiége qui dura quarante-ſept jours.

Joſeph n'attendit pas que ſa patrie fût en cendres, pour ſonger à ſa conſervation. Il ſe réfugia dans une profonde caverne, avec quarante compagnons, dans le deſſein d'échapper aux vainqueurs après le ſac de Jotapat. Mais il fut découvert; & Veſpaſien, qui vouloit conſerver un homme de ce mérite, lui envoya deux Tribuns pour lui offrir la vie ſauve, s'il vouloit ſe rendre. Joſeph dit qu'alors il ſe ſentit inſpiré par un mouvement divin, qui n'étoit, ſans doute, autre choſe que l'amour de la vie, & qu'il accepta l'offre du général Romain. Mais ſes compagnons, qui n'avoient pas l'avantage d'être inſpirés, ayant appris ſa réſolution, ſe livrerent aux plus violens tranſports de fureur. Ils l'environnerent tous enſemble; &, lui faiſant les plus terribles menaces, ils voulurent le forcer à ſe donner la mort. Dans cette extrémité, Joſeph prit un parti hazardeux, mais unique. Il leur perſuada de ne point impoſer à chacun la triſte néceſſité de ſe tuer lui-même: « Tirons au ſort, » leur dit-il. Le premier que le ſort mar- » quera, ſera tué par le ſuivant, & ainſi » des autres juſqu'à la fin. Nous mourrons » tous, & perſonne n'aura trempé les mains » dans ſon propre ſang. » La propoſition

fut acceptée ; &, ſoit par hazard, dit l'hiſtorien, ſoit par une providence ſpéciale, les choſes s'arrangerent de façon que Joſeph reſta ſeul avec un autre, qu'il vint à bout d'engager à prendre confiance aux promeſſes des Romains. Il ſe livra donc, avec lui, à Nicanor qui, accompagné d'une troupe de ſoldats, avoit eu la patience d'attendre la fin d'une ſi longue tragédie. Veſpaſien conçut une grande eſtime pour ſon priſonnier, & le traita toujours avec beaucoup d'égard. *L'an de J. C. 68.*

[K A L]

KALISK. (*bataille de*) Lorſque le roi Auguſte traitoit ſecrettement de la paix avec Charles XII, ſon vainqueur, le prince Menzikoff, généraliſſime des armées Moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, & le preſſa d'aller à l'ennemi. En vain le prince déthrôné voulut-il retenir cette ardeur indiſcrette : il fallut marcher à l'ennemi ; & bientôt on joignit le général Maderfeldt qui campoit à Khalisk, près du Palatinat de Poſnanie, à la tête de dix mille hommes. Le prince Moſcovite renouvella ſes inſtances pour donner la bataille. Enfin Auguſte, après bien des prétextes, prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour l'inſtruire du ſecret de la paix, & l'avertir de ſe retirer. Cet avis produiſit un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Maderfeldt crut qu'on lui tendoit un piége pour l'intimider ; & ſur cela ſeul il réſolut de riſquer le combat. Les Moſcovites vainquirent, ce jour-là, les Suédois en bataille rangée, pour la premiere fois. Cette victoire, que le roi Auguſte remporta preſque malgré lui, fut complette. Il entra triomphant dans Varſovie ; fit chanter le *Te Deum*. Mais ce ſuccès ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe ; & Charles, pour ſe venger, devint plus inflexible ſur tous les articles du traité. *L'an 1706.*

KAMINIEK. (*siége de*) Mahomet IV, ayant passé le Danube avec une armée de cent cinquante mille hommes, dont le fameux Visir Kiuperli étoit l'ame, entra dans la Podolie, &, sur la fin de Juillet 1672, campa dans les plaines de Kaminiek, capitale de cette province. Cette ville, plus forte encore par la nature que par l'art, étoit le rempart de la Pologne contre les Tartares & les Turcs. Un rocher escarpé lui sert de base. Une riviere, le Smotricz, l'environne de ses ondes. Un cercle de collines s'étend autour de l'eau. Toute la noblesse du pays, hommes, femmes, enfans, s'y étoit réfugiée à l'approche des Turcs. La garnison étoit foible, mais brave; & le gouverneur, homme habile & intrépide, sçavoit vaincre & mourir. Pendant près d'un mois, Kiuperli foudroya tous les ouvrages avec une artillerie nombreuse. Il ne restoit plus que des ruines & le rocher. Mais ce rocher n'étoit accessible que par un pont; & l'habile Visir étoit effrayé de tout le sang Musulman qui couleroit dans un assaut. Il employa la bombe qui, tombant avec fracas sur des milliers d'habitans resserrés dans un lieu si étroit, accumuloit les morts sur les mourans. Les cris des femmes & des enfans énervoient le soldat & la défense. Cependant on ne parloit pas encore de se rendre. Kiuperli mit en œuvre un autre genre de terreur. Il fit sçavoir aux assiégés que, s'ils s'opiniâtroient au-delà de vingt-quatre heures, tout seroit passé au tranchant du cimeterre, depuis le vieillard jusqu'à l'enfant à la mammelle. Cette menace,

accompagnée de toutes les dispositions qui annonçoient un assaut général, glaça tous les cœurs; & l'on battit la chamade.

Le 29 du mois d'Août, « un major d'artillerie, au désespoir de voir rendre une » place qu'on auroit pu mieux défendre, ne » voulut pas survivre à une si grande perte. » Il y avoit une grosse tour à l'entrée du » pont, qui servoit de magasin à poudre. Il » y ajusta une mèche allumée, & monta sur » la plate-forme, d'où il voyoit les Turcs » entrer dans la place, & les Polonois ac- » courir pour adoucir les vainqueurs. Le ma- » gasin sauta, & l'engloutit dans ses ruines » brûlantes, avec tout ce qui se trouva à une » certaine distance, Turcs & Polonois. Les » Polonois qui échapperent eurent bien de » la peine à se faire pardonner un crime dont » ils étoient innocens. Mahomet ne changea » rien aux articles de la capitulation. Mais » la consternation fut grande, lorsqu'on le » vit entrer à cheval dans l'église cathédrale, » comme autrefois Mahomet II dans Sainte- » Sophie, à Constantinople. Les Polonois, » indignés de cette profanation, ne se rap- » pelloient pas que les Chrétiens, plus d'une » fois, avoient traité de même les mosquées » Turques. » Les Polonois essayerent plusieurs fois, mais toujours inutilement, de reprendre Kaminiek. Cette ville leur fut rendue, en 1699, par le traité de Carlowitz.

KARIXFERGUS. (*attaque de*) En 1760, le célèbre M. Thurot, capitaine plein de hardiesse & d'intelligence, capable de faire des entreprises d'éclat, fut chargé de tenter

quelques deſcentes, ſoit en Ecoſſe, ſoit en Irlande, dont les côtes lui étoient exactement connues. Il n'avoit ſous ſes ordres que trois frégates bien équipées, & montées de ſoldats hardis & déterminés. Il fut aſſez audacieux pour débarquer aux environs de Karixfergus, en Irlande, pour attaquer cette place où il y avoit quatre compagnies de vieilles troupes, & aſſez heureux pour forcer cette garniſon à ſe rendre priſonniere de guerre. M. le duc de Bedfort, viceroi d'Irlande, ne pouvant parer à toutes les deſcentes que les François faiſoient avec tant de rapidité dans ce royaume, dépêcha un exprès au capitaine Elliot, commandant près de Kinſale un nombre de bâtimens égal à celui des ennemis; &, en l'informant du danger, il lui enjoignoit de venir inceſſamment à ſon ſecours. L'avis fut reçu le 24 de Février. Le 26, les frégates Angloiſes mouillerent à la baie de Karixfergus, d'où étoit partie la petite eſcadre Françoiſe. Le 27, M. Elliot marcha à la pourſuite de l'ennemi; &, le lendemain, l'ayant découvert à neuf heures, il cingla droit contre lui, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître; l'attaqua, &, en moins d'une heure & demie, le mit hors de combat. Le capitaine François ayant été tué d'un coup de canon, l'eſcadre ſe rendit priſonniere. En France, on donna de ſinceres regrets à la perte de M. Thurot. Ses talens, ſon expérience, ſon courage, ſon zèle, méritoient une plus longue carriere; mais elle a été aſſez brillante pour lui aſſigner une place diſtinguée dans l'Hiſtoire. Il a porté l'effroi juſqu'au ſein de

l'Angleterre éblouie par ſes propres victoires. Il a montré à ſa patrie ce que peut un bon officier dans ſa marine.

KELL. (*ſiéges de*) 1. Le maréchal de Villars, ayant paſſé le Rhin, en 1703, voulut s'ouvrir le chemin de la Baviere, & vint aſſiéger le fort de Kell, ſitué à la tête du pont de Strasbourg. La tranchée fut ouverte le 25 de Février; & l'infatigable général pouſſa les approches avec tant de vigueur, que la garniſon, compoſée de trois mille hommes, capitula le 9 de Mars.

2. Le fort de Kell fut encore aſſiégé par les François, en 1733. Il fit quelque réſiſtance. Mais enfin il fut obligé de fléchir pour la ſeconde fois; &, le 28 d'Octobre, la garniſon en ſortit par capitulation, ſur les ſept heures du matin. Les vainqueurs trouverent dans cette fortereſſe vingt-ſix canons, beaucoup de poudre, de boulets, de grenades, & tous les trophées d'un brillant triomphe.

KENOQUE. (*priſe du fort de la*) En 1744, après la conquête d'Ypres, Louis XV envoya le duc de Boufflers, avec un détachement, pour s'emparer du fort de la Kenoque. L'entrepriſe n'étoit pas facile. Le célèbre maréchal de Vauban avoit fait de la Kenoque, ſous le règne précédent, une fortereſſe réguliere, & capable de braver les efforts du plus redoutable ennemi. Elle eſt flanquée de quatre baſtions revêtus de pierres de taille; & deux demi-lunes, placées du côté où il n'y a pas d'inondation, achevent de la rendre preſqu'inexpugnable. On vit alors combien étoit grande la terreur que les

rapides ſuccès des armes Françoiſes avoient inſpirée à l'ennemi. Le duc de Boufflers ouvrit la tranchée le 8 de Juin au ſoir ; & le lendemain, à une heure après-midi, le commandant arbora l'étendard de paix, & ſe rendit, ſans oſer réſiſter davantage.

KESSELDORFF. (*bataille de*) En 1745, le roi de Pruſſe, s'étant avancé dans la haute Saxe, vers les rives de l'Elbe, attaqua, le 15 de Décembre, les troupes Saxones, retranchées au village de Keſſeldorff. L'armée des Saxons étoit de cinquante-cinq mille hommes. Le monarque Pruſſien n'avoit que trente-ſix mille ſoldats ; mais, malgré l'infériorité du nombre, il n'héſita point de donner le ſignal du combat. Il fut terrible & opiniâtre. Longtems on vit balancer la victoire. Enfin le génie de Frédéric triompha. Près de douze mille Saxons perdirent dans cette bataille ou la vie ou la liberté. L'artillerie, les munitions, le bagage, le camp, tout fut emporté. Douze cens Pruſſiens tués, & deux mille cinq cens bleſſés furent le prix de ce ſuccès glorieux.

KEYNTON. (*bataille de*) Le comte d'Eſſex, général des troupes rebelles d'Angleterre, s'avançoit, entre Keynton & Ed-Géhill, à la tête de dix-huit mille hommes. Le roi Charles I marcha ſur l'heure à ſa rencontre ; &, le 2 de Novembre 1642, ſur le midi, de part & d'autre on donna le ſignal. Le combat dura juſqu'à la nuit, & fut très-opiniâtre. La cavalerie royale, commandée par le prince Robert, neveu du roi, attaqua celle des Parlementaires avec tant de furie,

qu'elle la rompit entièrement. La bataille étoit gagnée, ſi le Prince, au lieu de pourſuivre inutilement les fuyards, eût tombé tout-à-coup avec ſes guerriers victorieux ſur l'infanterie ennemie, qui, chargée en tête & en flanc, auroit infailliblement ſuivi la déroute de la cavalerie. Le comte d'Eſſex vit la faute du Prince; &, pour en profiter, il fit attaquer dans le moment, par ſon corps de réſerve, le centre de la bataille du Roi, qui bientôt prit la fuite. Les ténèbres firent ceſſer le carnage; &, ce qui doit étonner, ſans doute, le comte d'Eſſex abandonna le champ de bataille aux Royaliſtes, avec un grand nombre de canons, d'étendards, & les meilleurs bagages. Des deux côtés, cinq mille morts reſterent ſur la place. Les Rebelles perdirent plus de ſoldats, & le Roi plus d'officiers.

KEYSERWERT. (*ſiége de*) Les Etats de Hollande, voulant éloigner les François de leurs frontieres, ordonnerent au prince de Naſſau-Saarbrug de former le ſiége de Keyſerwert. Ce général obéit; &, vers la fin de Mars 1702, il bloqua la place avec ſon armée. Elle étoit défendue par le marquis de Blainville, de la maiſon de Colbert. Au premier bruit de cette tentative, le comte de Tallard vint ſe poſter en-deçà du Rhin avec un camp-volant. Sa poſition étoit ſi avantageuſe, qu'il pouvoit, quand il le jugeoit à propos, & foudroyer le camp Hollandois, & ravitailler la ville. Elle capitula cependant le 15 de Juin, mais après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte, & quand le canon eut

pulvériſé tous les remparts. Jamais capitulation ne fut plus honorable. Non-ſeulement la garniſon ſortit avec toute la diſtinction poſſible ; mais il fut ſtipulé que ce qui pouvoit reſter encore de fortifications ſeroit raſé aux dépens des aſſiégeans, & qu'ils donneroient des ôtages qui répondroient de l'exécution de cet article & des autres. N'étoit-ce pas donner la loi en cédant au vainqueur ?

KHAÏBAR. (*priſe de*) Les Juifs qui habitoient l'Arabie ne ceſſerent de traverſer les projets ambitieux de Mahomet. L'an 628 de J. C. ils prirent les armes, & ſe raſſemblerent de toutes parts dans le territoire de Khaïbar, ville très-forte. L'*Apôtre de Dieu* marcha contre ces opiniâtres ennemis qu'il avoit déja vaincus pluſieurs fois ; diſſipa leur armée, & les aſſiégea dans leur ville. Il y fit donner un aſſaut dans lequel Ali ſignala ſa valeur ; & Khaïbar fut emporté. Mais cette conquête devint funeſte au vainqueur. Mahomet alla loger chez un des principaux citoyens, appellé *Hareth*, dont la fille, nommée *Zaïnab*, voulant ſe venger du nouveau légiſlateur, lui ſervit une épaule de mouton empoiſonnée. A peine Mahomet eut-il goûté ce mets mortel, qu'il le rejetta avec horreur. Cependant l'activité du poiſon fut telle, que, depuis ce moment, il fut toujours valétudinaire, & mourut au bout de trois ans. On demanda à Zaïnab pourquoi elle avoit empoiſonné des mets deſtinés pour la bouche ſacrée du grand prophète ? « J'ai voulu voir, » répondit-elle, s'il l'étoit en effet. »

KIERNAL. (*bataille de*) Le fameux

Nadir-Shah, (Thamas-Kouli-Khan) après avoir uſurpé le thrône de Perſe, entra dans l'Inde, par le Candahar, en 1739, dans la vingt-unieme année du règne de Mohammed-Shah. Trouvant peu de réſiſtance dans cette province, il marcha droit à Lahor, dont il s'empara avec la même facilité. Enſuite il s'avança juſqu'à Kiernal, entre Delhi & Lahor; & ce fut-là que les Mogols, commandés par leur empereur, lui livrerent une ſanglante bataille qu'ils perdirent. Mohammed vaincu demanda la paix. Pendant qu'on en régloit les conditions, ce monarque imprudent ſe tranſporta au lieu de l'entrevue. Le roi Perſan, qui s'y étoit rendu le premier, vint le recevoir à la porte de la tente, dans laquelle on avoit préparé un grand feſtin. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir, après quelques propos indifférens, changea de ton tout-à-coup, & tint au Mogol ce diſcours terrible, que les Européens lui mettent dans la bouche : » J'admire ton indolence; j'admire le ſoin » que tu prends de tes Etats. As-tu pu me » laiſſer venir juſqu'ici ? Quand je me diſpo- » ſois à pénétrer dans l'Inde, ne devois-tu » pas envoyer une armée à Kabul, pour me » diſputer les paſſages ? Ne devois-tu pas toi- » même marcher contre moi juſqu'à Lahor ? » Ton imprudence me ſurprend encore plus » que ta lâcheté. Quoi ! tu oſes te préſenter » à ton ennemi ? tu viens traiter avec un » prince qui te fait la guerre ? Ne ſçais-tu » pas que, ſe mettre à la diſcrétion de ſon » ennemi, c'eſt la plus grande faute d'un Sou- » verain ? Si j'avois quelque mauvais deſſein

» ſur

» ſur-toi, qui m'empêcheroit de l'exécuter ? » Je connois tes ſujets : grands & petits, ce » ſont des lâches ou des traîtres. Mon deſ- » ſein n'eſt pas de t'enlever une couronne » qu'il me ſeroit facile d'ajoûter à la mienne. » Je veux voir ta capitale ; je veux y reſter » quelques jours. » En diſant ces mots, il mit la main ſur l'Alcoran, & jura qu'il entreroit dans Dehli. En effet, il s'y rendit, bientôt après, avec Mohammed ; livra cette grande ville au pillage, & réduiſit toute la nation dans un état peu différent de l'eſclavage. On rapporte qu'un Dervis, touché des malheurs de ſa patrie, oſa préſenter à Nadir la requête ſuivante : « Si tu es dieu, agis en dieu. Si » tu es prophète, conduis-nous dans la voie » du ſalut. Si tu es roi, rends les peuples » heureux, & ne les détruis pas. » Nadir répondit : « Je ne ſuis pas dieu, pour agir » en dieu ; ni prophète, pour montrer le » chemin du ſalut ; ni roi, pour rendre les » peuples heureux. Je ſuis celui que Dieu en- » voie contre les nations ſur leſquelles il veut » faire tomber le poids de ſa vengeance. »

KIOVIE. (*ſiéges de*) 1. Boleſlas Chrobri, roi de Pologne, ayant défait Jaroſlaw, duc de Ruſſie, dans une grande bataille, en 1008, vint aſſiéger Kiovie. C'étoit alors une ville immenſe, & mieux fortifiée que la plûpart des places de ce tems-là. Bientôt la famine y fit les plus terribles ravages ; & les habitans ſupporterent d'abord avec conſtance toutes les horreurs de ce fléau deſtructeur. Ils ne céderent qu'à la derniere extrémité, & lorſqu'il ne leur reſtoit plus, pour ainſi dire, qu'un

léger ſouffle de vie. Ils ſe livrerent à la diſcrétion du vainqueur qui ne pilla que le thréſor ducal, rempli d'immenſes richeſſes.

2. Un autre Boleſlas, ſecond du nom, attaqua Kiovie, en 1075, avec autant de bonheur, mais plus de peine. Les aſſiégés faiſoient à chaque inſtant des ſorties furieuſes, qui formoient preſque des batailles complettes; car tous les braves de la Ruſſie s'étoient jettés dans cette ville, pour la ſauver ou pour y périr. Malgré leur réſiſtance, on fit les approches de la place. On éleva des machines. La brèche fut ouverte; & tout ſe diſpoſoit à un aſſaut. On n'en livra point. La famine commençoit à conſumer la ville. Le Roi ſe contenta de la bloquer exactement; &, pour ſe mettre hors d'inſulte, il fortifia ſon camp de tous côtés. Après pluſieurs mois d'attente, les citoyens de Kiovie, ſans reſſources, ſans eſpérances, ouvrirent enfin leurs portes. Le vainqueur les traita avec bonté; & ſes bienfaits furent le ſeul appareil de ſon triomphe.

KNOTSEMBOURG. (*ſiége de*) C'étoit un fort bâti par les Hollandois, vis-à-vis de Nimègue, qu'ils n'avoient pu prendre. L'artillerie de ce château tiroit ſans ceſſe, battoit en ruine la partie de la ville qui lui étoit oppoſée, & en avoit détruit toutes les maiſons. Sa garniſon maîtriſoit le cours du fleuve, ſans que les habitans puſſent rompre ces entraves. Elle dévaſtoit encore tous les environs de la ville; &, ſi les Royaliſtes ne ſe hâtoient de s'emparer de Knotſembourg, il falloit que Nimègue tombât entre les mains des Rebelles. Au mois de Juin 1591, le duc

de Parme vint aſſiéger ce fort que le prince Maurice, qui ſoupçonnoit le deſſein du général Eſpagnol, avoit bien pourvu de troupes & de vivres. Il entoura ſes quartiers d'une bonne circonvallation, & fit tous ſes efforts pour avancer la tranchée. Il vint à bout d'établir des batteries, mais qui cauſerent peu de dommage, parce que les remparts du fort n'étoient formés, dans toute leur épaiſſeur, que d'une terre encore molle. Les aſſiégés firent pluſieurs ſorties très-vives, & qui leur réuſſirent toujours. Enfin, après bien des fatigues, & tenu en échec par l'armée du prince Maurice, le duc de Parme ſongea à faire retraite. Elle paroiſſoit impoſſible, parce qu'il falloit repaſſer le Vahal en préſence de l'ennemi. Mais l'habileté du duc le tira d'embarras. Il fit creuſer en peu d'heures une large tranchée qui fut prolongée, à droite & à gauche, juſqu'au bord de la riviere, & flanquée de redoutes deſtinées à protéger l'embarquement de ſes troupes, ſi le Prince entreprenoit de l'inquiéter. Enſuite, le 26 de Juillet, il paſſa le Vahal ſans oppoſition, à couvert de ces défenſes. Maurice ſentit la difficulté de le troubler dans un paſſage ſi bien concerté, & n'oſa le tenter. Quelques mois après, Nimègue, abandonnée à elle-même, ſe rendit au général Hollandois.

KONIGSTEIN. (*priſe de*) L'électeur de Mayence ayant fait, en 1745, ſon accommodement avec la reine de Hongrie, le maréchal de Maillebois, pour faire ſentir à ce prince le mécontentement du roi, fit inveſtir, le 27 de Mars, par un détachement de

troupes Françoiſes, le fort de Konigſtein, l'un des remparts de l'Electorat. C'eſt une petite ville qui n'a preſque point de murs, mais qui eſt défendue par un château qui conſiſte en un vieux corps de bâtiment à l'antique, flanqué de quelques petites tours. Au milieu de ce château, s'éleve une groſſe tour quarrée, laquelle eſt environnée d'une terraſſe qui a près de cinquante pieds de large, ſoutenue par un gros mur de trente pieds de haut, & flanqué de quatre groſſes tours. Une telle conquête n'étoit pas facile; & le moindre officier, avec une poignée de gens, pouvoit faire échouer les efforts du plus grand général. Mais à peine le gouverneur de la place eut-il vu flotter les drapeaux de la France, qu'il ſongea à la retraite; &, pour éviter les foudres des aſſaillans, il abandonna une fortereſſe qu'il avoit juré de défendre juſqu'à la mort, & chercha un aſyle dans Mayence.

[L A]

LA CANÉE. (*priſe de*) Une eſcadre Maltoiſe avoit enlevé une caravane qui alloit de Conſtantinople au Caire. La ſublime Porte, irritée de ce brigandage, jura d'en tirer une vengeance éclatante. Auſſi-tôt on équipa une flotte nombreuſe, & l'on fit voile pour l'iſle de Crète. On débarque; on s'avance dans les terres, & l'on ſe jette ſur la Canée, place importante, & bien défendue. Durant deux mois, les Turcs firent les plus grands efforts, & livrerent inutilement ſept aſſauts généraux. Enfin, le 12 d'Août 1645, les aſſiégés, accablés de fatigues, manquant de vivres, expoſés de toutes parts aux canons des infidèles, ouvrirent leurs portes, & laiſſerent entrer un ennemi auquel ils ne pouvoient plus déſormais réſiſter.

LA CAPELLE. (*ſiége de*) En 1594, le comte de Mansfeld aſſiégea cette ville ſituée ſur les frontieres de Picardie & du Hainaut. C'étoit alors une place très-forte, de forme quarrée, défendue par de bons baſtions placés à ſes quatre angles, & par pluſieurs autres ouvrages qui couvroient ſes courtines, & environnée d'un large foſſé. La garniſon étoit foible & mal pourvue; mais elle ne ſe laiſſa point intimider, & ſe prépara à ſoutenir l'aſſaut avec courage. Le général Eſpagnol le livra; mais il ne fut pas heureux. Ses troupes furent repouſſées avec beaucoup de

perte. Il en préparoit un ſecond, lorſque les aſſiégés capitulerent, le 9 de Mai. On leur accorda des conditions honorables & la liberté de ſe retirer.

LACÉDÉMONE. (*ſiéges de*) 1. Pyrrhus vint ſe préſenter devant Lacédémone, & croyoit emporter, ſans coup férir, cette cité fameuſe. Mais les Spartiates lui oppoſerent un mur impénétable, en offrant leurs corps à ſes coups. Les femmes & les filles le diſputerent aux hommes en courage. Elles partagerent leurs travaux; armerent elles-mêmes les jeunes gens, qui combattirent avec tant de valeur que le roi d'Epire fut obligé de ſe retirer honteuſement. *L'an 272 avant J. C.*

2. Les Romains ayant déclaré la guerre à Nabis, tyran de Sparte, Q. Flaminius, général de l'armée Romaine, vint l'aſſiéger dans cette ville, qu'il emporta en grande partie. Ce ſuccès étonna tellement le tyran, qu'il vint humblement demander la paix. *195 ans avant J. C.*

LAGNY. (*ſiéges de*) 1. Le duc de Bedfort, qui tenoit en ſes mains la puiſſance du jeune Henri VI, ſon neveu, voyoit avec dépit la fortune de Charles VII, roi de France, prendre chaque jour un nouvel aſcendant. Toutefois, pour cacher ſa foibleſſe, il entreprit, en 1432, la conquête de Lagny, ville alors très-importante, qu'il avoit déja manquée trois fois. Par ſon ordre, Arondel, Watwick, Liſle-Adam & le bâtard de Saint-Paul, les meilleurs généraux de l'Angleterre, formerent une quatrieme tentative. Après avoir rompu le pont, & détruit le boulevard

qui protégeoit la ville de l'autre côté de la Marne, ils livrerent plusieurs assauts, où ils furent repoussés avec une si grande perte, que leurs soldats découragés déserterent en foule, & les obligerent de se retirer. Le Régent, outré de cet affront, jura d'en tirer vengeance. Il fait un amas prodigieux de machines, & vient avec six mille combattans investir Lagny, résolu de n'en pas lever le siége qu'il ne s'en soit rendu maître. Ambroise de Lore, avec huit cens hommes, défendoit la place. L'artillerie Angloise la foudroya. On livra plusieurs assauts que les assiégés repousserent toujours avec autant de bonheur que de courage. L'espoir d'un prochain secours redoubloit leur zèle. Cependant ils n'auroient pu éviter de subir un joug odieux. Un siége de cinq mois les avoit réduits aux dernieres extrémités, lorsque les maréchaux de Boussac & de Rais, le bâtard d'Orléans, Gaucourt, Xaintrailles & Villandras rassemblerent dans l'Orléanois huit cens hommes, avec lesquels ils passerent la Seine à Melun; arriverent devant Lagny; forcerent un des quartiers ennemis, & firent entrer un convoi dans la ville, sous la conduite de Gaucourt. Ce contre-tems fâcheux étonna tellement le duc de Bedfort, qu'oubliant ses sermens téméraires, il décampa avec tant de précipitation, que l'armée laissa la moitié de ses bagages, quantité de munitions, & toute la grosse artillerie qui consistoit en canons & bombardes. L'effet de ces dernieres étoit si prodigieux, que l'une d'elles rompit d'un seul coup l'arche du pont de Lagny.

2. Pendant que Henri le Grand assiégeoit Paris, en 1590, pour forcer des sujets rebelles & fanatiques à reconnoître son droit à la couronne, le duc de Parme, qui, par ordre du roi d'Espagne, étoit venu au secours des Ligueurs, voulut essayer de délivrer la capitale. Afin d'exécuter ce projet, ce général habile s'approcha de Lagny, dont le sieur La Fin étoit gouverneur pour le monarque François. Cet officier, qui ne s'attendoit point à cette attaque soudaine, n'avoit sous ses ordres que quinze compagnies d'infanterie Françoise. Sans considérer sa foiblesse & la force des ennemis, il ne songea qu'à se défendre. Il commença par abandonner les fauxbourgs qui, séparés de la ville, & situés au-delà de la Marne, du côté par où l'ennemi s'acheminoit, ne pouvoient être défendus sans la plus grande témérité. Ensuite il fit rompre le pont, & se renferma dans l'enclos de la place. Cependant le duc de Parme paroît avec son armée redoutable. Il s'établit dans les fauxbourgs; &, pour fermer tous les passages, il fortifie son camp de tranchées, de fossés, de redoutes & de demi-lunes. Henri, tenu en échec par l'avant-garde Espagnole, sous les ordres du marquis de [illegible], ne pouvoit pénétrer le dessein des Ligueurs, ni croire qu'en sa présence ils osassent attaquer une ville très-bien fortifiée. Tandis qu'il s'occupoit de ces pensées, le Marquis s'ébranle pour aller joindre son général. Le Roi le fait suivre aussi-tôt par Biron & de la Nouë. On s'atteint; on se choque; on se bat jusqu'au soir, & la nuit seule sépare les guerriers, sans que

la victoire se fût déclarée ni pour l'un ni pour l'autre parti. Durant ce combat, le Duc, qui profitoit de tous les instans, faisoit foudroyer la place avec douze piéces de canons. La Fin se moqua d'abord de toutes les batteries Espagnoles, parce qu'il espéroit que la riviere lui serviroit de rempart, si celui de la ville étoit renversé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il apperçut au pied des murailles les troupes Italiennes & Walonnes prêtes à monter à l'assaut ! La trompette donne le signal. Les guerriers dressent leurs échelles. Les assiégés volent sur les remparts : tout annonce un combat sanglant & terrible. Les Espagnols, animés par cette fureur martiale, qui distingue les vieux soldats, se précipitent sur les fortifications ; écartent, renversent, immolent tout ce qui s'oppose à leur bravoure. Les défenseurs de Lagny, soutenus par cet invincible courage qu'inspire un beau désespoir, font les plus grands efforts, &, d'un bras redoutable, frappent, accablent, massacrent l'ennemi qui veut triompher. La victoire chancèle. La Fin couroit par-tout où sa présence étoit nécessaire. Ce brave François sembloit se multiplier pour engager la fortune à se déclarer en sa faveur. Afin de hâter le succès, il entreprend de rafraîchir ceux qui, depuis plusieurs heures, soutenoient vigoureusement l'assaut. Les nouveaux guerriers arrivent, mais en désordre. L'ennemi s'en apperçoit. Il redouble d'ardeur : tout cède. La ville est emportée. Le vainqueur entre dans le château ; & l'infortuné La Fin, digne d'un meilleur sort, est contraint de se rendre pri-

ſonnier avec les triſtes reſtes de ſa garniſon. La priſe de Lagny fut d'autant plus ſenſible à Henri, que ce monarque fut témoin lui-même de cette conquête. Suivi de toute ſon armée, il s'approchoit du duc de Parme, dans le deſſein de ſecourir la place aſſiégée; mais le général Eſpagnol fit des diſpoſitions ſi ſçavantes, que le Roi n'oſa rien entreprendre, & fut obligé de fuir, en quelque ſorte, devant ſon ennemi victorieux.

3. Durant les guerres civiles, qui déchirerent la France, Lagny fut, dit-on, aſſiégée par un comte de Lorges, ſans doute l'un des parens du fameux Montgommeri. Les habitans ſe défendirent avec courage. La populace, toujours extrême dans ſa conduite, ſe livrant aux tranſports d'une aveugle fureur, jetta par-deſſus les remparts des ſacs remplis d'orge, pour outrager l'ennemi. De Lorges, juſtement indigné, preſſa ſes attaques; donna aſſaut ſur aſſaut, & vint enfin à bout d'entrer dans la ville. Il voulut tirer une vengeance éclatante, & apprendre à tous les ſiécles qu'il n'eſt jamais permis d'inſulter un cœur généreux. Par une ſévérité qui tient de la barbarie, il ordonna à ſes ſoldats de maſſacrer tous les hommes en état de porter les armes, & d'abuſer de toutes les filles & femmes. Les guerriers n'obéirent que trop fidèlement; &, quand ils quitterent leur conquête, ils laiſſerent à toutes leurs maîtreſſes des preuves parlantes de leur victoire. Les fruits de ces brutales amours ſervirent à repeupler la cité, qui ne ſe rappelle jamais cette anecdote ſans rougir. Depuis cette triſte époque, ſi quelqu'un

a l'imprudence de demander, en plaiſantant, » Combien vaut l'orge ? » la populace, dont le caractere féroce & brutal n'a point changé, ſe porte à la vengeance la plus ſinguliere. Les plus vigoureux ſe ſaiſiſſent du moqueur qui vainement implore leur indulgence ; &, avec de grands cris, ils le plongent, à pluſieurs repriſes, dans un grand baſſin d'eau, qui ſe trouve au milieu de la ville. On a vu pluſieurs de ces malheureux inconſidérés perdre la vie, quelque tems après cette triſte pénitence, dont les officiers municipaux n'avoient pu les garantir. Une licence ſi effrénée mériteroit bien l'attention d'un miniſtere plein de ſageſſe, qui n'a pour but que la conſervation & la sûreté du citoyen.

LAGOS. (*combat naval de*) Le ſieur de la Clue, après avoir paſſé le détroit de Gibraltar, en 1759, avec une flotte deſtinée à favoriſer les projets de la France contre l'Angleterre, fut ſéparé de ſon eſcadre par un coup de vent, & forcé de cingler vers la côte de Lagos. L'amiral Boſcawen l'épioit avec quatorze vaiſſeaux Anglois. Dès qu'il eut apperçu la diſgrace du capitaine François, il voulut en profiter. Le 17 d'Août, il donna le ſignal ; &, ſes vaiſſeaux ſe précipitant à pleines voiles, il engagea le combat. La partie n'étoit point égale. Il ne reſtoit à M. de la Clue que ſept bâtimens ; cependant l'action n'en fut ni moins vive ni moins terrible. Le commandant François oppoſa la plus vigoureuſe réſiſtance au feu de l'ennemi. Un boulet de canon lui emporta la jambe ; il ſe fit deſcendre à terre. Son vaiſſeau, démâté & briſé, fut

obligé de ſe rendre. Des ſept navires, deux furent brûlés, l'*Océan* & le *Redoutable*; trois furent pris, le *Centaure*, le *Téméraire* & le *Modeſte*. Le *Guerrier* & le *Souverain* chercherent leur ſalut dans la fuite, & furent aſſez heureux pour arriver ſans danger à Lisbonne.

LAMIA. (*bataille & ſiége de*) Après la mort d'Alexandre le Grand, les Grecs formerent une puiſſante Ligue pour recouvrer leur liberté. Antipater, lieutenant de ce Prince, entra dans la Grèce avec treize mille hommes, & fut vaincu par Léoſthène, général des Athéniens, chefs de la confédération. Antipater ſe retira dans la ville de Lamia en Theſſalie, pour y attendre des ſecours qui lui venoient d'Aſie. Les vainqueurs l'y aſſiégerent : l'attaque fut vive, & la réſiſtance non moins vigoureuſe. Enfin déſeſpérant de prendre la place de vive force, Léoſthène l'environna d'un mur de contrevallation, &, par ce moyen, lui coupa les vivres. La diſette ſe fit bientôt cruellement ſentir dans la ville; & les aſſiégés ſongeoient à ſe rendre, lorſque Léonat approcha de Lamia, & marcha droit aux Athéniens avec vingt mille hommes d'infanterie & deux mille cinq cens chevaux. Le combat fut ſanglant; & la victoire incertaine ne ſe déclaroit encore pour aucun parti. Mais, dans ce moment, Léonat tomba mort, couvert de bleſſures. La déroute devint générale; & les vainqueurs en firent un grand carnage. Les Athéniens preſſerent Lamia plus vivement que jamais; enſorte qu'Antipater, fruſtré de ſes

eſpérances, fut obligé de ſe rendre par capitulation. *An du monde 3682.*

LAMPSAQUE. (*priſe de*) Alexandre le Grand marcha contre cette ville pour punir la rebellion de ſes habitans. Mais à peine en formoit-il le ſiége, qu'il vit venir à lui Anaximène, célèbre rhéteur, & dont il avoit écouté les leçons. Se doutant de ce qui l'amenoit, il lui jura, en termes formels, qu'il ne lui accorderoit point ſa demande : « Seigneur, lui dit Anaximène, toute la grace » que je vous demande, c'eſt de détruire » Lampſaque. » Par cet ingénieux détour, il ſauva ſa patrie. *An du monde 3670.*

LANCI. (*ſiége de*) Q. Pompéius, ayant été déclaré Conſul, fut envoyé dans l'Eſpagne. Il aſſiégea inutilement Numance; délivra Sédétanie d'une troupe de brigands qui la ravageoient, & vint attaquer Lanci. Les Numantins envoyerent au ſecours de cette importante place quatre cens jeunes gens qui y furent reçus comme des libérateurs deſcendus du ciel. Quelque tems après, ſe ſentant fort preſſés, ils offrirent de ſe rendre, demandant la vie pour toute condition. On exigea que les Numantins fuſſent livrés : cette propoſition fut d'abord rejettée. Mais enfin, manquant de tout, ils ſe déterminerent à obéir. Les Numantins l'apprennent; entrent en fureur, &, pour punir cette indigne trahiſon, attaquent les habitans; en tuent un grand nombre, & excitent un horrible tumulte. Le Conſul en profite pour eſcalader les murs, & ſe rend maître de la ville. Tous les citoyens furent paſſés au fil de l'épée; & les Numan-

tins, reſtés au nombre de deux cens, eurent la liberté de retourner chez eux. *141 avant Jeſus-Chriſt.*

LANDAU. (*ſiéges de*) 1. En 1702, le roi des Romains, à la tête des troupes alliées, vint ſe préſenter devant Landau, l'une des plus fortes villes de l'Alſace. Cette place importante a la figure d'un octogone allongé, compoſé de ſept tours baſtionnées, & de courtines qui les joignent. Ces ouvrages ſont couverts de huit contre-gardes qui, avec les tenaillons qui ſont devant les courtines, forment une ſeconde enceinte ſéparée de la premiere par le foſſé. Au-delà ſe voit un autre grand foſſé défendu de tous côtés par des demi-lunes, un chemin couvert, & un glacis. Au-delà du glacis, du côté des montagnes, il y a un avant-foſſé fort large, qui règne preſque tout autour de la place, & dans lequel ſont des redoutes, dont l'une couvre une écluſe, & l'autre couvre le pont qui communique de la ville à un fort bâti ſur la hauteur. Ce fort eſt une eſpece d'ouvrage à couronne, compoſé de deux demi-baſtions & de trois baſtions entiers, qui forment quatre fronts de fortification. Les deux fronts, qui ſont ſur la hauteur, ſont couverts chacun d'une demi-lune de terre. Tous les autres ouvrages ſont défendus par tout ce que l'art a imaginé pour rendre les villes inexpugnables. Landau paroiſſoit l'être; & le brave M. de Mélac, qui la défendoit contre les efforts des Allemands, ſoutint long-tems avec le plus grand ſuccès leurs inutiles aſſauts. Le canon pulvériſoit bien quelques ouvrages; mais les fortifi-

cations étoient si multipliées, si compliquées, qu'à chaque pas on trouvoit de nouveaux obstacles. Il falloit former un nouveau siége. Durant près de quatre mois, on ne cessa de former des attaques, & de foudroyer la place qui se rendit enfin, le 11 de Septembre, faute de vivres & de munitions.

2. L'année suivante, M. de Tallard attaqua Landau. Le prince de Hesse entreprit de secourir la place. On en vint aux mains à Spire, ou Spierbach. Le général François remporta la victoire, le 15 de Novembre; &, le lendemain, Landau ouvrit ses portes. Après que la bataille d'Hochstedt eut forcé les François à repasser le Rhin, le roi des Romains, & le prince de Bade traversèrent aussi ce fleuve, & vinrent assiéger Landau. M. de Laubanie commandoit dans la ville. Ce brave officier la défendit en héros; &, quoiqu'il eût perdu les deux yeux pendant les attaques, il ne se rendit, le 23 de Novembre, qu'après six semaines de la plus vigoureuse résistance.

3. En 1713, M. de Villars fit investir Landau par le maréchal de Besons, le 22 de Juin. La place se défendit avec un courage capable de déconcerter tous autres guerriers que des François. Ils furent repoussés à diverses attaques; & le général ne put réduire la ville que le 20 d'Août.

LANDEN. (*bataille de*) Après les célèbres victoires de Fleurus & de Steinkerque, le maréchal de Luxembourg voulut mettre le comble à sa gloire par un nouveau triomphe. Il chercha les ennemis qui avoient à leur tête le roi Guillaume III; &, les ayant

rencontrés, le 28 de Juillet 1693, près de la Guette, à quelques lieues de Bruxelles, il ſe diſpoſa à les combattre. Il comptoit ſous ſes ordres cent cinquante-cinq eſcadrons, & ſoixante-quinze bataillons des meilleures troupes de France. Il avoit pour lieutenans-généraux les maréchaux de Villeroi & de Joyeuſe, le prince de Conti, le duc de Chartres, depuis Régent du royaume, & le duc de Bourbon. L'armée des Alliés n'étoit compoſée que de cent douze bataillons & de cinquante-un eſcadrons, tous ſoldats d'élite. Une foule de princes & de grands capitaines la conduiſoient, & partageoient avec le roi d'Angleterre la fatigue & les ſoins du commandement. Depuis long-tems, l'on n'avoit vu deux armées ſi redoutables; & toute l'Europe fixoit ſes regards ſur ces deux grands corps, dont la deſtinée alloit régler celle de l'Etat.

Le Maréchal rangea ſes troupes en bataille. L'infanterie de la droite occupa le village de Landen; & celle de la gauche s'avança vers le village de Neer-Winde. Entre ces deux villages, dont la bataille prit le nom, il fit former une ligne de cavalerie, compoſée de ſept eſcadrons. Derriere, il en plaça une autre d'infanterie, afin que ces troupes différentes puſſent ſe ſoutenir réciproquement. Guillaume, ayant remarqué que le terrein étoit ouvert depuis Winden juſqu'à Neer-Landen, fit faire un retranchement derriere lequel il mit une partie de ſon infanterie. Quatre-vingt piéces de canon bordoient ce terrible rempart. Il étendit ſon aîle droite depuis le village d'Elixem & le château de Wang, juſqu'au

juſqu'au village de Neer-Winde. Elle étoit protégée par des haies épaiſſes, des chemins creux, un ruiſſeau profond. L'aîle gauche, couverte du ruiſſeau de Landen, s'étendoit juſqu'à Neer-Landen, d'où, faiſant un coude, elle retournoit derriere l'infanterie placée au retranchement, afin de la ſoutenir. Trois lignes de cavalerie faiſoient face aux villages de Laren & de Neer-Winde.

Lorſque le jour du 29 eut éclairé cette ſçavante diſpoſition, Luxembourg étonné balança quelques momens ſur le parti qu'il devoit prendre. Mais, l'amour de la gloire ſaiſiſſant tout-à-coup ſon ame, il fait donner le ſignal. Les François s'avancent ſur deux lignes, & bravent durant deux heures le feu de l'ennemi. Sur les ſix heures, ils ſe rangent en pluſieurs colomnes; &, d'un air fier, ils deſcendent dans la plaine pour attaquer le retranchement & la droite des Anglois. On s'entre-choque : on ſe frappe avec fureur. Le combat eſt terrible, & la mêlée ſanglante. On enfonce; on recule tour-à-tour. Enfin, l'électeur de Baviere, qui commandoit à la droite, ayant mis en mouvement un grand corps qui n'avoit point encore combattu, tombe ſur les François avec tant de furie, qu'il les oblige de ſe retirer. Ils ſe jettent ſur l'aîle gauche, & font mille efforts pour emporter le village de Neer-Landen. Ils y rencontrent une réſiſtance auſſi vive. Cependant vingt-deux bataillons, formés en deux colomnes, ſe précipitent ſur le château de Wang. Les Anglois le défendent avec courage. Ils repouſſent plus d'une fois les aſſail-

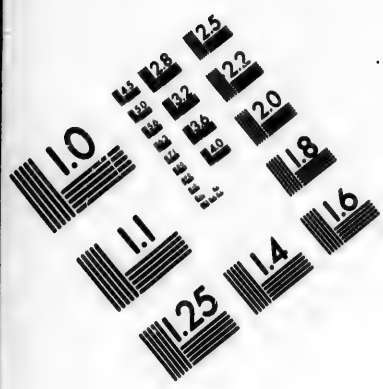
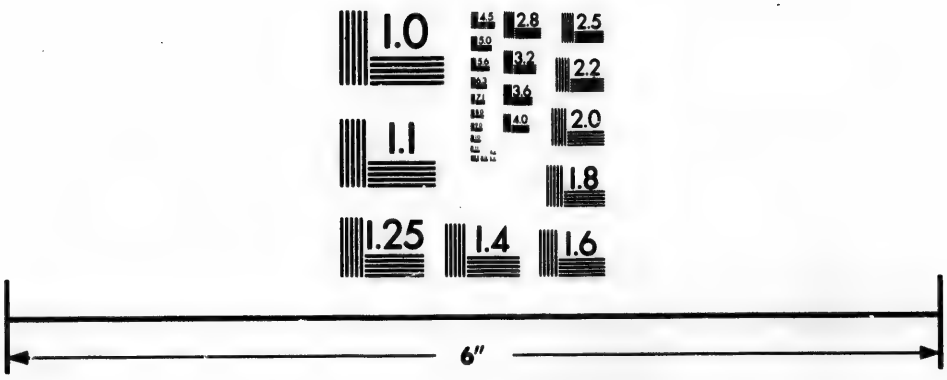
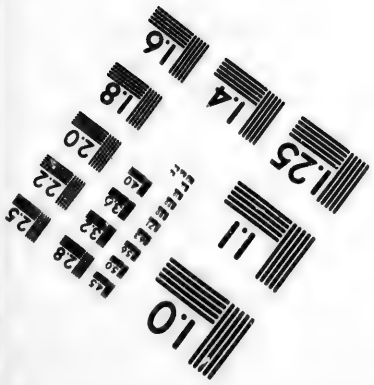


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

lans. Enfin, épuiſés, ils abandonnent ce poſte. Les François s'y retranchent. Tout-à-coup l'ennemi revient à la charge. Le vainqueur eſt vaincu & chaſſé. Luxembourg ſurvient. Il rallie les fuyards. Seize bataillons arrivent ſous les ordres du duc de Bourbon. L'Anglois ſe retire pour la ſeconde fois : il fuit. Guillaume l'arrête : il retourne au poſte abandonné ; charge les François, & les diſſipe encore. Enfin, après un troiſieme combat, auſſi ſanglant, auſſi opiniâtre que les précédens, Wang eſt emporté avec le retranchement. Les ſoldats de Guillaume ſe réfugient ſous le canon de Neer-Winde. On les pourſuit : on les attaque dans leur aſyle. Deux fois les aſſaillans triomphent ; & deux fois ils ſont repouſſés. Enfin le prince de Conti, ſecondé du maréchal de Villeroi, des ducs de Chartres & de Bourbon, & ſuivi des Gardes-Françoiſes & du régiment de la Sarre, fait une derniere tentative. Elle eſt heureuſe. La cavalerie entre par les brèches. Les Alliés ſont mis en déroute. Guillaume, déſeſpéré, fait ſa retraite, & abandonne enfin la victoire. Peu de journées furent plus meurtrieres. Il y eut environ vingt mille morts ; douze mille des Alliés, & huit mille François. C'eſt à cette occaſion qu'on diſoit qu'il falloit chanter plus de *De profundis* que de *Te Deum*. Deux mille priſonniers, ſoixante-ſeize piéces de canon, huit mortiers, douze paires de tymbales, & quatre-vingt-cinq étendards ou drapeaux, furent les trophées du triomphe de Luxembourg que le prince de Conti appelloit, pour cette raiſon, *le grand Tapiſſier*

de Notre-Dame. Le général écrivit en ces termes au Roi, pour lui apprendre sa victoire : « Sire, M. d'Artagnan dira à Votre » Majesté comme tout s'est passé. Les enne» mis ont fait des merveilles ; mais vos trou» pes ont encore mieux fait. Les Princes de » votre sang s'y sont surpassés. Pour moi, » toute la part que j'ai dans cette journée, » c'est d'avoir donné le combat au prince » d'Orange, (c'est ainsi qu'on nommoit en » France Guillaume III,) & de l'avoir battu, » ainsi que Votre Majesté l'avoit expressé» ment ordonné. »

Il est malheureux pour la gloire de Luxembourg, qu'il en ait senti tout l'éclat. Turenne parloit bien autrement, après la célèbre bataille des Dunes : « Les ennemis sont venus » à nous, disoit ce grand homme à son » épouse ; ils ont été battus : Dieu en soit » loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée. » Je vous donne le bon soir, & je m'en vais » coucher. » Un grand capitaine, après un exploit mémorable, doit laisser à la renommée le soin de faire son éloge.

LANDRECIES. (*siéges de*) 1. L'empereur Charles-Quint, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, vint, en 1543, se présenter devant Landrecies, ville des Pays-bas, dans le Hainaut François. Cette place étoit médiocrement fortifiée. Bâtie sur la Sambre, dans une plaine basse & très-unie, un fossé rempli d'eau & quelques ouvrages faisoient toute sa défense. Mais elle comptoit dans son enceinte trois mille fantassins aguerris, & deux cens cavaliers d'é-

lite, que les exemples & l'intrépidité du ſieur La Lande, leur commandant, rendoient invincibles. En vain le monarque Allemand fit-il foudroyer la ville avec cinquante piéces de canon; en vain épuiſa-t-il toutes les reſſouces de ſa formidable puiſſance, pour faire réuſſir ſes attaques multipliées : Landrecies fut l'écueil de ſa fortune; & ce prince, qui prétendoit envahir toute la France, vaincu devant une bicoque, fut obligé d'en abandonner la conquête, après ſix mois d'inutiles efforts.

2. En 1637, les François, ſous la conduite du cardinal de la Valette, ſe rendirent maîtres de Landrecies. Il y eut trois différentes attaques; & la ville fut foudroyée par huit batteries de canon. Les Eſpagnols la reprirent, le 18 de Juillet 1647, parce qu'elle ne put être ſecourue. Ils la retinrent juſqu'en 1655, que les maréchaux de Turenne & de la Ferté s'en emparerent, le 14 de Juillet. Elle ne ſoutint contre eux que dix-huit jours de tranchée ouverte; & ils la prirent à la vue de l'armée d'Eſpagne, commandée par le prince de Condé, qui fut obligé d'être le ſpectateur oiſif des exploits de ſes compatriotes.

3. Landrecies fut encore aſſiégée, en 1712, par le prince Eugène. Le maréchal de Villars voulut ſecourir la place; mais, trouvant le général de l'Empire trop bien retranché, il réſolut de forcer le poſte de Dénain, qui favoriſoit le paſſage des convois que les ennemis faiſoient venir de Marchiennes à Landrecies. Dénain fut effectivement forcé, puis

Marchiennes ; & ce double ſuccès délivra Landrecies, le 2 d'Août. L'attaque de cette ville fut la derniere entrepriſe des Alliés. Durant le ſiége, on n'entendoit parler d'autre choſe, dans l'armée des Alliés, que des quartiers qu'ils eſpéroient aller paſſer en France. Ils ſe croyoient déja maîtres de ce royaume. La journée de Dénain, en diſſipant cette yvreſſe, leur apprit à être plus modeſtes.

LANDSHUT. (*bataille de*) Le général-baron de Laudhon, l'un des plus habiles capitaines de la reine de Hongrie, entra tout-à-coup dans la Siléſie, en 1760, & s'occupa, dès qu'il eut pris poſte, à tendre un piége au général Fouquet qui commandoit pour le roi de Pruſſe dans cette province. Pour l'y attirer plus sûrement, il fit tous les mouvemens qui pouvoient lui perſuader que ſon deſſein étoit de lui couper la communication entre Schweidnitz & Breſlaw ; &, feignant d'en vouloir à la fortereſſe de Glatz, il manda la groſſe artillerie qu'il fit enſuite arrêter en pleine marche, juſqu'à nouvel ordre. Dans ces circonſtances, M. Fouquet ſe crut heureux de pouvoir retourner à Landshut, & de s'ouvrir par-là les différens chemins qui conduiſent en Bohême, à Glatz, & vers la Queiſs. Là, il trouva des retranchemens tout faits, que les Croates avoient abandonnés. Il groſſit enſuite ſon armée d'une partie de la garniſon de Schweidnitz. Son corps d'armée conſiſtoit en dix-huit bataillons & dix-ſept eſcadrons poſtés ſur huit ou dix hauteurs bien retranchées. Ces retranchemens n'étoient pas de ſimples redoutes. C'étoient des ouvrages

ſolides, bien revêtus, bien paliſſadés, ayant des ponts-levis, de profonds foſſés, & garnis d'une ligne de communication. Ces difficultés n'effrayerent point les Autrichiens qui, ſous la conduite de M. de Laudhon, ſe croyoient invincibles; &, quand ils partirent des environs de Glatz, pour venir attaquer ce camp formidable, ils y volerent comme à un triomphe aſſuré. Le ſignal fut donné, à deux heures & demie du matin, le 23 de Juin, par quatre coups d'obuſier. Dans l'inſtant, les attaques commencerent de tous côtés avec tant de réſolution, que, dans l'eſpace de trois quarts d'heure, les deux retranchemens les plus redoutables furent franchis. Les Autrichiens ſe formerent auſſi-tôt dans les lignes tracées entre les deux montagnes; chaſſerent l'ennemi de hauteur en hauteur, & le relancerent même de la ville où il s'étoit jetté. Les bataillons furent enfoncés & renverſés les uns ſur les autres. Enfin, vers les huit heures, la cavalerie & l'infanterie furent obligées de jetter les armes en pleine campagne, & de demander grace. De tout ce corps d'armée, à peine s'en échappa-t-il quatre ou cinq cens hommes. Il auroit manqué quelque choſe à cette mémorable journée, ſi la priſe de Glatz ne l'eût ſuivie de près. Les gros bagages de l'armée vaincue y étoient enfermés comme dans un aſyle inexpugnable; & la réſiſtance que pouvoit faire la garniſon laiſſoit au roi de Pruſſe le tems de venir la ſecourir. Mais M. de Laudhon, ayant quitté bruſquement ſon armée, pour venir voir ce qui ſe paſſoit au ſiége de cette place, ne voulut point s'aſ-

treindre aux régles générales des ingénieurs. De concert avec M. de Rouvroi, colonel d'artillerie, il réſolut de tenter la priſe de la place, en faiſant donner l'aſſaut à la flèche qui couvroit les ouvrages. Elle fut emportée. Bientôt les aſſiégeans & les aſſiégés ſe trouverent pêle-mêle dans le chemin couvert; & les Autrichiens, ayant ſuivi, l'épée dans les reins, les Pruſſiens qui fuyoient, entrerent avec eux dans la ville qui offrit au vainqueur des magaſins & des équipages en abondance. Cette conquête ſe fit un mois après la bataille.

LANGRES. (*bataille de*) Les Allemands s'étoient avancés juſqu'au voiſinage de Langres, où Conſtance-Chlore avoit placé ſon camp. Ce prince fut ſurpris; &, ayant oſé hazarder la bataille, il fut repouſſé, & forcé de reculer vers la place dont il trouva les portes fermées. On le tira par-deſſus les murailles avec des cordes. A peine étoit-il rentré dans la ville, que les troupes qu'il avoit demandées, à l'approche des Barbares, arriverent. Conſtance les apperçoit; ſort de la ville; fond ſur les ennemis qui jouiſſoient de leur triomphe; leur tue plus de ſix mille hommes, &, dans l'eſpace de ſix heures, ſe voit alternativement vaincu & victorieux. *L'an de J. C.* 301.

LANUVIUM. (*bataille de*) Quelque tems après la priſe de Rome, & la défaite des Gaulois, les Volſques, les Eques & les Etruſques, croyant profiter du malheureux état où la guerre avoit réduit cette ville, prirent les armes, & ſe mirent en campagne. Camille fut nommé Dictateur; &, ayant par-

tagé ſes troupes en trois corps, il partit avec l'un d'eux, & s'avança vers Lanuvium où étoient campés les Volſques. Le nom du Dictateur les épouvanta tellement, qu'ils ſe tinrent renfermés dans leur camp, après l'avoir fortifié avec de bonnes paliſſades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers. Camille, profitant d'un vent favorable, qui donnoit contre les ennemis, fit préparer beaucoup de feux. Au lever du ſoleil, le vent ſouffiant avec violence, il fait commencer une fauſſe attaque qui attire tous les Volſques: en même tems, on jette dans les retranchemens une multitude de dards enflammés, qui cauſent bientôt un affreux incendie. La flamme & le fer firent périr preſque toute l'armée ennemie, & les Romains, pour ſauver le butin, ſe mirent eux-mêmes à éteindre le feu. *An de Rome 366.*

LAON. (*ſiége de*) Après la mort de Louis V, Hugues Capet fut reconnu roi de France, & devint la tige de cette longue ſuite de monarques fameux qui, depuis près de huit cens ans, gouvernent ce royaume avec tant de gloire. Les deſcendans de Charlemagne firent d'inutiles efforts pour remonter ſur le thrône de leurs ancêtres. Charles, duc de Lorraine, oncle du dernier Roi, & frere de Lothaire, mit ſur pied une armée nombreuſe, & vint former le ſiége de la ville de Laon. La place, avantageuſement ſituée, défendue par de bonnes troupes, &, ce qui valoit mieux encore, par le grand courage de la reine Emme & de l'évêque Aſcelin, ſembloit promettre une longue & vigoureuſe réſiſtance.

Le Prétendant l'attaqua avec tant de vivacité qu'il s'en rendit maître en peu de jours. La Reine & le Prélat demeurerent priſonniers, & le vainqueur les traita avec une dureté qui nuiſit beaucoup à ſes affaires. Hugues ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſes Fidèles, & vint attaquer ſon rival juſques dans ſa nouvelle conquête. Charles ſe défendit en héros, pendant deux mois. Enfin il fit une ſortie ſi à propos, qu'il pénétra juſques dans le camp des Royaliſtes; brûla quelques quartiers, & paſſa au fil de l'épée tout ce qui voulut s'oppoſer à ſa victoire. Le carnage fut ſi grand, & la défaite ſi entiere, que Hugues, forcé de chercher ſon ſalut dans la fuite, n'échappa qu'avec peine à la pourſuite de l'ennemi; mais Charles ne jouit pas long-tems de ſa gloire. Des traîtres le livrerent au Monarque, qui le fit enfermer dans la tour d'Orléans, où il mourut, en 993.

LARANDE. (*priſe de*) Perdiccas, officier d'Alexandre le Grand, étant entré dans la Cappadoce avec une groſſe armée, vint former le ſiége de Larande. Il n'eſt mémorable que par l'horrible réſolution que prirent les habitans. Ils ſe voyoient hors d'état de réſiſter, & n'eſpéroient aucun quartier du vainqueur. Ils enfermerent dans leurs maiſons leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux; y mirent le feu, &, après avoir combattu comme des lions, ſe jetterent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage. L'avidité du ſoldat vint à bout d'arrêter l'incendie. Le butin fut immenſe. *An du monde* 3682.

LARINE. (*journée de*) Le dictateur Fabius, obligé de ſe rendre à Rome, avoit recommandé à Minucius, ſon général de la cavalerie, de ne point combattre Annibal pendant ſon abſence. Le premier ſoin de Minucius fut de chercher l'occaſion de manquer à ces ordres. Annibal étoit campé près de Géraunium dans l'Apulie. Le nouveau général, pour mieux exécuter ſon projet, s'approcha des ennemis, & vint ſe poſter dans le territoire de Larine. De-là il tomba ſur les fourrageurs Carthaginois, & en tua un grand nombre. Ce petit ſuccès augmenta beaucoup l'opinion avantageuſe qu'il avoit de ſon mérite. Le bruit en vint à Rome. La ſage lenteur de Fabius y avoit aliéné tous les eſprits. On crut voir dans ſon lieutenant cette activité & cette noble hardieſſe qui juſques-là avoient fait l'honneur des armes Romaines. Le peuple, excité par ſes Tribuns, égala le pouvoir de Minucius à celui du Dictateur. Ces deux capitaines partagerent leurs troupes, & camperent aſſez près l'un de l'autre; Fabius ſur une hauteur d'où il pouvoit voir toutes les démarches de ſon collégue, & Minucius dans un poſte moins avantageux. Annibal, qui connoiſſoit le caractere préſomptueux du général de la cavalerie, lui préſenta la bataille, & le fit tomber dans une embuſcade. Il auroit été entièrement vaincu, ſi le Dictateur ne fût accouru à ſon ſecours. Le général Carthaginois ſe retira dans ce moment, en diſant « que ce » nuage, qui paroiſſoit ſur les hauteurs, étoit » enfin tombé, avec un terrible fracas, & » avoit cauſé un grand orage. » Minucius ré-

para glorieuſement ſa faute, en reſtituant à Fabius l'autorité dont le peuple l'avoit chargé, & en faiſant l'aveu ſincere de ſa témérité. *An de Rome 535.*

LATMUS. (*ſiége de*) Artémiſe, reine d'Halicarnaſſe, princeſſe qui s'acquit tant de gloire à la journée de Salamine, vint mettre le ſiége devant cette petite ville de Carie, qui étoit à ſa bienſéance. La place étoit forte, & en état de réſiſter long-tems. L'ingénieuſe Reine eut recours à la ruſe. Elle mit ſes troupes en embuſcade; &, ſous le prétexte de célébrer la fête de la Mere des Dieux, elle ſe rendit dans un bois conſacré à la Bonne Déeſſe, & peu éloigné de Latmus. Une foule d'eunuques, de femmes, de trompettes & de tambours accompagnoient la Princeſſe. Les habitans, ſe croyant en ſûreté, accoururent pour voir cette cérémonie religieuſe. Mais, durant ce tems, les troupes d'Artémiſe s'emparerent de la ville, & défrayerent leur Reine du beau ſpectacle qu'elle venoit de donner.

LAURENTE. (*bataille de*) 1. Quelques années après la ruine de Troie, Enée, prince du ſang royal des Dardanides, qui s'étoit échappé d'entre les mains des Grecs, avec vingt-deux vaiſſeaux, vint aborder en Italie, ſuivi de ſix cens hommes, triſtes compagnons de ſes diſgraces. Il y fut humainement accueilli par Latinus, roi de Laurente, qui lui donna Lavinie, ſa fille, avec un vaſte terrein pour bâtir une ville. La Princeſſe avoit été promiſe à Turnus, roi des Rutules. Ce héros, jeune & brave, piqué de cet affront

ſanglant, prit les armes, & déclara la guerre à ſon heureux rival. Enée mit dans ſes intérêts le bon roi Evandre, prince qui régnoit ſur ces contrées où, dans la ſuite, le fameux Romulus jetta les fondemens de ſa ſuperbe ville. Il lui donna quelques légions commandées par ſon fils Pallas. Des Tyrrhéniens, qui faiſoient alors la guerre au cruel Mézence, leur roi, ſe rangerent encore ſous ſes étendards. Turnus avoit pour lui ce même Mézence, & l'intrépide Camille, redoutable héroïne dont le courage égaloit celui des plus vaillans guerriers. On en vint aux mains. La victoire parut d'abord pencher pour le roi des Rutules. Niſus & Euryales, jeunes guerriers unis par l'amitié la plus étroite, & dévoués au pieux Enée, furent tués, en combattant à ſes yeux pour ſa querelle. Pallas, fils d'Evandre, eut le même ſort. Ces pertes cauſerent au monarque Troyen une douleur très-vive, & des regrets qui durerent long-tems. Epris d'une noble fureur, il s'élance au milieu des bataillons ennemis; frappe tout ce qu'il rencontre, & répand des flots de ſang pour appaiſer les manes de ſes généreux défenſeurs. L'impie Mézence, & ſon fils Laurus, prince digne d'un meilleur pere, tombent ſous ſes coups. Le perfide Aruns ôte indignement la vie à la brave Camille. Les plus grands guerriers, de part & d'autre, expirent dans la chaleur de ce combat terrible. Cependant les Troyens, enfoncés d'abord, reprennent courage à la vue d'une bleſſure que reçoit Enée, & dont Vénus, ſa mere, le guérit dans l'inſtant. Le danger de leur chef

les enflamme de colère. Semblables à des lions affamés, ils fondent avec impétuosité sur l'infanterie Rutule; l'enfoncent; la mettent en déroute, & remportent une victoire complette. Turnus désespéré fait proposer au prince Troyen de se battre en duel. Enée y consent, & se prépare à ce nouveau triomphe. Les deux rivaux paroissent dans le champ de bataille, & fixent sur leurs personnes les regards étonnés de la multitude. La gloire, l'honneur, l'espérance de vaincre, & Lavinie sur-tout, qui devoit être le prix de la victoire, les animoient au combat, & redoubloient leur intrépide courage. Après plusieurs coups portés avec beaucoup d'adresse & de force, Enée renversa son rival, & le priva de la lumiere, vers l'an 1204 avant J. C. Enée monta bientôt après sur le thrône de Latinus, son beau-pere, & devint, si l'on en croit les anciennes Annales, la tige des Romains, qui l'ont toujours regardé comme le premier fondateur de leur nation.

LAURONE. (*journée de*) Le grand Pompée, jeune encore, armé par les ennemis du vaillant Sertorius, alla chercher ce grand homme en Espagne, & l'atteignit devant Laurone que Sertorius assiégeoit. Pompée s'en approcha, dans le dessein de secourir la place, & d'en faire lever le siége; &, ayant remarqué une colline qui devoit donner un grand avantage aux assiégeans, il voulut s'en emparer; mais son sage ennemi le prévint, & s'y logea. Il resta donc derriere, & ne fut pas fâché de l'aventure, croyant tenir Sertorius enfermé entre la ville & son armée. Il s'en

vanta même, & invita les Lauronites à jouir de deſſus leurs murailles de la ſatisfaction de voir aſſiéger ceux qui les aſſiégeoient. Sertorius, l'ayant ſçu, ne fit qu'en rire. « Nous » apprendrons, dit-il, à l'écolier de Sylla, » (c'eſt ainſi qu'il appelloit Pompée,) qu'un » général doit plus regarder derriere que devant ſoi. » En effet il avoit laiſſé dans le camp, d'où il étoit parti pour s'emparer de la colline, ſix mille hommes de bonnes troupes, qui tenoient Pompée en échec, & ne lui permettoient pas de l'attaquer, ſans s'expoſer à avoir les ennemis, en même tems, en tête & en queue. Le préſomptueux général s'apperçut trop tard de ſa témérité, & ſe trouva ſingulièrement embarraſſé. Le mauvais ſuccès d'un fourrage qu'il avoit entrepris, acheva de le déconcerter. Ses gens tomberent dans une embuſcade dreſſée par l'ennemi. Auſſi-tôt une légion courut à leur ſecours; mais elle fut elle-même enveloppée, & périt preſque toute entiere avec ſon commandant. Les aſſiégés, voyant bien qu'ils ne pouvoient rien eſpérer de Pompée, ſe rendirent à diſcrétion. Sertorius leur laiſſa la vie, mais brûla leur ville, non par cruauté, (jamais on ne fut moins cruel,) mais pour apprendre à Pompée à ne point ſe croire le plus habile & le plus redoutable des guerriers, (*77 ans avant J. C.*) Il eſt bien triſte pour l'humanité de donner de pareilles leçons à des généraux.

LAWFELD. (*bataille de*) Le maréchal de Saxe fixoit ſes regards ſur Maſtricht; & le grand objet de cet immortel capitaine étoit

de couronner les conquêtes de Louis par la prise de cette importante ville. Mais, pour réussir dans ce projet, il falloit livrer une grande bataille ; il falloit remporter une grande victoire. Le Roi, pour animer ses guerriers par sa présence, s'étoit mis à la tête de ses troupes. Les Alliés, sous les ordres du duc de Cumberland, s'étoient retranchés entre l'armée du monarque & la ville. Leur unique attention étoit de couvrir les places les plus exposées ; & le poste qu'ils occupoient ne pouvoit être plus avantageux pour faire échouer le dessein des François. Le village de Lawfeld couvroit le front de cette armée. Les revêtemens terrassés, qui faisoient une espece de citadelle de chaque verger de ce village ; les flancs naturels, qui s'y trouvoient, & qui donnoient des feux croisés à ceux qu'on y avoit placés ; l'élite des troupes Angloises, Hanovriennes & Hessoises, qui le défendoit, avec quelques régimens Hollandois ; toute l'armée qui les soutenoit, une pluie froide & presque continuelle, qui rendoit le terrein glissant, au point qu'on pouvoit à peine marcher ; enfin mille autres obstacles dont il falloit triompher pour forcer les retranchemens de Lawfeld, sembloient rendre les ennemis de la France inexpugnables. Louis, sans s'effrayer de ces difficultés, ne voit que la victoire. Il ordonne la bataille. Le soutien de son thrône, le vengeur de sa couronne, le plus grand homme de son Etat, Maurice obéit, & la prépare. L'action commença, le 2 de Juillet 1747, à dix heures du matin, & dura jusqu'au soir. Un corps de troupes,

que les ordres du comte de Clermont rendoient invincible, fondit ſur le village fortifié. Le maréchal de Saxe, à la tête de quelques brigades, tomba lui-même ſur les retranchemens. Ils furent défendus avec autant de vigueur qu'ils étoient attaqués. Les Anglois ſur-tout s'y diſtinguerent par la plus brave réſiſtance. Eux ſeuls balançoient encore la victoire, lorſque les cris de triomphe annoncerent la priſe de Lawfeld. Ils céderent alors à la valeur Françoiſe, & ſe retirerent en bon ordre ſous les murs de Maſtricht. Le comte d'Eſtrées les pourſuivit, & fit un grand nombre de priſonniers, entre leſquels on comptoit le général Ligonier. Ce capitaine fut conduit au Roi. « Général, lui dit ce grand Monar» que, ne vaudroit-il pas mieux ſonger ſérieu» ſement à la paix, que de faire périr tant de » braves gens? » Il le fit manger à ſa table; &, quoiqu'il fût né ſon ſujet, il daigna diminuer la peſanteur de ſes chaînes, par la bienveillance qu'il lui témoigna. Dix mille ennemis étendus ſur le champ de bataille, vingt-neuf piéces de canon, deux paires de tymbales, une foule de drapeaux & d'étendards atteſterent le triomphe des François. Ils eurent à pleurer le comte de Baviere, frere naturel de l'empereur Charles VII, le marquis de Froulai, le colonel Drillon, le brigadier d'Erlach, & pluſieurs autres guerriers de ce nom & de ce mérite. Le jeune marquis de Ségur, dont la deſtinée étoit d'être couvert de glorieuſes bleſſures, eut un bras emporté. Le Roi dit au comte de Ségur, ſon pere : « Votre fils méritoit d'être invulnéra» ble. »

» blé. » Le Roi coucha, le ſoir, à la Commenderie du Jonc, où le duc de Cumberland avoit couché la veille.

LEMNOS. (*bataille de*) Après les victoires de Lucullus au ſiége de Cyzique, Mithridate, ſans ſe décourager, mit une grande flotte en mer. Mais le général Romain, l'ayant atteint dans la rade de Lemnos, l'attaqua ſi vivement, qu'il prit trente-deux vaiſſeaux de guerre, avec pluſieurs bâtimens de charge, & fit priſonniers les trois généraux qui commandoient la flotte. *73 ans avant J. C.*

LENCIA. (*priſe de*) Après avoir dompté les Cantabres, Agrippa conduiſit ſon armée victorieuſe contre les Aſtures, nation auſſi féroce. Mais la perte d'une grande bataille, & la priſe de Lencia, leur principale ville, les contraignirent à ſe ſoumettre. L'heureux ſuccès de cette expédition mit fin à la guerre d'Eſpagne, qui duroit depuis deux cens ans. *25 ans avant J. C.*

LENS. (*ſiége & bataille*) 1. Le fameux maréchal de Gaſſion, l'un des plus habiles capitaines de ſon ſiécle, entreprit, en 1647, le ſiége de Lens, malheureuſe bicoque ſituée dans l'Artois. Elle fut priſe, le 3 d'Octobre, après dix jours de tranchée ouverte. Mais cette conquête dut coûter des larmes à la France, puiſqu'elle y perdit l'un de ſes plus intrépides défenſeurs. Gaſſion, ayant ordonné à un ſergent d'aller arracher le pieu d'une paliſſade, & le voyant balancer par la crainte du péril, il s'y expoſa lui-même, avec plus de courage que de prudence; &, en s'efforçant d'arracher le pieu, il reçut un coup de

mouſquet à la tête. Ce général n'avoit que trente-huit ans, & avoit déja mérité les glorieux ſurnoms de *Foudre de guerre*, de *Fléau des Flamands*, & du plus redoutable ennemi des Eſpagnols, dont il étoit la terreur.

2. A peine la petite ville de Lens fut-elle au pouvoir des François, que les Eſpagnols ſongerent à la reprendre; & l'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, vint en former le blocus, en 1648. La Régente & Mazarin porterent auſſi-tôt leurs regards ſur l'Artois; &, ſe livrant à la terreur, ils ne trouverent que le prince de Condé capable d'arrêter les progrès & de renverſer les deſſeins d'un ennemi formidable. Condé, l'unique reſſource de la patrie, dans ces inſtans d'allarmes, ſe met à la tête de ces braves ſoldats, compagnons de ſes triomphes, & les conduit ſur l'heure à l'Archiduc. Son armée n'étoit compoſée que de huit mille hommes d'infanterie & de ſix mille de cavalerie. Le Prince commandoit la droite, Grammont la gauche, Châtillon le corps de bataille, & d'Erlach la réſerve. En rangeant les corps en bataille, l'auguſte général ne leur recommanda rien tant que de ſe regarder marcher les uns les autres, afin de mieux obſerver les diſtances & les intervalles; de combattre toujours, infanterie & cavalerie, ſur la même ligne; de n'aller à la charge que lentement & au petit pas; enfin, d'eſſuyer le premier feu de l'ennemi ſans tirer. A la vue de ces préparatifs qui annonçoient une action générale, l'armée ſe livra à des tranſports de joie & d'allégreſſe, interrompant ſon général par

mille cris de « Vivent le Roi & M. le Prince ! » L'infanterie jettoit ſes chapeaux en l'air : la cavalerie mit le ſabre à la main, comme s'il eût été queſtion de charger ſur le champ. Cette eſpece de folie militaire avoit pour cauſe un ſentiment bien vif, la vengeance. Les Eſpagnols, fiers de leurs petits ſuccès, avoient oſé inſérer dans la Gazette d'Anvers, qu'après avoir cherché vainement les François par-tout où ils devoient être, ſans les rencontrer, ils avoient enfin pris le parti de jetter des Monitoires pour les trouver. Cette ridicule rodomontade n'étoit-elle pas plus que ſuffiſante pour ajoûter à la haine nationnale, qui diviſoit alors les deux peuples ?

Si les François témoignoient une ſi grande impatience de combattre, les Eſpagnols ne faiſoient pas paroître moins d'ardeur. Léopold comptoit ſur une victoire éclatante : tout ſembloit la lui promettre. Dix-huit mille combattans, dont il étoit l'ame ; trente-huit piéces de canon, & l'avantage du poſte où il prétendoit recevoir la bataille. Le baron de Beck, général plein d'expérience & de valeur, partageoit avec le Prince les fatigues du commandement. De poſtillon, ou même de berger, Beck, devenu ſoldat, avoit paſſé par tous les grades militaires, & enfin étoit parvenu à la dignité de Maréchal-général-de-camp, & de Gouverneur du duché de Luxembourg. Son ſeul mérite avoit élevé l'édifice de ſa fortune ; & ſon nom figuroit parmi les noms les plus illuſtrés de l'Europe. La nuit du 18 au 19 d'Août, Lens ſe rendit à l'Archiduc ; &, lorſqu'au matin Condé parut, le

général Eſpagnol s'étoit placé dans la poſition la plus formidable. Son aîle droite, compoſée de tout ce qui reſtoit à l'Eſpagne de vieilles bandes nationnales, échappées au déſaſtre de Rocroi, étoit appuyée à la ville de Lens même, & couverte, ſur ſon front, de ravins & de chemins creux. Le corps de bataille occupoit pluſieurs bourgs & hameaux naturellement retranchés par des haies vives & des foſſés. Enfin l'aîle gauche étoit poſtée ſur une éminence qu'on ne pouvoit aborder qu'après avoir franchi quantité de petits défilés.

Condé eut recours à toutes les reſſources de ſon génie, pour arracher Léopold de ce poſte avantageux. Eſcarmouches, canonnades furieuſes, ſtratagêmes ; il employa tout, & rien ne réuſſit. A cette ardeur impétueuſe, l'Archiduc n'oppoſa que le phlegme & la circonſpection. Le jour manqua au prince François. Il auroit bien voulu camper à la vue de l'ennemi ; mais le terrein qu'il occupoit étoit ſi ſtérile & ſi ingrat, qu'on n'y trouvoit ni eau ni fourrages. Cependant il y avoit ſeize heures que les chevaux n'avoient ni bu ni mangé. Dans cette ſituation, il ſe voyoit obligé de rebrouſſer chemin, & de gagner le village de News, ſur la route de la Barſée, où il trouveroit en abondance tous les ſecours néceſſaires à une armée. Cette réſolution priſe, il délibéra s'il l'exécuteroit la nuit ou le jour. Mais, quoique le premier parti fût le plus sûr, il préféra le plus glorieux. Il voulut que le ſoleil éclairât ſa retraite, dans l'eſpérance que l'ennemi, témoin d'un mouvement ſi hardi, le ſuivroit dans cette même

plaine, dont il ſouhaitoit faire un théatre de victoire.

Au lever de l'aurore, le corps de réſerve s'ébranla. Il étoit ſuivi de l'armée diſtribuée en ſix colonnes. La premiere ligne de la droite formoit l'arriere-garde, couverte & protégée par dix eſcadrons aux ordres du marquis de Noirmouſtier. Le baron de Beck s'apperçoit le premier de cette marche audacieuſe. Auſſi-tôt il part avec les Cravates & toute la cavalerie Lorraine, la meilleure qu'il y eût au ſervice de l'Eſpagne. Il franchit l'eſpace qui le ſépare des François. Condé fait arrêter ſes Gendarmes. Beck tombe ſur l'arriere-garde. Noirmouſtier le reçoit avec vigueur. Le combat eſt ſanglant. Enfin les François ſont enveloppés, enfoncés, maſſacrés. Dans cet inſtant, le Prince donne le ſignal à la Gendarmerie. Châtillon la commande. Elle fond comme un torrent ſur les Lorrains qui cherchent leur ſalut dans la fuite. L'Archiduc fait marcher la cavalerie à leur ſecours. Soudain ils reprennent courage, & retournent au combat. Bientôt cette maſſe énorme de cavalerie, ſe précipitant avec autant de furie que d'impétuoſité ſur les Gendarmes, les culbute, les diſperſe, & leur arrache la victoire. Le danger ne pouvoit être plus grand & plus manifeſte. Condé, qui l'avoit prévu, ſe préparoit à ſoutenir tous les efforts de Beck avec huit eſcadrons. Il exhorte ſes guerriers à combattre en François; & tous lui promettent de mourir à ſes pieds, plutôt que de l'abandonner. Il s'avance, à la tête du régiment de ſon nom, pour recevoir l'ennemi. Tout-à-

coup ces mêmes hommes, qui venoient de lui promettre des prodiges de valeur, étonnés de la défaite des Gendarmes, du nombre, de la fureur & des cris de ceux qui les poursuivoient, perdent la tête & le courage. En un instant, le Prince se trouve seul sur le champ de bataille. En vain il appelle le soldat de la voix & de la main : le soldat est sourd à ses prieres, à ses menaces. Il est sur le point d'être pris. Un page, qui le suivoit, est arrêté à ses yeux. Il va rejoindre, en frémissant, quatre escadrons qui, honteux de s'être laissés emporter aux mouvemens contagieux de la frayeur, font halte à un rideau situé au pied d'une éminence sur laquelle les autres étoient allés chercher un asyle. Il les rallie avec les Gendarmes, & les fait tourner vers l'ennemi. Ce mouvement soudain & hardi étonne Beck qui, dans le désordre où l'a mis lui-même une poursuite trop vive, n'ose les charger. Il ramene sa cavalerie sur une hauteur, en attendant l'Archiduc. Il envoie à ce Prince aide-de-camp sur aide-de-camp, pour l'exhorter d'accélérer sa marche, lui exagérant le désordre & la frayeur des François, lui promettant de lui amener Condé prisonnier, le félicitant enfin d'une victoire aussi glorieuse que celles de Pavie & de Saint-Quentin.

Agréablement flatté, le crédule Léopold précipite, en quelque sorte, ses troupes, & quitte un poste inattaquable, pour achever son triomphe. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu du trouble & de la confusion, il vit tout en ordre parmi les François ! Ce n'étoit que

par des prodiges d'activité, de prévoyance & d'habileté, que le Prince avoit, en ſi peu de tems, réparé les ſuites funeſtes de l'échec qu'il venoit de recevoir. Tous les officiers généraux vinrent ſe ranger à ſes côtés, pour recevoir des ordres. « Meſſieurs, leur dit-il, » il faut vaincre ou mourir. » On obéit : chacun court à ſon poſte. L'ame du grand Condé paſſe, pour ainſi dire, toute entiere dans le cœur des François. Le Prince ne changea rien au plan de la bataille ; ſeulement, de la premiere ligne de la droite, fatiguée & encore effrayée de ſa déroute, il en fit la ſeconde. On a toujours regardé ce mouvement hardi & déciſif comme une des principales cauſes de la victoire. Il caractériſe la préſence d'eſprit, le ſang froid & la connoiſſance profonde que Condé avoit du cœur humain. Il ſe fit avec la même préciſion & la même rapidité qu'une évolution ordinaire. Les deux lignes changerent de poſte, en paſſant par les intervalles l'une de l'autre. A peine l'ennemi attentif s'apperçut-il de cette manœuvre audacieuſe. Le Prince rallia avec la même facilité les Gendarmes qu'il plaça au centre. Enſuite il parcourut les rangs, en s'écriant : » Amis, ayez bon courage, & ſouvenez-» vous de Rocroi, de Fribourg & de Nort-» lingue ! » Il dit ; & l'air retentit de fanfares. A cette muſique guerriere, ſuccede un ſilence profond & menaçant. Condé & Grammont s'embraſſent tendrement, & volent chacun à la tête de chaque ligne. Huit heures du matin ſonnoient, lorſque l'armée Françoiſe deſcendit dans la plaine. L'artillerie la précede, fai-

ſant ſans ceſſe des décharges terribles ſur l'ennemi. Quand il n'y eut plus entre les deux armées que l'eſpace de cinquante pas, l'Archiduc donna le ſignal, en faiſant tirer trois coups de mouſquet. Le prince de Salve, à la tête de la premiere ligne de la gauche des Eſpagnols, s'avance au-devant de celle du Prince. Toutes deux ne ſont plus qu'à quatre pas l'une de l'autre, eſcadron contre eſcadron, homme contre homme. On eût dit que c'étoit un duel, & non une bataille. Chacun préſente le piſtolet, attendant, dans un profond ſilence & ſans aucun mouvement, que l'ennemi ait tiré. Condé avertit les ſiens qu'ils vont avoir un choc furieux à ſoutenir, mais que, ce danger eſſuyé, la victoire eſt à eux. Tandis qu'il parle, l'ennemi, plus impétueux, fait une décharge ſi terrible, qu'on eût dit que l'enfer en courroux entr'ouvroit ſes flancs ténébreux. Preſque tous les officiers du premier rang furent bleſſés ou démontés. Condé, à la tête du régiment de Villette, (autrefois de Gaſſion,) enfonce, l'épée à la main, l'eſcadron qui lui eſt oppoſé. Tous les autres l'imitent, & triomphent avec lui. La ſeconde ligne ennemie, compoſée des troupes Lorraines, s'ébranle, attaque, renverſe celle des François. Le Prince accourt; rallie les fuyards, & les ramene à la charge. L'action devient terrible. L'on enfonce & l'on eſt enfoncé tour-à-tour. Condé, comme un lion, ne connoît plus le danger. Il frappe l'ennemi d'un bras redouable. En une heure, il le charge douze fois. Il paſſe d'un lieu à l'autre avec la rapidité de la fou-

dre. Il ſemble ſe multiplier. Bientôt ces braves Lorrains tant de fois vainqueurs, épuiſés, abbatus, plient, reculent & prennent ouvertement la fuite, entraînant dans leur déroute l'aîle entiere & le corps de réſerve, dont le vainqueur fait un grand carnage.

De ſon côté, Grammont, après avoir ſoutenu, à bout portant, une charge terrible, étoit tombé ſur la premiere ligne de la droite des Eſpagnols, & l'avoit renverſée. Il enfonça enſuite & battit la ſeconde ligne, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il pourſuivit enfin les vaincus juſqu'au défilé de Lens où il rencontra Condé. Ces deux généraux, pour ſe féliciter de leur ſuccès, s'approchoient l'un de l'autre pour s'embraſſer tendrement. Mais les chevaux de ces deux guerriers, devenus furieux par la chaleur du combat, faillirent à ſe dévorer; & le danger auquel cette eſpece de duel expoſa le Prince & le Maréchal ne fut guères moins grand que celui qu'ils venoient de braver dans l'action.

Cependant le régiment des Gardes-Françoiſes, emporté au-delà de la ligne par un excès de courage, avoit attaqué & détruit un régiment Eſpagnol & deux régimens Allemands. Mais bientôt, pris en flanc lui-même par un corps de cavalerie que l'Archiduc conduiſoit en perſonne, il alloit être taillé en piéces, ſans Châtillon qui parut ſoudain à la tête des Gendarmes & des Gardes du Prince. Enfoncer la cavalerie Eſpagnole & la diſſiper ne fut que l'ouvrage d'un inſtant. Toute l'infanterie s'ébranla dans ce moment, & fondit ſur les bataillons ennemis, qui, décou-

ragés par l'entiere défaite des eſcadrons, étoient à moitié vaincus. En vain le général Beck, qui les commandoit, fit tout ce qu'on devoit attendre d'un capitaine blanchi ſous les lauriers. Il vit lui-même la fuite de ſes guerriers. Il fut pris, percé de coups, baigné de ſon ſang, & conduit à Arras, où, peu de tems après, le déſeſpoir lui donna la mort. L'Archiduc, ne voyant plus d'eſpérances, prit enfin la fuite avec le comte de Fuenſaldagne, & chercha un aſyle dans la ville de Douai. Le vainqueur fit grace aux débris de l'infanterie, qui s'étoient ralliés en un ſeul bataillon, & donna la vie à huit cens hommes renfermés dans Lens. Près de quatre mille morts reſterent ſur la place. Six mille priſonniers, huit cens officiers, tous les drapeaux, tous les étendards, au nombre de cent vingt, toute l'artillerie, tous les bagages, furent les trophées de la victoire. Il n'en coûta qu'une heure & cinq cens hommes au Prince pour anéantir cette armée ſi floriſſante, qui ne prétendoit pas moins que de pénétrer juſqu'à Paris.

» Turenne, dit M. de Voltaire, eut l'hon» neur, dans cette journée, d'aider puiſſam» ment le prince de Condé, & de contri» buer à une victoire qui pouvoit l'humilier. » Peut-être ne fut-il jamais ſi grand qu'en » ſervant ſon émule. Il dégagea lui-même le » maréchal de Grammont, qui plioit avec » l'aîle gauche. Il prit le général Beck. » Nous ignorons où ce grand Ecrivain a pris cette anecdote. Tous les hiſtoriens que nous avons conſultés n'en parlent point. Ils nous

diſent, au contraire, que, dans le tems que Condé triomphoit en Flandres, Turenne triomphoit en Allemagne.

LENTAGIO. (*bataille de*) L'an 552, l'eunuque Narsès, général des armées de l'empereur Juſtinien, arriva en Italie pour s'oppoſer aux progrès de Totila. Son deſſein étoit de ne point s'arrêter à des ſiéges, & de terminer la guerre par une action déciſive. Le roi des Goths étoit campé dans un lieu nommé *Tagines*, aujourd'hui *Pagina*, entre Urbin & Foſſombrone. Narsès alla l'y chercher, & poſta ſes troupes à quatre lieues de l'ennemi, dans la plaine de Lentagio, que les gens du pays appelloient alors, ſans fondement, les *tombeaux des Gaulois vaincus par Camille*. Les Goths voulurent s'emparer d'un poſte défendu par cinquante Romains. Ils furent repouſſés pluſieurs fois, & obligés de ſe retirer avec perte. Dans cette attaque, Paul & Auſilas, officiers de Narsès, ſe ſignalerent en héros. S'étant élancés hors des rangs, &, maniant leur arc avec une force & une adreſſe incroyables, ils abbatoient autant d'hommes & de chevaux qu'ils tiroient de flèches. Quand leurs carquois furent épuiſés, ils s'armerent de leurs épées; &, ſe couvrant de leurs boucliers, ils ſoutinrent ſeuls l'effort des Goths, abbatant la pointe des lances à coups d'épée. Enfin Paul, voyant la ſienne émouſſée, la jette par terre; &, ſaiſiſſant à deux mains la lance du premier cavalier qui court ſur lui, il la lui arrache de vive force; il en [illegible]arme de même trois autres; & ce prodige [illegible]'audace & de vigueur

acheve de décourager les Goths. Après que Narsès eut dignement récompensé cet exploit, il rangea son armée en bataille, & donna le signal du combat. Avant qu'on s'ébranlât, de part & d'autre, Totila, pour gagner du tems, s'avança au milieu des deux armées. Sa bonne mine, sa contenance fiere & intrépide, la vigueur qui paroissoit dans toute sa personne, la richesse & l'éclat de ses armes & de ses habits étonnoient tous les regards. Il montoit un cheval vigoureux & parfaitement dressé, qu'il manioit, sur toutes les voltes, avec une merveilleuse adresse. Il lançoit en l'air sa javeline, en courant; la reprenoit par le milieu; la changeoit de main; se renversoit sur la croupe; fléchissoit son corps à droite & à gauche, avec tant de souplesse, qu'on voyoit bien que, dès son enfance, il s'étoit formé avec soin à tous les exercices militaires. On en vint aux mains, après cette comédie militaire. La fureur fut égale; mais les Goths, trop précipités dans leurs attaques, furent enfoncés avec une grande perte. Bientôt, ne pouvant plus soutenir la sage impétuosité des Romains, ils prirent la fuite de toutes parts. En vain Totila voulut les retenir, & par ses prieres & par ses exemples. Il ne fut point écouté. Il fut même obligé de fuir avec eux, pour la premiere fois de sa vie. Ce fut alors qu'Asbade, général des Gépides, qui le poursuivoit avec chaleur, le blessa mortellement. Cet accident acheva la déroute des Goths. Leur roi, contraint de s'arrêter à Capra, expira, quelque tems après. Telle fut la fin du fameux

Totila, prince que ſa juſtice, ſa ſageſſe & ſa valeur doivent placer au rang des plus grands monarques.

LÉOPOLD. (*priſe de*) Le roi Charles XII, voulant achever la conquête de la Pologne, s'avança, le 5 de Septembre 1704, du côté de Léopold ou Lemberg, capitale du grand Palatinat de Ruſſie, ville dont les murs & les fortifications régulieres faiſoient un des plus sûrs boulevards de la Pologne. Le Roi détacha d'abord un bon corps de troupes pour écarter quinze cens Polonois poſtés près d'une égliſe, à portée de la place. Les Suédois obéirent avec tant d'ardeur, qu'ils entrerent dans les fauxbourgs, où ils ſe cantonnerent, malgré le canon de la ville. Le lendemain, Charles commanda quelques dragons & quatre cens cavaliers qui s'approcherent des remparts; y planterent leurs échelles; s'en emparerent, &, renverſant tout ce qui s'offroit à leurs coups, ſe rendirent maîtres de Léopold. Les troupes victorieuſes ſe rangerent en bataille dans la grande place. Là, ce qui reſtoit de la garniſon vint ſe rendre priſonniere de guerre. La ville ſe racheta du pillage pour quatre cens mille écus; &, par l'ordre du Roi, les habitans apporterent quatre cens caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaiſſelles, & de choſes précieuſes, qui appartenoient à Auguſte. L'on trouva encore cent quarante piéces de canon que les Suédois firent crever, faute de chevaux pour les emmener, excepté quatre marquées aux armes de Suède, & qu'on avoit données au ſieur Galeski, gouverneur de la ville, dans

ſon ambaſſade de Suède. Charles ſignala tellement ſa valeur dans la priſe de Léopold, que ſes généraux ſe jetterent à ſes pieds pour le conjurer de ſe conſerver avec plus de ſoin. Mes » amis, leur répondit-il, il eſt vrai que vous » n'avez pas beſoin de mon exemplepour ſou- » tenir l'honneur de la nation; mais il faut du » moins que je faſſe comme vous autres, pour » remplir les devoirs d'un roi de Suède. »

LÉRIDA. (*bataille & ſiéges de*) 1. Le maréchal de la Mothe-Houdancourt, étant entré, en 1642, dans la Catalogne, avec une armée de douze mille hommes, rencontra, près de Lérida, le marquis de Leganès, qui commandoit vingt-cinq mille combattans. S'appercevoir & s'attaquer ne furent qu'une même choſe. On ſe battit avec cette fureur qui régnoit entre les deux nations, avant qu'un heureux génie n'eût formé qu'une ſeule famille des royaumes de France & d'Eſpagne. Enfin, après un long acharnement, la victoire couronna les drapeaux François; & deux mille cinq cens Eſpagnols reſterent, dit-on, ſur la place. Leganès écrivit au roi Catholique qu'il avoit chaſſé les François de leur poſte, & pris leur canon. Philippe IV le crut d'abord; mais, détrompé à la fin de la campagne, il fit arrêter le général impoſteur, & le relégua dans ſa maiſon de Madrid, avec défenſe d'en ſortir.

2. Le 8 de Mai 1647, le prince de Condé quitta Barcelone, &, en ſix jours, arriva devant Lérida, dans le deſſein d'en former le ſiége. Cette ville fameuſe eſt ſituée ſur la Ségre. Un mur épais, divers baſtions, quel-

ques ouvrages à corne, un foſſé large & profond, un beau château qui lui ſert de citadelle, la rendent moins redoutable, que ſa poſition ſur un roc ſi vif & ſi dur, qu'il eſt preſqu'impoſſible de le percer. Philippe IV en avoit confié la défenſe à dom Georgio Britt, Portugais, l'un des hommes de l'Europe qui avoit le plus de valeur, d'expérience, de réputation, de généroſité, de politeſſe. Sa garniſon étoit compoſée de quatre mille hommes d'élite; & la place munie d'une artillerie nombreuſe, & d'une ſi grande quantité de vivres & de munitions de guerre, qu'il eût été difficile de les épuiſer en ſix mois de tranchée ouverte. L'armée Françoiſe ne montoit qu'à ſeize mille hommes, mal payés, &, par conſéquent, mauvais ſoldats. Le maréchal de Grammont la commandoit ſous les ordres du Prince: le comte de Marſin & le duc de Châtillon rempliſſoient les fonctions de lieutenans-généraux; le marquis de la Mouſſaie, M. d'Arnauld, le comte de Broglio, le chevalier de la Valière, le marquis de la Trouſſe & le comte de Tavannes, celles de maréchaux-de-camp. Condé s'établit dans les lignes du comte d'Harcourt, qui, quelques mois auparavant, avoit inutilement bloqué Lérida. La pareſſe des Eſpagnols les avoit laiſſé ſubſiſter. Le Prince les aſſura par de nouveaux forts, & forma toutes ſes diſpoſitions. Dès les premieres attaques, le chevalier de la Valière, qui s'étoit flaté d'un prompt ſuccès, fut tué; & ſa mort reſta ſans vengeance, parce qu'on attendoit, de jour en jour, la groſſe artillerie qui n'arri-

voit point. Ce délai, dont l'avare Mazarin étoit la cauſe, faiſoit languir le bouillant général dans une inaction douloureuſe. Il frémiſſoit contre l'indigne miniſtre, ennemi de ſa gloire. Pour ſurcroît de diſgrace, la Ségre, groſſie par la fonte des neiges des Pyrénées, déborde avec tant de violence, qu'elle entraîne avec ſes eaux rapides les ponts de communication. A l'inſtant, Britt, qui ſuivoit d'un œil judicieux toutes les démarches, toutes les ſituations de l'ennemi, qui épioit toutes les occaſions favorables, ſort de la place, avec la plus grande partie de ſa garniſon; &, profitant de l'abſence du Prince & du Maréchal occupés à prendre quelques châteaux, il fond ſur le quartier de Marſin, abandonné à ſes propres forces, & qui avoit envoyé la cavalerie fourrager à pluſieurs lieues du camp. Dans cette circonſtance funeſte, Marſin s'arme de tout ſon courage. Tel qu'un lion furieux, qui brave les coups qu'on lui porte, il ſe préſente d'un air intrépide à la garniſon de Lérida, & ſoutient, pendant près de deux heures, tous les efforts des Eſpagnols. Animés par l'exemple de leur chef, les François font des prodiges. Ils repouſſent le gouverneur: ils attaquent; ils renverſent quatre cens chevaux embuſqués dans les maſures d'un fauxbourg. L'ennemi déconcerté cherche ſon ſalut dans la fuite. Les vaincus ſe jettent dans la riviere, & regagnent, à la nage, les remparts de leur ville. Cependant Condé revient au camp; rétablit les ponts, & diſpoſe deux attaques. L'une, qu'il conduit lui-même, embraſſe une vieille égliſe,

égliſe, changée en fortereſſe, & ſituée à deux cens pas de la ville. L'autre, dirigée par Grammont, eſt dreſſée vers une chapelle non moins fortifiée que le temple. Le 27 de Mai, le régiment de Champagne, précédé des vingt-quatre violons du Prince (*a*), ouvrent la tranchée, en plein jour, avec toutes les démonſtrations de la joie & de l'eſpérance. Tout répond d'abord aux vœux des aſſiégeans. Les progrès ſont rapides. L'officier, le ſoldat même, animés par le ſuccès, ſe livrent avec ardeur aux travaux pénibles de la guerre, que leur général partage avec eux; mais bientôt tout change. Le découragement ſuccede tout-à-coup à cette allégreſſe martiale. Les obſtacles, qui ſe rencontrent à chaque pas, diſſipent la douce illuſion qui, juſqu'alors, avoit ſéduit les eſprits. En vain le Prince prie & menace; en vain il punit & récompenſe. Le guerrier immobile ſe refuſe à d'inutiles fatigues. Britt, qui avoit vu tranquillement les premieres approches des François, s'apperçoit qu'il eſt tems d'agir. Il redouble le feu de ſon artillerie & de ſa mouſqueterie. Il prépare, chaque jour, des ſorties terribles & meurtrieres. Pluſieurs fois il nettoie la tranchée; il détruit les travaux; il renverſe les batteries. Dans l'une de ces actions, qui fut la plus ſanglante du ſiége, il ſe précipita ſur la tranchée de Condé, ſuivi de plus de la moitié de ſa garniſon: en moins

(*a*) Dans toute l'Europe, on a traité cette action de fanfaronade. « On ne ſçavoit pas, dit M. de Voltaire, que c'étoit l'uſage en Eſpagne. »

de quelques minutes, il maſſacra tous les mineurs ; brûla les faſcines ; encloua le canon ; bleſſa à la tête & prit M. d'Arnauld. Déja le régiment Suiſſe de Bromme, effrayé d'un ſi grand déſaſtre, avoit abandonné tous les poſtes, lorſque Condé accourt lui quatrieme. D'abord il force les Suiſſes, à grands coups d'épée, de retourner à la tranchée : il dégage Arnauld ; regagne, à découvert & ſous le feu prodigieux de la place, tous les poſtes abandonnés. Enfin il oblige le gouverneur à chercher un aſyle dans Lérida. Cette victoire eſt d'autant plus remarquable, qu'elle fut remportée par ces mêmes Suiſſes qui, un peu auparavant, avoient paru ſi épouvantés : tant il eſt vrai que, pour l'ordinaire, les ſoldats ne ſont que des machines dont toute la force conſiſte dans l'ame qui les dirige !

Le Prince, après cet exploit glorieux, ſe hâta de rétablir les ouvrages. Cinq jours entiers furent employés à ce pénible travail ; & l'on ſe porta aux attaques avec une nouvelle ardeur. Britt, étonné de tant de conſtance, réſolut de tout hazarder pour arrêter des progrès qui pouvoient bientôt lui devenir funeſtes. Le 11 de Juin, entre midi & une heure, c'eſt-à-dire, dans l'inſtant même que Condé quittoit la tranchée pour aller dîner chez le comte de Marſin, au-delà de la Sègre, la garniſon preſqu'entiere ſort de Lérida, & tombe ſur le régiment de Montpouillon, à la tête duquel le marquis de la Mouſſaie gardoit les travaux. Le ſuccès des aſſiégés fut rapide. Une partie du régiment eſt taillée en piéces. L'autre ſe conſerve par une

prompte retraite. La Mouſſaie défend preſque ſeul la batterie, n'ayant d'autre eſpoir que de périr, l'épée à la main. Au bruit effroyable, qui ſe fait entendre, le Prince, prêt à paſſer la riviere, s'arrête; prête l'oreille; diſtingue des clameurs; en devine la cauſe; donne ſes ordres, & court, à bride abbatue, vers la tranchée dont l'ennemi étoit le maître. Le premier objet qui frappe ſes regards, ce ſont ces mêmes Suiſſes qui, dans une autre occaſion, avoient pris la fuite, & qui, dans celle-ci, réparoient leur honneur par des faits d'armes héroïques. A la vue du Prince, ils rempliſſent l'air de cris d'allégreſſe. Leur fureur guerriere ſe ranime; &, dans la joie d'avoir Condé pour témoin de leurs exploits, ils témoignent tant d'audace & de fierté, que l'auguſte général n'eut beſoin que de leur ſecours, pour triompher des Eſpagnols, & regagner les poſtes perdus. Cependant l'infatiguable Britt, dangereuſement bleſſé, ſe faiſoit traîner en chaiſe ſur les remparts & à la brèche, encourageant le ſoldat, plus encore par ſes actions que par ſes paroles, augmentant ſans ceſſe le feu de ſon artillerie, paroiſſant enfin déterminé à s'enſevelir ſous les débris de ſa place. Il avoit raſſemblé une ſi prodigieuſe quantité de feux d'artifice & de grenades, qu'il vint à bout deux fois de brûler la galerie des aſſiégeans. Elle ne fut rétablie qu'avec beaucoup de peine. Une ſi opiniâtre réſiſtance avoit tellement découragé l'infanterie Françoiſe, qu'elle s'enfuyoit, dès qu'elle entendoit le funeſte cri d'*Alerte à la muraille !* qui partoit de la place, &

qui étoit toujours ſuivi d'un ſanglant combat.

Toutefois, malgré la défenſe héroïque du gouverneur, il eſt conſtant que Lérida eût ſuccombé, ſi le Prince eût recu de la France le nombre de troupes & la quantité de munitions qui lui avoient été promiſes, ou même ſi la déſertion cauſée par l'excès des chaleurs & des fatigues n'eût ruiné l'armée. Déja il étoit venu à bout de faire brèche à la contreſcarpe de la ville & à celle du château. Tout-à-coup il apprend que l'armée Eſpagnole, une fois ſupérieure à la ſienne, s'approche pour le combattre. Il n'y avoit pas à délibérer : il falloit ou emporter la place d'aſſaut, ou ſe réſoudre à lever le ſiége; cruelle alternative ! Condé, que l'Europe s'étoit accoutumée à regarder comme invincible, doit-il céder à un ennemi qu'il a tant de fois vaincu ? Quelle ſource de chagrins & d'amertume pour un conquérant qui ne reſpire que la gloire ! Mais hazardera-t-il un aſſaut avec des troupes conſternées ? & s'expoſera-t-il à la même deſtinée qu'Harcourt, pour être enſuite le triſte témoin de la perte de la Catalogne ? Cette derniere réflexion décide le magnanime général. L'amour de la patrie l'emporte ſur celui de la gloire. Il aſſemble ſes capitaines, & leur expoſe ſon projet. Cette réſolution étoit deſirée depuis long-tems. Elle fut applaudie ; & l'on ſe diſpoſa à la retraite avec tous les tranſports de la joie la plus vive. On la fit heureuſement, le 17 de Juin; & Britt, qui étoit ſorti de Lérida avec toute ſa garniſon, n'oſa attaquer l'arriere-garde. Ce capitaine,

durant tout le cours du siége, s'étoit distingué par des procédés généreux. Il ne laissa passer aucun jour sans envoyer des rafraîchissemens au Prince; &, quand ce héros eut abandonné son entreprise, il lui écrivit qu'il se seroit fait une véritable joie de lui apporter les clefs de Lérida, si son devoir ne l'eût forcé de ne les remettre qu'entre les mains du roi qui lui en avoit confié la garde.

3. Lérida, depuis cette époque, fut regardée comme l'écueil des plus grands capitaines, & comme une ville imprenable. Mais, en 1707, le duc d'Orléans détruisit ce préjugé flatteur. Ce Prince s'en approcha, vers la fin de Septembre, avec une armée nombreuse, ayant sous ses ordres le marquis de Légal. Les remparts étoient bordés de quarante-cinq foudres de bronze, & de quelques mortiers qui lançoient une douzaine de grenades à la fois. On brava ces instrumens de mort; &, la nuit du 2 au 3 d'Octobre, on poussa la tranchée, à la faveur d'un ravin, jusqu'à cinquante-cinq toises de la place. Le Prince fit battre en brèche; &, pour menager le soldat, on fit les approches à la sappe. Dès le 12, tout fut disposé pour l'assaut. Le duc d'Orléans donne le signal, à l'entrée de la nuit. Aussi-tôt six compagnies de grenadiers, deux bataillons d'Auvergne, un bataillon de Bresse, un autre d'Angoumois, se disputent l'honneur d'arriver les premiers aux remparts. Les assiégés se défendent durant deux heures. Animés par l'exemple du prince de Darmstadt, gouverneur de la ville, ils firent des prodiges de valeur. Mais enfin, accablés par les François,

ils abandonnent les murailles, & cherchent un aſyle dans le château. Le 13 au matin, les vainqueurs entrerent dans Lérida, où ils ne trouverent que des femmes, des enfans, des vieillards, dont les égliſes étoient remplies. Ils reſpecterent ces refuges ſacrés, & la foibleſſe des ennemis qui s'y étoient renfermés. Seulement la colere des ſoldats ſe tourna contre des moines qui avoient paru ſur la brèche, les armes à la main. Toutefois ils n'exercerent leur vengeance que ſur la cuiſine des bons peres qu'ils forcerent de jeûner durant pluſieurs jours. Après cette premiere conquête, le duc d'Orléans eſſaya celle du château qui fit une brave réſiſtance, & qui ne capitula que le 11 de Novembre, lorſqu'on étoit près de faire jouer une mine & de donner l'aſſaut.

LESZNO. (*bataille de*) Le 7 d'Octobre 1708, le Czar, à la tête de cinquante mille hommes, atteignit près du village de Leſzno, à deux lieues de Propoïsk, ſur le Soſs, le général Lewenhaupt, qui alloit joindre le roi de Suède avec à-peu-près ſeize mille combattans & une grande quantité de proviſions de guerre & de bouche. On en vint aux mains. Dès le premier choc, les Moſcovites laiſſerent quinze cens morts ſur la place, & prirent la fuite. Le Czar courut à l'arriere-garde, pour les arrêter, & cria à ſes généraux : « Tuez les fuyards, & ne m'épargnez » pas moi-même, ſi je ſuis aſſez lâche pour » me retirer. » Les paroles & les ordres de ce Prince, devenu le digne rival de Charles XII, rétablirent en un inſtant la bataille. Mais le

général Suédois se contenta de son premier succès, & continua sa marche. Le lendemain, à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout; &, durant deux heures, on se battit avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent beaucoup de monde; mais ils garderent leurs rangs, & la victoire fut indécise. A quatre heures, la bataille recommença, pour la troisieme fois, avec plus de furie & d'acharnement, & dura jusqu'à la nuit. Enfin le nombre l'emporta. Les Suédois furent rompus, enfoncés, & repoussés jusqu'à leurs bagages. Lewenhaupt rallia ses troupes derriere ses chariots. Elles ne montoient plus qu'à neuf mille hommes. Le 9 au matin, il se retira dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon, & mis le feu à ses chariots. Les Moscovites vinrent encore l'attaquer; & le général Suédois perdit plus de quatre mille soldats. Mais le reste ne put être forcé; & Lewenhaupt fit sa retraite à la faveur de la nuit. Cette victoire du Czar lui coûta plus de vingt mille hommes, & lui procura plus de six mille chariots sauvés de l'incendie, & seize piéces de canon.

LÉTHÉ. (*journée du fleuve*) Il ne faut souvent qu'un simple abus du pouvoir, pour renverser les thrônes & les empires les mieux affermis. Rodrigue, ou Rodéric, roi d'Espagne, à peine délivré des guerres civiles, qui avoient agité les premieres années de son règne, s'abandonna sans réserve aux trompeuses douceurs de la volupté. Tout devint

la victime de la lubricité de ce Prince. La pudeur n'eut plus d'aſyles. Encore, ſi, pour ſatisfaire ſes paſſions brutales, il n'eût fixé ſes regards que ſur des objets vulgaires, il n'eût fait qu'amuſer la cenſure, ſans exciter la vengeance. Mais ce monarque téméraire oſa porter une main profane & libertine ſur les têtes les plus reſpectables, & ſouiller le plus beau ſang de ſon royaume. Il ſéduiſit la fille du comte Julien, l'un des plus puiſſans ſeigneurs de ſa cour, & la renvoya, quelques jours après. Cette amante outragée, qui ſans doute auroit pu pardonner à Rodrigue ſon audace, ne lui pardonna point ſon inconſtance. Elle confia ſa honte & ſes malheurs à ſon pere. Julien, le plus fier & le plus vindicatif des hommes, ne balance pas un moment. Il s'adreſſe à Mouſa-Ben-Naſir, gouverneur de l'Afrique, & conclut avec lui un traité qui livre aux Arabes l'Eſpagne, & hazarde toute l'Europe. Oppas, évêque de Séville, & frere de Vitiza, le plus mauvais prêtre & le plus mauvais citoyen d'Eſpagne, s'unit au comte pour perdre le roi & la monarchie, & vend aux infidèles ſa foi & ſa patrie.

Mouſa, fier d'être le premier, parmi les Arabes, qui portât les armes des Califes en Europe, fait deſcendre en Eſpagne douze mille ſoldats d'élite, ſous la conduite de Tarik-Ben-Ziad-Ben-Abdoullah, officier d'un rare mérite, qui avoit ſervi avec diſtinction dans les guerres d'Afrique. Les vaſſaux, les créatures & les amis de Julien ſe rangent en foule ſous les drapeaux de Mahomet. Héraclée, Algéſire, & pluſieurs autres villes cèdent au

torrent. Ces progrès réveillent enfin le voluptueux Rodrigue. Il ſe réconcilie d'abord avec Oppas & les fils de Vitiza, qui le trompent par leurs ſermens perfides, & qui, pour le précipiter plus ſûrement dans l'abyme, joignent leurs forces aux ſiennes. Enſuite, à la tête de plus de cent mille hommes, il s'avance fièrement vers les ennemis. Mais, dans cette multitude, on ne comptoit que des citoyens amollis par les délices, & preſque point de ſoldats. Les Arabes, au contraire, tous vieux guerriers endurcis à la fatigue & aux coups, avides du ſang chrétien, ne reſpirant que la propagation de l'Alcoran, ne connoiſſoient que la victoire ou la mort.

Les deux armées ſe rencontrerent ſur les bords du fleuve Léthé. Durant ſept jours, il y eut, de part & d'autre, des eſcarmouches très-vives, comme ſi chacun des deux peuples eût voulu eſſayer ſes forces, avant que d'en venir à une bataille déciſive. Enfin, le huitieme jour, un Dimanche 11 Novembre 714, les deux armées s'ébranlerent. Rodrigue, monté ſur un char d'yvoire, la couronne ſur la tête, & décoré des autres marques de la dignité royale, ſe place aux premiers rangs, & donne le ſignal. On s'entre-choque; on ſe mêle; on ſe frappe avec fureur. Le Roi donne par-tout l'exemple de la bravoure. On diroit qu'il n'a jamais ſommeillé dans le ſein des plaiſirs. Les Goths, animés par ſon exemple, font des prodiges de valeur. Les infidèles n'oſent réſiſter à ces guerriers que le déſeſpoir a rendus redoutables. Déja, culbutés, accablés de toutes parts, ils cédoient la vic-

toire, lorſque l'évêque Oppas & les fils de Vitiza vont tout-à-coup ſe ranger du côté des vaincus, pour accabler le monarque vainqueur. Les Goths, chargés à leur tour au milieu de leur triomphe, ſont frappés de terreur, ſe découragent & prennent la fuite. En vain Rodrigue veut les arrêter; prieres, promeſſes, menaces, tout eſt inutile. Il eſt lui-même emporté par le torrent des fuyards, & ſe ſauve ſur un cheval, ſans qu'on ait ſçu ce qu'il devint. On trouva ſeulement ſon char, ſa couronne, ſes brodequins & ſon manteau de pourpre dans un bourbier. Cette fameuſe bataille décida du ſort de l'Eſpagne & de l'empire des Goths, qui ſubſiſtoit dans ce royaume depuis plus de trois cens ans.

LEUCATE. (*attaque de*) Durant les troubles de la Ligue, en 1590, du Barri de Saint-Aunez, gouverneur, pour Henri le Grand, à Leucate, en partit, afin de communiquer un projet au duc de Montmorenci, qui commandoit dans le Languedoc. Il fut pris en chemin par les Ligueurs qui marcherent auſſi-tôt, avec les Eſpagnols, vers Leucate. Ils preſſerent ce gouverneur de leur livrer la place. Ils le menacerent même de le faire mourir, s'il n'engageoit Conſtance de Cézelli, ſa femme, qui s'étoit miſe à la tête de la garniſon, de faire ouvrir les portes. Il fut inébranlable. Conſtance, avertie du danger de ſon époux, répond que, ſi les Ligueurs veulent commettre une injuſtice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de ſon mari, en livrant une fortereſſe pour la conſervation

de laquelle il ſeroit gloire de mourir. Les aſſiégeans font pluſieurs tentatives ; &, dans toutes, ils ſont repouſſés. Irrités de cette courageuſe réſiſtance, qu'un ennemi généreux auroit admirée, ils exécuterent leur cruelle menace, & leverent le ſiége. La garniſon voulut uſer de repréſailles ſur le ſeigneur de Loupian, qui étoit du parti de la Ligue, & qui avoit été fait priſonnier. La généreuſe Conſtance s'y oppoſa. Henri, qui ſçavoit récompenſer les belles actions, parce qu'il en faiſoit lui-même, envoya à cette héroïne le brevet de Gouvernante de Leucate, avec la ſurvivance pour ſon fils.

2. En 1637, les Eſpagnols, commandés par le célèbre Sarbellon, formerent le ſiége de Leucate. Cette ville ſoutint avec toute la vigueur poſſible les attaques réitérées de ces redoutables aſſaillans que le duc de Halluin obligea de ſe retirer, après avoir employé vainement tout ce que peut la valeur pour emporter une place.

LEUCOFAO. (*bataille de*) L'an 596, les rois d'Auſtraſie & de Soiſſons ſe déclarerent la guerre, & en vinrent aux mains dans les plaines de Leucofao, en Gâtinois, lieu inconnu aujourd'hui. Le combat fut un des plus ſanglans qui ſe ſoient donnés entre les princes d'un même peuple. Nous en ignorons le détail. L'Hiſtoire nous apprend ſeulement que les rois, dont le plus âgé n'avoit que douze ans, marchoient à la tête de leurs troupes, & que la victoire couronna Clotaire & la régence de Frédegonde.

LEUCTRES. (*bataille de*) Lacédémone

déclara la guerre aux Thébains, qu'elle allarma un peu par cette réſolution, à cauſe du peu de troupes qu'ils avoient ſur pied. Mais le célèbre Epaminondas étoit à leur tête, & ce général valoit ſeul une grande armée. Lacédémone arma plus de vingt-quatre mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Epaminondas ne put ramaſſer que quatre cens chevaux, & ſix mille fantaſſins, avec le *bataillon ſacré*. C'étoit un corps de trois cens jeunes gens unis d'une étroite & tendre amitié, engagés par un ſerment particulier à ne prendre jamais la fuite, & à ſe défendre les uns les autres juſqu'au dernier ſoupir. On ſe mit en bataille dans la plaine de Leuctres, petit bourg en Béotie. Cléombrote commandoit la phalange Lacédémonienne, qui faiſoit la force de ſon armée. Le général Thébain s'attacha à l'enfoncer; & il en vint à bout, après la mort de Cléombrote qui fut tué en combattant avec courage. Les Spartiates firent des efforts extraordinaires pour enlever le corps de ce Prince, l'un de leurs rois, & réuſſirent à l'emporter. Après ce glorieux avantage, ils vouloient retourner à la charge; mais les Alliés prirent la fuite avec tout le reſte de l'armée. Quatre mille hommes reſterent ſur la place; & cette célèbre victoire ne coûta que trois cens hommes aux Thébains. (*An du monde* 3633.) La nouvelle, qui en fut portée à Sparte par les fuyards qui étoient en grand nombre, y cauſa une morne triſteſſe; & la douleur de cette fiere république étoit d'autant plus réelle, qu'elle ſe voyoit ſans reſſources. Les loix lui

défendoient d'employer les ſoldats qui avoient abandonné le champ de bataille; &, dans cette occaſion, pour obéir aux loix, elle s'expoſoit à périr, en ſe privant de tant de gens de guerre. Dans cette circonſtance critique, on choiſit le roi Agéſilas pour légiſlateur, avec un ſouverain pouvoir d'introduire dans les ordonnances ſacrées de Lycurgue tous les changemens qu'il lui plairoit. L'habile Prince, ſans y rien ajoûter, ſans en rien retrancher, ſans y rien changer, ſçut trouver le moyen de ſauver les fuyards & l'état. « Spar» tiates, dit-il dans l'aſſemblée, laiſſons pour » aujourd'hui dormir les loix, & que demain » elles reprennent toute leur autorité. » Quant à Epaminondas, ce grand capitaine fut juſtement préconiſé dans toute la Grèce dont, par cette victoire, il fut regardé comme le libérateur. Toutes les villes ſe répandoient en éloges: par-tout on exaltoit ſa gloire; mais ce héros modeſte, au milieu de ces applaudiſſemens, ſe contentoit de dire : « Ma joie » eſt celle que je ſçais qu'éprouveront mes » pere & mere, à la nouvelle de mon triom» phe. » Quelle grandeur d'ame ! quelle nobleſſe ! Où trouvera-t-on aujourd'hui des fils qui reſſemblent à Epaminondas ?

LEUTMÉRITZ. (*ſiége de*) En 1742, le prince de Lobkowitz, voyant que les François étoient rentrés dans Prague, & qu'ils avoient évacué la plûpart des poſtes qu'ils occupoient aux environs de cette place, détacha le comte de Wallis pour attaquer Leutméritz, ville voiſine, bâtie ſur la rive de l'Elbe. Le Comte alla camper avec toutes ſes

troupes devant la place, & fit ſommer le marquis d'Armentieres, qui y commandoit, de la rendre. Le brave gouverneur répondit qu'il ſe défendroit juſqu'à la derniere extrémité; &, ſur cette réponſe, le comte de Wallis fit attaquer la ville par trois endroits à la fois. Malgré le feu vif & continuel de l'artillerie & de la mouſqueterie, qui foudroyoit les remparts; malgré le peu de monde qu'avoit le marquis d'Armentieres, il ſoutint, pendant trois jours, les attaques des aſſiégeans, avec ce phlegme guerrier que rien ne déconcerte. Enfin, voyant les Croates près d'entrer dans la place, & les Autrichiens arrivés à la troiſieme barriere du fauxbourg, il demanda à capituler. Sa garniſon, réduite à ſept cens hommes, ſortit avec tous les honneurs militaires.

Au mois de Novembre 1744, Leutméritz fut priſe par le roi de Pruſſe, qui y donna le rendez-vous aux troupes qu'il avoit à Prague, & qui l'abandonna, en ſe retirant de la Bohême.

LEUZE. (*combat de*) L'armée des Alliés, commandée par le prince de Waldeck, & celle des François, conduite par le maréchal de Luxembourg, ſe cherchoient dans les Pays-bas pour en venir aux mains. Le 18 de Septembre 1691, elles ſe rencontrerent près de Leuze, ſur les bords de la Denre, où le général Allemand étoit campé. A peine eut-il apperçu les François, qu'il voulut quitter Leuze, pour aller s'établir à Cambron, qui n'eſt qu'à trois lieues & demie de-là; mais, avant qu'il eût paſſé le ruiſſeau de la Catoire,

ſon arriere-garde fut chargée par le maréchal de Luxembourg. Le choc fut rude. L'attaque & la réſiſtance furent également terribles. Enfin, après un long combat, dans lequel la Maiſon du Roi & la Gendarmerie ſe couvrirent de gloire, la valeur Françoiſe triompha; & le prince de Waldeck chercha ſon ſalut dans une prompte retraite. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur au Maréchal, qu'il n'avoit que vingt-huit eſcadrons contre ſoixante & quinze.

LEWE. (*priſe de*) En 1678, les François, maîtres de pluſieurs places du Brabant, voulurent arrondir leurs conquêtes, en s'emparant de Lewe, petite ville que ſa ſituation, ſes écluſes & les ouvrages qui l'environnent rendoient importante. M. de Bréteſch, colonel de Dragons, officier qu'une activité peu commune rendoit capable des plus grandes entrepriſes, exécuta ce projet preſqu'auſſi-tôt qu'il eut été conçu. Au milieu des ténèbres, il arriva devant la place; ſe ſervit de bateaux de joncs, & s'avança, par ce moyen, juſqu'aux paliſſades qui furent forcées ſans peine. Cette audace héroïque étonna les aſſiégés. Craignant de réſiſter à des ennemis que les plus grands obſtacles ne pouvoient arrêter, la garniſon ſe rendit, le 4 de Mai, au lever de l'aurore.

En 1705, les Alliés, ayant forcé les lignes que l'électeur de Baviere avoit fait faire au-delà de Louvain, firent aſſiéger Lewe. Cette place n'avoit alors que trois cens hommes de garniſon. Elle ne put ſe défendre, & ſe rendit à la premiere ſommation.

LEWES. (*bataille de*) Les barons d'Angleterre s'étoient révoltés contre Henri III, leur ſouverain, & lui faiſoient une guerre ouverte, ſous la conduite du comte de Leiceſter. Après quelques combats, qui ne furent pas déciſifs, on en vint, en 1264, à une action générale dans la plaine de Lewes. Les Royaliſtes, encouragés par l'exemple & les exhortations du monarque, de ſon fils Edouard & de Richard, roi des Romains, combattirent avec beaucoup de courage. Les Confédérés n'en montrerent pas moins, & ſoutinrent le choc avec cette fermeté qu'inſpire l'eſpérance certaine de la victoire. L'un & l'autre parti fait, pour la remporter, des efforts extraordinaires. On attaque; on réſiſte; on pouſſe; on repouſſe : le ſuccès eſt longtems incertain. Enfin le prince Edouard, entraîné par une ardeur indiſcrette, abandonne tout l'avantage qu'il avoit eu juſqu'alors, & pourſuit vivement les troupes qu'il avoit miſes en déroute. Le roi ſon pere, trop foible pour réſiſter à l'impétuoſité des Confédérés, plie, recule, ſe laiſſe enfoncer & prendre. Le roi des Romains ſubit le même ſort. Le téméraire Edouard, revenant de la pourſuite des fuyards, trouve le champ de bataille occupé par les Barons, & devient leur priſonnier. Ce triomphe rendit le Comte rebelle maître du gouvernement qu'il changea au gré de ſes caprices.

LEYDE. (*ſiége de*) Dom Louis de Requeſens venoit d'être déclaré ſucceſſeur du duc d'Albe dans le gouvernement de la Flandre. Ce nouveau chef voulut ſignaler les commencemens

mencemens de ſon adminiſtration par un coup hardi. Il chargea François Valdès d'aſſiéger Leyde, l'une des principales villes de la Hollande, ſituée dans un terrein bas, &, pour ainſi dire, au milieu d'un labyrinthe d'eaux vives & d'eaux dormantes, qui coupent de toutes parts les campagnes qui l'environnent. Le Rhin, qui la baigne de ſes eaux rapides, contribue beaucoup à la rendre imprenable. Valdès avoit déja fait quelques tentatives pour ſe rendre maître de cette place importante, avant l'entrée du comte Louis dans la Flandre; mais il avoit échoué, & tous ſes efforts n'avoient ſervi qu'à manifeſter ſa foibleſſe. Il ſaiſit donc avec joie cette occaſion de réparer ſon honneur; &, sûr de triompher avec une armée courageuſe & formidable, il ſe préſenta, le 26 de Mai 1574, devant Leyde, dont il forma le blocus pour la ſeconde fois.

Les Rebelles avoient fortifié les paſſages les plus capables de retarder les progrès de l'ennemi, & de favoriſer l'entrée des ſecours. Deux villages, Alfen & Maſencluſe, attirerent ſur-tout leur attention. Le premier eſt bâti ſur un canal qui eſt traverſé d'un pont, & dont les écluſes peuvent ſuſpendre ou rétablir le cours de l'eau. On y mit quelques corps de troupes choiſies. Le ſecond, élevé ſur le chemin de Leyde, commande un des principaux paſſages. On s'y retrancha de même. Valdès ſurmonta ſans beaucoup de peine ces premiers obſtacles. D'abord il attaqua le pont d'Alfen, dont il emporta la redoute après un combat ſanglant. Le village ſe rendit auſſi-tôt, & Maſencluſe ſuivit ſon

exemple, quelques jours après. Enſuite le général Eſpagnol enferma la ville de pluſieurs forts, dont le plus redoutable étoit celui de Lammène. Les bourgeois, réſolus de défendre leur patrie juſqu'à la derniere extrémité, voulurent chaſſer les Royaliſtes de ce poſte incommode. Ils firent une ſortie furieuſe, & tomberent ſur ceux qui le gardoient avec une telle impétuoſité, qu'ils furent ſur le point de s'en emparer; mais les Eſpagnols l'emporterent enfin; & les Rebelles, trop foibles, chercherent un aſyle ſous leurs remparts. Cet échec ne rallentit point leur courage intrépide. On répara les murailles; on conſtruiſit de nouveaux ouvrages; on épuiſa toutes les reſſources de l'art. Les femmes, animées d'un zèle magnanime, oublioient leur ſexe pour partager avec les hommes les travaux les plus pénibles. Afin de conſerver plus long-tems les vivres, on en reſtreignit d'avance la conſommation. Jean Vanderdoës, poëte fameux, connu dans la littérature ſous le nom de *Janus-Douza*, commandoit dans Leyde. Cet homme célèbre rempliſſoit avec une ardeur & une capacité rares, ſur-tout dans un ſçavant, tous les devoirs de ſa place. Il animoit, il ſoutenoit ſes concitoyens; il rempliſſoit leurs cœurs de ce zèle patriotique, qui fait braver la mort & les plus affreux dangers. Le ſeigneur de Liques, gouverneur de Harlem, les exhortoit à ſe ſoumettre aux conditions que le Roi leur offroit. « Nous ſçavons, répondirent ces gé-
» néreux citoyens; nous ſçavons que le pro-
» jet des Eſpagnols eſt de prendre Leyde par

» famine. Nous n'en ſommes point effrayés. » Quand nous aurons conſumé tous nos vivres, nous mangerons notre bras gauche, » & nous nous défendrons avec le droit contre nos tyrans. La mort eſt mille fois plus » douce pour nous, que leur odieux deſpotiſme. » Cependant la famine faiſoit dans la ville de terribles ravages ; &, ſans un prompt ſecours, elle ne pouvoit manquer de tomber au pouvoir d'un implacable ennemi. Les Etats de Hollande s'aſſemblerent ; &, après une longue & vive délibération, on réſolut, de l'avis de Louis Boiſot, amiral de la république, d'inonder toute la province.

Dès les premiers jours d'Août, on coupa en divers endroits les principales digues de la Meuſe, ainſi que celles de l'Yſſel, entre Roterdam & Goude ; & ſur le champ, le flux ayant monté, les campagnes ſituées entre Roterdam, Goude, Delft & Leyde, furent couvertes d'eau. Une inondation auſſi ſoudaine étonna ſingulièrement les Eſpagnols. Néanmoins leurs forts les mirent à l'abri ; & la place attaquée n'en reſta pas moins étroitement aſſiégée. Les Rebelles, après avoir ſubmergé une grande partie de leur pays, raſſemblerent auſſi-tôt tous les bâtimens dont ils avoient beſoin pour porter à Leyde le ſecours qu'ils lui deſtinoient. Un grand nombre de vaiſſeaux furent conſtruits en forme de galères, & garnis de rames, afin qu'ils fuſſent plus légers & plus propres aux manœuvres néceſſaires pour forcer les paſſages, & pour attaquer les forts des Royaliſtes. En attendant que ces préparatifs fuſſent entièrement

achevés, Boiſot voulut commencer l'entrepriſe. Les eaux n'étoient aſſez hautes que dans les canaux & les rivieres, dont les paſſages étoient bien gardés. Il ne put approcher de la ville. L'inſtant favorable n'étant pas arrivé, la Hollande attendoit avec impatience les grandes marées; & ce tems, juſques-là redouté, étoit alors l'objet de ſes vœux les plus ardens. La délivrance de Leyde & de la province y ſembloit attachée. Les Royaliſtes s'occupoient ſans relâche à garantir leurs redoutes de l'inondation, en fermant leurs iſſues avec de la terre, du foin, & toutes les matieres qui pouvoient empêcher l'eau d'y pénétrer. Tout-à-coup, contre leur attente, l'Océan, ſe montrant, en quelque ſorte, avec toute ſa puiſſance, ſe déborda dans les campagnes, & fit des environs de Leyde une vaſte mer. Les Rebelles mirent auſſi-tôt à la voile; & leur flotte compoſée, dit-on, de cent cinquante navires chargés de vivres, s'avança dans la meilleure diſpoſition. Il ne fut pas beſoin de faire de grands efforts. Les Royaliſtes, conſternés par cet accident imprévu, ne ſongerent qu'à ſe retirer dans des lieux sûrs. Toutefois, malgré leur promptitude, ils ne purent évacuer leurs redoutes où ils s'étoient renfermés, ſans perdre beaucoup de monde. Expoſés de toutes parts aux plus grands périls, pourſuivis par l'eau & par l'ennemi, les uns étoient impitoyablement maſſacrés, les autres engloutis au milieu des flots. Strada rapporte qu'un capitaine Eſpagnol, ayant été atteint avec de grands crocs par ſes habits, lorſqu'il ſe ſauvoit, & attiré dans

une barque des ennemis, ſe releva tout-à-coup du fond de la barque où ils l'avoient jetté, &, à grands coups de hallebarde, tua trois des hommes qui l'avoient pris; força les autres de ſauter dans l'eau, & revint joindre ſeul, avec ſon bâtiment chargé de vivres, ceux de ſes camarades qui s'étoient mis en ſûreté. On croit que l'armée royale perdit dans cette triſte retraite quinze cens hommes, la plûpart Eſpagnols. C'eſt ainſi qu'après cinq mois de ſiége, Leyde eut la ſatisfaction de voir échouer les projets de ſes plus cruels ennemis, & eux-mêmes accablés des malheurs qu'ils lui préparoient. Néanmoins la mémoire de cet heureux évènement fut longtems empoiſonnée par le triſte ſouvenir de plus de ſix mille citoyens qui, durant le blocus, périrent de faim & de miſere.

LEYPSICK. (*priſes de*) 1. Sur la fin de l'année 1745, le prince d'Anhalt-Deſſau, général du roi de Pruſſe, ſe préſenta devant Leypſick, dans la haute Saxe, pour terminer la campagne par la conquête de cette grande & opulente cité. A peine ſe fut-il montré, que la ville ouvrit ſes portes, afin d'épargner ſes richeſſes par cette prompte ſoumiſſion.

2. Le prince Ferdinand de Brunſwick, à la tête de ſoixante mille Pruſſiens, étant entré dans la Saxe, en 1756, s'approcha de Leypſick, dans le deſſein de s'en rendre maître. La place n'étoit pas en état de réſiſter à ce torrent d'ennemis. Elle ſe rendit ſans réſiſtance. Le roi de Pruſſe accompagna cette invaſion d'un Manifeſte, dans lequel il déclara qu'il

étoit forcé à cette entrepriſe par les projets ambitieux de la reine de Hongrie, projets qu'il devoit ſagement prévenir, en attaquant cette Souveraine dans ſes Etats de Bohême, mais qu'il regardoit ceux de Saxe comme un dépôt ſacré qu'il remettroit au roi de Pologne, auſſitôt qu'il le pourroit faire, ſans s'expoſer.

En 1759, on ſomma les Pruſſiens de reſtituer Leypſick. Cette propoſition les mit en furie; &, durant pluſieurs mois, ils ne répondirent que par des menaces de brûler cette ville. Mais ils ſe calmerent bientôt; & leur diſpoſition changea avec la ſituation de leur monarque. Le 6 d'Août, ils évacuerent la place au premier ordre que leur en donna le prince de Deux-Ponts, qui n'avoit avec lui qu'un ſimple détachement. Il leur accorda les honneurs de la guerre.

LÉZART. (*combat du Cap-*) En 1707, le célèbre Duguay-Trouin, ayant reçu de Louis XIV le commandement des vaiſſeaux le *Lys*, l'*Achille*, le *Jaſon*, la *Gloire*, l'*Amazone* & l'*Aſtrée*, ſortit de Breſt avec le comte de Forbin, chef d'eſcadre, qui avoit auſſi ſous ſes ordres ſix vaiſſeaux de guerre; & tous deux allerent ſe poſter à l'ouverture de la Manche, vers la hauteur du Cap-Lézart, pour y attendre une flotte conſidérable que l'Angleterre devoit envoyer en Portugal & en Catalogne. Ecoutons Duguay-Trouin lui-même faire le récit de ſa victoire.

» Après avoir reſté trois jours ſans rien » rencontrer, il me parut que M. de Forbin » faiſoit route du côté de Dunkerque, lieu » de ſon déſarmement. Il étoit déja éloigné

» de moi d'environ quatre lieues, lorſque je » remarquai qu'il changeoit ſa manœuvre & » ſa route. Je jugeai qu'il avoit fait quelque » découverte ; &, courant de ce côté, j'ap- » perçus effectivement une flotte qui me parut » être de deux cens voiles. Le jour commen- » çoit à paroître. Je crus devoir m'approcher » de M. de Forbin, pour concerter enſem- » ble la maniere d'attaquer cette flotte ; & je » me preſſois de le joindre. Mais, ayant vu » qu'il avoit arboré le pavillon de chaſſe, je » mis auſſi-tôt toutes mes voiles au vent, & » chaſſai ſur la flotte. La legéreté de mon eſ- » cadre carénée de frais, me fit devancer » M. de Forbin d'environ une lieue ; & je » n'étois plus qu'à une bonne portée de ca- » non de cette flotte, quand il s'aviſa, au » grand étonnement de tous, de venir en » travers, & de prendre un ris dans ſes hu- » niers, par un tems où nous aurions pu por- » ter perroquets ſur perroquets. L'eſprit de » ſubordination, dont j'ai toujours été plus » jaloux que qui que ce ſoit, me fit, contre » mon gré, imiter cette manœuvre qui ſeule » nous fit manquer l'entiere deſtruction de » cette importante flotte. Elle étoit raſſem- » blée ſous le vent de cinq gros vaiſſeaux An- » glois, qui nous attendoient rangés ſur une » ligne. Le vaiſſeau le *Cumberland*, de qua- » tre-vingt-deux canons, qui étoit le com- » mandant, s'étoit placé au milieu ; le *De-* » *vonshire*, de quatre-vingt-douze canons, à » la tête ; & le *Royal-Oak*, de ſoixante & » ſeize canons, à la queue. Le *Cheſter* & le » *Ruby*, de cinquante-quatre à cinquante-ſix

» canons chacun, étoient matelots de l'avant » & de l'arriere du *Cumberland*.

» Impatient de voir que M. de Forbin ne » ſe preſſoit pas d'arriver, & réfléchiſſant » que la journée s'avançoit beaucoup, puiſ- » qu'il étoit près de midi, & que nous étions » à la fin d'Octobre, (le 21,) je fis ſignal » à tous les vaiſſeaux de mon eſcadre de ve- » nir me parler les uns après les autres. J'or- » donnai à M. le chevalier de Beauharnois » d'aborder le *Royal-Oak*; à M. le cheva- » lier de Courſerac, d'aborder le *Cheſter*; à » M. de la Moinerie-Miniac, d'aborder le » *Ruby*; &, comme je me réſervois le com- » mandant, je donnai ordre à M. de la Jaille » de me ſuivre avec la *Gloire*, & de venir » me jetter une partie de ſon équipage, auſſi- » tôt qu'il m'y verroit accroché, afin de me » trouver, par ce renfort, plus en état de » ſecourir les vaiſſeaux de mon eſcadre, que » je verrois preſſés, ou même ceux de l'eſ- » cadre de M. de Forbin, qui pourroient être » aſſez hardis pour ſe meſurer avec le *Dé-* » *vonshire*. Mais auſſi, comme il y avoit de » l'équité à ſonger un peu aux intérêts de mes » armateurs; &, prévoyant que nous trouve- » rions aſſez de difficultés à ſurmonter les » vaiſſeaux de guerre, pour n'être pas en état » de prendre & d'amariner les vaiſſeaux de » tranſport, je chargeai M. le chevalier de » Neſmond, qui commandoit la frégate l'*A-* » *mazone*, la meilleure de mon eſcadre, de » donner au milieu de la flotte, pourvu ce- » pendant qu'aucun des vaiſſeaux du Roi ne » ſe trouvât dans le cas d'avoir un beſoin

» preſſant de ſon ſecours. Ces ordres don-
» nés, j'arrivai ſur les ennemis ; &, faiſant
» coucher tout mon équipage ſur le pont, je
» donnai mon attention à bien manœuvrer.
» J'eſſuyai d'abord, ſans tirer, la bordée du
» *Cheſter*, matelot de l'arriere du *Cumber-*
» *land*, enſuite celle du *Cumberland* même,
» qui fut des plus vives. Je feignis, dans cet
» inſtant, de vouloir plier. Il donna dans le
» piége ; &, ayant voulu arriver, pour me
» tenir ſous ſon feu, je revins tout-à-coup
» au vent ; &, par ce mouvement, ſon beau-
» pré ſe trouva engagé dans mes grands hau-
» bans, avant que de lui avoir ripoſté d'un
» ſeul coup de canon ; enſorte que toute mon
» artillerie, chargée à double charge, & ma
» mouſqueterie l'enfilant de l'avant à l'ar-
» riere, ſes ponts & ſes gaillards furent,
» dans un inſtant, jonchés de morts. Auſſi tôt
» M. de la Jaille, mon fidèle compagnon
» d'armes, s'avança avec la *Gloire* pour exé-
» cuter ce que je lui avois ordonné ; mais,
» ne pouvant m'approcher que très-difficile-
» ment, par rapport à la poſition où il me
» trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cum-*
» *berland* même, de long en long. Il eſt vrai
» qu'il rompit ſon beaupré ſur la pouppe de
» mon vaiſſeau, dans le même moment que
» l'ennemi achevoit de rompre le ſien dans
» mes grands haubans. Alors ceux de mes
» gens, que j'avois nommés pour ſauter à
» l'abordage du *Cumberland*, s'efforcerent de
» pénétrer à ſon bord ; mais très-peu y réuſ-
» ſirent, à cauſe de ſon beaupré rompu, qui
» rendoit l'approche de ce vaiſſeau auſſi dif-

» ficile que dangereuſe. MM. de la Calandre, » de Blois, & Du-Ménage, officiers ſur la » *Gloire*, furent les premiers qui s'élancerent » dedans, à la tête de quelques vaillans hom- » mes. Il taillerent & mirent en fuite ce qui » reſtoit d'Anglois ſur le pont & ſur les gaillards, » & ſe rendirent maîtres du vaiſſeau. Alors, » voyant qu'ils me faiſoient ſigne avec leurs » mouchoirs, & que l'on baiſſoit le pavillon » Anglois, je fis ceſſer le feu, & j'empêchai » qu'il ne fautât un plus grand nombre de » mes gens à bord. Au même inſtant, je fis » pouſſer au large, pour me porter dans les » lieux où je pourrois être de quelqu'utilité. » M. le chevalier de Beauharnois, qui mon- » toit l'*Achille*, avoit abordé, de ſon côté, » avec toute l'audace poſſible, le *Royal-Oak*; » &, ſes gens s'étant préſentés pour ſauter à » l'abordage, il étoit près de s'en rendre maî- » tre, lorſque le feu prit dans ſon vaiſſeau à » des gargouſſes pleines de poudre. Ses ponts » & ſes gaillards en furent enfoncés; & plus » de cent hommes y perdirent la vie. Il fit » pouſſer au large, & fut aſſez heureux pour » éteindre cet embraſement, après bien du » travail. Mais, pendant ce tems-là, le *Royal-* » *Oak*, dont le beaupré ſe trouvoit rompu, » avoit profité de l'occaſion, & s'étoit ſervi » de toutes ſes voiles pour ſe ſauver.

» M. le chevalier de Courſerac, qui com- » mandoit le *Jaſon*, aborda auſſi le *Cheſter*; » &, ſes grappins s'étant rompus, les deux » vaiſſeaux ſe ſéparerent. M. le chevalier de » Neſmond, qui le ſuivoit ſur l'*Amazone*, » voulut en profiter, & aborder à ſon tour

» ce vaiſſeau Anglois ; mais, n'ayant pas mo-
» déré ſa courſe aſſez à tems, il le dépaſſa
» malgré lui. Alors M. de Courſerac revint
» deſſus, & l'enleva à ce dernier abordage ;
» ce qui fit prendre à M. de Neſmond le
» parti d'exécuter l'ordre que je lui avois
» donné de fondre au milieu de la flotte ; &
» il enleva un aſſez grand nombre de ces bâ-
» timens de tranſport. M. de la Moinerie-
» Miniac avoit, ſuivant ſa deſtination, abordé
» le *Ruby* ; &, dans le tems même qu'il y
» étoit accroché, M. le comte de Forbin
» vint à toutes voiles donner de ſon beaupré
» ſur la pouppe de cet Anglois qui ſe rendoit.
» M. de Forbin prétendit que c'étoit à lui
» qu'il s'étoit rendu, quoiqu'il n'eût pas jetté
» un ſeul homme à ſon bord. Cette préten-
» tion lui fit d'autant moins d'honneur, que
» le témoignage des Anglois ne lui étoit pas
» favorable, & que ce brave général auroit
» pu trouver, s'il l'avoit voulu, des occa-
» ſions plus glorieuſes d'exercer ſon courage.
» Auſſi-tôt que j'eus fait pouſſer mon vaiſ-
» ſeau au large du *Cumberland*, j'examinai
» avec attention la face du combat ; & ma
» premiere penſée fut de courir ſur le *Royal-*
» *Oak*, que je voyois fuir en très-mauvais
» état, & que j'aurois certainement enlevé
» d'emblée, ſans beaucoup de danger & ſans
» effuſion de ſang. Cette action m'auroit peut-
» être fait plus d'honneur que le combat ſan-
» glant que je rendis contre le *Dévonshire*.
» Je crois pouvoir avancer hardiment que,
» dans cette occaſion, l'intérêt de ma gloire
» particuliere céda à un motif plus généreux.

» Je vis que M. le chevalier de Tourouvre, » qui commandoit le *Blak-Owal*, vaiſſeau » de cinquante-quatre canons de l'eſcadre de » M. de Forbin, oſoit attaquer ce *Dévons-* » *hire* qui en portoit quatre-vingt-douze, » & que, ſuivi du *Salisbury*, monté par » M. Bart, il s'avançoit pour l'aborder avec » une intrépidité héroïque. Je remarquai » même qu'il avoit déja briſé ſon beaupré » ſur la pouppe de ce gros vaiſſeau, dont le » feu, infiniment ſupérieur, & l'artillerie for- » midable hâchoient en piéces ces deux pau- » vres vaiſſeaux. Touché de cet exemple de » valeur, je volai au ſecours de ce brave » chevalier, & je pris la réſolution d'abor- » der de long en long le *Dévonshire*. J'avois » déja prolongé ma civadiere; & j'étois ſur » le point de l'accrocher, quand je vis ſortir » de ſa pouppe une fumée ſi épaiſſe, que la » crainte de brûler avec lui me fit le battre » à portée du piſtolet, juſqu'à ce que j'euſſe » vu ce commencement d'incendie éteint. Il » me ſeroit difficile de tracer une peinture » ſenſible du feu terrible de canon & de mouſ- » queterie que j'en eſſuyai, pendant trois » quarts d'heure, attendant toujours que la » fumée de ſa pouppe fût un peu rallentie, » pour l'aborder. Il me mit, dans cette at- » tente, plus de trois cens hommes hors de » combat. Enfin, déſeſpéré de voir périr » tous mes gens l'un après l'autre, je me ré- » ſolus, à tout évènement, de l'accrocher, » & fis pouſſer mon gouvernail à bord. Déja » nos vergues commençoient à ſe croiſer, » lorſque M. de Brugnon, l'un de mes lieute-

» nans, qui commandoit la mouſqueterie & la » manœuvre, vint précipitamment me faire » remarquer que le feu, qui s'étoit fomenté » dans la pouppe du *Dévonshire*, ſe commu- » niquoit à ſes haubans & à ſes voiles de » l'arriere. Frappé d'un danger ſi preſſant, je » fis à l'inſtant changer la barre de mon gou- » vernail, & appareiller tout ce qui me reſ- » toit de voiles, détachant des officiers pour » aller ſur le bout des vergues, couper avec » des haches mes manœuvres qui étoient » embarraſſées avec celles de l'ennemi. A » peine m'en étois-je éloigné de la portée » du piſtolet, que le feu ſe communiqua de » l'arriere à l'avant de ce gros vaiſſeau avec » tant de violence, qu'il fut conſumé en » moins d'un quart d'heure. Tout ſon équi- » page périt au milieu des flammes & des » eaux, à l'exception de trois de ſes matelots » qui ſe trouverent, après l'affaire, à bord » de mon vaiſſeau où ils étoient paſſés de » vergues en vergues, lorſqu'ils s'apperçurent » du motif qui me faiſoit abandonner mon » abordage avec tant de précipitation. Ils » m'aſſurerent qu'il y avoit plus de mille » hommes dans ce vaiſſeau, lequel portoit, » outre ſon équipage, plus de trois cens offi- » ciers ou ſoldats paſſagers. Je n'eus pas de » peine à le croire, vu la vivacité avec la- » quelle ſon canon & ſa mouſqueterie étoient » ſervis. »

Tel fut le fameux combat du Cap-Lézart. Un des contre-maîtres de Duguay-Trouin s'y diſtingua par un acte d'intrépidité peu commune. Il ſauta le premier à bord du *Cumber-*

land, par-deſſus ſon beaupré rompu, & pénétra juſqu'au pavillon de pouppe, pour le baiſſer. Il en coupoit la driſſe, quand tout-à-coup il voit quatre ſoldats Anglois, qui s'étoient tenus ventre à terre, s'avancer ſur lui le ſabre haut. Dans ce péril imprévu, il conſerva aſſez de jugement pour jetter à la mer le pavillon Anglois, & pour s'y lancer enſuite lui-même. Il ramaſſa le pavillon; gagna à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque : il en coupa le cablot; &, ſe ſervant d'une voile qu'il trouva dedans, il arriva, vent arriere & d'un air triomphant, à bord de l'*Achille*. Ce brave homme, qui s'appelloit *Honnorat-Toſcan*, fut fait maître d'épuipage, & récompenſé d'une médaille d'or. Les vainqueurs prirent ſoixante Lâtimens de tranſport, ſans compter trois vaiſſeaux de guerre. Le continuateur de Rapin Thoyras, dans ſon Hiſtoire d'Angleterre, dit que ce convoi diſſipé fit preſqu'autant de tort aux affaires de l'Archiduc, que la bataille d'Almanza.

LIÉGE. (*ſiége de*) Les Liégeois s'étoient ſoulevés contre le duc de Bourgogne par les menées de Louis XI. Le Duc, outré de colère, fit arrêter dans Péronne le monarque François; l'obligea d'arborer la croix rouge de S. André, enſeigne de la maiſon de Bourgogne, & de ſuivre ſon armée devant la ville rebelle. Liége, inſtruite de la tempête qui menaçoit ſes remparts, ſe diſpoſa à une vigoureuſe réſiſtance; &, quoiqu'elle n'eût que ſix cens hommes de garniſon, le beau feu dont elle les voyoit embraſés lui faiſoit eſpé-

rer de ſoutenir avec ſuccès les efforts d'un implacable ennemi qui avoit fait vœu de la renverſer de fond en comble.

Le maréchal de Bourgogne, ſuivi de l'avant-garde, ouvrit la tranchée, en 1468, & vint ſe loger dans un des fauxbourgs. Les aſſiégés, ſous la conduite de Jean Wild, prévôt de la ville, firent une ſortie par les brèches de leurs murailles; fondirent ſur les Bourguignons; en tuerent huit cens; jetterent l'allarme parmi le reſte, & mirent en fuite preſque toute l'infanterie. Wild, victorieux, ſe retira en bon ordre, & mourut, deux jours après, des bleſſures qu'il avoit reçues dans le combat. La mort de ce brave capitaine, le ſeul homme en état de commander, fut pour les Liégeois une perte irréparable. Au bruit de cet échec, le duc de Bourgogne, accompagné de Louis XI, ſe hâta de joindre ſes troupes vaincues. Il ſe logea, avec le monarque, dans quelques maiſons des fauxbourgs; & de-là, il ordonna pluſieurs attaques & pluſieurs aſſauts qui furent tous inutiles. Pluſieurs jours ſe paſſerent de la ſorte. Durant ce tems, les ſix cens hommes renfermés dans la ville, ſoldats intrépides & déterminés à périr ou à vaincre, firent une ſortie à la faveur des ténèbres & du ſilence. Leur projet étoit de ſe ſaiſir du Roi & du duc de Bourgogne. Les propriétaires des deux maiſons où ces Princes étoient logés, leur ſervoient de guides. Un chemin creux, pratiqué dans un rocher, qui conduiſoit juſqu'à cet endroit du fauxbourg, couvroit leur marche. Après avoir égorgé quelques ſentinelles qu'ils ren-

contrerent ſur leur route, ils arriverent au logis des deux Souverains, où tout étoit plongé dans la ſécurité la plus profonde. Heureuſement pour Louis & pour Charles, les Liégeois s'arrêterent à un pavillon où logeoit le comte du Perche, fils du duc d'Alençon. Ils manquerent le moment déciſif. Le bruit qu'ils firent répandit l'allarme. Trois cens hommes d'armes ſaiſiſſent leurs piques & leurs épées, & ſe préſentent à l'ennemi qui perd du tems à vouloir les forcer. Les deux Princes s'éveillent & ſe mettent en défenſe. Le tumulte devient horrible. Le bruit des armes, l'incertitude d'où provient le péril, & contre quel ennemi il faut combattre, les cris de » Vive le Roi ! vive le duc de Bourgogne ! » Tuez ! tuez ! » mille fois répétés dans une épaiſſe obſcurité, tout augmente la confuſion de cette affreuſe mêlée. Les Liégeois, certains déſormais de leur entiere défaite, combattent comme des lions. Ils ſe font tous maſſacrer, en vendant chèrement leurs vies. Le Roi & le duc de Bourgogne, l'épée à la main, à la tête de leurs gardes, ſe rencontrerent au milieu de la rue, & ſe raſſurerent par leur préſence, contre leurs ſoupçons réciproques. Ils ſe ſéparerent, après s'être mutuellement félicités de leur bonheur & de leur intrépidité dans une action ſi périlleuſe. L'infructueuſe tentative des habitans de Liége ne ſervit qu'à aigrir de plus en plus le courroux du prince Bourguignon. Sur le champ, il donna ſes ordres pour un aſſaut général; &, le dimanche 30 d'Octobre, dès le point du jour, un coup de bombarde & deux ſerpentines

tines donnerent le ſignal. A l'inſtant, quarante mille hommes s'avancent au ſon des trompettes juſqu'aux pieds des remparts, où perſonne ne ſe préſente pour en défendre l'accès. Preſque tous les citoyens avoient pris la fuite. Il ne reſtoit plus dans la ville que des femmes, des vieillards, des enfans; triſte, foible, malheureuſe multitude qui attendoit dans la conſternation & le ſilence le ſort déplorable qui la menaçoit. Les Bourguignons entrent dans la place ſans réſiſtance, en criant: « Ville gagnée ! vive Bourgogne ! » Le peuple ſe réfugie dans les égliſes pour ſe ſouſtraire à la fureur du ſoldat. Le Duc ſuit ſes guerriers d'un air triomphant. Louis XI ſuit le Duc, à quelque diſtance, portant la croix de S. André, &, répétant avec les vainqueurs: « Vive Bourgogne ! » La ville eſt livrée au pillage; & cette cité ſuperbe, qui, peu de mois auparavant, voyoit dans ſon ſein un peuple floriſſant & nombreux, devient le théatre de mille horreurs. Le ſoldat avare & cruel n'épargne rien. Maiſons, édifices publics, temples, rien n'eſt ſacré à ſes yeux. Les prêtres ſont immolés juſqu'aux pieds du Sanctuaire. Les vierges ſacrées ſont égorgées, après avoir ſervi de jouet à la licence ſacrilége du vainqueur On arrache les citoyens des égliſes où ces infortunés embraſſoient vainement les autels. Les juremens, les imprécations, les accens plaintifs de la douleur aux abois, les gémiſſemens des femmes, des enfans; les cris funèbres du déſeſpoir; le meurtre, le viol, plaiſir abominable, bien digne de ces hommes de ſang, la

honte & l'effroi de toute eſpece, varioient, de rue en rue, le ſpectacle affreux de la nature outragée. La plûpart des habitans qui avoient pris la fuite périrent dans les bois, de faim & de froid, ou furent maſſacrés par des gens de leur parti, qui voulurent à ce prix acheter leur réconciliation avec le duc de Bourgogne. Ce prince n'avoit pas encore aſſouvi ſa vengeance; &, comme s'il n'eût été Souverain que pour détruire, il fit précipiter dans la Meuſe tous les priſonniers qui ſe trouverent dans l'impuiſſance de payer leur rançon. La ville, changée en un déſert, n'offrant plus d'êtres ſenſibles ſur leſquels cet impitoyable vainqueur pût exercer ſon inhumanité barbare, il tourna toute l'atrocité de ſon aveugle reſſentiment contre les objets inanimés. Quatre mille hommes du pays de Limbourg, infâmes miniſtres de ſes fureurs, furent commandés pour embraſer les édifices, & démolir ceux que la flamme ne pouvoit dévorer. Ces ſcélérats ne furent que trop fidèles à ces ordres; & bientôt Liége n'offrit plus aux regards attendris qu'un triſte monceau de ruines.

LIERRE. (*priſe de*) Jamais on ne vit mieux qu'en 1756, combien l'impétuoſité Françoiſe eſt capable d'inſpirer de la terreur, lorſqu'elle eſt animée par la préſence du monarque, & dirigée par d'habiles généraux. Il ſuffiſoit qu'ils ſe montraſſent. L'ennemi prenoit la fuite. Les villes ouvroient leurs portes. Tout s'empreſſoit de ſubir le joug, pour éviter de tomber ſous les coups d'un ennemi généreux, qui traitoit les vaincus en amis &

en freres, quand, par une prompte ſoumiſſion, on prévenoit ſon courroux. Louvain étoit emporté. Malines n'avoit préſenté qu'une foible réſiſtance. Pour être maître de tout le pays, il ne reſtoit plus à prendre que Lierre, Arſchot, Hérentals & le fort Sainte-Marguerite. On court d'abord à Lierre. A peine fait-on quelque décharge de mouſqueterie; la ville ſe rend; la garniſon ſe diſperſe. On vole vers Arſchot; on ſurprend les troupes qui s'y étoient renfermées; on les diſſipe. Conduits par la victoire, les François ſe préſentent devant Hérentals. Ils y ſont reçus comme dans une ville amie. Enfin le fort Sainte-Marguerite acheve, en moins de huit jours, la conquête de preſque tout le Brabant.

LIGNITZ. (*bataille de*) En 1241, une multitude immenſe de Tartares ſe répandit, comme un torrent, dans la Pologne, portant de tous côtés le ravage & la mort. Tout prenoit la fuite devant ces brigands inſatiables & cruels. On abandonnoit les villes; on s'enfonçoit dans des cavernes profondes; on ſe fût caché dans les entrailles de la terre. Cependant Henri le Pieux, duc de Breſlaw, au milieu de la terreur publique, ſongeoit à ſauver la patrie menacée. Ce Prince aſſembla des troupes; &, ſecondé par les chevaliers Teutoniques, par les Polonois, par pluſieurs Souverains, il oſa marcher au-devant d'un ennemi formidable. Il le rencontra ſur les bords de la riviere de Neiſs, à un mille de Lignitz. Les Tartares, au nombre de plus de cent mille hommes, étoient partagés en cinq

colomnes. Henri, qui ne comptoit pas trente mille combattans ſous ſes drapeaux, obſerva la même diſpoſition, & fit donner le ſignal. A l'inſtant, un corps de troupes, compoſé de croiſés & de mineurs, s'élance ſur la premiere ligne des Barbares; l'enfonce du premier choc; la diſperſe, & la pourſuit dans la campagne. Cette victoire, trop prompte & trop facile, trahit les guerriers Chrétiens. Eloignés du centre de l'armée, ils ne ſont point ſoutenus. Les fuyards, honteux de céder à une poignée d'ennemis, reviennent à la charge; tombent ſur leurs vainqueurs; les enveloppent, & les maſſacrent preſque tous avec le duc de Moravie, leur chef. D'un autre côté, les Polonois, qui s'étoient jettés ſur un gros de Barbares, en faiſoient un horrible carnage. Déja ils l'avoient mis en déroute, & ils s'efforçoient pour l'empêcher de ſe rallier. Tout-à-coup on entend au milieu des vainqueurs une voix effrayante, qui crie pluſieurs fois: » Fuyez! fuyez! » La crainte s'empare des eſprits. On s'arrête; on ſuſpend ſes coups; on n'oſe plus combattre; on cède; on recule; on fuit enfin devant un ennemi près d'être accablé. Le trouble & la confuſion ſe mettent parmi les Teutoniques. Henri s'en apperçoit. Son unique reſſource eſt dans ſon courage. Il raſſure les Chevaliers; ſe met à leur tête, & ſe précipite avec eux ſur les Barbares qu'il fait reculer de nouveau. Déja l'armée Chrétienne pouſſoit des cris de victoire; mais les ennemis reviennent encore au combat. Le grand nombre des vivans ſupplée à celui des morts. Une grêle de traits dérobe

la clarté du jour. Les bataillons mêlés & confondus ſont aveuglés par des tourbillons de pouſſiere. On ſe frappe au hazard. On s'immole ſans ſe reconnoître. L'action devient terrible. Les Barbares cèdent encore, & les ſoldats de Henri réiterent leurs clameurs triomphantes. Dans ce moment, ſi l'on en croit les crédules hiſtoriens de la Pologne, un officier Tartare, magicien de profeſſion, déploie un grand étendard ſur lequel étoit tracée la lettre X. Le haut de la pique portoit une tête d'homme, noire & hideuſe, ayant les yeux enfoncés & ardens, ayant une barbe longue & affreuſe. De ce funeſte drapeau, violemment ſecoué, il ſort une fumée ſi épaiſſe, qu'en un inſtant elle dérobe les Barbares aux yeux des Polonois; & cette vapeur eſt ſi fétide, qu'elle étourdit ceux-ci, & les fait tomber à terre, privés de connoiſſance. Quoi qu'en diſent les auteurs de cette fable ridicule, ce ne fut point ce vain épouvantail, mais la mort de Henri, qui fit perdre une victoire preſque certaine. Ce Prince combattoit en héros au plus fort de la mêlée. Une foule d'ennemis le reconnut; l'attaqua; l'enveloppa. L'un des Barbares, plus hardi que les autres, s'approche de plus près. Henri veut punir le téméraire. Il leve ſon ſabre. Le Tartare ſaiſit cet inſtant; le perce de ſa lance au-deſſous du bras, & le terraſſe à ſes pieds. La chute du chef fut comme le ſignal de la déroute. Tout prend la fuite. Les uns ſont tués, avant de trouver des aſyles. Les autres ſe noient dans les rivieres. Le peu qui échappe répand dans toutes les provinces la conſter-

nation & le déſeſpoir. Cette action fut auſſi funeſte à la Pologne, que la bataille de Cannes l'avoit été aux Romains. Les Barbares, pour connoître le nombre des vaincus, leur coupèrent à chacun une oreille, & en remplirent, dit-on, neuf grands ſacs.

Affaire de Lignitz. L'inaction du comte de Daun durant le ſiége de Dreſde, en 1760, n'eſt pas la ſeule faute que la poſtérité reprochera au Feld-Maréchal. Il étoit convenu avec M. de Laudhon d'attaquer, le 15 d'Août, le roi de Pruſſe, à cinq heures du matin. Le projet fut éventé par ce monarque, lequel, ayant quitté ſon camp ſecrettement, à l'inſçu du Maréchal, ſe porta, avec quarante-cinq mille hommes, à la rencontre de M. de Laudhon, ſur le chemin qu'il devoit néceſſairement tenir. Le comte de Daun s'apperçut, à la pointe du jour, que ſa proie lui étoit échappée. Avec un peu de diligence, il atteignoit les derrieres de l'armée Pruſſienne, & la mettoit entre deux feux. Malheureuſement il crut ne devoir rien précipiter; &, pendant qu'il conſumoit à ne rien faire un tems précieux, les Pruſſiens & les Autrichiens étoient violemment aux priſes, même avant le jour, aux environs de Lignitz. « A peine le jour » avoit-il percé, dit M. de Laudhon, écrivant » au Maréchal; à peine m'étois-je remis en » mouvement pour occuper les hauteurs, » que je vis qu'elles étoient couvertes de » beaucoup d'infanterie, avec de l'artillerie. » Je ne pouvois me retirer; & je fus ainſi » obligé de m'engager. Je me mis à la tête » du corps de réſerve, qui combattit avec

» tant de bravoure & de fermeté, que l'en-
» nemi ſe trouva forcé d'abandonner toutes
» les hauteurs, avec ſoixante-douze piéces de
» canon. Un brouillard me cachoit les véri-
» tables forces de l'ennemi. Tout d'un coup
» toute ſon armée, rangée derriere le bois
» de Humeln, s'avança; & le combat s'en-
» gagea avec beaucoup plus de violence qu'au-
» paravant... Vers les ſix heures, je vis que
» j'étois aux priſes avec toute l'armée enne-
» mie. » M. de Laudhon fut contraint de ſonger à la retraite. Cette manœuvre eſt peut-être le plus beau trait de ſa vie. On le plaignit à la ville, on le plaignit à l'armée d'avoir été ſacrifié; & la guerre, qui devoit finir ce jour-là, ne fit que s'enflammer encore davantage, pour le malheur du genre humain.

LIHÉSI. (*bataille de*) Les Saxons s'étant révoltés, pour la quatrieme fois, en 778, Charlemagne vint dompter ces rebelles ſur les bords de l'Eder, dans la Heſſe, en un lieu nommé *Lihéſi*. Ils avoient à leur tête le fameux Vitikind, l'un des plus habiles capitaines de ſon ſiécle, & dont la liberté étoit l'idole. Le combat dura long-tems, & coûta cher aux deux partis. Mais enfin les François, animés par l'exemple de leur prince, firent des efforts ſi généreux, que les ennemis, enveloppés de toutes parts, demeurerent preſque tous ſur le champ de bataille. La nation conſternée s'humilia de nouveau devant ſon vainqueur, & calma ſon juſte courroux par les ſermens les plus ſolemnels de fidélité, & d'obéiſſance.

LILLE. (*ſiéges de*) 1. La guerre s'étant allumée, en 1296, entre le comte de Flandres & Philippe IV, roi de France, le monarque ſe mit à la tête de ſes troupes, &, après pluſieurs victoires éclatantes, vint former le ſiége de Lille. Cette ville, dès-lors fort importante, étoit défendue par une garniſon nombreuſe & par des citoyens guerriers, qui, ſous la conduite de Robert, fils du vaſſal rebelle, ſe croyoient invincibles. Auſſi ſe défendirent-ils avec une opiniâtreté qui fit d'abord douter du ſuccès des armes Françoiſes. Mais, après quelques mois de réſiſtance, fatigués des terribles aſſauts qu'ils avoient eſſuyés, triſtes témoins des horribles brèches que les machines de guerre avoient faites à leurs murailles, peu contens d'ailleurs du fils de leur Comte, qui n'avoit oſé tenter aucune ſortie, ils ſongerent ſérieuſement à ſauver leurs biens du pillage, en ouvrant les portes au Roi. Robert prit la fuite avec ſes créatures; & Philippe fit dans la ville ſon entrée triomphante.

2. Louis le Grand, après avoir conquis Tournay, Douay, & pluſieurs autres places de cette importance, vint porter la terreur de ſes armes victorieuſes devant les remparts de Lille. C'étoit dès-lors la plus floriſſante ville de ces pays, & la ſeule bien fortifiée. Sa ſituation entre Gand, Anvers & Bruxelles la rendoit encore moins redoutable que les ouvrages qui fermoient ſon enceinte. Quatorze baſtions royaux, un double foſſé, une garniſon de ſix mille hommes, & plus de cinquante mille habitans en état de combattre

avec courage, ſembloient la mettre à l'abri de cet aſcendant qui accompagnoit par-tout le monarque François. Louis ouvrit la tranchée le 19 d'Août 1667; &, dès le 22, on arriva à cent pieds du glacis. Le 24, on ſe logea ſur le haut de la contreſcarpe & dans le chemin-couvert, d'où l'on voyoit le foſſé de la place. Le 26, les aſſiégés firent une ſortie qui ne leur réuſſit pas; ce qui les fit réſoudre à capituler le 27. Le Roi y entra le 28, fier d'avoir conquis en neuf jours une cité floriſſante. Ce prince, qui en connoiſſoit l'importance, a bien ſçu la garder avec toute ſa châtellenie, & ſe l'aſſurer par la paix d'Utrecht. Il en captiva les citoyens par ſes bienfaits; &, pour les accoutumer à la domination Françoiſe, il recommanda ſur toutes choſes à la garniſon de les traiter avec douceur. Un lieutenant aux Gardes, ayant reçu ſans ſujet un ſoufflet d'un bourgeois emporté, empêcha ſes ſoldats de le mettre en piéces, & le mena lui-même au Bourg-meſtre, à qui il demanda moins la juſtice, que le pardon de cette injure. Cette action généreuſe gagna le cœur des Lillois; & le Roi, qui l'apprit, la récompenſa dignement.

3. La fameuſe ſucceſſion d'Eſpagne avoit armé preſque toute l'Europe; & la Flandre étoit depuis long-tems le théatre d'une guerre ſanglante. Bientôt Lille vit à ſes portes les drapeaux ennemis. Eugène & Marlborough, ces généraux couverts de lauriers, en entreprirent le ſiége, en 1708. Toute la terre traita de témérité ce projet hardi. Leur armée étoit foible. Cent mille François, ſous les ordres

des ducs de Bourgogne & de Vendôme, pouvoient les accabler. Mais la méſintelligence, qui régnoit parmi les généraux de Louis XIV, rendit cette témérité heureuſe. Lille, fortifiée par Vauban, étoit défendue par le maréchal de Boufflers qui, avec une garniſon de huit mille hommes, s'étoit renfermé dans cette capitale de ſon gouvernement. Les Alliés ouvrirent la tranchée, la nuit du 22 au 23 d'Août, & foudroyerent les remparts avec quatre-vingt mortiers & cent vingt piéces de canon. L'armée Françoiſe eſſaya de forcer les retranchemens ennemis. On n'oſa les attaquer, malgré l'avis du duc de Vendôme qui vouloit ſe précipiter ſur les quartiers du prince Eugène, avant qu'il eût perfectionné ſes lignes. On ſe retira, & l'on abandonna la place à ſes propres forces. Boufflers n'en oppoſa que plus de réſiſtance aux aſſiégeans qui, durant quatre mois, n'emporterent aucune piéce que par un combat dans les formes. Les habitans s'accoutumerent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui ſuivent un ſiége, qu'on donnoit dans la ville des ſpectacles auſſi fréquentés qu'en tems de paix, & qu'une bombe, qui tomba près de la ſalle de la comédie, n'interrompit point le ſpectacle. Le maréchal de Boufflers avoit mis ſi bon ordre à tout, que les habitans de cette grande & ſuperbe ville vivoient dans la ſécurité la plus profonde. Sa défenſe lui mérita l'eſtime des ennemis qui le laiſſerent maître des articles de la capitulation, les cœurs des citoyens qui le comblerent d'éloges, & les récompenſes du roi. Quelques-uns de ces

politiques imbécilles, qui prétendent connoître le ſecret des cours, publioient alors, dans leurs conſeils privés, que le Maréchal n'avoit rendu Lille que ſur un ordre particulier de la cour. « Louis XIV, diſoient-ils, avoit promis de faire couronner la célèbre madame de Maintenon, ſi la capitale de Flandres étoit ſauvée. Les ennemis de cette dame illuſtre, pour faire échouer le deſſein du monarque, firent livrer la ville à l'ennemi. » On n'auroit point parlé de ce conte puérile, s'il n'avoit encore un grand nombre de partiſans. Au reſte, la conquête de Lille conſterna la France qui auroit pu l'empêcher. Les officiers attachés au duc de Vendôme en jetterent la faute ſur le Conſeil du duc de Bourgogne; & ce conſeil l'attribuoit toute entiere au duc de Vendôme. Un courtiſan du duc de Bourgogne pouſſa l'animoſité juſqu'à dire à Vendôme : « Voilà ce que c'eſt que de n'aller » jamais à la Meſſe; auſſi vous voyez quelles » ſont nos diſgraces. » . . . Croyez-vous, lui » répondit tranquillement le Duc, que Marl» borough y aille plus ſouvent que moi? »

LILLO. (*ſiége du fort*) Après la conquête de Berg-op-Zoom, en 1747, le maréchal de Lowendhal voulut finir la campagne par celle du fort Lillo, l'un des boulevards des Pays-bas, à deux lieues au-deſſous d'Anvers. Pour juger de la grandeur de cet exploit, il eſt bon d'avoir une idée de cette fortereſſe qui, dans les ſiécles précédens, avoit bravé les efforts de l'Eſpagne. Lillo eſt bâti ſur l'Eſcaut qui contribue à le rendre imprenable. Son rempart eſt flanqué de ſix baſtions, entouré d'un

foſſé large & profond, & défendu par une contreſcarpe. Vis-à-vis, ſur l'autre rive du fleuve, s'éleve le fort de Liefskenshoëk. A une demi-lieue au-deſſous de Lillo, du côté d'Anvers, on voit un autre fort, appellé *Kruiſſchans*, ou Fort de la Croix, flanqué de quatre baſtions. Un peu au-deſſous de Lillo, toujours le long du fleuve, on trouve deux autres forts appellés *Blangaren* & *Frédéric-Henri*. A quelque diſtance de ce dernier, du côté de la terre, on apperçoit une redoute; & près de Lillo, on remarque une citadelle que l'on nomme *le vieux Lillo*. Ainſi, pour s'emparer d'une ſeule place, il falloit former pluſieurs ſiéges, & ſe diviſer en pluſieurs corps, pour donner à la fois divers aſſauts. On attaqua dans le même tems toutes ces fortereſſes. En vain l'ennemi, à l'abri du canon ſous ſes remparts, vouloit écarter les François par un feu terrible : les guerriers braverent les foudres & la mort. On planta les échelles ſur les brèches : on monta ſur les ouvrages; on s'y maintint, malgré la réſiſtance des aſſiégés : enfin on emporta toutes ces citadelles avancées; & toutes les troupes ſe réunirent pour l'attaque de Lillo qui ſoutenoit encore le ſiége avec courage. On redoubla d'ardeur; &, le 12 d'Octobre, le gouverneur du fort, voyant que toutes les diſpoſitions étoient faites pour l'aſſaut, prit le parti d'arborer le pavillon blanc. On le fit priſonnier de guerre, avec ſept cens hommes qui compoſoient ſa garniſon.

LILYBÉE. (*ſiége de*) 1. C'étoit la plus forte place qu'euſſent les Carthaginois en Sicile; &

ſa perte devoit entraîner celle de tout ce qui leur reſtoit dans l'iſle. Les Romains n'oublierent rien pour s'en rendre maîtres, ni les ennemis, pour la bien défendre. Les Conſuls, ayant fait jouer leurs machines, abbatirent pluſieurs tours à coups de bélier. Les aſſiégés, ſerrés de fort-près, firent une ſortie, la flamme à la main, pour ruiner les ouvrages. Ils furent repouſſés avec perte; mais une autre fois, ayant profité d'un vent favorable, l'incendie qu'ils cauſerent fut ſi grand, que tous les efforts des aſſiégeans ne purent l'arrêter. Cet accident fit changer le ſiége en blocus. La nouvelle qui en vint à Rome, loin d'abbatre les eſprits, ſembla renouveller l'ardeur & le courage des citoyens. Dix mille hommes paſſerent le détroit, & allerent ſe joindre aux aſſiégeans. Cependant ce renfort ne hâta pas le ſuccès du ſiége. Les flottes Romaines, chargées de porter des vivres & des machines, furent ou défaites, à forte ouverte, ou brûlées par Carthalon qui les ſurprit. Enfin une tempête cauſa tant de dommage à la marine des Romains, qu'il ne leur reſtoit plus que deux vaiſſeaux. Ils renoncerent donc à la mer, ſans lever pourtant le ſiége de Lilybée. On fut pluſieurs années ſans rien faire de mémorable. C'étoient tous les jours de nouvelles ruſes de guerre, des piéges, des ſurpriſes, des approches, des attaques; mais rien n'étoit déciſif. Il fallut faire de nouveaux efforts pour équiper une nouvelle flotte. Le zèle des particuliers eut bientôt mis deux cens galères en mer. On en donna le commandement au conſul Lutatius

qui s'empara de tous les poſtes avantageux qui étoient aux environs de Lilybée. Il prévoyoit qu'il en faudroit inceſſamment venir à un combat : auſſi n'oublia-t-il rien pour en aſſurer le ſuccès. La flotte ennemie parut bientôt. Le deſſein d'Hannon, qui la commandoit, étoit d'approcher d'Eryx, ſans être apperçu des Romains, pour y décharger ſes vivres, & prendre avec lui le vaillant Amilcar. Mais le Conſul pénétra ſes vues, & les fit échouer par ſa préſence ſubite. Il indiqua le combat pour le lendemain. Malheureuſement le vent ſe trouva favorable aux ennemis. Il héſita s'il devoit donner la bataille. Cependant, faiſant réflexion qu'il n'auroit à faire qu'à des vaiſſeaux chargés & peſans ; au lieu que, s'il attendoit le calme, il lui faudroit combattre contre l'élite de l'armée de terre, &, ce qui étoit encore plus formidable, contre le courage intrépide d'Amilcar, il ne délibéra plus ; il fit donner le ſignal. L'animoſité des deux nations rendit le combat cruel & douteux ; mais l'infatigable valeur des Romains l'emporta. Les Carthaginois prirent la fuite. Cinquante de leurs vaiſſeaux furent coulés à fond, & ſoixante & dix furent pris avec tout l'équipage. Le nombre des priſonniers paſſa dix mille. Cette défaite déſeſpéra Carthage. Elle demanda la paix, à quelque prix que ce fût. Rome la lui vendit cher. Un des articles du traité étoit l'évacuation de Lilybée & de toute la Sicile. Ainſi finit la premiere guerre Punique. *An de Rome 511.*

2. L'an de Rome 534, au commencement de la ſeconde guerre Punique, les Carthagi-

nois voulurent ſurprendre Lilybée, & vinrent ſe ranger près des iſles Egates, à la faveur de la nuit. Mais M. Emilius, préteur de Sicile, inſtruit de leur projet, avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour les bien recevoir. Ils approchoient de la ville, lorſqu'ils y furent apperçus au clair de la lune. La flotte Romaine cingla auſſi-tôt vers eux. Dès la pointe du jour, on en vint aux mains. Les Carthaginois furent battus, & prirent la fuite, laiſſant au pouvoir des ennemis ſept de leurs vaiſſeaux avec dix-ſept cens priſonniers.

LIMBOURG. (*priſes de*) 1. En 1578, le prince de Parme fut chargé de faire le ſiége de Limbourg, capitale d'un duché nommé comme elle, mais la plus affreuſe capitale de l'univers. Elle eſt ſituée ſur une montagne preſqu'iſolée, dans un pays triſte & aride. Cependant elle pouvoit tenir long-tems, parce qu'elle pouvoit aiſément recevoir des ſecours d'Allemagne ; mais, intimidée à l'approche de l'armée Eſpagnole, elle ſe rendit au premier coup de canon. Le gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, ſe préparoit à s'y défendre. Il ne fut pas ſecondé par ſes ſoldats qui, ſe trouvant en petit nombre & ſans eſpérance d'être ſecourus, aimerent mieux ſe livrer à la diſcrétion de l'ennemi, que de s'expoſer à la terrible vengeance d'un vainqueur impitoyable. Le Prince leur fit grace, & permit au gouverneur de ſe retirer où il lui plairoit.

2. Les François ſe préſenterent devant Limbourg, en 1675, ſous les ordres du duc d'Enghien. Louis XIV commandoit lui-même

l'armée d'obſervation, & empêchoit le ſecours. La ville fut obligée de ſe rendre, le 21 de Juin, après onze heures de tranchée ouverte; &, deux ans après, le Roi, prévoyant qu'il ſeroit obligé de la rendre par le traité de paix, en fit ſauter le château, ruiner les fortifications, & brûler les maiſons.

3. Les Eſpagnols la rétablirent, & en formerent une place importante. En 1703, le duc de Marlborough, après la priſe de Hui, marcha vers Limbourg, & en forma le ſiége. Le comte de Reinac, qui y commandoit, ſe défendit vaillamment juſqu'à la veille de l'aſſaut. Mais, le feu continuel de huit batteries ayant preſque réduit la ville en cendres, il ſe rendit priſonnier de guerre, le 27 de Septembre, avec toute ſa garniſon.

LIMERIK. (*ſiége de*) Ireton, gendre de Cromwel, pour achever d'écraſer, en Irlande, le parti des Royaliſtes, entreprit, en 1651, le ſiége de Limerik. Cette ville avoit pour gouverneur François Fannin, homme d'un grand courage, & qui ne démentit point le ſang de ſes ancêtres, que l'on fait deſcendre de Caïus Fannius, au ſixieme ſiécle. Ce généreux citoyen, fidèle à ſes maîtres, avoit fait bâtir, à ſes frais, les murs de la place qu'il défendoit. Durant quatre mois, il ſignala ſon courage par la plus héroïque réſiſtance. Enfin, le 19 de Novembre, ne pouvant plus arrêter les progrès de l'ennemi, il aima mieux s'enſevelir ſous les ruines des remparts élevés par ſes bienfaits, que de les livrer à l'uſurpateur. Cette conquête fut la derniere d'Ireton qui mourut, peu de tems après, & qui fut

fut enterré dans le tombeau des rois d'Angleterre.

LIMOGES. (*prise de*) Le connétable du Guesclin s'étoit emparé de Limoges, en 1370. Le prince de Galles, à cette nouvelle, ne put retenir les transports de sa colère. Il étoit sur-tout indigné de ce que cette ville avoit été livrée à ses mortels ennemis par les intrigues de l'évêque, « son compere, dit Froissard, son ami, son confident. Si en tint » moins de compte, & de tous autres gens » d'Eglise, où il ajoûtoit au-devant grand' » foi. » Il jura d'en tirer une vengeance terrible. La place fut assiégée. Les mineurs ayant fait tomber un pan de muraille, ce Prince entra par cette brèche. Il étoit porté sur un char; on se jettoit à ses pieds; on se prosternoit sur son passage; les femmes, les vieillards, les enfans, tous les malheureux citoyens poussoient des cris lamentables. Il fut sourd aux pleurs; il fut inexorable. Ses soldats, ou plutôt ses bourreaux, ne respecterent ni l'âge, ni le sexe, ni la condition. Tout fut massacré; & la ville, inondée de sang, fut livrée aux flammes. On arrêta l'évêque qui fut conduit devant le vainqueur, chargé de chaînes, & jetté dans un noir cachot. C'est ainsi qu'Edouard, séduit par une passion aveugle, flétrit, par ce dernier exploit, les lauriers qu'il avoit cueillis dans les plaines de Poitiers & de Navarette.

LINCOLN. (*bataille de*) Après la mort de Jean-sans-Terre, la grande Bretagne presqu'entiere s'étoit soumise au prince Louis, fils de Philippe Auguste. Mais ce Souverain,

mal affermi ſur ſon thrône, s'en précipita lui-même par une ſévérité déplacée. Il devint pour les Anglois un objet de haine. Les Barons, réſolus de l'abandonner, rechercherent le jeune Henri. Une grande & terrible révolution ſe préparoit. Louis, pour la déterminer en ſa faveur, entreprit le ſiége du château de Lincoln, qui étoit comme l'arſenal & la place d'armes de ſon compétiteur. Le comte du Perche, chargé de cette expédition, temporiſa trop, & donna le tems au comte de Pembrok de venir au ſecours des aſſiégés. A ſon approche, les François s'enfermerent dans la ville, où ils furent aſſiégés à leur tour, d'un côté, par le général ennemi, de l'autre, par le gouverneur du château. Lincoln manquoit de fortifications. Les Anglois s'emparerent ſans peine d'une de ſes portes; &, de-là ſe répandant dans tous les quartiers, chaque rue devint un champ de bataille. De part & d'autre, on fit des prodiges de valeur. Mais enfin, la confuſion s'étant miſe parmi les François, ils furent enfoncés, pourſuivis, taillés en piéces; & la victoire demeura au parti du jeune Roi. Le comte du Perche ne voulut point ſurvivre à la défaite d'une partie de ſes troupes, & à la captivité de l'autre. Il ſe fit tuer ſur le champ de bataille, en combattant en héros. Le butin fut ſi conſidérable, que les Anglois appellerent cette ſanglante journée *la Foire de Lincoln*. Dans le même tems, une petite flotte, qui venoit de Calais au ſecours de Louis, fut entièrement battue. « Ce » qui contribua le plus à notre victoire, dit » un hiſtorien Anglois, c'eſt que nous avions

» ſur nos vaiſſeaux une très-grande quantité » de chaux vive. Nous la jettions en l'air : le » vent favorable la pouſſoit dans les yeux des » François, & les aveugloit. » Après cette double perte, Louis ſe vit bloqué dans Londres. « Il faut s'en défaire, crioit une populace arrogante & lâche; c'eſt un prince François. » Il fut obligé de traiter avec Henri, dont l'armée s'approchoit, & de ſe retirer en France.

LINGHEN. (*priſe de*) Le prince Maurice n'eut beſoin que de ſe montrer pour ſe rendre maître d'Alpen, de Rhinberg, de Meurs, de Groll, de Brévoort, d'Euſchede, d'Oldenſel, d'Otmarſe, & de tout ce qui obéiſſoit encore à l'Eſpagne au-delà du Rhin. Linghen ſeule, ville bien fortifiée, & qui avoit un bon château, l'arrêta quelques jours. Il en pouſſa le ſiége avec vigueur. Le comte Frédéric de Bergh, qui en étoit gouverneur, ſoutint l'attaque avec courage. Cependant il fut obligé de ſe rendre, après avoir obtenu des conditions honorables, le 12 de Novembre 1597. Les Provinces-Unies, pénétrées de reconnoiſſance, donnerent à Maurice & à ſa poſtérité la ſeigneurie de Linghen avec ſes dépendances; riche domaine, préſent digne du prince à qui il étoit fait, & de la république qui le faiſoit.

En 1605, cette place fut attaquée par Spinola qui y entra, le 18 d'Août, après huit jours de ſiége.

LINTZ. (*ſiége de*) Le 2 d'Octobre 1741, l'électeur de Baviere, aidé par les François, s'étoit emparé de la ville de Lintz, capitale

de la haute Autriche, & s'y étoit fait prêter le ſerment de fidélité. Il n'y reſta pas long-tems tranquille. Au mois de Janvier ſuivant, le grand-duc de Toſcane, depuis empereur, vint former le ſiége de la place, & l'attaqua vivement. Le comte de Ségur, qui y commandoit, la défendit autant qu'il étoit poſſible; mais, voyant qu'elle étoit déja preſque ruinée par le feu continuel de l'artillerie, & embraſée en pluſieurs endroits par les boulets rouges & les bombes, il arbora le drapeau de capitulation. Il ſortit de la place, le 23, avec les honneurs de la guerre, mais à condition que le corps de troupes qu'il commandoit ne ſerviroit point, pendant un an, contre la reine de Hongrie.

LIPARI. (*ſiége de*) Cette ville, ſituée dans l'iſle de même nom, fut aſſiégée, l'an de Rome 500, durant la premiere guerre Punique. Pendant l'abſence du conſul C. Aurélius, un jeune officier, qui commandoit en ſa place, forma une attaque imprudente. Les aſſiégés firent une vigoureuſe ſortie; lui tuerent beaucoup de monde; le pouſſerent juſqu'à ſon camp, & brûlerent tous les ouvrages. Le retour d'Aurélius répara ces pertes. La ville fut priſe, & la plus grande partie des habitans paſſée au fil de l'épée. On épargna les deſcendans de Timaſithée qui, pendant ſon règne dans l'iſle, avoit rendu aux ambaſſadeurs Romains une coupe d'or qu'ils portoient à Delphes, & que des pirates leur avoient enlevée.

LIPSTAD. (*priſe de*) Le prince de Soubiſe, en moins de huit jours, s'étoit rendu

maître de tout l'Etat de Clèves & de Gueldres. Les troupes Pruſſiennes, chaſſées d'aſyles en aſyles, cherchant vainement un refuge aſſuré, ſe retirerent enfin à Lipſtad, petite ville, mais qui, par ſa force & ſa ſituation, pouvoit les mettre à l'abri de l'impétuoſité Françoiſe. Elles n'y furent pas longtems tranquilles. Le comte de Saint-Germain, à la tête d'un détachement, ſe préſenta, le 16 d'Avril 1757, devant la place; fit quelques décharges; chaſſa l'ennemi; &, le 17, Lipſtad ouvrit ſes portes.

LISBONNE. (*ſiége de*) Alphonſe I, fils de Henri de Bourgogne, qui avoit pris le titre de Roi de Portugal, crut qu'il ne le ſeroit véritablement qu'en s'emparant de la capitale de ce royaume. Cette ville faiſoit depuis long-tems l'unique objet de ſon ambition. Ce prince, trop foible pour entreprendre tout ſeul cette conquête importante, appella, en 1147, les Allemands, les Anglois & les Flamands. Ces peuples belliqueux accourent à ſa voix, & couvrent la mer, qui baigne le Portugal, de leurs flottes redoutables. Ils ſe placent à l'embouchure du port de Lisbonne, & bloquent cette ville par mer, tandis qu'Alphonſe l'aſſiége par terre, avec une armée plus brave que nombreuſe. Durant cinq mois, ce monarque livra pluſieurs combats ſanglans & pluſieurs aſſauts terribles, ſans que le ſuccès couronnât ſes efforts. Enfin, voulant faire une derniere tentative, il range ſes ſoldats en bataille devant les remparts de la place, & fait toutes ſes diſpoſitions pour une attaque générale. « Guerriers,

» dit-il à ſes troupes, je vous mene à la » gloire. Oſez vaincre, & vous triomphe- » rez. Avancez fièrement au travers des pier- » res, des flèches, du feu : bravez la mort ; » & rien ne réſiſtera à votre courage. Cou- » rez, amis, courez vous enrichir des dé- » pouilles des Arabes. » Il dit ; & tous les ſoldats ſe précipitent contre les murailles. Ils graviſſent auſſi-tôt ſur les ruines & ſur les débris des brèches. Alphonſe eſt à leur tête. En vain les aſſiégés oppoſent la force à la force : les Chrétiens les repouſſent, & enfoncent une porte nommée *Alfama*. En un moment, ils ſe répandent comme un torrent dans la ville. Ils maſſacrent tous ceux qui ſe trouvent les armes à la main ; pillent les richeſſes des infidèles, & plantent ſur toutes les tours l'étendard de leur prince. La priſe de Lisbonne rendit bientôt Alphonſe maître de tout le Portugal.

LISSA. (*bataille de*) Le roi de Pruſſe, après avoir obligé, par ſes victoires, ſes ennemis de ſortir de la Saxe, de la Poméranie & de la Pruſſe, raſſembla en diligence ſes troupes diſperſées, & s'avança fièrement vers les Autrichiens campés dans la plaine de Liſſa en Siléſie. Il les atteignit, le 5 de Décembre, & dans l'inſtant leur livra bataille. Un peu de patience, de la part des ſoldats de la Reine, ſuffiſoit pour laſſer les Pruſſiens, & les contraindre à s'en retourner. Ils perdirent tout l'avantage de leur poſition, en quittant les retranchemens qu'ils occupoient ; & ils marcherent à l'ennemi, comme à une victoire certaine. Par ce mouvement téméraire, ils

dégarnirent les endroits foibles, & fortifierent ceux qui n'en avoient pas beſoin; &, dans la confuſion qui accompagna leur manœuvre, ils ſe laiſſerent battre, enfoncer & culbuter par une armée inférieure & fatiguée.

LISSUS. (*ſiége de*) Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans l'Illyrie, vint mettre le ſiége devant la ville de Liſſus, dont le château paſſoit pour imprenable. Un petit vallon ſéparoit la ville de cette fortereſſe. Le Roi y plaça, la nuit, l'élite de ſes troupes, & les fit cacher ſous les arbres qui étoient fort touffus & très-preſſés en cet endroit. Le lendemain, il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitans ſe défendirent avec un grand courage. Philippe prit la fuite. Il fut vivement pourſuivi; & la garniſon du château, pour avoir part au butin, ſe joignit aux aſſiégés. Cependant ceux qui étoient en embuſcade entrerent dans ce fort abandonné; &, Philippe ayant donné le ſignal, les fuyards tournerent viſage, & pourſuivirent les habitans juſques dans la ville, qui ſe rendit, peu de jours après, au roi de Macédoine. *An du monde* 3792.

LITANE. (*journée de*) L. Poſtumius devoit paſſer par cette forêt, ſituée dans la Gaule Ciſalpine, avec tous les ſoldats qu'il commandoit. Si l'on en croit quelques auteurs, les Gaulois s'aviſerent d'un ſtratagême inouï, pour le faire périr lui & ſon armée. A droite & à gauche du chemin que le général Romain devoit ſuivre, les Barbares avoient ſcié les arbres par le pied, de façon qu'ils demeuroient debout; mais le moindre

effort ſuffiſoit pour les renverſer. Quand l'armée, qui montoit à quinze mille hommes, ſe fut engagée dans le bois, les Gaulois pouſſerent ces arbres qui, tombant les uns ſur les autres, écraſerent les Romains d'une maniere ſi effroyable, qu'à peine y en eut-il dix qui échapperent. Poſtumius perdit la vie. Les Barbares prirent ſon crâne; le garnirent d'or; & on le fit ſervir de coupe pour les libations. Cet accident arriva à la république, l'an de Rome 536.

LIVRON. (*ſiege de*) Louis de Saint-Lary-Bellegarde, l'un des favoris de Henri III, fut envoyé par ce monarque, en 1574, contre les Huguenots du Dauphiné. Il étoit à la tête d'une bonne armée, & croyoit remporter de grands avantages. Dans cette perſuaſion, il attaqua la petite ville de Livron, qui n'étoit défendue que par les habitans. Mais il fut repouſſé dans trois aſſauts; & les femmes trouverent ſa conduite ſi mépriſable, que, pour l'inſulter, elles vinrent en foule filer leur quenouille ſur la brèche. Ces bravades piquerent enfin le général Catholique. Il donna un nouvel aſſaut. Les femmes le ſoutinrent ſeules; le repouſſerent avec vigueur, & forcerent Bellegarde à lever le ſiége.

LOCRES. (*priſe de*) Cette ville, qui s'étoit rendue à Annibal, fut, pendant pluſieurs années, le ſujet de bien des combats. Scipion l'Africain, ayant appris qu'un grand nombre de citoyens vouloient rentrer ſous l'obéiſſance des Romains, y envoya trois mille ſoldats commandés par le propréteur Pléminius. Cette troupe fut reçue, de nuit, dans la ci-

tadelle, d'où elle fondit ſur les Carthaginois endormis. Dans le trouble & la confuſion d'une attaque ſi imprévue, ceux qui échapperent au carnage ſe réfugierent dans la ſeconde citadelle; car il y en avoit deux aſſez voiſines l'une de l'autre. Les habitans étoient maîtres de la ville qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui reſteroit vainqueur. Tous les jours, on ſe livroit de petits combats. Mais, lorſqu'Annibal marchoit au ſecours des ſiens, le peuple de Locres, indigné de l'avarice & de l'orgueil des Carthaginois, ſe déclara pour les Romains, & ſe livra à Pléminius. *L'an de Rome 547.*

LONDONDERY. (*ſiége de*) Le malheureux Jacques II, chaſſé d'Angleterre par Guillaume III, ſon gendre, s'étoit réfugié en France, où Louis XIV faiſoit armer en ſa faveur. Bientôt les puiſſans ſecours du monarque le mirent en état de deſcendre en Irlande, où les Catholiques formoient encore un parti qui paroiſſoit conſidérable. Londondery, ville bâtie par les Anglois, pour ſervir d'entrepôt & pour aſſurer leur commerce, étoit la ſeule place qui ne ſe fût pas déclarée en faveur de Jacques. Il en forma le ſiége. Londondery manquoit de vivres, de munitions, & n'avoit pas même un gouverneur. Valker, miniſtre Proteſtant, qui n'avoit jamais porté les armes, mais naturellement brave & intrépide, anima ſi bien les habitans, par ſon exemple & par ſes diſcours, qu'ils ſoutinrent avec vigueur les efforts des aſſiégeans, & donnerent le tems au général

Kirck, envoyé par Guillaume, de jetter du ſecours dans la place. Elle en avoit beſoin ; car déja la famine avoit emporté plus de ſix mille perſonnes. Jacques fut obligé de renoncer à ſon entrepriſe, le 10 de Juin 1689 ; & ce premier échec, reçu devant une bicoque, fut le commencement de ſes nouvelles diſgraces.

LONGS-PONTS. (*action des*) Cécina, que Germanicus avoit laiſſé ſur les bords de l'Adrana, courut un grand danger avec ſes quatre légions. Il ſe hâtoit de gagner la chauſſée qu'on appelloit les *Longs-Ponts*, connue aujourd'hui ſous le nom d'*Etangs de Bourtaug*. Mais, embarraſſé par les bagages, il ne put faire grande diligence. Tout-à-coup Arminius, chef des Germains, vient fondre ſur lui avec ſes troupes, & engage un combat où les Romains couroient riſque de périr, ſi la nuit, ſurvenue à propos, n'eût forcé les vainqueurs à ſe retirer. La ſupériorité qu'avoient eue les Barbares augmenta leur ardeur. Ils paſſerent toute la nuit à inonder le pays ; enſorte que Cécina, dont la valeur étoit à l'épreuve des bons & des mauvais ſuccès, fut obligé de faire filer ſes troupes par un paſſage étroit & de toutes parts environné de marais. L'armée, intimidée par la vive pourſuite d'Arminius, exécute mal les ordres du général, & s'enfonce dans la fange avec tous ſes bagages. Son courage cependant la tire de ce premier danger ; & l'on vient à bout de gagner un terrein ſolide, où l'on dreſſe un camp. A peine ce grand ouvrage eſt-il achevé, qu'un accident renouvelle la terreur. Un che-

val, ayant rompu ſon licol, & courant çà & là, fut effrayé par les cris jettés pour le retenir; &, fuyant au grand galop, il renverſe ceux qui s'oppoſent à ſa courſe impétueuſe. Auſſi-tôt le bruit ſe répand que les Germains ont enfoncé les retranchemens. La peur ſaiſit les eſprits. Tous courent aux portes pour ſe ſauver. En vain Cécina fait tous ſes efforts pour retenir le ſoldat, employant les prieres, les menaces, ſaiſiſſant par le bras ceux qui fuyoient. Enfin il ſe couche par terre au travers de la porte. Le ſoldat, qui ne pouvoit ſortir ſans marcher ſur le corps de ſon commandant, s'arrête. Le calme revient peu-à-peu : le courage renaît dans les cœurs. Enfin les légions, honteuſes du ſujet de leur terreur, demandent à combattre l'ennemi. La victoire fut aiſée; & les Barbares perdirent beaucoup de monde. *15e année depuis J. C.*

LONGUEIL. (*ſiége de*) Pendant que Jean II languiſſoit à Londres dans une triſte priſon, ſes ſujets oppoſoient aux efforts des Anglois un courage invincible. Jamais on ne vit en France tant d'héroïſme que dans ce ſiécle malheureux. Nos Annales nous offrent dans de ſimples payſans des exemples de valeur, des actions de courage, qu'on trouve à peine dans la vie des plus célèbres capitaines. Environ deux cens villageois s'étoient renfermés dans Longueil, bourg ſitué vis-à-vis S. Corneille de Compiegne, déterminés à le défendre juſqu'à la derniere extrémité. Ils avoient élu pour général un d'entr'eux, appellé *Guillaume Lalouette*. Une compagnie Angloiſe, qui occupoit le château de

Creil, croyant défaire ſans peine cette poignée de ruſtres, vint les attaquer. Les ennemis entrerent en effet, ſans preſque trouver d'autre obſtacle que le chef avec quelques-uns des plus réſolus. Dès le commencement du combat, Guillaume Lalouette tombe mort, percé de coups. Il avoit avec lui un valet de ferme, d'une ſtature & d'une force de corps prodigieuſes, appellé le *Grand-Ferré*. Ce généreux domeſtique, ému par la vue de ſon maître expirant, s'attendrit; verſe des larmes, & devient un autre homme. Il ranime ſes camarades; ſe met à leur tête; ſaiſit une hache; tombe ſur les Anglois; en tue dix dès le premier choc; met le reſte en fuite; les chaſſe hors du bourg; les pourſuit; ouvre leurs rangs; arrache leur drapeau, & les diſſipe entièrement. Non content de ces premiers exploits, il dit à l'un des ſiens d'aller jetter le drapeau des ennemis dans le foſſé. Celui-ci refuſe, parce qu'un gros d'Anglois coupoit le ſeul paſſage qui pouvoit y conduire. Le *Grand-Ferré* ſe fait ſuivre par ſon homme; attaque ſeul les ennemis; les renverſe; s'ouvre le chemin; jette le drapeau dans le foſſé; revient au combat, & ne ceſſe de frapper, qu'après avoir tué quarante ennemis de ſa propre main, & mis le reſte en fuite. Quelques jours après, il remporta un ſemblable triomphe; mais, ayant bu de l'eau froide après ſa victoire, ce Samſon moderne tomba dangereuſement malade, & fut obligé de retourner à ſon village, nommé *Rochecour*, voiſin de Longueil. Les Anglois en furent inſtruits. Douze d'entr'eux entreprennent de le

ſurprendre dans ſon lit. La femme du malade les apperçoit, & court apprendre à ſon mari le danger qui le menace. A cette nouvelle, le guerrier ſaute de ſon lit; s'arme de ſa hache; vole dans ſa cour; fond ſur l'ennemi, malgré leur nombre & ſa foibleſſe; en immole cinq, & fait diſparoître les autres. Cette derniere victoire redoubla ſon mal. Il ſe mit au lit; demanda les Sacremens, & mourut en Chrétien, après avoir combattu en héros, l'an 1358.

LOJA. (*ſiége de*) Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon, encouragé par ſes victoires, vint porter, en 1582, la terreur de ſes armes devant la ville de Loja, bâtie dans un vallon ſur le bord du Xénil qui baigne ſes remparts. Cette place, alors bien fortifiée, étoit défendue par trois mille hommes, tous ſoldats d'élite, &, ce qui valoit peut-être mieux qu'une grande armée, par le brave Ali-Attar, le plus habile capitaine des Arabes. Le monarque voulut ſe ſaiſir d'une montagne qui dominoit la ville. Un détachement conſidérable fut commandé pour cette expédition qui paroiſſoit facile. Le gouverneur s'apperçut de ce mouvement. Auſſi-tôt il partage ſa garniſon en deux corps. Le premier marche contre les Chrétiens poſtés ſur la montagne, & les charge avec tant de furie, qu'il les rompt du premier choc, & les met en déſordre. Les Eſpagnols, reſtés dans le camp, témoins de la défaite de leurs compagnons, volent à leur ſecours. Ali-Attar ſaiſit cet inſtant; &, ſuivi du ſecond corps de troupes, il s'empare du camp, preſque ſans coup férir.

Les Chrétiens, au déſeſpoir de voir tous leurs effets au pillage, veulent en chaſſer les Maures, & recommencer le combat. Mais ils rencontrent de tous côtés l'ennemi victorieux. Ils prennent la fuite, & mettent le comble au triomphe des infidèles.

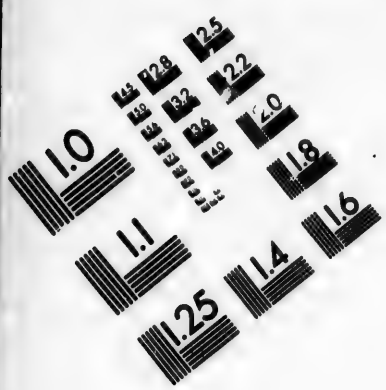
LOKEM. (*priſe de*) Cette petite ville, que ſa poſition rendoit importante, fut inveſtie, en 1606, par l'armée Eſpagnole ſous les ordres du meſtre-de-camp Borgia. Les Royaliſtes ayant gagné le foſſé en deux jours, & mis du canon en batterie, elle ſe rendit le troiſieme, qui étoit le 23 de Juillet. Le prince Maurice la reprit, au mois d'Octobre ſuivant.

LOKON. (*priſe de*) Bernard Van-Galen, évêque de Munſter, homme féroce, cruel, barbare, plus propre à porter la cuiraſſe & le mouſquet, que la croſſe & la mitre, prétendoit que les Etats-Généraux des Provinces-Unies avoient uſurpé ſur lui la ſeigneurie de Borkélo. Sur ce prétexte, il leur déclara la guerre; &, fier de ſe voir à la tête des ſoldats qu'il préféroit à ſon clergé, le fougueux prélat commença les hoſtilités, en faiſant d'horribles ravages dans l'Over-Yſſel. Les Hollandois, indignés, mirent ſur pied une armée puiſſante; &, le fer & la flamme à la main, ils ſe jetterent ſur la ville de Lokon, l'une des plus fortes de la domination de l'évêque. Le ſiége fut ſanglant & difficile; mais enfin les aſſaillans triompherent & entrerent dans la place, le 14 de Décembre 1665. La plus grande partie des citoyens expira ſous le glaive des vainqueurs, en mau-

diſſant un paſteur que le ciel leur avoit donné dans ſa colère.

LOUIS-BOURG. (*priſes de*) 1. Pendant que la guerre de 1741 animoit tous les princes de l'Europe, ce triſte fléau ébranloit auſſi les colonies du Nouveau-Monde. En 1746, un négociant de la nouvelle Angleterre propoſe à ſes concitoyens de lever des troupes pour aſſiéger Louis-Bourg, capitale de l'Iſle-Royale, ou Cap-Breton, ville petite, mais bien bâtie, bien fortifiée, & qui eſt la clef du Canada. On applaudit au projet; on ſe cotiſe; on ſoudoie quatre mille hommes: on les arme; on les embarque; on les tranſporte devant la ville ennemie, ſous la conduite du général Pepperel, & de l'amiral Warren. Elle pouvoit ſe défendre & rendre tous ces efforts inutiles; mais elle manquoit de munitions. Le commandant de la place ne capitula qu'après cinquante jours de la plus vigoureuſe réſiſtance. On le fit priſonnier avec toute la garniſon Françoiſe, qui fut reconduite dans ſon ancienne patrie. Durant quelques mois, cette priſe fut ignorée dans l'Europe, & même dans preſque tout le Nouveau-Monde. Auſſi pluſieurs vaiſſeaux, amis des François, qui croyoient trouver dans le port de Louis-Bourg un aſyle contre les attaques des armateurs Anglois, vinrent-ils ſe livrer d'eux-mêmes?

2. La paix rendit Louis-Bourg à la France; & la guerre lui enleva de nouveau cette place importante, en 1758. L'amiral Boſcawen, qui commandoit les forces maritimes de la grande Bretagne, & M. Amberſt, qui con-



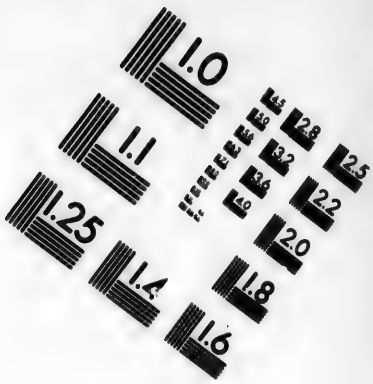
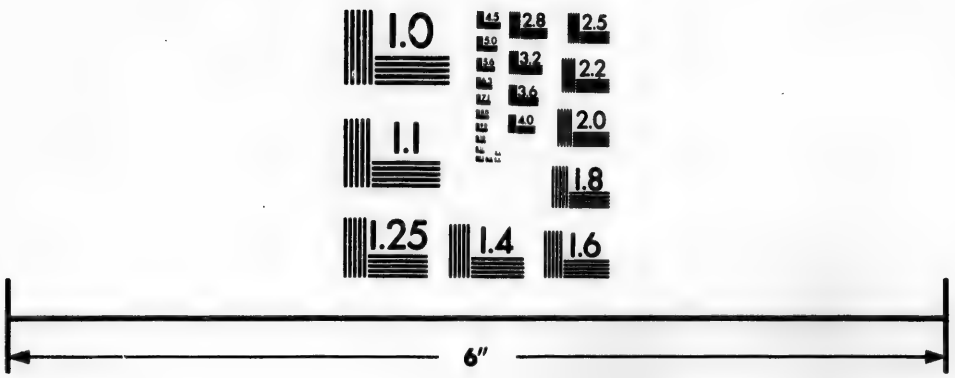
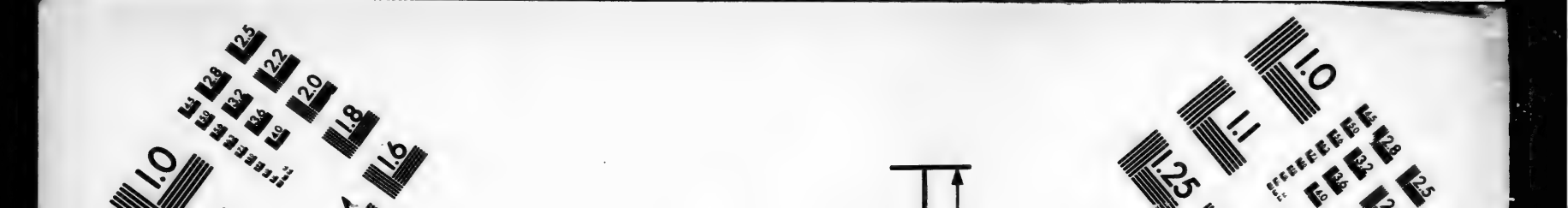


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.5
2.8
2.2
3.2
2.0
3.6
1.8
4.0
1.6
1.0
1.1
1.25
1.0
2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.6

duiſoit celles de terre, voulurent ſignaler leur valeur par la conquête de cette forteresſe. Afin d'en accélérer la reddition, ils s'aſſurerent de toutes les hauteurs qui dominent la ville; y placerent des batteries de canon & de bombes, & commencerent l'attaque par un feu continuel, qui fit bientôt taire celui des remparts. Les aſſiégés avoient coulé à fond dans le port trois vaiſſeaux de guerre, & autant de bâtimens marchands. C'étoit ſe priver des reſſources qui pouvoient devenir néceſſaires dans l'occaſion; mais on voulut ſe battre en déſeſpérés, en attendant que l'on reçût le ſecours qui devoit arriver de France. Enfin, le canon des aſſiégeans ayant ruiné toutes les défenſes de la ville qui n'étoit qu'un amas de ruines, la garniſon ſe trouvant épuiſée de fatigues, & accablée par une réſiſtance de près de quarante jours, il fallut prévenir l'aſſaut par une capitulation. Les articles en furent tels qu'il plut au vainqueur de les preſcrire; &, le 26 de Juillet, les François ſe rendirent priſonniers de guerre.

LOURDE. (*ſiége de*) Le duc d'Anjou, étant entré dans le comté de Bigorre, en 1373, vint mettre le ſiége devant Lourde, occupée par les Anglois. Cette ville importante étoit extrêmement fortifiée; mais ſa plus grande défenſe conſiſtoit dans la valeur de Pierre Arnaud de Berne, parent de Gaſton, comte de Foix, & gouverneur de la place. Ce brave ſeigneur oppoſa tant de courage aux efforts des François, que le duc d'Anjou, déſeſpérant d'emporter la citadelle, eut recours à la négociation pour y entrer.

Gaſton,

Gaſton, qui craignoit de voir les troupes de Charles V fondre ſur ſes Etats, offrit au Prince de le mettre en poſſeſſion de la ville. Il fait dire au gouverneur de le venir trouver. Arnaud obéit. « Il faut, lui dit le Comte, livrer » Lourde aux François, parce que je ne veux » pas me brouiller avec des ennemis ſi puiſ» ſans. »... Monſeigneur, répondit généreuſement le gentilhomme, après quelques inſtans de ſilence, « vraiment je vous dois foi » & hommage; car je ſuis un pauvre chevalier de votre ſang & de votre terre; mais » le châtel de Lourde ne vous rendrai je jà. » Vous m'avez mandé; ſi pouvez faire de moi » ce qu'il vous plaira; je le tiens du roi » d'Angleterre, qui m'y a mis & établi, & » à perſonne qui ſoit ne le rendrai, fors à » lui. » Une fermeté ſi noble, & ſi reſpectueuſe en même tems, irrita l'impérieux Gaſton. Furieux, ne ſe poſſédant plus, il tire ſon poignard: « Oh! traître, s'écria-t-il, as-tu dit » que non? Par cette tête, tu ne l'as pas dit » pour rien. » Auſſi-tôt il s'élance ſur l'infortuné gouverneur qui reçoit cinq coups, ſans ſe mettre en défenſe, & tombe aux pieds du Comte, qu'il arroſe de ſon ſang, ſe contentant de lui dire d'une voix expirante: « Ha! » monſeigneur, vous ne faites pas gentilleſſe. » Vous m'avez mandé, & me occiez! » De longs & de cuiſans remords vengerent cet indigne aſſaſſinat, qui ne produiſit pas toutefois la reddition de Lourde, dont le duc d'Anjou abandonna la conquête.

LOUVAIN. (*priſe de*) Louvain ſe glorifioit de n'avoir jamais été pris; &, quoique

les fortifications de cette ville ſoient peu de choſe, elle avoit vu, en effet, en 1635, les forces combinées de la France & de la Hollande échouer devant ſes portes. Mais, en 1756, le comte de Lowendalh, par l'ordre du maréchal de Saxe, lui fit perdre cette flateuſe prérogative. A l'approche du général François, les ennemis prirent la fuite, & la place ſe mit en devoir de reconnoître un vainqueur. Le Comte ſe contenta de la ſoumiſſion des habitans; &, ayant reconnu les environs de la ville, il y paſſa la nuit avec ſon détachement.

LOWOSITZ. (*bataille de*) Le comte de Brown, général des troupes Autrichiennes, & le roi de Pruſſe cherchoient, l'un à délivrer les Saxons bloqués dans le camp de Pirna, l'autre à forcer ce camp pour pénétrer enſuite dans la Bohême. Après bien des marches & des contre-marches, le 1er d'Octobre 1756, les deux partis ſe rencontrerent enfin entre Lowoſitz & Wilmina; &, dans le moment, ils en vinrent aux mains. Le combat fut ſanglant & terrible. On ſe diſputa longtems le terrein. Enfin la nuit vint ſéparer les guerriers qui, de part & d'autre, s'attribuerent la victoire. Les Pruſſiens perdirent beaucoup plus de monde que leurs ennemis; mais ceux-ci ſemblerent avouer leur défaite, en faiſant retraite peut-être avec trop de célérité. Au reſte ce fut du ſang inutilement répandu, puiſque cette bataille ne procura ni aux uns ni aux autres les avantages qu'ils s'en étoient promis.

LUCANIE. (*combat dans la*) M. Cen-

ténius Pénula, officier très-estimé, se présenta au sénat, & demanda qu'on le mît à la tête de cinq mille hommes, promettant de rendre quelque service important à la république, & d'employer avec succès contre Annibal les ruses dont ce Carthaginois s'étoit servi pour faire tomber dans ses filets les généraux & les armées des Romains. Ces avances furent acceptées aussi légèrement qu'elles étoient faites avec témérité. Au lieu de cinq mille hommes, on lui en accorda huit mille; &, plusieurs s'étant joints à lui pendant sa marche, il arriva dans la Lucanie avec le double des forces qu'il avoit en partant de Rome. Ce fut-là qu'il trouva Annibal. Dès que les deux armées furent en présence, on donna le signal, & l'on en vint aux mains. Le combat dura plus de deux heures. Les Romains firent des efforts extraordinaires, tant qu'ils eurent Centénius à leur tête. Mais, comme il s'exposoit sans se ménager, il trouva bientôt la mort; & aussi-tôt ses soldats lâcherent pied. A peine s'en sauva-t-il mille. *An de Rome 540.*

LUCÉRIE. (*batailles & prise de*) 1. Après la triste journée des Fourches-Caudines, le Sénat n'ayant pas ratifié l'indigne traité fait par les Consuls, les Samnites & les Romains se disposerent à continuer la guerre, les uns, pour conserver l'honneur de leur victoire, les autres, pour effacer la honte de leur défaite. Les Samnites furent vaincus, d'abord dans leur pays, par le consul Q. Publilius, puis, près de Lucérie où ils s'étoient jettés, par le fameux L. Papirius Cursor. Ce général,

après cette victoire, assiégea sur le champ Lucérie, & la serra de si près, que les Samnites demanderent à capituler. On leur proposa les mêmes conditions qu'ils avoient eux-mêmes proposées à Caudium. Sept mille soldats passerent sous le joug, n'emportant avec eux qu'un seul habit. Des historiens ont dit que Pontius, ce général si fier à Caudium, supporta aussi cette ignominie, & qu'il passa le premier sous le joug, dépouillé de toutes les marques du commandement *An de R.* 434.

2. En 458, cette ville fut assiégée par les Samnites. Le consul Atilius marcha sur le champ à son secours. Le combat se donna. Il fut douteux. Les Romains se retirerent découragés, & auroient pu être entièrement défaits, si les Samnites, qui n'étoient pas plus assurés qu'eux, ne se fussent mis en devoir de regagner leur pays. Mais leur route les conduisit près du camp des Romains. On se battit encore, mais sans ardeur. Cependant les Romains furent mis en fuite. Alors le Consul pria, menaça les fuyards, voua des temples, & recommença le combat. Le succès se déclara enfin pour les Romains; mais il leur coûta cher. Ils tuerent quatre mille huit cens Samnites; firent sept mille trois cens prisonniers, & perdirent eux-mêmes sept mille trois cens hommes.

LUCQUES. (*siége de*) Narsès attaqua cette ville, l'an 553, & la réduisit bientôt à l'extrémité. La garnison convint de se rendre, si, dans trente jours, elle n'étoit secourue par une armée considérable. Des ôtages furent délivrés en conséquence; mais, le terme

étant expiré, les Lucquois refuſerent d'ouvrir leurs portes. Narsès, pour les intimider, fait conduire aux pieds des murailles les ôtages, ſuivis de pluſieurs bourreaux & de tout l'appareil du dernier ſupplice. Avant de donner ſes ordres pour l'exécution, il envoie ſommer les aſſiégés de tenir leur parole, & leur fait dire que leur réponſe va décider de la vie ou de la mort de leurs parens. Ces menaces ſont inutiles. Alors les bourreaux, par l'ordre du général, frappent les malheureuſes victimes qui leur ſont livrées. On les voit tomber ſous les coups. Les aſſiégés éclatent en regrets, & ſe reprochent le triſte ſort de leurs compatriotes. Mais le ſpectacle dont ils venoient d'être témoins n'étoit qu'une vaine illuſion. Narsès, trop humain pour ſe ſouiller d'un ſang innocent, avoit fait garnir le cou des ôtages de colliers de bois rembourrés, & les avoit inſtruits de ce qu'ils devoient faire. Ne doutant plus du ſuccès de ſon artifice, il envoie promettre aux Lucquois de rendre la vie à leurs concitoyens, s'ils conſentent à tenir leur engagement. Tous le promettent. Au même inſtant, les prétendus morts ſe relevent, & jettent les aſſiégés dans la plus grande ſurpriſe. Mais ceux-ci, bientôt après, confus de leur crédulité, reprennent la réſolution de ſe défendre. Narsès piqué redouble ſes efforts. Il livre aſſaut ſur aſſaut. Les Lucquois réſiſtent encore pendant trois mois, & ne ſe rendent enfin qu'après avoir obtenu tous les honneurs de la guerre.

LUNDEN. (*combat de*) Les rois de Suède & de Danemarck, qui ſe faiſoient une guerre

cruelle, ſe rencontrerent près de Lunden, le 14 de Décembre 1676. On en vint ſur le champ aux mains. La mêlée fut terrible. La victoire incertaine balança long-tems entre les deux partis. Enfin elle ſe rangea ſous les drapeaux Suédois. Le roi de Danemarck prit la fuite, après avoir perdu ſept mille hommes, toute ſon artillerie, tout ſon bagage.

LUNI. (*bataille de*) Muget, roi des Sarafins, avoit ſurpris Luni, ville de Toſcane, l'an 1016. Benoît VIII, pontife auſſi guerrier que politique, voulut exterminer cet infidèle. Sur le champ, il équipe une floſte, & la fait cingler vers le port de Luni, afin que les Barbares, qu'il regardoit déja comme vaincus, ne puſſent s'enfuir par mer. Muget trompa cependant la vigilance du ſaint pere, & vint à bout d'échapper avec un petit nombre des ſiens. L'armée papale attaqua les bataillons Sarafins, &, après trois jours de combat, en fit un ſi horrible carnage, qu'il n'en reſta pas un ſeul. La reine, que ſon époux, auſſi peu galant que le héros de Virgile, avoit laiſſée derriere lui, tomba entre les mains des vainqueurs. Le pape, pour manifeſter ſon triomphe, envoya à l'empereur la coëffure de la princeſſe captive, toute éclatante de pierreries, & dont on faiſoit monter le prix à cent mille livres.

LUSITANIE. (*défaite des Romains en*) Paul-Emile, ſi fameux par la défaite de Perſée, roi de Macédoine, commandoit, en qualité de Proconſul, les armées de la république, en Luſitanie. Il fut attaqué & battu par les Barbares; laiſſa ſix mille hommes ſur

la place, & prit la fuite avec le reſte de ſes troupes. Une défaite ne doit pas décrier un capitaine; car ſouvent elle lui devient fort utile, en le portant à faire de généreux efforts pour la réparer. C'eſt ce qui arriva au général dont nous parlons. L'année ſuivante, il ſurprit les Barbares; leur tua dix-huit mille hommes; fit treize cens priſonniers, & s'empara de leur camp, (*189 ans avant J. C.*) Depuis ce tems, la victoire fut toujours fidèle à Paul-Emile; & ſa ſageſſe, inſtruite par des revers, ſçut fixer ſous ſes étendards l'inconſtance de la fortune.

LUTZELBERG. (*bataille de*) Les François, maîtres de la Heſſe, établirent, en 1758, leurs grands magaſins à Caſſel. S'en emparer par un coup de main parut au général Olberg un exploit également facile & glorieux. Il étoit aſſez près d'y réuſſir, lorſque, le 10 d'Octobre, il fut prévenu par la diligence du prince de Soubiſe, qui vint à ſa rencontre, près du village de Lutzelberg. Dans cette armée, ſe trouvoient le prince de Saxe, ſous le nom de *Comte de Luzace*, & M. de Chevert. Les différentes attaques ſe firent avec une telle harmonie, que toute l'armée Heſſoiſe-Hanovrienne fut culbutée, écraſée & miſe en fuite. Sans la nuit, qui ſurvint fort à propos pour les vaincus, il n'en ſeroit pas échappé la vingtieme partie. Ils tâcherent de pallier leur défaite dans une relation artificieuſe. Mais perd-on vingt canons, & paſſe-t-on dans les villes, l'infanterie & la cavalerie pêle-mêle, fuyant toujours avec précipitation, ſans avouer que la déroute eſt com-

plette ? Ainſi fut réparée en partie la journée de Rosbach ; & les ennemis du Prince victorieux, réduits au ſilence, eurent encore la mortification de voir le Roi lui rendre juſtice, & l'honorer du bâton de Maréchal de France.

LUTZEN. (*bataille de*) Le grand Guſtave, après avoir rempli toute la terre du bruit de ſes armes victorieuſes, & fait trembler plus d'une fois l'aigle de l'Empire, s'avança, le 16 de Novembre 1632, dans la plaine de Lutzen, pour attaquer le général Pappenheim, qui commandoit une armée nombreuſe, derniere eſpérance de la puiſſance Germanique. Le combat fut terrible. Les Suédois mirent le comble à leur gloire ; & leurs efforts furent ſi heureux, que les Impériaux, dont le général étoit bleſſé à mort, ſe retirerent, à la faveur de la nuit, laiſſant ſur le champ de bataille dix à douze mille hommes & vingt-une piéces de canon. Mais les vainqueurs perdirent leur monarque. Jamais mort n'a été racontée plus diverſement que celle de ce grand Roi, le héros & l'effroi de ſon ſiécle. Les uns diſent qu'il fut tué avant la bataille, en allant reconnoître un poſte ; que, le cheval du Prince étant retourné dans le camp ſans ſon maître, le duc de Wéimar, l'un des capitaines de l'armée Suédoiſe, l'apperçut, & reconnut le malheur de ſa patrie ; que ce général, pour animer les ſoldats à la vengeance, leur annonça la perte qu'ils venoient de faire, en parcourant les eſcadrons. D'autres avancent que Guſtave, après avoir tout renverſé, tomba mort de deux coups de

piſtolets ; que les Allemands, s'en étant apperçus, ſe mirent à crier : « Le Roi eſt mort ! » le Roi eſt mort ! » & que ces clameurs ne firent qu'animer les Suédois, « & les tranſporter de cette fureur & de cette rage dont » Homere dit qu'Achille fut ſaiſi, quand il eut » perdu Patrocle. » Enfin l'on a prétendu que le cardinal de Richelieu, commençant à redouter le roi de Suède, dirigea la main qui terraſſa ce héros. Mais, ſans nous arrêter à ces différentes opinions qui nous dérobent la vérité, diſons que la mort de ce monarque fameux conſola les vaincus, & les dédommagea, pour ainſi parler, de la perte de la bataille. L'année qui ſuivit ce grand évènement, le roi d'Eſpagne, qui en triomphoit, aſſiſta à une comédie intitulée, *La Mort du roi de Suède*, piéce en vingt-quatre actes, dont la repréſentation dura douze jours. C'eſt ainſi que la foibleſſe couronnée ſe joue du mérite abbatu.

LUXEMBOURG. (*ſiége de*) En 1684, le maréchal de Créqui mit le ſiége devant Luxembourg, l'une des plus fortes places des Pays-bas. Il avoit déja bombardé cette ville dès l'année précédente. Il ouvrit la tranchée le 8 de Mai ; & les travaux furent pouſſés avec tant de vigueur, avec tant de ſuccès, que le prince de Chimai, qui commandoit dans la place, ne put ſoutenir que pendant vingt-ſix jours les efforts multipliés des François. Il capitula le 4 de Juin ; & Luxembourg paſſa ſous la domination Françoiſe. Les Eſpagnols y rentrerent, en 1697, en vertu du traité de Riſwick.

LUZARA. (*bataille de*) Le 15 d'Août 1702, les troupes Françoiſes & Eſpagnoles, commandées par M. de Vendôme, ſous les ordres du roi Philippe V, attaquerent les Impériaux près de Luzara, ville ſituée ſur les confins des duchés de Mantouë & de Guaſtalla. Le combat fut vif, opiniâtre & ſanglant; &, après une mêlée de pluſieurs heures, les deux partis ſe firent honneur de la victoire, pour laquelle les *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Paris. Cependant la priſe de Luzara & de quelques autres places parut atteſter que la fortune avoit ſuivi les étendards de la France & de l'Eſpagne.

LYON. (*bataille de*) Albin s'étant révolté contre Sévere, l'an 197 de J. C. cet empereur marcha contre le rebelle qui s'étoit retranché près de Lyon. Le voir & l'attaquer ne fut qu'une même choſe. Le combat fut terrible. La victoire balança & fut long-tems diſputée. Enfin Albin prit la fuite & ſe réfugia dans Lyon. Les vainqueurs l'y ſuivirent; pillerent & ravagerent la ville; &, ayant trouvé le malheureux fugitif qui s'étoit percé de ſon épée & qui reſpiroit encore, ils lui couperent la tête, & terminerent cette guerre.

[MAC]

MACHÉROUTE. (*prise de*) C'étoit une place très-forte où s'étoit retirée une troupe de Juifs factieux, après la prise de Jérusalem. Le général Romain vint en former le siége ; &, remarquant que, du côté de l'orient, le roc sur lequel la place étoit bâtie, offroit un accès plus facile, il fit combler la vallée qui étoit au pied, & finit ce grand & pénible ouvrage, malgré les fréquentes & vigoureuses sorties des assiégés. Le succès néanmoins pouvoit se faire long-tems attendre, si une aventure particuliere n'eût amolli la résistance des Juifs. Ils avoient parmi eux un jeune officier très-brave, nommé *Eléazar*, qui étoit l'ame de toutes les sorties, toujours le premier quand il s'agissoit d'attaquer, toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par son audace. Il arriva que, dans une de ces occasions, Eléazar, plein de confiance, demeura quelque tems seul hors de la porte, s'entretenant d'en-bas avec ceux qui étoient sur le mur, & occupé tout entier de ce qui faisoit l'objet de la conversation. Un soldat Romain épia ce moment ; &, s'approchant à petit bruit, il le saisit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Le général ordonne, sur le champ, qu'on le dépouille, & qu'on le frappe cruellement de verges vis-à-vis de la place. A cette vue, les assiégés,

qui chériſſoient Eléazar, pouſſent des gémiſſemens, & verſent des larmes. Pour accélérer l'effet de cette compaſſion, on dreſſe une croix, & l'on fait ſemblant d'y vouloir attacher le priſonnier. Alors ce ne fut qu'un cri de la part des Juifs; &, attendris à l'excès, ils envoyerent un député qui offrit d'ouvrir les portes, ſi l'on vouloit rendre Eléazar. Les Romains accepterent la condition; & la capitulation fut exécutée de bonne foi, de part & d'autre. Non-ſeulement les gens de guerre, qui occupoient la citadelle, la livrerent aux vainqueurs; ils les avertirent encore que le peuple s'enfuyoit de la ville baſſe. Sur cet avis, les Romains y entrerent, l'épée à la main; &, s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux & les plus alertes de ſe ſauver, ils arrêterent & maſſacrerent les traîneurs, au nombre de dix-ſept cens, & firent priſonniers les femmes & les enfans. La garniſon ſe retira avec Eléazar, ſuivant la convention. *An de J. C.* 72.

MADRAS. (*priſe de*) Le ſieur Mahé de la Bourdonnai, gouverneur des iſles de Bourbon & de Maurice, arrêtoit dans les Indes orientales les progrès rapides des Anglois. Cet habile officier ſe mit en mer avec neuf vaiſſeaux qu'il avoit armés en guerre, & ſur leſquels il avoit fait monter environ deux mille trois cens Blancs, & huit cens Noirs, qu'il avoit diſciplinés lui-même, & dont il avoit fait d'excellens canonniers. Une eſcadre Angloiſe, conduite par l'amiral Barnet, défendoit Madras, l'une des places les plus importantes de la province d'Arcate, & dans

laquelle étoient comme en dépôt toutes les richeſſes que l'Angleterre tire de ces pays éloignés. La Bourdonnai l'attaque ; la diſperſe, & ſe hâte d'aller mettre le ſiége devant Madras. Il débarque ſans réſiſtance, & fait approcher ſon canon devant les murailles de la ville mal fortifiée, & qui n'avoit que cinq cens ſoldats de garniſon. L'établiſſement des Anglois conſiſtoit dans le fort S. George, où étoient tous les magaſins ; dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'eſt habitée que par les Européens, & dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négocians & d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, Juifs, Banians, Arméniens, Mahométans, Idolâtres, Nègres de différentes eſpeces, Indiens rouges, Indiens de couleur bronzée : cette multitude alloit à plus de cinquante mille ames. Le gouverneur ſe rendit, après une molle défenſe. La rançon de la ville fut évaluée à onze cens mille Pagodes, qui valent environ neuf millions de France. Le vainqueur rétablit l'ordre dans la place ; calma les frayeurs des femmes, toutes réfugiées dans des temples & dans des pagodes ; les fit reconduire chez elles avec honneur, & rendit la nation triomphante, reſpectable & chere aux vaincus. *En 1746.*

MAGDEBOURG. (*priſe de*) La ville de Magdebourg, s'étant déclarée pour le roi de Suède, fut inveſtie par les généraux Tilly & Pappenheim, qui l'emporterent d'aſſaut, après deux mois de ſiége, le 9 de Mai 1631, & la livrerent au plus affreux pillage. Les Impériaux y commirent mille cruautés horribles ;

& c'eſt l'unique reproche que les hiſtoriens font à Tilly, l'un des plus ſages & des plus vertueux capitaines de ſon ſiécle. Prié deux fois de faire ceſſer le maſſacre, il répondit qu'il falloit attendre encore quelques heures, & que la ſaignée, quelqu'abondante qu'elle fût, ne l'étoit point encore aſſez pour calmer la fureur de ce peuple rebelle.

MAGÉDO. (*journée de*) Nécao, roi d'Egypte, voulant eſſayer la conquête de l'Aſie, marcha vers l'Euphrate, pour faire la guerre aux Mèdes & aux Babyloniens. Quand ſes troupes furent arrivées près de Magédo, ville de Juda, Joſias s'oppoſa à ſon paſſage. Le roi d'Egypte lui fit expoſer ſon deſſein, & l'aſſura que ce n'étoit point à lui qu'il en vouloit. Le roi de Juda ne voulut rien entendre, & ſe diſpoſa au combat. Mais, tandis qu'il marchoit de rang en rang pour animer les ſoldats, une main Egyptienne lui tira une flèche, & le bleſſa ſi rudement, qu'il s'en retourna ſur le champ à Jéruſalem, ſuivi de ſon armée. Il mourut bientôt après, l'an 3394. Il en avoit régné trente-un, dans l'exercice des vertus d'un véritable fils de David. Heureux s'il avoit eu plus de prudence!

MAGNÉSIE. (*journée de*) Scipion, ſurnommé depuis l'*Aſiatique*, frere de Scipion l'Africain, fut chargé de la guerre contre Antiochus le Grand, roi de Syrie. Ce général paſſa en Aſie avec une nombreuſe armée, &, ce qui valoit mieux encore, avec ſon illuſtre frere; rencontra l'ennemi près de Magnéſie, ville de la Carie, dans l'Aſie mineure, & lui livra bataille. Antiochus, qui

avoit compté ſur la valeur de ſes troupes qui montoient à près de cent mille hommes, fut entièrement défait. La plûpart de ſes ſoldats reſterent ſur la place ; & ce prince, dont la cupidité vouloit envahir l'Aſie, fut obligé de fléchir, & de demander, avec d'inſtantes prieres, la paix au peuple Romain *An du monde 3814.*

MAHANAÏM. (*journée de*) Ce fut près de cette ville de la Paleſtine qu'un fils dénaturé oſa marcher contre le meilleur des peres, pour lui arracher la couronne. Abſalom, à la tête d'une nombreuſe armée de rebelles qui l'avoient proclamé Roi d'Iſraël, ſuivit de près l'infortuné David qui fuyoit devant lui. Les troupes de ce monarque proſcrit & errant montoient à quatre mille hommes ; & ce petit nombre avoit donné au parricide l'eſpérance d'une victoire certaine & facile. Mais le Ciel vengea l'innocence opprimée ; &, malgré les ordres du Roi, qui avoit ſupplié ſes généraux d'épargner ſon coupable fils, Abſalom fut vaincu, mis en fuite, arrêté par ſa grande chevelure aux branches d'un arbre touffu, & tué par Joab dont il avoit été l'ami. Digne récompenſe d'un forfait ſi énorme !

MAHÉ. (*priſe de*) Rien ne pouvoit arrêter les progrès des Anglois en Amérique & dans les Indes ; &, depuis la conquête de Pondichery, ils étendoient, de jour en jour, leur domination en Aſie. Au mois de Février 1761, une eſcadre s'approcha de la côte de Malabar, & vint aſſiéger Mahé, ville de la compagnie Françoiſe, qui y fait un grand commerce de poivre. Cette place opulente

auroit pu réſiſter, ſi ſes défenſeurs avoient eu le tems de prendre les précautions néceſſaires. Mais, ſurpris par l'apparition ſoudaine de l'ennemi, ils furent obligés de ſe rendre, le 10 du même mois, après quelques jours de ſiége.

MALAGA. (*ſiége & bataille de*) 1. Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon, pour achever d'abbatre la puiſſance des Maures en Eſpagne, entreprit, en 1487, le ſiége de Malaga. Des fortifications redoutables, un peuple nombreux & guerrier, firent eſpérer aux infidèles que les Chrétiens échoueroient devant les remparts de cette ville importante. Le monarque livra pluſieurs aſſauts inutiles; &, ſans doute, ſes efforts euſſent été infructueux, ſi la famine, plus terrible que le fer & le feu, n'eût combattu pour lui. Les aſſiégés, après avoir lutté long-tems contre ce fléau deſtructeur, après avoir épuiſé les alimens les plus vils, ſe virent enfin réduits à capituler. Ferdinand les reçut à diſcrétion, & ne leur accorda que la vie. Les Mahométans poſſédoient Malaga depuis ſept cens ſoixante-dix ans.

2. C'eſt à onze lieues au nord & ſud de Malaga, que, le 24 d'Août 1704, une flotte Angloiſe de ſoixante-cinq gros vaiſſeaux & de quelques galiottes à bombes, attaqua celle des François, compoſée de vingt-quatre galeres & de cinquante vaiſſeaux, & commandée par M. le comte de Toulouſe, fils naturel de Louis XIV, amiral de France, & par le maréchal de Cœuvres, vice-amiral. Le combat, qui commença ſur les dix heures du matin, dura juſqu'à cinq heures du ſoir, & fut très-

très-violent, à cauſe du calme. Les ennemis, qui avoient le vent, ſe tinrent toujours ſi éloignés, qu'il fut impoſſible d'en venir à l'abordage. Toutefois cette journée leur coûta trois mille hommes tués ou bleſſés; & les François n'en eurent que quinze cens. Cette bataille indéciſe fut la derniere époque de la puiſſance maritime de Louis XIV.

MALINES. (*priſe de*) Après la conquête de Bruxelles, en 1746, le prince de Soubiſe ſe mit à la tête des brigades de Piémont, d'Auvergne & du Roi, & s'avança vers Malines, que ſes dentelles ont rendue fameuſe. Cette place, quoique peu fortifiée, pouvoit cependant arrêter une armée plus conſidérable que n'étoit le détachement François. Mais, intimidée à l'approche d'un général que ſon activité & ſa noble audace mettoient au-deſſus des obſtacles, elle prévint les horreurs de la guerre, en ſe ſoumettant de bonne grace aux conquérans des Pays-bas.

MALLEVILLE. (*ſiége de*) La Paleſtine, dit M. l'abbé Velly, n'étoit plus ce qu'elle avoit été ſous le gouvernement des Juifs. Sa capitale, détruite par Veſpaſien, rebâtie par Adrien, ornée par Conſtantin, ruinée par les Perſes, repeuplée par les Saraſins, priſe & repriſe autant de fois que ſes voiſins avoient changé de maîtres, gémiſſoit ſous la tyrannie des Turcs appellés *Selgiucides*. Ennemi de toute religion, il n'y avoit point d'outrages que ce peuple, naturellement féroce, ne fît aux Chrétiens que la dévotion amenoit dans ces lieux conſacrés par la naiſſance, les miracles, les ſouffrances & la mort d'un Homme-

Dieu. Un pélerin d'Amiens, touché de ces excès, dont il avoit été le témoin & l'objet, entreprit d'exciter le pape & les princes à joindre leurs forces pour exterminer ces Barbares. De retour à Rome, Cucupiètre, (c'étoit le nom du Picard, que nous appellerons *Pierre l'Hermite*,) parla d'une maniere si touchante, & peignit avec des couleurs si vives les malheurs de la ville sainte, que le pape Urbain II, pontife à vastes projets, l'envoya de province en province communiquer, par son imagination forte, l'ardeur de ses sentimens, & semer l'enthousiasme. Pierre se hâta de remplir sa mission. Un grand crucifix à la main, la tête & les pieds nuds, des habits déchirés, & la corde au col, il parcourut l'Italie, la France & l'Allemagne, inspirant à tous ceux qui l'écoutoient le zèle dont il étoit embrasé. Il promettoit, de la part de Rome, les plus amples indulgences; &, comme elles étoient très-nécessaires dans ce siécle corrompu, chacun s'empressa de les mériter. Ceux qu'un faux zèle de religion ou la passion des voyages emportoient, ceux que les remords d'une conscience allarmée tourmentoient, ceux que des créanciers impitoyables poursuivoient, ceux même que l'amour du libertinage & de la licence aveugloit, en un mot, des milliers de brigands, de scélérats, d'incestueux, d'adulteres, évêques, abbés, moines, seigneurs, marchands, ouvriers, laboureurs, vieillards, femmes, enfans, dociles à la voix du bon hermite, se liguerent à l'envi pour cette sainte entreprise; attacherent une croix d'étoffe rouge sur leur

épaule droite; s'armerent d'épées & de bourdons, & se disposerent au départ, en jurant par S. Pierre de répandre jusqu'à la derniere goutte le sang des infidèles. Le nombre de ces premiers Croisés monta, si l'on en croit les auteurs du tems, à plus de six millions d'ames. On eût cru, dit une Princesse célèbre, que l'Europe, arrachée de ses fondemens, alloit tomber sur l'Asie. Plus de quatre-vingt mille de ces pieux vagabonds se rangerent sous les drapeaux de Pierre l'Hermite, qui ne put se refuser à la vanité de commander une armée, en froc, en sandales, & ceint d'une grosse corde. Le dévot Général partagea ses troupes en deux corps. Il confia le premier à la fidélité d'un gentilhomme François, nommé *Gautier-sans-Argent*, qui vint échouer dans la Bulgarie où ces fanatiques avoient commis les plus horribles désordres. Pierre se mit à la tête du second, & s'avança jusqu'aux frontieres des Hongrois & des Bulgares, où ce guerrier solitaire forma le siége de Malleville, l'une des plus fortes places de la contrée, parce qu'on avoit refusé des vivres à ces soldats de Jesus-Christ, qui, malgré leur religieux dessein, se conduisoient en brigands déterminés. La ville fut prise d'assaut, livrée au pillage; & tous ses habitans furent égorgés par l'ordre du pieux anachorète; mais il ne jouit pas long-tems impunément du fruit de cette injuste victoire. Les peuples irrités tomberent sur lui avec toutes leurs forces; lui tuerent dix mille hommes; lui enleverent ses bagages, ses chariots, ses provisions & son argent. Cependant, ayant ramassé, non sans

beaucoup de peine, les débris de ſon armée; il fut aſſez heureux pour rejoindre Gautier devant Conſtantinople, avec vingt mille Enthouſiaſtes qui mouroient de faim. *L'an 1096.*

MALPLAQUET. (*bataille de*) Le duc de Marlborough & le prince Eugène, voulant mettre le comble à leurs triomphes par la conquête de Mons, s'approcherent de cette ville, dans le deſſein d'en former le ſiége. Auſſi-tôt les François s'avancerent pour faire échouer ce projet hardi; &, le 11 de Septembre 1709, on ſe rencontra près des bois de Blangis & du village de Malplaquet. Les deux armées étoient chacune d'environ quatre-vingt mille combattans; mais celle des Alliés étoit ſupérieure de quarante-deux bataillons. Les François traînoient avec eux quatre-vingt piéces de canon; les Alliés cent quarante. Le duc de Marlborough commandoit l'aîle droite, où étoient les Anglois & les troupes Allemandes à la ſolde d'Angleterre. Le prince Eugène étoit au centre, Tilli & un comte de Naſſau à la gauche avec les Hollandois. Les François avoient pour généraux Villars, l'immortel Villars qui commanda la gauche, & le maréchal de Boufflers, le meilleur citoyen de la France, qui prit la conduite de la droite. Ils retrancherent leur armée à la hâte; manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuſes, dont la moitié étoit compoſée de nouvelles recruës, & convenable encore à la ſituation critique du royaume, qu'une défaite entiere eût mis aux derniers abois. Pluſieurs Ecrivains, &

le maréchal de Saxe, entr'autres, ont prétendu que, ſi, au lieu de placer les guerriers derriere des retranchemens, on eût ſimplement fait des abbatis de bois vis-à-vis des trouées pratiquées dans les forêts, & que l'on eût poſté dans ces trouées trois ou quatre redoutes, l'armée Françoiſe auroit remporté une pleine victoire, & que, ſi les Alliés avoient attaqué ces redoutes ſoutenues de pluſieurs brigades, ils auroient vu périr l'élite de leurs troupes, ſans pouvoir forcer ces poſtes avantageux.

Sur les huit heures du matin, on donna le ſignal du combat. Le ſoldat François, qui, ayant manqué de pain un jour entier, venoit de le recevoir, en jetta la moitié pour courir plus légèrement à l'ennemi. On s'attaqua; on ſe frappa avec fureur. Après pluſieurs aſſauts terribles, le retranchement des François fut emporté. La gauche des ennemis, où combattoient les Hollandois, fut preſque toute détruite, & même pourſuivie la bayonnette au bout du fuſil. Marlborough, à la droite, faiſoit & ſoutenoit les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu ſon centre, pour s'oppoſer au général Anglois; & alors même ce centre fut chargé par le prince de Heſſe-Caſſel. Les retranchemens qui le couvroient tomberent devant l'ennemi vainqueur. Le régiment des Gardes, qui le défendoit, ne fit qu'une foible réſiſtance. Villars, en accourant de ſa gauche à ſon centre, reçut un coup de feu au-deſſus du genou, & fut obligé de quitter le champ de bataille. Boufflers ſe vit alors l'unique reſ-

ſource de l'armée. Quatre fois, par ſon ordre, la Maiſon du Roi chargea la cavalerie des ennemis, & quatre fois la plia & la renverſa ſur ſon infanterie. Cependant le déſordre ſe mit dans les troupes Françoiſes. Bouſflers s'en apperçut. Il ordonna la retraite. Aidé du prince de Tingri-Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ſes peres, le Maréchal la fit d'une maniere bien glorieuſe, puiſqu'il emmena tout le canon, pluſieurs étendards & drapeaux enlevés à l'ennemi, & que les vainqueurs ne firent pas trente priſonniers. La Maiſon du Roi, qui, durant la bataille, avoit donné des preuves éclatantes de ſa valeur invincible, forma l'arriere-garde. « C'étoit, » dit l'ingénieux M. de Saint-Foix, c'étoit le » lion qui ſe retire. Dès que l'ennemi, qui » nous ſuivoit, s'avançoit de trop près, elle » ſe retournoit; & auſſi-tôt il ſe replioit. Les » Mouſquetaires firent voir, dans cette jour- » née, à quel point l'honneur ſçait captiver » le naturel & commander au caractere. Cette » troupe, qu'on peint ſi vive, ſi ardente, » toujours empreſſée d'attaquer, & frémiſ- » ſant d'impatience ſous la main qui l'arrête, » reſta, pendant cinq heures, expoſée au feu » d'une batterie de trente piéces de canon. » Sa contenance parut toujours ferme & tran- » quille dans cette poſition & ces momens » critiques où il n'eſt pas même permis de » quitter ſon rang pour s'élancer contre la » foudre qui s'allume, & n'en être du moins » écraſé qu'en marchant pour l'attaquer. Ce » mouvement ſi naturel ſeroit regardé comme

» un inſtant de foibleſſe. Il faut attendre la » mort, reſter immobile devant elle, la voir, » l'enviſager, pendant des heures entieres, » toujours prête à nous frapper, & frappant » ſans ceſſe autour de nous. »

La bataille ceſſa vers les trois heures après midi. Depuis pluſieurs ſiécles, on n'en avoit point vu de plus diſputée, de plus meurtriere; & ſi les Alliés la gagnerent, c'eſt qu'ils ſe laſſerent les derniers de combattre. La plaine étoit jonchée de près de trente mille morts ou mourans. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée mémorable : ſes ennemis en laiſſerent vingt-un mille tués ou bleſſés. Auſſi Louis XIV compta-t-il pour une victoire l'honneur de l'avoir diſputée ſi long-tems & avec tant de ſuccès : auſſi le maréchal de Villars, en revenant à la cour, aſſura-t-il le monarque, que, ſans ſa bleſſure, il auroit remporté le triomphe le plus glorieux, le plus complet. « J'en ai vu ce » général perſuadé, dit M. de Voltaire; mais » j'ai vu peu de perſonnes qui le cruſſent. »

MALTE. (*ſiége de*) Après la conquête de Rhodes par Soliman II, les Chevaliers ſe retirerent dans l'iſle de Malte, du conſentement de l'empereur Charles-Quint qui leur accorda cet aſyle. Entre les mains de cet ordre militaire, Malte devint bientôt le plus fort boulevard de la Chrétienté contre les entrepriſes des Turcs. Auſſi ces infidèles s'empreſſerent-ils de détruire ce nouveau refuge de la Religion; & le fameux Dragut vint en former le ſiége, en 1565, avec une armée de plus de trente mille hommes. Il livra plu-

ſieurs aſſauts terribles, que les Chevaliers ſoutinrent avec leur bravoure ordinaire. Le général Ottoman y trouva la mort. Le Bacha qui lui ſuccéda, le terrible Muſtapha, attaqua vivement le fort Saint-Elme, le plus petit de la ville; & il l'emporta, après bien des fatigues. Mais, en y entrant, il ne put s'empêcher de dire: « Que ne fera pas le pere, puiſ» que le fils, qui eſt ſi petit, nous coûte nos » plus braves ſoldats? » Il vit dès-lors que la conquête de Malte étoit humainement impoſſible. Il ne ſongea plus qu'à ſe retirer; mais, avant, il voulut donner une preuve de ſon caractere féroce & barbare. Pour intimider les Chevaliers qui étoient dans toutes les fortereſſes de l'iſle, il fit prendre tous ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui conſervoient encore quelque ſouffle de vie. On leur ouvrit l'eſtomac; on leur arracha le cœur; &, pour inſulter à l'inſtrument de notre ſalut, dont ces malheureux guerriers portoient la marque ſur leurs habits, on fendit leurs corps en croix; on les revêtit de leurs ſubreveſtes; &, après les avoir attachés ſur des planches, on les jetta dans la mer. Ces cadavres défigurés furent portés dans la ville par les ondes. Le grand-maître, Jean de la Valette, ne put retenir ſes larmes. Animé d'une juſte indignation, il uſa de repréſailles; &, pour apprendre au Bacha à reſpecter les droits de l'humanité, il fit égorger, ſur le champ, tous les priſonniers Turcs; &, par le moyen du canon, on jetta les têtes toutes ſanglantes de ces infortunés, juſques dans le camp de leurs compatriotes.

MAMMA. (*bataille de*) Depuis la conquête de l'Afrique sur Gélimer, les Maures, peuple perfide, amoureux d'une aveugle & brutale licence, ne cessoient de prendre les armes. Salomon, capitaine expérimenté, que Bélisaire avoit laissé dans cette contrée, n'étoit pas assez fort pour réprimer les rebelles. Il se contenta de garantir les places par de bonnes garnisons, & plaça dans la Bizacène, à la tête d'un corps de cavalerie, le vaillant Augan qui, dans mille rencontres, avoit signalé son courage, & le brave Rufin, porte-étendard de Bélisaire. Ces deux officiers, indignés de voir les campagnes ravagées, & les habitans traînés en esclavage, se posterent en embuscade dans un défilé; surprirent les Barbares; les taillerent en piéces, & délivrerent tous les prisonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas, chef des Maures, accourt à toute bride; arrive sur le soir, & enveloppe les vainqueurs. La supériorité du nombre l'emporte sur la bravoure. Les Romains périssent en combattant. Augan & Rufin, suivis de quelque cavalerie, se font jour à travers les escadrons; quittent leurs chevaux, & montent sur une roche voisine, d'où ils écartent les Maures à coups de flèches. Mais bientôt, leurs carquois étant épuisés, ils se virent environnés d'une foule d'ennemis qui les accablerent. Augan se fit hacher en piéces, & combattit jusqu'au dernier soupir. Rufin, couvert de blessures, fut pris par un des chefs, qui, craignant encore sa valeur, lui coupa la tête. Ce Barbare, frappé de l'air terrible & martial que cette tête conservoit encore après la mort,

la porta dans ſa demeure pour en donner le ſpectacle à ſes femmes, auſſi féroces que leur mari. Salomon, ayant appris la perte de ces deux guerriers, ſongea à la vengeance. Cependant il eſſaya de ramener les Maures, & manda à leurs rois « qu'ils euſſent à rentrer » dans leur devoir; qu'ils ſongeaſſent à leurs » ſermens, & à leurs propres enfans donnés » en ôtages, dont ils hazardoient la vie. Ils » répondirent à cette menace, qu'ils ne re- » doutoient pas les Romains; qu'ils étoient » libres; que c'étoit à leurs ennemis à mé- » nager leurs enfans, parce qu'ils n'avoient » qu'une ſeule femme; que pour eux, qui pou- » voient en avoir cinquante, ils ne crai- » gnoient pas de manquer de poſtérité. » Salomon marcha donc contre les Barbares qu'il trouva campés dans la plaine de Mamma, au pied d'une chaîne de montagnes. Les Maures étoient au nombre de cinquante mille hommes, & le général Romain n'en avoit que dix mille; mais, grace à la mauvaiſe diſpoſition de l'ennemi, avec ce petit nombre, il lui fut ſupérieur. Les Barbares avoient une multitude innombrable de chameaux. Ils les rangerent en cercle, ſur douze rangs; enſorte que ces animaux faiſoient face de tous côtés, chaque file étant compoſée de douze. Les fantaſſins, qui étoient preſque nuds, n'ayant pour armes qu'une épée, une rondache & deux javelots, rempliſſoient les intervalles. On mêla, ſuivant la coutume, avec les combattans, quelques femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, pour les animer, ſans doute, par la vue de ce qu'ils avoient de plus

cher. La cavalerie, placée ſur le penchant des montagnes, laiſſoit un grand eſpace entr'elle & l'infanterie. Salomon donna le ſignal du combat. D'abord il ne fut pas favorable aux Romains. Leurs chevaux, effarouchés de l'aſpect & du cri des chameaux, prenoient la fuite, jettant par terre leurs cavaliers que les Maures perçoient à coups de dards. Salomon, avec toute la cavalerie, met pied à terre; fait ſerrer les rangs; & lui-même, à la tête de cinq cens hommes, il court entamer le cercle, tombant ſur les chameaux à grands coups d'épée. Tout prend la fuite. Les Romains pénètrent juſqu'au centre où étoient les femmes, & les font priſonnieres avec leurs enfans. En un inſtant, le déſordre devint général dans l'armée Barbare. Dix mille Maures reſterent ſur la place; & les vainqueurs revinrent à Carthage avec leur butin, l'an 536.

MANENVERDER. (*bataille de*) En 1629, le 24 de Juin, Guſtave-Adolphe, ayant voulu ſe ſaiſir d'un poſte dans la plaine de Manenverder, à la vue des Polonois, fortifiés d'un corps d'Allemands, que l'empereur avoit envoyé au ſecours du roi de Pologne, fut obligé d'en venir à un combat ſanglant. Le monarque Suédois, inférieur en forces, abandonna le champ de bataille, après s'être battu en ſoldat, & avoir couru riſque plus d'une fois d'être pris. L'hiſtoire du chapeau de ce Prince eſt trop ſinguliere pour ne pas trouver ici ſa place. D'ailleurs elle peut ſervir à faire voir quelle croyance méritent la plûpart de ceux qui écrivent l'hiſtoire. Le baron de Sirot rapporte qu'ayant été man-

qué d'un coup de carabine que lui tira le roi de Suède, il déchargea ſon piſtolet ſur ce Prince, ſans le connoître; qu'il lui brûla les cheveux, & que le mouvement de tête que fit Guſtave au paſſage de la balle, fit tomber ſon chapeau. Sirot s'en ſaiſit; l'emporta; & les officiers Suédois priſonniers ne purent le voir, après la bataille, ſans verſer beaucoup de larmes, perſuadés que leur Prince étoit mort. Un des hiſtoriens du grand Guſtave ajoûte que ce fameux chapeau fut envoyé à Walſtein. Un autre écrivain dit que ce fut un ſoldat Allemand, qui emporta le chapeau que le monarque avoit laiſſé tomber. Enfin, ſelon Puffendorf, ce fut un Polonois qui avoit ſaiſi Guſtave par le baudrier, & à qui il reſta entre les mains, parce que ce Prince eut l'adreſſe de le faire couler par-deſſus ſa tête, & de le laiſſer tomber. Voilà, dit le ſçavant & judicieux d'Avrigny; voilà bien des verſions différentes ſur un fait de nulle conſidération par lui-même, mais qui prouve combien Guſtave s'expoſoit dans les occaſions.

MANTES. (*ſiége de*) Guillaume le Conquérant étoit devenu extrêmement gros & peſant; & ce Prince prenoit des remedes pour diminuer un embonpoint incommode. Philippe I, roi de France, en faiſoit des railleries, & demandoit, en plaiſantant: « Quand » donc ce gros homme relevera-t-il de ſes » couches? » Le conquérant, naturellement emporté, fit dire au Roi que « quand il ſeroit » accouché, il iroit faire ſes relevailles à » ſainte Genevieve de Paris, avec dix mille » lances en guiſe de cierges. » L'effet ſui-

vit de près la menace. Il entra dans le Vexin François ; &, mettant tout à feu & à ſang, il ſe préſenta devant la ville de Mantes, la prit d'aſſaut, & la réduiſit en cendres, l'an 1087. Cette action violente termina la vie & les projets de ce monarque, le héros de ſon ſiécle. Une fiévre le prit. Il tomba de cheval ; ſe bleſſa dangereuſement, & mourut, quelques jours après, à Rouen, à l'âge de ſoixante ans.

MANTINÉE. (*batailles de*) 1. L'amour du commandement avoit armé Lacédémone, Athènes & pluſieurs autres républiques de la Grèce contre la puiſſance Thébaine, que la valeur & la ſageſſe d'Epaminondas augmentoient de jour en jour. Les armées des deux partis ſe rencontrerent dans les plaines de Mantinée, ville d'Arcadie. Les Confédérés avoient plus de vingt-deux mille hommes, & les Thébains plus de trente-trois mille. Jamais les Grecs n'avoient combattu entr'eux avec des troupes plus nombreuſes ou plus aguerries. Epaminondas fit avancer ſon armée ſur une colline, le long des hauteurs, pour faire croire aux ennemis qu'il ne penſoit pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux, environ à un quart de lieue, il s'arrêta, & fit mettre bas les armes à ſes troupes, comme s'il avoit eu deſſein de camper dans cet endroit. Les ennemis y furent trompés ; &, ne comptant plus ſur le combat, ils quitterent leurs armes ; ſe diſperſerent dans le camp, & laiſſerent éteindre cette ardeur guerriere, qui s'allume & s'enflamme dans le cœur des ſoldats, à la

vue d'une bataille prochaine. Cependant le général Thébain, ayant tout d'un coup, par un quart de converſion à droite, converti ſa colomne en ligne, plaça ſur le front de ſon aîle gauche un corps de troupes choiſies, qu'il commandoit en perſonne, & en fit une colomne, pour attaquer en pointe la phalange Lacédémonienne, qui faiſoit preſque toute la force des ennemis. Mais, afin d'empêcher les Athéniens, qui étoient oppoſés à ſon aîle droite, de venir au ſecours des Spartiates, dans l'attaque qu'il méditoit, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie & d'infanterie, & le poſta ſur des hauteurs, à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger ſa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, & leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc & en queue, s'ils avançoient pour ſoutenir leur droite. Il entre-mêla dans les rangs de ſa cavalerie des archers, des frondeurs & des gens de trait, afin qu'ils commençaſſent à mettre le déſordre dans la cavalerie ennemie, en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de flèches & de javelots. Après avoir fait cette diſpoſition de toutes ſes troupes, il s'ébranla pour tomber ſur les Spartiates, avec tout le poids de ſa colomne. Ils furent étrangement ſurpris, & de ce mouvement ſoudain, & de cet ordre de bataille. Ils ſaiſiſſent leurs armes; bridents leurs chevaux, & courent à la hâte reprendre leurs rangs. La cavalerie Thébaine enfonça d'abord celle des Alliés, & la força de ſe retirer derriere ſon infanterie. En même tems, Epaminondas attaqua la phalange qui le reçut

avec courage. On combattit, de part & d'autre, avec une ardeur & un acharnement incroyables. Chacun mépriſoit le danger, & ne cherchoit qu'à ſe diſtinguer, en défendant la gloire & la liberté de ſa patrie. Epaminondas, pour déterminer la victoire en ſa faveur, crut devoir faire un effort extraordinaire, & payer de ſa perſonne, ſans ménager ſa vie. Il ſe met à la tête des plus braves, & fond avec impétuoſité ſur les ennemis, où la mêlée eſt la plus vive. Du premier coup qu'il porte, il bleſſe le général Lacédémonien. Rien ne lui réſiſte : tout s'enfonce ; tout prend la fuite. Dans cet inſtant de triomphe, quelques Spartiates, s'appercevant qu'il s'abandonnoit trop à ſon ardeur, ſe rallient, l'attaquent ; & l'un d'eux lui porte dans la poitrine un coup mortel, qui le fait tomber. Le carnage recommence autour de ce héros ; & les Thébains viennent à bout de l'enlever, pour le porter dans ſa tente & y faire panſer ſa plaie. Les Spartiates, accablés de fatigues & affoiblis par la perte qu'ils avoient faite, & les Thébains, conſternés du malheur de leur général, ſonnent enſemble la retraite, & ſe retirent comme de concert. Cependant l'honneur du combat reſta aux derniers. On viſita la plaie d'Epaminondas. Le fer du javelot qui l'avoit frappé y étoit reſté. Les chirurgiens déclarerent qu'auſſi-tôt qu'on l'en auroit tiré, le général expireroit. Ce fut un arrêt cruel pour tous les aſſiſtans. Epaminondas, dans cette douleur générale, s'arma de toute ſa conſtance. Il demanda ſi ſon bouclier s'étoit conſervé ? On le lui montra. Il s'informa enſuite

de l'état de la bataille. Apprenant que les Thébains étoient vainqueurs : « J'ai assez » vécu, s'écria-t-il ; je meurs content ; » &, faisant aussi-tôt arracher le fer de sa blessure, il rendit l'esprit. La puissance de Thèbes, ouvrage de ce grand homme, expira avec lui. Le chevalier Follard, dans la description qu'il fait de cette célèbre bataille, la donne comme le chef-d'œuvre de cet habile capitaine. *363 ans avant J. C.*

2. Les Achéens ayant déclaré la guerre à Machanidas, tyran de Lacédémone, Philopémen fut mis à la tête de leur armée, & se campa sur les terres de Mantinée. Le tyran s'avança fièrement contre l'ennemi, & présenta la bataille avec de nombreuses troupes. Le premier choc fut violent. Les Illyriens & les Cuirassiers, qui soutenoient les soldats étrangers de Philopémen, après une vigoureuse résistance, furent entièrement rompus, & s'enfuirent à la hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un quart de lieue. Tout paroissoit perdu du côté des Achéens ; & les Spartiates vainqueurs célébroient déja leur triomphe. Mais on vit alors que le succès dans les combats dépend ordinairement de la sagesse des généraux. Philopémen, toujours maître de lui-même au milieu du tumulte de son armée, n'étoit attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, & dont on ne peut trop se donner de garde. Machanidas, au lieu de mettre à profit son avantage, se laisse emporter, en jeune homme, par l'ardeur de ses troupes,

troupes, & poursuit sans ordre les fuyards, pendant que le général Achéen va se poster sur le bord d'un fossé qui défendoit l'infanterie ennemie. Les Lacédémoniens, sans attendre le signal, & pleins de mépris pour un ennemi déja vaincu, s'avancent avec impétuosité vers les Achéens, jusques sur le bord du fossé, &, sans balancer, se jettent dedans pour les attaquer & les vaincre. C'étoit-là le moment décisif, que Philopémen attendoit depuis long-tems. Il fait sonner la charge. On court sur eux, piques baissées, avec des cris épouvantables; & les Lacédémoniens déconcertés prennent la fuite, après avoir perdu un grand nombre de soldats. Le tyran sentit alors sa faute. Il accourt, mais trop tard. Désespéré, il cherche son salut dans la vîtesse de son cheval; mais, lorsqu'il alloit franchir le fossé, Philopémen, qui l'avoit reconnu, lui lança un javelot, & l'étendit mort sur la place. Les Spartiates perdirent quatre mille hommes, outre un grand nombre de prisonniers, tout leur bagage & leur camp qu'ils abandonnerent aux Achéens. *An du monde 3798.*

MANTOUE. (*attaques de*) En 1702, le prince Eugène, voulant étendre ses conquêtes en Italie, fit former, par ses troupes, le blocus de Mantouë, ville forte par sa situation, & célèbre par la naissance du plus grand poëte de Rome. Cette expédition dura près de huit mois; &, peut-être qu'elle eût été heureuse, si, le 1er d'Août, les généraux François ne se fussent approchés, & n'eussent fait entrer dans la place des munitions de guerre &

de bouche. Ce ſecours, preſqu'ineſpéré, ranima le courage des aſſiégés, & déconcerta les ennemis qui, dès ce moment, renoncerent à leur entrepriſe, & diſparurent. Dans la ſuite, Mantouë eut encore diverſes attaques à ſoutenir. Les Impériaux s'en emparerent, en 1707, après que les troupes Françoiſes & Eſpagnoles eurent évacué toute la Lombardie, par une capitulation qui fut ſignée, le 13 de Mars. En 1735, le duc de Montemar fit le ſiége de Mantouë, & le preſſa vivement; mais les troupes combinées de France, d'Eſpagne & de Sardaigne le firent lever, en vertu de la ſuſpenſion d'armes qui ſe fit, la même année, entre les Puiſſances belligérantes; &, le 2 de Novembre, toutes les portes de la ville furent ouvertes.

MAOGAMALQUE, (*priſe de*) ville de Perſe, très-importante, & qui arrêta Julien, pendant quelque tems. Il en conduiſit le ſiége avec tant de vigueur, & encouragea tellement ſes troupes par l'exemple de ſa témérité, qu'il s'en rendit maître, l'an 363. Les ſentinelles s'étoient vantés, dans leurs chanſons militaires, que les Romains eſcaladeroient le ciel, avant que de prendre la place. Ils payerent cher cette raillerie; car le ſoldat, furieux, paſſa tout au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. De tout le butin, Julien ne ſe réſerva qu'un jeune enfant muet, qui ſçavoit, par ſes geſtes, énoncer clairement toutes ſes idées, & parler, en quelque ſorte, un langage intelligible à toutes les nations. A l'exemple de Scipion l'Africain, l'empereur ne voulut voir aucune des filles qu'on

avoit miſes à part, quoiqu'elles fuſſent les plus belles du monde.

MARANGA. (*bataille de*) La victoire ſuivoit conſtamment les drapeaux de Julien l'Apoſtat; & les Perſes, ſi long-tems la terreur de l'Empire Romain, trembloient à l'approche de ce prince redoutable. Après un grand nombre de ſuccès éclatans, l'empereur rencontra les Barbares dans la plaine de Maranga. Les attaquer, les enfoncer, les diſſiper fut l'affaire d'un moment. Ils ne purent tenir contre l'infanterie Romaine, à la tête de laquelle combattoit Julien. La victoire fut complette. Cependant les Perſes ne perdirent point courage. Quelques jours après leur défaite, ils tomberent tout-à-coup ſur les vainqueurs. Ils furent reçus avec intrépidité; & la valeur Romaine triompha encore. Julien, pouſſé par la victoire, s'attacha à pourſuivre les fuyards; mais ſon ardeur aveugle lui devint funeſte. Une flèche vient lui effleurer le bras, & entre bien avant dans le foie. On s'empreſſe pour le ſecourir. Son ſang ſe perd: il s'évanouit. Etant revenu à lui, il demande le nom du lieu où il ſe trouve; &, comme on lui répond qu'il s'appelle *Phrygie*, il juge, ſur une vaine prédiction de ſes devins, que ſa mort eſt prochaine, & s'écrie en ſoupirant: « O ſoleil! tu as perdu Julien! » La chute du prince rendit le courage aux Perſes. Le combat recommença de toutes parts. L'acharnement devint terrible. La nuit ſeule ſépara les guerriers couverts de bleſſures, épuiſés de ſang & de forces. Quelques heures après, Julien mourut en ſophiſte, comme il

avoit vécu, l'an 363. Il eſt faux que ce prince, en rendant les derniers ſoupirs, ait proféré ce blaſphême : « Tu as vaincu, Galiléen ! » La paſſion a imaginé cette anecdote.

MARATHON. (*journée de*) Ce fut l'an du monde 3514, que ſe donna cette fameuſe bataille qui affermit la grandeur d'Athènes, & humilia la fierté du roi des Perſes. L'armée de Darius, commandée par Datis, étoit de cent mille hommes & de dix mille chevaux. Celle des Athéniens ne montoit en tout qu'à dix mille hommes. Elle étoit conduite par dix chefs, mais qui remirent toute leur autorité à Miltiade, parce qu'il étoit plus habile. Il ne trompa pas l'attente publique. Ce grand homme, afin de rendre inutile la multitude des ennemis, ſe campa au pied d'une montagne, & fit jetter, ſur les côtés, de grands arbres, pour empêcher que la cavalerie des Perſes ne pût l'incommoder. Datis ſentit bien que le lieu ne lui étoit pas favorable ; mais, comptant ſur le nombre de ſes troupes, & ne voyant que de la témérité dans la conduite des Athéniens, il accepta le combat. Les Grecs ſe précipiterent ſur les deux aîles des Perſes, qu'ils enfoncerent & mirent en fuite ; puis, accourant au ſecours de leur corps de bataille, qui plioit, ils environnerent les ennemis, & en firent un horrible carnage. Alors les Perſes prirent la fuite vers leur flotte. Les Athéniens vainqueurs les y pourſuivirent, en tuerent un grand nombre, & mirent le feu à pluſieurs de leurs vaiſſeaux. Six mille Perſes perdirent la vie dans le combat ; & cette victoire ne coûta que deux cens hommes aux

Athéniens. Un ſoldat courut en porter l'heureuſe nouvelle à Athènes ; &, quand il fut arrivé à la maiſon des magiſtrats : « Rejouiſſez-vous, nous ſommes vainqueurs, » leur dit-il, & tomba mort à leurs pieds. Pour récompenſer Miltiade, dont la ſageſſe & la valeur venoient de délivrer Athènes & toute la Grèce, on fit peindre la bataille de Marathon ; & on le repréſenta à la tête des dix chefs, exhortant les ſoldats & leur donnant l'exemple : foible reconnoiſſance aux yeux de la cupidité & de l'avarice, mais noble & durable alors, parce qu'elle n'étoit accordée qu'au vrai mérite ! Ce tableau fameux étoit de la main du célèbre Polygnote, de l'iſle de Thaſos, l'un des premiers peintres de ſon tems. Ce grand artiſte, plus ſenſible à la gloire qu'à l'intérêt, avoit voulu contribuer à la reconnoiſſance publique par ſes talens, ſans les mettre à prix. Athènes le paya en monnoie de ſon goût, en lui décernant, par l'ordre des Amphictyons, un logement dans la ville, où il demeureroit & ſeroit traité, tant qu'il lui plairoit, aux dépens de la république. Que de grandeur ! que de généroſité ! Que ſont devenus maintenant tous ces ſentimens de nobleſſe ?

MARCHIENNE. (*priſe de*) Après la journée de Dénain, le maréchal de Villars fondit ſur Marchienne avec ſon armée victorieuſe. Cette petite ville, aſſez bien fortifiée étoit défendue par quatre mille hommes. On en preſſa le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours, le 30 de Juillet 1712, on les fit priſonniers ; & l'on ſe rendit maître de

toutes les munitions de guerre & de bouche, amaſſées dans cette place par les ennemis, pour la campagne. On y trouva plus de cent piéces de canon, & cent bélandres, ou grands bateaux plats, chargés de toutes ſortes de marchandiſes.

MARDICK. (*priſe de*) En 1622, le roi d'Eſpagne fit bâtir un fort à Mardick, pour aſſurer la navigation & le commerce. Il étoit d'une grande importance: auſſi fut-il pluſieurs fois pris & repris, dans les guerres du dernier ſiécle, entre l'Eſpagne & la France. M. le duc d'Orléans en entreprit la conquête, en 1645; &, après quelques attaques, il s'en rendit maître, le 10 de Juillet. Les Eſpagnols y rentrerent pendant l'hyver; enſorte que, l'année ſuivante, le Prince fut encore obligé de l'aſſiéger dans les formes. Cette expédition fut meurtriere, & dura dix-ſept jours, parce que les Eſpagnols, campés ſous Dunkerque, rafraîchiſſoient la place. Mais la flotte Hollandoiſe, qui parut, hâta la reddition de cette fortereſſe qui ouvrit ſes portes, le 24 du mois d'Août. Elle ne reſta pas long-tems au pouvoir du vainqueur; & ſes premiers maîtres trouverent bientôt le moyen de s'y rétablir. M. de Turenne fit inveſtir Mardick, en 1657; & ce grand Général l'obligea de capituler, le 3 d'Octobre. La place fut remiſe aux Anglois, ſuivant le traité conclu avec Cromwel. Elle fut rendue aux François par la paix des Pyrénées; &, comme ils augmenterent conſidérablement les fortifications de Gravelines & de Dunkerque, ils démolirent Mardick qui devenoit inutile.

MARDIE. (*bataille de*) Après la bataille de Cibales, Conſtantin, qui vouloit mettre le comble à ſa victoire par un nouveau triomphe, pourſuivit Licinius, & l'atteignit dans la plaine de Mardie, en Pannonie. A peine fut-on en préſence, que, de part & d'autre, on en vint aux mains. Le premier choc fut terrible; mais les ſoldats de l'uſurpateur épuiſerent bientôt leurs forces, déja notablement affoiblies par une fuite pénible. Animées par le ſuccès, les troupes impériales redoubloient de courage. Enfin elles firent un dernier effort; & les rebelles furent diſſipés ou maſſacrés comme un troupeau timide. Licinius ſe confondit dans la foule des fuyards; &, ayant eu le bonheur d'échapper au carnage, il chercha les moyens d'appaiſer ſon vainqueur. Ce grand Prince lui pardonna ſes coupables excès, & pouſſa même l'indulgence juſqu'à le maintenir ſur le thrône qu'il avoit uſurpé. Ce dernier exploit termina la guerre, l'an 314.

MARFÉE. (*bataille de la*) Les François mécontens, ſous la conduite du comte de Soiſſons, s'étant aſſemblés près de Sedan, à la tête d'une armée, le maréchal de Châtillon eut ordre de les aller chercher pour leur livrer bataille. Châtillon obéit à la voix de Richelieu; &, le 6 de Juillet 1641, il rencontra l'ennemi campé dans les plaines de la Marfée. Auſſi-tôt il préſenta le combat qui fut accepté, & ſoutenu avec valeur. Après une foible réſiſtance, les ſoldats de la premiere ligne du Maréchal reculerent en déſordre, & ſe jetterent ſur la ſeconde qui, par cette impulſion,

fut jettée vers l'artillerie. C'eſt-là qu'on ſe battit long-tems avec fureur; mais enfin les Cardinaliſtes prirent la fuite, laiſſant ſur la place plus de cinq cens morts, &, entre les mains des vainqueurs, environ deux mille priſonniers. Lorſque l'armée des mécontens pouſſoit des cris triomphans, le comte de Soiſſons tomba mort au milieu de ſes gardes & d'une troupe de gentilshommes, ſans qu'on pût voir ni par qui, ni comment il avoit été tué : auſſi les hiſtoriens ont-ils donné pour des certitudes ce qui n'étoit que ſimple conjecture. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que la mort du Comte fit pour les vaincus, plus que n'auroit pu faire la victoire la plus complette.

MARGUS. (*bataille de*) Sabinien, général de l'armée Romaine en Illyrie, ſe diſpoſoit, par l'ordre de l'empereur Anaſtaſe, à faire le ſiége du château de Herta, à la tête de dix mille hommes. Pitzia, général de Théodoric, accourut auſſi-tôt à la tête ſeulement de deux mille fantaſſins & de cinq cens chevaux. Il atteignit les ennemis ſur les bords du fleuve Margus, qui ſe jette dans le Danube, près de la ville du même nom. Malgré l'inégalité du nombre, il fait ſonner la charge. Les Romains fuient, & laiſſent la victoire à leurs ennemis, l'an 505. Totonic & Vitigès donnerent dans ce combat les premieres preuves de cette haute valeur qui plaça le premier à la tête des troupes, & le ſecond ſur le thrône de ſa nation.

MARIENDAL. (*journée de*) Le vicomte de Turenne avoit paſſé le Rhin pour aller barrer le chemin aux Impériaux qui marchoient

en Franconie. Ils s'étoient retirés à ſon approche; & le colonel Roze les avoit ſuivis, durant quatre jours. Sur ſon rapport, le Vicomte diſtribua les troupes en quartiers de rafraîchiſſement, du côté de Mariendal. Mais Roze ne s'étoit point apperçu que les ennemis avoient rebrouſſé chemin, dès qu'il avoit ceſſé de les obſerver. Tout-à-coup, le 5 de Mai 1545, dès cinq heures du matin, on vient dire aux François que le général Mercy s'avance à grands pas avec toute ſon armée. Turenne ſe leve à la hâte; ordonne de raſſembler les quartiers, à une lieue & demie de Mariendal, & commande à Roze de s'y rendre pour y recevoir les troupes, à meſure qu'elles arriveroient. Le colonel y court; &, voyant une aſſez vaſte plaine, au-delà d'un bois de cinq à ſix cens pas de longueur, qui étoit à la tête de la grande-garde Françoiſe, il lui fait paſſer ce bois, & range dans la plaine quelques régimens qui s'étoient joints à lui. Le Vicomte ſurvient, & voit la faute énorme de ſon lieutenant. Il ſe hâte de la réparer; & déja il ordonnoit de repaſſer le bois, lorſque l'avant-garde ennemie ſe montra dans la plaine. Il n'y avoit plus moyen d'éviter le combat. Turenne n'avoit que trois milie hommes d'infanterie, & ſept ou huit régimens de cavalerie. Il forme ſon aîle droite de toute ſon infanterie qu'il place à l'entrée d'un petit bois à droite, & qu'il fait ſoutenir par deux eſcadrons ſeulement. Il compoſe ſon aîle gauche de tout le reſte de ſa cavalerie qu'il met ſur une ſeule ligne, excepté deux eſcadrons dont il fait une eſpece de ſeconde

ligne. A peine avoit-il fini ces diſpoſitions, que Mercy s'avance en bon ordre, ſoutenu du feu de ſon artillerie. Turenne attend l'ennemi, ſans s'ébranler. Mercy, à la tête de ſon infanterie, fond ſur le petit bois. En même tems, le Vicomte avec ſa cavalerie ſe précipite ſur l'aîle droite des Impériaux; l'enfonce; rompt tous les eſcadrons; ébranle même la ſeconde ligne, & prend douze étendards. Mais, dans ce moment, Mercy ſe rend maître du bois; & l'infanterie Françoiſe prend la fuite. Il ne reſtoit plus que l'aîle gauche, compoſée de cavalerie. Mercy fait avancer la ſienne pour l'envelopper. Turenne, vainqueur, voit ce mouvement, & ceſſe de combattre, pour ne ſonger qu'à la retraite, dont il dreſſe le plan, en un inſtant. Il fait rallier ſon infanterie, & lui commande de marcher droit à Philisbourg. Il fait paſſer à ſa cavalerie le Thauber & le Mein: il ſe met lui-même à la tête de l'arriere-garde; repaſſe le bois, & ſoutient avec les derniers eſcadrons tous les efforts de l'ennemi qui le pourſuit avec chaleur. A la ſortie du bois, un gros corps de cavalerie l'arrête, & lui bouche le chemin de Mariendal. Il n'y a pas moyen de reculer. Turenne prend ſon parti ſur l'heure. Il s'élance contre ces cavaliers, & s'ouvre un paſſage, l'épée à la main. L'ennemi ceſſa de l'inquiéter alors; & le Vicomte acheva tranquillement cette retraite qui fut preſqu'auſſi glorieuſe qu'une victoire. L'échec de Mariendal eſt le ſeul que M. de Turenne, commandant en chef les troupes du Roi, ait jamais reçu; &, comme il étoit infiniment modeſte, on

ne louoit jamais dans la ſuite ſes grands exploits admirés de l'univers, qu'il ne rappellât cette défaite, dont il ſe faiſoit une eſpece de préſervatif contre la vanité, fruit ordinaire de la gloire & des applaudiſſemens.

MARIGNAN. (*bataille de*) A peine François I fut-il monté ſur le thrône, qu'il voulut ſignaler ſon courage par la conquête du duché de Milan & des autres Etats revendiqués, les armes à la main, par ſes prédéceſſeurs. Suivi de quarante mille hommes, du brave Lautrec & de l'intrépide Bayard, ce monarque paſſa les Alpes, &, le 13 de Septembre 1515, joignit vingt-ſept mille Suiſſes dans la plaine de Marignan, petite ville voiſine de Milan. On tenta d'abord les voies de la négociation; & déja l'on alloit conclure le traité, lorſqu'un prêtre, qui ſe mêloit de porter le mouſquet, Matthieu Schiſner ou Schaner, évêque de Scion, & cardinal Suiſſe, rompit tout-à-coup les conférences, & ſouleva ſes compatriotes contre les François. Excités par le ſermon guerrier du prélat, ils prennent les armes en tumulte; &, comme des forcenés, ils tombent incontinent ſur le camp du Roi. Ce Prince étoit à table; & ſes troupes, qui ne s'attendoient pas ſi-tôt à la bataille, ſe livroient aux douceurs d'un loiſir militaire. L'allarme ſonne. Le Roi ſe leve; donne ſes ordres; diſpoſe ſes guerriers; attend l'ennemi. Son avant-garde étoit couverte d'un large foſſé, & de ſoixante & douze piéces d'artillerie, gardées par les Lanſquenets. Le deſſein des Suiſſes étoit d'attaquer ce corps

redoutable pour enlever les canons, comme ils avoient fait à la journée de Novare, où la priſe de l'artillerie leur avoit donné la victoire. Ils s'approchent, & ſoutiennent avec fermeté le feu terrible des François. Huit cens Lanſquenets fondent ſur eux avec plus de courage que de prudence. Ils les reçoivent ſans s'ébranler; les enfoncent enſuite; les accablent; les pourſuivent juſques dans le camp; s'emparent de quatre couleuvrines, & menacent d'une entiere défaite ces aſſaillans téméraires. Le Roi voit leur danger. Bayard accourt, & repouſſe l'ennemi. Mais ce généreux chevalier penſa payer bien cher ſon intrépide valeur. Il montoit un cheval très-vigoureux. L'animal, bleſſé, s'agite; ſe débride, &, ne ſentant plus ſon mords, prend ſa courſe à travers les Suiſſes. Le péril étoit preſſant; & Bayard alloit tomber au pouvoir d'un ennemi impitoyable. Heureuſement un ſep de vigne arrête ſon courſier fougueux. Le chevalier ſe jette à terre; dépouille ſon armure; ſe dérobe aux regards de l'ennemi, & revient ſans malheur au camp du Roi. Dans ce moment, deux mille Suiſſes paſſerent devant ce Prince qui les chargea vivement, & les mit en fuite. Ce ne fut pas ſans un grand danger; car ſon buffle fut percé, de part en part, d'un coup de pertuiſane. La nuit ſépara les combattans, & fit ceſſer le carnage. On la paſſa toute entiere ſous les armes; & le Roi dormit ſur un affût de canon, à cinquante pas d'un bataillon Suiſſe. A ſon réveil, il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour recommencer le combat. Les

Suiſſes revinrent à la charge, avec plus de furie que la veille. Mais ils furent ſi maltraités par le canon; & la gendarmerie Françoiſe, qui fondit ſur eux, les rompit tellement, que, vers les neuf heures du matin, ils commencerent à ſe retirer, laiſſant preſque la moitié de leur armée ſur le champ de bataille. Leur retraite leur fit plus d'honneur que toutes leurs victoires. Ils la firent au petit pas & en bon ordre, & repouſſerent un corps de troupes Vénitiennes, qui entreprit de les pourſuivre. Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles, dit que celle-ci étoit un combat de géants; & les autres, des jeux d'enfans. Cette victoire coûta quatre mille hommes, & força les ſuperbes Helvétiens de quitter le titre orgueilleux, qu'ils s'étoient donné, de Protecteurs & Dompteurs des Princes.

Avant le combat, François I dit à Bayard qu'il vouloit être fait chevalier de ſa main. C'étoit le plus grand honneur que le Roi pût faire, même à un prince de ſon ſang. « Alors » preint ſon épée Bayard, & dit: Sire, au» tant vaille que ſi j'étois Roland ou Olivier, » Godefroy, ou Baudouin ſon frere; cer» tes vous êtes le premier Prince que on» ques feis chevalier. Dieu veuille qu'en » guerre ne preniez la fuite. » Après la cérémonie, le Chevalier Sans-peur & Sans-reproche fit une profonde révérence au Roi, & dit, en baiſant ſon épée: « Glorieuſe épée » qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire » chevalier le plus grand Roi du monde, tu » ſeras comme relique gardée; je ne t'em-

» ploierai jamais plus que contre les infidè-
» les & ennemis du nom Chrétien. »

MARLBOROUGH. (*prise du fort*) Le comte d'Estaing, après la conquête du fort Tapponoly, en 1761, marcha contre celui de Marlborough. C'étoit un quarré avec quatre grands bastions, situé sur une montagne près du rivage. Ses remparts sont de briques, bien épais & assez élevés. Les Anglois avoient fait des retranchemens en dehors pour en défendre l'approche de tous côtés. Un de ces ouvrages extérieurs s'étendoit jusqu'au vieux Bencole. Tous les chemins jusqu'à Sellibar, tous les lieux accessibles étoient retranchés. Il y avoit dans le fort, ou dans ses ouvrages extérieurs plus de quarante bouches à feu, sans compter plusieurs piéces de campagne. Il y avoit beaucoup de vivres & de munitions; deux cens hommes de troupes Européennes; trois cens Noirs, Cafres ou Sipayes, & quatorze cens Malais, tous armés : forces respectables, si elles eussent eu une ombre de valeur! Elles ne soutinrent pas deux canonnades. Le fort de Tapponoly les avoit tellement effrayées, qu'elles prirent la fuite au milieu de la nuit; & le gouverneur Anglois, craignant d'être fait prisonnier, en restant seul, se vit obligé de les suivre dans cette retraite précipitée. Les autres forts ne firent pas plus de résistance. Anglois, Asiatiques, tout se dispersoit. Les François étoient vainqueurs, avant même d'avoir été vus dans leurs approches. En moins de quelques mois, la Compagnie du Sud perdit ses riches comptoirs; & les magasins immenses, qu'elle y

avoit amaſſés, furent tranſportés en Europe.

MAROC. (*ſiége de*) Ishak, fils & ſucceſſeur de Tasfin, Sultan d'Afrique, toujours vaincu, toujours pourſuivi par l'heureux Abdoulmoumen, ſe voyoit dépouiller de tous ſes Etats; & il ne reſtoit plus à ce Prince, autrefois ſi puiſſant & ſi redoutable, que la ſeule ville de Maroc. Il chercha un aſyle dans ce dernier refuge; mais l'uſurpateur, profitant de ſa fortune, ne tarda pas à l'attaquer pour la derniere fois. Il vint ſe préſenter devant Maroc, avec ſon armée formidable, qu'il fit camper, à l'occident, ſur une petite hauteur. Les fortifications de la place, la multitude des citoyens, l'abondance des munitions, tout enfin fit d'abord prévoir à Abdoulmoumen que le ſiége ſeroit long & meurtrier. Les obſtacles irritent ſon grand courage. Pour prendre une ville, il en bâtit une autre, dans laquelle ſes guerriers bravent les rigueurs de la ſaiſon. Durant onze mois, il forme pluſieurs attaques: il livre un grand nombre de combats; tous ces efforts ſont inutiles. Cependant les vivres commencent à manquer dans la ville, & la famine fait périr plus de monde que le fer des aſſiégeans. Mais Abdoulmoumen ne peut tirer avantage de ce fléau terrible. Fatigué de voir échouer toutes ſes tentatives, il a recours à la ruſe. Il place une partie de ſes troupes au-delà de la ville qu'il a fait bâtir, & leur ordonne de ne s'ébranler qu'au ſignal qu'il leur feroit entendre. Il commande au reſte de ſes ſoldats de livrer un aſſaut à la place aſſiégée, de ſe retirer en-

ſuite, comme ſi la terreur s'étoit emparée de leurs eſprits, & de fuir du côté de l'embuſcade. Les guerriers obéiſſent. Ils courent en foule vers les murailles de Maroc; ils dreſſent leurs échelles; ils montent; ils s'empreſſent avec une ardeur ſimulée; mais bientôt ils cèdent aux efforts des aſſiégés: ils abandonnent les remparts. Les habitans tombent ſur eux de tous côtés. Ils prennent la fuite. Ils ſont pourſuivis juſqu'à leur camp, dont les tours & les fortifications ſont renverſées: enfin ils attirent l'ennemi dans l'embuſcade. Dans le moment, tout change. Une foule de gens armés paroît ſortir tout-à-coup du ſein de la terre. Les fuyards font volte-face. Les ennemis, qui s'étoient crus vainqueurs, ſont chargés, enveloppés, enfoncés, culbutés, vaincus, taillés en piéces. Très-peu rentrerent dans la ville où ils porterent la déſolation & la terreur. Toutefois les débris des citoyens réſolurent de ſe défendre juſqu'à la mort. La famine augmentoit tous les jours; & déja plus de cent mille perſonnes étoient devenues les triſtes victimes de la miſere publique. Ceux qui leur avoient ſurvécu, étoient ſi foibles & ſi languiſſans, qu'ils ne pouvoient donner la ſépulture aux morts. Parmi les troupes qui compoſoient la garniſon, il y avoit une compagnie de Francs que l'on appelloit les *Marantons*. Ces ſoldats, vaincus par les maux dont ils étoient accablés, ouvrirent au général ennemi la porte confiée à leur garde. En un moment, toute l'armée d'Abdoulmoumen ſe répandit dans la ville, & s'y livra aux plus horribles excès.

Ishak

Ishak fut fait prisonnier avec tous ses parens, & conduit au supplice. Le malheureux monarque, les yeux baignés de larmes, vouloit implorer la clémence du vainqueur: » Quoi ! seigneur, lui dit un Emir issu de » son sang, vous abaisseriez-vous à de timi- » des supplications ? Verrois-je, en ce jour, » le sublime Ishak ramper bassement aux pieds » d'un barbare ! Non, Prince; mourons, & » mourons sans foiblesse. La vie est un far- » deau, quand on la doit au plus cruel de » tous les hommes. » Ces généreuses paroles mirent en fureur Abdoulmoumen. Il fit saisir ce seigneur intrépide, & le fit expirer sous le bâton. Ishak eut la tête tranchée. Dans ce prince finit la dynastie des Almoravides qui régnerent près de cent ans sur l'Afrique, & sur une partie de l'Espagne. *L'an de Jesus-Christ 1148.*

MARPURG. (*prise de*) En 1758, le duc de Broglie soutenoit dans la Hesse la réputation qu'il s'étoit si justement acquise; & ce grand Général, avec un simple détachement, causoit autant de terreur, qu'il eût pu faire à la tête d'une armée formidable. Au mois de Juillet, il s'approcha de Marpurg, place que sa situation au pied d'une montagne, & son château rendoient importante. Les travaux du siége furent poussés avec une ardeur si constante, que, malgré les obstacles que présentoit cette expédition, la ville fut obligée de capituler, le 6. Les François ne garderent pas long-tems cette conquête qui leur fut enlevée, le 10 de Septembre de l'année suivante, par les Hanovriens & les Hessois réunis.

MARSAILLE. (*bataille de la*) Le maréchal de Catinat, voulant ſecourir la ville de Pignerol, que le duc de Savoie aſſiégeoit, deſcendit les Alpes, à la tête de quarante bataillons, & de ſoixante-ſeize eſcadrons, & joignit le Prince dans la plaine de la Marſaille, le 3 d'Octobre 1693. On s'occupa, durant tout le jour, à faire les diſpoſitions de la bataille que, de part & d'autre, on vouloit livrer le lendemain. A la gauche de l'armée Savoyarde étoit une montagne: à ſa droite s'étendoit la plaine; devant elle couloit la petite riviere de Chiſole. Ce poſte étoit avantageux; mais le Duc voulut l'abandonner pour franchir, le premier, la riviere. Il commandoit l'aîle droite: le marquis de Léganez conduiſoit la gauche. Le corps de bataille devoit combattre ſous les auſpices du prince Eugène. Catinat prit la conduite de l'aîle droite de ſon armée; & le duc de Vendôme, ſecondé du Grand-Prieur, ſon frere, fut mis à la tête de la gauche. Le 4, ſur les neuf heures du matin, on donne le ſignal: on s'ébranle; on s'approche; on ſe menace. Catinat & Vendôme fondent, en même tems, ſur la premiere ligne des ennemis. Ils frappent: ils renverſent tout ce qui s'offre à leur premier effort. Tout prend d'abord une fuite précipitée; mais bientôt on vole au ſecours des vaincus. On les arrête: on les oblige de retourner au combat. Le déſeſpoir, la fureur s'emparent de leur ame. On n'oſe ſe meſurer avec ces guerriers devenus tout-à-coup redoutables. Les François ſont culbutés à leur tour, & vivement pourſuivis. Dans ce mo-

ment, Catinat, Vendôme & le Grand-Prieur surviennent; rallient les fuyards; enfoncent les deux lignes de l'aîle gauche; se précipitent sur la droite; l'attaquent; la pressent; l'environnent de toutes parts: rien ne leur résiste. L'ennemi déconcerté jette loin de lui ses armes devenues inutiles, & abandonne le champ de bataille, après quatre heures & demie de combat. Un instant auparavant, on prioit le duc de Schomberg de faire retraite avec son régiment. » Non, répondit-il, il faut vaincre ou mourir. » En disant ces mots, il reçoit à la cuisse une blessure qui le fait tomber. Son valet de chambre, appellé *la Sale*, se jette sur lui pour le sauver, en criant: « Quartier! » quartier! » Ses cris ne sont point entendus; & ce généreux serviteur est tué sur le corps de son maître. « Neuf ou dix mille ennemis » tués sur la place, dit Louis XIV dans sa » Lettre à l'archevêque de Paris; près de deux » mille faits prisonniers; trente-quatre piéces » de canon, & cent six drapeaux ou étendards pris sur eux; le désordre avec lequel » les restes de leur armée dispersée se sont retirés en divers endroits, ne laissent rien » à desirer à l'éclat de cette victoire. » Elle fut d'autant plus glorieuse, qu'en triomphant du duc de Savoie, Catinat avoit triomphé du prince Eugène, qui avoit disposé l'armée.

MARSEILLE. (*siéges de*) 1. Les habitans de Marseille s'étoient déterminés à ne point recevoir César dans leur ville, parce qu'ils avoient de grandes obligations à Pompée. Cesar, à qui ils n'étoient pas moins redevables, fut très-irrité de cet affront; &, sur

le champ, il mit le ſiége devant cette ingrate cité. Il fut long, parce que ce grand général ne le conduiſit point en perſonne, & qu'il étoit paſſé en Eſpagne pour détruire un parti contraire à ſon ambition; mais, quand il ſe fut préſenté de nouveau devant la place, elle ſe rendit. Le vainqueur ſe contenta de déſarmer les citoyens, & ordonna qu'on lui apportât tout l'argent du thréſor public. *An de Rome* 703.

2. Maximien ſe faiſoit un jeu de quitter la pourpre impériale, & de la reprendre. L'an de J. C. 309, il remonta, pour la troiſieme fois, ſur le thrône des Céſars; &, afin d'engager les Gaules à ſe déclarer en ſa faveur, il fit courir par-tout le bruit que Conſtantin étoit mort. Cette nouvelle n'eut pas le tems de s'accréditer. Conſtantin, à la tête d'une armée dont le zèle précipitoit la marche, ſe préſente devant Marſeille, où s'étoit retiré Maximien au bruit de ſon approche, & fait donner l'aſſaut. Cette ville étoit priſe, ſi les échelles ne ſe fuſſent trouvées trop courtes. Cependant pluſieurs ſoldats, s'élançant de toutes leurs forces, & ſe faiſant ſoulever par leurs camarades, s'attachoient aux créneaux, & s'empreſſoient de gagner le haut du mur, lorſque l'Empereur, pour épargner le ſang de ſes troupes, & celui des habitans, fit ſonner la retraite. Dans ce moment, Maximien ſe montre ſur la muraille. Conſtantin s'en approche; &, d'un ton plein de douceur, il lui repréſente l'indécence & l'injuſtice de ſon procédé. Tandis que le vieillard ſe répand en invectives outrageantes, on ouvre, à ſon

inſçu, une porte de la ville; & l'on introduit les ſoldats ennemis. Ils ſe ſaiſiſſent de Maximien; le conduiſent devant l'Empereur, & terminent cette guerre en un moment.

3. Le connétable de Bourbon, voulant mériter, par ſes ſervices, la faveur de Charles-Quint, à qui ce Prince perfide s'étoit vendu, entreprit le ſiége de Marſeille, en 1524. Il aſſuroit que trois coups de canon étonneroient ſi fort ces bons bourgeois, qu'ils viendroient, la corde au col, lui préſenter les clefs de leur ville; mais ces braves citoyens réſolurent de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Les femmes même les plus qualifiées partagerent avec les hommes les travaux les plus pénibles; & l'ardeur de ces héroïnes fut ſi grande, que les contre-mines, faites du côté de l'attaque, furent appellées *la tranchée des dames*, pour en perpétuer le ſouvenir.

Un boulet de canon, parti de la ville, tua deux gentilshommes, & un prêtre qui célébroit la meſſe. Le connétable de Bourbon accourut au bruit que cauſoit cet accident, & demanda ce que c'étoit. Le marquis de Peſcaire, rival de ſa puiſſance, lui répondit; » Monſieur, ce ſont les conſuls de Marſeille, » qui nous en apportent les clefs. » Bourbon méritoit cette raillerie ſanglante. Depuis quarante jours, il s'épuiſoit devant une place dont la conquête, ſelon lui, ne demandoit que ſa ſeule préſence. Furieux, il ordonna de redoubler le feu de ſon artillerie; & bientôt il vint à bout de faire une brèche aſſez conſidérable pour donner l'aſſaut. Les ingénieurs, envoyés pour la viſiter, rapporterent qu'il y

avoit un fossé profond, rempli de feux d'artifice, & défendu par un grand nombre de soldats. L'éternel ennemi du connétable, Pescaire vient en faire le détail au conseil de guerre, & ajoûte malignement: « Vous voyez, » Messieurs, que les Marseillois tiennent toute » prête une table bien couverte, afin de recevoir, comme il faut, ceux qui voudront » aller les visiter. Si vous avez envie d'aller » souper en paradis, courez-y, à la bonne » heure. Pour moi, je n'ai pas envie d'y aller » si tôt: nous ferions mieux, je pense, de » retourner en Italie, où les François pourroient bien nous prévenir. » La haine qu'on portoit au duc de Bourbon fait applaudir à cet avis. D'ailleurs, François I venoit au secours de la ville assiégée, avec une armée de quarante mille hommes. Les Impériaux plierent bagage, & se hâterent de se retirer, avec la honte de n'avoir pu réussir.

MARTINIQUE. (*conquête de la*) Depuis long-tems, le conseil d'Angleterre méditoit la conquête de la Martinique, isle considérable des Antilles, qui barroit, en quelque façon, le chemin de la Jamaïque, & dont la position & la richesse peuvent la faire considérer comme le Pérou des François. L'amiral Rodney fut chargé de cette expédition; &, pour que le succès en fût également prompt & certain, il avoit sous ses ordres plus de quarante vaisseaux montés de douze ou treize mille hommes de débarquement, sous les ordres du général Monckton. L'escadre Angloise se montra devant la Martinique, le 7 de Janvier 1762, & com-

mença ſes hoſtillités par le quartier du Marin. Deux mille hommes, qui y débarquerent, furent reçus bien chaudement par quatre cens Martinicains, & contraints de regagner leurs vaiſſeaux, avec la plus grande célérité. Le Général avoit cependant pratiqué une fauſſe attaque, qui devoit aſſurer le ſuccès de celle-ci. Pour réparer l'échec qu'il venoit de recevoir, & tenter une meilleure fortune, il s'avança vers l'anſe d'Arlets, & entra dans la riviere de la Caze-Navire. Là, il ne lui fut pas difficile de faire ſon débarquement, à la faveur d'une canonnade de cinq à ſix heures, qui foudroya tout le rivage. Il s'étendit enſuite le long de la Caze-Pilote, & ne perdit pas un moment pour s'établir ſur les hauteurs. Le Morne-Tartenſon fut enlevé, peu de tems après. Monckton ne marchoit qu'avec crainte & beaucoup de circonſpection dans un terrein coupé, & qu'on lui diſputoit à chaque pas, avec la plus grande valeur. Il avoit ſous lui dix-huit mille hommes de bonnes troupes réglées, tandis que les Martinicains ne pouvoient lui en oppoſer que treize à quatorze mille. C'étoient cinq cens Grenadiers Royaux, quatre mille cinq cens hommes de la milice du pays, deux mille Flibuſtiers, & ſix à ſept mille Nègres; troupe brave, qui connoiſſoit bien l'impétuoſité du courage, mais que l'habitude n'avoit pas également formée à la diſcipline militaire. M. le Vallor de la Touche étoit à la tête de ce corps, avec le titre de Gouverneur général, & une autorité illimitée. Il avoit à défendre ſon propre pays qu'il devoit connoître aſſez pour en tirer

tout le parti poſſible. Mais que peuvent la capacité & la bravoure contre des forces ſupérieures, & conduites auſſi par une main également habile ?

Les François livrerent bien des combats qui leur coûterent beaucoup de ſang. Ils diſputerent chaque ravin, & ne furent jamais heureux. Du Morne-Tartenſon, ils ſe retrancherent ſur le Morne-Palate, & ſe virent de même forcés à l'abandonner. Le général Monckton n'eut bientôt plus qu'un poſte de conſéquence à attaquer : c'étoit le Morne-Garnier, le dernier boulevard de l'iſle ; mais, avant d'y parvenir, la prudence demandoit qu'on s'aſſurât des hauteurs du Fort-Royal. Monckton exécuta l'un & l'autre. C'étoit avoir vaincu toutes les difficultés. De-là, il marcha contre le fort, & ſe rendit maître de la citadelle, en moins de huit heures. Comme il ſçavoit que M. de Blénac venoit à toutes voiles au ſecours de cette iſle, il ſe hâta de faire les derniers efforts pour la réduire, afin de ne point avoir de nouveaux ennemis à combattre.

Cependant, à l'armée de France, on étoit partagé pour ſçavoir ſi l'on devoit ſe cantonner au poſte de la Lambette, afin de couvrir, par cette poſition, le quartier du Lamentin, ou ſe retirer au fort Saint-Pierre. Ce dernier parti prévalut. M. de la Touche le crut le plus avantageux ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il eut la douleur d'apprendre que les habitans du Lamentin venoient de capituler ſans ſa participation. Le danger étoit preſſant pour eux ; & il ne le devint pas moins pour la

gouverneur lui-même, qui se vit bientôt forcé jusques dans son dernier retranchement. Tout annonçoit une attaque meurtriere ; tout présageoit une défense opiniâtre. D'un côté, le général Anglois, résolu d'emporter cette place par le fer & par le feu ; de l'autre, le capitaine François, déterminé à s'ensevelir sous les dernieres ruines de sa patrie. Mais les habitans décidérent cette importante querelle. Il s'éleva des cris du sein de toutes les familles. Déja chacun croyoit voir ses foyers inondés de son sang. L'assaut, le bombardement ne présentoient que des horreurs. Les pleurs, les gémissemens, les requêtes adressées de toutes parts fléchirent enfin le gouverneur François ; & il fut assez sage pour préférer une capitulation honorable à une mort inutile. Tel fut le sort de la plus riche possession qui restoit à la France, dans ces mers de l'Amérique. Monckton la fit passer, en trente-six jours, sous le joug Anglois. Cependant la Martinique avoit des défenseurs. Ses habitans, citoyens & soldats, sçavoient cultiver leurs champs d'une main, & combattre de l'autre. Leur chef, connu par ses services, par son attachement à la patrie, avoit toute la confiance de ses compatriotes. C'étoit l'Hector qui devoit défendre Pergame, si Pergame eût dû trouver un bras capable de la défendre.

MARTOS. (*siége de*) Mehémed-Abou-Saïd, gouverneur d'Arjona, s'étant fait proclamer Roi de Grenade, voulut s'attirer la confiance des Maures par quelque conquête sur les Chrétiens. En 1238, ayant appris que le gouverneur de Martos, forteresse impor-

tante, étoit ſorti, ſuivi de ſa garniſon, pour aller ravager les campagnes des infidèles, il ſe préſenta tout-à-coup devant cette place. L'épouſe du gouverneur, femme hardie & courageuſe, fit auſſi-tôt fermer les portes, & ſe prépara à une vigoureuſe défenſe. Les autres femmes qui étoient dans la ville, s'étant toutes raſſemblées ſous la conduite de cette héroïne, firent pleuvoir des pierres, de la poix brûlante ſur les aſſaillans, & combattirent avec tant de vigueur, qu'elles donnerent à leurs époux le tems de venir à leur ſecours. Le roi de Grenade, craignant d'être attaqué par des troupes ſupérieures aux ſiennes, ſe retira avec la honte attachée aux projets mal exécutés.

MARTYROPOLIS. (*bataille & ſiège de*) 1. Un corps de ſix mille Perſes étoit campé ſur les bords du Nymphée, près d'Amide, dans le deſſein d'aller attaquer Martyropolis qui en eſt à dix lieues. Les Romains, renfermés dans cette place, en ſortirent pour prévenir l'ennemi. Lorſque le combat fut engagé, ils feignirent de prendre la fuite, mais en bon ordre & ſans rompre leurs rangs. Les Perſes s'étant débandés dans la pourſuite, ils retournerent ſur eux; en tuerent deux mille; enleverent leurs enſeignes, & firent leurs commandans priſonniers. Peu de tems après, ils revinrent devant Martyropolis; en formerent le ſiège, & mirent tout en uſage pour s'en emparer. Les murailles étoient foibles en pluſieurs endroits. La garniſon, quoique remplie de valeur, étoit dépourvue de vivres & de machines. La ville n'auroit pas tenu long-

tems, si le génie fécond d'un seul homme n'eût suppléé à tous ces désavantages. Aux tours que les Perses élevoient pour battre la ville, ce nouvel Archimède en opposoit de plus hautes encore. Il rendoit inutiles tous les assauts: il éventoit toutes les mines des assiégeans. Faute de machines à lancer des pierres, il démolissoit les édifices, & en faisoit transporter les colomnes sur la muraille, d'où, les précipitant avec force sur les ennemis, il en écrasoit un grand nombre. Enfin la perfidie d'un espion ruina tout-à-fait les espérances des Perses. Ce fourbe vint avertir Sittas, général Romain, campé à cinq ou six lieues de la ville, que les Perses attendoient un grand renfort de Huns. Sittas, après avoir vérifié cet avis, engagea l'espion, à force d'argent, à retourner au camp ennemi, pour dire au général que les Huns s'étoient laissés corrompre par les Romains, & qu'ils l'attaqueroient, au lieu de le secourir. Cette fausse nouvelle, jointe à celle qui annonçoit la mort de Cabade, roi des Perses, obligea le général Persan à lever le siége. *L'an 531.*

2. En 589, un des principaux habitans de Martyropolis, nommé *Sittas*, livra cette ville aux Perses. Durant l'absence de la garnison, il alla trouver ces éternels ennemis de l'Empire, & leur persuada d'envoyer quatre cens hommes qui se présenteroient comme déserteurs. Etant ensuite rentré dans la ville, il engagea ses concitoyens à recevoir ces transfuges; &, quand on leur eut ouvert les portes, ils chasserent tous les habitans, à l'exception des jeunes femmes & des esclaves.

Philippique, général de l'empereur Maurice dans ces contrées, fit en vain tous ſes efforts pour reprendre Martyropolis.

MASSADA. (*ſiége de*) Jéruſalem étoit priſe; & toute la Judée vaincue s'étoit ſoumiſe à Tite. Il ne reſtoit plus que Maſſada, place forte, ſituée ſur un rocher très-eſcarpé, près du lac Aſphaltide, & occupée par Eléazar, ce chef des Sicaires, dont la cruauté avoit tant fait de mal, durant le ſiége de la ville ſainte. Flavius Sylva, général des troupes Romaines, entreprit le ſiége de cette ville, pour terminer la guerre des Juifs. Il la fit d'abord environner d'un mur, afin que perſonne n'échappât; &, ayant élevé pluſieurs terraſſes, il fit jouer ſes machines, avec tant de force & de continuité, que les aſſiégés, quoique déterminés à tout, n'oſoient plus paroître ſur les murailles. La ville fut bientôt réduite à la derniere extrémité; & les aſſiégés ne pouvoient manquer de tomber en la puiſſance des Romains, au premier aſſaut qu'ils livreroient. Eléazar prit alors une réſolution auſſi déſeſpérée que l'état de ſes affaires. Voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il voulut du moins la rendre mémorable. Il aſſembla ſes compagnons; leur parla long-tems & fortement ſur le mépris de la vie & l'horreur de l'eſclavage; &, pour finir en gens de cœur, comme ils avoient vécu, il leur perſuada de ſe donner la mort, & de mettre le feu à la place. Ces furieux applaudirent à ce diſcours; &, encouragés par l'exemple de leur chef, ils tuerent leurs femmes & leurs enfans; ſe donnerent la mort l'un à l'autre;

& le dernier qui restoit, ayant regardé de tous côtés s'il n'y avoit pas quelqu'un qui eût besoin de son secours, mit le feu à la ville, & finit cette sanglante tragédie, en se donnant un coup d'épée. Une vieille femme cependant & une cousine d'Eléazar sçurent se soustraire à ses regards, avec cinq enfans, & se cacherent dans les aqueducs. Le lendemain matin, les Romains, qui s'approchoient des murailles pour donner l'assaut, furent surpris du silence qui régnoit dans la ville. Ils firent jouer le bélier, jetterent de grands cris; mais personne ne répondoit. Dans le moment, les deux femmes se montrerent, & firent au général le récit du désespoir des assiégés. Il n'en voulut croire que ses yeux; &, à la vue de tant de morts péris d'une maniere si cruelle, tous les Romains verserent des larmes. Ainsi finit cette fameuse guerre où la nation Juive avoit fait tant d'efforts pour repousser loin d'elle le joug des Romains. Son acharnement causa sa ruine; & ce peuple choisi ne fut plus qu'un peuple errant & vagabond, sans ville, sans rois, sans temple & sans autels. *An de J. C.* 72.

MASPHA. (*journée de*) Samuel avoit assemblé le peuple de Dieu pour célébrer un grand sacrifice. Les Philistins, l'ayant appris, leverent des troupes, & vinrent attaquer à Maspha toutes les Tribus réunies & occupées à louer le Seigneur. Mais le Dieu de Jacob tonna sur les infidèles, avec un bruit effroyable; les frappa de terreur; & les Israëlites, vainqueurs par les bienfaits du Tout-Puissant, poursuivirent les fuyards, en les taillant en

piéces, juſqu'aux frontieres de leur pays. Ce triomphe de Samuel rendit la liberté à ſon peuple qu'il gouverna pendant vingt ans.

MASTREICHT. (*ſiéges de*) 1. En 1576, la garniſon Allemande que l'Eſpagne entretenoit dans Maſtreicht, voulut, de concert avec les bourgeois, chaſſer les Eſpagnols, & ſe ſoumettre à la puiſſance naiſſante des Flamands révoltés. Mais Vargas, qui commandoit l'armée de Philippe II, ayant appris le danger de ſes compatriotes, vola ſur le champ à leur ſecours. La place eſt partagée par la Meuſe. La plus grande partie porte le nom de *Maſtreicht;* & la plus petite s'appelle *Vich.* Vargas, après avoir paſſé le fleuve, s'aſſura de cette derniere; repouſſa les ennemis de deſſus le pont qui réunit les deux villes, & les pourſuivit l'épée dans les reins. Si l'on en croit Strada, ſouvent trop ami du merveilleux, chaque ſoldat Eſpagnol s'avança, forçant une femme de Vich de marcher devant lui, & de lui ſervir de bouclier, & tirant par-deſſous ſes bras ſur les rebelles. Pendant que ceux qui défendoient le pont héſitoient de repouſſer les aſſaillans, de peur de tuer leurs compatriotes & leurs parentes, ils apprennent que les Royaliſtes ont pénétré dans la ville, d'un autre côté. A cette nouvelle, tout prit la fuite, le pont fut emporté, & l'infortunée ville livrée au plus affreux pillage.

2. Trois ans après cette fatale époque, le 8 de Mars 1579, Maſtreicht, qui avoit enfin embraſſé la confédération Flamande, fut inveſtie par le prince de Parme, ſucceſſeur de dom Juan d'Autriche, ſon oncle, dans le

gouvernement de la Flandre. Ce Général, après avoir mis ſes quartiers à l'abri de toute entrepriſe, s'étoit campé en face de la ville; &, comme c'étoit dans cette partie qu'on devoit former l'attaque, il y plaça ſa nombreuſe artillerie commandée par le ſeigneur d'Hierges. Mondragoné fut chargé de bloquer le côté de Vich. En très-peu de tems, la circonvallation fut ſi bien aſſurée, qu'il paroiſſoit impoſſible que les ennemis puſſent y pénétrer ni par force ni par ruſe. On ferma pareillement la Meuſe au-deſſus & au-deſſous de la ville, par le moyen de deux ponts de bateaux aſſez ſolides pour ôter à l'ennemi l'eſpérance d'entrer par eau dans la place. Ces ponts ſervoient, en même tems, de communication à l'armée répandue ſur l'un & l'autre bord de la riviere. Ces ſages diſpoſitions étant faites, on ouvrit la tranchée. La garniſon, qui n'étoit pas nombreuſe, ne pouvoit pas riſquer beaucoup de ſorties. Néanmoins, dès le commencement du ſiége, elle en fit quelques-unes avec beaucoup de ſuccès. Pluſieurs fois, elle détruiſit les travaux de l'ennemi: pluſieurs fois, elle jetta dans ſes quartiers la terreur & le déſordre. On avoit formé deux attaques; l'une à la porte de Bruxelles, & l'autre vis-à-vis la courtine qui ſe trouve au milieu de la porte d'Hoxter & de celle de la Croix. Lorſque les tranchées furent ſuffiſamment avancées, Hierges fit jouer ſes batteries, dont le feu terrible & continuel cauſa, en peu de tems, un horrible ravage. Déja les Royaliſtes étoient parvenus à la contreſcarpe, & tâchoient de déboucher dans le

foſſé, pour le combler promptement, & pour voir ſeconder les opérations de l'artillerie par de vigoureux aſſauts. La porte de Bruxelles étoit défendue par un bon ravelin, & par un grand cavalier établi ſur le terre-plein du rempart. Ces portes, d'où les rebelles lançoient des foudres deſtructeurs, nuiſoient beaucoup aux progrès des aſſiégeans. On les battit avec quelques piéces de gros canon, qui les pulvériſereht avec tant de fracas, que les ennemis furent obligés de les abandonner. Cependant l'audace des aſſiégés croiſſoit avec le péril. A meſure que les Eſpagnols avançoient, ils redoubloient d'effort pour les repouſſer. Leur ardeur étoit infatigable. Sans ſe repoſer ni jour ni nuit, ils étoient par-tout: par-tout ils bravoient, à l'envi, le danger. Les citoyens & les payſans le diſputoient en zèle & en intrépidité aux ſoldats les plus aguerris. Les femmes même, ſi l'on en croit Strada, les femmes devinrent de redoutables guerrieres. On en forma trois compagnies, dont une partie fut occupée aux contre-mines, & les autres firent le ſervice de la garniſon, armées, & payant de leur perſonne ſur le rempart, comme auroient fait les plus braves ſoldats. On les voyoit en foule partager avec joie les pénibles travaux des pionniers, & s'occuper avec ardeur, tantôt à réparer les anciennes fortifications, tantôt à en élever de nouvelles. Toutefois les Royaliſtes reſterent maîtres du foſſé, & la brèche parut aſſez praticable, pour qu'on tentât l'aſſaut. On donna le ſignal; mais les Eſpagnols, après les efforts les plus courageux & les mieux ſoutenus,

tenus, furent contraints de se retirer avec beaucoup de perte. On augmenta le feu des batteries ; on perfectionna les travaux du fossé ; on employa toutes sortes de moyens pour empêcher les ennemis de réparer les brèches faites aux remparts de la ville. Enfin on se prépara à livrer un second assaut ; &, pour affoiblir la résistance des Flamands, en les obligeant de se partager, on résolut de le donner, en même tems, aux deux attaques. La trompette sonne. On vole aux brèches ; on se heurte ; on se frappe ; on veut accabler l'ennemi qui soutient avec courage ce choc impétueux. La victoire balance. Herle, d'un côté, & de l'autre Tappin, ce célèbre François, défenseur de Maestreicht, s'illustrent par des prodiges de capacité & de valeur. On n'attaque plus de loin par des décharges de mousqueterie & par le feu du canon. On combat corps-à-corps, la pique ou l'épée à la main. Durant cette horrible confusion, le feu prend à des barils de poudre qu'on avoit approchés, de part & d'autre, à la portée des combattans ; &, dans le même instant, la terre est couverte de cadavres mutilés. Le combat, qui avoit été très-long & très-sanglant, cessa tout-à-coup ; & les Royalistes furent encore obligés de battre la retraite, sans avoir pu s'emparer de la brèche, & s'y établir. Cette tentative inutile coûta beaucoup aux Espagnols. Ils y perdirent un grand nombre d'officiers & des principaux chefs. Le seigneur d'Hierges y fut tué d'un coup de feu ; & la mort de ce brave capitaine couvrit de deuil toute l'armée royale.

Cependant la ville étoit dans le plus triſte état. La plus grande partie de la garniſon avoit péri ſur les murailles : le reſte manquoit de tout. Les maladies, la fatigue, les veilles, la famine faiſoient les plus grands ravages. On ne comptoit plus ſur les ſecours qu'avoit promis le prince d'Orange ; & les rebelles, déterminés à mourir plutôt que de ſe rendre, n'avoient de reſſource que dans leur infatigable bravoure. Le ravelin, qui couvroit la porte de Bruxelles, nuiſoit beaucoup aux aſſiégeans. Le prince de Parme réſolut de s'en rendre maître, à quelque prix que ce fût. Il fit faire de nouvelles mines ; &, malgré les efforts des aſſiégés, le 24 de Juin, on parvint à les chaſſer de cet ouvrage qui avoit tenu plus d'un mois. Le Prince, profitant de cet avantage, fit élever encore plus haut le grand cavalier que l'on avoit conſtruit en cet endroit, & en tourna le feu contre la place qu'il foudroya du haut de ce poſte. Ces nouveaux tonnerres, joints aux foudres qui partoient ſans ceſſe des autres batteries, ne laiſſoient aucun repos aux aſſiégés qui ne trouvoient de ſûreté dans aucun endroit de la place. Dans cette fâcheuſe ſituation, ils commencerent à déſeſpérer de ſe ſoutenir plus long-tems, ſans néanmoins ſonger encore à recevoir une capitulation honorable que le Prince leur offroit. Ce Général étoit tombé malade. Le ſiége parut en ſouffrir ; & l'attaque devint plus molle. Les aſſiégés, qui s'en appercurent, ſe relâcherent de même de leur vigilance ordinaire. Le Prince, qui, de ſon lit, veilloit encore à tout, voulut tirer avan-

tage de ce moment de lenteur, & ordonna de livrer l'assaut. Le matin du jour désigné pour ce dernier effort, un soldat, s'étant glissé de bonne heure par une brèche mal réparée, ne trouva sur le mur que des sentinelles endormies. Il en instruit le Général. On le suit; on monte à la brèche, & la ville est enfin emportée. Le carnage fut si affreux, qu'on épargna à peine quatre cens personnes de tous les habitans & de la garnison qui les défendoit. On sauva pourtant la vie au généreux Tappin, par estime pour sa valeur. Les assiégeans perdirent dans ce siége deux mille cinq cens hommes. Mais un butin, qui leur produisit plus d'un million d'écus d'or, & la conquête d'une ville importante, étoient bien capables de les consoler.

3. Louis XIV parut, le 10 de Juin 1673, devant Maestreicht, avec une armée de quarante mille combattans. Cette place étoit pour le monarque François une clef des Pays-bas & des Provinces-Unies. Elle étoit défendue par une garnison de cinq mille hommes, & par un gouverneur intrépide, nommé *Farjaux*, né François, qui avoit passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. Le 17, on ouvrit la tranchée; & l'on dressa cinq batteries pour foudroyer la ville par cinq endroits différens. Vauban, qui conduisoit toutes les opérations du siége, se servit, pour la premiere fois, des paralleles inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant Candie. Il ajoûta les places d'armes que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour

les mieux rallier en cas de ſorties. Louis ſe montra, dans cette expédition fameuſe, plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avoit encore été. Il accoutumoit, par ſon exemple, à la patience dans le travail, ſa nation accuſée juſqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuiſe bientôt. Tant que dura le ſiége, il fut debout toute la nuit, depuis dix heures du ſoir, juſqu'à cinq heures du matin; &, après avoir ordonné tout ce qu'il croyoit néceſſaire pour les attaques, il ſe retiroit dans ſa tente pour prendre quelque repos, juſqu'au moment de ſon dîner. Au ſortir de table, il montoit à cheval pour faire le tour des lignes, & viſiter les quartiers: auſſi ſes guerriers, qui l'avoient pour témoin & pour compagnon de leurs travaux, ſe portoient-ils aux attaques avec une ardeur infatigable. La plus furieuſe fut celle du 24, qui ſe fit à la contreſcarpe de la porte de Tongres, avec les quatre bataillons du régiment du Roi, qui avoient le comte de Montbrun à leur tête. On y vit tour-à-tour les François & les Hollandois vainqueurs & vaincus, s'entre-diſputant une demi-lune avancée. La premiere compagnie des Mouſquetaires fut commandée pour fondre ſur cette demi-lune, tandis que la ſeconde ſe précipiteroit ſur les paliſſades entre ce poſte & l'ouvrage à corne. » On donne le ſignal, dit M. de Saint-Foix; » elles marchent; &, malgré la vigoureuſe » réſiſtance de l'ennemi, malgré le feu des » fourneaux qu'il fait jouer, & les éclats ter- » ribles des grenades qu'il jette ſans ceſſe, ces » ouvrages furent emportés preſqu'en même

» tems. » Il fallut livrer quatre combats ſanglans ; & l'on ne triompha qu'au quatrieme, après avoir perdu beaucoup de monde. La nuit ſépara les guerriers. « L'action du lendemain fut encore plus vive & plus meurtriere. On croyoit les logemens aſſurés ; » & les Mouſquetaires étoient rentrés dans » le camp. L'ennemi fit jouer tout-à-coup » un fourneau que nous n'avions pas découvert dans la demi-lune : on dut craindre » qu'il n'y en eût d'autres. Farjaux, qui s'étoit mis à la tête des meilleures troupes de » ſa garniſon, profitant de ce moment d'allarme, rentra dans cet ouvrage, & en chaſſa » nos ſoldats. On commanda de nouveau les » Mouſquetaires pour le reprendre ; & ils le » reprirent. Mais, après un combat des plus » ſanglans & des plus opiniâtres, cinquante-» trois Mouſquetaires y furent bleſſés, & » trente-ſept tués avec le comte d'Artagnan, » commandant de la premiere compagnie. » Les Mouſquetaires qui en revinrent, dit » Péliſſon, avoient tous leurs épées ſanglantes juſqu'aux gardes, & fauſſées des coups » qu'ils avoient donnés. »

Tant d'attaques redoublées, & plus terribles les unes que les autres, faiſoient périr les défenſeurs de Maſtreicht, ſans déconcerter l'intrépide courage de ceux qui ſurvivoient aux morts. Farjaux ſur-tout vouloit ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. A peine lui reſtoit-il aſſez de monde pour former un corps capable de conſerver ce qui reſtoit encore de fortifications. N'importe : il préfere un trépas glorieux à une vie qu'il devroit à ſon vain-

queur ; &, pour mourir ou triompher, il prend la réſolution de faire une derniere tentative. Par ſon ordre, on creuſe une mine : on y met le feu avec trop de précipitation. Le volcan éclate avec fracas ; mais les ſoldats de Farjaux ſautent, au lieu des François. Cet accident découragea tout-à-fait les bourgeois qui, s'étant aſſemblés tumultuairement, forcerent leur gouverneur à parler de compoſition. Il fallut les ſatisfaire, & ſigner, le 29 de Juin, une capitulation auſſi avantageuſe qu'elle pouvoit l'être. Les débris de la garniſon ſortirent avec tous les honneurs de la guerre ; & les habitans furent maintenus dans tous leurs priviléges. Cette conquête coûta à la France près de huit mille hommes. Les aſſiégés en perdirent plus de trois mille.

4. Louis XIV, connoiſſant toute l'importance de ſa victoire, mit dans la place une garniſon de ſix mille hommes de pied, & de douze cens chevaux ; & Vauban fut chargé de rétablir les fortifications ruinées, & d'en élever de nouvelles. Ces précautions étoient néceſſaires ; car, trois ans après, le 7 de Juillet, le prince d'Orange vint attaquer la ville, avec une armée de vingt cinq mille hommes, pendant que le duc de Villa-Hermoſa d'un côté, & le comte de Waldeck de l'autre, retranchés dans des poſtes avantageux, obſervoient les démarches des François, & ſe tenoient prêts à les empêcher de ſecourir les aſſiégés. Le comte de Calvo commandoit dans Maſtreicht en l'abſence du maréchal d'Eſtrades, qui en étoit le gouverneur. C'étoit un Catalan qui s'étoit attaché à la France.

Le Roi n'avoit point de plus brave officier. Mais, comme toute ſa vie il avoit ſervi dans la cavalerie, on le croyoit plus propre à la tête d'un parti que d'une garniſon. C'eſt lui, dit-on, qui le premier imagina l'uſage des faulx emmanchées à revers, inſtrument terrible avec lequel ſes ſoldats, dans les ſorties, coupoient juſqu'à trois hommes d'un ſeul coup. On ouvrit la tranchée, le 19: on dreſſa les batteries, le 22. Durant huit jours, on ne ceſſa de tirer. Enfin on fit une large brèche au baſtion Dauphin, & l'on ordonna l'aſſaut pour le 30. Il fut terrible, mais inutile. Les ennemis ſe retirerent avec perte. Le lendemain, le Prince fit faire une ſeconde attaque qui fut plus meurtriere & auſſi malheureuſe. On fut obligé, afin d'enterrer les morts, de faire une ſuſpenſion d'armes pour dix heures. Le Prince, ſans ſe rebuter, fit donner un troiſieme aſſaut, & vint à bout d'emporter enfin le baſtion. A peine y étoit-il logé, que les François firent jouer deux mines, dont ils ſoutinrent le fracas par une ſortie furieuſe. Ils furent repouſſés; & l'ouvrage reſta à l'ennemi. Quelques jours après, on prit un autre baſtion; & l'on s'approcha de la contreſcarpe. Lorſque les Hollandois ſe diſpoſoient à fondre ſur cette partie, le feu prit tout-à-coup à la poudre & aux grenades des aſſiégés. On profita du déſordre, & l'on ſe rendit maître de la contreſcarpe. Enſuite on ſe prépara pour l'attaque de l'ouvrage à cornes. Deux fois on donna l'aſſaut, & deux fois on fut obligé de reculer avec perte. Alors les Dragons & la Cavalerie ayant mis pied à terre pour ſoute-

nir l'infanterie rebutée de tant d'obſtacles ; on fit un troiſieme effort. Il fut ſi terrible, que le chemin-couvert fut jonché de cadavres ; & le ſang des morts teignit l'eau du foſſé. Mais les aſſaillans ſe virent contraints de regagner leurs premiers poſtes, après avoir perdu une foule de ſoldats. Cependant le maréchal de Schomberg ſe hâtoit de marcher au ſecours de la place. Le prince d'Orange, qui avoit déja perdu douze mille hommes, n'oſa l'attendre. Il décampa, la nuit du 26 d'Août, après quarante jours de tranchée ouverte ; &, pour faire plus de diligence, il embarqua ſur la Meuſe trente piéces de canon, cinq cens bleſſés, & une grande quantité de munitions. Au point du jour, la garniſon s'apperçut de la retraite des Hollandois. Elle ſauta par-deſſus les travaux ; ſe mit à leur pourſuite, & fit quelques priſonniers. Pour ſurcroît de malheur, les bateaux ennemis s'aſſablerent, & tomberent entre les mains d'un gros détachement qui, par l'ordre du Maréchal, côtoyoit les bords du fleuve.

5. « La paix eſt dans Maſtreicht, » diſoit le maréchal de Saxe : auſſi fut-ce par les préparatifs du ſiége de cette ville fameuſe, que s'ouvrit la campagne de 1748. Il falloit s'aſſurer tous les paſſages, forcer une armée entiere à ſe retirer, & la mettre dans l'impuiſſance d'agir ; c'eſt ce que fit Maurice avec un ſuccès qui a rendu ſon nom immortel. Comme il étoit à-la-fois néceſſaire de tromper l'ennemi, & de laiſſer ignorer ſon ſecret à ſes propres troupes, le Maréchal ne communiqua ſes vues qu'à M. de Crémille. D'abord

on fit croire aux Alliés qu'on en vouloit à Bréda. Maurice alla lui-même, à la tête de vingt-cinq mille hommes, conduire un convoi à Berg-op-Zoom, & feignit de tourner le dos à Maſtreicht. En même tems, une autre diviſion s'avança vers Tirlemont, ſur le chemin de Liége; une autre marcha du côté de Tongres: une autre menaça Luxembourg; & toutes enfin prirent leur route vers Maſtreicht, à droite & à gauche de la Meuſe. Les ennemis quitterent précipitamment leurs poſtes pour couvrir les endroits menacés; abandonnerent d'immenſes magaſins, & ne virent le deſſein du comte de Saxe, que quand il n'étoit plus tems de s'y oppoſer. Ainſi la ville ſe trouva inveſtie des deux côtés de la riviere, ſans que nul ſecours y pût entrer. Le ſiége fut pouſſé avec cette vivacité victorieuſe qui caractériſe la nation Françoiſe. Le baron d'Aylva, gouverneur de la place, & le comte de Marſchall, commandant de la garniſon Autrichienne, déployerent vainement toute leur habileté pour chicaner le terrein & rebuter les aſſiégeans. Ils alloient être contraints de ſubir la loi du plus fort, quand un courier, dépêché par le duc de Cumberland qui, quoiqu'à la tête de plus de quatre-vingt mille combattans, ne pouvoit remuer en faveur de Maſtreicht, vint annoncer la ceſſation des hoſtilités, & vérifier le mot du maréchal de Saxe. Ce fut le dernier exploit de cette guerre qu'une paix long-tems deſirée termina enfin, avec l'applaudiſſement de toute l'Europe.

MAXEN. (*affaire de*) Le comte de Daun avoit pris Dreſde, en 1759; & cet habile

Général prétendoit conſerver la poſſeſſion de cette capitale qui couvroit la Bohême. Mais il falloit la préſerver des coups du roi de Pruſſe, qui la menaçoit, & qui vouloit même établir ſes quartiers d'hyver dans le voiſinage de cette ville. Le monarque comptoit ſur une victoire facile. Il craignoit même que le Maréchal, par une prompte retraite, ne lui dérobât l'honneur d'un glorieux triomphe. Enfin, il paroiſſoit plus occupé du ſoin de lui couper le retour en Bohême, que de la penſée de le combattre. Frédéric crut avoir pris des meſures ſi juſtes, qu'il ne craignit point d'annoncer que l'armée Autrichienne étoit tournée, & qu'elle n'avoit plus de moyen de ſe tirer avec honneur du mauvais pas où elle ſe trouvoit engagée. Ç'auroit été la premiere fois qu'on eût mis le Comte en défaut. Loin de rien perdre de ce phlegme & de cette circonſpection qui ſont le déſeſpoir de ſon ennemi, il forma tranquillement le hardi projet d'enlever, d'un ſeul coup, cette armée qui devoit le tourner. Elle étoit campée près de Maxen, ſous les ordres de neuf généraux choiſis, & pouvoit former un corps de dix-huit mille hommes. Dans le tems qu'elle ſe croyoit hors de tout danger, elle ſe trouva reſſerrée & enveloppée de toutes parts, n'ayant pour toute perſpective que les fers ou la mort. Elle ſe rendit priſonniere, preſque ſous les yeux du Roi qui n'oſa pas même remuer pour la dégager. Le général Finck, tous ſes collégues, tous les officiers, tous les ſoldats, vaincus preſque ſans combattre, furent obligés de ſuivre les guerriers Autrichiens.

MAYENCE. (*ſiége de*) Le prince Charles de Lorraine, après avoir conſervé l'Empire à Léopold, après l'avoir fait triompher des Turcs & des Hongrois, fut choiſi, en 1689, pour balancer la fortune de Louis XIV. Ce général, illuſtré par une longue ſuite de victoires, vint ſe préſenter devant Mayence, ville très-mal fortifiée, & qui l'arrêta cependant près de deux mois. Le marquis d'Uxelles, depuis maréchal de France, l'un des hommes les plus ſages & les plus prévoyans, fit, pour défendre cette place, des diſpoſitions ſi bien entendues, que ſa garniſon n'étoit preſque point fatiguée en ſervant beaucoup. Outre les ſoins qu'il eut au-dedans, il fit vingt-une ſorties ſur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Quelquefois même il en faiſoit deux ou trois en un jour, à deux heures l'une de l'autre. Dans une ſeule, il reſta neuf cens Impériaux ſur la place ; & les aſſiégés percerent juſqu'à l'endroit où l'on avoit ouvert la tranchée. Enfin, le 8 de Septembre, il fallut ſe rendre, faute de poudre, après ſept ſemaines d'une réſiſtance digne des plus grands éloges. « Cette défenſe, dit M. de » Voltaire, mérite place dans l'Hiſtoire, & » par elle-même, & par la maniere dont elle » fut reçue dans le public. Paris, cette ville » immenſe, pleine d'un peuple oiſif, qui veut » juger de tout, & qui a tant d'oreilles & » tant de langues avec ſi peu d'yeux, regarda » d'Uxelles comme un homme timide & ſans » jugement. Cet homme, à qui tous les bons » officiers donnoient de juſtes éloges, étant, » au retour de la campagne, à la Comédie,

» ſur le théatre, reçut des huées du public. » On lui cria : *Mayence ! Mayence !* Il fut » obligé de ſe retirer, non ſans mépriſer, » avec les gens ſages, un peuple ſi mauvais » eſtimateur du mérite, & dont cependant » on ambitionne les louanges. »

MAZAGUES. (*ſiége de*) Après la priſe de Nyſe & de pluſieurs autres villes moins importantes dans les Indes, Alexandre fit avancer ſes troupes victorieuſes contre la ville de Mazagues, place forte, que la nature & l'art avoient rendue imprenable, & dont les habitans firent d'abord une vigoureuſe réſiſtance. Le Roi, qui s'expoſoit toujours en aveugle, y fut dangereuſement bleſſé. Mais bientôt les aſſiégés, ſurpris à la vue de ces hautes tours qu'on faiſoit marcher contr'eux, & du terrible effet des béliers, objets nouveaux pour eux, prirent les Macédoniens pour des dieux, & vinrent trouver Alexandre, en lui offrant en ſacrifice du vin dans des coupes d'or. La vanité calma la colere du vainqueur. Il traita les citoyens avec bonté, & rétablit Cléophe, leur reine, dans ſes Etats. *L'an du monde 3677.*

MÉADIA. (*priſe de*) La guerre que l'Empire faiſoit aux Turcs, en 1738, n'étoit point heureuſe ; & déja plus d'une fois on avoit vu l'aigle Romaine s'humilier devant le Croiſſant. Pour mettre le comble à leur fortune, les infidèles formerent, au mois de Mai, le ſiége de Méadia, ville importante, & l'une des barrieres de la Croatie. L'attaque fut vive, & la défenſe opiniâtre. Enfin, le 27, la ville ouvrit ſes portes ; & la garniſon prit la fuite.

On la pourſuivit juſqu'à Orſowa qui fut auſſi emportée. Enflés de ces deux conquêtes, les Turcs voulurent chaſſer de la Croatie tous les quartiers de l'armée impériale. Ils chargerent tour-à-tour celui de Cornia, celui d'Orſowa, & celui qui s'étoit établi ſur les bords du Bog. En vain les Impériaux déployerent un courage héroïque dans toutes ces actions ſanglantes. Les infidèles eurent preſque toujours l'avantage, & regagnerent tout le pays juſqu'à Belgrade.

MÉANDRE. (*bataille du*) Les conquêtes des premiers Croiſés s'affoibliſſoient de jour en jour; & l'on voyoit diſparoître, comme une ombre légère, ces monumens fameux, que les héros de l'Europe avoient élevés à leur valeur dans les differentes contrées de l'Aſie. Les diviſions, les diſcordes, les haines ébranlerent d'abord les thrônes fondés par les princes Chrétiens à Edeſſe, à Antioche, à Tripoli, à Jéruſalem. Enſuite les infidèles parurent, & s'apprêterent à frapper le dernier coup, le coup terrible, ſous la conduite du célèbre Noradin. Les projets de cet ennemi formidable, près d'éclater, allarmerent les foibles Puiſſances de l'Orient; & ces Chrétiens, timides dans la guerre, aveugles & jaloux durant la paix, ſolliciterent vivement une nouvelle croiſade. Auſſi-tôt S. Bernard fait entendre ſa voix dans les provinces de la France, de l'Allemagne & de la Flandre, & promet, au nom du Tout-Puiſſant, que cette expédition ſera couronnée des plus glorieux ſuccès. En vain Suger, abbé de S. Denis, ce citoyen zélé, qui mérita, par ſes ſervices,

le glorieux ſurnom de *Pere de la patrie*, s'oppoſe à l'enthouſiaſme de l'abbé de Clairvaux. Il n'eſt point écouté. Le prophète, le thaumaturge l'emporte ſur le ſage & religieux politique. Par ſes conſeils, le roi Louis VII convoque un parlement à Vézelai, en Bourgogne. Les évêques, les abbés, les gentilshommes, les députés des villes s'y rendent en foule. L'homme de Dieu paroît à côté du monarque, & parle avec tant de force, qu'il inſpire à tous ſes auditeurs le deſir de s'enroller pour cette pieuſe expédition. Louis tombe le premier aux pieds de Bernard, pour recevoir de ſa main une croix bénite, que le pape lui avoit envoyée de Rome. La reine ſuit l'exemple de ſon époux. Les plus grands ſeigneurs imitent la princeſſe, & ſe croiſent avec elle.

Cette pieuſe fureur paſſa bientôt de la nobleſſe au peuple. On crioit de tous côtés : » La croix ! la croix ! » Le prophète en avoit fait un ample magaſin qui fut épuiſé en un inſtant. Il mit ſes habits en piéces : les croix manquerent encore. On envoyoit une quenouille & un fuſeau à quiconque pouvoit ſe croiſer & ne le faiſoit pas. La multitude de ces religieux fanatiques fut immenſe. Il ne reſta plus, dans pluſieurs bourgs, que les femmes & les enfans ; & la France ſe vit preſque tout-à-coup épuiſée de citoyens. On ſe prépara au départ ; & l'on offrit le généralat de l'armée à l'auteur & à l'ame de cette ſainte entrepriſe. Mais l'exemple de Pierre l'Hermite étoit trop récent ; & l'abbé de Clairvaux étoit trop ſenſé pour s'expoſer au même ri-

dicule. La premiere faute de ces guerriers ſacrés fut de préférer le chemin de terre, beaucoup plus long & plus difficile, à celui de mer, plus court & moins dangereux. Le Roi prit enfin l'oriflamme, ou étendard béni, des mains de l'abbé de S. Denis; ſe mit en marche, à la tête de plus de deux cens mille hommes, & arriva heureuſement à la vue de Conſtantinople. Manuel Comnène régnoit alors dans cette capitale des débris de l'Empire Romain. Prince poli, mais tourbe comme tous les Grecs; affable & méchant, ſéduiſant & perfide; pour gagner la confiance du monarque François, il l'accabla de traitemens honnêtes. Tout le peuple, toute la nobleſſe, tout le clergé, Conſtantinople, en un mot, ſortit au-devant de Louis. Comnène y vint avec ſes ſujets, & ſe jetta au cou du Roi qu'il ſerra long-tems & tendrement entre ſes bras. Le traître ſongeoit déja à le perdre, comme il avoit fait le malheureux Conrad. Cet empereur d'Allemagne s'étoit auſſi croiſé pour la Terre-ſainte, & s'étoit avancé du côté de Conſtantinople, à la tête d'une armée de ſoixante-dix mille hommes de cavalerie, & d'une multitude innombrable de gens de pied. Séduit par les funeſtes careſſes du monarque Grec, il accepta de ſa main des guides qui l'engagerent & l'abandonnerent dans les détroits du Mont-Taurus, ſans vivres, ſans fourrages & preſque ſans eau. Les Turcs n'eurent que la peine de tuer ces légions formidables, capables de conquérir l'Aſie; & Conrad, bleſſé de deux coups de flèches, fut trop heureux de ſe réfugier du côté de Nicée, preſ-

que ſans équipage & ſans armes, & ſuivi à peine de la dixieme partie de ſes troupes. Louis ignoroit cette infâme trahiſon : auſſi refuſa-t-il conſtamment de ſe rendre à l'avis de ſes plus ſages conſeillers qui, pour s'aſſurer des Grecs, vouloient qu'on fît d'abord la conquête de leurs foibles provinces. Il quitta Comnène, après avoir traité d'égal à égal avec ce prince, & s'avança vers Nicée, où il rencontra l'infortuné Conrad. Jamais entrevue ne fut plus touchante. Ils ſe ſéparerent les larmes aux yeux ; & l'empereur trop crédule ſe retira dans ſes Etats, tandis que le roi de France s'empreſſoit de joindre les infidèles. Ils étoient campés au-delà du Méandre, fleuve auſſi large que profond. Louis ſe préſente à l'autre bord ; ordonne le paſſage, & s'expoſe le premier. Tous les ſeigneurs, tous les ſoldats ſe précipitent pour imiter le prince. En vain les Turcs lancent une grêle de flèches ſur ces guerriers terribles. Les caſques & les cuiraſſes repouſſent les traits infidèles. Les François gagnent en foule l'autre côté du fleuve ; enfoncent les premiers rangs de l'armée Muſulmane ; les pourſuivent juſques dans leur camp où ils entrent avec eux ; y font un horrible carnage, une multitude de priſonniers, & un butin immenſe. Heureux les vainqueurs, s'ils euſſent ſoutenu par de nouveaux ſuccès l'éclat de ce premier triomphe ! Peut-être euſſent-ils ſoumis à l'empire du Chriſtianiſme ces vaſtes contrées occupées par les diſciples de Mahomet, & rétabli Jéruſalem. Mais, quelques jours après, la négligence fit perdre tous les avantages de la

la victoire. Deux des principaux seigneurs commandoient alternativement, l'un l'avant-garde, l'autre l'arriere-garde, & ordonnoient souverainement du lieu où l'on devoit camper. Geoffroi de Rancou, l'un des premiers barons du Poitou, conduisoit, ce jour-là, le premier corps, portant l'étendard royal, précédé de l'oriflamme. Ce capitaine, pour être toujours maître des défilés, va placer son camp sur le haut d'une montagne. Il n'y trouve ni fourrages ni eau. Il descend dans une plaine qui lui paroît délicieuse. Les Turcs profitent de cette imprudente démarche; se saisissent des hauteurs; enveloppent le Baron; fondent sur l'arriere-garde, & la chargent avec tant de fureur, que la premiere ligne est renversée presqu'aussi-tôt qu'attaquée. La seconde résiste quelque tems; mais enfin, accablée par le nombre, elle recule pas-à-pas, & profite des ténèbres de la nuit, pour prendre ouvertement la fuite. Jamais le Roi n'avoit couru de plus grands dangers. Il se défendit seul contre plusieurs Sarasins qui le poursuivoient pour avoir ses éperons dorés. Il s'adossa contre un gros arbre, & les repoussa si vivement, qu'il eut le tems d'y monter. Les Barbares l'y attaquerent à coups de flèches; mais la bonté de ses armes se trouva à l'épreuve de leurs traits. Quelques-uns essayerent d'y grimper après lui: vains efforts! Louis sçut si bien se servir du sabre, coupant têtes & bras, du haut de son espece de citadelle, que les malheureux, ne le connoissant point, l'abandonnerent pour aller piller ailleurs. Le Roi descendit alors, & revint dans son camp,

après avoir erré dans l'obscurité ; & sa présence consola ses troupes de la perte de la moitié de l'armée. Depuis cette journée funeste, toutes les entreprises des Croisés échouerent. On fit inutilement le siége de Damas ; & le Roi, rebuté de rencontrer par-tout des obstacles insurmontables, revint dans son royaume, avec le regret d'avoir perdu, sans aucun fruit, la plus belle armée qu'on ait jamais vue en France.

On ne sçauroit décrire l'étonnement & la consternation des François, en revoyant leur Prince. Tout le monde maudissoit un malheureux voyage qui avoit épuisé l'État d'hommes & d'argent. On se déchaînoit sur-tout contre l'abbé de Clairvaux. Les uns lui redemandoient un pere ; les autres leurs enfans, leurs époux, leurs freres, leurs amis : peu l'excusoient ; tous le condamnoient. « Que » ne restoit-il dans son monastere, occupé » des devoirs de son état, de la priere & de » la méditation ? Faut-il qu'un moine décide » de tout à sa phantaisie ? Qu'il gouverne ses » semblables. S'il veut commander & régner, » qu'il commande & qu'il règne dans les » cloîtres ; mais qu'il laisse aux princes & aux » rois le soin de conduire leurs sujets. Où » sont ces victoires & ces triomphes qu'il » promettoit de la part de Dieu ? C'étoit » donc pour nous perdre, qu'il nous exhor» toit à la conquête de l'Asie ? » Ainsi s'exprimoit la douleur. Le pieux abbé répondoit tranquillement que Moyse qui, comme lui, avoit promis aux Israëlites, de la part de Dieu, de les conduire dans une terre de bé-

nédiction, avoit vu périr dans les déſerts la premiere génération.

Au reſte, ſi cette ſeconde croiſade produiſit un mal paſſager, elle occaſionna, d'un autre côté, un bien qui ſubſiſte encore, puiſque c'eſt par le moyen de ce pieux enthouſiaſme, que S. Bernard fonda ſoixante-dix-ſept monaſteres de ſon ordre, trente-cinq en France, onze en Eſpagne, ſix dans les Pays-bas, cinq en Angleterre, cinq en Irlande, autant en Savoye, quatre en Italie, deux en Allemagne, autant en Suède, un en Hongrie, un en Danemarck; monumens éternels de la charité de ce ſiécle. Qu'importe qu'on ſe ruine ſur la terre, ſi l'on amaſſe dans le ciel des thréſors qu'on ne pourra jamais perdre?

MEAUX. (*ſiéges de*) 1. L'an 888, ſous le règne d'Eudes, une troupe de Normands vint aſſiéger Meaux, & l'attaqua, durant pluſieurs jours, avec vigueur. Les habitans ſe défendirent avec un courage opiniâtre, quoiqu'ils n'euſſent ni munitions ni vivres. Ils eſpéroient que le Roi viendroit à leur ſecours; mais ce Prince étoit occupé ailleurs. Ainſi ces braves citoyens furent obligés de capituler. On leur accorda la vie, & la permiſſion de ſe retirer où ils voudroient. Mais à peine eurent-ils paſſé la Marne, que les Barbares les envelopperent avec leur évêque; les ramenerent à leur camp, & les firent tous eſclaves. Ils couronnerent cette horrible perfidie par la ruine de Meaux qu'ils pillerent & réduiſirent en cendres.

2. On ne tarda pas à relever cette ville im-

portante ; & les rois ſemblerent ſe diſputer l'honneur de la rendre imprenable. La Marne ſépare au midi le marché de la ville. Un canal, formé des eaux de la même riviere, acheve d'environner & de former une iſle de ce marché. Il étoit fortifié de murs revêtus de parapets, & flanqués, de diſtance en diſtance, de groſſes tours rondes & maſſives d'une hauteur égale, ſur le ſommet deſquelles on voyoit s'élever de grands arbres qui, dans l'éloignement, offroient l'aſpect d'une forêt ſuſpendue. Charles V n'avoit épargné ni ſoins ni dépenſes pour réparer ou pour augmenter ces travaux : auſſi avoit-on vu une poignée de guerriers ſoutenir dans cette petite forteresſe les efforts multipliés d'une armée formidable ; & cette place étoit regardée comme l'écueil des plus grands capitaines. En 1421, Henri V, roi d'Angleterre, & prétendu héritier de France, voulut eſſayer ſa fortune contre cette ville redoutable. Dès le mois d'Octobre, elle fut inveſtie par le comte d'Exceſter, qui s'empara des fauxbourgs ; &, peu de jours après, le monarque s'y rendit avec le reſte de ſes troupes qui pouvoient monter à vingt-cinq mille hommes. Il n'y avoit dans Meaux que mille hommes de garniſon, mais tous gens d'élite, commandés par des chefs intrépides. Le bâtard de Vaurus étoit à leur tête. Tous paroiſſoient déterminés à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Les obſtacles ne ſervirent qu'à exciter le Prince à tout employer pour les vaincre. La place fut attaquée avec toutes les machines de guerre en uſage. Toutefois, malgré

l'ardeur avec laquelle les opérations furent pouſſées, le ſiége dura ſept mois. Les habitans, conduits par Philippe de Gamaches, abbé de S. Faron, & trois braves religieux, combattirent avec une intrépidité égale à celle de la garniſon. On faiſoit des ſorties continuelles; on en venoit, tous les jours, aux mains, aux portes & ſur les remparts; & tous les priſonniers, de part & d'autre, étoient immolés à la barbarie d'un vainqueur impitoyable. Le gouverneur, afin de redoubler l'ardeur de ſes ſoldats, en les rendant irréconciliables avec les ennemis, avoit donné, le premier, l'exemple de ces exécutions rigoureuſes. Par ſon ordre, on traînoit au ſupplice tous les Anglois qui tomboient entre ſes mains. « Qu'on les conduiſe à mon orme, » diſoit-il. L'arbre en avoit retenu le nom de *Vaurus*. A ces cruautés réciproques, les aſſiégés joignoient les plus piquantes inſultes. Ils expoſoient ſur les murailles un âne couronné, qu'ils ſuppoſoient être le roi d'Angleterre. A côté de cet animal, un homme faiſoit retentir un cornet, & ne s'interrompoit que pour appeller les Anglois au ſecours de leur ſouverain. Henri frémiſſoit, & ſe promettoit une vengeance terrible. Ses troupes indignées redoubloient leurs efforts. Vaurus, tranquille dans ſa place, s'attendoit d'ailleurs qu'il ſeroit inceſſamment ſecouru par le Dauphin-Régent. Mais les Anglois, retranchés dans leur camp fortifié de foſſés & de paliſſades, étoient à l'abri de toute ſurpriſe. D'Offemont, ayant tenté d'entrer dans la place avec quarante hommes d'armes, fut fait priſonnier. Ce con-

tre-tems, joint aux pertes considérables que faisoient les assiégés, étonna & rallentit un peu leur courage. Vaurus fit retirer dans le marché les effets les plus précieux. Il étoit tems. Le lendemain, il se livra un assaut général, qui l'obligea de se battre en retraite, abandonnant la ville à la discrétion du vainqueur. Henri vint s'y loger, le même jour; & l'on commença les attaques du marché. La prise d'une petite isle, située à la partie orientale, & de quelques moulins, fit comprendre aux défenseurs de Meaux, qu'il faudroit à la fin reconnoître un maître. L'intrépide gouverneur préféroit la mort à cette démarche humiliante. Il inspire à ses braves compagnons ce sentiment généreux. Le monarque les fait sommer de se rendre. Ils le refusent d'une voix unanime; & le Prince donne un dernier assaut. Il dure sept heures. On se bat avec une fureur inexprimable. Les assiégés, manquant de lances, se servent de broches de fer; massacrent & repoussent les Anglois; mais ce terrible effort les épuise. On parle de recevoir l'ennemi. En vain Vaurus essaie de rassurer les courages allarmés. La crainte se saisit de ces cœurs magnanimes. Ils traitent, malgré le gouverneur désespéré. L'un des articles de la capitulation fut qu'il seroit livré, lui sixieme, à la discrétion du monarque, qui le fit décoller & attacher à l'arbre fatal où il avoit exposé tant de victimes. Les cinq autres proscrits, du nombre desquels étoit celui qui avoit sonné le cor, furent conduits & exécutés à Paris. La garnison demeura prisonniere.

3. En 1439, le connétable de Richemont, l'un des plus habiles capitaines de Charles VIII, qui en avoit tant, ſe préſenta devant la ville de Meaux, & l'inveſtit, vers le commencement de Juillet. Ce Général, aidé par le célèbre Jean Bureau, « qui avoit ap» pris choſes très ſubtiles touchant l'artille» rie, par le moyen d'un Juif qu'il avoit fait » venir d'Allemagne, » emporta la place, après trois ſemaines de ſiége, & bloqua la garniſon Angloiſe dans le marché. Le brave Talbot accourut de Normandie, à la tête de quatre mille hommes, réſolu de délivrer ſes compatriotes, à quelque prix que ce fût. Le connétable, qui ne vouloit pas manquer ſa conquête, avoit muni ſon camp de lignes de circonvallation, fortifiées par des redoutes hériſſées d'artillerie; enſorte qu'il ne pouvoit être forcé d'en venir aux mains. En vain les ennemis, pour l'attirer, vinrent le braver juſques ſous ſes retranchemens: en vain ils le défierent au combat. Aſſuré du ſuccès, le ſage capitaine demeura tranquille dans ſes lignes; & le général Anglois, voyant l'inutilité de ſes efforts, reprit la route de la Normandie. Les François preſſerent leurs attaques plus vivement que jamais; &, trois ſemaines après la retraite de Talbot, les ennemis capitulerent.

La ville de Meaux, par les conſeils de monſieur de Vitri, ſon gouverneur, donna, en 1594, le premier exemple de ſoumiſſion au roi Henri le Grand. C'eſt pour perpétuer la mémoire de cette obéiſſance, qu'on

a gravé ce vers ſur l'une des portes de la place :

Henricum prima agnovi, regemque recepi (a).

MECQUE. (*ſiége de la*) Ce fut en 629, que Mahomet porta le dernier coup aux Khoraïſchites, ſes perpétuels ennemis. Ce prétendu prophète, s'étant mis à la tête de dix mille guerriers enyvrés de ſon fanatiſme, marcha contre la Mecque, où les adverſaires de ſa doctrine s'étoient renfermés ſous la conduite d'Abou-Sofian. Les Khoraïſchites ſortirent en ordre de bataille pour s'oppoſer au faux apôtre. On donna le ſignal auſſi-tôt qu'on fut en préſence. Le combat fut terrible, & la victoire balança long-tems; mais enfin Mahomet l'emporta. Les Arabes indociles prirent la fuite. Le prophète les pourſuivit juſques dans la Mecque, dont il ſe rendit maître, & qui le reconnut pour Souverain. C'eſt de ce jour qu'il faut dater la fondation de l'empire des Saraſins, qui virent alors une foule de peuples ſe ſoumettre à leur croyance.

MÉDINE. (*priſe de*) Les Médinois s'étoient révoltés contre le Calife Yézid I, en 682. Ce Prince, juſtement irrité, envoya contre les rebelles une armée de douze mille cavaliers & de cinq mille fantaſſins,

(a) » C'eſt moi qui la premiere ai reconnu pour maître,
» Et reçu dans mon ſein un roi digne de l'être. »

ſous la conduite de Meſlem, vieil officier qui retrouvoit encore dans un corps épuiſé tout le feu de ſa jeuneſſe. Ce Général ſomma, durant trois jours, la ville ſéditieuſe, qui rejetta avec mépris ſes propoſitions. Il ſe prépara donc à donner l'aſſaut. Les habitans ſe défendirent avec courage, juſqu'à ce qu'enfin ayant perdu leurs principaux officiers, ils parlerent de capituler. Meſlem ne voulut les recevoir qu'à diſcrétion. Il entra dans la ville, l'épée à la main, & la livra au pillage. On paſſa au fil de l'épée tout ce qu'on rencontra. L'on fit un butin immenſe, & l'on prit mille femmes enceintes. Médine fut ſaccagée, durant trois jours, ſans aucun égard pour l'honneur qu'elle avoit d'être le lieu de la ſépulture du prophète Mahomet.

MÉDULLIE. (*ſiéges de*) Tullus Hoſtilius, après ce célèbre combat qui avoit ſoumis Albe à ſon empire, prétendoit que les villes du Latium, colonies d'Albe, lui appartenoient par droit de conquête. Les Latins, fiers de leur nombre, & comptant ſur leurs forces, oſerent s'oppoſer, les armes à la main, à ſes ambitieuſes prétentions. Cinq ans ſe paſſerent à faire des courſes ſur les terres les uns des autres; maniere ancienne de faire la guerre. Enfin le roi de Rome les atteignit près de Médullie, ville du Latium; les attaqua; les défit; aſſiégea la place; l'emporta d'aſſaut, & mit fin à cette guerre plus incommode que ruineuſe. Les Latins voulurent encore tenter la fortune ſous le règne d'Ancus Marcius. Ce Prince marcha contr'eux; les mit en fuite; força deux fois la ville de Po-

litoire; en tranſporta les citoyens à Rome, & la ruina totalement. Il aſſiégea enſuite Médullie qu'il prit d'emblée. Les Latins s'étoient emparés de cette ville dont on avoit fait une colonie Romaine. Irrités de tant de pertes, ils firent de nouveaux efforts qui ne ſervirent qu'à manifeſter leur impuiſſance. Ancus les vainquit par-tout, & ajoûta aux fruits de la victoire ceux de la paix qu'il accorda aux vaincus.

MÉDULLIUS. (*journée du mont*) Les Cantabres, peuple guerrier établi dans l'Eſpagne, attirerent contr'eux les armes des Romains. Agrippa, qu'Auguſte avoit chargé du ſoin de les dompter, les enveloppa ſi bien ſur le mont Médullius, que, déſeſpérant d'échapper, ces cœurs fiers & intraitables aimerent mieux ſe donner la mort, que de recevoir la loi. Les femmes elles-mêmes le diſputerent à leurs époux en férocité, & l'on remarqua, parmi les priſonniers, un jeune garçon qui, ayant trouvé une épée, tua, par l'ordre de ſon pere, ſes freres & toute ſa parenté. Les reſtes de la nation ſubirent le joug du vainqueur. *L'an 25 avant J. C.*

MÉGALOPOLIS. (*priſe de*) Cette ville étoit très-conſidérable, & ne le cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puiſſance. Cléomène, roi de Lacédémone, étant en guerre contre les Achéens ſoutenus par Antigone-Doſon, roi de Macédoine, ſongea à bruſquer cette place, & à l'emporter d'emblée. Il ſuppoſoit, avec raiſon, que la garniſon de la ville n'étoit pas bien forte, & qu'elle ſeroit peu ſur ſes gardes, parce qu'elle

ne craignoit aucune insulte de la part d'un ennemi aussi foible que lui. Tout arriva comme il l'avoit prévu. Il partit à grandes journées & en silence, & entra, pendant la nuit, dans le territoire de Mégalopolis. Aussi-tôt il s'approcha des murailles qu'il escalada; &, sans trouver de résistance, il se rendit maître de la ville. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du remede. *An du monde 3781.*

MEISSEN. (*affaire de*) L'armée de l'Empire, commandée par le duc de Deux-Ponts, ayant rencontré celle du roi de Prusse, près de Meissen, ville du cercle de la haute Saxe, l'attaqua, le 21 de Septembre 1759. Le combat fut tel qu'on le devoit attendre entre deux corps de troupes parfaitement aguerris; & ce ne fut qu'après un choc très-vif, qui dura plusieurs heures, que les Prussiens prirent la fuite en désordre. Les Impériaux recueillirent leurs dépouilles, & en érigerent des trophées vis-à-vis les portes de Meissen dont le roi de Prusse s'étoit emparé, en 1756.

MÉLITINE. (*bataille de*) L'an 576, Justinien, général de l'empereur Justin II, vint, à la tête de cent cinquante mille hommes, chercher le roi Chosroës qui avoit placé son camp dans les plaines de Mélitine, ville de la petite Arménie. Le roi de Perse rangea son armée sur beaucoup de hauteurs, pour lui donner plus de force dans le choc. Les Romains présenterent un front très-étendu; ce qui, vu leur grand nombre, n'empêchoit pas que leurs rangs ne fussent serrés, & leurs files profondes. Les deux armées, qui se redoutoient,

reſterent long-tems en préſence, & s'amuſerent par des défis & des combats ſinguliers. Dans cet état d'incertitude, où ſembloient flotter les guerriers des deux nations, un Scythe, nommé *Curs*, renommé par ſa valeur, & que Juſtinien avoit chargé du commandement de l'aîle droite, s'élance à la tête de ſes eſcadrons; renverſe tout ce qu'il rencontre; détruit l'aîle gauche des Perſes; pénètre juſqu'à la queue de leur armée, & s'empare de la tente de Choſroës, de tous les équipages, du char où brûloit le feu ſacré, à la vue même du monarque que le reſte de l'armée Romaine tenoit tellement en échec, qu'il n'oſoit détacher aucune partie de la ſienne. Curs, triomphant & chargé de riches dépouilles, vint rejoindre ſon Général. Choſroës, épouvanté pour la premiere fois de ſa vie, ſe hâta de prendre la fuite, & d'aller cacher ſa honte dans ſes Etats. Ce Prince, par une loi auſſi ignominieuſe que ſa défaite, défendit aux rois de Perſe de jamais marcher en perſonne à la tête de leurs troupes, quand il s'agiroit de combattre les Romains.

MELUN. (*ſiéges de*) 1. Le Dauphin-Régent de France, pendant la priſon de Jean II, rétabliſſoit, par ſa ſageſſe & par ſon activité, les affaires de ſon malheureux pere. En 1359, ce prince, voulant profiter des heureuſes diſpoſitions des peuples à ſon égard, entreprit le ſiége de Melun, qui, par ſa ſituation ſur la Seine, incommodoit beaucoup la capitale. Cette ville, alors conſidérable, renfermoit dans ſes murs trois reines, Jeanne, veuve de Charles IV, Blanche de Navarre, veuve de

Philippe de Valois, & la reine de Navarre; ce qui en rendoit la conquête importante. On dreſſa les machines; on ouvrit les tranchées; on s'approcha des murailles; on inveſtit la place; &, tous les jours, on forma des attaques terribles. Ce fut dans cette expédition que Bertrand du Gueſclin, attaché depuis peu au Régent, ſervit pour la premiere fois dans l'armée Françoiſe. Il fit dès-lors admirer cette rare valeur dont il avoit déja donné des preuves dans les guerres de Bretagne. Un jour, pouſſé par cette intrépidité héroïque, qui le caractériſoit, il monta ſeul à l'aſſaut d'une tour qu'il eût emportée, ſi ſon échelle n'eût été fracaſſée par un tonneau de groſſes pierres qu'on lança ſur lui. La trempe de ſes armes le garantit; mais il fut précipité dans le foſſé, d'où on le retira privé de connoiſſance. Lorſqu'il fut revenu de l'évanouiſſement cauſé par ſa chute, il courut à l'aſſaut qui duroit encore; renverſa pluſieurs Navarrois; obligea les autres de repaſſer la barriere, & de lever le pont. La nuit, qui ſurvint, ſépara les combattans. On devoit livrer un ſecond aſſaut, le lendemain; mais, la nuit même, les aſſiégeans demanderent à traiter. On promit de rendre la ville. Sur cette aſſurance, le Dauphin ſe retira; & l'on travailla, de part & d'autre, à conclure une paix ſolide.

2. Henri V, roi d'Angleterre, voulant faire valoir le prétendu droit d'adoption, qu'on avoit arraché, par le traité de Troyes, au foible Charles VI, s'avança vers Paris, en 1420, à la tête de ſon armée. Mais, avant

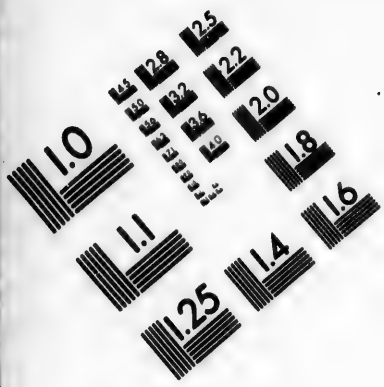
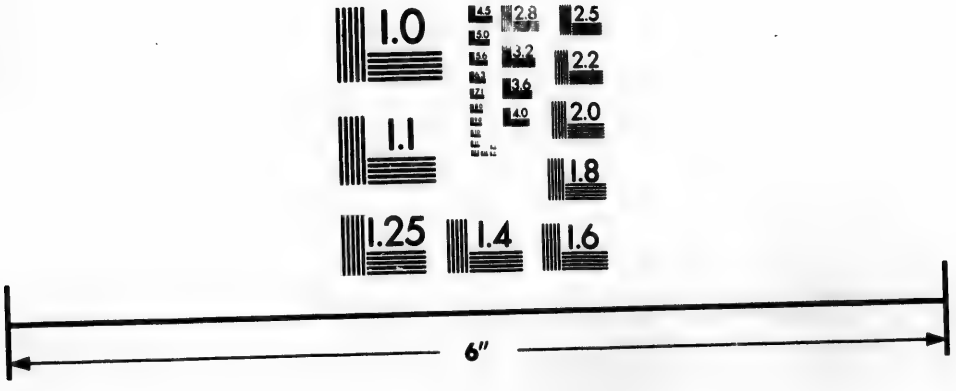
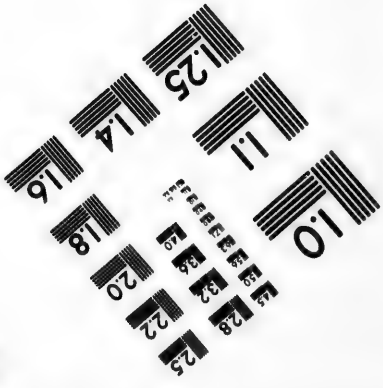


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

d'entrer dans la capitale, il voulut se rendre maître de Melun. Le valeureux Barbazan, & le prince de Bourbon, seigneur de Préaux, défendoient cette ville avec une forte garnison. Ces braves capitaines soutinrent les attaques avec un courage qui étonna le monarque Anglois. Quoique l'artillerie eût renversé une partie des murailles, jusqu'au niveau des fossés de la ville, jamais l'ennemi n'osa tenter l'évènement d'un assaut. On creusa des mines & des contre-mines dans lesquelles les plus braves chevaliers firent assaut de valeur, suivant l'usage des guerriers de ce siécle. Durant quatre mois, il ne se passa presque point de jours où l'on ne livrât quelque combat sanglant. Les prêtres & les moines s'y distinguoient par-dessus tous les autres citoyens. On remarqua sur-tout un religieux Augustin, qui tiroit, sans relâche, sur les Anglois. Ce bon pere, excellent archer, ne perdoit pas un coup. On compta soixante hommes d'armes tués de sa main, sans les simples soldats. Cependant la famine faisoit dans la ville les plus tristes ravages. On eut recours à toutes les ressources qu'inspire un besoin extrême; &, quand elles furent épuisées, on résolut enfin de se rendre. Le vainqueur convint que les assiégés sortiroient, « sauves leurs vies, » sans être mis à aucune rançon. » Mais, par une perfidie insigne, la plûpart de ces malheureux furent arrêtés & conduits, avec l'intrépide Barbazan, leur digne chef, dans les prisons de Paris, où plusieurs périrent de faim & de misere. La reconnoissance des véritables François dédommagea par leurs élo-

ges ces généreux citoyens ; & l'on fit alors ces vers en l'honneur de leur ville :

Dire me puis, ſur les villes de France,
Pauvre de biens, riche de loyauté ;
Qui, par la guerre, ai eu mainte ſouffrance,
Et, par la faim, de maints rats ai tâté.

MEMBRESSE. (*bataille de*) L'an 536, les troupes Romaines, campées en Afrique, ſe révolterent ; élurent pour Roi un nommé *Stozas ;* ravagerent le pays, & formerent le ſiége de Carthage. Cette ville, dépourvue de défenſeurs, alloit ſe rendre, lorſque Béliſaire arriva de Sicile, pour ſauver l'Afrique. Les rebelles ſe retirerent auſſi-tôt ; & le général Romain, les ayant pourſuivis, les atteignit près de Membreſſe, à ſeize ou dix-ſept lieues de Carthage. Béliſaire n'avoit que deux mille hommes ; & Stozas comptoit ſous ſes drapeaux plus de huit mille combattans. On ſe rangea en bataille de part & d'autre. On s'ébranla : on s'attaqua avec fureur. A peine le combat fut-il commencé, qu'il s'éleva tout-à-coup un vent impétueux, qui, donnant en face ſur l'armée de Stozas, lui fit craindre que les traits de ſes ſoldats ne perdiſſent de leur force, tandis que ceux des ennemis en acquerroient davantage. Dans cette penſée, il fit un mouvement à droite, pour tourner l'armée de Béliſaire, & prendre le deſſus du vent. Comme il prêtoit le flanc, & que cette évolution ne ſe faiſoit pas ſans quelque déſordre, Béliſaire profita du moment, & chargea les ennemis dans cette poſition flottante

& mal assurée. Ils furent enfoncés du premier choc, & se réfugierent en Numidie. Le vainqueur livra leur camp au pillage, & s'enrichit de leurs dépouilles.

MÉMEL. (*prise de*) Pendant que le prince Charles de Lorraine, & le feld-maréchal Dawn réunis, forçoient le roi de Prusse d'évacuer la Bohême, en 1757, une armée de Russes, répandue dans les Etats de ce monarque, y faisoit les plus importantes conquêtes. Elle s'approcha de Mémel, au mois de Juin, & forma le siége de cette ville qui lui assuroit l'entrée de la Prusse ducale. L'entreprise ne paroissoit pas facile. Outre une bonne garnison & des provisions immenses, cette place étoit environnée de fortifications qui pouvoient la mettre à l'abri des plus grands efforts. Rien n'arrêta les troupes Moscovites. On ouvrit la tranchée. Le canon des assiégeans fit taire celui de la place. Les attaques furent multipliées; & la fortune les seconda avec tant de promptitude, que la garnison se rendit le 5 de Juillet, & laissa le vainqueur maître de la place & de toutes ses richesses.

MENIN. (*prise de*) Louis XV, étant entré en Flandres, en 1744, à la tête d'une armée qui se croyoit invincible sous ses ordres, s'approcha de Menin, place forte, sur la Lys, & en forma le siége. Les Anglois n'oserent troubler les opérations du monarque; & la résistance des assiégés ne servit qu'à rendre plus éclatante la gloire du vainqueur. Durant les attaques, on dit au Roi qu'en brusquant un peu, en perdant quelques hommes, on

on ſeroit quatre jours plutôt dans la ville. « Eh » bien ! répondit ce bon Prince, prenons-la » quatre jours plus tard. J'aime mieux perdre » quatre jours devant une place, qu'un ſeul » de mes ſujets. » On ſe contenta de raſer les belles fortifications de cette ville, regardées comme l'un des chefs-d'œuvre de l'immortel maréchal de Vauban. On y trouva cent cinquante milliers de poudre, vingt mille boulets, cinquante-ſix piéces de canon, & quelques mortiers.

MEPPEN. (*priſe de*) Le prince de Condé, que le maréchal de Soubiſe avoit détaché de ſon armée, prouvoit à l'univers, par ſes exploits, que le ſang des Bourbons couloit dans ſes veines. Cet auguſte capitaine, en 1761, entreprit la conquête de Meppen, ville de Weſtphalie, petite, mais très-forte, & digne du Prince qui venoit l'aſſiéger. La tranchée dura quatre jours, après leſquels la place, étonnée de l'activité des François que l'exemple de leur chef rendoit invincibles, ouvrit ſes portes, le 3 d'Octobre; & la garniſon ſe rendit priſonniere de guerre.

MÉROÉ. (*priſe de*) Les Ethiopiens, ayant fait une irruption dans la baſſe Egypte, s'avancerent juſqu'à Memphis; défirent les Egyptiens en bataille rangée, & les menacerent d'une deſtruction totale. La terreur étoit générale; & le Roi ſe diſpoſoit à chercher quelqu'aſyle, lorſque Moïſe, qu'il avoit élevé dans ſon palais, & qui déja ſe diſtinguoit par cette haute ſageſſe qui dans la ſuite en fit le plus grand des légiſlateurs, arrêta le monarque, & lui promit de le ſauver. Auſſi-

tôt il se met à la tête des troupes ; marche aux ennemis ; les surprend ; les taille en piéces, & se présente devant Méroé, leur capitale. Le Nil, l'Astapus & l'Astaboras la rendoient imprenable en l'environnant de leurs ondes. Après bien des tentatives inutiles, Moïse, désespérant de prendre cette ville, alloit porter ailleurs ses armes victorieuses, lorsque l'amour lui en ouvrit les portes. La fille du roi d'Ethiopie, remarquant, du haut des murs, avec quelle valeur le général Egyptien repoussoit les assiégés, toutes les fois qu'ils tentoient quelque sortie, ne put refuser son cœur à ce héros. L'amoureuse Princesse lui fit dire qu'elle lui livreroit la place, s'il consentoit à l'épouser. Elle étoit aimable : ses offres étoient flatteuses. Moïse les accepta sans balancer ; entra dans la ville, & remplit fidèlement les conditions de ce singulier contrat. Mais les infortunés Ethiopiens payerent cher l'imprudente passion de leur Princesse ; car le vainqueur, emporté par ce zèle inhumain, dont on ne trouve d'exemples que chez les Juifs & chez les Musulmans, ravagea leur pays ; renversa leurs villes ; immola les deux tiers de la nation. *Vers l'an 1515 avant J. C.*

MESRAH. (*prise de*) Amrou, étant entré en Egypte à la tête de ses braves Sarasins, vint assiéger Mesrah, ville située sur le bord oriental du Nil, & que quelques auteurs ont prise pour la célèbre Memphis. C'est probablement une erreur ; & Mesrah n'est autre que la Babylone d'Egypte, bâtie un peu au-dessus de la pointe du Delta. La place étoit défendue par un ancien château fortifié ; &,

pour en rendre l'accès plus difficile aux Musulmans, on creusa tout autour un large fossé dans lequel on sema quantité de chausses-trapes. Amrou, qui n'avoit que quatre mille hommes, demeura sept mois entiers devant ce château, & fut contraint de demander de nouvelles troupes au Calife qui lui envoya encore quatre mille hommes. Mais la perfidie du gouverneur lui fut d'un bien plus grand secours. Macaucas (c'étoit le nom du traître) trouva moyen de persuader à la plus grande partie de la garnison de passer dans une petite isle voisine du château. Amrou, qu'il fit instruire du succès de ses criminelles intrigues, ordonna l'escalade. En un moment, les Sarasins furent vainqueurs, & passerent au tranchant de leurs épées tous ceux qu'ils purent atteindre. Un traité avantageux fut la récompense de Macaucas. *640 de J. C.*

MESSÈNE. (*bataille de*) Les Messéniens s'étoient détachés de la Ligue des Achéens, par les intrigues de Dinocrate, ennemi de Philopémen. Ce grand homme, âgé pourlors de soixante-dix ans qu'il avoit passés à la tête des armées ou des affaires, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit, malgré son incommodité; fit une marche forcée, & s'avança vers Messène avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate, qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé & mis en fuite. Mais cinq cens chevaux, qui gardoient le plat pays de Messène, étant survenus & l'ayant renforcé, il tourna visage, & mit à

ſon tour Philopémen en déroute. Celui-ci ; uniquement attentif à ſauver la jeuneſſe qui l'avoit ſuivi, fit des actions extraordinaires de courage ; mais, étant tombé de ſon cheval, & ſa chute l'ayant bleſſé conſidérablement à la tête, il fut pris par les ennemis qui le menerent à Meſſène. Nous ne regarderons point, avec le ſage Plutarque, ce malheur du plus grand homme qu'eut alors la Grèce, comme la punition d'une parole téméraire, qui lui étoit échappée, en entendant donner des éloges à un général pris les armes à la main. « Comment, dit-il alors, peut-on eſ-» timer un homme qui tout armé s'eſt laiſſé » prendre en vie par les ennemis ? » Philopémen n'étoit point dans ce cas. Sa fortune l'a trahi : l'ennemi l'a ſurpris ; mais il ne s'eſt point rendu. Au reſte, ce héros montra dans ſes fers la même grandeur d'ame qu'il avoit fait éclater dans toutes les circonſtances de ſa vie. Quand il fut arrivé à Meſſène, on l'enferma dans un caveau ſouterrein, où jamais n'avoit pénétré la lumiere du jour, où l'on ne reſpiroit plus l'air des vivans. C'étoit un véritable ſépulcre, dont l'entrée ſe bouchoit avec une énorme pierre. A peine la nuit eut-elle diſſipé le peuple répandu dans les places publiques, pour s'entretenir ſur le ſort du général Achéen ; que Dinocrate, craignant que la compaſſion de ſes concitoyens ne lui arrachât ſa proie, fit ouvrir la priſon, & y fit deſcendre l'exécuteur, pour porter le poiſon à Philopémen, avec ordre d'attendre qu'il l'eût avalé. Quand l'exécuteur entra, ce grand homme étoit couché tranquillement

ſur ſon manteau, ſongeant aux malheurs qui menaçoient ſa patrie, & oubliant ceux qui l'accabloient lui-même. Dès qu'il vit de la lumiere & le bourreau près de lui, tenant ſa lampe d'une main & la coupe empoiſonnée de l'autre, il ſe releva avec peine, à cauſe de ſon extrême foibleſſe; &, prenant la coupe ſans ſe plaindre, il demanda à l'exécuteur des nouvelles de ces jeunes cavaliers qui étoient avec lui. « J'ai ouï dire, répondit-il, qu'ils » ſe ſont tous ſauvés. » Philopémen le remercia d'un ſigne de tête; &, le regardant avec douceur : « Mon ami, lui dit-il, tu me » donnes-là une bonne nouvelle; nous ne » ſommes donc pas tout-à-fait malheureux? » &, ſans témoigner le moindre regret, il avale la liqueur mortelle, & ſe recouche ſur ſon manteau. Le poiſon opéra bientôt ſon effet; car l'infortuné général étoit ſi abbatu & ſi épuiſé, qu'en un inſtant il s'éteignit, ſans efforts & preſque ſans douleur. Ce fut l'an avant Jeſus-Chriſt 184.

MESSINE. (*journées & ſiéges de*) 1. La puiſſance Romaine avoit lutté, pendant près de cinq cens ans, contre les peuples d'Italie; & ce n'étoit qu'après bien des ſueurs, qu'elle venoit de poſer les fondemens d'un Empire qui devoit embraſſer preſque tout l'univers. Rome, maîtreſſe de ces vaſtes contrées qui s'étendent depuis le Rubicon juſqu'à l'extrémité de l'Italie, voulut pouſſer plus loin ſes conquêtes. Elle oſa attaquer les forces de Carthage, la plus puiſſante & la plus floriſſante république qui fût alors. L'union des Carthaginois avec Hiéron, roi de Syracuſe, pour la

perte des Mamertins, ou Meſſinois, & le ſiége de Meſſine, fut le prétexte de la premiere guerre de ces deux républiques, & la conquête de la Sicile le véritable ſujet. Meſſine s'étoit miſe ſous la protection des Romains. Appius Claudius eut ordre de marcher au ſecours de ces peuples opprimés. Mais il falloit paſſer un détroit; & les Romains, ſans expérience dans la marine, n'avoient que des bateaux groſſièrement conſtruits, aſſez ſemblables aux canots des Indiens. Une telle flotte pouvoit-elle réſiſter à celle des Carthaginois, bien équipée & très-nombreuſe, accoutumée d'ailleurs à dominer les mers? Appius s'apperçut bien de ſa foibleſſe; & cependant il falloit ſe hâter d'arriver à Meſſine que l'ennemi preſſoit vivement. Dans cet embarras, le Conſul eut recours à un ſtratagême ingénieux. Il eſſaie d'abord de paſſer le détroit; mais, paroiſſant intimidé à la vue des Carthaginois, il prend bruſquement la fuite, & feint d'abandonner l'entrepriſe. Les ennemis, bien perſuadés qu'il ne reviendroit plus, & qu'il étoit retourné à Rome, ſe retirerent, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre. Appius, profitant de cette faute, traverſa le détroit, pendant la nuit, & arriva en Sicile. L'endroit où il aborda étoit aſſez près du camp des Syracuſains. Le Conſul exhorta ſes troupes à tomber tout-à-coup ſur l'ennemi, leur promettant une victoire facile: elle le fut en effet. L'armée d'Hiéron ne put ſoutenir le choc impétueux des Romains. Elle prit la fuite, & abandonna à l'ennemi l'entrée de Meſſine. Le Conſul y fut reçu comme un li-

bérateur venu du ciel ; & la joie des citoyens fut d'autant plus ſenſible, qu'ils avoient déſeſpéré de leur ſort. Appius, profitant de ſa victoire, attaqua ſur le champ le camp des Carthaginois. Il y fut repouſſé avec quelque perte, & obligé de ſe retirer. Il fut pourſuivi : c'eſt à quoi il s'attendoit. Il tourna face. Alors la fortune du combat changea avec la ſituation du lieu. Les Carthaginois ne purent réſiſter au courage des Romains. Ils prirent la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce fut par cette double victoire que commença la premiere guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, depuis l'an de Rome 488, juſqu'à l'an 511.

2. L'adminiſtration dure & ſévère de Charles d'Anjou, vainqueur de Mainfroi & de Conradin, révoltoit toute la Sicile ; &, quoique les murmures fuſſent encore ſecrets, ce monarque ne pouvoit ſe diſſimuler le mécontentement des peuples. Il eſſaya de réparer des maux dont ſa négligence étoit la cauſe ; mais il étoit trop tard. Les François & les Provençaux rendirent ſes ſoins inutiles ; &, par les excès auxquels ils ſe porterent, ces conquérans farouches & cruels mirent enfin le comble à l'indignation publique. Rien n'étoit ſacré pour eux, ni les droits de l'humanité, ni les loix de la religion & de l'honneur. Le peuple, accablé de tributs juſques-là inconnus dans cette iſle, ſe voyoit encore expoſé au pillage d'une ſoldateſque effrénée, qui ſe croyoit tout permis. Point de famille où il n'y eût quelqu'un de perſécuté ; point de villes dont on ne violât les priviléges ;

point d'occaſion où l'on ne méprisât ; comme des abus, les prérogatives du clergé. Si quelqu'infortuné oſoit faire entendre le moindre ſoupir, auſſi-tôt la tyrannie levoit ſa tête altiere, &, d'un air terrible, préſentoit aux regards effrayés les inſtrumens des ſupplices & des tortures. Tous les jours, on voyoit précipiter dans de noirs cachots une foule de malheureux, dont tout le crime étoit de gémir ſur les maux dont on écraſoit la patrie. Toutes les villes, toutes les bourgades étoient remplies d'échafauds ſur leſquels on faiſoit couler le plus beau ſang de la Sicile. Les peres n'étoient point maîtres de diſpoſer de leurs filles. Il leur falloit, pour les établir, une permiſſion expreſſe du gouvernement. Etoient-elles riches ? On les forçoit d'accepter pour époux leurs tyrans, leurs perſécuteurs. Enfin, pour frapper les Siciliens dans la partie la plus ſenſible, on ſe faiſoit un jeu d'outrager leurs femmes. D'infâmes ſatellites amenoient aux gouverneurs François les jeunes mariées qu'ils ne renvoyoient à leurs époux, qu'après en avoir arraché les prémices. Le ſoldat, ſous prétexte d'exécuter les ordres du Roi, forçoit l'entrée des maiſons, & portoit ſur le beau ſexe une main profane & brutale. On n'entendoit parler que de viols ou d'adultères, moitié de gré, moitié de force. Un commandant de Menon faiſoit enlever, chaque ſemaine, une jeune fille des plus belles, & l'obligeoit à ſervir à ſes infâmes plaiſirs. Un gouverneur de Noto ſe faiſoit amener les plus jolies femmes de ſa juriſdiction, & les contraignoit de ſatisfaire ſon inſatiable

paſſion. Tant d'indignités, tant d'outrages armerent enfin le déſeſpoir. Un lundi de Pâques, 30 de Mars 1282, les habitans de Palerme allerent, ſelon leur coutume, à Mont-réal, ville voiſine, pour aſſiſter à une fête qui s'y faiſoit tous les ans. Avant le départ des Palermitains, Saint-Remi, leur gouverneur, ordonna d'examiner s'ils n'avoient pas des armes : ce fut pour un ſoldat François une occaſion de manquer de reſpect aux femmes. L'un d'eux, voyant paſſer une jeune perſonne d'une rare beauté, fille d'un homme de condition, l'arrête; &, ſous prétexte de la fouiller, il promene ſur ſon ſein & ſous ſes robes une main curieuſe & impudente. L'outragée jette de grands cris. Son pere & ſon époux accourent. Leurs amis ſe joignent à eux. Tous, en même tems, fondent ſur cette ſoldateſque licentieuſe, armés les uns de ſtylets, les autres de pierres & de bâtons. La populace vient en foule ſoutenir les combattans. De tous côtés, on entend répéter ces terribles paroles : « Meurent les François! » On les pourſuit : on les maſſacre; on les immole à une juſte fureur. On pouſſa même la vengeance juſqu'à fendre le ventre aux femmes enceintes; & l'on écraſoit leurs fruits contre les murailles, pour ne laiſſer dans la ville aucun veſtige d'une nation odieuſe. L'exemple de Palerme fut bientôt ſuivi par toutes les villes de la Sicile; &, dans ce maſſacre, ſi connu dans l'Hiſtoire ſous le nom de *Vêpres Siciliennes*, parce qu'il commença, dit-on, au premier coup de Vêpres, il périt près de vingt mille François & Provençaux.

A cette nouvelle, Charles, au comble de la rage, exhala ſa fureur en arrêts de morts. Il jura de tirer une vengeance éclatante, qui feroit trembler la poſtérité. Rome, dont il étoit l'ouvrage, ſe déclara pour lui. Elle lança contre les ſéditieux tous les foudres qu'elle a dans ſes thréſors. Ces terribles anathêmes intimiderent d'abord les coupables. Leurs députés eſſayerent de toucher le ſaint pere. Ils ſe proſternerent devant ſon thrône; &, d'un ton reſpectueux, ils lui dirent ces touchantes paroles: « Agneau de Dieu, qui » effacez les péchés du monde, ayez pitié de » nous! » Le pontife leur répondit: « Ils le » nommoient roi des Juifs, & lui donnoient » des ſoufflets! » C'eſt ainſi que, dans ce ſiécle, on profanoit indignement la parole du Seigneur. Les Siciliens, outrés de la ſévérité du pape, lui ſignifierent que, puiſqu'il les jugeoit indignes de la grace de S. Pierre, ils auroient recours à un autre Pierre. Ils vouloient parler du roi d'Aragon, qui paroiſſoit en mer, avec une flotte formidable.

Cependant le roi Charles avoit raſſemblé ſes troupes. Impatient de punir des ſujets rebelles, il ſe met en marche, ſuivi d'un légat apoſtolique; paſſe le détroit, & vient inveſtir Meſſine qu'il preſſe vivement. Les malheureux, ſur le point d'être emportés d'aſſaut, demandent à capituler. Ils offrent de rentrer dans le devoir, ſi le monarque veut oublier tout le paſſé, & promettre de ne donner aux François ni charge ni magiſtrature dans leur ville. Charles leur répondit qu'il prétendoit les gouverner comme bon

lui ſembleroit, & que, s'ils ne ſe ſoumettoient point promptement, ils ſe préparaſſent à être traités, comme ils avoient traité les François. Les Meſſinois, irrités de cette réponſe déſeſpérante, jurerent qu'ils mangeroient plutôt leurs enfans, que d'être déſormais eſclaves. En vain on eſſaya de les ramener à un avis plus ſage : en vain on leur fit les menaces les plus terribles; ils n'écouterent rien. Ils déciderent qu'il valoit mieux périr en braves gens, que de ſe voir livrés aux bourreaux, comme d'infâmes ſcélérats. Vieillards, femmes, enfans, tout prit les armes pour la cauſe commune. Le Roi continua de les preſſer vivement. Mais les Meſſinois, animés d'un généreux déſeſpoir, ſe défendirent toujours avec une valeur ſi héroïque, qu'ils donnerent à dom Pèdre, roi d'Aragon, le tems de venir à leur ſecours. Ce prince, à la tête d'une flotte de cinquante galères, qui avoit pour amiral Roger Doria, de Lauria, ou de Flor, le plus grand homme de mer de ſon ſiécle, s'avança dans le détroit de Meſſine, pour enlever la flotte Françoiſe, qui ſe trouvoit ſans défenſe. Charles, inſtruit du projet, jugea qu'il ſe perdroit infailliblement, s'il continuoit le ſiége. Il prit donc le parti de ſe retirer ſans vengeance; mais il ne put ſauver ſes vaiſſeaux, dont l'ennemi prit vingt-neuf, & brûla trente.

Cette guerre dura pluſieurs années, & fut preſque toujours malheureuſe pour la maiſon d'Anjou, qui fut enfin réduite à partager la Sicile avec celle d'Aragon, & à ſe contenter de la Calabre, de la Pouille, de la Terre

de Labour, & de l'Abruzze, qu'elle poſſéda ſous le titre de *Royaume de Naples*.

3. « La Sicile, dit M. de Voltaire, depuis » le tems des tyrans de Siracuſe, ſous leſquels » au moins elle avoit été comptée pour quelque choſe dans le monde, a toujours été » ſubjuguée par des étrangers; aſſervie ſucceſſivement aux Romains, aux Vandales, » aux Arabes, aux Normands ſous le vaſſelage des papes; aux François, aux Allemands, aux Eſpagnols; haïſſant preſque » toujours ſes maîtres, ſe révoltant contr'eux, » ſans faire de véritables efforts dignes de la » liberté, & excitant continuellement des » ſéditions, pour changer de chaînes.

» Les magiſtrats de Meſſine (en 1674) » venoient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la » France à leur ſecours. Une flotte Eſpagnole bloquoit leur port. Ils étoient réduits » aux extrémités de la famine. D'abord le » chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flotte Eſpagnole. » Il rapporta à Meſſine des vivres, des armes & des ſoldats. Enſuite le duc de Vivonne arrive (le 9 de Février 1675) avec » ſept vaiſſeaux de guerre de ſoixante piéces » de canon, deux de quatre-vingt, & pluſieurs brûlots. Il bat la flotte ennemie, & » rentre victorieux dans Meſſine. L'Eſpagne » eſt obligée d'implorer, pour la défenſe de » la Sicile, les Hollandois, ſes anciens ennemis qu'on regardoit toujours comme » les maîtres de la mer. Ruyter vient à ſon » ſecours, du fond du Zuiderzée; paſſe le dé-

» troit (le 8 de Janvier 1676) & joint à » vingt vaiſſeaux Eſpagnols vingt-trois grands » vaiſſeaux de guerre.

» Alors les François, qui, joints avec les » Anglois, n'avoient pu battre les flottes de » Hollande, l'emporterent ſeuls ſur les Hol- » landois & les Eſpagnols réunis. Le duc de » Vivonne, obligé de reſter dans Meſſine » pour contenir le peuple déja mécontent » de ſes défenſeurs, laiſſa donner cette ba- » taille par du Quêne, lieutenant-général » des armées navales, homme auſſi ſingulier » que Ruyter; parvenu, comme lui, au com- » mandement, à force de mérite; mais n'ayant » encore jamais commandé d'armée navale, » & plus ſignalé, juſqu'à ce moment, dans » l'art d'un armateur, que dans celui d'un » général. Mais quiconque a le génie de ſon » art & du commandement, paſſe bien vîte, » & ſans effort, du petit au grand. Du Quêne » ſe montra grand général de mer contre » Ruyter. C'étoit l'être, que de remporter ſur » ce Hollandois un foible avantage. Il livra » encore une ſeconde bataille navale aux » deux flottes ennemies, près d'Agouſte (le » 12 de Mars 1676.) Ruyter, bleſſé dans » cette bataille, y termina ſa glorieuſe vie. » C'eſt un des hommes dont la mémoire eſt » encore dans la plus grande vénération en » Hollande. Il avoit commencé par être va- » let & mouſſe de vaiſſeau : il n'en fut que » plus reſpectable. Le nom des princes de » Naſſau n'eſt pas au-deſſus du ſien. Le con- » ſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les pa- » tentes de Duc; dignité étrangere & frivole

» pour un républicain. Ces patentes ne vin-
» rent qu'après ſa mort. Les enfans de Ruyter,
» dignes de leur pere, refuſerent ce titre ſi
» brigué dans nos monarchies, mais qui n'eſt
» pas préférable au nom de bon citoyen.
» Louis XIV eut aſſez de grandeur d'ame
» pour être affligé de ſa mort. On lui re-
» préſenta qu'il étoit défait d'un ennemi dan-
» gereux. Il répondit qu'on ne pouvoit s'em-
» pêcher d'être ſenſible à la mort d'un grand
» homme.

» Du Quêne, le Ruyter de la France,
» attaqua une troiſieme fois les deux flottes,
» après la mort du général Hollandois. Il leur
» coula à fond, brûla & prit pluſieurs vaiſ-
» ſeaux. Le maréchal-duc de Vivonne avoit
» le commandement en chef de cette ba-
» taille ; mais ce n'en fut pas moins du Quêne
» qui remporta la victoire. L'Europe étoit
» étonnée que la France fût devenue, en ſi
» peu de tems, auſſi redoutable ſur mer que
» ſur terre. Elle le fut davantage encore, en
» voyant les François évacuer Meſſine, dans
» le tems qu'on croyoit qu'ils ſe rendroient
» maîtres de toute l'iſle. On blâma beaucoup
» Louis XIV d'avoir fait, dans cette guerre,
» des entrepriſes qu'il ne ſoutint pas, & d'a-
» voir abandonné Meſſine, ainſi que la Hol-
» lande, après des victoires inutiles. »

MÉTAURE. (*journée du*) Aſdrubal, malgré les efforts de Scipion, étoit paſſé en Italie. Il en donna avis à Annibal, ſon frere, par des couriers qui furent arrêtés par les Romains. Néron, qui campoit aux pieds d'Annibal, crut devoir faire un coup hardi &

imprévu, capable de jetter la terreur dans l'eſprit des ennemis, en ſe hâtant d'aller joindre le conſul Livius, ſon collégue, pour attaquer bruſquement Aſdrubal, avec leurs forces réunies. D'ailleurs c'étoit ſauver l'Etat, que d'empêcher la jonction des deux freres. Néron prit donc avec lui ſept mille hommes d'élite; &, recommandant à ſon lieutenant de ne point combattre en ſon abſence, il alla trouver ſon collégue, & il entra dans ſon camp, à la faveur de la nuit. Dès le lendemain, on rangea l'armée en bataille. Le général Carthaginois reconnut, à pluſieurs marques, qu'il étoit arrivé de nouvelles troupes. Il conjectura que ſon frere étoit défait, & fit ſonner la retraite. La nuit ſurvint; &, ſes guides l'ayant abandonné, il s'égara. Il ſuivoit au hazard les bords du fleuve Métaure; & déja il ſe diſpoſoit à le paſſer, lorſqu'il fut joint par les deux Conſuls. Il jugea, dans cette extrémité, qu'il lui étoit impoſſible d'éviter le combat. Ne conſultant que ſa prudence & ſon grand courage, il prit ſur le champ un poſte avantageux, ſe mit au centre de ſes bataillons, & marcha le premier pour attaquer la gauche des ennemis; bien perſuadé que, dans cette action déciſive, il falloit vaincre ou mourir. La mêlée fut très-vive, la réſiſtance longue & opiniâtre; & Aſdrubal mit le comble à la gloire qu'il avoit méritée par une longue ſuite de grands exploits. Il animoit ſes ſoldats par ſes paroles; les ſoutenoit par ſon exemple; employoit les prieres & les menaces pour ramener les fuyards, juſqu'à ce qu'enfin, voyant que la victoire ſe déclaroit pour

les Romains, il se jetta au milieu d'une cohorte, où il périt en digne fils d'Amilcar, & en digne frere d'Annibal. Il fut tué, du côté des Carthaginois, cinquante-cinq mille hommes: on fit six mille prisonniers. Les Romains étoient si fatigués de tuer, que quelqu'un étant venu avertir Livius qu'il étoit aisé de tailler en piéces un gros d'ennemis, qui s'enfuyoit: » Il est bon, dit-il, qu'il en reste quelques-» uns pour porter aux Carthaginois la nou-» velle de leur défaite. » Cette grande victoire, dûe principalement à la sagesse du consul Néron, servit comme de représailles pour la journée de Cannes. Néron arriva à son camp, le sixieme jour, après avoir quitté son collégue. Il fit jetter la tête d'Asdrubal dans le camp des Carthaginois; & ce funeste spectacle apprit à leur chef le triste sort de son frere. *An de Rome 545.*

MÉTHONE. (*siége de*) Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand, voulant assujettir la Thrace, dont la conquête assuroit celles qu'il avoit faites dans la Grèce, mit le siége devant Méthone, petite ville peu capable de lui résister, la prit & la rasa; mais elle lui coûta cher. Aster d'Amphipolis s'étoit offert à lui, sur le pied d'un excellent tireur qui ne manquoit aucun oiseau, quelque rapide que fût son vol: « Eh bien! » lui dit Philippe, je vous prendrai à mon » service, quand je ferai la guerre aux étour-» neaux. » L'arbalêtrier, piqué de l'insulte, se jetta dans Méthone, &, du haut des murs, lui décocha une flèche où il avoit écrit: « A » l'œil droit de Philippe. » Il prouva cruellement

lement

lement au Prince qu'il ſçavoit bien tirer; car il lui creva l'œil droit. Le Roi lui renvoya la même flèche, avec cette inſcription : « Phi- » lippe fera pendre Aſter s'il prend la ville; » & il lui tint parole. *An du monde 3651.*

METULUM. (*ſiége de*) On eſt aſſez porté à croire que le fameux Octavien, ſurnommé, dans la ſuite, *Céſar Auguſte*, n'étoit qu'un heureux poltron qui, par le moyen d'habiles généraux, termina des guerres longues, difficiles, cruelles, ſans jamais payer de ſa perſonne. Pour détruire cet injuſte préjugé, il ſuffiroit de rapporter la conduite pleine de valeur & de ſageſſe, qu'il tint dans pluſieurs combats contre Antoine, ſon rival, & le ſeul auteur de ces ſoupçons injurieux, dont l'impreſſion n'eſt point encore bien effacée aujourd'hui. Mais un fait qui met ce Romain au-deſſus de toute critique, & qui fait briller dans tout ſon éclat ſon mérite guerrier, c'eſt ſur-tout le ſiége de Métulum, ville capitale des Japodes, peuple d'Illyrie, contre lequel il faiſoit la guerre depuis trois ans. Cette place, avantageuſement ſituée, & que la nature ſembloit avoir rendue imprenable, étoit encore défendue ſi opiniâtrement par les Barbares, qu'après que le mur eut été forcé, ils en reconſtruiſirent un nouveau, & formerent une ſeconde enceinte qui contraignit Octavien de recommencer ſes travaux. Il éleva des terraſſes; il dreſſa des tours du haut deſquelles on devoit jetter ſur le mur des ennemis quatre ponts volans à la fois. Cette manœuvre fut exécutée avec précipitation; & trois des ponts ſe rompirent. Perſonne n'oſoit plus

avancer ſur le quatrieme. Alors Octavien, qui, du haut d'une tour, examinoit tout ce qui ſe paſſoit, deſcend en hâte, preſſe, exhorte, conjure ſes ſoldats intimidés; mais inutilement. Enfin, pour réveiller leur courage par ſes exemples, il monte lui-même ſur le pont, & s'avance vers la muraille, tenant ſon bouclier devant lui. Le danger du général eſt une puiſſante exhortation pour ſes troupes; & il ſemble que les périls qu'il partage ſont moins effrayans de moitié. A la vue d'Octavien qui s'expoſoit ſi avant, chacun s'empreſſe de le ſuivre; officiers & ſoldats, tous veulent l'accompagner. En un inſtant, la foule fut ſi grande, que le pont ſuccomba ſous le fardeau, & ſe rompit comme les trois premiers. Tous ceux qui étoient deſſus firent une chute violente. Quelques-uns furent tués: pluſieurs perdirent quelque membre, ou furent dangereuſement bleſſés. Octavien eut la jambe droite toute froiſſée, & les deux bras conſidérablement offenſés. Néanmoins, ſe ſoutenant contre un accident ſi fâcheux, par ſa fermeté d'ame, ſur le champ, il remonta au haut de la tour, & ſe préſenta à la vue des ſiens pour prévenir leur découragement, & pour réprimer la préſomption des ennemis qui bientôt furent obligés de ſe rendre.

METZ. (*ſiége de*) Charles-Quint, ayant recommencé la guerre contre la France, vint, ſur la fin d'Octobre 1552, mettre le ſiége devant Metz avec une armée de cent mille fantaſſins, de douze mille cavaliers, & une nombreuſe artillerie. La ville étoit grande, & ſi foible, qu'il pouvoit ſe flatter, avec rai-

ſon, de n'y trouver pas beaucoup de réſiſtance. François de Lorraine, duc de Guiſe, s'y étoit enfermé avec deux princes de ſa maiſon, trois princes du ſang, cinquante ſeigneurs de la premiere qualité, cinq cens gentilshommes avec leur ſuite, & cinq mille hommes de la meilleure infanterie de France. Avec cette poignée de guerriers illuſtres, De Guiſe ſoutint durant ſoixante-cinq jours les efforts opiniâtres du plus redoutable potentat de l'Europe, & l'obligea enfin de ſe retirer ſans oſer livrer l'aſſaut, quoique le canon eût fait brèche en pluſieurs endroits. Le froid, les maladies, les ſorties fréquentes, avoient détruit le tiers de cette armée formidable. Le prince de la Roche-ſur-Yon en pourſuivit les triſtes reſtes. Ayant joint quelques compagnies de cavalerie, il leur préſenta le combat. L'officier, qui les commandoit, s'étant retourné : « Seigneur, lui dit-il, comment » voulez-vous que nous ayons la force de » combattre ? Vous voyez qu'il ne nous en » reſte pas aſſez pour fuir. » Touché de compaſſion, le prince permit à ces malheureux de continuer leur retraite. Le duc de Guiſe recueillit généreuſement tous les malades qui n'avoient pu ſuivre leurs compagnons, & les diſtribua dans les villages voiſins & dans les hôpitaux.

C'eſt dans ce ſiége que Metz perdit ſon ancienne ſplendeur. On fut obligé, pour la défendre, de détruire au dedans & au dehors plus de trente égliſes magnifiques, dont quelques-unes renfermoient les tombeaux de pluſieurs rois de la Race Carlovingienne. On

frappa plusieurs médailles pour éterniſer la mémoire de la délivrance de Metz. L'une repréſentoit la deviſe de l'empereur. C'étoient les colomnes d'Hercule, avec ce mot latin *Ultrà*, pour faire entendre que, par ſon expédition en Afrique, ce prince avoit porté ſes armes victorieuſes bien au-delà des pays qu'avoit parcourus le grand Alcide. On ajoûta au corps de la deviſe une aigle enchaînée & attachée aux colomnes, avec ces mots : *Non ultrà Metas*. L'équivoque du mot *Metas* devenoit très-piquante pour Charles-Quint, parce qu'elle ſignifioit également la ville de Metz & les colomnes d'Hercule.

MÉVANIA. (*bataille de*) L'an de Rome 445, les Ombriens déclarerent la guerre à la république ; & le conſul Q. Fabius marcha contre eux à la tête d'une armée plus redoutable par le courage que par le nombre. Ce général, étant arrivé près de Mévania, choiſit une plaine agréable, pour y placer ſon camp ; &, croyant l'ennemi éloigné, il donne ſes ordres pour travailler à la conſtruction des retranchemens. Tout-à-coup le bruit des inſtrumens militaires annonce l'arrivée ſoudaine des Barbares, la fureur qui les anime, & leur immenſe multitude. On court aux armes : on ſe range ſous ſes drapeaux ; on attend l'ennemi de pied ferme. Les Ombriens croyoient ſurprendre le Conſul. Surpris eux-mêmes, ils ſont déconcertés dès leur premiere attaque. Ils combattent cependant, mais ſans ardeur ; & bientôt la crainte confond leurs rangs. Les Romains profitent du déſordre. Ils ſe précipitent comme des lions

ſur ces foibles victimes : ils frappent ; ils maſſacrent ; ils diſperſent. Le Conſul fait crier qu'on eût à mettre bas les armes, ſi l'on vouloit avoir la vie ſauve. Dans le moment, les armes ſont jettées dans la plaine ; & des milliers de ſoldats demandent à l'envi des fers, heureux d'éviter à ce prix le courroux du vainqueur !

MÉZIERES. (*ſiége de*) L'empereur Charles-Quint, ayant rompu tout-à-coup la paix conclue avec François I, fit marcher trente-cinq mille hommes vers la Champagne. Les villes frontieres de cette province n'étoient point en état de réſiſter ; & les Impériaux pouvoient ſans peine pénétrer, en peu de tems, dans le centre du royaume. Le monarque François, à cette nouvelle, aſſembla ſon conſeil de guerre, pour délibérer ſur le parti qu'il falloit prendre dans une circonſtance ſi preſſante. Après bien des avis, on conclut qu'il falloit brûler Mézieres, ville qui auroit la premiere à ſoutenir les efforts de l'ennemi, & dévaſter tous les environs, pour affamer les ſoldats du perfide empereur. Bayard ſeul s'oppoſa fortement à cette réſolution déſeſpérée. « Sire, dit-il au Roi, il n'y a point » de place foible, là où il y a des gens de » bien pour la défendre. J'irai moi-même » m'enfermer dans Mézieres ; & je vous en » rendrai bon compte. » On applaudit au généreux projet de l'intrépide chevalier. Une foule de braves & l'élite de la nobleſſe ſe diſputent l'honneur de le ſuivre. Ils partent, & en peu de jours arrivent dans Mézieres qu'ils trouvent hors d'état de ſoutenir le ſiége dont

ils étoient menacés. Bayard commença par faire ſortir toutes les bouches inutiles; enſuite, ayant fait rompre le pont de la Meuſe, il ordonna de rétablir les anciennes fortifications, & d'en conſtruire de nouvelles. Il encourageoit les travailleurs : il leur diſtribuoit des récompenſes pécuniaires; il partageoit avec eux leurs pénibles fonctions. « Camarades, leur diſoit-il ſouvent, nous ſera-t-il » reproché que cette ville ſoit perdue par » notre faute, vu que nous ſommes ſi belle » compagnie enſemble, & de ſi gens de bien? » Il me ſemble que, ſi nous étions dans un » pré, n'ayant devant nous qu'un foſſé de » quatre pieds, encore combattrions-nous un » jour entier, avant que d'être défaits. Dieu » merci, nous avons foſſé, murailles & rem» parts, où je crois, avant que les ennemis » mettent le pied, beaucoup des leurs dormi» ront au foſſé. » Ces paroles rempliſſoient tous les cœurs; & chacun ſe croyoit invincible ſous un chef ſi magnanime.

Il n'y avoit que deux jours que les François étoient entrés dans la place, lorſqu'on apperçut l'armée impériale, qui s'approchoit de deux côtés, en-deçà de la Meuſe, ſous les ordres du capitaine Sickengen, & au-delà, ſous les auſpices du comte de Naſſau. Le lendemain, ils envoyerent un hérault ſommer Bayard de leur remettre la ville. Ce député lui dit « que ceux qui le meſſageoient par-de» vers lui, eſtimoient la grande & louable » chevalerie qui en lui étoit, & ſeroient mer» veilleuſement déplaiſans s'il étoit pris d'aſ» ſaut; car ſon honneur en amoindriroit, &

» par aventure lui coûteroit-il la vie. »...
» Dites à ceux qui vous envoient, répondit
» en riant le chevalier Sans-Peur & Sans-
» Reproche, qu'avant que j'abandonne une
» place que le Roi mon maître a bien voulu
» confier à ma foi, j'aurai fait, des corps de
» ſes ennemis entaſſés, le ſeul pont par où il
» me ſoit permis d'en ſortir. » Le hérault, congédié avec cette réponſe, la rendit à ſes maîtres, en préſence d'un capitaine François, nommé *Jean Picard*, qui leur dit : « Meſ-
» ſeigneurs, je connois Bayard; & j'ai ſervi
» ſous lui. Ne vous attendez pas d'entrer dans
» Mézieres tant qu'il ſera vivant : j'aimerois
» mieux qu'il y eût dans la place deux mille
» hommes de guerre davantage, & que ſa
» perſonne n'y fût point. »... Capitaine Pi-
» card, demanda le comte de Naſſau, ce
» ſeigneur de Bayard eſt-il de bronze ou d'a-
» cier ? S'il eſt ſi brave, qu'il ſe prépare à
» nous le faire voir; car, d'ici à quatre jours,
» je lui enverrai tant de coups de canon,
» qu'il ne ſçaura de quel côté ſe tourner. »...
» A la bonne heure, dit Picard; mais vous
» ne l'aurez pas comme vous croyez. » Auſſi-
tôt les généraux de Charles-Quint font dreſ-
ſer leurs batteries; &, en moins de deux jours, plus de cinq mille boulets tomberent dans la ville. C'eſt dans cette occaſion qu'on employa, pour la premiere fois, les bombes & les mortiers, tels qu'ils ſont aujourd'hui.
» Ce n'étoient de dehors, dit Mézerai, que
» canonnades, que bombes, que boulets en-
» flammés : de dedans, il pleuvoit des lances
» & des cercles à feu, de l'huile bouillante,

» des faſcines goudronnées, des fuſées qui » mettoient le feu par-tout. » Dès les premieres décharges, mille hommes épouvantés prirent la fuite. « Tant mieux ! dit Bayard ; » j'aime mieux de tels coquins dehors que » dedans : pareille canaille n'étoit pas digne » d'acquérir de l'honneur avec nous. » La place étoit vivement attaquée depuis plus de trois ſemaines. Le canon avoit renverſé une partie des murailles ; & les ennemis ſe flattoient d'avoir bientôt entre leurs mains le Chevalier & ſes ſoldats. Mais Bayard, qui réuniſſoit dans un degré éminent les deux qualités d'un grand capitaine, le courage & la ruſe, imagina l'expédient le plus ſingulier, pour ſe débarraſſer de Sickengen qui l'incommodoit beaucoup. Il chargea un payſan d'aller porter au ſeigneur Robert de la Marck, qui étoit à Sedan, une Lettre conçue en ces termes : « Il me ſemble que, depuis un an, » vous m'avez dit que vous vous propoſiez » d'attirer le comte de Naſſau au ſervice du » Roi notre maître, & qu'il eſt votre parent. » Je le deſirerois autant que vous, ſur la ré- » putation qu'il a d'être gentil-galant. Si vous » croyez que cela puiſſe ſe faire, je vous » donne avis d'y travailler plutôt aujourd'hui » que demain, parce qu'avant qu'il ſoit vingt- » quatre heures, lui & tout ſon camp ſera » mis en piéces. J'ai avis que douze mille » Suiſſes & huit cens hommes d'armes doi- » vent coucher, ce ſoir, à trois lieues d'ici, » qui, demain, au point du jour, fondront » ſur lui, pendant que, de mon côté, je fe- » rai une vigoureuſe ſortie ; & ſera bienheu-

» reux celui qui en échappera. J'ai cru de-
» voir vous en prévenir; mais il faut me gar-
» der le ſecret. »

Par l'ordre du Chevalier, le villageois prend ſa route du côté du camp de Sickengen. A peine s'eſt-il éloigné de la ville, qu'on l'arrête. On le conduit au général. On le queſtionne : on le menace. Le bon homme intimidé découvre ſon ſecret, pour éviter la mort qu'il croyoit voir au-deſſus de ſa tête. Il donne la Lettre à Sickengen. Ce capitaine la lit; &, plein d'indignation, il la communique à ſon conſeil. La fureur s'empare de tous les eſprits. On s'écrie que le comte de Naſſau eſt un traître. On bat le tambour : on leve l'étendard; on plie le bagage : on paſſe la riviere. En vain le Comte, inſtruit de cette réſolution précipitée, veut retenir ſon collégue : ſes différentes députations ne ſervent qu'à augmenter les ſoupçons. On décampe, de part & d'autre; & Mézieres eſt délivrée. Durant ce tumulte, le porteur de la Lettre étoit rentré dans la ville, & avoit appris au Chevalier tout ce qui lui étoit arrivé. Bayard éclata de rire en voyant l'heureux ſuccès de ſon ſtratagême; &, dans l'excès de ſa joie, il dit : « Puiſqu'ils n'ont pas voulu commen-
» cer le jeu, ce ſera donc moi; » &, dans l'inſtant, il leur envoya pluſieurs volées de canon, qui leur firent beaucoup de mal.

Ainſi fut levé le ſiége de Mézieres; ſiége éternellement mémorable, puiſqu'il ſauva la France, où il n'y avoit point alors d'armée en état d'arrêter quarante mille hommes. Il mit le comble à la gloire de Bayard. Tous

les bons citoyens s'empreſſerent de célébrer la valeur de ce héros toujours victorieux ; & il eut l'honneur ſingulier de compter ſon Souverain au nombre de ſes panégyriſtes. « Ma» dame, écrivoit le monarque reconnoiſſant à la reine Louiſe de Savoye, ſa mere, » tout » aſeteure, ynſy que je me vouloys mètre o » lyt, eſt aryvé Laval, lequel m'a aporté la » ſertèneté deu levement deu ſyege de Mé» ſyeres. Je croy que nos anemys ſont en » grant pène, vu la honteuſe retrète qu'ys » ont fet. Pour tout le your de demayn, je » ſoré le chemyn qu'ys prendront ; & ſelon » ſela il nous fodra gouverner. *Et, s'ys ont* » *joué le paſyon, nous jourons la vanyanſe.* » Vous ſuplyant, Madame, vouloyr mander » par-tout pour fere remercier Dieu ; car, » ſans poynt de fote, il a montré ſe coup » qu'yl eſt bon François. Et feſant fyn à ma » Lètre, remetant le tout ſeur le porteur, » pry à Dieu qu'yl vous doynt très-bonne » vye & longue. *Votre très-humble & très-* » *obéiſſant fyls*, FRANÇOIS. »

Ce Prince, pour montrer au Chevalier combien il étoit ſatisfait de ſes importans ſervices, le fit Chevalier de ſon ordre, & lui donna, par une diſtinction ſans exemple, & qui n'étoit réſervée qu'aux ſeuls princes du ſang, une compagnie de cent hommes d'armes en chef. Enfin, quand Bayard fut de retour à Paris, tous les habitans de cette célèbre capitale allerent au-devant de lui, pour le voir & le féliciter ; & le parlement envoya pour le complimenter les préſidens & les conſeillers les plus illuſtres de ſon corps. *L'an* 1520.

MIDDELBOURG. (*ſiége de*) La défaite des Flamands rebelles, près de Gemminghen, loin d'abbatre leur audace, ſembloit leur avoir donné un nouveau degré de témérité. Fiers de leur nombre, que l'exceſſive ſévérité du duc d'Albe augmentoit ſans ceſſe, ils oſerent former le ſiége de Middelbourg, ville forte, mais dont la garniſon étoit foible, & les habitans peu favorables aux Eſpagnols. Le gouverneur, à cette étrange nouvelle, ſe hâta d'envoyer du ſecours dans cette importante place; & Beauvoir partit ſur le champ avec quatre cens fantaſſins Walons de vieilles troupes. Il fut reçu dans la ville, mais pour annoncer au Duc que le danger de la perdre devenoit preſſant. Albe, ſans plus attendre, fit partir les troupes dont on put diſpoſer, ſous la conduite de dom Sanche d'Avila, gouverneur du château d'Anvers, dont il eſtimoit beaucoup la valeur. Les rebelles, inſtruits des préparatifs du Duc, avoient pris toutes les meſures néceſſaires pour les rendre inutiles. Ils ſe retrancherent par-tout où ils préſumoient que les Eſpagnols tenteroient leur deſcente; &, après s'être pourvus d'un grand nombre de vaiſſeaux, ils projetterent même d'aller au-devant de la petite flotte qui s'avançoit pour ſecourir Middelbourg, & de la diſſiper. D'Avila s'étoit embarqué vers la fin d'Avril. Il avoit raſſemblé cinq cens hommes de pied, tous Eſpagnols & ſoldats choiſis, commandés par les capitaines Oſorio-d'Angulo, Gonſalve d'Ovalla, Ferdinand d'Aguaſco, Ignace de Médiniglia, & Jean d'Avila. On y avoit joint autant de Walons, vieux guerriers, qui

étoient aux ordres des ſeigneurs de Lignes, de Glimes, & du capitaine Torrès. Un grand nombre d'officiers réformés & pluſieurs volontaires, la plûpart Eſpagnols, & gens de qualité, s'étoient rangés ſous les mêmes drapeaux, & vouloient partager la gloire d'une entrepriſe ſi périlleuſe. Le chef de ces braves ſoldats prit le tems de la baſſe marée, pour deſcendre d'abord dans l'Eſcaut, afin de profiter du reflux, & ſe porta enſuite dans la partie intérieure du canal qui baigne l'iſle de Valcheren. L'ennemi étoit trop bien retranché dans cet endroit, pour qu'il pût y débarquer ſes troupes. Il les conduiſit du côté oppoſé, qui regarde la pleine mer. On ne s'attendoit pas qu'il voulût y tenter une deſcente; car l'abordage y étoit très-difficile; &, d'ailleurs, il ſe trouvoit encore éloigné de la ville aſſiégée. Il n'y trouva donc d'autre obſtacle que la néceſſité de marcher quelque tems dans l'eau, avant de pouvoir gagner la terre. Il le ſurmonta ſans peine; &, après avoir animé ſes guerriers par ſes paroles, pour leur donner l'exemple de la bravoure, il marche le premier, accompagné de Lignes, à la tête d'un détachement compoſé d'Eſpagnols & de Walons, afin de découvrir les diſpoſitions des rebelles. Ils n'apperçoivent aucun projet de défenſe dans cette partie. Auſſitôt ils font avancer le reſte de leurs troupes, & courent avec réſolution aux aſſiégeans. Ceux-ci, étonnés de voir l'ennemi qu'ils attendoient ſi peu de ce côté, abandonnent leurs tranchées. Les aſſiégés font, en même tems, une ſortie vigoureuſe, & les rebelles

ſont enveloppés de toutes parts. On en fit un grand carnage. Il ne s'en ſauva qu'un petit nombre qui prirent la fuite, & ſe diſperſerent. Ainſi fut délivrée Middelbourg, l'an 1572.

MILAN. (*ſiéges de*) 1. L'an 538, Uraïas, neveu de Vitigès, aſſiégea cette ville, alors la plus conſidérable de l'occident, après Rome, par l'étendue de ſon enceinte, par ſon opulence & par le nombre de ſes citoyens. Le général Goth avoit dans ſes troupes dix mille Bourguignons envoyés par Théodebert, roi de la France Auſtraſienne. Avec ce renfort, il preſſa vivement la place qui n'étoit défendue que par trois cens hommes, ſous la conduite d'un brave officier, nommé *Mundilas*. Il ſoutint les efforts des ennemis, durant plus de ſix mois. Mais enfin, n'étant point ſecouru, il fut obligé de céder au grand nombre. Malgré ſa réſiſtance, l'ennemi entra dans la ville; fit la garniſon priſonniere, & paſſa au fil de l'épée tous les habitans, ſans diſtinction d'âge ni de condition. Si l'on en croit Procope, il en périt plus de trois cens mille. On abandonna les femmes aux Bourguignons, pour récompenſer leurs ſervices.

2. En 1733, l'armée du roi de Sardaigne, allié de la France, ayant paſſé le Téſin, & Milan ſe trouvant abandonnée de ſa garniſon Allemande, qui s'étoit retirée dans le château, fit préſenter ſes clefs au monarque, ſuivant un ancien privilége qu'elle a de ſe rendre à la premiere armée qui paſſe le Téſin. Ce Prince envoya M. de Coigni, géné-

ral de l'armée Françoiſe, avec quelques régimens, pour occuper toutes les avenues du château. Il y vint bientôt lui-même avec toutes ſes forces; & la tranchée fut ouverte, la nuit du 13 au 15 de Décembre. Le marquis de Viſconti commandoit la garniſon impériale; & ce capitaine, qui avoit abondamment pourvu la place de tout ce qu'il falloit pour ſoutenir un long ſiége, s'y défendit vaillamment. Mais les attaques des aſſiégeans furent ſi vives, & leurs travaux pouſſés avec tant de célérité, qu'il fit battre la chamade, le 29. Il ſortit avec tous les honneurs de la guerre, abandonnant aux vainqueurs une nombreuſe artillerie, & beaucoup de munitions.

3. En 1745, un détachement de l'armée du comte de Gages arriva près de Milan, le 12 de Décembre, & prit poſſeſſion des deux principales portes. Sur l'avis qu'eurent les magiſtrats que l'infant dom Philippe s'approchoit, ils donnerent ordre que tout fût préparé pour la réception de ſes troupes, & qu'on fît mettre, dès qu'il paroîtroit, la milice bourgeoiſe ſous les armes. Le 16, les troupes entrerent dans la ville, & allerent, aux acclamations du peuple, ſe ranger en bataille dans la grande place. Dès le même jour, on commença l'inveſtiſſement du château. Le 19, l'Infant, accompagné du duc de Modène, s'y rendit, & fut reçu par les habitans avec les plus grandes démonſtrations de joie. Il alla deſcendre au palais, où le ſénat lui prêta le ſerment de fidélité. Enſuite les Eſpagnols fermerent, avec de fortes paliſſades, toutes les rues qui aboutiſſent à l'eſplanade du châ-

teau, afin que la ville fût à l'abri des ſorties de la garniſon. Elle étoit de deux mille hommes, mais mal pourvue de vivres & de munitions. Le ſiége fut formé, & la tranchée ouverte ; & ſans doute que cette expédition n'eût pas été longue. Mais, au mois de Mars 1746, diverſes circonſtances engagerent l'Infant à abandonner Milan, & à ſe rapprocher du maréchal de Maillebois. Après la retraite de ce Prince, le marquis de Palavicini rentra dans le Milanez.

MILET. (*ſiéges de*) 1. Alyatte, roi de Lydie, ayant ſuccédé à Sadyatte, l'an du monde 3385, pouſſa vivement la guerre contre les Miléſiens, que ſon pere avoit commencée, & continua le ſiége de la ville, qui avoit déja duré ſix ans, avant ſon avènement au thrône, & qui en dura encore autant ſous lui. Voici comment il fut levé. Alyatte avoit envoyé des ambaſſadeurs pour propoſer une trève de quelques mois. Traſybule, tyran de Milet, averti de leur arrivée, fit porter dans la place publique toutes les proviſions qui étoient dans la ville, & commanda aux citoyens de ſe livrer au plaiſir de la bonne chère, au ſignal qu'il leur donneroit. Jamais étonnement n'égala celui des envoyés du roi de Lydie, à la vue de cette abondance ; &, de retour vers leur maître, ils lui conſeillerent, non de faire une trève, mais de terminer, par un traité de paix, une guerre ſi longue & ſi ruineuſe. Alyatte eut la ſageſſe de ſuivre leur avis, & regagna ſes Etats avec ſon armée.

2. Milet réſiſta long-tems, & avec vigueur,

aux troupes victorieuſes d'Aléxandre le Grand. Memnon, le plus habile des généraux de Darius, s'étoit jetté dans cette place, avec un grand nombre de braves, réſolus de vendre chèrement leur vie. Le roi de Macédoine, après pluſieurs jours d'un aſſaut continuel & inutile, mit toutes ſes machines en œuvre; de ſorte qu'il fit brèche en pluſieurs endroits à la fois. Alors il ordonna l'eſcalade, & les aſſiégés, craignant d'être emportés d'aſſaut, & d'éprouver toute la fureur d'un vainqueur irrité, capitulerent. Memnon ſortit avec la garniſon; & Alexandre traita humainement les vaincus. *An du monde* 3670.

MINCIO. (*journée du*) Les Gaulois Inſubriens, voulant humilier la puiſſance Romaine, s'avancerent juſques ſur les bords du Mincio, l'an 197 avant J. C. Le conſul C. Cornélius marcha auſſi-tôt à la rencontre des Barbares, & leur livra bataille. Les Inſubriens la perdirent. Trente-cinq mille morts, ſix mille priſonniers, tout le bagage & la ſoumiſſion de tout le pays des vaincus, ſignalerent le triomphe des Romains.

MINDEN. (*priſes & bataille de*) 1. En 1626, le comte de Tilli, général des troupes de l'Empire, vint ſe préſenter devant Minden, la plus puiſſante ville du cercle de Weſtphalie. Cette place eſt avantageuſement ſituée ſur le Wetz. Elle eſt ceinte de murailles, & couverte de quelques demi-lunes qui n'empêchent pas qu'on ne découvre tout ce qui ſe paſſe dans ſon ſein, en montant ſur une hauteur qui la commande, & d'où il eſt facile de la battre en ruine. Avec cet avantage, le capitaine

capitaine Allemand ſe crut aſſuré de la victoire. Avant de commencer ſes attaques, il propoſa aux habitans une capitulation avantageuſe. On rejetta ces propoſitions avec mépris; & le Comte ne ſongea plus qu'à réduire, par la force, ces préſomptueux citadins. Ses troupes monterent à l'aſſaut. La place fut emportée ſans peine; & le vainqueur irrité fit paſſer au fil de l'épée plus de trois mille perſonnes.

2. En 1759, Minden fut attaquée par le duc de Broglie, qui l'emporta, l'épée à la main, le 9 de Juillet. Ce Général ſauva la ville du pillage, & ſe contenta de faire la garniſon priſonniere de guerre.

Ce fut à Todenhauſen, près de Minden, que ſe donna, le 1er d'Août ſuivant, ce fameux combat ſi fatal à la gloire du célèbre maréchal de Contades. Le prince Ferdinand de Brunſwick avoit placé ſon camp dans la plaine de Minden : l'attaquer, le forcer, le vaincre étoit un coup de partie. M. de Contades en forme auſſi-tôt le projet. Il s'approche des retranchemens ennemis : il forme ſes diſpoſitions avec toute l'habileté dont il étoit capable; mais malheureuſement il n'avoit pu connoître au juſte la poſition des Alliés, ni même l'emplacement de leur artillerie. Cependant, comme il n'étoit plus poſſible de reculer, il voulut tenter la fortune, & livrer la bataille. Le général Hanovrien, qui ne pouvoit craindre que pour ſa gauche, l'avoit rendue inattaquable. Dès qu'il eut deviné le deſſein du Maréchal, il ſe crut aſſuré

de la victoire ; &, la veille du combat, il écrivit dans un billet : « Demain, je bats » les François. »

A peine le jour commençoit-il à paroître, que les Anglois, qui, faisant l'élite de l'armée, en occupoient le centre, s'avancent fièrement dans la plaine en colomne, & tout-à-coup se forment en ligne. Le duc de Fitz-James, qui conduisoit la gauche de la cavalerie Françoise, s'ébranle ; s'approche, & commence l'action. Il n'étoit plus qu'à dix pas de l'ennemi. Il est aussi-tôt accueilli d'une terrible décharge de mousqueterie, qui fait dans ses rangs un horrible ravage. Il recule : on le presse ; il se retire. Les Gendarmes & les Carabiniers chargent à leur tour cette masse victorieuse, enflammée, hérissée de pointes, dont l'aspect seul inspire la terreur. Le prince de Condé, qui marche à leur tête, les anime par ses exemples, autant que par sa voix. Sous la conduite de cet auguste chef, les François se surpassent eux-mêmes. Ils pressent : ils entament de toutes parts cette redoutable colomne qui répare continuellement ses pertes. Enfin, épuisés, couverts de sang & de glorieuses blessures, ils renoncent à une victoire impossible ; & les Anglois triomphent encore. L'infanterie Françoise, chargée de déloger l'Hanovrienne des haies qu'elle occupoit, est mise en fuite ; &, dans le même instant, la cavalerie du prince Ferdinand acheve ce que l'infanterie avoit commencé. L'infortuné Maréchal comprit alors qu'il n'y avoit plus d'espérance, & qu'il falloit faire

retraite. Dans cette circonſtance critique, qui demande peut-être plus de génie que pour une bataille, M. de Contades répondit à la haute réputation qu'il s'étoit acquiſe. Il rallie ſes ſoldats, à la vue de l'ennemi qui n'oſe le troubler. Ses ordres ſont exécutés avec préciſion; & l'armée ſe retire vers Caſſel, ſans être inquiétée dans ſa marche.

MINDONE. (*bataille de*) L'an 529, Béliſaire, occupé à conſtruire une fortereſſe dans la plaine de Mindone, par ordre de Juſtinien, fut ſommé par les Perſes d'interrompre cet ouvrage. Le général Romain en informa l'empereur, & lui repréſenta qu'il avoit trop peu de forces pour réſiſter à un ſi puiſſant ennemi. Juſtinien fit auſſi-tôt marcher en Méſopotamie Cuzès & Buzès, tous deux freres, jeunes & pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi, ſans ſçavoir encore préparer la victoire. Les deux partis courent à Mindone. On combat avec chaleur. Les Romains ſont repouſſés avec un grand carnage. Cuzès eſt pris en combattant avec courage. Les Perſes vainqueurs raſerent la fortereſſe; firent paſſer le Tigre aux priſonniers, & les enfermerent dans des cavernes où ils les tinrent enchaînés pendant le reſte de la guerre.

MIRANDA. (*priſe de*) Le feu de la guerre, qui, depuis 1756, embraſoit les principales Puiſſances de l'Europe, s'étant communiqué à l'Eſpagne & au Portugal, en 1762, on ſe mit, de part & d'autre, en campagne; & les Eſpagnols vinrent eux-

mêmes attaquer les Portugais dans leur propre patrie. Le marquis de Sarria, vieux guerrier, avoit le commandement en chef de l'armée de France & d'Eſpagne. Son premier deſſein étoit de voler d'abord à Lisbonne, dont la conquête pouvoit entraîner celle de tout le royaume; mais deux obſtacles inſurmontables l'en détournerent. Il auroit fallu, pour cet effet, laiſſer ſur ſes derrieres le camp retranché des Portugais; & alors on lui auroit coupé les vivres : ou bien il auroit dû forcer ce camp; ce qui n'étoit guères poſſible. Il prit un milieu; ce fut de ſe rendre maître des villes qui, en lui aſſurant la campagne, le conduiroient à la capitale. La premiere qui s'offrit à ſon courage fut celle de Miranda. Il l'attaqua avec cette intrépidité qui le caractériſoit; &, le 9 de Mai, il l'obligea de ſe rendre. Enſuite il fut arrêté par Almeyda. Il en forma le ſiége. La tranchée s'ouvrit la nuit du 15 au 16 du mois d'Août; & les attaques furent pouſſées avec cette vivacité que l'on connoît aux François, quand ils aſſiégent une place. Leurs canonniers firent jouer l'artillerie avec tant de ſuccès, que, le 25, à trois heures après midi, l'on battit la chamade; &, le lendemain, les Eſpagnols y entrerent. Chavannes, Bragance, Salvatierra, Penamancor, par leur ſoumiſſion, mirent le comble à ces conquêtes.

MIRANDOLE. (*ſiéges de la*) 1. Le pape Jules II, pontife plus propre à commander des armées, qu'à remplir la place de pere

commun des Chrétiens, ayant déclaré la guerre au duc de Ferrare, fit aſſiéger la Mirandole, en 1510. C'étoit une petite place bien fortifiée, & défendue par une garniſon de cinq cens fantaſſins François, & de ſoixante-dix cavaliers. Alexandre Trivulce, gouverneur de la ville, & couſin-germain de la comteſſe de la Mirandole, étoit à la tête de ces braves. La princeſſe elle-même, qu'un courage héroïque élevoit au-deſſus de ſon ſexe, s'étoit enfermée avec ſon parent, pour animer les aſſiégés par ſa préſence, & plus encore par ſes exemples. Tous les habitans, qui l'adoroient, étoient devenus autant de ſoldats intrépides. Leur réſiſtance fut ſi belle, que les ennemis déſeſpérerent d'abord de réuſſir. Jules fulminoit contre ſes généraux; mais ſes plaintes & ſes menaces étoient vaines. Enfin le fougueux pontife réſolut de ſe tranſporter dans le camp, pour y commander en perſonne. Le célèbre Bayard apprend le deſſein du ſaint pere; forme le projet de l'enlever, & ſe met en embuſcade ſur ſon chemin. Mais le bon chevalier prend les gens du pape pour le pape lui-même, qui, profitant de cette mépriſe, évite la rencontre du héros François, & gagne heureuſement le camp de ſes ſoldats. A la vue du monarque ſacré, les troupes apoſtoliques recommencerent leurs attaques avec plus de vigueur. Le prêtre-roi parcouroit les rangs à cheval, armé de toutes piéces. Nuit & jour, il étoit ſur les batteries; hâtoit les travaux; alloit à la tranchée; logeoit à la portée du canon, pour accélérer la

ruine des assiégés dont il étoit le pere, & de l'ame desquels il devoit répondre comme de la sienne. Plusieurs fois Trivulce, ayant reconnu la tente pontificale, la fit renverser à coups de boulets. Il fallut des supplications réitérées pour engager le serviteur des serviteurs de Dieu à prendre un logement plus sûr. Enfin, après bien des efforts, on fit une brèche considérable; & le pape, au comble de ses vœux, se voyoit en état de donner un assaut général. Alors Trivulce, qui, jusqu'à ce moment, avoit compté sur un puissant secours, ne pouvant plus résister sans imprudence, arbora le pavillon pour demander à capituler. Jules, aux instances du duc d'Urbin, son neveu, accorda des conditions tolérables; &, le 20 de Juin 1511, la garnison sortit de la ville, à la réserve des officiers qui restèrent prisonniers du prélat de Rome. Le même jour, le superbe pontife entra, par la brèche, dans sa conquête, avec tout l'appareil d'un guerrier victorieux, avec cette pompe orgueilleuse, qu'auroit affectée un héros de l'ancienne Rome, enyvré de ses lauriers.

2. Dans la suite, la Mirandole eut à soutenir plusieurs autres attaques, & passa plus d'une fois d'un Souverain à l'autre. Quand la fameuse succession d'Espagne eut mis, en 1700, les armes à la main de presque toutes les Puissances de l'Europe, les Impériaux s'emparerent de cette ville. M. de Lipara en fit le siége en 1705, & la prit, le 11 de Mai, après trois semaines de travaux. En 1733, le

comte de Montemar la fit occuper par un détachement Eſpagnol, qui en fut chaſſé, l'année ſuivante, par les troupes impériales. Enfin, en 1735, un corps de huit mille Eſpagnols, ſous les ordres du comte de Macéda, vint déployer devant la Mirandole toutes les horreurs de la guerre. Le ſiége fut commencé le 25 de Juillet, avec quatre-vingt-quatre piéces de canon & quatre mortiers. La garniſon n'étoit que d'environ huit cens hommes : cependant ce ne fut que le 25 d'Août que les aſſaillans, après bien des fatigues, après avoir perdu beaucoup de monde, ſe rendirent maîtres du chemin-couvert. L'intrépide baron de Stenz, qui commandoit dans la ville, fit battre alors la chamade ; mais, le comte de Macéda n'ayant point voulu le recevoir à capitulation, à moins que la garniſon ne fût priſonniere de guerre, le baron fit retirer le drapeau blanc, qu'il avoit arboré ; & les hoſtilités recommencerent, de part & d'autre, avec plus de fureur qu'auparavant. Enfin le brave commandant, manquant de poudre, entra de nouveau en négociation. Les articles furent ſignés le 31 ; & la garniſon ſe rendit priſonniere. En 1742, après la conquête de Modène, les Impériaux & les Piémontois formerent le ſiége de la Mirandole, qui leur ouvrit ſes portes le 22 de Juillet.

MITTAU. (*bataille de*) Le général Scharaméton, ou Schérémétoff, ou Czérémet, qui commandoit vingt mille Moſcovites, fut rencontré, dans le mois de Juillet 1705, à trois lieues de Mittau, par le comte de Lewen-

haupt qui avoit ſous ſes ordres ſept mille Suédois. Ce dernier mit ſon armée ſur deux lignes; la premiere, ſans diſtance entre les bataillons & les eſcadrons; la ſeconde, avec des intervalles. L'aîle droite étoit couverte par un marais, & la gauche par un ruiſſeau que l'on ne pouvoit paſſer de front. On poſta le canon ſur les deux lignes, entre les aîles & le centre; & le bagage reſta dans les derrieres. Enſuite on donna le ſignal, ſur les neuf heures du matin. Un détachement de cavalerie Suédoiſe fut d'abord enfoncé; & l'ennemi le pourſuivit juſqu'au gros de l'armée. Alors la bataille devint générale. L'aîle gauche des Suédois fut miſe en déroute, après une vigoureuſe réſiſtance; & la victoire ſe ſeroit déclarée pour les Moſcovites, ſi l'infanterie de la ſeconde ligne n'eût pris la place de cette aîle, pour lui donner le tems de ſe rallier. L'aîle droite combattoit avec plus de ſuccès. Elle fondit ſur l'ennemi, l'épée & le ſabre à la main, car les bataillons étoient mêlés avec les eſcadrons, & le tailla en piéces. Cependant les Moſcovites, vainqueurs de l'aîle gauche, chargerent en queue les Suédois qui pourſuivoient leur avantage. Le combat devint plus terrible. Mais enfin la premiere ligne des Suédois fit plier l'ennemi qui l'attaquoit de front; & la ſeconde ligne mit en confuſion les Moſcovites qui la combattoient en queue. Pluſieurs fois ils ſe rallierent & revinrent à la charge. La ſageſſe & la préſence d'eſprit du comte de Lewenhaupt déconcerterent toutes leurs attaques; enſorte qu'ils

furent obligés de prendre la fuite, aux approches de la nuit, après avoir perdu sur le champ de bataille plus de six mille hommes. Mille restèrent prisonniers; & cette victoire glorieuse, qui coûtoit aux Suédois près de quinze cens hommes, leur procura treize gros canons de fonte, huit drapeaux, un étendard & trois mille chariots de bagages. Mais ils éprouverent combien les Moscovites avoient profité de leurs défaites.

MITYLÈNE. (*siége de*) La quatrieme année de la guerre du Péloponnèse, les peuples de l'isle de Lesbos, & principalement les habitans de Mitylène, ayant secoué le joug des Athéniens, & envoyé secrettement des députés à Sparte, la flotte Athénienne marcha contre eux. Mitylène fut bloquée; & la famine la contraignit bientôt à se soumettre aux vainqueurs. Après avoir inutilement attendu le secours qu'on leur avoit fait espérer, les citoyens se rendirent, à condition qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne, jusqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athènes. Le peuple Athénien s'assembla. La conduite des révoltés avoit fort aigri les esprits. Dans le premier mouvement de colere, on conclut à faire mourir sans distinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en servitude. On fit partir sur le champ une galere, pour mettre le décret à exécution. Mais, la nuit ayant donné lieu aux réflexions, cette sévérité parut excessive, & poussée au-delà des justes bornes. Ce changement subit des esprits donna quelque lueur d'espérance aux députés de Mi-

tylène. Ils obtinrent des magiſtrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. On prononça un arrêt plus doux, qui ne condamnoit que les auteurs de la révolte. On fit partir ſur l'heure une ſeconde galere pourvue de tout ce qui pouvoit hâter ſa courſe; & les députés des coupables promirent une grande récompenſe à ceux qui la conduiſoient, ſi elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. La premiere galere avoit un jour & une nuit d'avance; mais, comme elle portoit une triſte nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y répandit la plus grande conſternation. Le déſeſpoir fut à ſon comble, lorſqu'on eut lu en pleine aſſemblée l'arrêt fatal qui proſcrivoit tous les citoyens. Les hommes, les femmes, les enfans, tous ſe tenoient étroitement embraſſés. Tantôt ils gardoient un morne ſilence qui n'étoit interrompu que par des ſanglots: tantôt ils pouſſoient des cris & des hurlemens horribles; accuſoient le moment de leur naiſſance, & vouloient prévenir la mort cruelle qui devoit terminer leur malheureuſe vie. Les Athéniens, forcés d'obéir, ne pouvoient retenir leurs larmes; & déja ils ſe diſpoſoient à exécuter le funeſte décret, lorſqu'on vit la ſeconde galere entrer dans le port. La ſurpriſe ſuſpendit tous les ſentimens. Une eſpérance inquiète s'empara de tous les cœurs. On convoqua de nouveau l'aſſemblée; & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un ſilence & des tranſports de joie qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'exprimer. Plus de mille factieux furent mis à mort. La

ville fut démantelée : on prit tous les vaiſſeaux ; & toute l'iſle fut ſoumiſe, pour la ſeconde fois, à l'empire d'Athènes. *An du monde* 3577.

MOABITES. (*defaite des*) Miſa, roi des Moabites, ayant refuſé de payer à Joram, roi d'Iſraël, un tribut de deux cens mille moutons avec leurs toiſons, fut attaqué par ce prince, auquel s'étoient joints Joſaphat, roi de Juda, & le roi d'Idumée. L'armée des Hébreux s'égara dans les déſerts, & ſe vit ſur le point de périr de ſoif. On conſulta le prophète Eliſée ; & l'homme de Dieu promit des miracles. Le lendemain matin, ſans qu'on eût vu ni vent ni pluie, le déſert ſe trouva rempli d'eau. Les infidèles, qui s'avançoient pour combattre les enfans de Jacob, apperçoivent cette eau ſur laquelle le ſoleil dardoit ſes rayons. Ils la prennent pour du ſang, & s'imaginent que les Confédérés ſe ſont tués de déſeſpoir. Dans cette penſée, ils courent en déſordre pour enlever le butin. Mais quelle fut leur ſurpriſe, lorſqu'ils ſe virent envelopper & tailler en piéces ! Après cette facile victoire, les trois Rois entrent dans le pays ennemi ; renverſent pluſieurs villes ; aſſiégent la capitale, où le roi s'étoit renfermé, & la réduiſent à la derniere extrémité. Miſa, ſe voyant ſans reſſources, eſſaie vainement de quitter la place. Alors, le déſeſpoir dans le cœur & la fureur dans les yeux, il prend le prince, ſon fils aîné, & l'immole ſur les murailles, à la vue des aſſiégeans. Cet affreux ſpectacle toucha les trois monarques de la plus vive compaſſion ; &, gémiſſant d'avoir

réduit un pere à cette dure néceſſité, ils leverent le ſiége, & regagnerent la Paleſtine. *895 ans avant J. C.*

MODÈNE. (*bataille & ſiéges de*) 1. La guerre des Romains contre les peuples Gaulois, habitans de l'Italie, étoit devenue annuelle; & ces Barbares, pleins de fierté, ne pouvoient ſe réſoudre à recevoir un joug odieux. L'an 193 avant J. C. les Boïens, s'étant ligués avec tous leurs compatriotes, s'emparerent d'un défilé, près de Modène, dans lequel ils eſpéroient ſurprendre le conſul Mérula. Mais ce général, ayant pénétré leur deſſein, les attaqua tout-à-coup; les défit; tua quatorze mille hommes; fit onze cens priſonniers. Mais il lui en coûta cinq mille guerriers & pluſieurs officiers de la premiere diſtinction.

Une pareille victoire ſembloit annoncer à la république des diſgraces plutôt que des ſuccès. En effet, Minucius, l'autre Conſul, occupé dans la Ligurie, ſe vit deux fois expoſé au danger le plus grand. Les Barbares, toujours vaincus, mais toujours indomptables, firent un dernier effort pour ſe venger de tant de défaites. Ils ſurprirent les Romains; les aſſaillirent dans leur camp, & n'en furent repouſſés qu'avec peine. Peu de jours après, le Conſul s'étant engagé dans un défilé, les Gaulois s'emparerent des paſſages, & l'enfermerent de toutes parts. L'image des Fourches Caudines s'offrit alors à tous les yeux; & Minucius auroit été forcé de ſubir cette ignominie, ſans la généreuſe réſolution des Numides qui ſervoient dans ſon armée. Ces

guerriers, au nombre de huit cens, montent à cheval, & vont caracoller jusqu'au corps-de-garde des Liguriens, sans cependant faire aucune attaque. Au premier coup d'œil, rien de plus mépriſable que cette cavalerie. Les chevaux étoient petits & maigres : les cavaliers étoient ſans ceintures, & n'avoient pour arme qu'un ſimple javelot. Afin d'augmenter le mépris, ils ſe laiſſoient tomber, & ſe donnoient en ſpectacle par une fuite précipitée & par un retour plus ſoudain encore. Par ce moyen, ils s'avançoient peu-à-peu vers une iſſuë, ſans que l'ennemi ſongeât à s'y oppoſer. Enfin ils s'ouvrirent un paſſage ; déſolerent le pays ennemi ; &, forçant les Liguriens à voler au ſecours de leurs foyers, ils délivrerent l'armée Romaine.

2. En 1707, la ville de Modène fut aſſiégée par l'armée des Alliés qui la ſerrerent de très-près. Elle ſe défendit avec vigueur, & n'ouvrit ſes portes qu'après avoir ſoutenu pluſieurs aſſauts terribles. La garniſon ſe réfugia dans le château ; & cet aſyle lui donna moyen de faire encore une longue réſiſtance. Elle fut à la fin obligée d'arborer l'étendard, & de reconnoître un vainqueur. Elle fut faite priſonniere, & traitée cruellement.

3. Le duc de Modène ayant montré des diſpoſitions trop favorables pour les Impériaux, M. de Maillebois eut ordre de s'avancer vers cette place, & de s'en ſaiſir, en 1734. Le Duc, allarmé de ſes approches, s'étoit retiré à Boulogne. Le gouverneur de la ville alla au-devant des troupes Françoiſes ; fit ſa capitulation avec M. de Maillebois, &

ouvrit ſes portes. On y mit deux bataillons en garniſon.

4. En 1742, le roi de Sardaigne, allié de la reine de Hongrie, n'ayant pas pu engager le duc de Modène à ſe déclarer pour cette princeſſe, le fit ſommer de livrer ſa citadelle, pour ſûreté de ſa neutralité; &, ce prince l'ayant refuſé, le monarque s'approcha de la ville pour en faire le ſiége. Au premier bruit de la marche des troupes ennemies, le duc & toute ſa cour ſe réfugierent dans le Ferrarois; &, le 7 de Juin, les magiſtrats envoyerent des députés au roi de Sardaigne, pour lui remettre les clefs de leur ville. Il en prit poſſeſſion; &, le lendemain, il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour entrer dans la fortereſſe. La tranchée fut ouverte la nuit du 8 au 9; & le 13 on fut en état de battre la place. Le général Paludi, qui y commandoit, fit un feu très-vif. Son ſouverain lui avoit ordonné de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Il obéit, & ne ſe rendit que le 28, après une vigoureuſe réſiſtance.

MODIN. (*priſe de*) Après la célèbre victoire de Cadéſie, Saëd-Ebn-Abi-Vakkas, chef des Saraſins, porta la terreur de ſes armes triomphantes aux portes de Modin, capitale de la Perſe ſous l'empire des Saſſanides. Les Arabes l'appelloient *Madaïn*, c'eſt-à-dire, *les Deux-Villes*. En effet, elle réuniſſoit la fameuſe Ctéſiphon & Coqué, & s'étendoit ſur les deux bords du Tigre. Le grand Choſroës l'avoit embellie; & le palais des rois paſſoit pour le plus ſuperbe édifice de l'Orient. Les tréſors, les richeſſes, les ma-

gasins de la Perse y étoient enfermés. Le gouverneur de la ville, étant sorti, à la tête de la garnison & des habitans, fut, en un moment, terrassé & fait prisonnier. Saëd lui fit trancher la tête au pied des murailles; puis, étant entré sans résistance, il abandonna la ville au pillage. Les Sarasins trouverent dans le palais plus de quarante millions en monnoie d'or, quantité de vases & de meubles d'un prix inestimable. On parle sur-tout d'un tapis de soixante aunes en quarré, tissu d'or, de soie, d'argent, & semé de pierreries, où toute sorte de plantes & de fleurs étoient artistement figurées à l'aiguille. Les soldats l'ayant mis en piéces pour le partager, un seul morceau fort petit fut vendu vingt mille écus à des marchands de Syrie. Ce fut dans ce pillage que les Sarasins perdirent cette heureuse ignorance des richesses & du luxe, thrésor plus précieux que ceux de Chosroës, & qui fortifioit leur fanatisme dans le mépris de la vie. Cette grande révolution arriva, l'an du Seigneur 645.

MOHATS. (*bataille de*) Le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, à la tête d'une armée de cinquante-cinq mille Impériaux, voulant attirer au combat quatre-vingt mille Turcs commandés par le Grand-Visir, passerent la Drave, & firent tous les mouvemens les plus adroits pour réussir dans leur dessein; mais leurs feintes, leurs ruses, leurs stratagêmes, leurs marches, leurs contre-marches, tout fut inutile. Les infidèles les virent, sans remuer. Enfin, après bien des tentatives infructueuses, les généraux de l'empereur se

virent forcés de s'éloigner des environs de Mohats & de Darde, où ils ne pouvoient plus ſubſiſter. Cette retraite néceſſaire opéra ce que tant de combinaiſons ſçavantes & profondes n'avoient pu faire. Le 12 d'Août 1687, le Grand-Viſir, voyant décamper les Allemands, crut qu'ils fuyoient: auſſi-tôt il détacha un corps de troupes conſidérable pour attaquer l'arriere-garde. Inſenſiblement on en vint à une bataille générale. Elle fut longue & ſanglante. Jamais les Turcs ne s'étoient battus avec plus d'ordre & de courage; mais enfin ils céderent & prirent la fuite aux approches de la nuit. La ſublime Porte perdit, dans cette journée, environ dix mille hommes, quatre-vingt piéces de canon, & dix mortiers. On ſe rendit maître du camp & de la tente du Grand-Viſir, où l'on trouva tout ſon bagage & une caſſette précieuſe dans laquelle il y avoit deux millions en or ou en pierreries.

MOLVITZ. (*bataille de*) Un nouveau royaume s'étoit formé dans l'Europe; & la longue & ſage œconomie de Frédéric-Guillaume II avoit mis la Pruſſe en état de faire pencher la balance des Etats qui partagent ce vaſte & célèbre continent. Frédéric III, ſon fils, prince le plus guerrier, le plus philoſophe de ſon ſiécle, fit uſage de tout ce que ſon pere avoit préparé; &, pour profiter de la confuſion où la mort de l'empereur Charles VI jettoit les potentats de la Chrétienté, il prétendit quatre duchés en Siléſie. Ses aïeux, parce qu'ils étoient foibles, avoient renoncé à tous leurs droits, par des tranſactions

tions réitérées. Il se trouva puissant : il les réclama. Il entra donc en Silésie, au milieu du mois de Décembre 1740. On voulut mettre cette devise sur ses drapeaux : *Pro Deo, pro Patriâ.* « Pour Dieu, pour la Patrie. » Il raya *pro Deo*, disant qu'il ne falloit point mêler le nom de Dieu dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissoit d'une province, & non de religion. Il fit porter devant son régiment des Gardes l'aigle Romaine, déployée en relief, au haut d'un bâton doré. Cette nouveauté, dit M. de Voltaire que nous suivons dans ce récit, cette nouveauté lui imposoit la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée, pour ressembler en tout aux Romains. Il entre en Silésie. Tout plie à son approche; & cette province, dont on lui avoit refusé une partie, reconnoissoit déja son empire, lorsque le général Neuperg vint, avec environ vingt-quatre mille Autrichiens, arrêter les progrès de ce conquérant rapide. Ce capitaine met le monarque dans la nécessité de donner la bataille à Molvitz, près de la riviere de Neiss. On donne le signal : on s'ébranle ; on s'approche. La cavalerie du Roi, moins forte de moitié que l'Autrichienne, est entièrement rompue du premier choc. La premiere ligne de son infanterie est prise en flanc ; son bagage est pillé ; lui-même est entraîné loin du champ de bataille par la foule de ceux qui l'environnent. On croit la bataille perdue. On vit alors ce que valoit l'infanterie formée par Frédéric-Guillaume II. La seconde ligne de cette infanterie rétablit tout, en un instant, par cette discipline iné-

branlable, à laquelle les ſoldats Pruſſiens ſont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant, en un clin d'œil, leurs fuſils avec leurs baguettes de fer. Frédéric recueillit les fruits des travaux de ſon pere. Il triompha; & cet évènement devint le ſignal d'un embraſement univerſel.

MONA. (*priſe de l'iſle*) Suétonius, général Romain, inſtruit que l'iſle de Mona, maintenant Angleſey, étoit la principale retraite des Druides, réſolut d'attaquer & de réduire une place devenue le centre de leurs ridicules ſuperſtitions, & le ſoutien de leur autorité frauduleuſe. Le fanatiſme & la valeur réunirent leurs efforts pour s'oppoſer à la deſcente de l'ennemi dans cette iſle ſacrée. Au milieu des bataillons qui bordoient le rivage, ſe préſentoient des femmes habillées en Furies, revêtues d'ornemens lugubres, les cheveux épars, des torches ardentes à la main. Des prêtres furieux levoient les mains au ciel; lui demandoient la victoire, avec des cris affreux, & chargeoient l'ennemi d'horribles imprécations. A ce ſpectacle, les Romains reſtent immobiles. Mais bientôt, animés par les exhortations de leur chef, & s'excitant les uns les autres à ne point craindre des femmes forcenées & des prêtres fanatiques, ils s'avancent; gagnent du terrein; renverſent, l'épée à la main, une foule de Barbares, & les précipitent dans les flammes qu'ils avoient eux-mêmes allumées. Cette iſle cependant ne fut pas entièrement ſoumiſe. Peu de tems après la conquête de Suétonius,

elle rompit les fers de la domination Romaine. Le fameux Agricola, beau-pere de l'hiſtorien Tacite, ayant été chargé de la guerre contre la Grande-Bretagne, débarqua ſes troupes dans Mona, & ſignala, par l'entier aſſujettiſſement des rebelles, les commencemens de ſes exploits.

MONS. (*ſiéges de*) 1. Le comte Louis de Naſſau, frere de Guillaume, prince d'Orange, & digne compagnon de ce fondateur de la liberté Hollandoiſe, réſolut, pour couronner ſes exploits, de s'emparer, par ſurpriſe, de la ville de Mons, capitale du Hainaut. Pluſieurs de ſes ſoldats, gens intrépides & adroits, ſe déguiſerent en marchands. De concert avec quelques bourgeois qui s'étoient laiſſés gagner, ils font entrer dans la place des tonneaux remplis d'armes; ſe ſaiſiſſent d'une porte; tuent celui qui en gardoit les clefs, & la défendent juſqu'à l'arrivée de leur Général qui, après avoir marché toute la nuit, paroît au point du jour, avec cent chevaux. Dès que le Comte ſe vit maître de cette importante cité, très-peuplée, bien bâtie, forte par ſa ſituation avantageuſe, environnée d'un triple foſſé & d'anciennes murailles, il s'efforça de mettre tous les habitans dans ſes intérêts. Mais aucun des François, ſur leſquels il comptoit, ne ſe faiſant voir, & perſonne ne remuant en ſa faveur au dedans, il fut contraint de ſe retirer, & de renoncer à ſon avantage. a fortune, qui l'avoit favoriſé juſques-là, ne l'abandonna pas. A peine étoit-il ſorti, qu'il rencontra deux cens chevaux François qui portoient des fantaſſins en

croupe, & s'avançoient pour le ſoutenir. Ils étoient conduits par Genlis, le principal agent des Huguenots dans ce canton. Louis reprit auſſi-tôt courage; &, sûr que la porte, par laquelle il venoit de ſortir, étoit encore ouverte, il y marcha; rentra dans la ville, lorſque les bourgeois commençoient à fermer le pont-levis. Guitri de Chaumont, gentilhomme Huguenot, ſi connu dans les guerres civiles de France, ſauta avec ſon cheval ſur le pont; le fit retomber, & précéda l'armée du comte de Naſſau. Ce Prince, voyant enfin Mons entre ſes mains, & prévoyant bien que le duc d'Albe ne le laiſſeroit pas tranquille poſſeſſeur d'une place ſi conſidérable, ſe hâta de faire toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la conſerver & pour la défendre avec ſuccès. Ses précautions étoient ſages; car le premier ſoin du gouverneur Eſpagnol fut de recouvrer cette puiſſante ville, dont le ſiége fut réſolu dans le conſeil. Sur le champ, on fit partir quelques compagnies de cavalerie pour l'inveſtir du côté de la France; &, peu de tems après, Frédéric de Tolède, fils du Duc, ſe mit lui-même en marche avec quatre mille hommes de pied & huit cens chevaux. Il avoit pour conſeillers & pour lieutenans Vitelli & Noircarmes, capitaines qu'une longue expérience & de glorieux exploits avoient formés dans le grand art de vaincre. Ces troupes parurent à la vue de Mons, ſur la fin de Juin 1572; &, s'étant emparées des meilleurs poſtes, elles en formerent le blocus. Les aſſiégés manquoient de vivres, & ſongeoient à s'en

procurer. Les bleds commençoient alors à être mûrs. Ils firent une ſortie vigoureuſe pour moiſſonner les champs qui étoient le plus à leur portée; mais ils rencontrerent les plus fortes oppoſitions de la part des Royaliſtes. Il y eut, à cette occaſion, une action très-ſanglante. Après une longue réſiſtance, les ſoldats de Philippe II enfoncerent les rebelles qui furent contraints de regagner leurs murs. Vitelli fut bleſſé d'un coup d'arquebuſe à la jambe, en les pourſuivant avec trop de chaleur.

Tel étoit l'état du ſiége, lorſque Genlis, qui n'étoit point reſté dans Mons, à l'approche des Eſpagnols, ayant raſſemblé quelques compagnies, accourut au ſecours des défenſeurs de la ville. L'armée royale alla à ſa rencontre. Se voir & s'attaquer ne fut qu'une même choſe. Le capitaine François fut battu dans la plaine d'Hoterage; & les vainqueurs reprirent les opérations du ſiége que ce combat avoit interrompues. Bientôt ils furent joints par Polvillier qui conduiſoit quatre mille fantaſſins & quelques cavaliers. Encouragé par ce renfort, & plus encore par l'arrivée de la cavalerie de Fronsberg, & du régiment de Bracamonté, infanterie, Frédéric reſſerra très-étroitement la place. Il y avoit, près des remparts de Mons, une abbaye d'une conſtruction forte. Les aſſiégés s'y étoient retranchés, & paroiſſoient déterminés à bien défendre ce poſte avantageux. Frédéric voulut les en chaſſer; mais les rebelles, ſoutenus de l'artillerie de la ville, repouſſerent ſon premier aſſaut. Les Eſpagnols l'atta-

querent, une ſeconde fois, en plus grand nombre; &, après l'avoir battu avec deux piéces de canon, ils ſe préparoient à planter leurs échelles, quand les François, déſeſpérant d'y tenir plus long-tems, l'abandonnerent, & reſterent dans la ville.

Ce fut dans cet inſtant heureux, que le duc d'Albe joignit l'armée. Il venoit animer le ſiége par ſa préſence, & hâter les diſpoſitions néceſſaires pour faire échouer le projet du prince d'Orange, qui vouloit ſecourir Mons, & délivrer ſon frere. Le gouverneur fit dreſſer pluſieurs batteries contre les endroits les plus foibles; & l'on ouvrit la tranchée dans la partie où l'on pouvoit plus aiſément déboucher dans le foſſé. La place fut attaquée avec fureur. La batterie principale fut dirigée contre la porte de Bertamont, & le ravelin qui la couvroit. Durant pluſieurs jours, elle fit un feu ſi violent & ſi terrible, que pluſieurs canons creverent, & que le ravelin fut preſque totalement raſé. Mais, ſi l'attaque fut vive, la réſiſtance des aſſiégés ne fut pas moins vigoureuſe. Le comte Louis étoit ſecondé par le brave Lanouë, François, un des plus habiles capitaines du parti Huguenot. Cet illuſtre guerrier étoit l'ame des aſſiégés. La confiance qu'ils avoient en lui ſoutenoit, augmentoit leur courage. Craignant d'être enfin privés du ravelin que le canon de l'ennemi pulvériſoit, ils firent au dedans de la place un bon retranchement. Ils y monterent deux couleuvrines, & incommoderent ſi fort les aſſiégeans, qu'ils les obligerent de différer l'aſſaut.

Cependant les intrépides défenſeurs de Mons fixoient leurs regards ſur le prince d'Orange, qui, pour les ſecourir, s'approchoit à la tête d'une armée puiſſante, levée preſque toute entiere en Allemagne. La renommée la faiſoit monter à ſeize mille hommes de pied, & neuf mille chevaux. Le deſſein du Prince étoit de livrer bataille au Duc. Mais ce Général avoit réſolu d'en éviter l'occaſion; &, comme un autre Fabius, il ſe propoſoit de vaincre, en temporiſant, ce nouvel Annibal. Il ignoroit de quel côté Guillaume oſeroit ſe montrer. Le chemin le plus court étoit celui de Nimi & de Saint-Symphorien, qu'un bois épais ſéparoit l'un de l'autre. Il fortifia tous les poſtes, & ferma ce paſſage. Le Prince en fut inſtruit, &, changeant ſa route, il détourna vers la gauche, du côté du levant, & vint à Péronne, village éloigné de Mons de plus de deux lieues. Il y traverſa, ſans difficulté, la Haine & la Trouille. Enſuite il marcha de l'autre côté de la ville aſſiégée, & prit le chemin de Jumenpel. C'eſt le terrein des environs de Mons le plus inégal, le plus coupé de ravins & de côteaux. Cette partie paroiſſoit moins ſuſceptible d'être retranchée & bien plus propre à faciliter le ſecours. Mais le vigilant gouverneur y porta ſur le champ le plus grand nombre de ſes troupes, & joignit à cette diſpoſition la précaution ſage d'y conſtruire un fort, dont le duc de Médina-Céli, que le Roi avoit envoyé pour lui ſuccéder, lui ſuggéra l'idée. Pour arrêter encore mieux l'ennemi, le Duc enferma ſon camp dans de bonnes lignes; &, après les avoir

bien assûrées, il défendit, sous les peines les plus séveres, de quitter les drapeaux sans ordre, & de sortir, sous quelque prétexte que ce fût, pour combattre.

Henri de Nassau, frere de Guillaume, jeune prince plein de courage, s'avança, suivi de cinq cens chevaux, pour escarmoucher l'armée Espagnole. Dans le même tems, un corps de cavalerie, envoyé par le Duc pour le même objet, prenoit le chemin du camp des rebelles. On se rencontre: on s'attaque; on se bat avec fureur: l'action est sanglante; la victoire balance, & se déclare enfin pour les Flamands. Un moment après, le prince d'Orange paroît à la tête de son armée, &, d'un air intrépide, offre le combat. Cette bravade est inutile. Le Duc se contente de faire jouer son artillerie. Le Prince lui répond avec la même vivacité; &, confus de n'avoir pu réussir, il va camper à Quézenon, village voisin de Jumenpel, où son génie industrieux emploie tous les ressorts pour engager son adversaire à la bataille. On conseilloit, sans cesse, au Duc de l'accepter. On vantoit la bonté de ses troupes, ces soldats si disciplinés, si braves, vieillis dans les camps, & accoutumés, sous ses ordres, à remporter de glorieux triomphes. L'archevêque de Cologne sur-tout, prélat guerrier, & « qui préféroit l'épée de Mars à l'olivier de Minerve, » tâchoit continuellement d'exciter le général Espagnol à prendre ce parti. Mais le Duc, inébranlable, refusoit constamment de se compromettre avec la fortune, toujours volage dans les évènemens de la vie, &

mille fois plus perfide dans ceux de la guerre. » Le but d'un général, répondoit il, eſt tou-» jours de vaincre ſon ennemi, & non pas » toujours de le combattre. On l'a bien com-» battu, quand on en a triomphé. »

Le prince d'Orange ne ſongea plus qu'à ſecourir la place attaquée, & le Duc s'attacha principalement à s'oppoſer à ce deſſein. Guillaume étoit dans une poſition très-critique. Son armée alloit ſe diſſiper, s'il ne délivroit Mons au plutôt. La diſette d'argent & de vivres alloit exciter la révolte parmi ſes troupes. Il falloit ſe hâter pour prévenir cette extrémité. Il choiſit deux mille chevaux & mille fantaſſins parmi ſes meilleurs ſoldats, & les fit marcher, avec la plus grande réſolution, par Jumenpel, côté qu'il jugea le plus facile pour entrer dans la ville. Il partagea la cavalerie en deux eſcadrons qui couvroient l'infanterie. Il rangea ſon armée dans le meilleur ordre, & prit toutes les précautions qui pouvoient lui aſſurer la victoire, ſi la fortune vouloit aſſez le ſervir pour lui faire livrer bataille. Les Royaliſtes avoient prévenu tous ſes projets. Pluſieurs compagnies, ſous les ordres de d'Avila & de Romero, ſe préſenterent au paſſage; attaquerent le renfort; &, ſecondés par le canon du fort qui commandoit la campagne, ils le menerent ſi vivement, qu'il fut obligé de ſe retirer, après une action ſanglante. Ce ſuccès fut d'autant plus ſenſible, qu'il coûta très-peu de monde aux vainqueurs. Le prince d'Orange perdit trois cens hommes. Cette infortuné capitaine, déſeſpéré de tant de diſgraces, & ne pouvant

plus contenir ſes troupes ſéditieuſes, ſe retira vers le village d'Hermènes ſur la Trouille. Le Duc, parfaitement inſtruit de la confuſion qui régnoit dans l'armée ennemie, ne différa pas d'en profiter. Après avoir reconnu par lui-même les quartiers les plus voiſins des Allemands, il réſolut de les inſulter au milieu de la nuit. Noircarmes fut chargé de l'entrepriſe. On choiſit mille hommes d'infanterie Eſpagnole. On mit à leur tête Romero, & l'on y joignit autant de Walons deſtinés à favoriſer la retraite, après le combat.

Dans le tems où tout ce qui reſpire ſe livre aux douceurs d'un repos néceſſaire, les guerriers ſe mettent en marche; & chaque ſoldat, afin de ſe reconnoître, ſe couvre d'une chemiſe. Ils arrivent au camp ennemi. Ils y trouvent les Allemands plongés dans un ſommeil plein de ſécurité. Ils en font un affreux carnage. Les cris des bleſſés jettent l'allarme dans tous les cœurs. On croit d'abord qu'une querelle particuliere a mis les armes à la main d'une ſoldateſque licentieuſe. Mais les flammes, qui s'élevent des quartiers des Allemands, font appercevoir des ruiſſeaux de ſang, qui coulent de toutes parts, & l'ennemi qui, ſans ceſſe, immole de nouvelles victimes. A ce ſpectacle d'horreur, les ſoldats du Prince, ſurpris, déconcertés, ſaiſis d'épouvante, s'abandonnent honteuſement à la fuite. En vain ils veulent éviter la mort; ils la rencontrent par-tout ſur leurs pas. On ne ſçait s'il en périt davantage, ou par le fer, ou par le feu, ou ſous les eaux de la riviere dans laquelle la frayeur les faiſoit précipiter. Enfin

les Eſpagnols, après avoir continué longtems ce terrible maſſacre, furent contraints de ſe retirer, parce que tout le camp, qui s'étoit réveillé, avoit pris les armes. Ce coup de main coûta la vie à plus de cinq cens Allemands; &, ſi quelques guerriers du Duc ne ſe fuſſent égarés, ou ne ſe fuſſent laiſſés entraîner par l'ardeur de l'action, il n'en auroit perdu aucun. L'armée du Prince tomba dans la plus grande conſternation. Ses ſoldats, pleins de colere & d'audace, lui reprochoient de les avoir trompés & trahis en les conduiſant en Flandres pour éprouver les maux les plus cruels, pour eſſuyer les pertes les plus ſenſibles; au lieu de les enrichir, comme il les en avoit flattés, des dépouilles de l'ennemi. Guillaume, confondu par ces cris ſéditieux, & réduit à plier, au lieu de ſe faire obéir, décampa tout-à-fait, & marcha vers Malines. Après y avoir mis une bonne garniſon, il licencia ſon armée & ſe réfugia en Hollande.

A peine ce Prince infortuné avoit-il fait ſa retraite, que le Duc revint au ſiége de Mons, pour ne s'occuper déſormais que d'en accélérer le ſuccès. Il fit augmenter les batteries & hâter les travaux. Les aſſiégés néanmoins ſe défendirent encore quelque tems avec une vigueur héroïque; mais enfin, privés de tout eſpoir de ſecours, ils ſe déterminerent, le 19 de Septembre, à capituler aux conditions les plus honorables. Les François, le comte Louis qui étoit malade, & la nobleſſe Flamande qui s'étoit enfermée dans la place, ſortirent avec armes & bagages; les ſoldats Flamands,

avec leurs armes; & les bourgeois, qu'on avoit armés, avec leur mobilier, ſans armes. On donna amniſtie à ceux d'entr'eux qui étoient Catholiques, s'ils vouloient reſter; & à ceux qui profeſſoient les nouvelles opinions, la liberté de ſe retirer où il leur plairoit, hors de la Flandre. On les obligea tous à jurer de ne point porter les armes contre les rois de France & d'Eſpagne, pendant un an. Le comte Louis fut ſeul diſpenſé de rien promettre à cet égard.

2. Le 14 de Mars 1691, le maréchal de Luxembourg, s'étant approché tout-à-coup de la ville de Mons, l'environna avec une armée de près de quatre-vingt mille hommes. Louis XIV voulut aſſiſter à ce ſiége; & ce grand monarque vint au camp le 21. Il étoit accompagné de Monſeigneur, de Monſieur, du duc de Chartres qui, âgé de dix-ſept ans, faiſoit ſa premiere campagne en qualité de Volontaire, de M. le Prince, du duc de Bourbon, du prince de Conti, du duc du Maine, du comte de Toulouſe, du duc de Vendôme. Il ſembloit que toute la famille royale s'étoit raſſemblée pour illuſtrer le triomphe de ſon auguſte chef. Le marquis de Louvois avoit pris des meſures ſi juſtes, que l'abondance régna dans l'armée, comme ſi l'on eût été au milieu de l'automne. Le lendemain de ſon arrivée, Louis viſita les poſtes; &, bravant le danger, il s'expoſa ſi fort, que le cheval d'un officier fut tué tout près de lui. La nuit du 23 au 24, il fit ouvrir la tranchée & dreſſer les batteries qui foudroyerent, en peu de tems, divers endroits de la place.

Deux bataillons furent chargés d'attaquer l'ouvrage à corne. Ils s'y porterent avec ardeur; mais les assiégés se défendirent avec plus d'ardeur encore. Les François furent repoussés avec perte. Cet échec les déconcerta. Ils n'opérerent plus qu'avec timidité. Le Roi, instruit de cette coupable lenteur, dit, avec quelque dépit : « J'enverrai des troupes qui » ne reculeront pas, & qui sçauront vaincre » les obstacles. » En effet, il commanda les Mousquetaires; & ces guerriers invincibles n'eurent besoin que de se montrer pour emporter l'ouvrage. Enfin, le 8 d'Avril, sur les quatre heures du soir, les assiégés battirent la chamade. Le monarque leur accorda des conditions avantageuses. La garnison sortit, le 10, au nombre de quatre mille cinq cens hommes, & de deux cens quatre-vingts officiers, emmenant six piéces de canon.

3. Après la célèbre bataille de Malplaquet, les Alliés, sous la conduite de Marlborough & du prince Eugène, se jetterent sur la ville de Mons, pour ne paroître pas avoir été battus en gagnant le champ de bataille. Quoique la place fût très-mal pourvue, elle auroit pu faire une résistance assez longue pour donner le tems au maréchal de Boufflers de venir à son secours, comme le souhaitoit ce général. Mais le Conseil, devenu timide par la difficulté de recruter les troupes, ne voulut rien hazarder; & Mons capitula, le 20 d'Octobre 1709, après vingt-six jours de siége.

4. Cette ville doit être comptée au nombre des conquêtes du prince de Conti, qui, signalant cette héroïque intrépidité & cette

valeur victorieuſe, qui caractériſent cet auguſte général, l'aſſiégea en 1746, & y entra en triomphe, le 10 de Juillet. Douze bataillons, qui la défendoient, furent faits priſonniers. La moitié de cette garniſon étoit Hollandoiſe. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de ſoldats, que dans cette guerre. Le commandant de Mons avoit été trompé par les mouvemens de pluſieurs corps de troupes Françoiſes; &, pour ſauver Charleroi qu'il croyoit menacé, il avoit affoibli le nombre des guerriers deſtinés à la défenſe de la place où il s'étoit renfermé.

MONS-EN-PUELLE. (*bataille de*) La guerre s'étant allumée, en 1304, entre Philippe IV, roi de France, & les Flamands, ce monarque entra dans la Flandre, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie, & de douze mille chevaux. Les ennemis, ſous la conduite de Philippe de Flandres, étoient campés entre Lille & Douai, à quelque diſtance de Mons-en-Puelle, ou Pévelle, où le Roi alla les chercher. Ils s'étoient retranchés fortement, en faiſant de tous leurs chariots une barricade en rond, qui avoit près d'une lieue & demie de tour. Ils eſpéroient que Philippe les feroit attaquer dans cette poſition avantageuſe; mais ce prince, qui n'avoit pas oublié le malheureux combat de Courtray, ſe contenta de les affamer dans leur camp. Cependant il fit approcher un corps d'infanterie avec des pierriers qui eurent bientôt rompu une partie de la paliſſade. Alors l'arbalêtrier François ſaute ſur les chariots, d'où il décoche des traits qui portent par-tout la terreur & le carnage.

Tout leur bagage fut pillé : leurs vivres furent enlevés. On ſe contenta de ce premier avantage ; & le Roi fit ſonner la retraite. A peine les guerriers, rentrés dans leur camp, avoient-ils quitté les armes, que tout-à-coup d'horribles clameurs ſe font entendre de tous côtés. Les Flamands furieux ſe répandent dans les retranchemens François. Tout plie ſous leur effort. Les corps avancés ſe culbutent ſur les plus éloignés. L'effroi ſe communique comme un mal contagieux. Les plus braves prennent la fuite. Des milliers ſont maſſacrés ; & l'ennemi vainqueur pénetre juſqu'à la tente du Roi. Ce prince invincible, accompagné de vingt gentilshommes à moitié armés, ſe voue à la Mere de Dieu ; met l'épée à la main, & ſe diſpoſe à réſiſter à tout un peuple. Le combat eſt terrible. Une foule de Flamands expirent aux pieds & ſous les coups du monarque. Mais le nombre de ſes braves compagnons diminue ; & il eſt ſur le point de ſuccomber lui-même, lorſque le comte de Valois, ſon frere, qui d'abord avoit pris la fuite, vole à ſon ſecours ; le dégage ; charge l'ennemi avec fureur ; l'enfonce ; le pourſuit ; l'accable & le diſſipe. Six mille Flamands (Mézeray dit trente-ſix mille) reſterent ſur la place ; & tout leur bagage tomba au pouvoir de Philippe le Bel, qui ne perdit que cinq ou ſix cens hommes, & qui, pour immortaliſer cette glorieuſe victoire, remportée, ſuivant l'opinion commune, le 18 d'Août, fonda une rente de cent livres à l'égliſe de Notre-Dame de Paris, & fit élever dans la nef de cette cathédrale la ſtatue équeſtre qu'on y voit en-

core aujourd'hui, vis-à-vis de l'autel conſacré ſous l'invocation de la ſainte Vierge.

MONT-ALBAN. (*priſe de*) Le nom ſeul du maréchal de Belle-Iſle faiſoit trembler l'Italie, en 1747; & ſouvent il ſuffiſoit qu'il ſe montrât, pour diſſiper des armées entieres, pour conquérir des villes importantes. Ce grand général, voulant procurer une diverſion en faveur de la ville de Gènes, fit paſſer le Var à ſon armée, le 3 de Juin, ſur cinq colomnes commandées par le chevalier de Belle-Iſle, les marquis de la Ravoie & de Biſſy, & le comte de Mailly-d'Harcourt. Au premier bruit de ce mouvement, les Piémontois effrayés abandonnent la ville & le comté de Nice. Le Maréchal paroît, le 4, devant Mont-Alban, ville qui, dans cette guerre, avoit été pluſieurs fois priſe & repriſe. Il fait ouvrir la tranchée; envoie quelques boulets ſur la place; &, le 5, la garniſon conſternée arbore le drapeau blanc, & ſe rend priſonnonniere de guerre.

MONTARGIS. (*ſiége de*) En 1427, trois mille Anglois, ſous la conduite des comtes de Warwick, de Suffolk, & Jean de la Poll, fondirent ſur Montargis, dans le deſſein de s'en rendre maîtres. Cette ville, avantageuſement ſituée ſur la petite riviere du Loing, ſe défendit durant trois mois, par le courage d'une garniſon médiocre, que commandoit le brave la Faille, gentilhomme Gaſcon, & par le zèle de ſes habitans. Une ſi longue réſiſtance fit épuiſer tous les magaſins; & la place, dépourvue de vivres & de munitions, avoit beſoin d'un prompt ſecours, pour ſoutenir

tenir encore les efforts de l'ennemi. Le comte de Dunois, avec seize cens hommes & l'intrépide Etienne de Vignoles, dit *la Hire*, se chargerent de chasser les Anglois. Ils étoient campés dans trois postes différens. Dunois se propose de former deux attaques. La Hire est commandé pour la premiere. Le chevalier part, & sur sa route rencontre un chapelain. Il lui demande l'absolution. « Confessez-vous, » dit le prêtre. »... Je n'en ai pas le loisir, » répond le guerrier : il faut tomber sur les » Anglois. Au reste, j'ai fait tout ce que les » gens de guerre ont accoutumé de faire (*a*). » Là-dessus, le chapelain lui bailla l'absolution telle quelle. La Hire réconcilié se prosterna, & fit cette priere : « Dieu, je te prie que tu » fasses aujourd'hui pour la Hire, autant que » tu voudrois que la Hire fît pour toi, s'il » étoit Dieu, & que tu fusses la Hire. » Il se releve, & fond, comme un torrent, sur le quartier de Jean de la Poll, tandis que Dunois se précipite sur celui de Suffolk. La Poll résiste d'abord avec courage; mais enfin, accablé par les coups précipités des François, il prend la fuite, & se retire au quartier de Warwick. La Hire victorieux se réunit à Dunois. Tous deux achevent d'atterrer Suffolk qui combattoit encore, & forcent Warwick d'abandonner le siége. Les guerriers de Charles VII entrerent en triomphe dans la ville,

(*a*) Telle étoit, dans ce siécle, la piété des gens de guerre; telles étoient les idées qu'ils avoient de la religion. Le fameux Talbot disoit que, « si Dieu » étoit homme d'armes, il seroit pillard. »

conduiſant avec eux l'abondance & la sûreté. Le roi récompenſa par des priviléges la valeur des habitans. Il leur accorda deux foires franches par chaque année, & la permiſſion de porter ſur leurs habits une *M* brodée d'or; diſtinction glorieuſe, qui n'appartenoit alors qu'aux gens de condition. Cet heureux ſuccès eſt la premiere époque de la ſupériorité que les armes de Charles reprirent ſur celles de Henri VI.

MONTAUBAN. (*ſiége de*) Le connétable de Luines, ſuivi du roi Louis XIII, des maréchaux de Leſdiguieres, de Saint-Géran, de Praſlin, de Thémines & de Chaulnes, des ducs de Mayenne, de Guiſe, de Vendôme, de Montmorenci & de Chevreuſe, du prince de Joinville, de Baſſompierre, de Schomberg, en un mot, de tous les grands ſeigneurs du royaume, ſe préſenta devant la ville de Montauban, le 17 d'Août 1621, & en forma le ſiége. Cette place, que les Huguenots avoient rendue imprenable, fut auſſi vigoureuſement défendue par la Force, le pere, qu'elle fut mal attaquée par le favori du monarque François. Auſſi fut-il obligé de ſe retirer, le 2 de Novembre, après avoir fait, pour l'emporter, d'inutiles efforts. Leſdiguieres fut celui qui ſe diſtingua le plus dans cette expédition. Il ſe portoit aux endroits les plus dangereux : il bravoit le péril en ſimple ſoldat. On l'accuſoit de témérité. « Bon ! dit-il, » ne vous mettez pas en peine : il y a ſoixante ans que nous nous connoiſſons, les » mouſquetades & moi. »

MONTBRISON. (*priſe de*) En 1562,

le baron des Adrets, capitaine Huguenot, forma le siége du château de Montbrison, dans le Forez; &, l'ayant emporté d'assaut, il fit couper la tête aux chefs des Catholiques, qui défendoient la place. Il ordonne aux autres de monter sur une tour fort élevée, d'où on les force de se précipiter eux-mêmes. Un de ces malheureux s'avance deux fois pour faire le saut fatal; & deux fois il s'arrête & recule. « Allons donc, l'ami, dit le Baron, » point tant de façons; tu me fais perdre » mon tems: saute. »... Monsieur, reprend » le guerrier, je vous le donne en dix à faire » un pareil saut. » Cette plaisanterie lui sauva la vie.

MONTCONTOUR. (*bataille de*) Après la funeste journée de Jarnac, & la mort du prince de Condé, l'amiral de Coligni rallia les débris du parti Huguenot; &, les ayant joints à de nouvelles forces, il hazarda, le 3 d'Octobre 1569, une seconde bataille contre le duc d'Anjou, dans la plaine de Montcontour en Poitou. L'action commença à huit heures du matin, & dura deux heures. Les sages dispositions du maréchal de Tavannes donnerent la victoire à l'armée Catholique. On avoit placé sur une colline le jeune Henri, prince de Navarre, âgé de seize ans, & le jeune prince de Condé, avec quatre mille chevaux pour les garder. Henri, voyant l'avant-garde du duc d'Anjou enfoncée par l'Amiral, dit avec vivacité: « Donnons, mes » amis, donnons; voilà le point de la vic- » toire: ils branlent. » L'avis étoit bon: on ne le suivit point; & l'inaction de ce grand

corps de cavalerie fut la principale cauſe de la perte de cette bataille. Le duc d'Anjou voulut ſe mettre à la pourſuite des fuyards : » Arrêtez, prince, lui dit le brave Crillon ; » ſongez que vous êtes reſponſable de votre » perſonne à l'Etat, & que les lauriers, qui » reſtent à cueillir, ne ſont pas dignes de » vous. » Auſſi tôt il va finir lui-même la déroute des ennemis. En revenant au camp, un ſoldat Huguenot, qui l'attendoit, le bleſſe d'un coup d'arquebuſe. Crillon court à lui, & va le punir de ſon audace. Le ſoldat tombe à ſes pieds, & lui demande la vie. « Je te la » donne, dit le guerrier ; &, ſi l'on pouvoit » ajoûter foi à un homme rebelle à ſon Roi, » Je te demanderois parole de ne jamais por- » ter les armes que pour ton ſouverain. » Le ſoldat, gagné par cette générosité héroïque, quitte à l'inſtant le parti & la religion des hérétiques. L'Amiral perdit la moitié de ſon armée, une partie de ſes bagages, & toute ſon artillerie. Il ſembloit qu'il ne lui reſtoit plus de reſſources ; mais ſon courage étoit inébranlable. Bleſſé, vaincu, dépouillé de tout, il fit une retraite preſqu'auſſi glorieuſe qu'un triomphe.

MONTE-MURLO. (*bataille de*) Les exilés de Florence, ayant réſolu de rendre la liberté à leur patrie, & d'en chaſſer les Médicis, leverent des troupes, & s'avancerent dans le territoire de la république, ſous les ordres du fameux Philippe Strozzi, chef de la maiſon rivale des Médicis. Côme II régnoit alors dans Florence. Ce prince fit marcher une armée contre les républicains, &

leur livra bataille à Monte-Murlo. Les exilés, ſurpris pendant la nuit, ſont défaits & taillés en piéces. La plûpart demeurerent priſonniers; & Philippe Strozzi lui-même eut ce malheur. On enferma ce grand homme dans la citadelle : on l'appliqua à la queſtion comme un ſcélérat; on voulut l'obliger d'avouer des crimes dont il étoit incapable. Enfin, on le traita ſi indignement, qu'ayant trouvé une épée, il s'en perça le cœur, & mourut, comme un autre Caton, l'an 1538. Son trépas fit triompher les Médicis, dont l'autorité, depuis ce jour, fut inébranlable.

MONTE-PHILIPPO. (*priſe de*) Au commencement de la campagne de 1735, le comte de Montemar vint mettre le ſiége devant Monte-Philippo, fortereſſe d'Italie, dans la Toſcane, près de Porto-Hercole, dont elle eſt comme la citadelle. Elle étoit défendue par une garniſon Impériale, qui fit une vigoureuſe réſiſtance; & peut-être eût-elle fait échouer les efforts du général Eſpagnol, ſans un accident imprévu, qui décida la fortune. Une des bombes des aſſiégeans tomba ſur un magaſin, & mit le feu aux poudres, aux bombes, aux grenades & aux autres artifices qui s'y trouvoient. Les ſoldats profiterent de cet évènement. Fatigués des longs travaux qu'ils avoient eſſuyés, ils coururent en foule aux remparts; battirent la chamade, de leur chef, & reçurent les Eſpagnols dans les ouvrages. Les officiers furent obligés de ſe rendre à diſcrétion, & n'eurent que la liberté de ſe retirer. Pour les ſoldats, la plûpart prirent parti dans les troupes victorieuſes.

MONTEREAU-FAUT-YONNE. (*siége de*) Charles VII, suivi de six mille hommes d'élite & de ses plus braves capitaines, forma le siége de cette place importante, en 1437. Elle avoit pour gouverneur un vaillant officier, nommé *Thomas Guérard*, guerrier blanchi dans le métier des armes, & qui, avec une garnison de quatre cens Anglois seulement, fit une si belle défense, qu'il auroit conservé la ville, si l'on eût pu le secourir à propos. Le monarque fit dresser ses batteries : le canon gronda; &, quand ces terribles instrumens de mort eurent abbatu de grands pans de muraille, on disposa tout pour un assaut général. Charles, à la tête de ses troupes, s'avança jusqu'aux pieds des remparts. On apportoit les fascines, pour combler le fossé. Impatient de signaler sa valeur, le Roi s'y précipite le premier; le traverse, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; plante lui-même une échelle, &, l'épée à la main, parvient au haut des murs, à travers une grêle de traits. Les François, ravis d'admiration, s'empressent de suivre un prince si digne de les commander. La ville est emportée en un moment. On alloit voir des flots de sang inonder cette conquête. Le monarque arrête le bras de ses guerriers. Il pardonne, & court attaquer la garnison qui s'étoit réfugiée dans la citadelle. Elle résista encore pendant quelques jours. Enfin, le 22 d'Octobre, Charles lui accorda une capitulation honorable, à la priere du Dauphin qui, dans cette expédition, fit ses premieres armes. Quelques Modernes ont dit que cette

fortereſſe fut aſſiégée par le Dauphin ſeulement, & que le gouverneur Anglois, en la rendant au jeune prince, lui dit que, contre tout autre, il auroit tenu plus long-tems. C'eſt de-là, ajoûtent les mêmes hiſtoriens, que naquit cette haine terrible, qui diviſa, dans la ſuite, le pere & le fils. Mais, n'en déplaiſe à Rapin-Thoyras & à Mézerai, cette fable abſurde, qu'ils ont imaginée, eſt démentie par les regiſtres du parlement de Paris; monument authentique & reſpectable.

MONTÉSÉMO. (*combat de*) Un gros corps de Piémontois étoit campé dans la plaine de Montéſémo, &, de ce poſte, incommodoit beaucoup les Alliés en Italie. Les forcer dans leurs retranchemens parut au marquis de Mirepoix une entrepriſe digne de ſon courage. Il ſe met à la tête de douze bataillons, & paroît, le 8 de Juin 1745, à la vue de l'ennemi. Un feu terrible annonce ſon approche. Le général & les ſoldats tombent comme un torrent ſur les Piémontois étonnés. Ils réſiſtent à peine. Après une courte défenſe, ils cherchent leur ſalut dans la fuite. Le camp eſt emporté; & les dépouilles du vaincu deviennent les trophées du vainqueur.

MONT-FAUCON. (*bataille de*) Les Normands ne ceſſoient de déſoler la France. Le beſoin de l'Etat fit mettre la couronne ſur la tête d'Eudes, comte de Paris, qui n'étoit point du ſang de Charlemagne. Ce nouveau monarque marcha contre les Barbares, & les atteignit, l'an 888, près de la forêt de Mont-Faucon. Les Normands avoient près de vingt mille hommes, tant cavaliers que

fantaſſins ; & le Roi n'avoit que mille chevaux. Mais il ſe poſta ſi avantageuſement, & fondit ſur les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute dès le premier choc, & les tailla preſque tous en piéces. Dans le fort de la mêlée, Eudes, que ſon grand courage avoit précipité au milieu des bataillons barbares, reçut par-derriere un ſi furieux coup de hache ſur la tête, qu'il ne dut ſa conſervation qu'à la bonté de ſon armure. Le cavalier, qui l'avoit frappé, fut ſur le champ puni de ſon audace; & la défaite de ce guerrier fut le ſignal de la victoire.

MONTIEL. (*journée de*) Henri de Tranſtamare, ſoutenu du roi de France, & ſuivi du fameux connétable du Gueſclin, continuoit la guerre qu'il avoit déclarée à Pierre le Cruel, ſon frere, roi de Caſtille. Ce dernier étoit campé près de Montiel. Tout-à-coup Tranſtamare paroît, & tombe ſur l'ennemi qui n'a pas le tems de ſe ranger en bataille. Le déſordre ſe communique de rang en rang. En un moment, tout prend la fuite. Pierre ſeul réſiſte long-tems, & ſe bat en déſeſpéré. Enfin il ſe jette, avec douze cavaliers ſeulement, dans le château de Montiel. Le vainqueur lui coupe ſur le champ la communication des eaux, & fait travailler, toute la nuit, à un mur, afin de lui fermer les chemins de la retraite. Dans cette cruelle perplexité, le roi de Caſtille offrit, dit-on, des ſommes immenſes, & ſept ou huit terres conſidérables à du Gueſclin, pour le laiſſer échapper. Le général François, à qui Tranſtamare en promettoit autant, pour l'engager à faire

tomber le Roi dans un piége, trahit le monarque, en feignant de consentir à ses propositions. Mais cette anecdote, qui n'est fondée que sur un passage d'Ayala, n'est point authentique, & ne peut, par conséquent, attaquer la réputation du héros de ce siécle. L'Histoire dit, au contraire, que l'infortuné Pierre, ayant essayé de se sauver, pendant l'obscurité, avec ses douze cavaliers, fut apperçu par Bègue de Vilaines, officier François, qui gardoit le passage. « Arrête, ou tu » es mort! » dit le chevalier, en saisissant les rênes du cheval du Roi. Pierre se fit connoître; &, implorant la générosité du gentilhomme: « Je te prie, lui dit-il, au nom de » gentillesse, que tu me mettes en sauveté, » & je me rançonnerai à toi tout ce que tu » voudras, mais que tu m'escheves des mains » du bâtard. » Bègue touché lui donne sa parole, & le conduit à sa tente. Transtamare en est informé. Il accourt: « Où est le fils du » P. Juif, qui se dit roi de Castille? » Les deux freres s'apperçoivent. Furieux, ils s'élancent; ils se saisissent. La rage égale, qui les anime, soutient, quelque tems, la violence de leurs efforts. A la fin, Pierre, plus vigoureux, renverse Henri sur un matelas. Il alloit l'immoler, lorsque le comte de Roquebertin, Aragonnois, prenant la jambe de Transtamare, le remet sur son frere. Henri profite de cet avantage. Il tire un long poignard qu'il portoit en écharpe; il le plonge dans le corps de son ennemi, de son frere, de son roi. Il fut, à l'instant, achevé par les gens qui accompagnoient Transtamare. Sa tête, exposée sur

les murs de Montiel, & de-là portée à Séville, fut jettée dans le Guadalquivir. Ainſi périt, au mois de Mars 1368, le cruel dom Pèdre, victime de ſes propres fureurs, & de l'emportement de ſes paſſions. Bourreau de ſa famille, tyran de ſes ſujets, ſes cruautés firent, en quelque ſorte, oublier le crime de celui qui lui ôta le jour. En ce prince finit la poſtérité légitime de Raimond de Bourgogne. La race bâtarde lui ſuccéda dans la perſonne de Henri de Tranſtamare.

MONTLHÉRY. (*bataille de*) Les princes du ſang & les grands ſeigneurs de France, mécontens du roi Louis XI, réſolurent de prendre les armes, « pour parvenir, diſoient-» ils, au ſoulagement du pauvre peuple. » Le duc de Berri, frere du monarque, ſe mit à leur tête; &, l'an 1465, l'on commença cette guerre fameuſe, connue, dans notre Hiſtoire, ſous le nom de LIGUE DU BIEN PUBLIC. Le comte de Charolois entra le premier en campagne, & ſe diſpoſa à joindre l'armée du duc de Bretagne. Le Roi, ayant appris ce deſſein, ſe mit auſſi-tôt en devoir d'en empêcher l'exécution. Il marche au-devant des troupes Bourguignones, & les rencontre dans la plaine de Longjumeau, près de Montlhéry. De part & d'autre, on délibéra ſi l'on donneroit bataille; &, de part & d'autre, on s'y détermina avec plus de courage que de prudence. L'armée royale étoit compoſée de ſoldats aguerris, & d'une gendarmerie bien montée, bien diſciplinée. Celle des rebelles, d'un tiers plus nombreuſe, brilloit de ſomptuoſité & de richeſſe. Il n'y

avoit point de ſimple homme d'armes, qui n'eût pour lui ſeul cinq ou ſix courſiers de bataille. « Mais ils étoient mal armés & mal » adroits; car long-tems avoient été ces ſeigneurs en paix. »

Le 16 de Juillet, au matin, les deux armées ſortirent de leurs retranchemens, & ſe préparerent au combat. Suivant l'uſage qui s'étoit introduit, depuis quelque tems, la gendarmerie Bourguignone mit pied à terre. Un inſtant après, on changea d'avis: la plûpart remonterent à cheval. Il n'y eut que les anciens hommes d'armes, qui n'en voulurent rien faire, parce que c'étoit un point d'honneur que de combattre à pied parmi les archers. Ces mouvemens contraires cauſerent quelque déſordre dans l'armée du comte de Charolois, & lui firent manquer l'occaſion d'attaquer les François, tandis qu'ils défiloient dans la plaine par le bois de *Torfou*. Les Royaliſtes eurent le tems de ſe ranger en bataille derriere un large foſſé revêtu d'une forte haie qui les ſéparoit des ennemis. Pierre de Brézé, grand ſénéchal de Normandie, commandoit l'avant-garde, le Roi le corps de bataille, & le comte du Maine l'arriere-garde. Ces trois corps, arrivés au lieu du combat, préſenterent une chaîne formée d'un centre & de deux aîles. On paſſa toute la matinée à s'obſerver; &, de chaque côté, l'on attendit qu'on fût attaqué pour combattre. Enfin, à une heure après midi, les Bourguignons s'ébranlent; franchiſſent l'eſpace qui les ſéparoit des François, &, déja fatigués par cette courſe trop rapide, tombent ſur l'avant-

garde. Dès le premier choc, Brézé expire; mais ſes guerriers ſoutiennent avec ſuccès l'effort de l'ennemi. Le Roi vole à leur ſecours. On ſaute le foſſé. Les Bourguignons déconcertés prennent la fuite juſqu'aux chariots qui couvroient leur camp. Pendant que Louis triomphoit de l'aîle gauche, le comte de Charolois attaquoit le centre de l'armée Françoiſe. Il eſt reçu d'abord avec intrépidité; mais les Bourguignons, animés par ſa préſence, redoublent d'ardeur; enfoncent, renverſent, culbutent tout ce qui s'offre à leurs coups. Le centre eſt entièrement diſſipé; & le Comte victorieux pourſuit les fuyards plus d'une demi-lieue au-delà de Montlhéry. Dans ce moment, le monarque, qui revenoit de la pourſuite des vaincus, eſt rencontré par un gros d'ennnemis, conduit par le bâtard de Bourgogne. Il ſe défend en héros. Son cheval eſt tué ſous lui: il tombe. Cet accident répand l'allarme; & le bruit court qu'il eſt mort. Ses gardes l'environnent, & le portent dans leurs bras juſqu'à Montlhéry, où les troupes, qui combattoient encore, vont ſe rallier. Lorſque le Roi entroit dans la tour, le comte de Charolois paſſe devant la porte. On envoie contre lui quinze ou ſeize archers de la garde. Il fait des prodiges de valeur. Bleſſé à la gorge, il réſiſtoit encore, lorſque Saint-Bélin, baillif de Chaumont, mettant la main ſur lui, & le ſaiſiſſant: « Rendez-vous, mon-» ſeigneur, lui dit-il, je vous connois bien; » ne vous faites pas tuer. » Tout-à-coup un homme d'armes, fils d'un médecin de Paris, nommé *Cadet*, fond ſur les aſſaillans; les ren-

verſe, & dégage le Prince qui regagne le champ de bataille, où il fait Chevalier ſon libérateur. Alors les ſoldats, diſperſés çà & là, ſe raſſemblent autour de lui. Bientôt il ſe voit à la tête de huit cens hommes d'armes. Le combat recommence. Le Roi fait mille efforts pour conſerver ſa ſupériorité. Trois fois, il rallie ſes troupes. Enfin il eſt ſur le point de remporter une victoire complette, lorſque le comte du Maine & l'amiral de Montauban prennent la fuite, & entraînent avec eux un tiers de l'armée. Heureuſement la nuit ſurvint, & fit ceſſer le combat. D'abord on ſe crut vaincu, de part & d'autre; &, le lendemain, de part & d'autre, on s'attribua l'honneur du triomphe. On vit, dans cette journée, tout ce que peut la terreur. « Tel, dit Comines, perdit ſes offices » & états pour s'en être fui, qui furent donnés à d'autres qui avoient fui dix lieues plus » loin. Un homme d'Etat, du côté du Roi, » s'enfuit juſqu'à Luſignan, ſans repaître; &, » du côté du Comte, un homme de bien s'enfuit, à toute bride, juſqu'au Queſnoy. Ces » deux n'avoient garde de ſe mordre l'un l'autre. » La perte des deux côtés ne paſſa pas trois mille ſix cens hommes. Le butin qu'on enleva aux Bourguignons fut eſtimé deux cens mille écus d'or.

MONTMEDY. (*ſiége de*) En 1657, le maréchal de la Ferté eut ordre d'aller faire le ſiége de Montmedy, l'une des meilleures places du Luxembourg, & ſituée avec ſa citadelle ſur un roc de difficile accès. Pendant que ce Général travailloit à hâter ſa conquête,

le vicomte de Turenne, à la tête de l'armée d'observation, couvroit toutes les opérations des assiégeans, & tenoit les ennemis en échec. En vain le prince de Condé & dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contre-marches pour s'approcher de la ville & y jetter du secours : en vain ils feignirent de vouloir attaquer la plûpart des places voisines, pour déposer ce surveillant incommode. Rien ne fit prendre le change à l'habile capitaine. Il se présenta par-tout où ils essayerent d'aborder les lignes; il rompit toutes leurs mesures; il prévint tous leurs desseins; &, malgré leurs stratagêmes & leurs efforts, Montmedy fut pris en présence de Louis XIV, par le Maréchal, le 6 d'Août, après cinquante jours de résistance.

MONTMÉLIAN. (*siéges de*) 1. Henri IV, ayant déclaré la guerre au duc de Savoye, en 1600, envoya une armée sur les terres de ce prince. Après une foule de triomphes, les François, toujours conduits par la victoire, s'approcherent de Montmélian, place importante, regardée comme imprenable. Le baron de Rosni, qui joignoit à la profonde sagesse d'un grand ministre, la valeur intrépide d'un capitaine invincible, fit placer six piéces de canon sur une montagne qui commandoit la ville, &, de-là, fit pleuvoir sur les remparts & sur les maisons un déluge de feu si terrible, que le gouverneur promit de se rendre, s'il n'étoit pas secouru dans un certain tems. Le Duc, à la tête de quinze mille hommes, fit alors quelques mouvemens; mais il fut arrêté par les neiges & par les troupes du

Roi ; & le gouverneur ouvrit ſes portes. La perte de cette ville fut ſi ſenſible au Duc, qu'il ſe hâta de faire ceſſer par un traité la guerre funeſte où ſon imprudence l'avoit engagé.

2. En 1691, Montmélian vit encore flotter à ſes portes les drapeaux de la France. Catinat, par ordre de la cour, s'en approcha, le 16 de Novembre, avec une armée triomphante. On forma deux attaques, l'une vers le fort de Barraux, & l'autre du côté de la Ville-brûlée. Durant trente-trois jours, on employa, de part & d'autre, les bombes, les mines, les fourneaux & tous ces inſtrumens de mort que la fureur humaine a imaginés pour ſe détruire. Jamais on ne montra plus de courage & d'habileté que le général François ; & jamais auſſi l'on ne fit briller avec plus d'éclat la prudence, le génie, la bravoure, que le marquis de Bagnaſque, gouverneur de la fortereſſe. Le mérite égal des deux capitaines tenoit la victoire en ſuſpens, lorſque la fortune, par un de ſes caprices ordinaires, la fit déclarer pour les François. Une de leurs bombes tomba, le 20 de Décembre, à l'endroit de la contre-mine que faiſoient les aſſiégés, pour éventer la mine des ennemis. Tout-à-coup on voit ſauter une partie du baſtion attaqué, & qui avoit déja coûté bien du monde. Catinat profite du déſordre. Six cens grenadiers volent à la brèche. Il y court lui-même, & paſſe la nuit dans la tranchée, réſolu de donner, au point du jour, un aſſaut général, ſi le gouverneur s'opiniâtroit à défendre la place. Mais Bagnaſ-

que battit la chamade, &, par une capitulation honorable, rendit la ville aux François qui, par cette conquête, ſe virent maîtres de toute la Savoye.

Lorſque le maréchal de Catinat formoit encore ſes premiers ouvrages, il voulut ſçavoir ſi le foſſé de la place étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit ſeulement revêtu de maçonnerie. Pour s'en aſſurer, il faiſoit deſcendre un ſoldat dans un gabion avec une corde. Mais un ſi grand nombre avoient péri dans cette dangereuſe commiſſion, que perſonne ne ſe préſentoit plus pour la tenter. Un jeune ſoldat, du régiment de la Fare, eut ſeul cette audace. « Comment t'y prendras-tu, lui dit » le Maréchal, pour connoître ſi c'eſt ma» çonnerie ou roc? »... Je le verrai bien, » répondit-il, par la fenêtre du gabion, en » ſondant avec la pointe de ma bayonnette. » On le deſcend dans le foſſé: il en revient heureuſement, & rend un très-bon compte de ce qu'on a ſi grand intérêt de connoître. » Que veux-tu pour ta récompenſe, lui de» manda le Général? »... Monſeigneur, ré» pondit-il, je vous ſupplie de m'accorder » l'honneur de me faire entrer dans la com» pagnie des grenadiers. »

MONT-SAINT-MICHEL. (*ſiége du*) Les vaſtes Etats du conquérant de l'Angleterre furent pour ſes enfans une ſource de diſcorde. Henri, le plus jeune, mécontent de ſon partage, ſe fortifia dans le Mont-ſaint-Michel, petite ville de Normandie, que ſa ſituation au milieu de la mer, ſur un rocher eſcarpé, rendoit imprenable. Guillaume le Roux,

Roux, ſucceſſeur de ſon pere ſur le thrône, & Robert, duc de Normandie, n'apprirent qu'avec indignation l'attentat de leur frere. Pleins de fureur, ils réunirent leurs armées, & vinrent aſſiéger le prince rebelle dans ſon aſyle. Ils couperent tous les aqueducs; & bientôt la place, manquant abſolument d'eau, ſe vit réduite à la derniere extrémité. Le triſte ſort de Henri toucha vivement le cœur généreux de Robert. Il lui envoya de l'eau & quelques piéces de vin pour ſa table. Guillaume, dont l'ame n'étoit pas ſi belle, murmura contre un bienfait, ſelon lui, ſi déplacé: « Eh quoi! dit Robert, ſouffrirai-je » que mon frere meure de ſoif? Pourrions-» nous en trouver un autre, ſi nous perdions » celui-ci? » Cette nobleſſe de ſentiment inſtruiſit le monarque. Il voulut imiter Robert. Un jour, qu'il alloit ſeul obſerver la fortereſſe, deux ſoldats ennemis l'attaquerent; tuerent ſon cheval, & le renverſerent. Déja l'un d'eux levoit le bras pour l'immoler à ſa vengeance: « Arrête, coquin, lui dit Guil-» laume, d'un ton intrépide, je ſuis le roi » d'Angleterre. » Le guerrier, plein de reſpect, s'arrête à ces mots; baiſſe la pointe de ſon épée; s'approche du prince; le releve, & lui donne ſon cheval. Guillaume, touché de cette action, récompenſa ſon vainqueur, en jurant « par la face de S. Luc, » (c'étoit ſon ſerment ordinaire,) qu'il ſeroit déſormais au nombre de ſes plus chers amis. Le prince Henri capitula, & fut dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit. *L'an 1090.*

MOOCH. (*bataille de*) Le comte Louis

de Naſſau avoit trouvé moyen de rentrer en Flandres avec une armée de ſept mille hommes de pied & de trois mille chevaux, pour y ſoutenir la cauſe des révoltés. Son deſſein étoit de joindre le prince d'Orange, ſon frere, en côtoyant la rive droite de la Meuſe. Mais d'Avila, général des troupes Eſpagnoles, pour faire avorter ce projet, le ſuivit de ſi près, qu'il l'obligea enfin à livrer la bataille auprès du village de Mooch. Cet habile guerrier, qui ſentoit toute l'importance du combat qu'il engageoit, épuiſa toutes les reſſources de l'art dans la diſpoſition de ſes troupes. Il poſta ſon infanterie à la droite, le long de la riviere. Il la partagea en pluſieurs corps, & la fit ſoutenir, en quelques endroits, par ſes arquebuſiers & ſes mouſquetaires. La gauche fut formée par la cavalerie diviſée en eſcadrons, ſur le flanc deſquels il plaça un gros corps de mouſquetaires Eſpagnols & Walons. L'infanterie avoit pour chefs les meſtres-de-camp Gonſalve Bracamonté, Ferdinand de Tolède & Chriſtophe Mondragoné. La cavalerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza & du marquis de Monti. Les arquebuſiers Allemands, de Schenck, & ceux des autres nations formerent la premiere ligne; & la ſeconde ligne fut compoſée par la gendarmerie. Les Rebelles, outre le comte Louis, avoient à leur tête le prince Henri, ſon frere, jeune homme plein de courage, & le prince Chriſtophe de Baviere, l'un des fils de l'électeur Palatin. Ce dernier tenoit le premier rang dans l'armée, & s'étoit particulièrement réſervé le commandement de la cavalerie. Ces prin-

ces laiſſerent quelques enſeignes de gens de pied, pour défendre le retranchement du village, qui ſe prolongeoit, à leur gauche, vers la riviere, & placerent à ſa droite, en bon ordre, le reſte de leur infanterie, dont ils formerent un gros bataillon. Leur cavalerie s'étendit juſqu'aux collines, & ſe développa autant que le terrein put le permettre. Les deux généraux & le prince Henri ſe mirent à la tête d'un eſcadron d'élite, qui fut poſté en réſerve, pour s'en ſervir dans le beſoin. A peine les deux armées étoient-elles rangées en bataille, que, le 14 d'Avril 1574, l'action commença par une eſcarmouche très-vive. Les Royaliſtes pouſſerent les Rebelles juſqu'à leurs retranchemens qu'ils vinrent à bout de forcer. Cependant la cavalerie des deux armées en vint aux mains avec fureur. La victoire fut long-tems incertaine. Les Reîtres attaquerent & mirent en déroute les Allemands de Schenck, qui étoient ſur la premiere ligne. Ces lâches abandonnerent leur poſte, &, fuyant juſques dans les places voiſines, publierent par-tout que les Rebelles triomphoient. Les Reîtres, animés par ce ſuccès, font un mouvement pour charger de nouveau & recommencer une ſeconde attaque; mais les lanciers de l'armée royale courent ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'ils percent leurs rangs, & les contraignent de reculer. Le feu de l'infanterie Eſpagnole les prit en flanc, & acheva de les mettre en déſordre. Tout prit la fuite, malgré les efforts du Comte qui partageoit lui-même tous les dangers. Dans ce moment, le carnage ſuccéda

au combat. Les Royaliſtes ſe rendirent maîtres du camp ennemi ; firent un grand maſſacre, & tuerent plus de quatre mille hommes aux Rebelles. Eux-mêmes n'en perdirent que deux cens. La bataille fut ſur-tout ſignalée par la mort du comte Louis de Naſſau & de ſon frere, & par celle du Palatin. Ces princes, déterminés à s'ouvrir un paſſage au travers de l'armée Eſpagnole, périrent en combattant avec la valeur la plus héroïque.

MORAT. (*bataille de*) En 1476, Charles, duc de Bourgogne, vint aſſiéger Morat, ville de la dépendance des Suiſſes, pour ſe venger de ſa défaite à Granſon par ces républicains. La place étoit bien fortifiée, & défendue par dix-huit cens hommes d'élite. Trois fois le Duc livra l'aſſaut avec fureur ; & trois fois il fut repouſſé avec perte. Enfin, après quinze jours d'inutiles efforts, on lui apprend que l'armée des Suiſſes & des Confédérés du haut Rhin s'avançoit en bon ordre. A cette nouvelle, la joie éclate ſur ſon viſage. Déja ſa préſomptueuſe vanité lui promet un triomphe éclatant, une vengeance complette ; &, laiſſant deux cens lances pour garder ſes lignes, il oſe attaquer, avec moins de vingt-cinq mille hommes, un ennemi dont les forces montoient à trente mille fantaſſins & à quatre mille cavaliers. A ſon approche, l'infanterie des Confédérés ſe retranche derriere une haie vive, que la cavalerie ne pouvoit percer. Pour la déloger de ce poſte, Charles envoie ſes francs-archers, qu'il fait ſoutenir de quelques eſcadrons. Les archers ſont repouſſés dès le premier choc. Le Duc s'ébranle

pour les couvrir & les ſauver. Les Suiſſes profitent de ce mouvement ; tombent ſur les premiers corps qui s'avancent ; les enfoncent & les diſperſent. En vain Charles, écumant de rage, veut rallier ſes ſoldats : il eſt entraîné lui-même dans la déroute qui, dans l'inſtant, devient générale, & ne ſe ſauve qu'avec peine, laiſſant ſur le champ de bataille ſeize ou dix-huit mille hommes & un butin immenſe.

MORTAGNE. (*ſiége de*) Le brave Yvain de Galles, l'un des plus grands guerriers de la France, voulant ſignaler ſon courage par quelque coup d'éclat, entreprit, en 1378, le ſiége de Mortagne, ville de l'Angoumois, très-conſidérable par ſa ſituation ſur la Gironde. La place, défendue par le Soudich de l'Eſtrade, ſeigneur Gaſcon, du parti Anglois, ne pouvoit réſiſter encore long-tems, lorſqu'elle fut préſervée par un aſſaſſinat. Un ſcélérat du pays de Galles, nommé *Jacques Laube*, ayant trouvé le moyen de s'inſinuer dans la familiarité d'Yvain, choiſit le moment favorable, & lui plongea un poignard dans le cœur. Après ce coup déteſtable, il courut vers la ville, dont il ſe fit ouvrir les barrieres ; &, d'un air ſatisfait, il ſe préſenta devant le gouverneur : « Sire, lui dit-il, je » vous ai délivré d'un de vos plus grands en» nemis. » Alors il raconta de quelle maniere il avoit exécuté ce meurtre. Le Soudich indigné lui répondit : « Tu l'as meurdri ; & » ſache bien, tout conſidéré, que, ſi je ne » voyois notre très-grand profit en ce fait, » je te ferois trancher la tête. Mais, puiſqu'il

» eſt fait, il ne ſe peut défaire : mais c'eſt » dommage du gentilhomme, quand il eſt » ainſi mort ; & plus nous y aurons de blâme » que de louange. » Cette mort rallentit l'ardeur des aſſiégeans ; &, peu de tems après, le ſeigneur de Neuville, étant entré dans la riviere de Bordeaux avec une eſcadre Angloiſe, les mit dans la néceſſité de ne plus ſonger qu'à la retraite.

MOTHE. (*ſiége de la*) Le maréchal de la Force forma le ſiége de la Mothe, petite ville aſſez foible, qui, n'ayant que quatre cens hommes de garniſon, commandés par un brave officier, nommé *d'Iche*, ſe défendit cependant durant cinq mois, & ne ſe rendit que le 26 de Juillet 1634. D'Iche fut tué dès les premiers mois du ſiége. Un capucin, ſon frere, prit auſſi-tôt ſa place, & parut tout-à-coup capitaine habile & ſoldat intrépide. La garniſon ſe crut invincible ſous un chef de ce caractere. Il fit des ſorties avec ſuccès, & ſe diſpoſa à ſoutenir l'aſſaut. On le vit ſur la brèche, animant les Lorrains encore plus par ſon exemple que par ſes paroles. Un coup de mouſquet, qui lui caſſa le bras, termina ſes exploits militaires, & fut apparemment l'unique récompenſe d'une bravoure que ſa profeſſion paiſible & tranquille ne demandoit pas, & que les rigoriſtes excuſeront à peine en faveur du grand amour de la patrie. Cet accident fut ce qui obligea la garniſon de capituler.

MOTYA. (*ſiége de*) Denis, tyran de Syracuſe, ayant recommencé la guerre contre les Carthaginois, l'an du monde 3600, ou-

vrit la campagne par l'attaque de cette place, où étoient leurs arſenaux. Il en pouſſa vivement le ſiége, ſans qu'Imilcon, qui commandoit la flotte ennemie, pût la ſecourir. Ce fut dans cette expédition que le tyran employa les catapultes, machines nouvellement inventées, qui lançoient en grand nombre & avec force des traits & des pierres contre les ennemis. La ville fut enfin obligée de céder. Elle fut priſe d'aſſaut, & le pillage abandonné au ſoldat. Tous les citoyens furent paſſés au fil de l'épée. On n'épargna que ceux qui s'étoient réfugiés dans les temples. Denis ne jouit pas long-tems de cette conquête qu'Imilcon lui enleva, l'année ſuivante, avec pluſieurs autres villes.

MOUTA. (*bataille de*) Ce fut l'an 629 que s'alluma entre l'Empire de Conſtantinople & les diſciples de Mahomet cette guerre cruelle, qui, dans le cours de plus de huit cens ans, couvrit de ruines l'Aſie, l'Afrique, une grande partie de l'Europe; dépeupla les plus riantes contrées de l'univers; éteignit dans le ſang des Chrétiens la Religion ſainte & véritable, & ne ſe termina que par la chute de la puiſſance Romaine en Orient.

Un député de Mahomet avoit été aſſaſſiné à Mouta, par ordre du gouverneur de cette ville de Syrie. Le légiſlateur des Arabes, juſtement courroucé, mit ſur pied trois mille hommes d'élite, dont il donna le commandement à Zaïd, ſon affranchi. Cette petite armée rencontra près de Mouta les légions Romaines, que les hiſtoriens Arabes font monter, ſans aucune vraiſemblance, à plus

de cent mille hommes. Les infidèles furent d'abord repouſſés. Zaïd, qui portoit la grande enſeigne de l'Iſlamiſme, fut tué. Giafar prend ſa place, ſaiſit le drapeau ſacré, & rétablit le combat. Une légion entiere fond ſur ce brave. Il ſoutient ce terrible choc : il fait trembler l'ennemi. On lui coupe la main droite, &, un inſtant après, la gauche : alors il embraſſe l'étendard, & le tient ſerré contre ſa poitrine, étonnant les plus hardis par ſa contenance fiere & redoutable. Enfin un ſoldat Romain lui fend la tête d'un coup de ſabre. Abdoullah releve le guidon précieux, & rallie les troupes fugitives. Il tombe, comme les deux autres, ſous le glaive ennemi. Les Saraſins ſe diſperſent. Dans ce moment, Khaled-Ebn-Valid, que Mahomet appelloit *l'Epée de Dieu*, le plus déterminé des Muſulmans, & qui avoit déja rompu huit épées dans ce combat, court vers les fuyards; les raſſemble; les ramene à l'ennemi; enfonce les Romains; les diſſipe, & en fait un horrible carnage. La nuit l'empêche d'achever ſa victoire ſoudaine. Le lendemain, l'habile capitaine, voulant tromper l'armée Chrétienne, fit faire à ſes ſoldats des mouvemens ſi variés, changeant l'arriere-garde en avant-garde, l'aîle droite en aîle gauche, que les Romains, s'imaginant qu'il lui étoit arrivé de nouveaux renforts, prirent l'épouvante & la fuite, abandonnant leur camp & leurs dépouilles aux infidèles.

MUCELLE. (*bataille de*) Après la bataille de Faënza, les Goths, qui s'étoient retirés près de Mucelle, à quatre ou cinq lieues

de Florence, y furent attaqués par Jean le Sanguinaire, capitaine de l'empereur Juſtinien. Le combat fut opiniâtre, & le carnage terrible. Mais, comme Jean s'expoſoit plutôt en ſoldat qu'en général, le bruit courut parmi ſes troupes, qu'il venoit d'être tué. Cette fauſſe nouvelle intimida tellement les Romains, qu'ils prirent la fuite de toutes parts, & abandonnerent la victoire à leurs ennemis. *L'an 541.*

MULBERG. (*bataille de*) La Ligue de Smalkade, formée par les Luthériens d'Allemagne, ſembloit menacer l'Empire d'une ruine totale. Mais Charles-Quint, par une ſeule campagne, ſçut diſſiper leurs deſſeins criminels. Le 24 d'Avril 1547, ce prince attaqua leur armée dans la plaine de Mulberg. Le combat fut opiniâtre. Une fureur religieuſe animoit les deux partis. Charles & Ferdinand, ſon frere, s'expoſerent aux plus grands dangers. L'empereur couroit, l'épée à la main, où la mêlée étoit la plus vive, & crioit d'épargner le ſang par-tout où l'on pourroit vaincre ſans le répandre. « Il eſt plus glo» rieux à un capitaine de compter des pri» ſonniers que des morts, » diſoit ce grand monarque. Le duc d'Albe, quoique bleſſé dangereuſement en trois endroits, pourſuivit long-tems les hérétiques qu'il avoit enfoncés. Enfin un capitaine, nommé *Sobaſſo*, vint apprendre à l'empereur que la bataille étoit gagnée par la priſe de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, chef de l'armée Luthérienne. Plus de dix mille hérétiques reſterent ſur la place; & trois mille priſonniers décorerent

le triomphe de Charles qui ne perdit pas trois cens hommes. Ce prince dépouilla Frédéric de ſon électorat, pour en revêtir le prince Maurice, de la branche Albertine de Saxe.

MULHAUSEN. (*affaire de*) La jonction du marquis de Brandebourg avec les autres princes généraux de l'Empire avoit obligé le maréchal de Turenne d'abandonner une partie de l'Alſace. Il s'étoit retiré dans les détroits de Saverne, pour veiller ſur cette place & ſur Haguenau, qu'il faiſoit fortifier. Par cette poſition ſçavante, le Vicomte vouloit barrer le chemin à l'électeur de Brandebourg, dont le deſſein étoit de pénétrer en Lorraine. Ce qu'il avoit prévu arriva. Les généraux des Alliés, dont l'armée étoit de ſoixante mille hommes, furent obligés de ſe ſéparer pour vivre, & de ſe répandre dans la haute Alſace. Brandebourg prit ſon poſte autour de Colmar; & les autres s'étendirent des deux côtés de la riviere d'Ill. Turenne ne les vit pas plutôt établis dans leurs quartiers, que, pour les mieux tromper, il fit courir le bruit qu'il alloit ſe cantonner en Lorraine. Il feignit d'en prendre la route, faiſant marcher ſes troupes en pluſieurs corps ſéparés, pour la commodité de la ſubſiſtance, & par des chemins qui n'avoient point encore vu d'armée. Les Allemands le croyoient fort éloigné, lorſqu'au mois de Décembre 1674, il parut tout-à-coup devant Remiremont, dont il enleva la garniſon que le duc Charles y avoit jettée, & d'où il marcha en diligence à la riviere d'Ill. Tout fuit; tout ſe diſperſe devant ce capitaine redoutable. Il traverſe la ri-

viere. Il court à Mulhauſen, où la cavalerie de l'empereur, les troupes du duc de Lorraine, celles de l'évêque de Munſter étoient raſſemblées. Il les attaque : il prend ceux qui réſiſtent ; il tue ou diſſipe les autres. Il vole à Colmar : il y arrive dans le tems que l'électeur de Brandebourg & les autres Généraux ſe mettoient à table. Il fond ſur eux : ils n'ont que le tems de chercher leur ſalut dans la fuite. En un moment, la campagne fut couverte de ſoldats errans & fugitifs. Les uns ſe jetterent dans l'armée Françoiſe, ne ſçachant où ils alloient au milieu des ténèbres : les autres trouverent des aſyles dans les bois & dans les montagnes. Le Vicomte prit des régimens entiers & quatorze étendards, & ne perdit qu'un ſeul homme, officier de ſon armée, appellé *Montauban*, qui fut fait priſonnier.

MULHEIM. (*combat de*) Le marquis de Spinola étoit campé auprès de Roërort, où il faiſoit conſtruire deux forts ſur le Rhin. Maurice étoit venu s'établir à très-peu de diſtance ſur la même rive du fleuve. Ils s'obſervoient mutuellement ; & chacun épioit les occaſions de profiter de ſes avantages, & des fautes qui pourroient échapper à ſon adverſaire. Maurice, voyant que la cavalerie Eſpagnole étoit éloignée du gros de l'armée, dans des quartiers ſéparés, projetta de la ſurprendre ; &, s'il ne parvenoit pas à la ruiner, comme il l'eſpéroit, de lui faire eſſuyer du moins un échec conſidérable. Elle étoit logée dans le village de Mulheim, & dans le château de Broëck, le château à la gauche, &

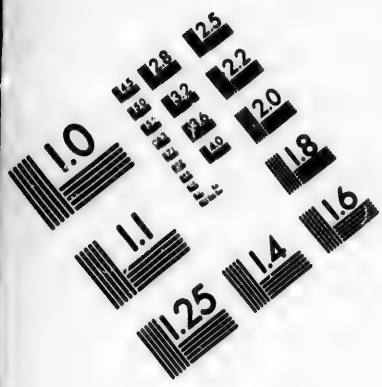
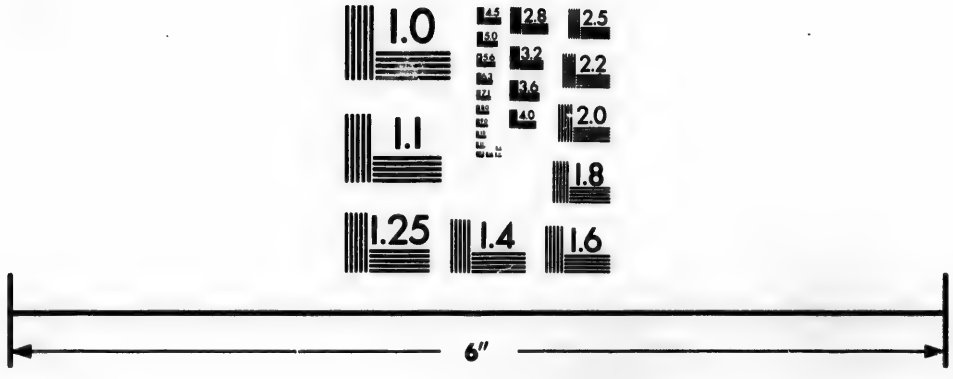


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

le village à la droite de la Roër. Trivulce, qui la commandoit, & qui ſentoit la difficulté de ſa poſition, avoit donné par-tout les ordres les plus précis de ſe tenir exactement ſur ſes gardes; mais il étoit mal obéi. Maurice, qui le ſçut, ſe mit en marche de nuit, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, & arriva ſans bruit, à la pointe du jour, à la vue de l'ennemi. Sur le champ, il fait avancer le prince Henri, ſon frere, qui étoit à la tête de ſa cavalerie. Ce jeune prince, le même qui, à la mort de Maurice, ayant ſuccédé à ſes emplois & à ſa réputation, eſt devenu depuis un ſi grand capitaine, n'avoit alors que vingt ans, & montroit déja une intelligence & une intrépidité au-deſſus de ſon âge. Il diſſipa d'abord les premieres gardes, & mit en déſordre une compagnie de cavalerie, commandée par François Arizazaval, Eſpagnol, qui étoit cantonné dans pluſieurs maiſons aſſez proches de Broëck. Il fit enſuite ſes diſpoſitions pour paſſer la riviere, & aſſaillir le principal quartier de Mulheim. Mais Trivulce étoit déja à cheval, bien accompagné; &, s'étant porté au-devant du prince Henri, il en ſoutint les efforts avec tant de bravoure, qu'il l'empêcha de paſſer la Roër. Vélaſco, général en chef de la cavalerie, étoit alors auprès de Spinola pour l'aider dans le travail de la conſtruction des forts; &, par hazard, ils venoient l'un & l'autre viſiter les quartiers de la cavalerie, quand ils rencontrerent en chemin un courier de Trivulce qui leur envoyoit demander du ſecours. Auſſi-tôt Spinola retourna au

camp pour le faire partir. Vélasco, au contraire, court en toute diligence vers le lieu du combat. Il a le bonheur de rencontrer quatre compagnies de cavalerie, que Fabrice Santo-Mago, Napolitain, conduisoit à Roërort pour garder les forts. Il les fait revenir sur leurs pas, & les conduit à Mulheim. Lorsqu'il y arriva, Trivulce étoit près de succomber à la supériorité des ennemis; mais la vue de Vélasco ranima son courage, & l'action recommença avec une nouvelle vivacité. Vélasco s'y distingua beaucoup par la sagesse de ses dispositions, & par sa valeur. Cependant Spinola accouroit en personne à la tête de six cens hommes d'infanterie, & devoit bientôt être suivi de deux mille autres. Pour intimider les ennemis, en leur faisant accroire qu'il amenoit avec lui un corps de troupes plus considérable, il s'avisa d'un stratagême déja connu. Il fit avancer un grand nombre de tambours qui battoient la générale. Cette ruse réussit. Maurice, persuadé que les ennemis arrivoient en forces, songea à la retraite. Il ne put néanmoins l'exécuter avec assez de promptitude, pour que Spinola ne pût le joindre, & lui faire perdre bien du monde. L'armée Espagnole fit alors une perte bien funeste par la mort de Trivulce, brave soldat & grand capitaine, qui, suivant l'ennemi avec une ardeur infatigable, fut emporté d'un boulet de canon. Elle regretta encore le capitaine Santo-Mago qui fut tué, & Nicolas Doria, capitaine de cavalerie, qui fut pris & dangereusement blessé. Le nombre des morts & des blessés y fut de trois cens. Il

monta à plus de cinq cens du côté des Hollandois. Ce fameux combat ſe donna en 1605.

MULUCHA. (*ſiége du château de*) Après la priſe & la ruine de Capſa, Marius forma une autre entrepriſe dont l'exécution paroiſſoit preſqu'impoſſible. Non loin de la riviere de Mulucha, qui ſéparoit les royaumes de Jugurtha & de Bocchus, au milieu d'une vaſte plaine, s'élevoit une roche eſcarpée, d'une hauteur prodigieuſe, ſur le ſommet de laquelle étoit un château de médiocre grandeur, & qui n'avoit qu'une ſeule avenue fort étroite, & défendue par de profonds précipices. La garniſon ne manquoit de rien. Elle avoit des vivres en abondance, & une fontaine d'eau vive dans le roc. C'étoit-là que Jugurtha avoit placé ſon thréſor ; ce qui en rendoit la conquête importante aux yeux de la cupidité. Marius fit approcher ſes machines, & ordonna quelques attaques; mais il vit échouer ſes effors. Les plus braves perdoient la vie : les machines étoient briſées ou brûlées par les Numides; en un mot, par-tout la nature oppoſoit à la valeur la plus déterminée des obſtacles inſurmontables. Le général Romain, après pluſieurs jours d'inutiles tentatives, ſe diſpoſoit à lever le ſiége, lorſqu'un ſoldat Ligurien, en cherchant des limaçons qu'il apperçut dans des fentes de rochers, arriva inſenſiblement preſque juſqu'au ſommet de la montagne. La curioſité, ſi naturelle à l'homme, le porta à s'avancer encore davantage; &, s'attachant tantôt aux branches d'un chêne qui ſe rencontroit ſous ſa main, tantôt aux rochers qui lui donnoient le plus

de prise, il parvint jusqu'à la plate-forme de la fortereſſe, & vit que ce lieu étoit entièrement abandonné, parce que les Numides s'étoient retirés du côté que les Romains attaquoient. Le Ligurien, au comble de ſa joie, deſcendit promptement, & vint rendre compte à ſon Général de ce qu'il avoit vu. Marius, après s'être aſſuré de la vérité de ce rapport, ſongea à profiter d'une ſi heureuſe découverte. Il donna au Ligurien cinq trompettes & quatre centurions, avec leurs compagnies. Cette petite armée, après bien des fatigues & des dangers, arriva au haut de la fortereſſe, ſous la conduite de ſon intrépide chef qui lui avoit donné l'exemple, & qui s'étoit, en quelque ſorte, multiplié pour applanir les voies, & les rendre plus praticables. Cependant le Conſul amuſoit, par une attaque très-vive, les aſſiégés qui repouſſoient ſes efforts avec le ſuccès ordinaire. Tout-à-coup ils entendent derriere eux un grand bruit de trompettes. Les femmes & les enfans, que la curioſité avoit amenés ſur le rempart, prennent la fuite, à la vue des Romains qui, profitant de cette terreur ſoudaine, franchiſſent les murailles; renverſent tout; font tout paſſer au fil de l'épée, & ſe rendent maîtres du château. Ainſi la témérité de Marius, corrigée par un heureux caprice de la fortune, lui fit trouver dans ſa faute même un nouveau ſujet de gloire. *An de Rome 645.*

MUNDA. (*bataille de*) Après la mort du grand Pompée, Sextus, ſon fils, héritier de la haine que ce célèbre Romain avoit portée à Céſar, ranima les reſtes de ſon parti; &,

s'étant mis à leur tête, l'an de Rome 707, il vint attaquer l'ennemi de ſa famille & de ſa patrie dans la plaine de Munda. Le combat fut terrible. On ſe diſputa long-tems la victoire qui, plus d'une fois, pencha du côté de Pompée. Les ſoldats de Céſar furent mis en déſordre; & ce grand capitaine au déſeſpoir ſe vit, pour la premiere fois, ſur le point de prendre la fuite; mais il vint à bout d'arrêter ſes guerriers. « Quoi! leur crioit-il, vous » livreriez à des enfans un Général qui a » blanchi avec vous ſous les lauriers! » Ce peu de mots les enflamma d'une telle fureur, qu'en un inſtant, ils ſe rétablirent; attaquerent; enfoncerent l'ennemi, & l'obligerent à chercher une retraite dans les montagnes de la Celtibérie. Cet exploit fut le dernier triomphe de Céſar.

MUNDERKINGEN. (*action de*) Le prince Louis de Bade, ayant fait, en 1703, un détachement conſidérable, l'envoya contre Ausbourg, dans le deſſein de ſurprendre cette ville, l'une des plus puiſſantes de la Souabe. Le maréchal de Villars, qui commandoit dans ces contrées, n'eut pas plutôt pénétré le projet du général Allemand, qu'il réſolut de le faire échouer. Par ſon ordre, M. de Légal alla chercher le détachement; mais il fut prévenu par les ennemis qui, inſtruits de ſa marche, avancerent ſur lui vers la ville de Munderkingen. On ſe rencontre: le combat s'engage; on ſe diſpute long-tems la victoire; enfin le capitaine François, quoique ſurpris, défait les Impériaux, & les met en déroute, le 30 de Juillet. Cet avantage n'em-

n'empêcha point qu'Ausbourg ne reçût les troupes ennemies. Mais cette cité, peu fidèle à la neutralité qu'elle avoit promiſe, en fut bien punie, peu de tems après, par l'electeur de Baviere, qui, l'ayant foudroyée, avec quarante-cinq mortiers & cent trente canons, la contraignit d'ouvrir ſes portes, & de payer d'exceſſives contributions.

MUNICH. (*priſes de*) 1. Au commencement de l'année 1742, les troupes Autrichiennes, commandées par le baron de Mentzel, formerent le ſiége de Munich, capitale de la Baviere. Après quelques attaques, cette ville fut obligée de ſe rendre. Le comte de Kevenhuller en chaſſa le vainqueur, au mois d'Avril; mais, le 5 de Mai ſuivant, il envoya M. de Bérenklau pour la reprendre. Il n'y avoit pas lieu de croire qu'elle ſe défendît long-tems; car elle n'eſt pas fortifiée. En effet, les batteries des Autrichiens ayant été pouſſées avec vigueur, le feu ayant pris à pluſieurs endroits des fauxbours, & le rempart ayant été eſcaladé, elle demanda à capituler. Les Pandoures & les Croates y entrerent en ennemis victorieux, & deshonorerent leur triomphe par les plus grands déſordres.

2. Munich rentra bientôt après ſous la domination de l'électeur de Baviere; & il fallut que, dans les premiers jours de Juin 1743, M. de Bérenklau ſe préſentât encore devant cette place pour la réduire de nouveau. Ses efforts furent heureux. A ſon approche, les Bavarois ſe diſtinguerent; & Munich reçut, pour la ſeconde fois, la loi de cet heureux guerrier. Les Autrichiens y reſterent juſqu'au

mois d'Octobre 1744, qu'ils l'évacuerent, parce que le comte de Seckendorf, profitant de la diverſion faite en Bohême par le roi de Pruſſe, s'avança pour la reprendre. L'électeur de Baviere, qui pour lors étoit empereur, y fit ſon entrée, le 22 du même mois.

MUNSTER. (*priſes de*) 1. Chriſtiern de Brunſwich, évêque de Halberſtad, le plus méchant homme de ſon ſiécle, ſe faiſoit appeller l'*Ami de Dieu*, & l'*Ennemi des Prêtres*. Ornemens d'autel, vaſes ſacrés, images des ſaints, il s'emparoit de tout pour aſſouvir ſa ſacrilége avarice. Il en donna une bien grande preuve dans la priſe de Munſter. A peine eut-il forcé les portes de cette ville, en 1622, qu'il marcha droit à la cathédrale, & s'en fit ouvrir le thréſor où il ſçavoit qu'il y avoit, entr'autres richeſſes, les ſtatues des douze apôtres, toutes d'argent, & d'une grandeur énorme. Dès qu'il les apperçut: « Fainéans, » leur dit-il, d'un air moqueur, eſt-ce ainſi » que vous ſuivez l'ordre de votre Maître? » eſt-ce ainſi que vous parcourez le monde? » De par tous les diables, je vous ferai bien » obéir. » Les ſtatues furent auſſi-tôt enlevées & fondues, par l'ordre du prélat, pour en faire des richſdales.

2. La ville de Munſter fut aſſiégée par les François, en 1759. Elle ſe défendit pendant quelques jours; mais, trop foible pour réſiſter plus long-tems, elle ſe rendit, le 25 de Juillet. Les vainqueurs s'y établirent, & prirent toutes les précautions poſſibles pour conſerver cette place importante. Cette conduite étoit ſage; car, à la fin d'Août ſuivant, un

corps d'Hanovriens se présenta devant la ville, & l'auroit prise vraisemblablement, si le marquis d'Armentieres, qui arrivoit de Wésel, s'étant montré tout-à-coup, ne les eût obligés de se retirer.

MURADAL. (*bataille de*) L'Espagne étoit menacée, depuis long-tems, par la puissance redoutable des Almohades. Les princes Chrétiens se liguerent pour prévenir le joug infidèle, & ils obtinrent du pape une bulle & les mêmes indulgences pour ceux qui se croiseroient en leur faveur, que pour ceux qui alloient combattre en Palestine, ou contre les Albigeois. Méhémed-El-Nasir, Miramolin d'Afrique, au bruit de cet armement formidable, mit sur pied plus de six cens mille hommes, & se disposa à marcher contre les ennemis de sa religion. L'Europe entiere fixoit ses regards sur l'Espagne, & attendoit, avec inquiétude, quel seroit le sort de ce beau royaume. Les deux nations se chercherent enfin. Les Chrétiens avoient à leur tête les rois de Castille, de Navarre & d'Aragon, & comptoient sous leurs drapeaux plus de cent mille combattans. Ils s'avançoient vers cette longue chaîne de montagnes, appellée *Gierra-Moréna*, dont Méhémed avoit occupé le principal passage. Engagés témérairement dans des défilés arides, ils se virent bientôt réduits aux plus tristes extrémités, & ne sçurent quel parti prendre. En s'arrêtant dans ce poste, on s'exposoit à périr de faim & de soif: en décampant, à la vue des Almohades, on hazardoit de perdre toute l'armée; en attaquant l'ennemi, il falloit défiler par une

gorge ſi étroite, que mille ſoldats pouvoient y arrêter & exterminer cent mille hommes. On ſe voyoit à la veille d'une deſtruction totale. Le Miramolin écrivoit déja qu'il tenoit les trois monarques Eſpagnols enfermés dans les bois comme des bêtes ſauves, qui ne pouvoient lui échapper, & que bientôt la grande égliſe de S. Pierre de Rome ſerviroit d'écurie à ſes chevaux. Le hazard & le déſeſpoir les tirerent pourtant de ſes mains. Un berger ſe préſente, & promet de conduire l'armée ſur la cime des montagnes, par un chemin dont lui ſeul avoit la connoiſſance. On marche; on s'avance ſous la conduite du pâtre. On gravit contre des rochers : on franchit des abymes ; on traverſe des vallons : on ſe fait jour à travers des bois qui n'avoient jamais vu les traces d'un mortel. Enfin, après mille fatigues eſſuyées avec joie, après mille obſtacles vaincus avec courage, les Chrétiens arrivent ſur le ſommet d'une montagne; y placent leur camp; s'y fortifient en préſence des Arabes étonnés & qui leur offrent la bataille. Les Eſpagnols, épuiſés par une marche longue & pénible, ſe tiennent dans leurs retranchemens durant deux jours. Enfin, le troiſieme, 16 de Juillet 1210, ils deſcendent dans la plaine, & l'on en vient à une bataille générale, connue ſous le nom des *Naves de Toloſe*, ou de *Muradal* chez les Eſpagnols, & d'*Akab* chez les Maures.

Le roi de Caſtille commandoit le corps de bataille, celui de Navarre conduiſoit la droite; la gauche combattoit ſous les auſpices du roi d'Aragon. Les infidèles firent quatre corps de

leurs troupes. L'entrée de leur camp étoit fermée par une chaîne de fer. Les généraux, de part & d'autre, haranguent leurs ſoldats, & donnent le ſignal. On s'ébranle : on ſe choque. Le centre des Chrétiens fond le premier ſur les Mahométans. Méhémet, vêtu de noir, l'alcoran dans une main, & le ſabre dans l'autre, le reçoit à la tête de ſes plus braves chevaliers. Le combat eſt terrible. On ſe frappe ſans pitié ; on s'immole avec fureur : des ruiſſeaux de ſang inondent la terre ; on apperçoit de toutes parts les horreurs de la mort. Après mille efforts inutiles, les Eſpagnols reculent. Alfonſe de Caſtille, au déſeſpoir, veut s'élancer au milieu des bataillons, pour ne pas ſurvivre à une défaite qu'il croit certaine. Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, retient le monarque furieux, qui fait avancer l'avant-garde, derniere eſpérance des Chrétiens. Ceux qui fuyoient, ſe voyant ſoutenus, retournent à l'ennemi, & recommencent le combat avec une nouvelle ardeur. Tout change. Le déſordre ſe met parmi les Barbares. Ils ſont enfoncés, pourſuivis, renverſés, culbutés, accablés, maſſacrés. Méhémed prend la fuite avec le reſte de ſes troupes, & cherche un aſyle au fond de ſes Etats, après avoir perdu plus de deux cens mille hommes. Cette victoire fut d'autant plus ſenſible, qu'elle avoit été moins eſpérée. Si l'on en croit la Lettre du roi de Caſtille au pape Innocent & les auteurs Eſpagnols, les vainqueurs ne perdirent que vingt-cinq ſoldats. On vit, durant la bataille, une croix de feu briller dans le ciel. Des anges & des ſaints

combatrirent en faveur des fidèles. Enfin, les Chrétiens ayant reſté deux jours ſur le champ de bataille, & ne s'étant ſervi, pour la cuiſine & leurs autres uſages, d'autre bois que de celui des flèches & des lances des ennemis, ne purent en brûler que la moitié. Pour éterniſer la mémoire de cet heureux ſuccès, qui ſauvoit l'Eſpagne, on inſtitua à Tolède une fête ſous le nom de *Triomphe de la Croix*.

MURCIE. (*priſe de*) Après la fameuſe bataille de Léthé, le conquérant de l'Eſpagne, Tarik, voulant profiter de ſa victoire, s'approcha de Murcie, l'une des principales villes du royaume, & ſe mit en devoir de l'aſſiéger. Le gouverneur n'étoit point en état de réſiſter; mais il ne vouloit ſe rendre qu'à d'honnêtes conditions. Pour remplir ſes vues, il uſa de ce ſtratagême. Il fit habiller en hommes toutes les femmes qui ſe trouvoient dans la place; &, après leur avoir fait prendre les armes, il les rangea ſur les remparts. Les Arabes, voyant une garniſon nombreuſe, accepterent avec joie l'offre, que leur firent les Chrétiens, de leur remettre la place, avec promeſſe que l'on ne troubleroit point les habitans dans l'exercice de leur religion, ni dans la poſſeſſion de leurs biens.

MURET. (*bataille de*) Pierre II, dit *le Catholique*, ne voyoit qu'avec douleur la chute de Raimond, comte de Toulouſe, ſon beau-frere, & la tyrannie de Simon de Monfort. Ce monarque réſolut de faire enfin un grand effort en faveur du prince & des princeſſes dépouillés; &, en 1213, il vint mettre le ſiége devant Muret, vraie bicoque,

mais dont la garniſon incommodoit beaucoup Toulouſe. Monfort s'enferma dans la place, avec mille ou douze cens cavaliers, tant chevaliers que ſergens, & ſept cens fantaſſins. Il partage cette petite armée en trois corps, en l'honneur de la ſainte Trinité; leur promet qu'ils iront droit en paradis, ſans paſſer par le purgatoire, s'ils ont le bonheur de mourir dans cette ſainte & glorieuſe guerre; ſort de Muret, comme un lion affamé de carnage; fond ſur les troupes ennemies, qui montoient à cent mille combattans, diſent les hiſtoriens imbécilles de ce ſiécle; les renverſe, les culbute, les taille en piéces, & remporte un glorieux triomphe. Le roi d'Aragon, preſſé vivement par deux ſeigneurs François, Alain de Rouci, & Florent de Ville, combat & meurt en héros. Tout prend la fuite. Quinze ou vingt mille hommes reſtent ſur la place; ſept mille ſe noient dans la Garonne, en voulant éviter la pourſuite des vainqueurs: tout le reſte ſe diſſipe. Le général de l'Egliſe ne perdit pas un ſeul ſoldat, ou n'en perdit que neuf. Cette victoire abbatit entièrement le parti du malheureux comte de Toulouſe.

MURGANCE. (*priſe de*) Le proconſul Décius-Mus avoit tellement accablé les Samnites ſous le poids de ſes armes toujours victorieuſes, que ces anciens rivaux de la grandeur Romaine avoient enfin été forcés d'abandonner leur pays. Il ne leur reſtoit plus qu'une ville; mais c'étoit la plus forte & la plus importante de leurs places. Ils réſolurent de la défendre; & les Romains vinrent les attaquer dans ce dernier aſyle, l'an 296 avant

J. C. On dreſſa les machines : une grêle de pierres & de feux tomba ſur la cité, & porta dans tous les quartiers la déſolation & la mort. Les béliers, lancés contre les murailles par des bras vigoureux, eurent bientôt fait une large brèche. On donne le ſignal de l'aſſaut. On dreſſe les échelles : on grimpe ſur les remparts ; on chaſſe les troupes qui les défendent avec courage. Le ſoldat vainqueur ſe répand dans la ville, dont les richeſſes deviennent la récompenſe de ſa valeur.

MURSE. (*batailles de*) 1. L'an de J. C. 260, Ingénuus, général de l'empereur Gallien, ſe fit proclamer Auguſte en Illyrie. A cette nouvelle, le Prince, que la colere avoit rendu courageux, ſe mit à la tête de ſes troupes, & vint attaquer le rebelle dans la plaine de Murſe, en Pannonie. Ingénuus fut vaincu & tué ſur le champ de bataille. Gallien ſignala ſa victoire en immolant à ſa vengeance tous les partiſans & tous les ſoldats de l'uſurpateur.

2. L'empereur Conſtance, ayant réſolu de détruire la tyrannie de Magnence, en 351, joignit cet ambitieux près de Murſe, avec une armée qui montoit, ſelon Zonare, à quatre-vingt mille combattans. L'action fut vive & ſanglante. Long-tems on diſputa la victoire. Les premiers officiers des deux partis perdirent la vie en ſignalant leur courage. Parmi ceux qui ſe diſtinguerent le plus, du côté de Conſtance, on remarqua ſur-tout le brave Ménélaüs. Ce guerrier, chef des cavaliers Arméniens, tiroit à-la-fois trois flèches, dont il perçoit en même tems trois ennemis. Une

foule de ſoldats tomba ſous le coups de ce redoutable capitaine ; & c'eſt principalement à ſa bravoure que l'empereur fut redevable de la victoire qui couronna ſes drapeaux. Il avoit atteint d'un trait mortel le général de Magnence, nommé *Romule*. Celui-ci, tout bleſſé qu'il étoit, recueillit ſes forces, & employa ce qui lui reſtoit de vie pour l'arracher à celui qui lui donnoit la mort. La chute de ces deux héros fut la fin du combat. Les troupes du tyran prirent la fuite, abandonnant aux vainqueurs une multitude de priſonniers & de riches dépouilles. Depuis cette défaite, Magnence ne fit plus qu'errer de provinces en provinces, juſqu'à ce qu'ayant été tout-à-fait accablé près d'un lieu nommé alors *Mont-Séléuque*, entre Luc & Gap, dans le Dauphiné, il termina ſes jours dans la ville de Lyon où il s'étoit réfugié.

MYCALE. (*combat naval de*) Le même jour que les Grecs combattirent à Platée, leur armée navale, commandée par Xantippe, Athénien, & Léotychide, roi de Sparte, remporta une grande victoire, proche de Mycale, l'un des promontoires de l'Aſie mineure, ſur les reſtes de la nombreuſe flotte des Perſes. Les ennemis vaincus, ayant débarqué, ſe rangerent en bataille, au nombre de cent mille. Les Grecs accepterent le combat, & mirent en fuite cette grande armée. Diodore de Sicile rapporte, comme tous les autres auteurs Grecs, qu'avant ce combat, les troupes étoient inſtruites de la victoire de Platée, quoiqu'il y eût entre deux toute la mer Egée, qu'on ne pouvoit traverſer qu'en

pluſieurs jours de navigation. Mais le même hiſtorien nous apprend que ce fut un ſtratagême de Léotychide qui, voyant ſes ſoldats troublés par la crainte que leurs compatriotes ne ſuccombaſſent à Platée, fit répandre le bruit que les Perſes avoient été défaits, afin de réveiller leur courage. *An du monde* 3525.

MYLE. (*combat naval près des côtes de*) Rome ſentit bien que Carthage lui ſeroit ſupérieure tant qu'elle auroit l'empire de la mer. Il fallut donc ſonger à équiper une flotte. Les canots du détroit de Meſſine devinrent bientôt des vaiſſeaux & des galeres, parmi une nation appliquée, induſtrieuſe, que le travail ne rebutoit pas, qui profitoit de tout, & qui aimoit à vaincre les difficultés même les plus rebutantes. La république ſe vit bientôt en état de combattre ſur un élément nouveau; & ſes eſſais furent des prodiges. On équipa, dans l'eſpace de deux mois, cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs; &, après s'être exercé à la manœuvre durant quelque tems, on mit la flotte en mer. Duilius, conſul de cette année, la commandoit. Cet habile capitaine, s'appercevant que ſes vaiſſeaux n'étoient pas faciles à remuer, à cauſe de leur peſanteur, ſuppléa ſur le champ à cet inconvénient, par une machine qui accrochoit les vaiſſeaux ennemis, & fourniſſoit aux ſoldats le moyen de combattre homme à homme; avantage conſidérable pour la valeur Romaine. Les deux flottes ſe rencontrerent près des côtés de Myle, au ſeptentrion de la Sicile. Les Carthaginois, pleins de mépris pour des ennemis à qui la marine étoit

abſolument inconnue, s'avancent fièrement, moins pour combattre que pour recueillir les dépouilles dont ils ſe croyoient déja maîtres. Ils furent pourtant ſurpris, à la vue de ces machines inconnues, élevées ſur la proue de chaque vaiſſeau. Ils le furent bien plus encore, quand ces mêmes machines, abbatues tout-à-coup, & lancées avec force contre leurs galeres, les accrocherent, malgré leurs efforts, & les obligerent à en venir aux mains, comme ſi l'on eût été en pleine campagne. Les fiers Carthaginois furent vaincus. Les Romains prirent quatre-vingt vaiſſeaux, parmi leſquels étoit la galere à ſept rangs de rames, que montoit le général, & qui avoit appartenu à Pyrrhus. La république reſſentit une vive joie du ſuccès de ce premier combat. Pour en témoigner ſa reconnoiſſance à Duilius, elle lui décerna un glorieux triomphe, & lui accorda la permiſſion particuliere d'avoir une muſique & des flambeaux à l'heure de ſon ſouper; légere récompenſe dont Rome payoit la véritable gloire. La fauſſe s'achete à plus haut prix, dans notre ſiécle. *An de Rome* 492.

MYONNÈSE. (*combat de*) Polyxénide, amiral d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, ayant rencontré, près de Myonnèſe, ville maritime d'Ionie, la flotte Romaine, commandée par Emilius, oſa l'attaquer avec toutes ſes forces. En vain il eut recours à toutes les reſſources de l'art : il ne fut pas plus heureux qu'à la journée de Coryque. Après un aſſez long combat, il fut entièrement défait. Vingt-neuf de ſes vaiſſeaux furent coulés à

fond ou brûlés; & treize tomberent entre les mains des vainqueurs. *L'an 190 avant J. C.*

MYSIENS. (*défaite des*) L'an 39 avant l'ère chrétienne, M. Craſſus, fils de ce Craſſus ſi connu par ſes richeſſes immenſes, fut envoyé contre les Myſiens, peuple barbare, qui avoit provoqué le courroux des Romains. Pendant que ce général rangeoit ſon armée en bataille, un perſonnage conſidérable d'entre les ennemis ſortit de ſes lignes; &, s'avançant avec une noble fierté : « Qui êtes-» vous, s'écria-t-il? »... Nous ſommes les » Romains, maîtres de toutes les nations, » lui répondit quelqu'un. »... Avant que vous » puiſſiez prendre ce titre, repliqua l'auda-» cieux Myſien, il faut nous vaincre, il faut » nous dompter. » Tant d'intrépidité ſembloit annoncer une vigoureuſe réſiſtance. Cependant un frivole épouvantail, un badinage d'enfant déconcerta cette nation préſomptueuſe, & lui fit prendre une fuite précipitée. Un centurion Romain s'aviſe de mettre ſur ſon caſque un braſier allumé, dont la flamme ondoyante s'élançoit par ſecouſſes. Il s'avance vers les ennemis, dans cet équipage. A cette vue, les crédules Barbares crurent avoir à combattre un monſtre qui vomiſſoit le feu. Tout leur courage ne put tenir contre un ſi redoutable objet. Saiſis de crainte, ils ſe hâterent d'augmenter, par leur ſoumiſſion, le nombre des eſclaves de Rome.

MYTISTRATE. (*priſe de*) La ſeptieme année de la premiere guerre Punique, le conſul Atilius, qui avoit eu le département de la Sicile, s'attacha au ſiége de Mytiſtrate,

place très-forte, plusieurs fois attaquée par ses prédécesseurs, mais toujours sans succès. Après une longue & vigoureuse résistance, la garnison Carthaginoise, fatiguée des cris & des lamentations des femmes & des enfans, qui demandoient la cessation des maux cruels dont ils étoient les victimes depuis long-tems, sortit pendant la nuit, & laissa les habitans maîtres de leur sort. Ils se rendirent aux Romains. Cette soumission volontaire méritoit un traitement plein de douceur; mais le soldat furieux égorgea tout ce qui s'offrit à sa vengeance; & le carnage ne cessa qu'après que le Consul eut promis à son armée l'argent de la vente des prisonniers. Les tristes restes de ces malheureux citoyens furent vendus à l'encan; & la ville fut détruite.

[N A C]

NACOLIE. (*journée de*) Peu satisfait du haut rang qu'il tenoit dans l'Empire, l'ambitieux Procope osa s'en rendre le maître, & franchir l'immense intervalle qui sépare le sujet du souverain. Aimé des troupes, il se vit, en peu de tems, à la tête d'une armée capable de faire trembler Valens qui siégeoit alors sur le thrône des Césars. Heureux autant que peut l'être un usurpateur, les plus grands succès couronnerent ses premieres démarches. Mais bientôt il devint lui-même, par une conduite trop fiere, l'artisan de ses malheurs. La fortune rougit de ses caprices; & ceux qui avoient élevé le rebelle, s'empresserent de renverser leur ouvrage. Valens, en prince habile, sçut profiter du mécontentement général. Ses présens, ses promesses, ses menaces même gagnerent la plus grande partie des séditieux. Il ne restoit plus à Procope que des soldats sans nom, sans courage, tristes débris d'une puissance formidable, lorsque, le 27 de Mai 366, il fut rencontré près de Nacolie par l'armée Impériale. De part & d'autre, on se range en bataille. Le bruit des instrumens militaires annonce une action terrible. On s'ébranle: on s'approche. Le rebelle parcourt les rangs, anime ses guerriers, les remplit de courage. Le premier choc est furieux: la victoire balance. Elle va se déclarer pour l'usurpateur. Tout-à-coup les deux

tiers de ſes troupes ſe joignent à celles de Valens qui les avoit gagnées : tout change. Procope, abandonné, s'abandonne lui-même. Il cherche un aſyle dans les forêts de la Phrygie. On le pourſuit : on l'arrête ; on le conduit au camp. Là, ce malheureux, ſans proférer un ſeul mot, ſans lever les yeux, ſans pouſſer un ſoupir, attendit le coup mortel, qui lui trancha la tête ; qui renverſa ſes projets criminels, & qui abbatit, en même tems, la rebellion.

NAËRDEN. (*ſiége de*) En 1572, Frédéric de Tolède, voulant profiter de l'hiver pour continuer ſes conquêtes ſur les Flamands rebelles, entra dans la Hollande, avec une armée nombreuſe, à laquelle il croyoit que rien ne pourroit réſiſter. Cependant il ſe vit arrêté, dès le premier pas qu'il fit, ſous les murs de Naërden, petite ville voiſine de la mer, & ſituée dans un terrein très-bas, au milieu d'une eſpece de lac que forme le Vecht, qui, après l'avoir traverſée, va ſe précipiter dans le golfe de Zuiderzée. Ce poſte avantageux étoit devenu la retraite d'un grand nombre de Proteſtans de toutes les nations. Frédéric fit d'abord ſommer la ville de ſe rendre. Mais les habitans, animés par les huguenots François, & par les révoltés de la province, qui leur promettoient du ſecours, ne ſongerent qu'à défendre avec courage leur liberté, leur religion, leur fortune. Le digne fils du duc d'Albe, irrité de cette audace, fait approcher ſon artillerie. Des torrens de flammes fondent avec bruit ſur la place rebelle. Les remparts tombent en poudre ; les édifices

s'écroulent : Naërden eſt ſur le point d'être emportée. La terreur devient générale : tous les citoyens demandent à ſe rendre. On entre en négociation. La capitulation eſt mal accueillie, & plus mal obſervée encore par les troupes d'Eſpagne; & Naërden éprouve bientôt la plus funeſte cataſtrophe. Le pillage fut le moindre de ſes maux. Les François & les Proteſtans, renfermés dans ſes murs, furent impitoyablement maſſacrés. Les vainqueurs, épris d'une fureur aveugle, & tourmentés par la ſoif de l'or, traiterent de la maniere la plus cruelle un pere de famille, pour le forcer à découvrir ſon argent, & lui donnerent la mort, après avoir deshonoré ſa femme à ſes yeux. Ils pendirent enſuite cette malheureuſe épouſe par un pied, la tête en bas, les mains liées derriere le dos; attacherent auprès d'elle ſon fils, encore enfant, triſte témoin de toutes ces horreurs, & laiſſerent ces deux infortunées victimes expirer de faim & de douleur. Les écrivains Hollandois diſent qu'un jeune homme parfaitement beau vint les conſoler, les nourrir, après les avoir détachés, ſans doute, & ſe déclara leur protecteur. Le plus terrible incendie mit le comble au triſte ſort de Naërden; &, à la réſerve d'une égliſe & d'un couvent, il n'en reſta preſqu'aucun veſtige.

Quelque tems après, les Hollandois la rétablirent; & c'étoit une place très-importante, lorſqu'en 1672, le marquis de Rochefort envoya un détachement pour s'en emparer. Les habitans, inſtruits, ſans doute, par les diſgraces de leurs peres, ſe rendirent ſans réſiſtance;

ſiſtance; & le capitaine François entra dans la ville, le 12 de Juillet. Le prince d'Orange la reprit, le 14 de Septembre de l'année ſuivante, après trois jours de tranchée ouverte.

NAËSBY. (*bataille de*) Les Parlementaires, commandés par le chevalier Thomas Fairfax, ayant rencontré, près de Naësby, l'armée de Charles I, ſe camperent avantageuſement vis-à-vis de ce monarque, dans le deſſein de le combattre, ſi la fortune leur en offroit l'occaſion favorable. Le roi d'Angleterre eut l'imprudence de marcher le premier à l'ennemi, le 25 de Juin 1645. Le prince Robert, ſon neveu, au lieu de ſe retrancher dans un poſte commode, & d'y attendre les rebelles, n'écouta que l'impétuoſité de ſon courage; &, ſur les dix heures du matin, il ſe précipita, comme un torrent, ſur tout ce qu'il trouva devant lui. Tout prit la fuite. Il s'empara de ſix piéces de canon. Il pourſuivit les fuyards loin du champ de bataille. L'infanterie, commandée par le colonel Aſtley, ne fut pas moins heureuſe. Elle enfonça le corps de bataille, qui lui étoit oppoſé. La victoire étoit certaine & complette, ſi le bouillant Robert, emporté trop loin par ſa téméraire bravoure, eût ſecondé les efforts du Colonel. Mais, ébloui par un ſuccès ſi prompt, il laiſſa le Roi avec ſon corps de réſerve, expoſé à quatre corps des ennemis, à la tête deſquels étoit Cromwel. Alors le combat changea entièrement de face. Les Royaliſtes, ſaiſis d'une terreur panique, tournerent le dos, & s'enfuirent. Robert fut obligé de les ſuivre, en ſe reprochant, mais trop tard, ſa funeſte préci-

pitation. Le monarque, outre une infinité de braves gens qui perdirent la vie dans cette triſte journée, abandonna à Fairfax ſon infanterie, ſon canon & ſes bagages, parmi leſquels on trouva une caſſette qui renfermoit ſes papiers les plus précieux, & les Lettres que la Reine écrivoit de Paris à ſon malheureux époux. Les ſentimens d'affection & de tendreſſe dont elles étoient pleines, furent, pour les membres du parlement auxquels on les envoya, un objet de raillerie. Les doux épanchemens de l'amour conjugal parurent, à ces lâches ſectateurs d'une liberté frivole, une choſe bien ridicule dans un ſouverain. Ils pouſſerent l'inſolence juſqu'à les faire imprimer, pour les expoſer aux riſées d'un vulgaire licentieux, impudent, ſans politeſſe & ſans mœurs (*a*).

NAGRA. (*priſe de*) L'an 523, Dunaan, roi des Homérites, vint aſſiéger, avec une armée de cent vingt mille hommes, Nagra, grande & puiſſante ville ſituée au nord de ſes Etats. Il l'attaqua vainement durant pluſieurs jours. Il

(*a*) Autrefois les Athéniens ayant intercepté un paquet de Lettres, que Philippe, roi de Macédoine, écrivoit à pluſieurs de leurs ennemis, elles furent ouvertes en préſence du Sénat. Mais, ayant trouvé, parmi les autres, une Lettre adreſſée à la reine Olympia, épouſe du monarque, l'Aréopage l'envoya toute cachetée à cette Princeſſe. Ce corps illuſtre, bien plus ſage que cette troupe de fanatiques, qui compoſoit alors le conſeil d'Angleterre, penſoit que les ſecrets d'un mari & d'une femme devoient être ſacrés chez toutes les nations.

jura aux habitans de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient leurs portes. Mais ce Prince perfide & cruel ne fut pas plutôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richeſſes; fit brûler les égliſes, les prêtres, & tout le peuple qui s'y étoit réfugié. Les habitans, qui refuſerent de renoncer à la foi, furent mis à mort, avec leurs femmes & leurs enfans. L'Egliſe met au nombre des Bienheureux tous ces religieux citoyens, parmi leſquels on diſtingue Aréthas, ſa femme Rouma, & ſes filles qui ſouffrirent le martyre avec une conſtance héroïque.

NAHAVEND. (*bataille de*) Roſtam, ayant raſſemblé tous les Perſes en état de porter les armes, s'avança dans l'Irac Perſique, à la tête d'une armée innombrable. Nooman, général des Saraſins, vint à ſa rencontre, & l'atteignit près de Nahavend. Les Perſes firent les derniers efforts pour ſoutenir leur monarchie expirante. Nooman fut tué dans la mêlée; & les Muſulmans alloient prendre la fuite, lorſque Hodaïfa, l'un des principaux officiers, s'étant mis à leur tête, ranima leur courage; &, malgré l'opiniâtre valeur des Perſes, il rompit leurs eſcadrons, & en fit une horrible boucherie. C'eſt cette journée qui décida du ſort de la Perſe, que les Arabes appellent *la victoire des victoires*, *le triomphe par excellence*. Depuis cette bataille, les malheureux vaincus n'oſerent plus paroître en corps d'armée devant leurs vainqueurs. *638 de J. C.*

NAÏSSUS. (*bataille de*) L'an de J. C. 269, une armée de Goths, compoſée de trois cens vingt mille combattans, inonda les terres

de l'Empire Romain, & commit par-tout les plus horribles ravages. Mais ces Barbares, peu inſtruits dans l'art militaire, vinrent échouer contre les villes qu'ils oſerent attaquer; & ils étoient extrêmement affoiblis, lorſque l'empereur Claude II les atteignit près de Naïſſus, aujourd'hui Niſſa, dans la Servie. A peine les eut-il apperçus, qu'il fit donner le ſignal du combat. Il fut long; il fut opiniâtre. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enfin un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroiſſoient impraticables pour venir prendre les ennemis en queue, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths prirent la fuite, après avoir perdu plus de cinquante mille hommes.

NAJARA. (*bataille de*) Bertrand du Gueſclin, le héros de ſon ſiécle, à la tête d'une armée compoſée de brigands François, Anglois, Flamands, Gaſcons, Bretons & Allemands, appellés *Tard-venus*, *grandes Compagnies*, *Marcadiers*, avoit déthrôné Pierre le Cruel, roi de Caſtille, pour couronner à ſa place Henri de Tranſtamare, ſon frere. Le monarque dépouillé eut recours au fameux prince de Galles, qui lui promit de le rétablir, & ſe mit auſſi-tôt en marche pour la Caſtille. A cette nouvelle, Henri, toujours ſecondé de du Gueſclin, raſſembla toutes ſes troupes qui montoient à près de cent mille hommes, & vint au-devant de ſon rival. L'armée du prince de Galles étoit beaucoup moins nombreuſe; mais elle ne comptoit ſous ſes drapeaux que des guerriers invincibles, & qui s'étoient déja couverts de gloire aux champs

de Créci & de Poitiers. Du Gueſclin, qui connoiſſoit combien ils étoient redoutables, donna à Henri le ſage conſeil de ne point livrer de bataille; de couper les vivres à l'ennemi; de le ruiner en détail. Mais les Caſtillans, qui, pour leur malheur, ſembloient avoir pris tout le feu, toute la fougue des François leurs alliés, crierent bientôt, en menaçant, qu'on les menât à l'ennemi. Tranſtamare eut la foibleſſe de céder à leur impatience. La bataille s'engagea donc, le 6 d'Avril 1366, veille du dimanche des Rameaux, entre Najara & Navarette. Dès le commencement de l'action, le comte de Tello, frere de Henri, prit la fuite avec toute l'aîle gauche. Tout le reſte de l'armée fit des prodiges de valeur. Le prince de Galles, qui parcouroit tous les rangs, & mettoit le comble à ſes exploits, animoit ſes ſoldats par ſon exemple. Pierre & lui tomberent enſemble ſur le corps de bataille où commandoient Tranſtamare & du Gueſclin, qui ſoutinrent ce double effort avec autant de préſence d'eſprit que de courage. Trois fois, ils rallierent leurs troupes, & les ramenerent au combat; enfin, après avoir employé tout ce que peut l'adreſſe & la valeur, il fallut fuir. Henri ſe ſauva; mais le général François fut pris avec un grand nombre de chevaliers du premier mérite. Cette victoire rétablit Pierre ſur le thrône, par une révolution auſſi prompte que celle qui l'en avoit chaſſé. Auſſi-tôt qu'il apperçut le prince de Galles, il voulut ſe jetter à ſes pieds. Edouard s'avança précipitamment au-devant de lui. « Chier couſin, lui dit le mo-

» narque, je vous dois moult de graces pour » la belle journée que j'ai eu par vous... » Sire, reprit le modeſte & généreux vain- » queur, rendez-en graces à Dieu; car la » victoire vient toute de lui, non pas de » moi.»

NAMSLAW. (*priſe de*) En 1741, le roi de Pruſſe, voulant conſerver la communication de l'Oder, fit attaquer, ſur la fin de Juillet, par le prince d'Anhalt-Deſſau, la ville de Namſlaw, en Siléſie, dans la principauté de Breſlaw. La garniſon Autrichienne, à la premiere nouvelle de la marche du Prince, ſe retira avec précipitation. On trouva dans ce poſte important un magaſin conſidérable de fourrages, & quelques piéces de canon.

A la fin de 1744, les troupes de la reine de Hongrie s'emparerent de Namſlaw; mais elles en furent chaſſées par les Pruſſiens, au mois de Janvier 1745.

NAMUR. (*ſiéges de*) 1. En 1692, Louis XIV forma le ſiége de Namur, la plus forte place des Pays-bas, & par ſa ſituation au confluent de la Sambre & de la Meuſe, & par une citadelle bâtie ſur des rochers eſcarpés, inacceſſibles. Il prit la ville, le 5 de Juin, après huit jours de tranchée ouverte. Le château ne ſe rendit qu'à la fin du mois. Pendant que le monarque hâtoit ſa conquête, le maréchal de Luxembourg couvroit ſes opérations, & empêchoit le roi Guillaume de paſſer la Méhaigne, à la tête de quatre-vingt mille hommes.

Le gouverneur de la place hazarda une ſortie, dans laquelle il perdit environ cinq cens

hommes. Le jeune comte de Lémos un d'entr'eux, ayant été rencontré par un Grenadier à cheval, nommé *Sans-Raiſon*, lui demanda quartier, lui promettant cent piſtoles, & lui préſentant ſa bourſe où il y en avoit trente-cinq. Le Grenadier, qui venoit de voir périr le lieutenant de ſa compagnie, homme plein de valeur & de piété, chéri des troupes, eſtimé du Roi, & qui s'appelloit *Roquevert*, fut inexorable, & maſſacra l'Eſpagnol. Les ennemis envoyerent demander le corps qui leur fut rendu, & le Grenadier Sans-Raiſon renvoya auſſi les trente-cinq piſtoles qu'il avoit priſes au mort, en diſant : « Tenez, » voilà ſon argent. Les Grenadiers ne mettent » la main ſur les gens que pour les tuer. »

On amena au maréchal de Luxembourg un officier Eſpagnol, qu'un des partis de l'armée d'obſervation avoit pris, & qui s'étoit fort bien battu. Le Maréchal lui trouvant de l'eſprit, lui dit : « Vous autres Eſpagnols, je » ſçais que vous faites la guerre en honnêtes » gens, & je la veux faire avec vous de » même. » Enſuite il le fit dîner avec lui ; puis lui fit voir toute ſon armée ; après quoi, il le congédia, en lui diſant : « Je vous rends » votre liberté. Allez trouver M. le prince d'O- » range, & racontez-lui ce que vous avez vu. »

Un boulet de canon emporta la tête d'un des Suiſſes de l'armée Françoiſe, qui montoient la tranchée. Un autre Suiſſe, ſon camarade qui étoit auprès de lui, ſe mit à rire de toute ſa force, en diſant : » Ho ! ho ! cela eſt » plaiſant. Il reviendra ſans tête au camp. »

Dans l'attaque d'un ouvrage, M. le comte

de Toulouſe, qui étoit auprès du Roi, reçut dans le bras un coup de mouſquet. On entendit le bruit de la balle; & le monarque demanda ſi quelqu'un étoit bleſſé? « Il me » ſemble, dit, en ſouriant, le jeune Prince, » que quelque choſe m'a touché. » Cependant la contuſion étoit conſidérable, & la balle avoit noirci le galon de la manche, comme ſi le feu y avoit paſſé.

Un ſoldat du régiment des Fuſiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion. Un coup de canon vint & emporta ſon gabion: auſſi-tôt il en alla poſer à la même place un autre, qui fut ſur le champ emporté par un autre coup de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſieme, & l'alla poſer. Un troiſieme coup de canon emporta ce troiſieme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos; mais ſon officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit: « J'irai; mais j'y ſerai tué. » Il y alla; &, en poſant ſon quatrieme gabion, il eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint, ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon officier: « Je l'avois bien dit. » Il fallut lui couper le bras qui ne tenoit preſqu'à rien. Il ſouffrit l'amputation, ſans proférer un ſeul mot; &, après cette opération cruelle, il dit froidement: « Je ſuis donc hors d'état de travailler; » c'eſt maintenant au Roi à me nourrir. »

La priſe de Namur fut le dernier des exploits de Louis XIV; car depuis il ne commanda plus ſes armées en perſonne.

2. Trois ans après, Guillaume, à qui l'on

avoit prodigué les railleries & la ſatyre, pour avoir perdu Namur, vint l'attaquer aux yeux d'une armée beaucoup plus forte que n'avoit été la ſienne, quand il eſſaya vainement de la ſecourir. Il y trouva de nouvelles fortifications, ouvrage de Vauban. La garniſon Françoiſe, qui la défendoit, étoit une armée; car, dans le tems qu'il en forma l'inveſtiſſement, le maréchal de Boufflers, général actif, appliqué, & qui ne ménageoit pas plus ſes ſoins que ſa vie, ſe jetta dans la place avec ſept régimens de Dragons. Ainſi Namur comptoit ſur ſes remparts plus de ſeize mille combattans, & voyoit non loin d'elle une armée de cent mille hommes ſous les ordres du maréchal de Villeroi, toujours prête à la ſecourir. Mais la ſituation du terrein, coupé de bois, de défilés, de marécages, arrêta les François, comme elle avoit arrêté Guillaume. Boufflers, le comte de Guiſcard, gouverneur de la ville, le comte de Lomont du Châtelet, commandant de l'infanterie, tous les officiers, tous les ſoldats oppoſerent aux diverſes attaques de l'ennemi la plus héroïque réſiſtance, mais qui ne recula pas leur défaite de deux jours. Quand une place eſt aſſiégée par une armée ſupérieure, que les travaux ſont bien conduits, que la ſaiſon eſt bien favorable, on ſçait à-peu-près en combien de tems elle ſera priſe, quelques efforts qu'on faſſe pour la défendre. Guillaume entra dans Namur, le 4 d'Août, après vingt-ſix jours de tranchée ouverte ; & ſur le champ il attaqua le château, dernier aſyle des aſſiégés. Il le fit battre avec plus de cent cinquante piéces

de canon, & cinquante-cinq mortiers. Ces foudres cauſerent, en peu de tems, un fracas ſi terrible, que les ſouterreins étoient à peine capables de mettre à couvert la moitié de la garniſon; & tous les jours les bombes écraſoient près de cent hommes. Enfin, après avoir perdu près de dix mille guerriers, on capitula. Le maréchal de Boufflers fut d'abord arrêté, ſous prétexte qu'on avoit retenu quelques ſoldats priſonniers contre la foi des traités. Mais, bientôt après, on rougit de cette baſſe politique; & Boufflers fut relâché.

A ce ſecond ſiége de Namur, on vit une de ces actions magnanimes, digne de trouver place dans un ouvrage, dont l'objet eſt de conſacrer aux éloges de la poſtérité toutes les vertus qui honorent & diſtinguent l'homme de guerre. Dans l'armée du roi Guillaume étoient deux guerriers du régiment d'Hamilton, l'un bas-officier, nommé *Union*, l'autre ſimple ſoldat, appellé *Valentin*. Une maîtreſſe, peut-être favorable, ſuivant l'uſage, à tous deux à-la-fois, les avoit rendus rivaux; & les querelles particulieres, que leur amour avoit fait naître, en firent bientôt des ennemis irréconciliables. Union, qui ſe trouvoit l'officier de Valentin, ſaiſiſſoit toutes les occaſions poſſibles de le tourmenter & de faire éclater ſon reſſentiment. Le ſoldat ſouffroit tout ſans ſe plaindre; ou, s'il gémiſſoit quelquefois de cette tyrannie, jamais il n'oublioit l'obéiſſance aveugle que lui preſcrivoient les loix du ſervice. Pluſieurs mois s'étoient paſſés dans cet état, lorſqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du châ-

teau de Namur. Les François firent une ſortie où l'officier Union reçut un coup de feu dans la cuiſſe. Il tomba; &, comme les François preſſoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à ſon ennemi. « Ah! » Valentin! Valentin! s'écria-t-il, peux-tu » m'abandonner? » Valentin, à ſa voix, courut précipitamment à lui; &, au milieu du feu des François, il mit l'officier ſur ſes épaules, & l'enleva courageuſement, à travers les dangers, juſqu'à la hauteur de l'abbaye de Salſine. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, ſans toucher à l'officier. Valentin tomba ſous le corps de ſon ennemi qu'il venoit de ſauver. Celui-ci, oubliant alors ſa bleſſure, ſe releva, en s'arrachant les cheveux; &, ſe jettant auſſi-tôt ſur le cadavre défiguré de ſon libérateur: « Ah! Valentin, s'écria-t-il, » cher Valentin! eſt-ce donc pour moi que » tu meurs? pour moi, qui te traitois avec » tant de barbarie? Homme généreux! je ne » pourrai pas te ſurvivre! je ne le veux pas!... » Non. » Il fut impoſſible de le ſéparer de ce corps enſanglanté. Enfin on l'enleva, tenant toujours embraſſé ſon cher bienfaiteur; &, pendant qu'on les portoit ainſi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoiſſoient leur inimitié, pleuroient à-la-fois d'admiration & de douleur. Lorſqu'Union fut ramené dans ſa tente, on panſa de force la bleſſure qu'il avoit reçue; mais, le jour ſuivant, ce malheureux, appellant toujours Valentin, mourut accablé de regrets.

3. Cette expédition, qui fut regardée comme

l'un des plus grands exploits du roi Guillaume, avoit coûté beaucoup à Namur dont preſque toutes les fortifications étoient renverſées. On les releva : l'on en fit de nouvelles. La citadelle, déja preſqu'inexpugnable par ſa ſituation avantageuſe, fut environnée de douze autres forts bâtis ſur la cime des rochers voiſins. Enfin plus d'un demi-ſiécle de tranquillité rendit à cette ville importante ſa premiere opulence & ſon ancien éclat. En 1746, elle étoit paſſée ſous la domination de la maiſon d'Autriche, lorſque le maréchal de Saxe entreprit d'en faire le ſiége. Le prince Charles, qui commandoit alors l'armée des Alliés, fit en vain tout ce qu'il put pour le prévenir. Le général François l'obligea de s'éloigner, & de lui laiſſer la campagne libre. Le prince de Clermont fut chargé de cette expédition. C'étoient douze places qu'il falloit prendre. On ouvrit la tranchée, le 10 de Septembre. On attaqua pluſieurs forts à-la-fois. Ils furent tous emportés. M. de Brulart, aide-major général, plaçant les travailleurs après les grenadiers, dans un ouvrage qu'on avoit pris, leur promit double paye, s'ils avançoient le travail. Ils firent plus qu'on ne leur demandoit, & refuſerent la double paye. Le fort Ballard fut pris, en plein jour, par trois officiers ſeulement; M. de Launai, aide-major, M. d'Aniere, capitaine dans Champagne, & M. de Clamouze, jeune Portugais, du même régiment, qui, ſautant ſeul dans les retranchemens, fit mettre bas les armes à toute la garniſon. Après neuf jours d'attaque, la ville capitula. La garniſon fut obligée de ſe

retirer dans la citadelle pour la capitulation. Au bout d'onze jours, elle en fit une nouvelle, par laquelle elle fut toute priſonniere de guerre. Elle conſiſtoit en douze bataillons, dont dix étoient Hollandois.

NANCI. (*bataille de*) Charles, duc de Bourgogne, fier de ſes anciens exploits, faiſoit une guerre cruelle à René, duc de Lorraine. En 1476, il forma le ſiége de Nanci, ſa capitale. Auſſi-tôt René vint au ſecours de la place, avec une armée de dix mille Suiſſes, auxquels ſe joignirent encore huit ou neuf mille volontaires de différens pays. Charles n'avoit tout au plus que trois ou quatre mille hommes mal armés, épuiſés de fatigues, à moitié vaincus. Cependant à peine eut-il appris que l'ennemi paroiſſoit, qu'il ordonna la bataille. En vain on lui repréſenta ſa foibleſſe. » Je ne veux rien entendre, dit ce Prince » téméraire. Quand je ſerois ſeul contre cent » mille, je me battrois toujours. » Il fallut obéir & le ſuivre. Le 5 de Janvier 1477, dès la pointe du jour, il quitte ſes lignes & marche à ſon rival. Les armées ne tarderent pas à ſe rencontrer. On en vint aux mains, malgré la rigueur du froid & l'incommodité de la neige qui, ce jour-là, tomboit en abondance. Les troupes Bourguignones furent bientôt enfoncées & miſes en déroute. Charles eſſayoit de les rallier, lorſqu'il fut attaqué par Charles de Beaumont, ſénéchal de Saint-Dié. Le Duc étoit déja dangereuſement bleſſé. » Sauve le duc de Bourgogne ! » cria-t-il au gentilhomme; mais Beaumont, qui, dit-on, étoit ſourd, croyant qu'il crioit : « Vive

Bourgogne ! » lui porta un si furieux coup, qu'il l'étendit à ses pieds, sans le connoître. Ainsi périt, à l'âge de quarante-quatre ans, Charles, dernier duc de la branche royale de Bourgogne, surnommé, à juste titre, *le Hardi*, *le Terrible*, *le Téméraire*. Quand on eut distingué son cadavre dans la foule des morts, on l'apporta aux pieds de René qui lui prit la main, en pleurant, & dit : « Biau » cousin, vos ames ait Dieu; vous nous avez » fait moult maux & douleurs. » Il lui fit faire de magnifiques obsèques, & le fit inhumer dans la chapelle de S. Nicolas, d'où il fut transféré, en 1550, à S. Donat de Bruges. Après cette célèbre victoire, le duc de Lorraine entra dans sa capitale, aux acclamations de son peuple. On lui dressa à la hâte un arc de triomphe, formé des ossemens des chevaux, des ânes, des chiens, des chats, & même des reptiles dont on s'étoit nourri durant le siége : spectacle tout-à-la-fois le plus singulier, le plus horrible & le plus attendrissant qu'aucun peuple ait jamais donné à son souverain !

NAPATA. (*siége de*) Auguste, ayant déclaré la guerre à Candace, reine d'Ethiopie, envoya contre cette princesse les redoutables légions Romaines, commandées par Pétronius. Les Ethiopiens étoient à peine armés. Leurs boucliers étoient faits de cuir crud, & peu propres à défendre ceux qui les portoient. Leurs armes offensives étoient des épées de mauvaise trempe, des haches, de longues perches durcies au feu. De pareils soldats n'étoient pas faits pour résister aux Ro-

mains. Ils voulurent pourtant combattre. L'action ne fut pas long-tems douteuſe ; & les Ethiopiens s'y diſtinguerent plutôt par la viteſſe de leur fuite, que par la vigueur de leur réſiſtance. Les vainqueurs allerent aſſiéger Napata, capitale des Etats de Candace qui, privée d'un œil, mais femme de courage, ſe diſpoſoit à bien recevoir l'ennemi. La ville fut priſe preſque ſans effort. Les habitans furent maſſacrés, & toutes les fortifications & la plus grande partie des maiſons ruinées. La reine intimidée demanda la paix. On lui dit qu'il falloit envoyer des ambaſſadeurs à Céſar. « Qui eſt Céſar, reprit-elle ? Où fait-il » ſa réſidence ? » La fortune d'Auguſte avoit précédé ſon nom dans ces régions éloignées. Cet empereur traita avec bonté les députés de Candace, & fit avec leur ſouveraine le traité qu'elle deſiroit. *24 ans avant J. C.*

NAPLES. (*ſiéges de*) 1. L'an 536, Béliſaire, étant entré en Italie, pour abbatre la puiſſance des Oſtrogoths, vint former le ſiége de Naples. Cette ville, alors moins grande qu'elle n'eſt aujourd'hui, mais bien ſituée, étoit défendue par de bons remparts, & par une garniſon nombreuſe. Les habitans avoient réſolu de périr plutôt que de ſe rendre ; &, durant vingt jours, toutes les propoſitions, tous les aſſauts du général Romain furent inutiles. Il alloit abandonner cette entrepriſe, lorſqu'un heureux hazard vint lui offrir le ſuccès qu'il n'eſpéroit plus. Un ſoldat Iſaure, curieux de voir la ſtructure d'un aqueduc que Béliſaire avoit fait couper aſſez loin de la ville, s'aviſa d'y entrer. En s'avançant, il

rencontra un rocher percé d'un canal assez large pour donner cours à l'eau, mais trop étroit pour laisser passer un homme. Il jugea qu'en élargissant ce canal, on pourroit pénétrer jusques dans la ville, & revint en donner avis à son général. Bélisaire chargea quelques Isaures d'élargir le passage, mais sans bruit. En peu d'heures, ils eurent pratiqué un chemin assez spacieux pour un homme armé. Alors le général Romain, par un effet de cette bonté qui caractérisoit sa grande ame, voulut essayer d'épargner aux habitans les désastres dont ils étoient menacés. Il demanda une entrevue avec Etienne, l'un des principaux citoyens de la ville, & l'exhorta vainement à prévenir les effets de la vengeance de ses soldats. Bélisaire, se voyant réduit à faire usage de la force, choisit, sur le soir, quatre cens hommes, & leur commanda de prendre leurs armes, & d'attendre ses ordres. La nuit étant venue, ils prirent des lanternes, & marcherent vers l'aqueduc. Ils étoient précédés de deux trompettes qui devoient se faire entendre, lorsqu'ils auroient pénétré dans la place. Cependant Bélisaire avoit fait préparer des échelles pour monter à l'escalade dans le même moment; & toutes ses troupes étoient sous les armes. Lorsque le détachement fut entré dans l'aqueduc, la plus grande partie prit l'épouvante, & retourna sur ses pas, malgré les efforts que faisoient leurs conducteurs pour les retenir. Bélisaire les fit remplacer par deux cens soldats des plus braves de l'armée. Ceux qui avoient fui le péril, piqués des reproches de leurs camarades, & rougissant de paroître

paroître moins hardis, entrerent à leur ſuite. L'aqueduc, couvert d'une voûte de briques, pénétroit bien avant dans la ville; & les ſoldats étoient déja, ſans le ſçavoir, ſous le terrein de Naples, lorſqu'ils arriverent enfin à la bouche du canal, qui ſe terminoit à un baſſin dont les bords étoient fort élevés & impraticables, ſur-tout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras. Ils ſe heurtoient les uns les autres: ils ſe preſſoient dans ce lieu étroit. Un ſoldat, plus diſpos & plus hardi, s'étant dépouillé de ſes armes, s'aida ſi bien des mains & des pieds, qu'il parvint juſqu'au haut, & ſe trouva dans une méchante maſure habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, ſi elle ouvroit la bouche, & jetta dans le foſſé une corde qu'il attacha par un bout à un olivier. A l'aide de cette échelle, les ſoldats ſe trouverent tous en haut, deux heures avant le jour. Ils s'avancerent vers les murs du côté du nord; ſurprirent les gardes de deux tours, & les paſſerent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnerent le ſignal avec les trompettes. Auſſi-tôt Béliſaire fit appliquer les échelles; mais, comme elles ſe trouverent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainſi le haut des murs. De-là les Romains ſe répandirent dans la ville où ils trouverent peu de réſiſtance. Le ſoldat irrité ſe livra d'abord à tous les excès de la fureur la plus aveugle. Les Barbares auxiliaires exerçoient leur vengeance, ſans reſpecter les aſyles les plus ſacrés. Béliſaire vint à

bout de les arrêter, en menaçant les uns; en priant les autres; &, après leur avoir abandonné le butin, comme la digne récompenſe de leur valeur, il rétablit le calme dans la ville, & fit rendre les enfans à leurs peres, & les femmes à leurs maris.

2. En 542, Totila vint mettre le ſiége devant Naples. Démétrius, géneral de l'empereur Juſtinien, ayant tenté de faire entrer des vivres dans la place, fut fait priſonnier. Le roi des Goths, pour intimider la garniſon qu'il ſerroit de très-près, fit conduire juſqu'au pied des murailles Démétrius, chargé de chaînes, la corde au cou, & l'obligea de crier aux aſſiégés que l'empereur n'étoit plus en état de leur envoyer aucun ſecours. Ce diſcours propre à perſuader, & la famine, plus éloquente encore, engagerent les Napolitains à ſe rendre. Totila fit éclater ſa prudence & ſon humanité, dans la maniere dont il pourvut aux beſoins de ces gens affamés. Il fit fermer toutes les portes, & ordonna qu'on diſtribuât à chaque habitant une petite quantité de nourriture, qu'il fit augmenter chaque jour, juſqu'à ce qu'ils euſſent entièrement repris leurs forces. Un pauvre homme vint ſe plaindre au Roi qu'un de ſes officiers avoit violé ſa fille. Cet officier étoit brave; & toute l'armée s'intéreſſa pour lui. Mais Totila, ſévere obſervateur de la juſtice, fit mourir le coupable, & confiſqua tous ſes biens au profit de la fille outragée.

3. Sicon IV, prince de Bénevent, déclara la guerre aux Napolitains, l'an 818, & vint former le ſiége de leur ville par terre & par

mer. Bientôt il fit aux fortifications une brèche considérable ; & il alloit se rendre maître de la place, lorsqu'Etienne, duc de Naples, lui envoya demander la paix, le priant de suspendre jusqu'au lendemain matin son entrée triomphante dans la ville. Afin de donner plus de poids à ses paroles, le rusé Duc livra pour sûreté sa mere & ses deux fils. Sicon ne songeoit plus qu'à jouir d'une victoire qu'il croyoit certaine. Mais, durant la nuit, les assiégés travaillerent avec tant d'ardeur à la réparation des murailles, que, le lendemain matin, la brèche fut fermée ; & les remparts se trouverent garnis de soldats. Il fallut recommencer l'attaque. Mais le courage infatigable des Napolitains fit long-tems échouer tous les efforts de l'ennemi. Ils céderent pourtant ; &, après avoir épuisé toutes les ressources, ils consentirent à payer tribut au victorieux Sicon.

4. L'an 1258, l'empereur Conrad, étant entré en Italie, à la tête d'une puissante armée, mit le siége devant Naples qui s'étoit soumise au pape qui ne put la défendre que par ses bénédictions & ses magnifiques promesses. L'empereur fit jouer ses machines avec tant de succès, que la ville fut obligée de se rendre. Elle fut sévèrement punie de sa révolte. Les citoyens furent forcés de démolir eux-mêmes leurs superbes remparts jusqu'aux fondemens.

5. Le pape Urbain VI, ayant excommunié Jeanne Iere, reine de Naples, chargea du soin d'exécuter la sentence de dépositon Charles de Duras, que la princesse, quelques années

auparavant, avoit déclaré ſon héritier légitime. Ce prince, ſacrifiant la reconnoiſſance au reſſentiment de l'ambitieux pontife & au deſir de régner, entra les armes à la main dans les Etats de ſa bienfaitrice, & vint camper aux portes de Naples. Il avoit dans cette ville beaucoup de partiſans. Dès qu'on ſçut qu'il étoit ſi proche, un grand nombre d'habitans paſſerent par-deſſus les murailles, & porterent des rafraîchiſſemens à ſes troupes. Ils lui apprirent en même tems que la ville étoit partagée en trois factions, dont la plus puiſſante le demandoit pour ſouverain. Sur cette nouvelle, deux chevaliers Napolitains, capitaines de cavalerie, qui ſervoient ſous Charles, ayant pour guides quelques-uns des ttansfuges, paſſent la mer à gué, le long des remparts, & entrent dans la ville par la porte appellée *Conciaria*. Elle n'étoit ni fermée ni gardée. La mer, qui en baignoit le pied, paroiſſoit être un retranchement aſſez sûr. Les deux chevaliers s'avancent dans la place du marché, en criant : « Vivent le roi Charles » de Duras, & le pape Urbain ! » Suivis de la populace qu'ils y trouvent, ils vont ouvrir la porte du marché, par où Charles entre avec ſon armée. Le lendemain, ce prince aſſiége le Château-neuf, où la reine s'étoit retirée, & n'oublie rien pour s'en rendre maître. Après l'avoir battu avec toutes les machines de guerre alors en uſage, il y fait jetter des barils remplis des matieres les plus infectes, & des membres de ſes priſonniers de guerre, coupés en morceaux. Ces barils, en tombant, s'effondroient

avec un bruit affreux, &, répandant une odeur insupportable, offroient en même tems aux yeux des assiégés le plus hideux spectacle. Cependant Jeanne, réduite à la derniere extrémité par la disette, n'ayant point de galeres pour s'enfuir, ne sçavoit quel parti prendre. Son unique ressource étoit dans les efforts que faisoit, pour sa délivrance, Othon de Brunswick, son époux. Mais, ce prince ayant été fait prisonnier par Charles, Jeanne se rendit au vainqueur, l'an 1380.

6. Alfonse, roi d'Aragon, l'implacable rival de René d'Anjou, voulant achever d'expulser ce prince du thrône de ses peres, vint former le siége de Naples, en 1442. Il pressoit vivement cette capitale, lorsqu'un maçon, nommé *Anello*, chargé de l'entretien des aqueducs, vint lui dire qu'il en connoissoit un par lequel on pourroit pénétrer jusques dans une maison voisine de la porte de Capouë; qu'en introduisant dans cette maison un nombre suffisant de soldats, il seroit aisé de se rendre maître de cette porte, & d'y faire entrer toute l'armée. Le monarque profite de l'avis. Il choisit pour cette expédition deux compagnies d'infanterie. Anello, gagné par l'espoir d'une grande récompense, se met à leur tête. Il les conduit, de nuit, dans l'aqueduc, par un regard éloigné de la ville de plus d'un mille. Ils marchent à la file avec des falots, & armés d'arbalêtes & de pertuisanes. Tandis qu'Alfonse s'approchoit des murailles, pour voir quel seroit le succès de cette tentative, ils arrivent heureusement, par l'aqueduc, jusques dans la maison d'un tailleur,

près de la porte de Sainte-Sophie, & sortent, l'un après l'autre, par le puits de cette maiſon, juſqu'au nombre de quarante. Mais, n'oſant encore entreprendre de forcer la garde, ils ſe contentent de menacer la femme & la fille du tailleur, pour les empêcher de crier, & attendent leurs compagnons. Cependant le tailleur, qui étoit dehors, rentre chez lui; &, ſurpris de voir ſa maiſon remplie de ſoldats, en ſort bruſquement, & prend la fuite, en criant que les ennemis ſont dans la ville. Les quarante ſoldats, croyant alors ne devoir plus différer, attaquent la garde à la porte de Sainte Sophie. Ils trouvent tant de réſiſtance, que René a le tems de ſe porter de ce côté-là, d'en tuer une partie, & de forcer l'autre à reculer. Durant ce combat, Alfonſe, ne voyant pas le ſignal qu'on étoit convenu de lui donner, en cas de réuſſite, s'imagina que l'entrepriſe avoit échoué. Il reprenoit le chemin de ſon camp, lorſqu'il entendit dans la ville un bruit de guerre, qui l'obligea de revenir ſur ſes pas. René avoit renforcé la garde & mis la porte de Sainte-Sophie en ſûreté; mais trois cens Génois, chargés de défendre celle de Saint-Janvier, abandonnerent ce poſte, dès que le bruit ſe répandit que les ennemis étoient dans la ville. Alors un gentilhomme, appellé *Marin Spizzicaſo*, affectionné au parti d'Aragon, jetta, du haut des murailles, pluſieurs cordes, à l'aide deſquelles Pierre de Cardonne, général de l'armée d'Alfonſe, grimpa ſur les remparts, & fut bientôt ſuivi d'un grand nombre de braves. Pendant qu'il couroit dans la ville, faiſant retentir le

nom d'*Aragon*, il rencontra un guerrier, nommé *Brancazzo*, qui alloit à cheval vers la porte de Sainte-Sophie, trouver le roi René. Il le fit priſonnier; monta ſon cheval; &, à la tête d'un corps d'Aragonnois, il s'avança du côté de René. Ce prince, en le voyant, croit l'ennemi dans la ville. N'écoutant plus que ſon courage, il fond avec intrépidité ſur ce corps qui s'avance, & le met en fuite. Mais bientôt il ſe rallie, & revient à la charge. René ſuccombe, & cède au nombre. Il s'ouvre un paſſage, l'épée à la main, & ſe retire dans le Château-neuf. Ainſi le roi d'Aragon ſe rendit maître de Naples par un aqueduc, de la même maniere que Béliſaire l'avoit repriſe ſur les Goths, près de dix ſiécles auparavant. René, ſans eſpérances & ſans reſſources, s'embarqua pour paſſer en Provence. Alfonſe entra dans ſa conquête en triomphe, comme les anciens Romains, ſur un char attelé de quatre chevaux blancs. Tout rendit hommage à ſa fortune, à ſa valeur; & le royaume de Naples fut réuni à celui de Sicile, dont il étoit diviſé depuis cent ſoixante ans.

7. Ferdinand, roi de Caſtille & d'Aragon, ayant, au mépris des traités les plus ſolemnels, envahi la partie du royaume de Naples & de Sicile, qui appartenoit aux François, chargea le capitaine Gonſalve de former le ſiége de Naples pour achever la conquête de cet Etat. Aux approches des Eſpagnols, les François, qui ne ſe fioient point aux habitans, ſe retirerent dans le Château-neuf, & dans celui de l'Œuf. Gonſalve attaqua d'abord la

premiere de ces fortereſſes. Elle fit une vigoureuſe réſiſtance. Les guerriers, qui la défendoient, étoient réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de la place plutôt que de la rendre; & ſans doute le général Eſpagnol auroit échoué dans ſon entrepriſe, s'il n'eût mis en uſage que les voies ordinaires. Mais il avoit dans ſon armée un ſoldat, appellé *Pierre de Navarre*, du nom de ſa patrie, qui lui ouvrit les portes & les remparts du château, en employant une nouvelle eſpece de foudres. Ce guerrier, homme intelligent, s'étoit trouvé, en 1487, à une expédition où les Génois s'étoient ſervi, ſans ſuccès, de ces volcans terribles que l'on appelle *mines*. Il examina le fourneau de l'une de ces mines, & remarqua que le peu d'effet de cette invention ne venoit pas de la faute de l'art, mais de celle de l'ouvrier qui n'avoit pas pris ſes dimentions aſſez juſtes. Il perfectionna ce ſecret, & le communiqua à Gonſalve qu'il pria d'en eſſayer. Pierre de Navarre prit ſi bien ſes meſures, que la mine eut tout l'effet qu'on pouvoit ſouhaiter. (*a*) Il en pratiqua pluſieurs

(*a*) On ſçait qu'avant l'invention des mines, la maniere de faire brèche à une place conſiſtoit à creuſer ſous la muraille. On étançonnoit à meſure qu'on ôtoit la maçonnerie. Quand ce travail étoit achevé, on mettoit le feu aux étançons. Dès qu'ils venoient à manquer, la muraille s'écrouloit dans le foſſé. L'invention de Pierre de Navarre fut bientôt adoptée par toutes les nations du monde, parce qu'elle étoit beaucoup plus ſimple, plus terrible & moins dangereuſe. C'eſt une époque dans l'art militaire.

autres qui réuſſirent toutes avec tant de préciſion, que le Château-neuf fut emporté, & que tous ſes défenſeurs furent taillés en piéces, ou abymés ſous les débris de leurs murailles. La garniſon du château de l'Œuf, commandée par un brave gentilhomme d'Auvergne, nommé *Chavagnac*, ne fut pas découragée par le ſort malheureux de ſes compatriotes. En vain on la ſomma de ſe rendre. Elle répondit qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus glorieux que de mourir, les armes à la main, pour le ſervice de ſon maître. Navarre prépara donc de nouvelles mines qui jouerent avec le même fracas que les premieres. La muraille écraſa la plus grande partie des ſoldats : les autres périrent, à la vue d'une flotte Génoiſe, qui venoit à leur ſecours, & qui ne s'approcha que pour être témoin de leur défaite, en 1503.

NARBONNE. (*ſiéges de*) 1. L'an 436, cette ville fut aſſiégée & vivement preſſée par Théodoric, roi des Viſigoths. Litorius vola ſur le champ au ſecours de la place dépourvue de munitions, & preſque de défenſeurs. Avitus, ſi connu dans l'Empire Romain par ſa valeur, ayant appris qu'un de ſes eſclaves venoit d'être tué par un cavalier Barbare, joignit l'armée Romaine, pour venger la mort de ce bon ſerviteur. Il arrive. Il monte à cheval; cherche le meurtrier; le trouve; l'oblige à ſe mettre en défenſe, & à prendre carriere. On s'écarte pour les voir combattre. Dès le premier choc, Avitus perce l'ennemi, de part en part, & lui fait mordre la pouſſiere. Cet exploit fit redouter la valeur des Romains ; & les Barbares intimidés laiſſerent

entrer dans la ville les cavaliers de Litorius, dont chacun portoit en croupe deux boisſeaux de bled. Ce ſecours ineſpéré rétablit l'abondance dans Narbonne, mais décourage Théodoric qui leva le ſiége.

2. L'an 531, Childebert, roi de Paris, voulant venger les outrages faits à Clotilde, ſa ſœur, par Amalaric, roi des Viſigoths, ſon époux, marcha vers Narbonne où l'ennemi étoit campé, & lui livra une ſanglante bataille. Amalaric fut vaincu, & obligé de ſe réfugier à Barcelone, où quelques ſoldats ſéditieux lui ôterent la vie. Narbonne fut emportée d'aſſaut, & livrée au pillage. On y trouva ſoixante & douze vaſes d'or, qu'on prétendoit avoir été enlevés du temple de Salomon. La reine Clotilde ne ſurvécut pas long-tems à ſa délivrance. Elle mourut, en arrivant à Paris, & fut enterrée près du grand Clovis, ſon pere, dans l'égliſe des apôtres S. Pierre & S. Paul, appellée depuis *ſainte Genevieve.*

NARVA. (*bataille & priſe de*) 1. Le 1er d'Octobre 1700, le Czar Pierre Alexiowitz, à la tête de cent mille Moſcovites, vint ſe préſenter devant Narva, ville forte de Livonie, ſituée ſur la riviere de même nom, qui ſe jette du lac Péipus dans le golfe de Finlande, & défendue ſeulement par mille hommes de troupes réglées, ſous les ordres du comte de Hoorn. Le Prince fit dreſſer ſes batteries; mais elles furent ſi mal ſervies, qu'en ſix ſemaines, elles purent à peine faire brèche, tandis que l'artillerie de la place renverſoit à tous momens des rangs entiers dans

les tranchées. Cette lenteur donna le tems à Charles XII d'accourir avec vingt mille hommes au ſecours de Narva. Dès que le monarque Ruſſien en fut inſtruit, il ſe hâtà d'arrêter la marche précipitée du roi de Suède. Il fit venir des troupes fraîches, & plaça trente mille hommes à une lieue de la ville, ſur le chemin de l'ennemi. A quelque diſtance, il poſta vingt mille Strelitz, ſoldats aguerris. Enfin il donna ſix mille chevaux au général Scharamétow, le meilleur officier de Ruſſie, avec ordre de ruiner tous les magaſins, & de déſoler tout le pays par où Charles devoit paſſer. Enſuite, ne voulant point commettre ſa fortune contre celle du roi de Suède, il ſe retira, ſous prétexte d'aller raſſembler un nouveau renfort, & laiſſa le commandement de ſon armée au duc de Croi, que le roi de Pologne lui avoit envoyé. Cependant Charles, ayant pris les devants avec huit mille hommes, arriva au défilé de Pyajège, dont Scharamétow s'étoit emparé. L'armée Suédoiſe fut arrêtée devant ce poſte, qu'elle déſeſpéroit de pouvoir forcer. Le monarque aſſembla ſon conſeil. La plûpart opinerent qu'il falloit eſſayer une autre route. Mais Charles, ne pouvant goûter un avis ſi peu conforme à ſon grand courage, reſta ſeul plus d'une heure, la tête appuyée ſur les mains, ſongeant aux moyens de vaincre ce nouvel obſtacle. Enfin, ſortant tout-à-coup de cette longue réflexion, il ordonne, vers une heure après minuit, de battre dans le moment la générale, & de faire monter douze piéces de canon ſur une hauteur d'où l'on voyoit les ennemis en flanc,

La tentative réuſſit au-delà des vœux du Prince. A peine eut-on tiré douze coups de canon, que les ennemis prirent la fuite, après avoir perdu ſeulement dix-huit hommes. Les autres corps ne firent pas plus de réſiſtance. En deux jours & demi, Charles les diſſipa. Enfin, toujours guidé par la victoire & par ſa valeur, il parut devant le camp du Czar, qui étoit muni d'un bon rempart, d'un double foſſé, & bordé de cent cinquante canons de bronze. Dès que ſes troupes, fatiguées d'une marche longue & pénible, eurent pris quelque repos, il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour attaquer les retranchemens ennemis. Voici le récit que fait de cette bataille mémorable, donnée le 30 de Novembre, l'illuſtre hiſtorien de Charles XII. « Le » roi de Suède donna pour ſignal deux fuſées, » & le mot en Allemand, *Avec l'aide de Dieu.* » Un officier général lui ayant repréſenté la » grandeur du péril ; Quoi ! vous doutez, » dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois, je ne paſſe ſur le corps à cent mille » Moſcovites ?... Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils » s'avancerent, la bayonnette au bout du » fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui » donnoit au viſage des ennemis. Les Moſcovites ſe firent tuer, pendant une demi-» heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le » Roi attaquoit à la droite du camp où étoit » le quartier du Czar, dont il ignoroit l'abſence. Aux premieres décharges de mouſqueterie ennemie, Charles reçut une balle » dans le bras gauche ; mais elle ne fit qu'en-

» dommager légèrement les chairs. Son ac-
» tivité l'empêcha même de ſentir qu'il étoit
» bleſſé. Son cheval fut tué ſous lui preſqu'auſ-
» ſi-tôt. Un ſecond eut la tête emportée d'un
» coup de canon. Il ſauta légèrement ſur un
» troiſieme, en diſant: Ces gens-ci me feront
» faire mes exercices, & continua de com-
» battre & de donner les ordres avec la même
» préſence d'eſprit. Après trois heures de com-
» bat, les retranchemens furent forcés de
» tous côtés. Le Roi pourſuivit la droite des
» ennemis juſqu'à la riviere de Narva, avec
» ſon aîle gauche, ſi l'on peut appeller de ce
» nom environ quatre mille hommes qui en
» pourſuivoient près de cinquante mille. Le
» pont rompit ſous les fuyards: la riviere fut,
» en un moment, couverte de morts. Les au-
» tres déſeſpérés retournerent à leur camp,
» ſans ſçavoir où ils alloient. Ils trouverent
» quelques baraques, derriere leſquelles ils ſe
» mirent. Là, ils ſe défendirent encore, parce
» qu'ils ne pouvoient pas ſe ſauver. Mais en-
» fin les généraux Dolorouky, Gollouin,
» Fédorovits vinrent ſe rendre au Roi, &
» mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant
» qu'on les lui préſentoit, arrive le duc de
» Croi, qui venoit ſe rendre lui-même avec
» trente officiers. »

Charles les reçut généreuſement, & renvoya les ſimples ſoldats & les bas-officiers dans leur pays. Profitant enſuite du peu de jour qui reſtoit, il ſe rendit maître de l'artillerie ennemie; puis, s'étant avantageuſement poſté entre le camp & la ville, il ſe coucha par terre ſur un manteau qu'il fit étendre dans

la boue devant un feu que les ſoldats de ſa garde avoient fait. Un moment après qu'il eut fermé les yeux, les plaintes d'un ſoldat, que le froid faiſoit plus ſouffrir encore que ſes bleſſures, interrompirent ſon ſommeil. Il le fit mettre à côté de lui contre un tambour pour le ſoutenir; &, s'étant appuyé ſur les genoux de ce ſoldat, il s'endormit, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, ſur l'aile gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue.

» A deux heures du matin, le Général, » qui la commandoit, l'envoya ſupplier de » lui accorder la même grace qu'au duc de » Croi. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit » qu'à s'approcher à la tête de ſes troupes, » & venir mettre bas les armes & les dra- » peaux devant lui. Le Général parut bientôt » après avec ſes Moſcovites qui étoient au » nombre de trente mille. Ils marcherent, la » tête nue, ſoldats & officiers, à travers » moins de ſept mille Suédois. Les ſoldats, » en paſſant devant le Roi, jettoient à terre » leurs fuſils & leurs épées; & les officiers » portoient à ſes pieds les enſeignes & les » drapeaux. » Il traita tous les officiers généraux en monarque généreux & bienfaiſant: il leur fit de grandes largeſſes, renvoya tous les priſonniers ſans nom; &, ce qui releve encore plus le mérite de ce jeune conquérant, il fit tout ſon poſſible pour diminuer aux yeux de l'univers l'éclat de cette victoire. Mais la reconnoiſſance publique fit violence à cette glorieuſe modeſtie. Dans cette journée fatale à la Ruſſie, plus de vingt mille Moſcovites

reſterent ſur la place. Il ſera facile de concevoir combien cette bataille fut ſanglante, quand on ſçaura que vingt-quatre coups que chaque ſoldat Suédois avoit à tirer, ne lui ſuffirent pas dans l'action, & qu'il fut obligé de ſe ſervir des cartouches des Moſcovites morts pour en tuer d'autres. Le ſeul Scharamétow ſçut ménager ſa retraite avec un petit nombre de ſoldats attachés à ſa perſonne. Les Suédois eurent douze cens trente bleſſés, onze cens trente-ſept morts, du nombre deſquels fut le maréchal Rebbing, capitaine d'une valeur éprouvée. Un butin conſidérable les dédommagea amplement de ces pertes. On prit la caiſſe de l'armée, où l'on trouva deux cens ſoixante-deux mille écus. Chaque ſoldat eut tant de choſes pour ſa part, que, pour s'en débarraſſer, il donnoit les chevaux Moſcovites pour trente ſols, ou un écu, les plus forts, & une robe fourrée de martre-zibeline, pour une botte de foin.

Le 1er d'Août 1704, le Czar, que Charles XII avoit rendu grand capitaine, à force de le battre, vint ſe préſenter devant Narva, pour la ſeconde fois, avec des troupes nombreuſes. Il la fit bombarder, jour & nuit; empêcha qu'elle ne fût ſecourue par mer & par terre, & y fit donner deux aſſauts furieux, avec perte de ſept ou huit mille hommes, tant tués que bleſſés. Enfin, le canon ayant élargi les brèches, les Moſcovites attaquerent la place, le 21, avec vingt mille hommes. Rien ne put réſiſter à leur impétuoſité. Les Suédois furent vaincus; & les vainqueurs, ſe répandant dans la ville, tuerent, pillerent, viole-

rent, jusqu'à ce que le Czar, qui vouloit arrêter cette barbarie, les eût forcés de cesser le carnage. « On montre encore à Narva » dans l'hôtel-de-ville, dit M. de Voltaire, la » table sur laquelle il posa son épée en entrant ; » & l'on s'y ressouvient des paroles qu'il » adressa aux citoyens qui s'y rassemblerent : » *Ce n'est point du sang des habitans que* » *cette épée est teinte, mais de celui des Mos-* » *covites, que j'ai répandu pour sauver vos* » *vies.* » Tous ceux des Suédois qui ne purent gagner Ivanogrod bâti sur un rocher, de l'autre côté de la riviere, furent passés au fil de l'épée ; & ceux qui s'y étoient retirés capitulerent, trois jours après.

NAULOQUE. (*bataille de*) Il ne restoit des débris de la république Romaine, après la funeste journée de Philippes, que le jeune Pompée qui s'étoit emparé de l'isle de Sicile, d'où il infestoit les côtes d'Italie, & causoit de cruelles allarmes à Auguste. Ce Triumvir avoit déja conçu le projet de se défaire d'Antoine & de Lépidus, ces deux cohéritiers que la fortune l'avoit obligé d'associer dans cette espece de succession à la puissance de son oncle. Mais l'habile Politique n'avoit point encore éventé ses ambitieux desseins. Il avoit besoin & de l'épée d'Antoine, & des richesses de Lépidus. Il employa les forces de l'un & de l'autre pour chasser Pompée de sa retraite. Après plusieurs combats dont les succès furent variés, on en vint à une derniere bataille sur mer ; & les deux flottes, composées de trois cens vaisseaux chacune, se rangerent en bon ordre entre Nauloque & Mylès.

Mylès. L'action fut vive, & la victoire longtems disputée. Enfin la flotte d'Auguste, commandée par le célèbre Agrippa, prit la supériorité. Le corbeau ou main de fer, invention ancienne, par le moyen de laquelle on accrochoit les vaisseaux pour combattre sur les bords, comme sur la terre ferme, contribua beaucoup à la victoire du Triumvir. Pompée, après avoir recueilli les débris de sa défaite, qui se montoient en tout à dix-sept bâtimens, car tous les autres avoient été ou pris, ou coulés à fond, ou brisés contre les côtes, abandonna la Sicile, & s'enfuit dans l'Asie, où bientôt son inquiète ambition lui fit trouver la mort. *L'an 35 avant J. C.*

NEISS. (*siége de*) En 1741, après l'expédition d'Otmachow, le roi de Prusse se présenta devant Neiss, ville de la basse Silésie, qu'une bonne muraille & un fossé plein d'eau rendoient importante. Le monarque fit sommer le comte de Brown, qui y commandoit, de se rendre avec sa garnison; mais, pour toute réponse, le gouverneur fit tirer sur l'officier du prince; &, par son ordre, quelques cavaliers le poursuivirent pour l'arrêter. Enflammé d'une juste colere, Frédéric aussi-tôt fit dresser ses batteries qui commencerent à foudroyer la place, le 19 de Janvier. Mais, quelques jours après, il fit lever le siége; & alors les habitans mirent la ville en état de défense, par les provisions qu'ils y firent entrer, & par les nouveaux ouvrages qu'ils ajoûterent aux anciennes fortifications. Ces précautions ne dérangerent point le plan du roi de Prusse, qui avoit résolu la conquête de Neiss; &, vers

le mois d'Octobre ſuivant, le prince Théodore d'Anhalt-Deſſaw vint déployer devant cette ville toutes les horreurs de la guerre. Le 27, la tranchée étant perfectionnée, on commença à battre la place en brèche; & le feu de l'artillerie fut ſi vif, durant trois jours, que le commandant, craignant de ſe voir enſeveli ſous un monceau de ruines, arbora l'étendard de capitulation. La garniſon ſortit avec tous les honneurs de la guerre.

NÉMÉE. (*bataille de*) La puiſſance de Lacédémone, parvenue à ſon comble, excita à la fin la jalouſie des Grecs; &, l'an du monde 3610, Thèbes, Argos, Corinthe, & enſuite Athènes ſe liguerent enſemble pour humilier cette ſuperbe rivale. Les Confédérés étoient excités par les ſollicitations de Tithrauſte, agent du roi de Perſe, qui leur promettoit, de la part de ſon maître, les plus puiſſans ſecours. Le bruit de cette Ligue redoutable répandit l'allarme dans le cœur des Spartiates qui jouiſſoient avec ſécurité de leur énorme grandeur. Réveillés par la tempête qui ſe préparoit à fondre ſur leur république, ils rappellerent auſſi-tôt Agéſilas, un de leurs rois, actuellement occupé dans les États du monarque Perſan à venger la liberté des Grecs d'Ionie. Le Prince obéit ſur le champ aux ordres des Ephores, avec la docilité d'un ſimple particulier. Mais, comme le péril étoit preſſant, on n'attendit pas ſon retour. On leva une grande armée qui fut miſe ſous le commandement d'Ariſtodème, tuteur du roi Agéſipolis, encore enfant.

Cependant les Confédérés s'approchoient

à grands pas du territoire de Sparte; &, pour peu qu'on négligeât d'aller à leur rencontre, Lacédémone alloit devenir le théatre de la guerre. Afin de prévenir ce malheur, Ariſtodème conduiſit ſes troupes à l'ennemi qu'il rencontra près de Nemée, ville voiſine de Corinthe. A peine les deux armées ſe furent-elles apperçues, que, de part & d'autre, on réſolut de tenter la fortune dans un ſanglant combat: on donne le ſignal; on s'approche; on ſe frappe; on ſe mêle. L'action, devenue générale, offre le terrible ſpectacle de deux grands corps qui s'entre-choquent pour ſe détruire. La mort & la fureur volent dans tous les rangs. La victoire incertaine couronne tour-à-tour les drapeaux des deux partis. Enfin, après une mêlée vive & opiniâtre, les Spartiates repouſſerent les Alliés, & ſe rendirent maîtres du champ de bataille qu'ils avoient couvert de morts & de mourans. On jugea dès-lors quelle ſeroit l'iſſue de cette guerre; & la Grèce vit, non ſans frémir, qu'elle alloit être inondée du ſang de ſes enfans.

NÉMEZ. (*ſiége de*) Les Autrichiens, les Polonois & les Vénitiens, ayant, en 1686, formé contre les Turcs une ligue redoutable, le général des Polonois entra dans la Moldavie, & vint ſe préſenter devant la forteresſe de Némez. Tous les habitans l'avoient abandonnée. Il ne s'y trouvoit plus que dix-neuf chaſſeurs Moldaves, que le hazard y avoit amenés. Ces braves gens levent les ponts; ferment les portes, & refuſent de ſe rendre. Les Polonois, qui ignoroient l'état de

la garniſon, canonnent la place pendant quatre jours. Les chaſſeurs ſe défendent avec un courage plus qu'humain; tuent un grand nombre d'aſſiégeans, & en particulier le maître de l'artillerie. Le cinquieme jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils demandent à capituler. On leur accorde des conditions honorables, & la permiſſion de ſe retirer où ils voudront. Après qu'on eut ſigné, de part & d'autre, le traité, on vit ſortir ſix hommes qui emportoient ſur leurs épaules trois de leurs compagnons bleſſés. Dans ce moment, l'admiration, la honte, la rage ſe ſuccéderent dans le cœur du général Polonois. Il reſta long-tems confus, interdit, déſeſpéré. Mais, l'honneur le rappellant bientôt à ſes engagemens, il renvoya ces généreux guerriers avec éloge, & leur fit même des préſens.

NÉPHÉRIS. (*ſiége & priſe de*) Scipion, afin d'ôter à Carthage, qu'il aſſiégeoit, tout moyen de recevoir des vivres, s'appliqua, pendant les quartiers d'hyver, à ſe débarraſſer des troupes du dehors. Pour remplir ce projet, il attaqua Néphéris, place voiſine, qui leur ſervoit de retraite. Dans une derniere action, il périt, du côté des ennemis, plus de ſoixante-dix mille hommes, tant ſoldats que payſans; & la place fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de ſiége. Cette priſe fut ſuivie de la reddition de preſque toutes les places d'Afrique, & contribua beaucoup à la priſe même de Carthage. *147 ans avant J. C.*

NÉRAC. (*priſe de*) Le 4 de Juin 1621, les Calviniſtes s'emparerent de Nérac, place

forte du Condomois, & en chaſſerent tout ce qu'il y avoit de magiſtrats & d'habitans fidèles au roi Louis XIII. Auſſi-tôt le duc de Mayenne ſe mit à la tête d'une petite armée preſque toute compoſée de gentilshommes, & marcha contre la ville rebelle. Il y trouva une vigoureuſe réſiſtance, parce que la garniſon étoit auſſi forte que ſes troupes. Mais enfin ſes efforts multipliés firent déclarer la victoire pour ſon parti. Les aſſiégés capitulerent; &, le 7 de Juillet, le Duc prit poſſeſſion de Nérac, au nom du Roi ſon maître.

NERGOBRIGE. (*ſiége de*) Métellus avoit fait éclater la fermeté de ſon caractere au ſiége de Contrébie : il fit briller ſon humanité à celui de Nergobrige. Ses machines venoient de renverſer une partie des murailles de cette ville; & les aſſiégés, ſe voyant près d'être forcés, s'aviſerent de mettre ſur la brèche les enfans de Rhétogène, illuſtre Celtibérien qui s'étoit attaché aux Romains. Le pere n'étoit point arrêté par la vue du danger de ſes enfans, & preſſoit le Général de donner l'aſſaut. Métellus le refuſa, & abandonna le ſiége d'une place dont la conquête auroit trop coûté à ſon cœur. La ſoumiſſion volontaire de la plûpart des villes du pays fut la récompenſe d'une conduite ſi pleine de clémence & de généroſité. *143 ans avant J. C.*

NÉRIGLISSOR. (*défaite de*) L'ambition & l'orgueil, ces aveugles conſeilleres de l'ame, cauſent ſouvent la perte des plus puiſſans Empires. Nérigliſſor, roi des Aſſyriens de Babylone, en donna une preuve éclatante, par la triſte fin de ſa vie, qui bientôt entraîna

la ruine de ſon vaſte royaume. Ce prince, enyvré de ſa grandeur, & ſe croyant follement le plus puiſſant monarque de l'univers, déclara la guerre aux Perſes & aux Mèdes, dont les rois s'étoient unis par une alliance très-étroite. Ceux-ci s'occuperent, durant trois ans, à faire de grands préparatifs, afin de réſiſter à un ennemi ſi formidable. Ils avoient à leur tête le célèbre Cyrus, fils de Cambyſe, roi des Perſes, & neveu de Cyaxare, roi des Mèdes. Ce jeune prince, qu'une éducation mâle & les ſages leçons de ſon pere avoient doué d'une prudence & d'une intrépidité que n'ont pas ſouvent les plus grands héros, voyant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, fut d'avis de les mener contre les Aſſyriens, afin de vivre à leurs dépens, en déſolant leurs terres, & de leur inſpirer une vive terreur par cette démarche hardie. On ſe met en campagne, après avoir invoqué la protection des dieux; & l'on arrive bientôt ſur les frontieres de l'Aſſyrie. Nérigliſſor s'étoit campé dans une vaſte plaine; & ce prince avoit environné ſes retranchemens d'un large foſſé; coutume que depuis les Romains imiterent. Cyrus, pour lui cacher le petit nombre de ſes troupes, s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut, de part & d'autre, pluſieurs jours à ſe regarder. Enfin la nombreuſe armée d'Aſſyrie ſortit la premiere; & Cyrus, de ſon côté, s'avança fièrement contre elle. Les archers, les frondeurs & les gens de trait de Nérigliſſor firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les

Perſes, animés par la préſence & par l'exemple de leur illuſtre chef, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncerent les premiers bataillons. Créſus, roi de Lydie, allié de Nérigliſſor, & ce prince lui-même font en vain leurs efforts pour arrêter les fuyards. Ils ne ſont point entendus. Les Aſſyriens éperdus ne voient que l'ennemi qui les pourſuit le fer à la main. La cavalerie des Mèdes s'ébranla, en même tems, pour attaquer celle des Babyloniens, qui fut auſſi bientôt miſe en déroute. Les vainqueurs & les vaincus entrerent pêle-mêle dans le camp, où il ſe fit un effroyable carnage. Nérigliſſor y perdit la vie. Créſus ſe réfugia dans ſes Etats; & Cyrus ſe mit à ſa pourſuite. Il fit un grand nombre de priſonniers & un riche butin. Parmi ceux qui furent pris, ſe trouva une jeune princeſſe d'une rare beauté, qu'on avoit réſervée pour le général. Elle ſe nommoit *Panthée*, & étoit femme d'Abradate, roi de la Suſiane. Cyrus refuſa de la voir, dans la crainte, diſoit-il, qu'un objet ſi charmant ne l'attachât plus qu'il ne voudroit. Araſpe, jeune ſeigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne ſe défioit pas tant de ſa foibleſſe, & prétendoit qu'on eſt toujours maître de ſoi-même. Le prince lui donna de ſages avis, & lui fit enviſager l'empire des paſſions. « Ah! ne craignez rien, » reprit Araſpe : je ſuis sûr de moi; & je » vous réponds, ſur ma tête, que je ne ferai » rien de contraire à mon devoir. » Sermens téméraires, préſomption aveugle, que l'Amour ſe plut à confondre. La premiere fois, Araſpe crut ne voir la princeſſe qu'avec indif-

férence. Cependant ſes beaux yeux, l'éclat de ſon teint, ſa bouche riante, toute la perſonne de ſa belle captive l'attiroit ſans ceſſe dans ſon appartement. Bientôt ſon cœur ſe trouva changé. Une flamme ſecrette le dévoroit; & ſa paſſion devint ſi violente, qu'il ne put commander plus long-tems à ſes deſirs. Il tombe aux pieds de Panthée; embraſſe ſes genoux; mouille ſa main de ſes larmes, & la conjure, par l'amour le plus tendre, de répondre à ſon ardeur. La ſage princeſſe fut invincible. Araſpe ſe crut mépriſé. Il ſe diſpoſoit à employer la violence, lorſque Cyrus, inſtruit de tout, le manda dans ſa tente. Araſpe s'y rendit en tremblant. Le Prince le traita avec bonté; reconnut que lui-même avoit eu tort de l'enfermer imprudemment avec un ennemi ſi redoutable, & l'aſſura qu'il avoit toujours pour lui le même attachement. Cette clémence inattendue rendit la vie & la parole à ce jeune ſeigneur. La confuſion, la joie, la reconnoiſſance firent couler de ſes yeux une abondance de larmes. « Ah! je me » connois maintenant, s'écria-t-il; & j'é- » prouve bien ſenſiblement que j'ai deux » ames, l'une qui me porte au bien, l'autre » qui m'entraîne vers le mal. La premiere » l'emporte, quand vous venez à mon ſe- » cours: je cede à l'autre, quand je ſuis ſeul. » Il répara avantageuſement cette foibleſſe, & rendit un ſervice conſidérable à ſon maître, en ſe retirant, comme eſpion, chez les Aſſyriens, ſous prétexte d'un prétendu mécontentement. Cependant la généreuſe Panthée vouloit reconnoître les égards de Cyrus. Elle

écrivit à Abradate, ſon époux; lui raconta avec quelle bonté & quelle ſageſſe ſon reſpectable vainqueur l'avoit traitée. Abradate, plein de reconnoiſſance, vint ſur le champ trouver Cyrus; &, baiſant la main de ſon bienfaiteur : « Vous voyez devant vous, lui » dit-il, l'ami le plus tendre, le ſerviteur le » plus dévoué, l'allié le plus fidèle; uſez de » moi comme il vous plaira : je me livre » pour toujours à votre ſervice. » Cyrus le reçut avec une bonté noble & une tendreſſe généreuſe, qui lui prouverent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractere merveilleux de ce Prince étoit encore beaucoup au-deſſous du vrai. Il s'appliqua à ne point ſe laiſſer vaincre en générosité, & perdit la vie à la journée de Thymbrée, en combattant pour ſon ami. O triomphe de la vertu! Puiſſe notre ſiécle fournir à la poſtérité de pareils exemples! *An du monde 3448.*

NÉSARTIE. (*priſe de*) Les proconſuls Manlius & Junius formerent le ſiége de cette ville, où les principaux Iſtriens & leur roi Epulon lui-même s'étoient enfermés. Ces infortunés furent bientôt réduits à la derniere extrémité; mais rien ne put les engager à demander la paix. Ils égorgerent leurs femmes & leurs enfans aux yeux des aſſiégeans, & jetterent leurs cadavres ſanglans du haut des remparts. Pendant ces affreuſes exécutions, les Romains eſcaladerent la muraille, & entrerent dans la ville. Le roi, voyant la place au pouvoir de l'ennemi, ſe perça de ſon épée. Tout le reſte fut tué ou pris. On fit un aſſez grand butin; & l'Iſtrie fut ſoumiſe. *An de R. 575.*

NEUHAUSEL. (*ſiéges de*) 1. En 1621; les Impériaux, ſous la conduite du brave comte de Bucquoy, formerent le ſiége de Neuhauſel, place forte, dans la haute Hongrie. On ne put enfermer la ville dans des lignes de circonvallation; & les aſſiégés eurent toujours une porte libre & une communication aiſée avec douze mille Hongrois & Tranſilvains, campés dans leur voiſinage pour les ſoutenir. Le 10 de Juillet, Bucquoy, s'étant mis à la tête de quinze cavaliers, pour courir le pays, rencontra un pareil nombre de Hongrois. Il les attaqua; mais, ſes ſoldats ne ſecondant point ſon courage, ce grand capitaine fut tué. Sa mort découragea les troupes de l'empereur. Elles leverent le ſiége le 17, après plus de cinq ſemaines de tranchée ouverte.

2. En 1663, le grand-viſir Mahomet Kiuperli vint inveſtir Neuhauſel avec une armée formidable. Quoique les fortifications de la place fuſſent imparfaites, quoiqu'il n'y eût pas même de contreſcarpe, la garniſon Allemande, compoſée de trois mille cinq cens hommes, & commandée par le comte Adam de Forgatz, ſe défendit avec tant de valeur, que le général Ottoman, après avoir perdu plus de quinze mille guerriers, ſe diſpoſoit à plier bagage. Il y avoit déja trente-ſix jours qu'il s'épuiſoit devant cette ville, lorſque, le 27 de Septembre, le feu prit au magaſin à poudre, ſans qu'on ſçût comment. Les édifices voiſins & la plus grande partie de la muraille ſauterent avec un terrible fracas; &, le jour même, le Grand-Viſir entra dans

Neuhauſel, ſans trouver de réſiſtance. Montécuculli, à la tête d'une armée affoiblie, épuiſée, fut l'inutile témoin de cette conquête.

3. Les Impériaux ne tarderent pas à faire de grands efforts pour arracher cette importante ville au joug infidèle. En 1685, ils ſe préſenterent devant ſes murs qu'ils foudroyerent avec fureur. La place étoit défendue par le brave Aſſan-Bacha, l'un des plus habiles officiers de la ſublime Porte. Ce capitaine, pour épargner ſes ſoldats, expoſoit ſur les remparts les eſclaves Chrétiens tout armés; &, quand la tranchée avoit fait un grand feu ſur ces infortunés qu'on ne reconnoiſſoit pas, les Turcs ſortoient du foſſé, le ſabre à la main, & tuoient quelquefois cent Chrétiens avant qu'on les eût apperçus. Aſſan ſacrifia de la ſorte plus de douze cens eſclaves qui périrent par le feu des aſſiégeans. Cependant on n'oublioit rien pour ſeconder la valeur du gouverneur de Neuhauſel. Le Séraskier Cheitan-Ibrahim-Baſſa fut chargé de le ſecourir. Ce général, pour faire diverſion, ſe jetta ſur la ville de Gran, qu'il preſſa vivement. A cette nouvelle, le duc de Lorraine & l'électeur de Baviere, chefs de l'armée impériale, quitterent le camp devant Neuhauſel, avec une partie de leurs troupes, & vinrent l'attaquer ſur les bords du Danube. Le Séraskier, à leur approche, eut l'imprudence de paſſer un grand marais qui le mettoit à couvert. Il chargea le premier avec tout le feu de ſon artillerie. Les Chrétiens l'eſſuyerent ſans remuer; mais bientôt, s'ébranlant à leur tour, ils ſe précipiterent avec tant de furie ſur les

infidèles, qu'ils les précipiterent dans le marais. Plus de quatre mille morts reſterent ſur la place. Les princes de Conti & de la Rocheguyon, qui étoient allés ſervir en Hongrie, ſe diſtinguerent beaucoup dans cette bataille livrée le 16 du mois d'Août. Ils combattirent toujours au premier rang de l'eſcadron de Lanthiéri, du régiment de Lawembourg, qui eſſuya le plus grand effort des Turcs, & dont la courageuſe fermeté contribua beaucoup à la victoire. Ils étoient en ſimple juſte-au-corps, quoique tous les généraux & les colonels même de l'Empire fuſſent armés de bonnes cuiraſſes & couverts de fer. La fuite du Séraskier rendit le ſuccès complet. Dès qu'il s'apperçut que l'électeur de Baviere, qui avoit franchi le marais, le ſuivoit en queue, il abandonna ſon camp, ſes tentes, ſes équipages, vingt-ſix piéces de canon, & quantité de munitions. Les généraux vainqueurs revinrent promptement devant Neuhauſel, pour en hâter la conquête. Pendant leur abſence, le capitaine Caprara avoit fait donner un aſſaut général à deux baſtions que le canon avoit renverſés. Aſſan, qui s'étoit placé ſur la brèche à la tête de ſes plus braves ſoldats, y avoit trouvé une mort glorieuſe. La perte de ce grand homme avoit jetté la conſternation dans tous les cœurs; mais on n'avoit point encore perdu ce courage que ſes exemples & ſes diſcours avoient allumé dans tous les ſoldats. Le duc de Lorraine augmenta le feu des batteries; preſſa les travaux; forma de terribles attaques. Les Turcs ſe défendirent pied-à-pied, de poſte en poſte, &

furent preſque tous taillés en piéces. Le 19 d'Août, Ali, ſecond Bacha, ayant ramaſſé le reſte de ſes troupes dans la grande moſquée, y ſoutint un long combat, & fut enfin forcé. Après cette nouvelle victoire, les Allemands ſe répandirent dans la ville, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur vengeance, ſans diſtinction d'âge, de ſexe & de nation.

NEUMARCH. (*priſe de*) Les troupes Bavaroiſes s'étant répandues dans le haut Palatinat, en 1745, attaquerent, le 15 de Septembre, la ville de Neumarch, ſituée ſur la riviere de Sultz, dans une plaine voiſine des frontieres de la Souabe. Cette place, quoique petite, pouvoit arrêter long-tems les ennemis de la reine de Hongrie. Mais les Bavarois, profitant de la ſurpriſe où leur arrivée ſoudaine avoit jetté les habitans, firent gronder leurs canons; donnerent l'aſſaut; emporterent les fortifications; prirent la ville, & taillerent en piéces la garniſon Autrichienne.

NICE. (*ſiéges de*) 1. En 1691, M. de Catinat, voulant porter au duc de Savoie un coup terrible, vint former le ſiége de Nice, ville importante, & qui avoit vu, en 1543, échouer devant ſes murs les efforts réunis des François & des Turcs. La place fut attaquée avec la plus grande vivacité. Mais ſa défenſe répondit à ſa réputation; & peut-être qu'elle eût bravé tous les aſſauts des aſſiégeans, ſans un accident imprévu, qui favoriſa leurs tentatives. Une bombe, jettée ſur le magaſin du château, fit tomber une partie des travaux, & forma une brèche aſſez grande pour qu'on

pût monter à l'aſſaut. Un danger ſi preſſant intimida le gouverneur. Il arbora le pavillon; ouvrit les portes de la place, & capitula.

2. Depuis cette époque, Nice n'offrit plus que de foibles obſtacles au courage impétueux des François. M. de la Feuillade s'en rendit maître, le 9 d'Avril 1705; &, l'année ſuivante, le château fut emporté, le 4 de Janvier, par M. de Berwick.

3. Le 1er d'Avril 1744, l'infant dom Philippe fit paſſer la riviere de Var à ſes troupes, & les fit entrer dans le comté de Nice. A cette nouvelle, huit bataillons Piémontois, qui étoient dans la ville, en ſortirent; & le parlement de Nice envoya des députés à dom Philippe pour l'aſſurer de la ſoumiſſion des habitans. En 1746, l'armée combinée de France & d'Eſpagne abandonna le comté de Nice pour rentrer en Provence; &, quelques jours après, le roi de Sardaigne ſe rendit à Nice où on le reçut en ſouverain.

NICÉE (*bataille & priſes de*) 1. Pierre l'Hermite, ce malheureux chef des premiers Croiſés dont il étoit l'ame & l'idole, après avoir échoué ſi triſtement en Hongrie, recueillit devant Conſtantinople les débris de ſon naufrage; &, s'étant joint à Gautier-ſans-Argent, ſon lieutenant & ſon ami, il ſe préſenta devant Nicée pour attaquer les infidèles. Mais Soliman, Soudan de cette ville, tomba ſur l'armée Chrétienne, avec des troupes aguerries; l'enveloppa, l'accabla, la mit en piéces. Gautier-ſans-Argent, Raimond de Breïs, Foucher d'Orléans, Gautier de Breteuil, Geoffroi Burel, & tous les chefs de

ces pélerins barbares & fanatiques perdirent la vie dans cette ſanglante bataille. Le Soudan victorieux attaqua le camp des Chrétiens, qui renfermoit encore quelques milliers d'Enthouſiaſtes. Il s'en rendit maître, l'inonda de ſang, & n'épargna que les enfans dont il fit autant d'eſclaves. Pierre ſeul eut le bonheur d'échapper au fer Muſulman; & ce bon ſolitaire revint à Conſtantinople, avec la réputation d'un miſérable Viſionnaire qu'une folle ambition avoit mis à la tête d'une armée de furieux.

Quelques mois après cette funeſte cataſtrophe, au milieu de l'an 1097, une ſeconde armée de Croiſés, mais plus aguerrie, plus diſciplinée, moins féroce, conduite par des chefs plus illuſtres & plus habiles, entra ſur les terres de la domination Muſulmane. Elle étoit compoſée de cinq cens mille fantaſſins, & de cent trente mille cavaliers couverts d'une armure complette, & comptoit autant de commandans que de princes, de grands-ſeigneurs, & de peuples différens. Les principaux étoient Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, qui réuniſſoit en lui, diſent les hiſtoriens du tems, la ſageſſe de Neſtor, la prudence d'Ulyſſe, la valeur d'Achille, la force du Géant aux cent bras, « enfin la douceur » & la vertu d'un moine qui auroit l'eſprit de » ſon état. » Il conduiſoit des légions nombreuſes de Lorrains & d'Allemands; Robert, duc de Normandie, fils aîné du conquérant de l'Angleterre, prince courageux comme un lion, mais violent, incertain, léger, avare par goût, magnifique par oſtentation, volup-

tueux autant que ſuperſtitieux: il commandoit les Normands; Hugues le Grand, capitaine invincible, ſoldat intrépide, d'une probité ſans tache, & qui n'avoit pour tout établiſſement que le titre frivole de frere du roi Philippe I. Il marchoit à la tête de ceux du Vermandois. Ceux de Chartres & de Blois recevoient les ordres du comte Étienne, ſeigneur qui poſſédoit, diſoit-on, autant de places fortes qu'il y a de jours dans l'année. Son avis décidoit toujours: c'étoit l'oracle de la Ligue ſainte; mais ſon courage s'éclipſoit, à la vue des grands périls. Ceux de Toulouſe combattoient ſous les drapeaux du fameux Raimond de Saint-Gilles, vieux guerrier, qui prit la croix par pénitence, & qui fit par habitude des actions de héros. Les Italiens ſe raſſembloient ſous les auſpices de Bohémond, fils de ce Robert Guiſcard, conquérant de la Sicile. Infatigable, adroit, ruſé, un combat n'étoit pour lui qu'une partie de plaiſir; & peut-être eût-il été le plus grand des princes Croiſés, s'il ſe fût piqué d'être plus ſincere & moins avide. Ces guerriers redoutables remplirent, dès qu'ils parurent, toutes les contrées de l'Aſie du bruit de leurs victoires. Leur premiere entrepriſe fut le ſiége de Nicée, ville forte, capitale de Bithynie. Elle fut vigoureuſement défendue. Soliman & ſon fils attaquerent deux fois l'armée Chrétienne, & furent deux fois battus. Les Turcs & les Arabes ne connoiſſoient ni ces grands chevaux de bataille, ni ces eſcadrons hériſſés de fer, ni ces énormes forêts de lances. Interdits, déconcertés, vaincus avant que de combattre,

tre, ils ne purent soutenir le choc impétueux des légions Européennes. Ils prirent la fuite, & laissèrent une foule de morts sur le champ de bataille. Nicée, réduite à elle-même, ne put résister à ces terribles conquérans. Elle ouvrit ses portes & capitula.

2. Orcan, second empereur des Turcs, se voyant à la tête d'une armée nombreuse & triomphante, voulut, en 1329, mettre le comble à ses victoires par la conquête de Nicée. Il vint porter l'effroi dans toutes les campagnes voisines; &, précédé de la terreur, il se présenta devant cette ville fameuse. Les habitans, sans s'étonner à l'approche de ce guerrier formidable, résolurent de défendre jusqu'à la mort leur patrie & leur liberté. En vain le Sultan donnoit assaut sur assaut : en vain il faisoit battre, jour & nuit, les remparts avec toutes les machines alors en usage; en vain il interceptoit tous les convois, tous les secours : rien ne déconcertoit ces intrépides citoyens; mais aussi rien ne rallentissoit la vigoureuse activité de l'ennemi. Enfin les défenseurs de Nicée se rendirent à discrétion, après avoir éprouvé, durant près de deux ans, tout ce que la famine, la peste & la guerre ont de plus affreux. Les députés ne demandoient au prince victorieux que la vie & la liberté de se retirer à Constantinople. Orcan, par un mouvement de cette générosité dont notre orgueil croit les Barbares incapables, leur permit encore d'emporter avec eux tout ce qu'ils pourroient de richesses. Le peuple, touché de cette clémence inespérée, se rendit aussi-tôt tributaire, & re-

connût pour maître un prince si digne de commander à des hommes. A peine le Sultan fut-il entré dans la ville, que toutes les femmes des Grecs morts par le fer, ou par la famine, vinrent à ses pieds déplorer leur veuvage. Orcan, ému par leurs prieres, commanda à ses courtisans & à ses nobles de prendre avec eux ces veuves désolées, & de les traiter comme des épouses chéries. Elles eurent lieu, dit l'Histoire, de se féliciter de ce changement de maris.

NICHABUR. (*prise de*) Nadir-Kouli, connu depuis sous le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, fils d'un pâtre du Khoraſſan en Perse, se sentant emporté par un courage bien au-dessus de sa naissance, rassembla auprès de lui une troupe de brigands qu'il rendit invincibles, & dont il forma bientôt une armée redoutable. Après avoir fait trembler diverses provinces de Perse, il voulut opérer dans sa patrie des révolutions fameuses. Un usurpateur siégeoit alors sur le thrône Persan : c'étoit Asraff; & l'héritier de la couronne faisoit, depuis sept ans, d'inutiles efforts pour rentrer dans ses Etats. Ce Prince infortuné s'appelloit *Scha-Thamas*. Nadir-Kouli vint lui offrir son secours, en 1727; & le monarque le déclara Général de ses troupes. Alors la fortune de Thamas changea de face. La victoire se rangea sous ses drapeaux ; & les rebelles tremblerent pour la premiere fois. L'un des premiers exploits de Nadir fut la conquête de Nichabur. Cette ville, grande & peuplée, offrit à son courage une héroïque résistance. Les troupes royales livrerent

assauts sur assauts ; &, le 15 de Mai, la place fut obligée de se rendre à discrétion. Ce coup intimida toutes les provinces de la Perse. Mached ouvrit ses portes. Conduit par son Général, Thamas fut reçu par-tout ; & bientôt ce Prince se vit proclamé dans Ispahan sa capitale.

NICOPOLIS. (*bataille de*) Bajazet I, surnommé *le Foudre de guerre*, étoit monté sur le thrône Ottoman, à la place d'Amurat, son pere. C'étoit un de ces hommes nés pour être les fléaux de l'univers. On le voyoit voler sans cesse d'Europe en Asie, avec la rapidité d'un éclair ; toujours vainqueur, toujours plus redoutable. Après avoir conquis la Bulgarie, la Servie, la Macédoine ; après avoir bloqué, durant dix ans, l'empereur Grec dans les murs de Constantinople, & ravagé, comme un torrent, la Bosnie, l'Albanie & la Moldavie, il paroissoit ne méditer rien moins que la conquête d'une partie de l'Occident. Sigismond, roi de Hongrie, effrayé des armes de ce terrible potentat, implora le secours des princes Chrétiens, en 1396. Aussi-tôt dix à douze mille François, l'élite de la noblesse, partirent, comme en triomphe, pour aller combattre les ennemis de Jesus-Christ. Ils avoient à leur tête le comte de Nevers, Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, Henri & Philippe de Bar, le sire de Couci, Gui de la Trémouille, Jean de Vienne, amiral de France, le maréchal de Boucicault, Regnault de Roye, les seigneurs de Saint-Paul, Mon-

torel, Saimpy, le bâtard de Flandres, & Louis de Brézé. Les Hongrois, au nombre de cent mille hommes, attendoient comme des libérateurs cette poignée de guerriers. Ils arrivèrent enfin, après une marche signalée par les profusions, les désordres & les excès les plus honteux; &, s'imaginant aller à une victoire assurée, ils voulurent passer le Danube, pour attaquer dans ses propres Etats un ennemi qu'ils croyoient sans courage & sans discipline. Après avoir pris d'assaut quelques places, ils vinrent investir Nicopolis, ville extrêmement fortifiée, sur les rives du Danube qui sépare en cet endroit la Valachie de la Servie. Tandis que la garnison opposoit aux assiégeans la plus vigoureuse résistance, l'empereur Ottoman accourut au secours de la place, à la tête d'une armée de deux cens mille combattans. Les Chrétiens, quoiqu'inférieurs en nombre, méprisoient trop leurs ennemis pour éviter d'en venir aux mains. De part & d'autre, on s'avance dans la plaine. Bajazet étend son armée en forme de croissant. Il en occupe le centre. Un corps de huit mille hommes masque le front de ses troupes, & doit combattre, en reculant, jusqu'à ce qu'une partie de l'armée Hongroise soit assez engagée pour être enveloppée par la jonction des deux aîles. Sigismond, informé de cette disposition par ses coureurs, en instruit les François qui formoient l'avant-garde, & les conjure de suspendre l'attaque jusqu'à ce que le reste de l'armée fût avancé. On rejette une priere si sage: on la traite de pusillanimité. Philippe d'Artois donne le

ſignal. Les François ſuivent leur connétable, & fondent ſur les Turcs avec cette bouillante impétuoſité qui les a caractériſés dans tous les tems. Bientôt ils ſe trouvent au milieu des infidèles. Les deux aîles ſe rapprochent, les enveloppent, les preſſent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur. Il ne leur reſte que la triſte reſſource de vendre chèrement leurs vies, en combattant juſqu'au dernier ſoupir. Sigiſmond, témoin inutile de ce déſaſtre, juge la bataille perdue, & prend la fuite. Toute l'armée Hongroiſe imite ſon ſouverain, tandis que les malheureux François, victimes de leur téméraire bravoure, ſe défendent encore comme des lions furieux. Enfin, accablés ſous le nombre, ils périſſent les armes à la main. Ceux qui reſtoient, réduits environ à trois cens hommes, ſont pris, dépouillés, & chargés de chaînes. La plûpart furent immolés au courroux du vainqueur, & traités de la même maniere qu'ils avoient traité, quelques jours auparavant, les priſonniers qu'ils avoient faits ſur les Turcs. Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le comte de la Marche, Henri de Bar, Gui de la Trémouille, & Boucicaut. Lorſqu'après l'action, le Sultan victorieux vint ſur le champ de bataille, il vit, avec ſurpriſe, que le nombre des ſoldats qu'il avoit perdus, étoit dix fois plus conſidérable que celui des Chrétiens. Environ trois cens François, qui étoient allés au fourrage avant la bataille, eurent le bonheur de s'échapper. Ce ne fut qu'après avoir eſſuyé des miſeres incroyables, que ces triſtes fugitifs arriverent dans leur patrie,

& répandirent la fâcheuſe nouvelle de la défaite de leurs compagnons. « Le tranquille » habitant de Paris, dit M. Villaret, ce peu» ple oiſif, voluptueux & frivole, accou» tumé, dans l'enceinte de ſes murs, au luxe » & aux plaiſirs, fruits de l'abondance & » d'une molle oiſiveté, refuſa d'abord de » croire un récit trop vrai. Ces paiſibles Bour» geois ne pouvoient ſe perſuader que dix » mille de leurs compatriotes euſſent été vain» cus, près des rives du Danube, par deux » cens mille Turcs : *On devroit pendre ou* » *noyer cette ribaudaille*, diſoient-ils, *qui* » *ſement, tous les jours, de telles fallaces.* » On fut obligé de renfermer au Châtelet les » fugitifs de Hongrie, pour les ſouſtraire aux » menaces de la populace, juſqu'à ce qu'on » eût des nouvelles plus certaines. »

NIEUPORT. (*bataille & ſiége de*) 1. Le prince Maurice ayant inveſti cette ville, en 1600, l'Archiduc, gouverneur de Flandres, ſe hâta d'en empêcher la priſe, & vint trouver l'ennemi, ſans ſçavoir néanmoins s'il lui livreroit bataille. L'ardeur de ſes ſoldats l'y détermina. Elle étoit ſi grande, que pluſieurs jurerent de n'accorder la vie à aucun Flamand, ſi ce n'eſt à Maurice & à ſon frere, afin de les réſerver pour le triomphe de leur Général. L'habile chef de l'armée Hollandoiſe attendit l'ennemi, & ſe campa ſur la plage de la mer, près des Dunes. Il donna le commandement de l'avant-garde au colonel François de Veze, celui du corps de bataille au comte de Solms, & confia l'arriere-garde au ſeigneur de Temple. Il plaça la cavalerie, qui

étoit aux ordres du comte Louis de Naſſau, partie ſur le front de la ligne, & partie ſur ſes flancs. Pour lui, il ne prit point de poſte particulier, & ſe réſerva de ſe porter par-tout où ſa préſence ſeroit néceſſaire. Le prince Frédéric-Henri, ſon frere, qui n'étoit âgé que de ſeize ans, l'accompagnoit. Le duc d'Holſtein, le prince d'Anhalt, le comte de Coligni, petit-fils du célèbre amiral de ce nom, & pluſieurs autres jeunes ſeigneurs de la premiere qualité, qui, des pays voiſins infectés de l'héréſie, étoient paſſés en Flandres pour ſe former dans la ſcience des armes à l'école de ce héros, ne le quitterent point. Les Eſpagnols arriverent haraſſés d'une longue marche faite par un chemin fatiguant. Le ſoleil, tournant alors au couchant, leur donnoit au viſage, & les brûloit. Pour comble d'incommodité, un vent aſſez fort leur jettoit dans les yeux le ſable enflammé ſur lequel ils marchoient. Maurice, qui ſe trouvoit, au contraire, dans une poſition favorable, cherchoit à profiter de tous ſes avantages. Il commença par établir une batterie de canon entre la mer & les Dunes. Il s'empara de celles qui étoient les plus élevées; y plaça une ſeconde batterie, & attendit, avec confiance, que les ennemis vinſſent l'attaquer. Ils ne tarderent pas à s'ébranler. L'amiral d'Aragon conduiſit la cavalerie par ce terrein étroit que la mer laiſſe entr'elle & les Dunes; mais il y trouva une réſiſtance inſurmontable. L'artillerie de Maurice, qui faiſoit un feu terrible dans cette partie, lui cauſa le plus grand dommage. Le feu ne fut pas moins vif ſur les

Dunes, où les deux avant-gardes ſe heurterent avec furie. Déja les Hollandois reculoient ; le colonel François de Veze étoit bleſſé. Le corps de troupes qu'il commandoit commençoit à ſe rompre. Mais, le corps de bataille étant venu les appuyer, ils firent les plus grands efforts, & ſoutinrent le combat avec un nouvel acharnement. Les décharges faites, on ſe joint de part & d'autre, la pique & l'épée à la main. Animés de divers motifs également puiſſans, tranſportés de haine & de fureur, enflammés du deſir de ſe diſtinguer, retenus par la crainte de ſe couvrir de honte, ſe livrant tour-à-tour à l'eſpérance & au déſeſpoir, tous combattent comme s'ils étoient sûrs de vaincre, ou comme ſi, ne comptant plus triompher, ils ne vouloient pas ſurvivre à leur défaite. La victoire ſemble flotter au milieu des bataillons. On perd du terrein ; on le regagne. Le champ de bataille eſt jonché de morts & de mourans. Les combattans, couverts de ſueur, de ſang & de bleſſures, offrent un ſpectacle affreux. Le carnage eſt à ſon comble. Cependant l'action étoit devenue générale, mais avec un déſavantage étonnant pour les Catholiques. Excédés de fatigues, ils ſe meſuroient avec des troupes fraîches. Obligés de ſe battre au milieu d'un ſable brûlant, ils étoient encore plus incommodés du ſoleil & de la pouſſiere. Ils tenoient ferme toutefois ; & leur courage ne ſe démentoit point, juſqu'à ce que leur cavalerie, culbutée pluſieurs fois, mais toujours ralliée, ayant été tout-à-fait rompue, &, s'étant renverſée, en fuyant, ſur l'infanterie, l'eût miſe

en désordre. Profitant de ce moment heureux, l'ennemi redoubla d'efforts, & acheva bientôt la déroute de l'armée Espagnole. Quelques compagnies de Cuirassiers, au service des Etats, se distinguerent beaucoup dans cette action, dont Maurice dut le succès à sa cavalerie. Elle étoit plus nombreuse que celle de l'Archiduc; & elle vint si à propos, à plusieurs reprises, au secours de l'infanterie, que celle-ci, également supérieure en nombre à l'infanterie Espagnole, s'assura enfin l'avantage le plus décidé. L'Archiduc fit, en cette occasion, tout ce qu'on devoit attendre d'un prince brave, & d'un grand capitaine. Il s'étoit jetté souvent au plus fort de la mêlée, où, ayant été blessé, il se retira pour faire panser sa plaie. Cet accident découragea entièrement son armée. Elle se débanda de toutes parts; cherchant son salut dans la fuite. Les Espagnols eurent trois mille hommes environ tués sur la place. La plûpart des officiers supérieurs & subalternes périrent, ou reçurent des blessures considérables, ou furent pris. Plus de cent drapeaux ou enseignes, l'artillerie, les bagages, les munitions resterent au pouvoir du vainqueur. Telle fut la fameuse bataille de Nieuport, autrement la bataille des Dunes, livrée le 2 de Juillet, qui coûta près de deux mille hommes à Maurice, & qui le couvrit de gloire. Mais elle ne lui ouvrit pas les portes de Nieuport, dont il leva le siége le 18 du même mois.

2. En 1745, après la prise d'Ostende, le Roi ordonna à M. de Lowendhal de former le siége de Nieuport. La tranchée fut ouverte

la nuit du 31 d'Août au 1er de Septembre. Les travaux furent pouſſés avec tant de célérité, que, le 5 au matin, le commandant de la ville fit battre la chamade; &, la capitulation qu'il demandoit lui ayant été refuſée, il ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon. Cette conquête ne coûta pas plus de cinquante hommes tués ou bleſſés.

NIMEGUE. (*attaque de*) Le célèbre Martin Schenck, cet infatigable ennemi du roi d'Eſpagne, ne ceſſoit de former les plus hardies entrepriſes. Au mois d'Août 1589, il prit ſes meſures pour arriver à Nimègue, à l'improviſte, au milieu de la nuit, & pour l'attaquer dans la partie de ſon enceinte que le Vahal arroſe. Il comptoit ſur un heureux ſuccès. Mais, ſoit qu'il eût mal eſtimé le tems qu'il lui falloit pour ſe rendre dans la place par eau, ſoit que ſes bâtimens, trop chargés, n'euſſent pu deſcendre auſſi vîte qu'il eût été néceſſaire, le ſoleil éclairoit la terre quand il ſe préſenta. Loin de ſe déconcerter, il fait avancer ſes barques les plus légères; ordonne aux ſoldats qui les montent de gagner le rivage, & de tâcher de s'y maintenir juſqu'à ce qu'il les eût joints avec le reſte de ſes troupes. Ces intrépides guerriers obéiſſent. Ils deſcendent à terre, & ſe ſaiſiſſent preſqu'auſſitôt d'une maiſon contiguë au mur & à la porte de la ville, où ils ſe barricadent. Tous les habitans volent au ſecours de leur patrie. Hommes, femmes, enfans, vieillards, les eccléſiaſtiques même attaquent l'ennemi avec fureur, & le repouſſent. On le chaſſe de la maiſon dont il s'étoit emparé; & les bour-

geois le pourſuivent juſques ſur ſes bateaux. Schenck cependant ſe diſtinguoit par les plus généreux efforts. Il faiſoit encore balancer la victoire, lorſqu'une main ennemie lui porte un coup terrible. La vue de ſon ſang décourage ſes ſoldats. Une terreur aveugle les précipite vers leurs barques. La plûpart ſe noient: un grand nombre ſont maſſacrés. Enfin cinq bâtimens, ſurchargés du poids de ceux qui s'y étoient jettés, coulent à fond; & Schenck, qui malheureuſement étoit monté ſur l'un d'eux, eſt enveloppé dans ce déſaſtre. Ainſi périt ce fameux capitaine, à l'âge de quarante ans. Sa mort fut ſi agréable aux habitans de Nimègue, qu'ils en firent, pendant pluſieurs jours, des réjouiſſances publiques.

En 1672, Nimègue eut le ſort des autres villes de la Gueldre, c'eſt-à-dire qu'elle paſſa ſous la domination des François. Elle ſe rendit à M. de Turenne, le 9 de Juillet. Mais les conquérans l'abandonnerent, en 1674, après en avoir raſé les fortifications. En 1702, M. le duc de Bourgogne, ſecondé du maréchal de Boufflers, pouſſa les ennemis juſques ſous le canon de Nimègue, & fut même ſur le point de prendre cette ville d'emblée. Divers obſtacles, qu'il eût été très-imprudent de vaincre, s'oppoſerent à cet exploit.

NINIVE. (*ſiéges de*) 1. Arbace, ſeigneur d'Aſſyrie, s'étant ligué avec pluſieurs autres miniſtres de l'Empire, pour déthrôner l'infâme Sardanapale qu'il avoit vu au milieu de ſes débauches, attaqua ce lâche monarque, & l'obligea de ſe renfermer dans Ninive, ſa capitale. Les Conjurés en formerent le ſiége

qui fut long, parce que la ville étoit bien fortifiée & munie de vivres pour un tems considérable. Sardanapale croyoit être en sûreté, se fiant sur un oracle qui avoit déclaré que Ninive ne seroit prise que quand le fleuve deviendroit ennemi de la ville. Etoit-il possible qu'une telle prophétie fût jamais vérifiée ? Mais bientôt le Tigre, se débordant avec violence, abbatit vingt stades du mur, & ouvrit un passage aux Rebelles. Alors le prince se crut perdu. Il alluma un bûcher dans son palais, & s'y brûla, lui, ses eunuques, ses femmes & ses thrésors immenses : digne tombeau de ce roi, l'opprobre des hommes, & qui avoit deshonoré son thrône par les plus infâmes voluptés ! Sa mort opéra une mémorable révolution dans le vaste Empire d'Assyrie, des débris duquel se formerent trois grands royaumes : celui des Mèdes, qu'Arbace remit en liberté ; celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, l'un des chefs de la conjuration ; enfin celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeller *Ninus le Jeune*.

2. Sous le règne de Saracus, nommé encore *Chynaladanus*, l'an du monde 3378, Nabopolassar, général des armées de ce prince presqu'aussi efféminé que Sardanapale, & aussi mépriſable, se révolta contre lui, pour se défaire d'un si indigne maître & régner à sa place. Il fit alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes ; &, ayant réuni toutes leurs forces, ils assiégerent Ninive ; la prirent ; tuerent Saracus, & ruinerent entiérement cette grande ville.

NISIBE, (*siéges de*) 1. Lucullus, après

la bataille d'Arſamias, attaqua Niſibe, ville dès-lors importante, & qui étoit défendue par Guras, frere de Tigrane, roi d'Arménie. La place fut emportée de vive force, après quelques jours d'un aſſaut continuel. Guras fut fait priſonnier, & trouva dans ſon vainqueur une humanité qui tempéra les horreurs de ſon ſort. *An de Rome 684.*

2. L'empereur Macrin n'étoit rien moins que grand capitaine & général heureux. On le vit bien dans la guerre qu'il fit aux Parthes. Deux fois il oſa les attaquer près de Niſibe; & deux fois il fut battu par Artabane, roi des Barbares. Il s'eſtima très-heureux de ce que le vainqueur voulut bien lui vendre une paix honteuſe. Cependant le ſénat eut la baſſeſſe d'ordonner des fêtes publiques, & de décerner au timide empereur le ſurnom de *Parthique* avec le triomphe. *L'an 217 de J. C.*

3. Sapor ſe préſenta devant Niſibe, en 350, avec une innombrable armée, compoſée des plus vaillans peuples de la Perſe. Après avoir employé tous les moyens que l'art mettoit alors en uſage, ce prince fit agir les forces même de la nature. Il inonda la ville. Bientôt tout le terrein de Niſibe ne fut plus qu'un vaſte baſſin. Ouverte de tous côtés, déja Sapor s'en croyoit le maître. Mais la réſiſtance des habitans fut ſi courageuſe, que le monarque Perſan ſe vit enfin contraint de lever un ſiége qui lui avoit coûté mille ſueurs, & qui l'avoit flatté des plus belles eſpérances.

NISSA. (*priſe de*) La guerre, qui s'étoit allumée entre l'Empire & la Ruſſie d'une part, & de l'autre la puiſſance Ottomane, ſe fai-

ſoit avec une fureur que rien ne pouvoit ralentir. Après bien des exploits, de part & d'autre, les Impériaux, commandés par le comte de Seckendorf, aſſiégerent la ville de Niſſa, en Servie. Cette place forte pouvoit réſiſter long-tems à l'ennemi; mais les attaques furent ſi vives, & le feu du canon fit tant de ravages, que la ville ouvrit ſes portes, le 28 de Juillet 1737. Pendant que les Chrétiens faiſoient cette conquête, tout ſe diſpoſoit à la paix. On étoit convenu du lieu des conférences; & les miniſtres de Ruſſie & de la Porte s'y étoient déja rendus. Mais, la fortune ayant changé, dès cette campagne, en faveur des Turcs, & Niſſa ayant été repriſe, au mois d'Octobre ſuivant, le Grand-Seigneur devint plus difficile; & le congrès fut rompu.

NIVELLE. (*priſe de*) Dom Juan d'Autriche attaqua cette ville, l'une des meilleures du Brabant, en 1578. Les Flamands rebelles, qui la défendoient, oppoſerent à ſes efforts une vigoureuſe réſiſtance. Il fallut les aſſiéger en régle; amener du canon, & donner coups ſur coups pluſieurs aſſauts qui coûterent bien du ſang. Villiers, ſi connu dans ces guerres par ſa valeur intrépide toujours dirigée par une prudence inaltérable, animoit par ſes exemples la garniſon qu'il commandoit. Néanmoins il fallut céder au plus grand nombre; & les bourgeois, qui connoiſſoient combien la vengeance étoit chère aux Eſpagnols, capitulerent, & ſe rendirent après avoir obtenu que la garniſon ſortiroit avec ſes armes & ſon bagage.

NO-AMON. (*priſe de*) Vers l'an 725 avant J. C. un roi d'Aſſyrie, dit le prophète Nahum, vint aſſiéger No-Amon, ville fameuſe, capable de ſoutenir les efforts du plus puiſſant monarque. Après un ſiége long & pénible, après avoir éprouvé la rigueur exceſſive de ces fléaux redoutables que la guerre conduit toujours avec elle, la place fut emportée d'aſſaut, & livrée à toute la fureur des ſoldats. Ses triſtes habitans furent traînés en captivité. Les enfans furent écraſés dans les rues : les femmes furent violées au milieu des places publiques ; & les plus grands ſeigneurs, chargés de chaînes, furent partagés au ſort entre les vainqueurs.

NOCÉRA. (*ſiége de*) Urbain VI, ayant excommunié Charles de Duras, roi de Naples, en 1385, le monarque, pour venger cet outrage, vint aſſiéger le pontife dans le château de Nocéra, en Ombrie. Pendant qu'on ſe hâtoit d'avancer les travaux, un meſſager, chargé des dépêches du ſaint pere, fut arrêté en ſortant du château à la faveur de la nuit. On enferma cet infortuné dans un ſac, pieds & mains liés, à deſſein de le renvoyer dans la fortereſſe, par le moyen d'une machine qui ſervoit à lancer des pierres. Mais, le poids de cet homme excédant la force de la machine, il ne put être jetté juſques dans la place, & fut écraſé contre la muraille.

Le pape, trop foible pour hazarder des ſorties, ne ſe défendoit qu'avec des cenſures & des anathêmes ; armes qui commençoient dès-lors à paroître peu terribles. Trois ou quatre fois le jour, le chef de l'Egliſe, abuſant

de ſa puiſſance, montoit dans une tour ſituée vis-à-vis le camp ennemi; &, du haut de ce nouveau capitole, il lançoit ſur les aſſiégeans toutes les foudres ſpirituelles, que la cour de Rome renferme dans ſes thréſors. Durant cette cérémonie ridicule, parce qu'elle n'étoit plus redoutée, il tenoit à la main un flambeau béni & une petite clochette. Excuſable du moins, s'il n'eût deshonoré ſon caractere que par ces ſuperſtitieuſes extravagances. Mais il rougit ſes mains du ſang de l'innocence; & l'Egliſe eut à gémir de voir ſiéger ſur le thrône apoſtolique un cruel imitateur de Néron. Quelques cardinaux, odieux au pontife, furent ſoupçonnés de vouloir ouvrir les portes à l'ennemi. Plein de fureur, il les fit arrêter & mettre à la queſtion, ſans obſerver aucune des formalités requiſes, ſans reſpect pour leur naiſſance, pour leur dignité, pour leur caractere. Pendant la torture de ces infortunés, Urbain, d'un air dévot, récitoit ſon office, & n'interrompoit ſes patenôtres que pour leur crier: « Avouez, malheureux, ou, » par S. Pierre! vous périrez. » Comme ils proteſtoient de leur innocence, il les fit mourir à coups de haches, ſécher dans un four; &, ayant ordonné de réduire leurs corps en poudre, il en remplit deux valiſes qu'il faiſoit charger ſur des mulets, avec les chapeaux rouges de ces triſtes victimes, voulant, par ce ſpectacle, dit un auteur Italien, inſpirer de la terreur à quiconque oſeroit attenter à ſa vie, ou former quelque complot. Tandis que le monarque ſacré faiſoit ces exécutions ſanglantes, Raimond des Urſins, fils du comte de

de Nole, parut à la tête d'une petite armée que l'exemple de ſa valeur rendoit invincible. Ce jeune capitaine attaqua les aſſiégeans; leur fit lever le ſiége, & délivra le pontife.

NOLE. (*ſiége de*) Une des villes de l'Italie dont Annibal deſiroit avec le plus de paſſion la conquête, étoit celle de Nole dans laquelle le fameux Marcellus s'étoit renfermé avec une garniſon nombreuſe. Il vint donc l'attaquer, l'an de Rome 536. Mais, s'étant approché des murailles avec moins d'ordre & de précaution qu'il n'avoit coutume, le général Romain fit ſortir ſes troupes par trois portes, & tomba ſur les aſſiégeans, avec tant de force & d'impétuoſité, qu'ils ne purent ſoutenir ce choc terrible. Annibal, confus de cet échec qui lui coûtoit deux mille hommes, n'oſa pas faire de nouvelles tentatives; &, réſervant cette expédition pour un tems plus favorable, il ſe retira. Cet avantage, le premier que les Romains avoient remporté ſur les Carthaginois depuis la bataille de Cannes, leur rendit leur ancienne bravoure; &, lorſque le général de Carthage parut pour la ſeconde fois devant Nole, l'année ſuivante, ils ſe croyoient invincibles. Ils le furent en effet. Annibal, ayant répandu ſes troupes autour des remparts de la ville, ſe diſpoſoit à l'aſſaillir par tous les côtés. Des ſorties vives & fréquentes firent échouer ſes deſſeins; & l'on en vint à une bataille hors des portes de Nole. Après une action ſanglante, les Carthaginois furent vaincus; perdirent près de ſix mille hommes, & leverent le ſiége pour la ſeconde fois. Annibal cepen-

dant ne perdit point courage ; &, croyant ſe raccommoder avec ſa fortune, il fit de nouveaux efforts, en 538. Ils eurent le même ſuccès. Vaincu pour la troiſieme fois, ce fier Carthaginois fut enfin obligé d'avouer ſa foibleſſe. Il ſe retira, pendant la nuit, & renonça déſormais à la conquête d'une ville ſi fatale à ſa gloire.

NORA. (*ſiége de*) Le brave Eumène, après la triſte journée d'Orcynima, ſe vit contraint de ſe renfermer, avec cinq cens hommes déterminés, dans le château de Nora, ſitué ſur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie. Antigone parut bientôt devant cette place avec ſa nombreuſe armée. Avant d'en former le ſiége, il envoya propoſer une entrevue à ſon rival. Eumène répondit qu'il n'y conſentiroit, qu'après qu'on lui auroit envoyé des ôtages. Antigone inſiſta, & lui fit dire que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort : « Je ne reconnoîtrai jamais » d'homme plus fort que moi, s'écria fièrement Eumène, » tant que je ſerai maître » de mon épée. » Il fallut donc employer la force. Elle fut inutile ; & l'ennemi ſe vit contraint d'attendre de la famine ce qu'il ne pouvoit obtenir ni par ſes artifices, ni par ſes tentatives. Durant ce ſiége, qui occupa Antigone pendant un an, Eumène s'apperçut que rien n'incommodoit tant ſa garniſon, que le petit eſpace qu'elle occupoit. Pour rémédier à cet inconvénient, il changea la plus grande maiſon du lieu en une ſale d'exercice, où ſes ſoldats, doublant peu-à-peu le pas, & courant les uns après les autres, faiſoient les

mouvemens les plus violens, & ſe trouvoient auſſi animés & auſſi diſpos que s'ils ſe fuſſent exercés dans une vaſte enceinte. Pour les chevaux, il les faiſoit ſuſpendre avec de grandes ſangles qu'on leur mettoit ſous le col, & qu'on paſſoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Enſuite, par le moyen de quelques poulies, on les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que ſur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre. Pendant qu'ils étoient dans cette poſture gênante, le palefrenier venoit les irriter à grands coups de fouet. Les chevaux, pleins de fureur, pouſſoient d'inutiles ruades de leurs pieds de derriere, & faiſoient les plus grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant. Ce pénible exercice donnoit une telle extenſion à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât; &, à force de hennir & de ſe tourmenter, ces animaux étoient tout couverts de ſueur & d'écume. Cependant ni la ſageſſe ni la valeur d'Eumène ne purent le préſerver des maux ordinaires dans les longs ſiéges. Il étoit aux abois, lorſqu'Antigone, fatigué de tant de réſiſtance, lui fit faire des propoſitions avantageuſes par Jérôme de Cardie, fameux hiſtorien de ce tems-là. Eumène conduiſit cette négociation avec tant d'adreſſe, qu'il ſe délivra de l'extrémité où il étoit réduit, ſans s'engager à rien de ce que prétendoit ſon ennemi. *An du monde 3685.*

NORDLINGEN, *ou* NORDLINGUE. (*batailles de*) 1. Les Impériaux, ſous la conduite

du roi de Hongrie, du cardinal-infant, & du duc Charles de Lorraine, aſſiégeoient Nordlingue, place forte entre le Neckre & la Franconie, & qui dépend des Proteſtans. A peine cette nouvelle ſe fut-elle répandue, que le duc de Wéimar & le maréchal Horn partirent, à la tête d'une armée de Suédois, pour ſecourir cette ville qu'ils regardoient comme l'une de leurs plus fortes barrieres. Ils parurent, à la vue des lignes des ennemis le 6 de Septembre 1634; &, ſur l'heure, ils ſe diſpoſerent à les attaquer. Leurs troupes étoient beaucoup moins nombreuſes que celles des Impériaux; mais ils comptoient ſur leur courage. Le combat fut long & terrible. Enfin les Proteſtans céderent, après avoir perdu ſeize mille hommes tués ſur le champ de bataille ou dans la fuite, ſoixante-dix piéces de canon, & tout le bagage. Quatre mille furent faits priſonniers; & Nordlingue ſe rendit, le lendemain, à diſcrétion. Cet échec auroit entiérement anéanti la Ligue Proteſtante, ſi Louis XIII, qui faiſoit une guerre cruelle à ſes ſujets hérétiques, n'eût ſoutenu ceux d'Allemagne.

2. La malheureuſe journée de Mariendal allarma la cour de France. On jetta les yeux ſur le vainqueur de Rocroi & de Fribourg; & le duc d'Enguien, déja couvert de lauriers, dans un âge où les héros commencent à peine à l'être, s'empreſſa de joindre le vicomte de Turenne. Il le rencontra ſur les bords du Neckre qu'il traverſa pour faire la conquête de la Franconie, & pour ſuivre l'ennemi qui vouloit éviter une action générale. Il l'y força bientôt par ſes marches, ſes contre-marches,

ſes ruſes, & toutes ſes manœuvres ſçavantes; &, dans les premiers jours d'Août 1645, il le ſerra de ſi près dans les plaines de Nordlingue, qu'il l'obligea d'accepter une des batailles les plus mémorables du ſiécle dernier.

La plaine, à laquelle la ville de Nordlingue donne ſon nom, eſt l'une des plus vaſtes de la Franconie. Vers le milieu, elle eſt coupée par deux collines ſituées à quinze cens toiſes l'une de l'autre. La premiere, appellée *le Vineberg*, eſt aſſez haute & aſſez eſcarpée. La ſeconde, connue ſous le nom d'*Allerheim*, eſt fortifiée par un château. Entre ces deux collines règne un vallon qui aboutit à un village plus avancé vers Nordlingue d'environ trois cens pas. Le terrein, qui ſépare la colline d'Allerheim du village, eſt uni, mais traverſé, dans toute ſon étendue, par un foſſé également large & profond. Le chemin, qui conduit de ce même village au Vineberg, eſt rude & eſcarpé, à cauſe de l'élévation du Vineberg. C'eſt dans ce poſte admirable, que le comte de Merci, chef des troupes Impériales, & l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, s'étoit campé, ſur les neuf heures du matin; &, depuis ce tems-là, il n'avoit rien oublié pour rendre ſa poſition encore plus formidable. Comme il traînoit toujours à ſa ſuite un grand nombre de chariots qui n'étoient remplis que d'inſtrumens propres à remuer la terre, & qu'il y avoit occupé toute ſon armée, il avoit élevé, ſur preſque toute l'étendue de ſon front, des retranchemens qu'il étoit difficile de forcer.

Telle étoit la diſpoſition de ſon armée. Le

général Gléen commandoit la droite établie ſur le Vineberg, & compoſée des régimens Impériaux. La gauche, retranchée ſur le ſommet de la colline d'Allerheim, obéiſſoit à Jean-de-Vert, capitaine fameux, & l'émule de Merci. Ce dernier s'étoit réſervé le commandement du centre qui rempliſſoit le vallon, d'une colline à l'autre. Il avoit devant lui le village, où il avoit jetté l'élite de ſon infanterie. Son artillerie étoit diſpoſée avec la même habileté le long des lignes dont il avoit couvert le village & les deux collines. L'armée entiere, compoſée de trente-ſix eſcadrons, & de dix-huit bataillons, montoit à ſeize mille combattans, preſque tous vieux ſoldats qui n'avoient ceſſé de ſervir depuis le commencement de la guerre.

Cependant le duc d'Enguien, ſuivi des maréchaux de Grammont & de Turenne, étoit allé reconnoître l'ennemi. A la vue des retranchemens, de la poſition & de la fiere contenance de Merci, Turenne ſoutint qu'il y auroit de la témérité à l'attaquer. Mais Condé & Grammont, plus hardis, plus impétueux, lui prouverent qu'il falloit combattre & vaincre; & l'on ſe diſpoſa à exécuter ce projet digne de ſon auguſte auteur. Sur les cinq heures après midi, l'armée s'ébranla pour agir. Tel étoit ſon ordre de bataille. Dix eſcadrons François, rangés ſur la même ligne, formoient l'aîle droite, commandée par Grammont, le plus ancien des deux maréchaux de France. Il étoit ſecondé par Arnaud, maréchal de camp, & ſoutenu du corps de réſerve, compoſé de ſix bataillons & de ſix

eſcadrons des troupes de la même nation, aux ordres du comte de Chabot, maréchal de camp, qui préſentoit une ſeconde ligne. Turenne commandoit la gauche. Il étoit à la tête de douze eſcadrons Véïmariens, qui paſſoient pour la meilleure cavalerie de l'Europe. La ſeconde ligne de la gauche n'étoit compoſée que de Heſſois, au nombre de ſix eſcadrons & de ſix bataillons. Au milieu des deux aîles étoit rangée en bataille la plus grande partie de l'infanterie Françoiſe, conſiſtant en dix bataillons, à la tête deſquels combattoient Marſin, Bellenave, maréchaux de camp, & Caſtelnau-Mauviſſiere, maréchal de bataille. Plus loin, dans la plaine, on voyoit cinq eſcadrons de Gendarmes & de Carabiniers prêts à ſeconder les efforts de cette infanterie. Le Duc ne prit point de poſte. Il ſe propoſoit de marcher avec le marquis de la Mouſſaie, maréchal de camp, par-tout où il s'agiroit d'animer les troupes, & de décider la victoire.

Jamais Merci ni ſes troupes n'avoient montré tant de confiance & tant d'audace, qu'ils le firent en cette journée fameuſe. Le général de l'Empereur, qui croyoit marcher à un triomphe certain, avant de donner l'ordre, avala plus de quarante verres de vin, ſans que les fumées de cette liqueur traîtreſſe jettaſſent dans ſon cerveau le moindre nuage. Dans l'excès de ſa joie, il embraſſe avec tranſport ſon épouſe qui le ſuivoit par-tout: » Voilà, lui dit-il, le baiſer le plus doux » que je vous donnerai de ma vie. Voyez-» vous cette armée de téméraires, qui appro-

» che ? Dieu lui-même la livre entre mes » mains : réjouiſſez-vous. Le ſuccès de cette » journée va rendre à l'Empire la paix & ſon » ancien éclat. » En achevant ces mots, il donne le ſignal. Auſſi-tôt la plaine retentit au loin du bruit de l'artillerie. Les François, malgré le feu de l'ennemi, s'avancent en corps vers le village d'Allerheim. Marſin eſt à leur tête. Il aborde les retranchemens du village; il les attaque avec furie ; il les emporte ; il pénètre dans les rues. Merci, qui comprend que de ce poſte dépend la victoire, détache ſans ceſſe de nouvelles troupes pour le défendre. Le combat eſt terrible. Marſin eſt dangereuſement bleſſé. Les François reculent. La Mouſſaie vient les ſoutenir. La mêlée recommence avec plus de chaleur. Mais enfin les Bavarois, favoriſés par l'avantage du poſte, & ſecondés par quantité de Mouſquetaires qui, ayant percé ces maiſons, ne perdoient aucun coup dans la multitude de leurs ennemis, arrêtent les François. La Mouſſaie, Caſtelnau-Mauviſſiere ſont mis hors de combat. Les troupes s'ébranlent : c'en étoit fait du retranchement emporté avec tant de peine, ſi Condé n'eût pris le parti de conduire lui-même à la charge tout ce qui lui reſtoit d'infanterie. A la vue de ce mouvement hardi, Merci s'écrie : « Courage, ſol- » dats, la victoire eſt à nous ! Dieu aveugle » les François ! » A l'inſtant, il fond ſur l'ennemi avec preſque toutes les troupes du centre. Condé le reçoit avec courage. Il voit, ſans s'effrayer, tomber à ſes pieds tous ſes aides-de-camp, tous ſes officiers. Son cheval

eſt tué: deux autres qu'il prend ſont bleſſés. Il reçoit une terrible contuſion à la cuiſſe, & vingt coups dans ſes armes & dans ſes habits. Mais le général Merci tombe mort au milieu des ſiens, d'un coup de mouſquet. Les Bavarois frémiſſent, & veulent venger leur grand capitaine, ou périr comme lui. Les efforts ſont inutiles. Les François gagnent le village entier, à la réſerve de l'égliſe & d'une grande maiſon dans leſquelles deux régimens ſembloient vouloir s'enſevelir. Après pluſieurs attaques auſſi ſanglantes qu'infructueuſes, Condé fit mettre le feu aux autres maiſons, dans l'eſpérance que l'incendie, ſe communiquant de proche en proche, chaſſeroit ou dévoreroit tout ce qui reſtoit d'ennemis; mais en vain. La victoire, achetée par tant de ſang, demeura, malgré toute la valeur du Duc, imparfaite au centre. Il vole à l'aîle gauche, où il trouve le vicomte de Turenne qui s'avançoit entre le village & le Vineberg, expoſé à tout le feu de la droite de l'armée ennemie, & à celui du centre, formé derriere le village, qui le prenoit en flanc. Quoique bleſſé, Turenne n'en marchoit qu'avec plus d'audace au général Gléen. Après un combat opiniâtre les François furent enfoncés. D'Enguien appelle à leur ſecours les Véïmariens & les Heſſois, les ſeules troupes de l'armée, qui n'euſſent pas été battues. Ils accourent à travers les foudres & la mort. Ils grimpent ſur le ſommet du Vineberg; taillent en piéces l'infanterie qui y eſt retranchée; s'emparent du canon; le pointent contre l'infanterie Bavaroiſe du centre; la forcent de

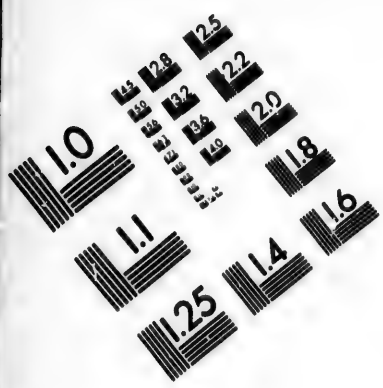
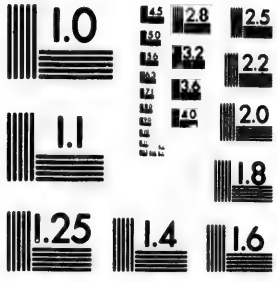
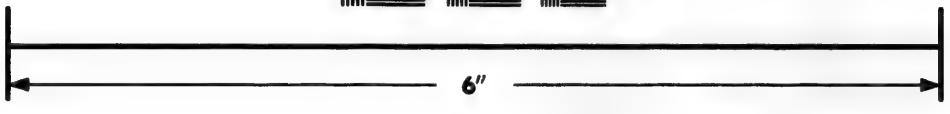


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.0
1.1

chercher ſon ſalut dans la fuite ; tournent vers le village ; prennent le général Gléen, & forcent les deux régimens d'infanterie, poſtés dans l'égliſe & dans la maiſon, dont on a parlé, de ſe rendre à diſcrétion. Les François triomphoient, lorſqu'on apperçut Jean-de-Vert qui s'avançoit à la tête de ſon aîle gauche. Ce général, las d'attendre le maréchal de Grammont qui lui étoit oppoſé, étoit deſcendu de la colline d'Allerheim ; avoit franchi le foſſé qui coupoit le vallon, & s'étoit précipité, comme un torrent, ſur les François. Après une longue réſiſtance, les eſcadrons attaqués prirent l'épouvante & la fuite. Grammont, bleſſé, abandonné, combattoit encore à la tête de deux régimens qui ſeuls n'avoient pas cédé à l'exemple contagieux de la terreur. Il fut enveloppé, & pris avec tous ceux qui l'accompagnoient. Arnauld s'étoit ſauvé du carnage, pour ſe joindre à Chabot qui commandoit le corps de réſerve. Chabot part, veut arrêter le vainqueur. Jean-de-Vert redouble d'effort. L'officier François eſt vaincu, & toute la réſerve battue & diſſipée. Jean revenoit de pourſuivre les fuyards, quand il apprit la mort de Merci, & la captivité de Gléen, la perte du village & de l'artillerie. A cette triſte nouvelle, il ſe retira ſur la colline d'Allerheim, &, bientôt après, à Donawert, abandonnant aux François une mémorable victoire, quinze piéces de canon, quarante drapeaux & étendards, deux mille priſonniers & quatre mille morts. Ce glorieux ſuccès coûta près de quatre mille hommes tués ou bleſſés. Merci fut enterré dans le champ

de bataille ; &, ſur la tombe de cet illuſtre capitaine qui réuniſſoit toutes les vertus guerrieres, on grava cette inſcription qui fait ſon panégyrique :

Sta, Viator; Heroëm calcas.

« Arrête, Voyageur ; tu foules un Héros. »

NORTH-ALLERTON. (*bataille de*) Henri I, roi d'Angleterre, n'ayant point d'enfans mâles, déclara pour ſon ſucceſſeur le prince Henri Plantagenêt, ſon petit-fils. Mais, après la mort du monarque, les Anglois, redoutant la hauteur & la fierté de Mathilde, mere du jeune roi, éleverent ſur le thrône Etienne de Blois, petit-fils de Guillaume le Conquérant. L'ambitieuſe princeſſe, vivement piquée de ce ſanglant affront, voulut venger ſon orgueil outragé. Par ſes intrigues cachées, par ſes plaintes ſecrettes, elle alluma le flambeau de la diſcorde dans le ſein du royaume. David, roi d'Ecoſſe, parut à la tête d'une armée nombreuſe, pour ſoutenir les droits de ſa niéce, &, pénétrant dans le Yorckshire, ravagea cette province avec la derniere barbarie. Irritée de tant d'excès, la nobleſſe de ces contrées prit les armes ; alla camper à North-Allerton, ſous la conduite de Turſtan, archevêque d'Yorck, prélat fougueux, plus propre à manier l'épée qu'à porter la croſſe, & dans ce poſte attendit l'ennemi. Les Anglois combattirent avec un courage invincible. En vain David eſſaya de rallier pluſieurs fois ſes ſoldats effrayés : il fut

obligé de prendre la fuite avec eux, & d'abandonner une victoire ſur laquelle il avoit témérairement compté. Cette journée, fameuſe dans les Annales Angloiſes, eſt appellée *la Bataille de l'Etendard*, parce que les vainqueurs avoient élevé ſur un chariot un grand Crucifix, autour duquel, par une piété aveugle & bien conforme au génie de ce ſiécle ignorant & ſuperſtitieux, ils avoient attaché des Hoſties conſacrées & des Bannieres de Saints. Le ſuccès de la nobleſſe rétablit, pour quelque tems, le calme dans l'Angleterre; & les ſéditieux attendirent une circonſtance plus favorable pour exciter de nouvelles tempêtes. *L'an 1138.*

NORTHAMPTON. (*bataille de*) De nouveaux ſujets de mécontentemens, ou plutôt l'ambition de régner, mirent une ſeconde fois les armes à la main du duc d'Yorck, en 1460. Au bruit de cette révolution, la reine Marguerite leva une armée, & vint au-devant des Rebelles qui, au nombre de près de quarante mille combattans, s'étoient poſtés dans la plaine de Northampton, ſous les ordres du comte de la Marche, fils du Duc. Le célèbre Warwick, dont les conſeils dirigeoient la conduite du jeune Général, envoya faire au roi Henri VI des propoſitions vagues. Trois fois ſon député fut renvoyé avec mépris. Le comte indigné fit dire au monarque qu'avant qu'il fût quatre heures ſonnées, il auroit l'honneur de lui parler, ou qu'il ſeroit étendu, ſans vie, ſur le champ de bataille. Cette menace fut regardée comme le ſignal du combat. L'armée royale franchit une riviere

qu'elle avoit à dos; &, ſur les deux heures après midi, elle s'ébranle la premiere pour attaquer. Les Révoltés, après avoir publié qu'on ne touchât point à la perſonne du Roi, qu'on épargnât les ſimples ſoldats, & qu'on fît main-baſſe ſur les officiers, la reçurent avec intrépidité. La mêlée dura deux heures, avec tant de furie, que la terre étoit jonchée de morts & de mourans. Enfin le lord Gray, qui commandoit un corps conſidérable de l'armée du Roi, s'étant rangé du côté des Mécontens, cette défection imprévue abbatit le courage des troupes royales. Elles commencerent peu-à-peu à lâcher pied; &, la riviere, qu'elles avoient derriere elles, s'oppoſant à leur paſſage, il s'en noya un grand nombre. Ceux qui réſiſterent furent taillés en piéces. On en compta plus de dix mille ſur le champ de bataille. La Reine prit la fuite. Le Roi fut fait priſonnier dans ſa tente, & conduit, par le vainqueur, à Londres où il entra plutôt en eſclave qu'en ſouverain.

NOVARE. (*priſe de*) En 1733, au mois d'Octobre, le roi de Sardaigne fit inveſtir Novare, l'une des meilleures villes du duché de Milan. M. de Coigni en fit le ſiége. La tranchée fut ouverte le 3 de Janvier; &, quatre jours après, la garniſon demanda à capituler. On lui accorda des conditions honorables; & elle fut conduite à Mantouë. On trouva dans la place plus de trois cens milliers de poudre, quarante-quatre piéces de canon, & quantité d'autres munitions de guerre.

NOVI. (*action près de*) En 1745, le comte de Schullembourg, qui commandoit

l'armée Autrichienne, étoit campé à Novi; où il avoit conſtruit des retranchemens, dans l'eſpace de près d'une lieue & demie, aux environs de cette ville. Mais le duc de Modène, avec l'armée combinée d'Eſpagne & de Naples, força ces retranchemens; obligea le général Allemand de les abandonner; fit plus de mille Croates priſonniers; &, le 5 de Juillet, trois mille cinq cens hommes entrerent, ſous ſes ordres, dans Novi.

L'année ſuivante, vers la fin du mois de Mai, ou le commencement de Juin, le maréchal de Maillebois, ayant été chargé de joindre l'armée de dom Philippe, fit tranſporter à Tortone les magaſins qu'il avoit à Novi, parce que cette derniere villle eſt ſans défenſe. Dès que les François en furent éloignés, le roi de Sardaigne paſſa le Tanaro, & ſe préſenta devant la place. Il y fit ſon entrée ſans réſiſtance; &, pour mortifier les habitans, il exigea une contribution de vingt mille livres de Piémont.

NUMANCE. (*ſiége de*) Les Arvaques, peuple d'Eſpagne, dont Numance étoit la capitale, avoient uni leurs forces à celles de Viriathus. Les Romains ſongerent à venger cette infraction des traités. Pendant pluſieurs années, on ne fit que quelques tentatives peu importantes. Q. Pompéius, le premier noble de la maiſon des Pompées, voulut entreprendre le ſiége de la capitale. Mais il fut battu; & ſes troupes furent tellement affoiblies, qu'il envoya des agens ſecrets pour conclure un traité de paix avec les Numantins. Quand ſon ſucceſſeur fut arrivé, il nia qu'il eût fait aucun

traité ; & la guerre recommença de nouveau. Les Romains eſſuyerent encore de grandes pertes. Popilius, leur général, s'approcha de Numance. Les habitans n'allerent point, ſuivant leur uſage, à la rencontre de l'ennemi. Ils ſe tinrent renfermés dans leurs murs, ſans paroître & ſans faire aucun mouvement. Cette apparente tranquillité trompa le Proconſul. Perſuadé que les aſſiégés, découragés par les défaites précédentes, craignoient d'en venir aux mains, il ordonne à ſes troupes d'appliquer les échelles aux murailles, pour eſcalader la ville. On s'empreſſe d'obéir. Popilius alors, voyant qu'on ne ſe diſpoſoit pas à lui réſiſter, conçoit quelque ſoupçon. Il fait ſonner la retraite. Mais le ſoldat, flatté d'emporter la ville d'aſſaut, & de s'enrichir du butin, ſe retire à regret & lentement. Tout-à-coup les aſſiégés ſortent par pluſieurs portes ; renverſent tous ceux qui étoient montés ſur les échelles ; pourſuivent les autres, & défont une partie de l'armée.

Mancinus, ſucceſſeur de Popilius, vint mettre le comble à l'ignominie des Romains. Il n'y eut pas une rencontre, il ne ſe donna pas une eſcarmouche où les Numantins n'euſſent l'avantage ; enſorte que le ſoldat Romain, découragé, ne pouvoit plus ſoutenir ni la voix ni la vue d'un Numantin. Le Général voulut diſſiper cette frayeur indigne des légions de la république. Dans cette vue, il s'éloigna de Numance pendant la nuit. Mais les aſſiégés, avertis de ſa retraite, partirent au nombre de quatre mille ; coururent, ſans perdre de tems, après les fuyards ; donnerent ſur

la queue; en firent un grand carnage; pouſſerent le reſte dans des lieux fort difficiles & preſque ſans iſſuë; &, quoique l'armée Romaine montât à plus de vingt mille hommes, ils l'envelopperent de telle ſorte qu'il ne lui fut pas poſſible de ſe retirer de ce mauvais pas. Mancinus déſeſpéré envoya un hérault, pour demander quelque compoſition. Il conclut un indigne traité, par le miniſtere de Tibérius Gracchus, & partit pour Rome. Ce traité fut déclaré nul; & l'on continua une guerre qui affligeoit extrêmement & qui deshonoroit le peuple Romain. Vainqueur de tant de nations, il voyoit, depuis pluſieurs années, tous ſes efforts échouer devant une ville, & ſes armées preſque toujours battues par des ennemis qui d'eux-mêmes étoient très-foibles, & que la ſeule incapacité des généraux avoit rendus juſques-là formidables. Pour remédier à de ſi grands maux, on ſongea à mettre en place un homme d'un grand mérite, & qui fût capable de rétablir l'honneur de la république. Le deſtructeur de Carthage parut le ſeul en état de terminer la guerre de Numance. On le créa Conſul; & on lui donna l'Eſpagne pour département.

A peine Scipion ſe fut-il montré à ſes troupes, que tout changea de face. La diſcipline fut rétablie : le luxe fut proſcrit. Les femmes de débauche, qui ſe trouvoient dans le camp au nombre de plus de deux mille, les valets inutiles, les marchands, & tous ceux dont le talent eſt de nourrir la molleſſe & le libertinage, furent obligés de prendre la fuite. Le ſoldat s'accoutuma à reprendre ſes travaux ordi-

ordinaires, & à ſe conformer aux ordres du Général. Cette importante réforme occupa Scipion pendant toute ſa premiere campagne. Il vint enſuite près de Numance, pour y prendre ſes quartiers d'hyver. En vain les aſſiégés préſenterent la bataille : le général Romain ne l'accepta jamais. Une ſeule fois il en vint aux mains avec eux, parce que ſes fourrageurs étoient en danger. Il força les Numantins de prendre la fuite; mais il ne les pourſuivit pas, content d'être parvenu à faire voir à ſes ſoldats, ce qui paroiſſoit preſqu'un prodige, ces fiers Eſpagnols fuyant devant eux. Pour ôter aux aſſiégés toute eſpérance & toute reſſource, il fit conduire une ligne de contre-vallation autour de la ville. Numance étoit ſituée ſur une colline, & avoit près d'une lieue de circuit. La contre-vallation en eut le double. Enſuite on creuſa un large foſſé qui fut revêtu de pieux; & l'on conſtruiſit un mur qui avoit huit pieds d'épaiſſeur & dix de hauteur, ſans compter les créneaux. Le fleuve Durius paſſoit le long des murs, & ſervoit à faire entrer des vivres & des troupes dans la place. Pour le fermer, Scipion bâtit ſur les deux rives deux forts, d'où il jetta ſur toute la largeur du fleuve de longues & fortes poutres attachées, des deux côtés, à de gros cables. Ces poutres étoient armées de grandes pointes de fer, qui, étant perpétuellement agitées par le mouvement des eaux, fermoient le paſſage aux nageurs & aux plongeurs, & à ceux qui auroient voulu paroître dans des barques. Pour être informé de tout, il établit, ſur toute l'étendue des retranche-

mens, des ſoldats aſſez près les uns des autres, qui, jour & nuit, devoient donner avis, chacun à ſon voiſin, de tout ce qui ſe paſſoit & de tout ce qu'il apprenoit. L'armée Romaine montoit à ſoixante mille hommes. La moitié étoit deſtinée à garder les murs; vingt mille à combattre, quand il en ſeroit beſoin, & dix mille à relever ceux-ci & à les ſoutenir. Chacun avoit ſa place & ſon devoir marqués; & les ordres qu'on recevoit étoient exécutés ſur le champ. Il n'étoit pas poſſible qu'un ſiége ſi bien conduit ne couvrît de gloire celui qui en étoit l'ame. Vainement les Numantins formoient-ils des attaques. Ils rencontroient par-tout une main prête à repouſſer leurs inutiles efforts. Déſeſpérés, ils ſe renfermoient dans leur ville, pour y dévorer un reſte de proviſions que, juſqu'à ce jour, la famine avoit épargnées. Quelqu'opiniâtre que fût leur courage, quelqu'exceſſive que fût leur fierté, les maux qu'ils éprouvoient les contraignirent de demander la paix. Abarus, chef de l'ambaſſade, dit à Scipion que toute la grace, qu'il le ſupplioit de leur accorder, étoit de les traiter humainement, ou de leur permettre de périr dans un combat, les armes à la main. Le général Romain lui répondit qu'ils n'avoient qu'à s'abandonner à la diſcrétion des Romains, & livrer toutes leurs armes. Cette condition mit les aſſiégés en fureur. Ils maſſacrerent leurs députés, & recommencerent leurs ſorties, toujours ſans ſuccès. La famine devint ſi grande, qu'on ſe nourriſſoit de chair humaine. Vaincus enfin par ce terrible fléau, ils ſe rendirent à

Scipion. Plusieurs ne voulurent point survivre à leur patrie, & se donnerent la mort. La ville fut renversée de fond en comble. Tous les citoyens furent vendus; cinquante seulement furent réservés pour le triomphe du vainqueur. Tout le crime des Numantins avoit été de ne point fléchir sous la domination d'une république ambitieuse, qui prétendoit donner des loix à l'univers. C'est faire l'éloge de cette ville belliqueuse, que de dire que, pendant toute cette guerre qui dura tant d'années, elle n'avoit que huit mille hommes qui portassent les armes. Jugurtha & Marius se couvrirent de gloire dans ce siége, & mériterent l'estime de Scipion. Numance fut détruite, l'an 133 avant J. C.

NUYS. (*prise de*) Le prince de Parme justifioit, tous les jours, le choix que Philippe II avoit fait de lui pour dompter les Flamands rebelles; & les victoires multipliées de ce grand Général faisoient enfin espérer à la cour de Madrid qu'on verroit bientôt terminer avantageusement cette guerre sanglante, qui, depuis plusieurs années, désoloit un des plus beaux domaines de la monarchie Espagnole. En 1586, le gouverneur, pour mettre le comble à sa gloire, voulut faire la conquête de Nuys, ville importante, située au nord de Cologne, au confluent de l'Erfft & du Rhin. Cette place avoit près de ses murs une petite isle qui la masquoit, & dans laquelle les Flamands s'étoient bien retranchés. Le prince de Parme voulut commencer son expédition par les chasser de ce poste. Il y court, à la tête de ses guerriers;

il les attaque ; mais, après un combat opiniâtre, il eſt repouſſé avec perte. Cet échec ne fait qu'enflammer ſon courage. L'iſle eſt une ſeconde fois aſſaillie. Les ſoldats ſont des prodiges. En vain les aſſiégés oppoſent à leur valeur une réſiſtance héroïque. Tout fuit, tout ſe diſperſe : l'iſle eſt enfin emportée. Ce premier obſtacle vaincu, un nouveau ſe préſente. Une tour énorme, élevée ſur le bord du Rhin, foudroie les aſſiégeans, & met la place hors d'inſulte. L'armée demande, à grands cris, qu'on l'y conduiſe. Le prince ſe rend à ſes vœux. Un feu terrible menace de la mort quiconque oſe avancer. On brave les foudres & la mort. On s'approche à travers les périls & les tonnerres. On arrive au pied de la tour. On eſcalade ; on prend les ouvrages avancés. Bientôt le ſoldat Eſpagnol entre pêle-mêle avec les vaincus dans la citadelle ; &, par ce dernier exploit, Nuys ſe voit déſormais ſans eſpérances & ſans reſſources. Cependant cette ville ſe défendoit avec cette intrépidité mâle, que les malheurs ne peuvent abbatre ; & peut-être qu'elle eût occupé long-tems les Royaliſtes, ſans le terrible effet de leur artillerie. Les remparts tomboient en poudre. Les bombes & les boulets écraſoient les maiſons & leurs malheureux habitans. Dans tous les quartiers de la place, la mort menaçoit, ou montroit des victimes. Il fallut donc enfin ſonger à ſe rendre. Mais, pendant la négociation, les Eſpagnols & les Italiens, entraînés par un mouvement aveugle, ſe précipitent tout-à-coup dans la ville, l'épée à la main ; immolent tout ce qui

s'offre à leurs coups; allument un horrible incendie qui, augmenté par un vent impétueux, ne fait bientôt, de cette malheureuſe cité, qu'un monceau de cendres & de ruines. On ne put ſauver que deux égliſes. Un grand nombre de religieuſes & de femmes s'y étoient réfugiées. Elles n'en coururent pas moins les plus grands dangers; &, ſi l'on n'eût fait les plus généreux efforts pour les arracher à la fureur lubrique des ſoldats, les ſcènes les plus affreuſes auroient mis le comble à l'horreur de cette journée.

NYSE. (*priſe de*) Après la conquête de l'Aſie, Alexandre, pour imiter Bacchus, voulut ſubjuguer les Indes. Le roi de Macédoine vole dans ces vaſtes régions, à la tête de ſes guerriers victorieux. Nyſe, ville forte, grande, habitée par un peuple nombreux & guerrier, oſe lui fermer ſes portes. On l'aſſiége, l'an 327 avant J. C. Après quelques attaques ſoutenues avec courage, les Barbares font ſur les ennemis une ſortie générale. La fortune les abandonne. Ils ſont repouſſés, pourſuivis, accablés par les Macédoniens; &, ne voulant plus lutter contre des adverſaires ſi redoutables, ils ſe rendent à diſcrétion. Les préſens flatteurs, qu'ils firent au monarque, calmerent ſa colére, en chatouillant ſa vanité; & Nyſe fut heureuſe de trouver un vainqueur qui, voulant paſſer pour dieu, pardonnoit à quiconque partageoit ſa folie, en adorant ſa puiſſance.

[OCT]

OCTOLOPHE. (*bataille d'*) Pour peu qu'on fît ombrage à l'ambition de Rome, on attiroit sur soi les armes toujours victorieuses de cette redoutable république; &, dès qu'un prince osoit, sans son agrément, agrandir, ou même défendre ses Etats, on lui déclaroit la guerre; on songeoit à l'opprimer. Philippe, pere de Persée, roi de Macédoine, provoqué par ses voisins, les attaque; les bat; fait sur eux des conquêtes. Rome prend aussi-tôt le parti des vaincus; &, l'an 200 avant l'ère chrétienne, le consul Sulpicius est chargé de marcher contre cet heureux monarque, dont la puissance, par ses progrès rapides, inquiète la fiere république. Au reste, Philippe n'étoit pas un ennemi peu formidable. Successeur d'Alexandre, il avoit les vertus guerrieres de ce conquérant; & c'étoit alors le seul prince qui pût lutter contre les Romains, & balancer la fortune de ces tyrans du globe. Les armées des deux puissances se mirent en campagne avec ce desir de vaincre, qui d'ordinaire enflamme les soldats, quand ils vont combattre un ennemi nouveau. Les deux peuples firent, en quelque sorte, l'essai de leurs forces, dans une foule de petits combats qui ne décidoient rien. Enfin ils engagerent une action générale près d'un bourg appellé *Octolophe*. Le premier choc fut terrible. Les Macédoniens, animés

par l'exemple de leur roi, montrerent qu'ils avoient hérité du courage de leurs aïeux. Leur redoutable phalange, ce rempart vivant, qui, en couvrant leurs différens corps, portoit dans les rangs ennemis l'épouvante, la mort & la confuſion, fut par-tout victorieuſe. Les Romains plierent; la fortune alloit abandonner leurs enſeignes. Tout-à-coup Sulpicius ſe montre aux dernieres lignes; rallie les fuyards; les ramene au combat qui recommence avec plus de fureur. Alors la phalange étoit rompue. Les Macédoniens triomphans n'avoient ſongé qu'à jouir de leur victoire. Quelle fut leur ſurpriſe, quand ils virent les vaincus accourir, charger, enfoncer, maſſacrer leurs vainqueurs! Rien n'oſe réſiſter à la valeur Romaine. Tout fuit; tout ſe diſperſe, & le roi cherche ſon ſalut dans une prompte retraite.

OHOD. (*bataille d'*) Abou-Sofian s'étoit mis à la tête des Khoraïſchites, ennemis mortels du faux prophète Mahomet. Cet Arabe, ſuivi de trois mille hommes de pied & de deux cens chevaux, s'avança vers Médine, en 623, & ſe fortifia ſur la montagne d'Ohod. Hendah, ſon épouſe, & quinze autres dames des plus nobles familles portoient les tambours, & animoient les ſoldats. Mahomet n'eut pas plutôt appris le progrès de ſon rival, qu'il voulut le chaſſer du poſte avantageux qu'il avoit choiſi. Il marche à lui avec huit ou neuf cens fantaſſins ſeulement, & engage le combat. D'abord il fait plier l'ennemi; mais bientôt, accablé par le nombre, & couvert de bleſſures, il eſt contraint de ſe retirer honteuſement. La victoire ne coûta que vingt-deux

hommes aux Khoraïſchites ; & l'impoſteur perdit ſoixante-dix de ſes diſciples. Son oncle Hamzah fut trouvé au nombre des morts. La cruelle épouſe d'Abou-Sofian ſe jetta ſur le corps de ce Muſulman ; l'éventra, & en mangea le foie. Toutes les femmes imiterent ſa barbarie. La défaite de Mahomet le faiſoit regarder comme un fourbe. Mais le prophète, pour ſe tirer d'embarras, & de l'avis, ſans doute, de ſon bon ami S. Gabriel, eut recours à la doctrine de la prédeſtination abſolue, & dit hautement qu'il n'étoit rien arrivé à ces hommes, dont on regrettoit la perte, que ce que Dieu avoit déterminé d'une maniere inévitable ; qu'au reſte, on devoit les regarder comme martyrs, puiſqu'ils étoient morts, en combattant pour la foi.

OÏA. (*priſe d'*) Les Portugais, voulant faire des conquêtes dans les Indes, s'attacherent, en 1508, au ſiége de la ville d'Oïa, qu'ils attaquerent avec fureur. Les habitans ſe défendirent avec le courage qu'inſpire le déſeſpoir. Mais, trop foibles pour réſiſter à des Européens armés de la foudre, ils prirent la fuite, & chercherent dans les bois & dans les montagnes voiſines des aſyles contre la cruauté des vainqueurs. Un officier Portugais, nommé *Sylvëira*, découvrant un Maure de fort bonne mine, qui ſe déroboit par un ſentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point allarmé pour lui-même ; mais, après avoir tourné le viſage pour ſe défendre, il fit ſigne à ſa compagne

de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obſtina, au contraire, à demeurer près de lui, en l'aſſurant qu'elle aimeroit mieux mourir, ou reſter priſonniere, que de s'échapper ſeule. Sylvéïra, touché de ce ſpectacle, leur laiſſa la liberté de ſe retirer, en diſant à ceux qui le ſuivoient : « A Dieu ne plaiſe que mon » épée coupe des liens ſi tendres ! »

OLAW. (*priſe d'*) Le roi de Pruſſe faiſoit, tous les jours, des progrès rapides en Siléſie; & toutes les villes de cette vaſte province n'oſoient réſiſter à ce conquérant redoutable. Olaw, petite ville du duché de Brieg, voulut arrêter le nouvel Alexandre. Le monarque ſe préſenta devant ſes portes, en 1741, & fit ſommer le commandant de les ouvrir à ſes guerriers. Un refus humiliant fut la réponſe de l'officier Autrichien; & le roi, plein de colére, fit avancer deux canons & deux mortiers pour foudroyer la place. L'approche du péril intimida les citoyens. Ils demanderent, à grands cris, qu'on laiſsât entrer les Pruſſiens. Il fallut en paſſer par-là; & le gouverneur, vaincu par ces clameurs ſéditieuſes, ſe rendit, ſans attendre l'attaque.

OLDENSEL. (*priſe d'*) Le prince Maurice s'étoit emparé de cette place, en 1597; mais, comme elle étoit peu importante, il avoit négligé de la fortifier. En 1605, le marquis de Spinola, ſi connu par ſa ſcience dans le métier de la guerre, & digne rival du Céſar Hollandois, l'inveſtit; fit ouvrir la tranchée de trois côtés, & ſur le champ établit trois batteries avec tant de célérité, que la garniſon, encore plus foible que dé-

couragée, capitula aux premiers coups de canon.

OLKIRKEN. (*affaire d'*) Le roi de Pruſſe, ſuivi du maréchal Daun, ſe retiroit en Bohême, lorſque, le 14 d'Octobre 1758, à cinq heures du matin, il fut ſurpris près d'Olkirken, & attaqué tout-à-la-fois en front & en queue. Son général Keith, à qui il avoit confié la garde du principal poſte, fut tué, en voulant le reprendre. Dix mille Pruſſiens demeurerent ſur la place; & leur camp tout dreſſé, défendu par cent piéces d'artillerie, devint la proie du vainqueur. Si ſes ordres euſſent été ponctuellement exécutés, & qu'il y eût eu moins de méſintelligence entre les généraux ſubalternes, qui conduiſoient les colomnes, cette journée auroit mis fin aux malheurs de l'Allemagne. Le ſort de la Saxe n'en devint cependant pas meilleur. Elle reſta ſous l'oppreſſion.

OLMULTZ. (*ſiége d'*) En 1758, après une marche de trente-quatre lieues, faite en trois jours, le roi de Pruſſe ſe préſenta devant Olmultz, capitale de la Moravie. Cette ville avoit été priſe & repriſe dans la derniere guerre. On y avoit fait de nouveaux ouvrages pendant la paix; mais elle ne paroiſſoit pas en état d'arrêter une armée accoutumée à vaincre. Le maréchal-comte de Marshall, chargé de la défenſe de cette place, avoit une garniſon compoſée de vieux régimens pleins de bravoure. La cour ſe repoſoit ſur la valeur du capitaine, & ſur l'intrépidité des ſoldats. Ils firent tous au-delà de ce qu'on avoit eſpéré. Le grand défaut des armées Pruſſiennes

a toujours été, dit-on, de manquer de bons ingénieurs. Ceux qui conduisirent ce siége s'y prirent assez mal. Les canonniers & les bombardiers servirent mieux l'impatience du monarque. En peu de jours, une partie des remparts s'écroula. Le feu dévora les plus beaux édifices; & ces globes meurtriers, qu'on lançoit jour & nuit contre la ville, réduisirent en poudre les maisons des citoyens. Déja Frédéric se croyoit vainqueur; déja ses courtisans le félicitoient sur son triomphe. Tout-à-coup le bruit se répand qu'une armée Autrichienne approche, sous les ordres du comte de Daun. Ce Général, toujours circonspect, toujours caché dans ses desseins, donnoit de la jalousie au roi de tous côtés, sans lui laisser appercevoir celui par lequel il prétendoit délivrer Olmultz. Il sçavoit que les assiégeans n'avoient des munitions de guerre & de bouche que pour peu de jours, & qu'ils en faisoient venir un grand convoi de Silésie, escorté de près de dix-huit mille hommes. Enlever le convoi, c'étoit délivrer la place assiégée. Le comte de Daun voulut exécuter ce projet. Parmi les officiers généraux de son armée, il en choisit deux, non-seulement capables de remplir ses desseins, mais encore d'y suppléer par leur profonde intelligence. L'un étoit M. de Siskovitz; l'autre, le général-baron de Lowdon. Ils partent; ils rencontrent le convoi; ils l'attaquent avec impétuosité : on les reçoit avec courage. Pendant près de neuf heures, le canon, la mousqueterie, l'arme blanche, ensanglantent à la fois le théatre du combat. Enfin les Prussiens

enfoncés, coupés de toutes parts, cherchent leur ſalut dans une prompte fuite, abandonnant au pouvoir du vainqueur trois mille priſonniers, leurs proviſions & la moitié de leur thréſor, & laiſſant ſur le champ de bataille pluſieurs milliers de morts & de mourans. La nouvelle de cette diſgrace précéda de quelques inſtans l'arrivée du comte de Daun au camp de Frédéric. Ce monarque ne s'opiniâtra point à continuer le ſiége. Il ne ſongea qu'à ſe ſouſtraire aux malheurs dont il étoit menacé. Le général Autrichien, par une marche ſçavante & admirée des connoiſſeurs, étoit parvenu à un quart de lieue des retranchemens ennemis. Il choiſiſſoit déja le moment de les attaquer, lorſque le Roi, par une retraite qui ne lui fait guères moins d'honneur qu'une victoire, vint à bout d'échapper à la fureur des redoutables Autrichiens. Il prit ſon chemin vers la Bohême, & tous les lieux de ſon paſſage n'offrirent plus aux yeux qu'un effrayant tableau de ce que peut faire la licence, quand le beſoin & la néceſſité l'autoriſent.

OLYMPE. (*journée du Mont-*) L'an 189 avant J. C. le conſul Manlius marcha contre les Gallo-Grecs qui habitoient dans une partie de l'Ionie. Les brigandages de ces peuples ſur les terres des alliés de la république furent le motif de cette guerre. Manlius les atteignit près du Mont-Olympe. La victoire ne fut pas ſi facile qu'il ſe l'étoit promis; mais enfin les Barbares furent entièrement défaits. Le nombre des priſonniers, de tout âge & de tout ſexe, fut immenſe. Une des femmes qui furent priſes fit une action bien mémorable.

Elle s'appelloit *Chiomare*, & étoit l'épouſe d'Ortiagon, l'un des chefs ou princes Gaulois. Elle étoit dans cet âge où la beauté, relevée par les graces de la jeuneſſe, fait naître les violens deſirs. Le Centurion, qui la gardoit, étoit avare; mais il étoit homme. Il vit ſa belle captive, & en devint éperdument amoureux. Prieres, promeſſes, langage flateur, tout fut employé pour obtenir les faveurs de Chiomare. Qui le croiroit? Cette femme, quoique barbare, joignoit à ſes attraits une auſtere vertu. Le Romain, irrité de tant de réſiſtance, parle en maître qui veut être obéi; &, ce que le cœur ne veut point accorder, la violence vient à bout de le ravir. Il voulut couvrir d'une apparence de bonté la noirceur de cet outrage. La jouiſſance avoit aſſouvi les premiers accès de ſa paſſion brutale. Il offrit à la vertueuſe Chiomare de la renvoyer en liberté, non pourtant ſans rançon. On convint de la ſomme & du lieu où elle ſeroit touchée. Le jour pris, les parens de la dame vinrent dans l'endroit marqué, & donnerent un talent au Centurion. A peine eut-il reçu cet argent avec joie, que Chiomare le fait tuer par ſes proches, & lui coupe la tête qu'elle porte à ſon mari. Avant que d'embraſſer ce cher époux, elle jette à ſes pieds la tête du perfide; &, le viſage enflammé d'une fiere indignation, elle lui avoue l'outrage qu'elle a reçu, & la vengeance qu'elle en a tirée. Tout le reſte de ſa vie, cette généreuſe femme ſoutint la gloire de cette action; & Plutarque, l'auteur de ce récit, le propoſe comme un parfait modèle.

Mais qui voudra l'imiter dans ce ſiécle philoſophe !

OLYNTHE. (*ſiéges d'*) 1. Cette ville, ſituée dans la Thrace, s'agrandiſſoit de jour en jour, & devenoit formidable. Lacédémone en conçut de l'ombrage. La guerre lui fut déclarée. Téleutias fut mis à la tête des troupes. Il marcha, ſans différer, vers la ville, & en forma le ſiége. Olynthe étoit très-forte & munie de tout ce qui étoit néceſſaire pour une bonne & longue réſiſtance. Il ſe donna pluſieurs combats, dans l'un deſquels le Général fut tué ; & les Spartiates furent vaincus. Le roi Agéſipolis accourut auſſi-tôt avec un renfort ; mais il mourut, bientôt après, de maladie. On donna le commandement à Pélopidas, après la mort du Roi ; & l'on fit de grands efforts pour réduire Olynthe. Elle manquoit de tout. Elle ne tarda pas à ſe rendre, après trois ans de ſiége. *L'an du monde 3624.*

2. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, s'empara de cette ville, malgré les ſecours d'Athènes, par le moyen de deux traîtres, Euthycrate & Laſthène, qui étoient les premiers des citoyens. Ils reçurent pour ſalaire de leur perfidie le mépris du vainqueur & la haine de tous les gens de bien. Tout, juſqu'au ſimple ſoldat, fit honte à ces miſérables. Ils en demandoient juſtice à Philippe. » Quoi ! leur répondit ce Prince, prenez-» vous garde à ce que diſent ces marauts qui » nomment chaque choſe par ſon nom ? » *An du monde 3636.*

ONOGURE. (*bataille d'*) L'an 554, cinquante mille Romains vinrent ſe préſenter

devant cette ville de la Lazique, qui ſe nommoit encore la *forteresſe de Saint-Etienne*, & en formerent le ſiége. Ils ſe diſpoſoient à l'attaquer, lorſque trois mille Perſes fondirent tout-à-coup ſur eux. Les Romains, croyant avoir ſur les bras toute l'armée ennemie, abandonnent leurs tentes & leurs machines. La garniſon ſort en même tems de la place, & s'empreſſe d'achever la victoire des Perſes. La cavalerie Romaine ſe mit bientôt en ſûreté; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée. Il en périt beaucoup au paſſage d'un pont; & peut-être même qu'il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, ſans le courage de Buzès qui ſe rendit maître de la tête du pont, & favoriſa la fuite de ſes ſoldats. Le camp des Romains fut pillé; & toutes leurs richeſſes ſervirent à décorer le triomphe des vainqueurs.

ORAN. (*ſiéges d'*) 1. Le célèbre cardinal Ximénès, voulant rendre aux Maures les maux qu'ils avoient faits à ſa patrie, & ſurtout aſſurer les côtes d'Eſpagne, inſultées ſans ceſſe par des eſcadres infidèles, entreprit, à ſes frais, en 1508, la conquête d'Oran, l'une des plus puiſſantes villes du royaume d'Alger. Ce ne fut pas ſans peine que ce grand homme obtint le conſentement de Ferdinand V, qui le haïſſoit. On lui refuſa le grand Gonſalve pour général; il choiſit Pierre Navarre. L'armée Eſpagnole n'étoit que de quatorze mille hommes; mais Ximénès avoit des intelligences dans la place qu'il vouloit attaquer. Il étoit convenu avec le roi, que, s'il ne réuſſiſſoit point, il en ſeroit pour ſes dépenſes; mais

que, ſi la fortune couronnoit cet exploit, Oran dépendroit des archevêques de Tolède, juſqu'à ce qu'on leur eût rembourſé ce qu'il en auroit coûté pour l'exécution de l'entrepriſe.

Ximénès & Navarre s'embarquent & font voiles pour l'Afrique. Sur le point de prendre terre, une nombreuſe armée de Barbares vient s'oppoſer à leur deſcente. Les Chrétiens attaquent les infidèles, & remportent la victoire. Bientôt après, on en vient à une bataille générale. Avant le combat, le cardinal ſe contente de haranguer ſes troupes; &, durant l'action, comme un autre Moyſe, il va dans ſa tente implorer à genoux la protection du Dieu des batailles. L'action fut vive & meurtriere. Après une longue réſiſtance, la férocité des Maures céda au courage tranquille de Navarre qui, pour profiter de ce nouveau triomphe, marcha droit vers Oran. Cette grande cité s'efforça vainement d'arrêter le vainqueur. Elle fut priſe d'aſſaut. Plus de vingt mille citoyens périrent; & les Eſpagnols ne perdirent preſque perſonne, & firent un butin immenſe. Le ſuccès juſtifia à peine Ximénès dans l'eſprit des Grands, qui avoient regardé ſon projet comme chimérique. Dans le tems que ce prélat ſongeoit à pouſſer ſes conquêtes, il lui tomba entre les mains une Lettre du roi, adreſſée à Pierre Navarre, dans laquelle Ferdinand manifeſte ſon caractere diſſimulé & ingrat. « Empêchez, » diſoit-il, empêchez le bon-homme de re» paſſer ſi-tôt en Eſpagne; il faut uſer, au» tant qu'on le pourra, ſa perſonne & ſon » argent. »

2,

2. La perte d'Oran toucha ſenſiblement les infidèles ; &, durant près de deux ſiécles, ils firent de continuels efforts pour reprendre cette ville importante. Ce ne fut qu'en 1708, que, profitant des troubles qui déchiroient l'Eſpagne, ils vinrent en ſi grand nombre attaquer la place, qu'ils s'en rendirent maîtres, & s'y maintinrent juſqu'en 1732.

3. Philippe V n'avoit pas oublié que cette ville avoit été priſe ſous ſon règne. Il n'avoit jamais perdu de vue le deſſein de la faire rentrer ſous ſa domination ; mais les troubles perpétuels, qui, plus d'une fois, avoient fait chanceler ſa couronne, l'inquiétude que l'empereur n'avoit ceſſé de lui donner ; ſes démêlés avec la France, l'Angleterre & la Hollande, ne lui avoient pas encore permis d'exécuter cette réſolution utile & glorieuſe. Voyant enfin que dom Carlos étoit établi en Italie, il réſolut de ne pas différer plus longtems une conquête qu'un ſimple citoyen avoit eu le courage d'entreprendre. Il le fit en prince habile. L'armée, les vaiſſeaux, les vivres & les munitions deſtinés pour l'expédition d'Oran, étoient déja prêts, que l'Europe en ignoroit l'objet. L'empereur n'étoit pas ſans inquiétude ; mais, quand il apprit que l'orage étoit allé fondre ſur l'Afrique, il ceſſa de craindre. Quarante-cinq, tant vaiſſeaux de guerre que frégates, galères & galiotes, eſcortoient cinq cens navires marchands, chargés de vingt-cinq mille hommes. Le comte de Montemar, général de l'armée, deſcendit en Afrique, le 22 de Juin, aux environs d'Oran, &, deux jours après, attaqua, dans la

plaine de Mazarquivir, l'armée des Maures ; forte de quarante mille hommes, ſur laquelle il remporta une victoire complette. De-là, il alla aſſiéger à-la-fois Mazarquivir & Oran, que défendoient une garniſon de dix mille hommes, & preſqu'autant de bourgeois. La ville & la fortereſſe furent priſes, après trois jours d'attaque. Montemar laiſſa dans cette conquête huit mille hommes, ſous les ordres du marquis de Santa-Cruz, & alla jouir de ſon triomphe à Madrid, n'ayant pas employé un mois à une expédition ſi éclatante. Dom Joſeph Patinho, miniſtre de la marine, partagea la gloire de cette conquête avec Montemar. L'activité, la prévoyance & l'ordre de ce miniſtre habile contribuerent pour le moins autant à la victoire, que la valeur & les talens du Général.

L'arrivée ſoudaine des Eſpagnols avoit épouvanté les Maures. Ils étoient vaincus, mais non pas accablés. Quand ils furent revenus de leur terreur, ils formerent à leur tour le ſiege de Ceuta & d'Oran, avec deux puiſſantes armées. Le duc de Saint-Blas, Grand d'Eſpagne, enveloppé avec un détachement conſidérable, fut pris & paſſé au fil de l'épée, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le comte de Cécil vengea ce déſaſtre, en taillant en piéces un corps de troupes ennemies, & en leur enlevant un convoi de mille chameaux. La garniſon de Ceuta, après avoir reçu des renforts, fit une ſortie générale, le 17 d'Octobre, ſur les aſſiégeans qu'elle vainquit, & chaſſa de leur camp.

Le marquis de Santa-Cruz ne ſe défendoit

pas avec moins de valeur & de ſuccès dans Oran. L'armée qui l'attaquoit, compoſée de l'élite des Maures, étoit très-nombreuſe. D'abord il lui tua dix mille hommes dans les commencemens du ſiége. Le 15 d'Octobre, il ſortit de la place avec trois bataillons; combattit dix-huit mille ennemis, & ne rentra dans Oran, qu'après leur avoir tué trois mille hommes, & nettoyé la tranchée. Le 23 du même mois, le brave gouverneur fit une nouvelle ſortie dans laquelle il attaqua tous les poſtes des aſſiégeans. Le combat fut long & ſanglant. Le Marquis fut tué, avec MM. de Valdecagnas & Pinel. Les Eſpagnols, après des prodiges de valeur, épuiſés d'une action qui duroit depuis douze heures, rentrerent dans la place; mais, à peine avoient-ils pris quelques momens de repos, que l'officier général, qui rempliſſoit la place du marquis de Santa-Cruz, les ramena au combat. Les Maures, qui ne s'attendoient pas à une attaque ſi bruſque & ſi imprévue, furent chaſſés de tous leurs poſtes, & mis en fuite, après avoir perdu dix mille hommes.

Tous ces revers ne laſſoient point l'opiniâtreté des Barbares, auxquels l'empereur de Maroc envoyoit, chaque jour, de nouvelles troupes. Les Eſpagnols, fatigués de ſe voir inveſtis par des ennemis tant de fois vaincus, les attaquerent, le 6 de Février, & les battirent; mais la victoire ne fut pas aſſez déciſive, pour les obliger à ſe retirer. Il fallut encore en venir aux mains avec eux, le 20 d'Avril. Les Maures furent plus maltraités que dans l'action précédente. Mais, quoi-

qu'ils euſſent perdu trois mille hommes, loin de ſe décourager, ils s'approcherent de plus près de la place. Enfin, le marquis de Miromeſnil, colonel François au ſervice d'Eſpagne, étant ſorti d'Oran, le 10 de Juin, les attaqua avec tant d'ordre & de valeur, qu'il remporta ſur eux une victoire ſignalée. Mais un coup de mouſquet, tiré au hazard, bleſſa mortellement le vainqueur dans le ſein même de la victoire. Il mourut, deux jours après, au milieu de ſes lauriers. Les Maures, conſternés de cette derniere défaite, leverent le blocus d'Oran, & renoncerent à l'eſpérance de reprendre cette ville importante.

ORBEGUE. (*bataille de l'*) Théodoric, roi des Viſigoths, s'étant brouillé avec Réchiaire, ſon beau-frere, roi des Suèves, lui livra bataille, le 5 d'Octobre 456, ſur les bords de la riviere d'Orbegue, à quatre lieues d'Aſtorga. Elle fut ſanglante. La plûpart des Suèves y périrent ou furent faits priſonniers. Il ne s'en ſauva qu'un petit nombre, entre leſquels Réchiaire bleſſé s'enfuit au fond de la Galice. Mais on le pourſuivit avec tant d'ardeur, qu'il fut pris, & conduit à ſon beau-frere. Théodoric lui fit trancher la tête, après avoir pris & ſaccagé Brague, capitale de la Galice.

ORCHOMÈNE. (*bataille d'*) Le mauvais ſuccès de la bataille de Chéronée ne découragea pas Mithridate. Sur le champ, ce prince aſſembla une nouvelle armée, & l'envoya contre Sylla. Mais elle ne fut pas plus heureuſe que la précédente. Le général Romain l'attaqua près d'Orchomène, & la défit

ſi bien, que Plutarque rapporte que, de ſon tems encore, près de deux cens ans après ce combat, on trouvoit dans le limon d'un marais où les vainqueurs avoient pouſſé les Barbares, une multitude innombrable d'arcs, de caſques, de cuiraſſes & d'épées fracaſſés. *86 ans avant J. C.*

ORCYNIUM. (*bataille d'*) Antigone, toujours acharné à la perte dEumène, ſe mit de bonne heure en campagne, & atteignit ſon rival dans les plaines d'Orcynium, en Cappadoce. On en vint bientôt aux mains; &, de part & d'autre, on fit des prodiges de valeur. Mais Eumène fut battu, & perdit huit mille hommes, par la trahiſon d'Apollonide, un des principaux officiers de ſa cavalerie, qui, gagné par Antigone, paſſa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Ce perfide n'évita pas long-tems le ſupplice qu'il méritoit. Eumène le prit, & le fit pendre, ſans autre forme de procès. L'adverſité mit dans tout ſon jour la grandeur d'ame de ce héros. Obligé, depuis cette défaite, de changer ſans ceſſe d'aſyle, pour ſe ſouſtraire à la vive pourſuite d'un ennemi puiſſant, manquant ſouvent du néceſſaire, & ayant encore à contenir les plaintes de ſes ſoldats affamés, il ſoutint ce coup de la fortune avec une intrépidité mâle, & fit paroître dans cette vie errante & fugitive la tranquillité & la conſtance la plus inaltérable.

ORIENT. (*attaque du port d'*) Les Anglois, étant deſcendus en Bretagne, le 1er d'Octobre 1746, réſolurent de ſe rendre maîtres de l'Orient, l'un des meilleurs ports de

France. C'étoit un coup terrible qu'ils vouloient porter au commerce de la compagnie des Indes, qui tient dans cette ville le magaſin de toutes les marchandiſes de l'univers. M. de Sinclair, qui commandoit les troupes de la flotte Angloiſe, plaça ſon camp entre le bourg de Plomeur & de Guidel, & l'environna de bons retranchemens. Il fit ſommer enſuite la garniſon de ſe rendre; &, comme il paroiſſoit déterminé à ne la recevoir qu'à diſcrétion, on ne ſongea dans la ville qu'à trouver les moyens de réſiſter aux efforts de l'ennemi. On y fit entrer quelques compagnies de Cavalerie & de Dragons, & des compagnies de Milices-Gardes-Côtes. Cependant les Anglois s'approcherent; &, le 5, ils commencerent à tirer quelques coups de canon. Le lendemain, ils fortifierent un camp à un quart de lieue de la place, & dreſſerent contre la ville une batterie de quatre canons. Mais le comte de Voluire, maréchal de camp, ſurvint durant ces préparatifs; &, pour répondre aux aſſiégeans avec ſupériorité, ce capitaine établit trois batteries compoſées de vingt-ſix piéces de canon. Le 7, les Anglois jetterent quelques bombes ſur l'Orient, & firent contre cette place le feu le plus vif qu'ils pouvoient. Les canons de la ville firent taire ces vains foudres; & l'artillerie fut ſervie avec tant de préciſion & de vivacité, que les ennemis, écraſés, pulvériſés par ces globes meurtriers, chercherent leur ſalut dans une prompte retraite que la nuit couvroit de ſes ombres. Le 8, on fut inſtruit qu'ils ſe rembarquoient, n'emportant avec eux de

cette expédition que la honte de n'avoir pu réuſſir.

ORINGIS. (*priſe d'*) Scipion l'Africain envoya L. Scipion, ſon frere, dans la Bétique, avec dix mille hommes de pied & mille chevaux, pour aſſiéger Oringis, la ville la plus opulente de cette contrée. Cette conquête étoit importante, parce qu'elle pouvoit arrêter les efforts des Carthaginois. La place ne fit pas une longue réſiſtance. Les habitans, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenoit d'aſſaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberoient ſous la main, ſans diſtinction d'Eſpagnols ou de Carthaginois, ouvrirent leurs portes aux légions. Il y eut environ deux mille ennemis de tués; & les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingt-dix hommes. *An de Rome 545.*

ORLÉANS. (*ſiéges d'*) 1. En 451, Attila, étant entré dans les Gaules, le fer & la flamme à la main, mit le ſiége devant Orléans. Cette ville célèbre n'avoit pour toute défenſe que la valeur de ſes habitans, & la ſainteté de ſon évêque. Anianus, qu'on nomme ordinairement *Saint-Agnan*, rempliſſoit alors le ſiége épiſcopal. Ce reſpectable prélat, rempli de ce divin courage que la religion ſeule inſpire à ſes héros, prit ſur lui le ſoin de défendre ſon peuple. Avant que le roi des Huns eût paſſé la Seine, le ſaint évêque ſe hâta de relever les murs de la ville. Il fit des amas de vivres; &, par la ferveur de ſes prieres, il s'efforça d'armer le ciel contre les Barbares. Il alla lui-même ſolliciter, preſſer Aëtius, campé pour lors à Arles, de ſe-

courir Orléans, & revint ſe renfermer dans cette ville, réſolu d'y périr avec ſon troupeau, ſi les Romains ne pouvoient ſeconder leur courage. Bientôt après ſon retour, les Huns arriverent d'un air menaçant, & attaquerent avec fureur la partie de la ville qui étoit ſur la rive droite de la Loire. Toutes les machines, alors en uſage dans les ſiéges, furent miſes en œuvre. On réitera les aſſauts; on multiplia les efforts. Cependant Agnan, proſterné au pied des autels, ne ceſſoit, comme un autre Moyſe, d'implorer l'aſſiſtance du Tout-Puiſſant. Le Ciel parut exaucer ſes vœux. Une pluie orageuſe, qui dura trois jours, fit interrompre les attaques. Mais, quand elle eut ceſſé, les Barbares donnerent un nouvel aſſaut; enfoncerent les portes; entrerent en foule. Déja ils ſe diſpoſoient à remplir la ville de meurtres & d'incendies, lorſqu'on entend ſonner les trompettes Romaines. C'étoient Aëtius & Théodoric à la tête de toutes leurs troupes. Ils étoient entrés dans la ville de l'autre côté de la Loire, en même tems qu'Attila y entroit par la porte oppoſée. Les Huns étoient en déſordre, & ſe croyoient vainqueurs. Les Romains en font un horrible carnage. En vain le zélé prélat voulut-il les ſauver. On les pourſuivoit; on les enveloppoit; on les maſſacroit de toutes parts. Enfin Attila, vaincu au milieu de ſa conquête, rallia les fuyards, & ſe retira honteuſement, en jettant ſur la ville de furieux, mais inutiles regards.

2. Depuis long-tems, le conſeil du roi d'Angleterre, pour ruiner le parti de Char-

les VII, deshérité, disoit-on, par le traité de Troyes, portoit ses vues sur Orléans; mais une foule de considérations en avoit toujours retardé le siége. Enfin, le 8 d'Octobre 1428, dix mille Anglois s'approcherent pour reconnoître les environs de la place, après avoir conquis rapidement Château-neuf, Rambouillet, Bétancourt, Rochefort, Nogent-le-Roi, le Puiset, Janville, Toury, Meun, Mont-Pipeau, Jargéau, Sulli, Cléri, Beaugency, Marche-noire, & toutes les fortereſſes circonvoiſines. Gaucourt, gouverneur de la ville, fit une ſortie vigoureuſe, & repouſſa les ennemis. Ils allerent ſaccager encore quelques places; &, le 12 du même mois, ils reparurent devant Orléans, du côté de Sologne. La garniſon étoit foible; mais elle avoit pour chefs des guerriers intrépides, les Gaucourt, les Dunois, les La Hire, les Xaintrailles, une foule de nobleſſe de ce nom, de ce mérite, qui tous inſpiroient aux moindres ſoldats la valeur héroïque qui les animoit. Les habitans, réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de leur ville, plutôt que de ſubir un joug étranger, étoient devenus autant de héros. Les femmes partageoient cette ardeur martiale, & ſe dévouoient elles-mêmes pour la défenſe commune.

La tête du pont, du côté de la Sologne, étoit défendue par une fortereſſe appellée *les Tourelles*, au-devant de laquelle on avoit commencé un boulevard. Ce fut par ce retranchement que le comte de Salisbury, général de l'armée Angloiſe, fit ſes premieres attaques. Les fauxbourgs, embraſés à l'appro-

che de l'ennemi, n'étoient pas encore entièrement conſumés. Cette barriere l'arrête d'abord. Mais bientôt on éleva une baſtille ſur les ruines du couvent des Auguſtins, & l'on y dreſſa des batteries qui ſans ceſſe foudroyerent les murs de la ville, les Tourelles & le boulevard dont on vouloit ſe rendre maître. Le canon fit une large brèche; on réſolut d'y monter, l'épée à la main. Le 21 d'Octobre, la trompette donne le ſignal; & tout-à-coup les guerriers placent leurs échelles au pied du rempart. Ils ſe pouſſent, ils ſe précipitent. On les reçoit avec intrépidité; on combat, de part & d'autre, avec une égale fureur. La haine nationnale ajoûte encore au deſir de vaincre. Tandis que les aſſiégés précipitoient les ennemis dans les foſſés; lançoient des pots-à-feu; faiſoient rouler des pierres d'un volume énorme; les accabloient de cercles de fer embraſés; verſoient des torrens d'huile bouillante, de cendres rouges, les femmes de la ville, non moins actives, « leur ap-» portoient tout ce qui à la défenſe pouvoit » ſervir, &, pour les rafraîchir du grand » travail, pain, vin, viandes, fruits, vinai-» gre & touailles (ſerviettes) blanches leur » bailloient. Aucunes furent vues durant l'aſ-» ſaut, qui Anglois repouſſoient, à coups de » lances, des entrées du boulevard, & ès » foſſés les abbatoient. » Une ſi furieuſe réſiſtance déconcerte Salisbury. Il fait ſonner la retraite; &, par ſon ordre, on travaille, à l'inſtant, à une mine. Elle eſt bientôt achevée. On ſe prépare à la faire jouer. Les aſſiégés s'en apperçoivent; &, déſeſpérant de

conſerver plus long-tems un poſte menacé de toutes parts, ils y mettent le feu à la vue des Anglois, & ſe retirent dans la fortereſſe des Tourelles. Pour la défendre encore quelques inſtans, ils élevent un nouveau boulevard ſur le pont même dont ils abbatent deux arches. Cependant ils ne purent réſiſter plus long-tems aux efforts multipliés des Anglois. Le fort des Tourelles fut emporté; & ce poſte avantageux offrit aux aſſiégeans une poſition commode & redoutable. Alors les Orléanois dirigerent toutes leurs batteries contre cette partie de leur ville pour laquelle ils avoient tant combattu. Les ennemis, de leur côté, n'oublierent rien pour s'y maintenir; &, de part & d'autre, on épuiſa, ſoit pour attaquer, ſoit pour repouſſer, tout ce que la valeur la plus héroïque a de reſſources.

On étoit au milieu de l'automne. Salisbury, prévoyant que le ſiége ſeroit long, réſolut d'embraſſer la place par une enceinte de pluſieurs forts qui, placés, de diſtance en diſtance, rendroient preſqu'impoſſible l'entrée des ſecours & des convois. Pour rédiger l'exécution de ce projet ſur l'aſſiette de la ville, il ſe rendit au fort des Tourelles, d'où l'on pouvoit conſidérer toute l'étendue des environs d'Orléans. Il s'occupoit attentivement à cet examen, lorſqu'un boulet de canon lui emporta l'œil & la moitié du viſage. Après avoir exhorté les principaux officiers à continuer le ſiége, ſuivant le plan qu'il leur en avoit tracé, il ſe fit tranſporter à Meun, où bientôt ſa bleſſure lui donna la mort. Le comte de Suffolck, le lord Poll ſon frere, Talbot,

Glacidas & les autres chefs furent revêtus de ſon autorité ; & ces capitaines, pleins de reſpect pour leur Général, continuerent leurs opérations, ſuivant les inſtructions qu'il leur avoit données.

Tous les jours, les aſſiégeans & les aſſiégés recevoient de nouveaux renforts. La garniſon, qui d'abord montoit à peine à douze cens hommes, ſe trouvoit compoſée de près de trois mille combattans ; & l'armée Angloiſe, qui ne comptoit au commencement que dix mille guerriers, s'étoit accrue juſqu'à vingt-trois mille ſoldats qui ſe croyoient invincibles. La ville, attaquée premièrement par le ſeul côté de la Sologne, ſe trouvoit inveſtie preſque toute entiere par celui de la Beauce. Vis-à-vis des principales avenues d'Orléans, on éleva ſix grandes baſtilles qui ſe communiquoient par ſoixante redoutes moins conſidérables, conſtruites dans les intervalles. Il n'étoit pas poſſible d'entrer dans la place, ſans paſſer ſous l'artillerie des forts. Plus d'une fois, les chefs François forcerent des quartiers de l'armée ennemie pour introduire des convois. La rigueur de la ſaiſon n'interrompit pas les travaux. Seulement, le jour de Noël, les Anglois propoſerent une ſuſpenſion d'armes, & prierent les aſſiégés de leur envoyer des muſiciens pour célébrer cette grande fête avec plus de ſolemnité. Les Généraux ſe firent des préſens. Le comte de Suffolck envoya au bâtard d'Orléans des rafraîchiſſemens, en échange d'une robe de panne que ce ſeigneur lui avoit donnée. Juſqu'au commencement du Carême, il ne ſe

paſſa rien de remarquable. Les ennemis commençoient à manquer de vivres, parce qu'ils avoient ruiné le pays. Dès les premiers jours de Février, le duc de Bedfort fit partir un convoi eſcorté de deux mille cinq cens hommes, ſous la conduite du brave Faſtot. Le comte de Clermont, ayant raſſemblé près de trois mille ſoldats auxquels ſe joignit un détachement de la garniſon d'Orléans, réſolut d'enlever le convoi. Il atteignit les Anglois à Rouvray, village de la Beauce. Faſtot s'arrêta; fit un retranchement des chariots qui portoient les munitions, & ne laiſſa que deux iſſuës, à l'une deſquelles il plaça ſes archers. L'armée Françoiſe, plus courageuſe que prudente, voulut, dès la nuit même, forcer ce retranchement, avec cette impétuoſité ſi ſouvent funeſte à nos troupes. Les François veulent combattre à cheval, & les Ecoſſois à pied. Ce défaut de diſcipline produit l'effet qu'on en devoit attendre. Après un combat opiniâtre, les Anglois ſont vainqueurs. Six-vingt ſeigneurs des plus diſtingués reſtent ſur la place; & les autres chefs rentrent dans la ville, ayant à peine cinq cens hommes d'armes. On nomma ce combat *la Journée des Harengs*, parce que le convoi, conduit par Faſtot, conſiſtoit principalement en barils remplis de cette eſpece de poiſſons.

Autant le ſuccès de cette petite bataille releva les eſpérances des Anglois, autant la défaite des troupes royales conſterna le foible & voluptueux Charles VII, campé pour lors à Chinon. Déſeſpérant de ſa fortune, le timide monarque délibéra s'il ne devoit point

ſe réfugier dans le Dauphiné. C'étoit ſon avis : on s'y conforma. Déja l'on étoit près d'exécuter une réſolution ſi honteuſe, lorſque deux héroïnes réveillerent le courage du prince aſſoupi dans les bras de la molleſſe. La reine, princeſſe au-deſſus de ſon ſexe & de ſon rang, & la belle Agnès Sorel (*a*) employerent l'autorité que leur donnoient leurs charmes, pour retenir le Roi qui ne put s'empêcher de rougir d'avoir moins de magnanimité que ſon épouſe & ſa favorite.

Cependant Orléans alloit inceſſamment ſe trouver réduit aux dernieres extrémités. Les aſſiégés n'oſoient plus attendre leur délivrance d'un prince hors d'état de les aſſiſter, & qui lui-même conſervoit à peine une ombre de royauté. Il ne reſtoit plus qu'un eſpoir de ſauver la place ; c'étoit de la mettre en ſequeſtre entre les mains du duc de Bourgogne. Les envoyés, du nombre deſquels étoit Xaintrailles, ſe rendirent d'abord près du Duc qui agréa la propoſition, & vint avec eux à Paris, dans le deſſein d'engager le duc de Bedfort à l'accepter. Mais le fier Régent répondit que la ville ne ſeroit reçue à traiter, qu'aux conditions de ſe ſoumettre aux Anglois. Cette

(*a*) On connoît le fameux quatrain que François I compoſa pour immortaliſer l'action de cette célèbre & reſpectable maîtreſſe de Charles VII :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cauſe étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Clauſe Nonnain, ou bien dévot Hermite.

nouvelle réveilla l'indignation & le courage des Orléanois. Tous réſolurent de ſe défendre juſqu'aux derniers ſoupirs.

Tandis que la France conſternée n'attendoit plus que le coup qui devoit conſommer ſa perte, cette puiſſance invincible, dit l'éloquent auteur de notre nouvelle Hiſtoire, dont nous empruntons ſouvent, dans ce récit, les expreſſions & les penſées, cette puiſſance invincible, qui ſemble quelquefois enchaîner les plus grands évènemens aux plus foibles cauſes, lui préparoit un vengeur. Une jeune fille, âgée pour lors de dix-ſept ans, s'étoit fortement perſuadée que Dieu la deſtinoit à ſauver ſa patrie (*a*). Née près des rives de la Meuſe, à Dom-Remy, village de Lorraine, ſes parens pauvres, mais honnêtes, lui avoient donné une éducation conforme à la ſimplicité de leur fortune. Jeanne d'Arc, c'étoit le nom de l'héroïne, dès ſon enfance, avoit été nourrie dans l'horreur du nom Anglois. Sans ceſſe elle prioit le Ciel de délivrer la monarchie de ces ennemis éternels qui la tyranniſoient. Son zèle s'enflammant avec l'âge, elle eut à treize ans des extaſes dans leſquelles elle aſſura qu'elle s'étoit entretenue avec S. Michel, ſainte Marguerite, ſainte Catherine, qui lui avoient annoncé que Dieu l'appelloit pour chaſſer les Anglois, & faire couronner le Dauphin. Elle poſſédoit toutes les vertus dont une ame ſimple eſt ſuſceptible, innocence, piété, can-

(*a*) On ne parle ici de la Pucelle, que ſuivant l'opinion qu'en eurent nos aïeux, puiſque c'eſt cette opinion qui a produit la révolution qui nous étonne.

deur, générosité, courage. La vie agreſte avoit encore fortifié ſon corps naturellement robuſte. Elle n'avoit que l'extérieur, & même les graces naïves de ſon ſexe, ſans éprouver les infirmités qui en caractériſent la foibleſſe.

Après pluſieurs années de révélations, Jeanne, preſſée de plus en plus par cette voix intérieure, qui l'excitoit à s'armer pour ſon roi, pour ſa patrie, prit enfin la réſolution de ſe faire préſenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, petite ville dans le voiſinage. « Capitaine meſſire, lui dit-elle, » ſçachez que Dieu, depuis aucun tems en» çà, m'a pluſieurs fois fait à ſçavoir & com» mandé que j'allaſſe devant le gentil Dau» phin qui doit être & eſt vrai roi de France, » & qu'il me baillât des gens d'armes, & » que je leverois le ſiége d'Orléans, & le » menerois ſacrer à Rheims. » Baudricourt étonné la prit pour une folle, & voulut la faire exorciſer par le curé du lieu. Jeanne le preſſa durant ſix mois. Enfin le gouverneur, obſédé ſans ceſſe, l'arma de toutes piéces; lui donna deux gentilshommes, avec leurs domeſtiques, & la congédia, en lui diſant: » Va, & advienne tout ce qu'il pourra. » Elle arriva, ſur la fin de Février, à Chinon où étoit le roi. C'étoit préciſément dans le tems que Charles indécis paroiſſoit ſuccomber ſous le poids de ſa diſgrace (*a*). Elle s'annonce à la

(*a*) Cette circonſtance ſemble autoriſer l'opinion de ceux qui prétendent que la Pucelle ne fut qu'une fille ſpirituelle, adroite, courageuſe, que le comte cour

cour du monarque. Pendant deux jours, on délibére si on l'écoutera. Enfin la curiosité l'emporte. Elle est admise. Le Roi, sans aucune marque de dignité, s'étoit mêlé dans la foule des courtisans, à dessein de l'éprouver. Jeanne le distingue, le désigne. En vain on lui dit qu'elle se trompe. « C'est lui, s'écrie-t-elle; c'est lui! » On admire sa noble hardiesse. On l'environne; on promene sur elle des regards étonnés. Charles lui-même ne sçait ce qui se passe au-dedans de son cœur, à l'aspect de cette inconnue. « Gentil Dauphin, » lui dit l'héroïne, sans se déconcerter, j'ai » nom *Jeanne la Pucelle*. Le Roi du Ciel m'a » envoyé pour vous secourir. S'il vous plaît » me donner gens de guerre, par grace di- » vine & force d'armes, je ferai lever le » siége d'Orléans, & vous menerai sacrer à » Rheims, malgré tous vos ennemis. C'est » ce que le Roi du Ciel m'a commandé de » vous dire, & que sa volonté est que les An- » glois se retirent en leur pays, & vous lais- » sent paisible en votre royaume, comme en » étant le vrai, unique & légitime héritier; » que si vous en faites offre à Dieu, il vous » le rendra beaucoup plus grand & floriſſant » que vos prédécesseurs n'en ont joui; & » prendra mal aux Anglois, s'ils ne se reti- » rent. »

Ainsi dit la Pucelle. La chaleur de ses paroles, la naïveté de son discours, ses répon-

---

de Dunois fit agir pour exciter le courage chancelant des serviteurs de Charles VII, & retenir ce monarque lui-même, qui vouloit se retirer.

ſes ſimples, mais préciſes; tout perſuade. Le Roi la fait examiner par des femmes, des théologiens, & ſon parlement. Yoland d'Aragon, reine de Sicile, accompagnée des dames de Gaucourt, de Tiènes, & de pluſieurs autres de la premiere diſtinction, viſiterent Jeanne d'Arc, « ès parties ſecrettes de ſon corps; &, » après qu'elles eurent vu & regardé tout ce » qui requis étoit en ce cas, ladite Roine dit » au Roi, qu'elle & ſes dames trouvoient » certainement que c'étoit une bonne & va- » lable, une vraie & entiere Pucelle, en la- » quelle ne paroiſſoit aucune corruption ou » violence. » Les théologiens, après pluſieurs interrogatoires, déciderent qu'elle étoit inſpirée. Le parlement de Poitiers, après les obſervations les plus ſcrupuleuſes, lui fit demander qu'elle manifeſtât par quelques prodiges la vérité de ſes révélations. « Je ne ſuis » pas venue, dit-elle, à Poitiers pour faire » des ſignes; mais conduiſez-moi à Orléans, » & je vous donnerai des ſignes certains de » ma miſſion. » Cette réponſe ſi ferme étonne, ſurprend les juges. Tous, d'une voix unanime, déclarent qu'il faut ſe ſervir au plutôt de cet inſtrument céleſte que le Tout-Puiſſant envoie à la patrie. Charles lui fait une armure complette; lui donne un étendard, des écuyers, des pages, un intendant, un chapelain, une ſuite conforme à l'état d'un chef de guerre. La nouvelle Amazone ſe met à la tête d'un convoi conſidérable, deſtiné pour Orléans. Bientôt ſes guerriers ſont remplis de ſon enthouſiaſme. Elle part, ſuivie du maréchal de Bouſſac, de Gilles de Rais,

de l'amiral de Culant, d'Ambroiſe de Loré, de La Hire : elle arrive, le 29 d'Avril, à la vue de la place. Dunois vient au-devant d'elle. Il l'invite à ſatisfaire l'empreſſement que les habitans avoient de voir leur libératrice. Elle ſe rend à ſes prieres : elle entre comme en triomphe. Mille cris de joie ſe font entendre. Dès ce moment, les Orléanois ſe crurent invincibles, & le furent en effet. Tout change. Les Anglois, vainqueurs juſqu'à ce jour, tremblent au ſeul nom de Jeanne d'Arc. Ils la croient magicienne, d'auſſi bonne foi que les François la croient céleſtement inſpirée. « Anglois, leur écrit l'héroïne, vous » qui n'avez aucun droit à ce royaume de » France, Dieu vous ordonne, de par moi » Jeanne la Pucelle, d'abandonner vos forts, » & de vous retirer. » On arrête les couriers : on ne répond que par des injures à cette effrayante ſommation. Jeanne, outragée, mais redoutée, ſe diſpoſe à prouver ſa miſſion. Le mercredi, 4 de Mai, elle choiſit un corps de troupes ; &, remplie d'une ardeur plus qu'humaine, elle ſe précipite ſur les forts ennemis, & les emporte, après un aſſaut de quatre heures. Elle ſonge enſuite à s'emparer du boulevard & du fort des Tourelles, où l'élite des Anglois s'étoit cantonnée ſous les ordres du célèbre Glacidas. Après avoir fait ſes diſpoſitions durant la nuit, elle donne le ſignal aux premiers rayons du jour. On la ſuit ; on monte avec elle ſur les brèches ; on ſe bat avec ardeur : on preſſe ; on enfonce ; on culbute l'ennemi qui ſe défend avec courage. On alloit triompher, lorſque Jeanne, bleſſée à la gorge,

eſt contrainte de ſe retirer pour mettre le premier appareil à ſa bleſſure. Son abſence éteint le courage des aſſaillans. Le ſoldat perd cette illuſion guerriere, qui le rendoit victorieux. Déja chacun vouloit ſe mettre en ſûreté. Dunois lui-même étoit de cet avis. Tout-à-coup la Pucelle ſe montre : elle court au pied du fort ; elle y place ſon étendard. Son intrépidité paſſe dans tous les cœurs. On redouble d'efforts ; on oublie ſes premieres fatigues. Les Anglois fuyent : le boulevard eſt emporté. Le lendemain, les vaincus ſe rangent en bataille du côté de la Beauce. Les François, toujours conduits, toujours animés par leur héroïne, ſe préſentent dans le même ordre, réſolus de combattre, quoiqu'inférieurs en nombre. Mais ces ennemis, autrefois ſi fiers & ſi terribles, n'oſent tenir devant eux. Ils s'éloignent précipitamment ; ils abandonnent leurs malades, leurs bagages, leurs vivres, leur artillerie, & près de cinq mille morts. Ainſi, contre toute eſpérance, la ville d'Orléans fut délivrée, le 8 de Mai 1429. La reconnoiſſance publique s'épuiſa, en quelque ſorte, pour témoigner à Jeanne d'Arc combien on ſentoit vivement la grandeur de ſes bienfaits. Le Roi l'ennoblit avec ſon pere, ſes trois freres & toute ſa poſtérité. On lui érigea une ſtatue ſur le pont de la ville qu'elle venoit de ſauver ; &, pour éterniſer la mémoire de cet heureux évènement, on établit une fête qui ſe célèbre encore, tous les ans, le 8 de Mai. On y prononce l'éloge de Jeanne d'Arc qui, depuis ce moment, n'eſt plus appellée que LA PUCELLE D'ORLÉANS.

3. En 1563, le duc de Guiſe, voulant terminer les guerres domeſtiques, qui déchiroient la France, vint former le ſiége d'Orléans, l'une des places fortes du parti Huguenot. D'abord une double attaque, qu'il feignit de donner, le rendit maître du fauxbourg du Portereau, & du boulevard qui le protégeoit. Enſuite on s'empara du pont; & l'on s'approcha des Tourelles. Les batteries ne ceſſerent de foudroyer cette importante fortereſſe qui ne pouvoit pas tenir long-tems. Le Duc ſe flatoit d'un prompt ſuccès, lorſqu'un gentilhomme, appellé *Jean Poltrot*, ſeigneur de Mérey, Calviniſte fanatique, le bleſſa d'un coup de piſtolet. Le Duc ne ſurvécut pas longtems à ſon malheur. Son aſſaſſin fut écartelé; & la Reine-Mere, qui étoit à Chartres avec le Roi, déconcertée par cet accident, fit la paix avec les rebelles.

ORSOI. (*priſes d'*) 1. L'amiral d'Aragon, qui commandoit en Flandres, en l'abſence de l'archiduc Albert, étant entré dans le pays de Clèves, en 1598, ſe préſenta devant Orſoi, ville forte, dont la conquête flatoit ſon ambition. Il menaça ceux qui défendoient le château de les faire pendre, s'ils refuſoient plus long-tems de lui ouvrir leurs portes; &, leur ayant fait voir des bourreaux prêts à exécuter ſes ordres, & des capucins diſpoſés à les préparer à la mort, il les intimida tellement par cette effrayante ſommation, qu'ils ſe rendirent au même inſtant.

2. Orſoi fut attaqué par les François en 1672; &, le 3 de Juin, cette ville accrut le nombre de leurs triomphes. Les vainqueurs y

reſterent juſqu'en 1683, qu'ils en détruiſirent les fortifications pour la remettre au roi de Pruſſe.

ORVIETE. (*priſe d'*) L'an 538, après la priſe d'Urbin, Béliſaire, toujours victorieux & toujours digne de l'être, vint aſſiéger Orviete, place importante, ſituée ſur une colline iſolée, dont le pied étoit eſcarpé & impraticable, & dont le haut ſe terminoit en plate-forme. Quoique cette ville n'eût ni murailles ni autre fortification, ſa poſition ſeule la défendoit de tout, excepté de la famine. Ce terrible fléau s'y fit bientôt cruellement ſentir. Cependant les Goths, lors même que leurs proviſions furent épuiſées, ſe ſoutinrent encore quelques jours, en mangeant des peaux & des cuirs détrempés dans l'eau. Enfin ils ſe rendirent, lorſqu'il leur reſtoit à peine aſſez de force pour capituler.

OSTALRIC. (*priſe d'*) Après la conquête de Girone, qui l'avoit occupé durant quatre jours, le maréchal de Noailles vint aſſiéger Oſtalric, ville forte de la Catalogne. Il s'en rendit maître, le 20 de Juillet 1694, après avoir forcé les ſept retranchemens que les Eſpagnols avoient faits l'un ſur l'autre par le ſeul endroit qui fût acceſſible. La garniſon ſe rendit priſonniere de guerre. A la fin de la même campagne, le duc d'Eſcalon, qui commandoit les Eſpagnols, voulut rentrer dans Oſtalric. Il en forma le ſiége; mais le maréchal le contraignit de ſe retirer.

OSTENDE. (*priſes d'*) 1. Le fameux ſiége d'Oſtende, entrepris par les Eſpagnols, en 1601, eſt un des plus célèbres évènemens du

ſiécle dernier. Il dura trois ans & ſoixante-dix-huit jours ; &, à l'inſtant même qu'il fut terminé, on doutoit encore de ſa réuſſite. Les aſſiégés, quoique rafraîchis ſans ceſſe par mer, ne purent laſſer le courage & la patience des aſſiégeans qui pouſſerent leurs attaques ſans relâche, au milieu des plus grands obſtacles. Il ſeroit difficile de rendre compte du nombre des batteries qu'ils établirent (*a*), des aſſauts qu'ils livrerent, des mines qu'ils firent jouer. Celles-ci furent ſi fréquentes, que l'on travailla, pour ainſi dire, beaucoup plus ſous terre, que ſur ſa ſurface. On épuiſa toutes les reſſources de l'art, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. On inventa des machines juſqu'alors inconnues. On vit, en quelque ſorte, l'eau & la terre ſe partager entre les deux partis, ſeconder & détruire alternativement les ouvrages des Eſpagnols qui n'en avançoient aucun ſur terre, que la mer en furie ne s'efforçât de le renverſer. Ce ſiége leur coûta plus de ſoixante & dix mille hommes, & plus de dix millions. Leurs adverſaires y perdirent auſſi beaucoup. Le carnage & l'acharnement y furent terribles des deux côtés. On y penſoit moins à ſe défendre des coups de l'ennemi, qu'à lui en porter de mortels. En-

(*a*) On a compté que les aſſiégeans avoient tiré, pendant les ſix premiers mois du ſiége, cent ſoixante-un mille cinq cens coups de canon, & qu'en vingt-deux mois, ils en tirerent deux cens cinquante mille, & que les aſſiégés leur renvoyerent cinquante mille coups. Le bruit étoit ſi grand, qu'on l'entendit à Londres.

fin, les assiégés, après avoir vu périr successivement neuf commandans, n'abandonnerent le petit monceau de ruines où ils s'étoient concentrés, que, lorsqu'ayant perdu pied-à-pied tout le terrein qu'ils occupoient, il vint à manquer à leur insurmontable défense. La garnison obtint une capitulation honorable. On vit, avec surprise, sortir d'Ostende plus de quatre mille soldats vigoureux, & que l'abondance, dont ils avoient joui pendant le siége, avoit maintenus dans la meilleure santé. Outre une artillerie nombreuse, on trouva dans cette ville un amas prodigieux de vivres, de munitions de guerre, & de tout ce qui étoit nécessaire à la défense des places les plus considérables. L'Archiduc, qui avoit commencé cette expédition célèbre, & l'Infante, son épouse, eurent la curiosité de venir voir les tristes ruines d'Ostende. Ils n'y trouverent qu'une masse informe de décombres où l'on n'appercevoit presqu'aucuns vestiges de la place assiégée. Spinola, qui l'avoit prise, fut comblé d'honneurs, & élevé aux premieres dignités, qu'il étoit digne de remplir. Au reste les Hollandois, qui, durant le siége, avoient pris Rhimberg, Grave & l'Ecluse, se consolerent aisément de cette perte; &, pour marquer par un monument public qu'ils se croyoient bien dédommagés, ils firent frapper une médaille avec cette inscription : *Jehova plus dederat quàm perdidimus.* « Dieu » nous en a plus donné que nous n'en avons » perdu. »

2. Les Espagnols n'oublierent rien pour rétablir Ostende dans tout son éclat; & bien-

tôt cette ville importante devint une des places les plus redoutables & les plus opulentes des Pays-bas. Elle étoit bien mieux fortifiée que du tems de Spinola, lorſqu'en 1745, le comte de Lowendhal en forma le ſiége. Cette entrepriſe paroiſſoit téméraire. M. de Chanclos, lieutenant-général des armées d'Autriche, défendoit la ville avec une garniſon de quatre mille hommes choiſis, dont la moitié étoit d'Anglois. Mais la terreur & le découragement étoient au point que le gouverneur capitula, dès que le marquis d'Hérouville, homme digne d'être à la tête des ingénieurs, & citoyen auſſi utile que bon officier, eut pris le chemin-couvert, du côté des Dunes. Une flotte Angloiſe, qui avoit apporté du ſecours à la ville, & qui canonnoit les aſſiégeans, ſembla n'être venue là, que pour être ſpectatrice de la conquête d'une place qu'elle devoit défendre. Ce ſuccès ne coûta que quinze jours de travaux. La tranchée avoit été ouverte le 13 d'Août : la capitulation ſe fit le 23 ; & la garniſon ſortit, le 27, avec tous les honneurs de la guerre.

OTMACHOW. (*priſe d'*) En 1741, dans les premiers jours de Janvier, le comte de Schwerin, qui commandoit l'aîle droite de l'armée Pruſſienne, s'avança juſques dans le voiſinage d'Otmachow, ville de Siléſie, dans le duché de Grotkau, afin de ſe ſaiſir du pont jetté ſur la Neiſſe. Il y trouva quatre cens Dragons qu'il fit attaquer par ſes Huſſards ; &, ayant forcé les portes de la ville, il y fit entrer trois bataillons. Cependant la garniſon s'étoit retirée dans le château, d'où

elle faiſoit un feu fort grand ſur les Pruſſiens. Le Roi fit braquer ſix piéces de campagne contre la porte & les fenêtres du château, qui ne purent être forcées ; mais la garniſon, découragée par la perte de pluſieurs ſoldats qui furent ou tués ou bleſſés, demanda à capituler. Elle ne fut reçue à compoſition, qu'en ſe rendant priſonniere de guerre.

OUDENARDE. (*ſiéges & combat d'*) 1. Cette ville, l'une des meilleures de Flandres, par ſon commerce, ſa population & ſa ſituation ſur l'Eſcaut, fut aſſiégée par le prince de Parme, au mois d'Avril 1582. Le général Eſpagnol, après l'avoir inveſtie, s'empara de l'élévation qui la domine, & fit, du haut de ce poſte, le feu le plus terrible. On ouvrit enſuite la tranchée, & l'on diſpoſa d'autres batteries aſſez proche des murs de la ville, pour y faire brèche. Le canon ayant abbatu une grande partie d'un ravelin qui couvroit l'une des portes de la place, on y donna un aſſaut qui fut très-malheureux. Un pont, qui devoit ſervir à traverſer le foſſé pour monter au rempart, ayant été jetté en déſordre, ſe trouva trop court. La défenſe des aſſiégés fut d'ailleurs très-brave ; & il fallut ſonner la retraite. Le prince alors préféra la ſappe & les mines aux aſſauts ; &, après s'être retranché de maniere qu'il ne fût pas poſſible aux ennemis d'introduire le moindre ſecours dans la ville aſſiégée, il attendit ſes ſuccès de la prudence & du tems. Bientôt les rebelles, perſécutés par tous les maux ordinaires dans les longs ſiéges, perdirent tout eſpoir de continuer plus long-tems leur dé-

ſenſe. La place ſe rendit enfin, après une réſiſtance de trois mois, & obtint des conditions honorables pour la garniſon, & avantageuſes pour les habitans.

2. En 1708, le 7 de Juillet, l'armée Françoiſe, conduite par le duc de Vendôme, rencontra, près d'Oudenarde, celle des Alliés, commandée par le prince Eugène & Marlborough. Auſſi-tôt on réſolut de s'attaquer. Sept bataillons François, poſtés dans le village de Hegne, furent enfoncés, après un combat aſſez vif. Les vainqueurs les pourſuivirent juſques dans la plaine où la cavalerie les arrêta entre les villages de Rotz & de Mullen. Le terrein étoit ſi inégal & ſi coupé, qu'on ne put engager d'action générale. La nuit ſépara les combattans; & la retraite fut fatale aux François. Les fautes ſe multiplierent. Les régimens alloient où ils pouvoient, ſans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par les ennemis, à quelques milles du champ de bataille.

3. Oudenarde céda, comme preſque toutes les villes des Pays-bas, à la fortune de notre auguſte monarque. En 1745, ce prince chargea le comte de Lowendhal d'en faire le ſiége. La tranchée fut ouverte, la nuit du 18 au 19 de Juillet; &, le 22 au ſoir, le commandant fit arborer le drapeau blanc. Il ſe rendit priſonnier de guerre, avec ſa garniſon, compoſée de quatorze cens hommes, & qui ſortit, le 25, avec armes, bagages, & tambours battans, pour être conduite à Tournai. On trouva dans la place

trente-ſix canons, & des munitions prodigieuſes.

OUDEWATER. (*priſe d'*) Après la priſe de Buren, le ſeigneur d'Hierges vint mettre le ſiége devant Oudewater, place importante, baignée d'un côté par l'Yſſel, & renforcée de l'autre par un foſſé profond. Les aſſiégés montrerent beaucoup de réſolution, & parurent vouloir ſe défendre avec opiniâtreté. Ils ſoutinrent d'abord le feu des batteries Eſpagnoles, & repouſſerent les ennemis dans un premier aſſaut. Bientôt ceux-ci revinrent à la charge avec plus de fureur. Mêlés ſur la brèche avec les bourgeois, ils entrerent avec eux dans la ville. Ils y mirent tout à feu & à ſang; la détruiſirent preſqu'entièrement, & en firent un affreux déſert, l'an 1575. Il n'y eut que vingt habitans qui ſe ſauverent de ce déſaſtre. On peut remarquer que ce fut après la perte de cette ville, que les Etats de Hollande interdirent l'exercice de la Religion Catholique-Romaine.

OXFORD. (*ſiége d'*) La célèbre Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre, s'étoit retirée dans Oxford. Etienne, ennemi mortel de la princeſſe, & qui croyoit ne pouvoir conſerver le thrône, où l'avoit placé une faction puiſſante, qu'au prix des jours de ſa rivale, vint l'aſſiéger dans ſon aſyle. Il jura de ne point quitter la partie, qu'il ne l'eût entre ſes mains, vive ou morte. Mais l'illuſtre proſcrite ſçut bien tromper ſon implacable reſſentiment. Au défaut de la force, elle trouva dans la fécondité de

ſon génie un expédient qui la ſauva. Une nuit qu'il tomboit une grande quantité de neige, elle ſe revêt d'habits blancs; paſſe au milieu des gardes; arrive, à travers mille dangers & après avoir eſſuyé mille fatigues, à un port où elle s'embarqua ſur un vaiſſeau qui la tranſporta vers Henri, ſon fils, duc de Normandie. *1142 de J. C.*

OXYDRAQUES. (*ſiége de la ville des*) Alexandre, après ſon expédition contre les Indiens, paſſa dans le pays des Oxydraques, & aſſiégea leur ville capitale. Il fait planter les échelles ſans perdre de tems; &, comme on tardoit trop à ſon gré, il en arrache une à un ſoldat; monte le premier, couvert de ſon bouclier, & arrive ſur le haut du mur. On ſe hâte pour le ſoutenir; mais les échelles ſe briſent, & le Roi demeure ſans ſecours. Alors, ne conſultant que ſa bravoure, ou, pour mieux dire, ſon orgueilleuſe témérité, il ſaute dans la place; tombe heureuſement ſur ſes pieds; &, l'épée à la main, il écarte tout ce qui s'offre à ſes coups; tue le chef des ennemis, qui alloit le percer; puis, s'appuyant contre un gros arbre, il pare avec ſon bouclier tous les traits qu'on lançoit ſur lui. Perſonne n'oſoit l'approcher. Le feu de ſes yeux, ſa contenance fiere & terrible, toute ſa perſonne intimidoit les plus hardis. Enfin, un Indien décocha une longue flèche qui lui entra bien avant, un peu au-deſſus du côté droit. Il en ſortit une ſi grande quantité de ſang, qu'il tomba ſur le champ, & reſta évanoui. L'Indien accourt, plein de joie, pour le dépouiller; mais le Roi,

réveillé par l'attouchement de cet homme, lui plonge ſon épée dans le corps, & punit l'audacieux. Auſſi-tôt des officiers qui avoient fait mille efforts pour le ſecourir, arrivent & lui font un rempart de leurs corps. En même tems, les ſoldats ſe rendent maîtres d'une petite porte; l'enfoncent, & font entrer l'armée. Bientôt après, la ville fut priſe. Le ſoldat furieux immola tout à ſa vengeance, ſans diſtinction ni d'âge ni de ſexe. *An du monde 3678.*

Fin du Tome ſecond.

mme,
t punit
voient
rrivent
os. En
naîtres
nt en-
t prise.
eance,
An du